

UNIVERSITE DE BOURGOGNE
**ECOLE DOCTORALE LISIT (Langages, Idées, Sociétés,
Institutions, Territoires)**

THESE

Pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Bourgogne
Philosophie

Présentée et soutenue publiquement par

Jérôme ROUDIER

Le 10 juin 2014

**Machiavel, une biographie : l'apport intellectuel de sa correspondance
avant septembre 1512**

sous la direction de Monsieur le Professeur Pierre Guénancia
et de Monsieur le Professeur Thierry Ménissier

JURY

M. le Professeur Pierre Guénancia (Université de Bourgogne)
M. le Professeur Patrice Guéniffey (EHESS)
Mr Stephen Launay (Université de Paris Est Marne-la-Vallée)
Mr le Professeur Thierry Ménissier (Université de Grenoble Alpes)

Sommaire

Introduction.....	3
Chapitre premier : cadres de l'étude.....	67
I) Les biographies et études biographiques sur Machiavel ; l'homme et son temps.	67
II) La réévaluation du contexte historique : un espace public dans la République florentine.	112
III) Approche philologique du corpus	140
Chapitre deuxième : la correspondance avant 1512.....	172
I) La correspondance familière ou le mélange des genres et l'homme total : Machiavel et le patronage.....	179
II) Les légations et la correspondance professionnelle, apparition d'un expert sur la scène politique florentine	239
Chapitre troisième : l'usage de la communication politique.....	282
I) Machiavel praticien, théoricien et communicant politique avant 1512	283
II) La recomposition de la correspondance ; de la conversation philosophique privée à la communication publique : la pratique politique dans la parole.....	325
Chapitre quatrième : Essais sur la fécondité de l'hypothèse d'un Machiavel communicant politique engagé pour ce qui concerne l'interprétation de sa pensée.....	363
I) Quelques grandes analyses présentes dans la combinaison des lettres et des rapports avant 1512	364
II) Retour sur l'hypothèse : la cohérence philosophique de l'hypothèse du communicant politique.....	433
Conclusion.....	471
Annexe 1) Les grands textes à l'aune des lettres	479

Annexe 2) Prosopographie	526
Annexe 3) Lettres familières de Machiavel inédites en français.....	535
Annexe 4) Chronologie de la vie et des principales publications de Machiavel	555
Bibliographie.....	556

Introduction

« Mais si l'on veut savoir d'où naît le préjugé défavorable au peuple, généralement répandu, c'est que tout le monde a la liberté d'en dire ouvertement le plus grand mal, même au moment où il domine ; au lieu que ce n'est qu'avec la plus grande circonspection et en tremblant qu'on parle mal d'un prince. »¹

Machiavel est un penseur problématique pour la philosophie. Il n'est ni un philosophe, ni un historien, ni un simple bureaucrate... Il semble inclassable. En effet, comment classer parmi les philosophes un penseur qui ne les cite jamais et même critique explicitement leur tendance à l'idéalisme² ? Comment d'ailleurs comprendre ce geste, qui préoccupe les philosophes puisqu'ils le commentent quasiment depuis qu'il fut écrit ? Premier paradoxe de Machiavel : il ne cite pas de philosophes, ou très peu, mais est cité par presque tous, au moins depuis Descartes qui lui consacre une lettre entière puis quelques réflexions suite à la réponse d'Elisabeth³. Marie Gaille consacre un ouvrage important à cette question⁴. D'emblée, elle souligne ce paradoxe d'un penseur qui se prétend ne pas être philosophe et que tous les philosophes commentent⁵. De fait, ce paradoxe ne saurait constituer une contradiction. Face à une tradition philosophique qu'il perçoit de manière forcément fragmentaire et partielle, puisqu'il fut autodidacte, Machiavel peut se sentir un étranger. Il peut également considérer, étant donné son présent historique, qu'elle a échoué : où est le juste, le vrai, le stable, le bon régime lorsque l'Italie est un champ de bataille et la proie du vainqueur, lorsque les Italiens se font massacrer, rançonner, piller jusque dans leurs cités ? Cet écart que souligne Machiavel entre une philosophie qu'il considère comme enfermée dans ses idées et la réalité mouvante et dynamique constitue précisément l'enjeu philosophique majeur qui nous intéresse. Le Secrétaire est indiscutablement un penseur qui place au cœur de son analyse le mouvant, l'incertain, le passager, l'irraisonnable, le

¹ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre LVIII, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1952, p. 506.

² Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 335. « verità effettuale della cosa ».

³ Lettre de Descartes à Elisabeth de septembre 1646, Descartes, *correspondance avec Elisabeth*, Paris, GF, 1989, pp. 176-180, réponse d'Elisabeth à Descartes dans sa lettre du 10 octobre 1646, pp. 181-184 et terme de l'échange dans la lettre suivante de Descartes à Elisabeth de novembre 1646, p. 187.

⁴ Gaille, M., *Machiavel et la tradition philosophique*, Paris, PUF, 2007.

⁵ Gaille, M., *Machiavel et la tradition philosophique*, *Ibid.*, pp 7-20.

diffus, le confus, l'insaisissable. Ce n'est pas qu'il refuse une saisie rationnelle du réel politique, mais il entend ne pas lâcher la bride à la raison. Lorsque Hume le critique en indiquant qu'il a laissé échapper : « l'une de ces vérités éternelles insensibles au temps et aux accidents de l'histoire. »⁶ Nous pensons que son constat est exact mais qu'il y a volonté de Machiavel de ne pas le faire. Au fond, si nous considérons que Machiavel refuse d'être considéré selon l'idée qu'il se fait de la philosophie, si nous ajoutons également que le « travail de l'œuvre » du Florentin fut considérable et s'étale sur plusieurs siècles, si nous estimons également que les interprétations sur lui ne cessent de varier et de se contredire, nous pouvons penser que nous sommes devant un problème d'interprétation majeur. Peu de penseur ont fait l'objet d'une telle débauche de commentaires, tous variés, presque tous engagés⁷. Même au vingtième siècle, Leo Strauss ressaisit Machiavel afin de le condamner devant le tribunal de la philosophie. Sauf à considérer sa position comme le mot final et à bannir le Florentin du champ philosophique, il faut reconnaître qu'il pose problème. Néanmoins, cela ne situe pas ce problème.

Les lectures de Machiavel ont varié suivant les siècles et les penseurs⁸. De l'opposition entre Voltaire et Rousseau à celle de Leo Strauss et Quentin Skinner, la philosophie, et pas seulement la philosophie politique, lui a attribué la paternité d'un certain nombre de thèmes. En premier lieu, Machiavel fut l'apologiste, au moins apparent, du mal en politique. Mais les avis diffèrent pour savoir s'il le fit pour l'autoriser ou pour le condamner en le montrant. Il fut également à l'origine d'une condamnation sévère de la religion chrétienne pour les uns alors qu'il fut juste un sincère réformiste des abus temporels de la papauté, donc un chrétien sincère, pour d'autres. On considère qu'il fut un calculateur froid uniquement soucieux du résultat de l'action politique, mais également un idéaliste qui mit sur pied une forme de conscription vouée à l'échec dans son désir de

⁶ Hume, D., « La politique peut-elle être réduite à une science ? », in *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, tr. De G. Robel, Paris, PUF, 2001, p. 38, cité par Gaille, p. 20.

⁷ Celle de Raymond Aron, datant de la fin des années 1930, est particulièrement significative, cf. Aron R., *Machiavel et les tyrannies modernes*, première partie « Essais sur le machiavélisme moderne », Paris, Editions de Fallois, 1993, pp. 57-162.

⁸ Cf. par exemple pour le XVIème siècle Mesnard, P., *L'essor de la philosophie politique au XVIème siècle*, livre premier, chapitre IV, « Le machiavélisme », pp. 77-85 et livre V, chapitre III « La République de Jean Bodin », pp. 473-480, Paris, Boivin & Cie éditeurs, 1936. Pour une présentation plus générale, cf. Ménissier, T., *Machiavel ou la politique du centaure*, « L'héritage contrarié », chapitres IX, XI et XII, pp. 343-373 et 407-489, Paris, Hermann, 2010.

copier l'idéal antique de la légion romaine. On le vit également accusé d'exclure la morale de la politique tout en affirmant un républicanisme militant. Enfin, il aurait appliqué littéralement le proverbe « la fin justifie les moyens », tout en excluant toute fin extérieure à la politique. Le vertige ne peut que prendre l'étudiant qui entend se pencher sur cet ensemble de traditions de pensées. Un retour au texte est dès lors indispensable pour s'orienter et juger. La question, sur le fond, n'est pas de savoir si Machiavel fut un philosophe. Dans la mesure où il affirme clairement que non, on ne peut tout de même pas l'affirmer à sa place. A partir de ce point de départ, toute une problématique se profile concernant la manière de le lire. Quel est le statut de ses écrits ? Dans la tradition philosophique, ils ont une place importante : le passage de l'Antiquité et du Moyen Age dans sa recherche du juste, de la perfection et de l'idéal à la modernité considérée du point de vue de sa reconnaissance de l'existence du mal en politique et de son caractère indépassable. Machiavel est le penseur qui refuse la recherche idéale, il n'entend ni partir des idées pour fonder rationnellement le réel ni partir du réel pour retrouver des idées. Ni déduction ni induction : il propose d'en rester aux faits, sans jugement autre que politique. D'autre part, si Machiavel n'entend ni déduire ni induire, alors que fait-il ? Décrire ? Où serait alors la place de l'action, comment la caractériser ? Savoir ce qu'est Machiavel revient ici à savoir comment l'aborder, mais c'est prendre la conclusion pour le point de départ. Il nous faut donc considérer que Machiavel n'est pas un philosophe, qu'il n'est pas non plus un historien, sauf dans les textes qui l'indiquent explicitement. Dès lors, nous proposons d'enquêter sur l'homme et sur la société dans laquelle il a écrit pour tenter d'éclairer cette question.

En effet, dans son commentaire sur la première décade de Tite-Live, Machiavel fait remarquer que la qualité du discours dépend des circonstances de son émission⁹. La chose est évidente, et pourtant, elle nous semble remarquable. En effet, cette remarque invite à prêter attention à ce qui motive l'écrit, à ce qui le conditionne et l'enclot. Si Machiavel n'est pas un philosophe, c'est d'abord parce qu'il n'écrit pas pour tout le monde et pour toutes les circonstances mais pour les Florentins de son époque. Cet enracinement est marqué par plusieurs faits simples : ses textes ne sont pas édités mais sont diffusés dans sa patrie, ils sont dédiés à des Florentins et reviennent systématiquement sur la situation

⁹ Voir le passage cité en exergue de notre introduction, Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre LVIII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 506.

politique florentine, intérieure et extérieure. Par conséquent, nous supposons que Machiavel utilise un « art d'écrire », selon le mot de Leo Strauss, qui est un « art de communiquer ». Nous pensons qu'il faut lire ses écrits en retrouvant l'intention politique de leur auteur. A cette condition, il est possible d'en examiner le sens philosophique et la pertinence. Donc c'est dans l'intention politique que nous trouvons le sens philosophique et la pertinence de son propos.

D'ailleurs, Sandro Landi a entamé une recherche fondamentale et profonde sur Machiavel du point de vue de la communication politique, dans ce qu'elle peut apporter à la réflexion philosophique¹⁰. Il a proposé, à travers l'étude phénoménologique de la correspondance de la période 1498-1512 de Machiavel : « d'aborder la question du statut ontologique de l'opinion et de son rapport à la vérité. »¹¹ Il s'agit d'une réponse positive à la question initiale consistant à se demander si Machiavel est ou non un philosophe. Le propos de l'article, qui est discuté au chapitre III de cette étude¹², prend dès lors une tournure passionnante mais qui ne porte pas, à notre avis, sur l'essentiel. En effet, poser une telle question est un acte purement philosophique, qui exclut d'emblée la possibilité d'un positionnement non philosophique, consistant par exemple à utiliser le terme d'opinion comme une dénomination commode qui synthétise des choses très dissemblables. Dès lors, seul le contexte d'énonciation permettrait de savoir le sens du terme et son rapport à la vérité. Contrairement donc à la démarche de Sandro Landi, nous entendons partir d'une analyse historique pour savoir quel statut épistémologique Machiavel conférait à ses écrits, quels qu'ils soient, en suivant la démarche classique de la communication politique dont Sandro Landi se détourne : « la tendance de ces études est de contribuer à une sorte de chronique de l'avènement de l'opinion publique, dont les caractères se rapprochent ou s'éloignent, suivant les cas, du type idéal sociologique conçu

¹⁰ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. Pour une phénoménologie de la correspondance publique de Machiavel », in *Renaissance and Reformation*, 32-3, été 2009, pp. 3-27 ; Landi, S., « Le peuple, formation d'un sujet politique », in *Laboratoire italien*, ENS éditions, 1-2001, pp. 35-52 ; Landi, S., « Opinions et conflits, une relecture des *Histoires de Florence* de Machiavel », in *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, N°33, 1^{er} semestre 2011, pp. 137-162 ; Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. Machiavel, le peuple, la doxa », in *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 118-1, 2006, p. 121-140 ; Landi, S., « « Popolo », « voce » del popolo, « opinione universale » in Machiavelli », in G. Delille, A. Savelli, eds, *Essere popolo. Prerogative e rituali d'appartenenza nelle città italiane di antico regime*, Ricerche storiche, XXXII, 2-3, maggio-décembre 2002, pp. 359-376 ; Landi, S., « Une relecture de Machiavel : « Trahir ses amis, une forme de sacrilège ». », in *Géopolitique*, 109, p. 27-32.

¹¹ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. » art. cit., p. 4.

¹² Partie III, I), B) 3), pp. 290 et sq.

par Jürgen Habermas. Notre intention est de nous écarter de cette voie en abordant ce thème à partir d'un autre questionnement. »¹³. Il nous semble que, de manière générale en ce qui concerne Machiavel, la question philosophique, toujours valable bien évidemment, arrive souvent trop tôt et risque donc d'échapper l'essentiel de l'esprit de la pensée du Florentin. Se demander quel est le statut ontologique de l'opinion et quel est son rapport à la vérité chez Machiavel revient à supposer qu'il y en a un et qu'il peut donc être trouvé. Nous pensons qu'il faut d'abord entrer dans ces textes sans présumer de ce qu'on peut y trouver. Car, après tout, traiter ainsi de l'opinion ressemble fortement à en faire une « idée » qui pourrait être fort éloignée de la « réalité effective de la chose »¹⁴. Il nous semble donc qu'il faut avant tout se garder d'unifier prématurément la pensée de Machiavel en la considérant comme un système philosophique, comme une doctrine politique aboutie. Il n'est pas évident, il ne va pas de soit que Machiavel soit un fondateur de concepts au sens traditionnel du terme. Pour nous, cela ne doit pas être évident et la lecture du Secrétaire doit laisser ouverte cette possibilité.

Pour cela, il convient de revenir à la biographie de Machiavel. Il est souvent oublié que Machiavel fut une des chevilles ouvrières de la Ligue de Cognac. En 1525, l'Italie est depuis trente ans le champ de bataille des puissances montantes européennes : la France, l'Espagne et l'Empire. Les deux royaumes maintenant constitués profitent de leur stabilité intérieure pour tourner leurs regards vers les autres États afin d'augmenter leur propre taille et leur puissance. Les Italiens en font les frais : la péninsule est divisée, morcelée entre des petites principautés dont les plus grandes ne peuvent rivaliser avec les grandes puissances monarchiques. En 1525, une armée de mercenaires allemands se retrouve isolée dans le duché de Milan. Elle fut aux ordres de Charles Quint mais ce dernier ne la contrôle plus. Ces soudards n'entendent pas désarmer sans butin, ils sont loin de chez eux et, peu à peu, refusent toute obédience, d'autant que personne n'ose les payer pour rentrer chez eux : ils risquent de garder l'argent et rester. L'arrivée de cette armée n'est pas fortuite : Guichardin avait réussi à convaincre le Pape Médicis de l'époque, Clément, de fomenter une Ligue pour bouter hors d'Italie les barbares qui l'occupaient. Malheureusement, Clément est un esprit tourmenté qui se perd dans les tergiversations et la conduite des armées italiennes est confiée à un condottiere qui préfère regarder les

¹³ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. » art. cit., p. 4.

¹⁴ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335.

troupes en ordre de bataille que de la risquer. Une fois l'occasion perdue, au grand dam de Machiavel et Guichardin, une fois l'armée tudesque enfoncée au cœur de l'Italie et invincible en bataille rangée, il ne reste que l'espoir de la canaliser. Machiavel et Guichardin, patriotes Florentins passionnés, défendent leur cité autant que possible. L'armée ennemie passe à l'Ouest et marche sur Rome, plus au Sud mais moins défendue, plus prestigieuse et siège d'une papauté qui commence vraiment à être honnie. C'est le sac de Rome de 1527. Machiavel, alors âgé sans doute de cinquante-huit ans, s'en retourne vers Florence et meurt pendant le trajet en bateau. Comment expliquer qu'un homme dont on considère qu'il est un pur calculateur, un analyste froid de la politique, se serait-il lancé au côté du jeune patricien florentin Guichardin dans la Ligue de Cognac, sachant qu'il ne pouvait rien attendre en termes de prébendes, qu'il occupa un rôle mineur, souvent de messenger, qu'il passa ses deux derniers hivers à cheval, par monts et par vaux, et qu'il écrivit dans son avant-dernière lettre : « J'aime François Guichardin, j'aime ma patrie plus que la vie, et je vous dis ceci au nom d'une expérience de soixante années, je ne crois pas que nous ayons jamais subi une épreuve aussi cruciale que celle-ci : il nous faut la paix, et nous ne pouvons pas cesser la guerre, et notre sort est entre les mains d'un chef qui est à peine capable de faire face à l'une ou à l'autre séparation. »¹⁵

Machiavel fut un admirateur inconditionnel des Romains. Appliquons un des préceptes fondamentaux des Romains, et en particulier de Tacite¹⁶, à Machiavel lui-même : la mort d'un homme est le signe de sa grandeur d'âme, de sa valeur fondamentale. C'est le point final du sens d'une vie et une belle mort valide ou invalide l'ensemble des actions tentées et surtout les paroles, ces raisons énoncées, qui les ont dictées. Machiavel meurt le lendemain du Sac de Rome, épuisé par une lutte peu à peu sans espoir pour parvenir à bouter les armées barbares hors d'Italie. Néanmoins, jusqu'à son dernier souffle, il fut heureux de participer à cette lutte, pour peu qu'il ait un cheval à monter et un message à

¹⁵ Lettre de Machiavel à Vettori du 16 avril 1527, *Tll*, tome II, p. 547.

¹⁶ Lucas, J., *Les obsessions de Tacite*, E. J. Brill, Leiden, Netherlands, 1974, troisième partie, chapitre XII « Tacite et la mort », p. 118. L'auteur indique que rien de philosophique ni d'assimilable à une réflexion théorique se fait jour chez Tacite à ce sujet. Il reste scrupuleusement dans la narration historique. En revanche, un jugement moral peut avoir lieu qui classe la mort selon les catégories du bon ou de l'infâme : « D'une façon générale en effet, la belle mort est celle que Tacite qualifie de *honesta, bona, pulchra, decora, egregia*. » Elle est exemplaire pour les générations futures et suppose la fermeté du caractère, la tranquillité de l'âme et le courage. Remarquons que les qualificatifs employés appartiennent à la fois aux registres politique et esthétique, les mêlant pour mieux désigner un civisme de qualité.

écrire, une analyse à élaborer. Sa dernière lettre est un modèle de l'engagement qu'il mit à sauver sa patrie :

« Puisqu'on n'a pas la paix, puisqu'on ne peut pas l'avoir, rompez tous pour parler immédiatement et sans délai ; et par lettres, et par démarches faites-vous aider de vos alliés ! Car ce traité, à condition qu'on le respecte, c'est notre salut, mais c'est notre ruine assurée de le négocier sans qu'on le respecte. On verra bien, si l'on n'a pas la paix, à quel point il nous la fallait [suit une série de questions oratoires à l'encontre des condottieres qui refusent son analyse catastrophiste]. Mais n'attendons pas de gens qui vivent de la guerre, comme les soldats de cette espèce, qu'ils soient assez fous pour louer la paix. Mais Dieu leur en donnera, de la guerre à faire, et plus que nous n'en voudrions. »¹⁷

Deux semaines plus tard, le sac de Rome confirme la dramatique analyse de Machiavel, entièrement partagée d'ailleurs à l'époque par Guichardin. Nous ne voulons bien entendu pas faire de Machiavel un portrait à l'antique et en tirer des conclusions hâtives, mais nous pensons qu'il est fallacieux de l'ignorer et de ne pas considérer que Machiavel se concevait lui-même sur ce modèle. La *virtù* qu'il prône si fort dans ses textes, on ne peut que penser qu'il voulut l'appliquer lui-même, à sa mesure.

Nous pensons donc qu'il faut se tourner vers la politique que Machiavel mit en œuvre pour comprendre le sens de ses œuvres ultérieures. De toute évidence, de sa première lettre sur Savonarole¹⁸ à sa dernière¹⁹, il existe des constances politiques qui méritent d'être relevées, examinées, pesées. Etant donné que jusqu'ici l'examen s'est surtout porté sur l'après 1512, sur la période où Machiavel devint écrivain et ne fut plus secrétaire de la seconde chancellerie, nous pensons qu'il convient de porter l'analyse sur cette période de sa vie où il put mettre d'accord sa pensée et son action. Avant de savoir s'il y eut une maturation de la pensée politique de Machiavel, il convient de la caractériser et de savoir s'il s'agit d'une pensée philosophique. La maturation suppose une évolution. Dans le cadre d'une pensée, cela revient à affiner les concepts et à prendre en compte les objections que soulève tout système de compréhension du réel. Qu'en est-il d'une pensée politique ? Qu'en est-il de Machiavel, qui mit en place la milice, lui donna forme et sens et qui traversa l'Europe pour défendre les intérêts de sa République et de sa patrie ? Avant

¹⁷ Lettre de Machiavel à Vettori du 18 avril 1527, *Till*, tome II, pp. 548-549.

¹⁸ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Till*, tome I, pp. 9-12.

¹⁹ La lettre de Machiavel à Guichardin du 22 mai 1527, *Till*, tome II, pp. 549-550 n'est pas donnée par Carrado Vivanti. Il est vrai qu'elle est signée, selon Barincou, de Machiavel et Fr. Bandini. Elle est absente du tome II des *Opere* de Machiavel éditées par Corrado Vivanti. La dernière serait alors la lettre de Machiavel à Vettori du 18 avril 1527, *Till*, tome II, pp. 548-549.

un examen philosophique de Machiavel, il est nécessaire de procéder à un examen de l'homme et de son action. Puisque Machiavel parle de politique, affirme qu'il ne sait parler que de politique, alors il faut examiner ce qu'il fit dans ce domaine, ce qu'il pensa et ce qu'il voulut. A l'aune de ce champ, un retour sur les textes ultérieurs sera dès lors fécond.

La modernité de Machiavel repose sur son rapport à l'action. Machiavel ne fut pas un penseur isolé de la politique dans une forme d'otium, comme il semble se décrire ainsi lui-même à Vettori²⁰. Six mois plus tard, Machiavel enrage d'être dans cette situation, d'être un « pouilleux », un pauvre fonctionnaire exilé dans la campagne, sans solde ni responsabilités : « Je vais donc rester ainsi dans ma pouillerie, sans trouver âme qui se souvienne de mes loyaux services ou qui croie que je puisse être bon à rien. »²¹. La description de son otium campagnard, qui n'allait pas sans s'« encanailler »²², est vécue de manière bien plus amère. Sa déchéance est saisissante et brutale, d'autant plus difficile à vivre que l'ex Secrétaire n'est pas un noble qui peut maintenir son niveau de vie sans travailler. Guichardin ne manque pas de le souligner, bien des années plus tard, à l'issue de leur première véritable rencontre : « Lorsque je lis votre dernier titre d'ambassadeur auprès de la république des moines, et que je considère avec combien de monarques, de ducs et de princes vous négociâtes en d'autres temps, je me remémore Lysandre... »²³.

Toutefois, le Secrétaire ne s'est jamais totalement résigné. Sa correspondance à Vettori de 1513-1515 est une tentative explicite, de la part de deux compères, de montrer l'excellence de l'expertise de Machiavel. Si elle n'aboutit pas ainsi qu'ils l'avaient tous deux espérés, elle n'est pas la seule trace de la permanence des efforts du Florentin pour revenir aux affaires. *Le Prince* est dédié à un Médicis²⁴, les *Discours* à de jeunes patriciens florentins républicains²⁵, *L'art de la guerre* à l'un des principaux banquiers de la ville, un de ses plus

²⁰ Lettre de Machiavel à Vettori du 10 décembre 1513, *Tll*, tome II, pp. 368-371.

²¹ Lettre de Machiavel à Vettori du 10 juin 1514, *Tll*, tome II, p. 390.

²² Lettre de Machiavel à Vettori du 10 décembre 1513, *Tll*, tome II, p. 369.

²³ Lettre de Guichardin à Machiavel du 18 mai 1521, *Tll*, tome II, p. 449. Il s'agit de la troisième lettre que Guichardin envoie à Machiavel en deux jours, à la suite d'une farce que les deux compères ont mise au point pour se jouer de moines auprès desquels Machiavel fut envoyé en mission afin de trouver un prédicateur pour le carême...

²⁴ Machiavel, « Nicolas Machiavel au Magnifique Laurent de Médicis », *Le Prince*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 289-290.

²⁵ Machiavel, « Nicolas Machiavel à Zanobi Buondelmonti et Cosimo Rucellai », *Discours*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 375-376.

éminents citoyens²⁶. Même *La Mandragore*, pourtant œuvre théâtrale, se fait l'écho de cette volonté dans le prologue : « Et si ce sujet vous semblait trop frivole et peu digne d'un homme qui veut paraître sage et grave, excusez-le, dans la pensée qu'il s'étudie à rendre plus doux, par ces vaines imaginations, ses jours de douleur ; car il ne sait plus où tourner ses regards : on lui interdit de montrer dans d'autres travaux un autre talent, et il n'est point de récompense pour ses peines perdues. »²⁷

Nous pensons qu'en fait, jamais Machiavel ne quitta totalement la politique. Par ses écrits, il entendit non pas fonder la science politique grâce à son expérience et à ses lectures, mais conseiller, influencer, agir. Certes, le Secrétaire sait des choses : il a fait de la politique pendant quinze ans et il a une culture antique tournée vers l'expérience romaine qui n'est pas négligeable. Mais il n'a jamais prétendu que cela formait une science. Or, il est généralement lu comme s'il avait eu cette intention. Nous pensons que la modernité de Machiavel, ce qui fait son intérêt encore aujourd'hui et qui le distingue dans la culture de la philosophie politique est précisément cette modestie, cette méfiance envers la science. Certes, il n'est pas lu dans cette optique. Pierre Manent, par exemple, dans ses études classiques sur l'histoire intellectuelle du libéralisme ne poursuit pas cette intuition fulgurante : « Il faut dire qu'avec Machiavel la pensée politique devient partie de la situation politique. »²⁸ En effet, au lieu de poursuivre sur ce qu'implique cette idée, sur la nécessité de considérer que Machiavel, en communiquant, agit politiquement et de voir la fécondité d'une telle hypothèse, Pierre Manent considère qu'elle ne fait pas partie de sa démonstration et il va, comme bien souvent, étudier le Secrétaire du point de vue du lecteur profane : « Je m'en tiendrai pour l'essentiel à l'idée que chacun, même sans l'avoir lu du tout, se fait de Machiavel ; je m'en tiendrai à la « surface » de cette œuvre, parce que

²⁶ Machiavel, « Préface de Nicolas Machiavel à Lorenzo di Filippo Strozzi, patricien de Florence », *L'art de la Guerre*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 723-724.

²⁷ Machiavel, « Prologue », *Mandragore*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 188-189. Pour une datation de la pièce et de son écriture vers 1518, cf. Bertelli, S., « When did Machiavelli write *Mandragola* ? », in *Renaissance Quarterly*, Vol. 24, N°3 (Autumn, 1971), pp. 317-326. L'ensemble de son théâtre date d'après 1517, de toute évidence. Cf. par exemple Martelli, M., « La versione machiavelliana dell'« Andria » », in *Rinascimento*, XIX, 1968, pp.203-274. Pour une présentation complète et fondée sur la chronologie de la vie de Machiavel et de sa correspondance, cf. Raimondi, E., « Il teatro di Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, 4, pp. 749-798. Ce dernier conclut sur la fraîcheur de la simplicité domestique de ce théâtre, qui permet finalement une forme de réconciliation avec la sagesse commune du bon sens.

²⁸ Manent P., *Histoire intellectuelle du libéralisme*, Paris, Clamann-Lévy, 1987, citation p. 35, et en particulier le chapitre « Machiavel et la fécondité du mal », pp. 31-50.

c'est par cette surface que Machiavel a agi sur l'esprit des hommes, et que, chez un auteur de son rang, la surface contient, pour ainsi dire, la profondeur. »²⁹

Cette manière d'aborder Machiavel est éminemment intéressante. En effet, dans une perspective téléologique, qui entend restituer une « histoire intellectuelle » forcément globalisante, c'est son objet, il va de soi que les auteurs ne sont pas convoqués pour eux-mêmes mais pour l'influence qu'ils ont eu sur le mouvement étudié. Dans le cas de Machiavel, et étant donné la structure de sa lecture à l'époque moderne, le point de vue de Pierre Manent s'impose. Toutefois, l'affirmation selon laquelle la surface contient la profondeur est beaucoup plus problématique. Comme il le remarque en note, cette assertion vient de Leo Strauss³⁰. Nous nous inscrivons en faux par rapport à cette manière de lire Machiavel, comme on le ferait d'ailleurs de n'importe quel auteur. Si nous accordons sans aucune réserve l'idée que l'histoire de l'influence de Machiavel est autonome de son intention et même de la lettre de la plupart de ses écrits et que, indiscutablement, la postérité des interprétations de Machiavel est plus féconde, aujourd'hui, du point de vue de l'histoire des idées politiques, que la pensée même du Secrétaire, nous refusons pour ces raisons précises l'idée que, chez lui, la caricature correspondrait à l'essence de sa pensée. Sous l'apparent respect que cette expression contient, Leo Strauss glissait déjà le ver d'une lecture biaisée. L'aurait-il admis de Platon, Aristote ou même Xénophon, dont sa lecture montre l'immense profondeur de vue malgré les lectures superficielles et, avouons-le, quelque peu méprisantes ? A la suite de Leo Strauss, nombre de penseurs de l'histoire des idées politiques dans la modernité, font du Secrétaire le passage obligé de l'Antiquité à nos jours par le fait qu'il fut celui qui introduisit le problème du mal en politique. Ce point est réducteur en ce qui concerne le Florentin en lui-même. Il n'est guère douteux, et Claude Lefort l'a montré³¹, que Machiavel fut celui par lequel la philosophie politique moderne s'est emparée du problème du mal et a décidé de la considérer non comme une anomalie mais bien comme consubstantiel à la politique. Mais cette lecture est, là encore, dérivée de Machiavel et non propre à cet auteur. Au fond, nous nous proposons de tenter de comprendre ce que Machiavel a pensé du mal, s'il y a pensé, et quelle solution il a imaginée pour y faire face.

²⁹ Manent P., *Histoire, Ibid.*, p. 37.

³⁰ Manent P., *Histoire, Idem*, note 5 p. 37, qui cite le livre de Leo Strauss, *Thoughts on Machiavelli*, sans livrer de pages précises.

³¹ Lefort C., *le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, 1986.

Plus profondément encore, nous voulons savoir si Machiavel conçut cette question comme un véritable problème ou comme allant de soit. Le mal n'est-il pas un phénomène politique comme les autres, le bien, la *virtù*, la fortune ? Avant tout cela, nous devons d'abord examiner si ces questions philosophiques ont un véritable sens pour celui à qui elles sont attribuées. Face aux interprétations dérivées de l'histoire de la réception de Machiavel, nous nous plaçons, comme beaucoup de philosophes, historiens des idées et politologues actuels³², dans l'idée qu'il faut revenir à l'intention, à l'esprit de l'œuvre du Florentin, ne serait-ce que pour savoir ce qu'il pensait vraiment, et ainsi se mettre en capacité de juger son intérêt. En effet, le « travail de l'œuvre » pose le problème d'un préjugé défavorable sur l'œuvre. Or ce préjugé fut façonné par la postérité à partir de la lecture du *Prince*. La lecture de la correspondance permet de restituer l'ensemble de l'esprit de l'œuvre du Secrétaire et ainsi d'établir sur des fondements plus solides, plus légitimes, les interprétations qui peuvent être dégagées.

A) Continuités et ruptures, lire Machiavel avant 1512

Les analyses, les interprétations et les grandes tendances actuelles qui visent à comprendre l'œuvre de Machiavel font donc une place grandissante à l'histoire et à l'insertion du Secrétaire dans cette histoire. Aucun spécialiste, aujourd'hui, n'envisage de traiter Machiavel sans se pencher sérieusement sur sa biographie. Toutefois, les travaux entrepris vont rarement jusqu'à partir de son travail en tant que secrétaire pour contextualiser sa pensée et la comprendre pour elle-même, selon ce que Machiavel lui-même envisageait. Les lectures de Machiavel restent marquées par le « travail de l'œuvre », et les apports historiques récents restent un point en quelque sorte extérieur à son analyse. Ainsi le travail d'Andréa Guidi, par exemple, n'ouvre aucune perspective directe sur la philosophie. S'il restitue parfaitement Machiavel dans sa pratique de fonctionnaire, et en particulier dans son activité de créateur et de développeur de la milice, il laisse au lecteur le soin de faire les rapprochements avec le reste de l'œuvre³³ et ne propose pas de une

³² Par exemple Gaille-Nikodimov, M., Ménissier, T., (dir.) *Lectures de Machiavel*, Paris, Ellipses, 2006.

³³ Guidi, A., *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli*, Bologne, Il Mulino, 2009. Ce point est souligné par le compte-rendu de lecture de Descendre, R., note de lecture sur « Guidi, A., *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli* » in *Laboratoire italien*, « Justice et armes au XXVIème siècle », Lyon, 10-2010, ENS éditions, 2010, pp. 239-242.

interprétation à partir de ces textes³⁴. Les travaux de Jean-Jacques Marchand sur la naissance de la pensée du Florentin restent marqués par leur scrupuleuse exactitude historique et philologique mais développe peu les thèmes et les idées de Machiavel, et ne renvoient pas aux œuvres ultérieures³⁵. Les essais les plus remarquables d'interprétation globale du florentin avec une prise en compte accentuée de sa période d'activité sont plutôt donc finalement à caractère philologique, historique et récemment biographique.

En français, sont sortis récemment un nombre important de biographies passionnantes qui cherchent à saisir le penseur dans sa globalité, comme homme plutôt que comme philosophe.³⁶ L'immersion du Florentin dans l'univers des guerres d'Italie et de la République florentine restent des données capitales qui contextualisent son œuvre. Néanmoins, aucune interprétation, à ce jour, ne part de la situation de Machiavel et du point de vue qu'on peut lui attribuer pour départir ce qui ressort de la philosophie, de la science politique ou du simple contexte. Tout se passe comme si, dans les analyses philosophiques ou historiques, on considérait que Machiavel se situe en-dehors de son temps, qu'il a cessé, dès 1512, d'en être un acteur. La doxa historiographique incontestée et non interrogée consiste à considérer qu'avant 1512, Machiavel est un fonctionnaire et qu'ensuite il se découvrit « philosopant ». Cette vision des choses repose également sur le principe non énoncé mais partagé que l'hypothèse que Machiavel fut toujours à la fois un penseur et un acteur, et avant tout donc un penseur de l'action, n'est que d'une faible fécondité pour comprendre sa pensée. Notre travail vise à réévaluer ce point de vue et suppose que cela possède une réelle importance pour comprendre la pensée du Florentin.

La question posée et l'état de la recherche.

³⁴ Ainsi, Andréa Guidi propose de voir dans le Machiavel de la chancellerie un homme qui peut avoir « una continua attività sperimentale, un costante confronto fra teoria e prassi », page 3. Il conclut d'ailleurs sur l'importance de cette expérience dans l'élaboration d'une « doctrine politique », page 22. Il nous semble au contraire que l'existence d'une « théorie » en politique, ou d'une « doctrine politique » pour le Secrétaire est un des problèmes que permet justement de poser l'analyse de ses écrits de Chancellerie. Cf. Guidi, A., « L'esperienza cancelleresca nella formazione politica di Niccolò Machiavelli, » *Il Pensiero Politico* XXXVIII/1, 2006, pp. 3-23.

³⁵ Marchand, J.-J., *Niccolò Machiavelli I primi scritti politici (1499-1512), nascita di un pensiero e di uno stile*, Padova, Editrice Antenore, Medioevo e umanesimo .23, 1975.

³⁶ Ainsi, par exemple, Dotti U., *La révolution Machiavel*, Grenoble, Millon, 2006 ; Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, Paris, Tallandier Editions, 2005 ; Landi S., *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008 ; Marinetti, M., *Machiavel, le penseur de la nécessité*, Paris, Payot, 2009 ; pour une étude de ces biographies, cf. notre chapitre premier, I) A), pp. 67-92.

Notre problème consiste à évaluer l'importance de la vie de Machiavel en tant que haut fonctionnaire pour l'ensemble de sa pensée. Les très nombreux écrits qu'il laisse, le sens de son activité incessante témoignent de constantes qui interdisent un certain nombre d'interprétations et permettent à d'autres thèmes de se déployer plus clairement. Tout, dans l'œuvre de Machiavel, est lié à des circonstances historiques particulières, à son temps. Il convient donc certes de le réévaluer selon l'esprit de la Renaissance, selon l'esprit florentin de son temps. Néanmoins on ne saurait se contenter de cette remise en perspective, d'autant plus qu'elle est déjà mise en pratique depuis les travaux de Gilbert³⁷ et Rubinstein³⁸. Apporter une lecture philosophique de Machiavel qui ne réduise pas ses écrits à des traités philosophiques ou à des aphorismes généraux ne suffit pas. Ce mouvement historiographique aujourd'hui dominant dans les études de Machiavel oblitère un point essentiel de son positionnement. Machiavel est un acteur et un penseur engagé de la politique. Pour le comprendre, il faut non seulement restituer le contexte précis dans lequel il écrit mais aussi le point de vue particulier à partir duquel Machiavel s'est décidé à prendre la parole dans le débat public. En effet, on ne peut abstraire également la position historique de Machiavel. Le contexte général des guerres d'Italie, de la Florence Républicaine puis du retour des Médicis restent des moments généraux à l'intérieur desquels la voix de Machiavel se veut singulière, unique. Machiavel écrit au sein d'un immense mouvement de pensée florentin, largement mis en évidence³⁹. Toutefois, il ne se réduit pas à cette pensée florentine, lui-même revendique son originalité⁴⁰ et elle lui est concédée par ses contemporains⁴¹. Cet « espace public » véritable l'autorise à parler, donne du sens à ses propos et nous amène à nous interroger sur le point de vue à partir duquel le Secrétaire émet ses avis, ses conseils, ses verdicts. Si, comme nous le pensons, il existe une prise de parole relativement libre avant, après mais surtout pendant l'épisode de la République florentine, la modulation à partir de laquelle elle se fait jour devient

³⁷ Gilbert F., *Machiavel et Guichardin, Politique et histoire à Florence au XVIème siècle*, Paris, Seuil, 1996.

³⁸ Rubinstein, N., « The Beginnings of N. Machiavelli's in the Florentine Chancery », in *Italian Studies*, XI (1956), pp. 72-91.

³⁹ Cf. par exemple Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience, Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Turin, Edizioni dell'Orso, 2002.

⁴⁰ Cf. par exemple Machiavel, « Nicolas Machiavel au Magnifique Laurent de Medicis », *Le Prince*, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 289 : « Car mon intention est que, ou rien ne lui porte los et honneur, ou seule la nouveauté de la matière et sa gravité. »

⁴¹ Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177 : « je ne crois pas que votre philosophie soit jamais admise par tout le monde, par les fous comme par les sages ».

essentielle à l'appréhension du discours lui-même. *Le Prince*, en particulier, ne peut pas se saisir dans toute sa complexité et toute son ampleur en faisant abstraction du moment de son écriture, des intentions de l'auteur et de ses destinataires. On peut dire la même chose des *Discours* et s'apercevoir ainsi, peu à peu, que ce constat est valable pour chaque écrit de Machiavel, qu'il soit destiné à la publication ou non.

Toutefois, il ne serait pas suffisant de lister les thèmes présents dans la correspondance et les premiers rapports pour les comparer à l'œuvre ultérieure. Cette étape de la recherche est déjà bien documentée pour les premiers écrits politiques par Jean-Jacques Marchand⁴² et pour la correspondance, bien que de manière plus dispersée, dans les introductions et notes de l'édition italienne complète de la correspondance de Machiavel et chez Andrea Guidi⁴³. Pour aller plus loin dans l'analyse, l'hypothèse de ce travail considère qu'outre les thématiques, un nombre tout à fait considérable d'idées ultérieures sont déjà présentes auparavant. Mais l'essentiel réside dans le fait que la destination, la finalité de l'écrit politique est identique. Un rapport, une lettre ou un traité restent des outils politiques, certes distincts, mais unis au moins dans la perspective d'une action à mener. La manière dont elles sont développées est évidemment différente, puisque la logique d'exposition n'est pas identique. De manière parallèle à la méthode que Leo Strauss développe pour parvenir à une véritable lecture des Anciens et des Médiévaux⁴⁴, il faut reconstituer le point de départ de la prise de parole de Machiavel pour en comprendre le sens.

Contrairement aux Médiévaux, pris dans une problématique entre la Révélation et la Foi qui oblige chaque auteur à se positionner et à développer un art de l'écriture qui est un art de l'ésothérisme et de la dissimulation⁴⁵, Machiavel vit dans une société proche de la nôtre,

⁴² Marchand, J.-J., *I primi scritti politici*, *Op. cit.*

⁴³ Guidi, A., *Un segretario militante*, *Op. cit.*

⁴⁴ Cf. par exemple l'importante idée que l'enseignement philosophique classique est orienté par le savoir qu'on ne peut pas convaincre tout le monde : « Elle savait que l'on peut peut-être réduire au silence mais non pas véritablement convaincre des gens qui n'ont pas de « goût » pour les distinctions morales et leur importance : Socrate en personne n'était pas en mesure de convertir, bien qu'il puisse leur imposer le silence, des hommes comme Mélètos et Calliclès, et il reconnaissait les limites assignées aux démonstrations en ce domaine en ayant recours à des « mythes ». » Strauss, L., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, *Op. cit.*, chapitre III : « Sur la philosophie politique classique », pp. 90-91. Pour les médiévaux, on peut se tourner vers les analyses de Pierre Bouretz, cf. Bouretz, P., « A la recherche des Lumières médiévales : la leçon de Maïmonide », in *Critique*, janvier-février 2008, tome LXIV, N° 728-729, Paris, les éditions de Minuit, pp. 28-41. Elles-mêmes sont inspirées de l'ouvrage majeur de Leo Strauss sur Maïmonide, et en particulier de son introduction du chapitre I. Cf. Strauss, L., *Maïmonide*, Paris, PUF, 1988, « introduction » du chapitre I « La philosophie et la Loi », pp. 11-33.

⁴⁵ Bouretz, P., « A la recherche des Lumières médiévales : la leçon de Maïmonide », art. cit., pp. 28-41.

où le rapport à la religion est bien plus interrogé et où la pensée politique est déjà déconnectée d'un rapport d'insertion à la Foi. Machiavel n'innove pas, dans ce domaine⁴⁶. Nombreux sont les Florentins et les Italiens absolument écœurés par la Cour papale, contrexemple manifeste du christianisme le plus élémentaire⁴⁷. De ce fait, son point de départ ne réside pas dans cette critique de la religion catholique du point de vue de la politique ou dans l'exclusion de l'exigence morale du cadre de la réussite de l'action qui a tant frappé ses successeurs. Il faut se demander d'où, pour Machiavel et pour ses contemporains, il peut se permettre une telle audace, et surtout si l'audace se situe ici. Dans les grands écrits *post res perditas*, Machiavel utilise une argumentation plus longue, plus complète et plus abstraite. *Ante res perditas*, l'urgence de la correspondance et du compte-rendu exigent l'utilisation de concepts rapides, saisissants, dans des documents encore plus orientés vers l'action à mener. Cette dimension, sans être absente des grands traités théoriques, n'a pas la même portée. Alors que dans la correspondance, il faut décider les responsables politiques à agir, les convaincre de la justesse d'une vision et d'une appréciation des faits, dans les traités, l'horizon de l'action est plus lointain, plus abstrait. Machiavel n'a plus le même rapport avec ses interlocuteurs.

En tant que secrétaire de la chancellerie, il est à la fois l'homme de confiance du Gonfalonier à vie Piero Soderini, de son frère le Cardinal et celui de la faction républicaine populaire. Mais il est aussi estimé par les optimates qui sont des adversaires politiques pour des raisons qui restent à élucider. Dans l'ensemble, ses intérêts sont ceux de ses interlocuteurs et seule l'appréciation des modalités de l'action à mener diffère. Dans *Le Prince*, Machiavel s'offre comme interlocuteur à un homme politique et une famille politique qui l'ignorent ou lui sont opposés⁴⁸. Alors que, lorsqu'il est aux affaires, sa correspondance est prisée de tous, y compris de ses adversaires oligarques⁴⁹, sa disgrâce

⁴⁶ Cf. par exemple Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Op. cit.*

⁴⁷ Cf. par exemple deux lettres d'Agostino Vespucci à Machiavel du 16 juillet 1501 et du 25 août 1501, *Till*, tome I, pp 157-158 et 158-160, qui détaillent les mille turpitudes impulsées et commanditées par le Pape Alexandre VI Borgia. Cf. également la lettre de Vettori à Machiavel du 5 août 1513, *Till*, tome II, p. 353 où Vettori, ambassadeur auprès du Pape finit, excédé des divisions entre princes chrétiens attisées par le Pape, par souhaiter l'invasion turque...

⁴⁸ Machiavel, « Nicolas Machiavel au magnifique Laurent de Médicis », *Le Prince*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 289-290.

⁴⁹ Ainsi par exemple d'Alamanno Salviati, comme nous le verrons tout au long de cette thèse et en particulier au deuxième chapitre, I) C) 3, pp. 231-235 et au troisième chapitre, II) C), pp. 342-354.

l'amène au mieux à un rôle de consultant secret de Vettori⁵⁰. Par conséquent, l'écriture s'en trouve changée. Machiavel est obligé de rendre compte des présupposés de ses intentions, des raisons de ses conseils. Même dans les *Discours*, pourtant clairement rédigés dans un contexte amical et pro-républicain où Machiavel est amené à exposer ses convictions politiques à des interlocuteurs bienveillants et suffisamment proches de lui en termes de sensibilité politique, l'ancien Secrétaire doit justifier ses présupposés, à tout le moins les exposer. Dans le temps court de l'urgence de l'action, il va de soi que la démarche se raccourcit et que seul subsiste l'essentiel aux yeux du destinataire : les faits qui permettent la prise de décision par la compréhension des événements. Toutefois, des thématiques sont déjà présentes et surtout une méthode de compréhension de la chose politique est déjà à l'œuvre. De plus, les nécessités modernes de la communication politique sont déjà intégrées : Machiavel se sait lu par l'ensemble des politiques florentins et sait que sa position auprès de Soderini engage la crédibilité du Gonfalonier à vie. Il a également conscience, lors de ses légations, que son courrier peut être ouvert. Ainsi, sans qu'il en soit explicitement question, Machiavel met en œuvre un art d'écrire qui n'est plus celui du philosophe médiéval confronté à un « âge de croyance », selon le mot de Pierre Bouretz⁵¹ mais plutôt un art de communiquer, où tout doit être énoncé puisque le destinataire est la figure multiple et insaisissable d'une forme primitive d'opinion publique, dans un embryon d'espace public. Par là s'ouvre une dimension nouvelle de la connaissance politique.

Machiavel n'a jamais explicité sa méthode, sa manière de comprendre et d'exposer la politique. Seule la très célèbre citation du *Prince* sur « la vérité effective de la chose »⁵² a été retenue et exploitée par la critique. Or, d'autres faits méthodologiques singulier sont consciemment mis en œuvre par le Florentin. L'énumération complète, la juxtaposition, l'opposition deux à deux des possibles, l'usage intensif de la copule « et » dans le discours et dans les titres des chapitres sont repérables dès la correspondance. Or, ces constantes stylistiques ne sauraient s'abstraire d'une méthode d'analyse systématiquement employée. L'évolution, suivant les circonstances du discours, de ces données apparemment formelles

⁵⁰ Cf. par exemple la lettre de Vettori à Machiavel du 15 décembre 1514, *Till*, tome II, p. 395, où Vettori indique que « Je ne l'ai pas encore montrée [une lettre de Machiavel] à Monseigneur de Médicis qui m'avait chargé de vous les poser [des questions]. »

⁵¹ Bouretz, P., « A la recherche des Lumières médiévales » art. cit., pp. 28-41.

⁵² Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335.

mais surtout leur usage intensif dès la correspondance indiquent qu'une science politique est à l'œuvre et que le discours machiavélien n'est pas le fruit du hasard et du bon sens, d'un regard perspicace à cause d'un génie particulier. Sans le formuler, Machiavel utilise une méthode qui lui permet de déployer l'analyse politique à travers toutes sortes de circonstances. Ainsi, cette méthode et ses présupposés donnent cet aspect systématique à une œuvre qui ne cesse de proclamer l'importance de la contingence⁵³ mais aussi l'importance réciproque de l'action humaine⁵⁴. Pour Machiavel, la politique naît de la tension entre le hasard et la décision humaine. Analogiquement, le conflit entre le peuple et la noblesse constitue à ses yeux la force de la République romaine⁵⁵. Suivant cette analogie et la méthode qu'elle sous-entend pour être pensée par le Florentin, une opposition n'est pas forcément le signe d'une impossibilité, d'une aporie, mais plutôt l'espace de la liberté, de la puissance, de la vie. La méthode de Machiavel se saisit d'abord de ce premier constat qui traverse son œuvre et sa vie : le hasard, la nécessité et l'action humaine ne sont pas incompatibles. Ils sont au contraire constitutifs de la politique et toute réflexion doit amener à mesurer la part de chacun pour envisager l'action la meilleure en fonction de ses intérêts propres. Aucune transcendance ne dicte l'action et sa modalité, certes, mais surtout aucun de ces trois termes ne remplit totalement l'espace de la politique au point d'en exclure les deux autres. Par conséquent, nous avons affaire à une pensée de la politique qui se donne les moyens méthodologiques d'agir en refusant que la contradiction rationnelle dirige la réflexion. Les faits doivent constituer la matière première de la réflexion et ils ne sauraient déboucher sur des contradictions. La politique étant de nature conflictuelle, étant le lieu du conflit, il appartient à la raison de partir de cette évidence factuelle pour accepter que le conflit et le paradoxe soient les principaux porteurs de sens. Comment rendre compte d'une activité humaine aussi conflictuelle par des raisons lénifiantes et unifiantes ? La méthode de Machiavel vise à établir, à reconnaître le paradoxe rationnel imposé par les faits et à en penser la fécondité pour l'action humaine. D'autre part, la raison se voit dès lors privée de ses prérogatives de législatrice

⁵³ Ainsi de la Fortune, analysée en particulier au troisième chapitre, II) B)

⁵⁴ Le libre arbitre du chapitre XXV du *Prince* nous paraît essentiel de ce point de vue. Cf. Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 365.

⁵⁵ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre IV, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 390-391. Pour l'analyse philosophique du conflit chez Machiavel dans ses œuvres après 1513, cf. Del Lucchese, F., « « Disputare » e « combattere ». Modi del conflitto nel pensiero politico di Niccolò Machiavelli », *Filosofia politica*, XV-2001, pp. 71-95.

du devoir être pour devenir l'instrument qui permet de reconnaître ce qui est et d'agir. Il paraît dès lors clair que dans la correspondance du Secrétaire doit transparaître d'une part l'essentiel de la méthode d'analyse à venir et de ses présupposés et d'autre part l'essentiel de ce que pense Machiavel sur le fond.

Il faut affronter l'obstacle majeur de la question de l'évolution de sa pensée et le risque d'une lecture rétroactive de sa correspondance et de ses rapports. Pour la première objection, une lecture attentive des textes doit permettre d'en saisir le mouvement. Toutefois, à la lecture des toutes premières lettres avant même son élection⁵⁶ et étant donné l'âge mûr de son entrée en fonction, on peut supposer que, sauf événement majeur et rupture circonstancielle évidente, la pensée de Machiavel évolue peu dans ses fondements, en particulier méthodologiques, ni dans sa conception fondamentale de la politique. Toutefois, l'énonciation de cette pensée pose problème, puisqu'elle n'eut pas lieu spontanément. Il faut alors se demander quel est le lieu d'exposition de la pensée politique du Secrétaire, et même s'il y en a une, sous une forme définitive, au sens où il n'est pas *a priori* évident que le Florentin ait considéré qu'il existât une pensée politique réductible à un discours, sous quelque forme que ce soit. Machiavel n'est pas en premier lieu un théoricien soucieux de tester sa pensée sur le réel. Bien au contraire, c'est un homme d'action qui se retrouve contraint de justifier et d'éclairer ses contemporains sur ses idées, jugées souvent extraordinaires⁵⁷.

Ainsi, une lecture de Machiavel pour lui-même devient possible. En réévaluant la période active de sa vie politique, en montrant la portée philosophique et méthodologique, en articulant ces données avec les particularités de la période considérée, on permet une compréhension des problématiques machiavéliennes, leur insertion dans leur temps et leur pertinence philosophique. Surtout, il devient possible de comprendre que l'apport essentiel de Machiavel à l'histoire de la pensée a consisté à utiliser systématiquement une méthode rationnelle fondée sur l'examen attentif des faits, une fois que ces derniers ont été réduits à leur essence purement politique. L'exclusion de la morale hors du politique se joue ainsi dans l'examen des faits, et non dans la finalité des actions. Lorsqu'une action

⁵⁶ Cf. lettre de Machiavel au cardinal Lopez du 9 décembre 1497, *Till*, tome I, pp. 8-9 concernant le patrimoine familial défendu avec vigueur et bien sûr de la lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Till*, tome I, pp. 9-12, sur Savonarole.

⁵⁷ Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177.

politique effective est examinée, sa moralité n'a aucune valeur. Elle n'est qu'une des dimensions possibles des intentions qui présidèrent à l'action. C'est la même chose lors de l'examen de l'action à venir d'un tiers. La moralité des actions n'est pas niée, loin de là. On peut même accorder de la valeur à certains actes, notamment la gloire. La morale n'est donc pas exclue du politique, mais elle n'en constitue plus l'horizon, la finalité. Elle est réduite à une dimension parmi d'autres : essentielle pour les uns, secondaire pour les autres, variable pour à peu près tout le monde selon les circonstances. Il en est des dimensions de l'action humaine comme de la morale. Machiavel produit systématiquement une réduction de celles-ci à des dimensions interchangeables et variables de la politique. Là où la morale et la religion étaient les horizons indépassables, intangibles et nécessaires de l'action politique voire de l'histoire, elles sont réduites à des composantes psychologiques des acteurs, comme la peur, le courage... Cette attitude fondamentale de Machiavel lui est propre dans sa systématisme. Elle traverse sa correspondance, son activité, ses rapports et ses grands écrits théoriques.

Le corpus utilisé

Les œuvres de Machiavel souffrent de plusieurs problèmes manifestes. D'une part, l'édition critique définitive de l'ensemble de ses écrits est en cours. Cela pose d'énormes problèmes dans l'approche des textes, notamment de la correspondance. De fait, cette dernière a bénéficié seulement très récemment d'un travail philologique et historique acceptable selon les critères modernes d'édition. De ce fait, le travail philosophique qui pourrait s'adosser à ces textes n'est pas encore véritablement possible, car la taille monstrueuse du champ à maîtriser exige du temps et une posture plus historienne que philosophe. Ainsi, l'école initiée par Jean-Jacques Marchand, Denis Fachard et aujourd'hui poursuivie par Andréa Guidi⁵⁸ possède les immenses et indispensables qualités de la rigueur, mais souffrent d'un manque de perspectives globales sur Machiavel. Au fond, tout se passe comme si les spécialistes historiens de Machiavel ne pouvaient pas vraiment communiquer avec les philosophes et les historiens des idées. Le mouvement est en cours, mais il porte encore souvent sur des points ponctuels et importants. Aucune étude

⁵⁸ Sur cette école italienne de l'édition et du commentaire de la correspondance de Machiavel, surtout avant 1512, nous renvoyons à la fin de l'introduction, p. 69.

globale ne s'est encore détachée pour tenter une approche philosophique de ces apports historiques. Pour les besoins de notre travail, nous avons considéré qu'il fallait, à chaque fois qu'un problème lexical ou philologique était posé, se reporter à ces travaux. De même, nous avons considéré que l'édition en trois volumes des *Opere* par Corrado Vivanti⁵⁹, formait le fondement de l'édition de ses textes, sauf pour certaines exceptions⁶⁰. Toutefois, ce travail part d'une autre source, moins traditionnelle et plus problématique. Dans les années 1950 en France, Edmond Barincou fournit un travail proprement génial par son intention et son intelligence. Il entreprit en effet de donner une édition classique des *œuvres complètes* de Machiavel en Pléiade⁶¹, mais adjoignit à ce travail deux tomes fort volumineux de lettres⁶². Le problème de l'édition pléiade réside dans sa reprise de traductions fort anciennes, trop éloignées du texte original et des exigences actuelles de la recherche. Il s'agit d'un document important pour comprendre comment et à travers quelles traductions on a lu machiavel en France, mais il ne s'agit pas d'une édition critique des œuvres du Secrétaire. L'immense intérêt des deux tomes de lettres réside dans la volonté de parvenir à faire saisir « monsieur Machiavel », selon le mot de la préface de Giono⁶³. Pour ce faire, Barincou entreprit, sur la base des travaux déjà sérieux de Jean Alexandre Buchon⁶⁴, de donner toutes les lettres de Machiavel dans une traduction acceptable, mais surtout de donner les lettres de ses correspondants. Nous avons ainsi un véritable échange entre l'homme et ses correspondants. Il est en situation, infiniment plus vivant et juste. De plus, contrairement, par exemple, au deuxième volume de l'édition Vivanti, il ne se limite pas aux lettres dites « familières » et aux « légations ». Il entreprend de fournir également au lecteur un aperçu de son travail administratif. De plus, le strict respect de la chronologie permet de saisir véritablement l'homme. Ces deux tomes sont fondamentaux car ils cumulent deux immenses avantages : une vue d'ensemble véritablement précise et exacte de la vie de Machiavel sans verser dans l'aridité

⁵⁹ Machiavelli, *Opere*, Torino, Einaudi, Biblioteca della Pléiade, introduction et notes de Corrado Vivanti, 3 tomes.

⁶⁰ Ainsi, comme indiqué en bibliographie, du travail d'Inglese sur les *Capitoli* ou de Marchand sur les premiers écrits. Cf. Machiavelli, *Capitoli. Introduzione, testo critico e commento*, a cura di G. Inglese, Roma, 1981 ; Marchand, J.-J., *I primi scritti politici*, *Op. cit.*

⁶¹ Machiavel, *Œuvres complètes*, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1952.

⁶² Machiavel, *Toutes les lettres de Machiavel*, présentées et annotées par Edmond Barincou, deux tomes, NRF, Paris, 1955.

⁶³ Jean Giono, « Monsieur Machiavel ou le cœur humain dévoilé », in *Till*, Tome I, pp. VII-XXXVIII.

⁶⁴ Machiavelli, *Œuvres complètes*, édition Buchon, 2 tomes, Paris, Auguste Desrez éditeur, 1837.

inaccessible de l'exhaustivité. En un sens, ce qu'il manque aujourd'hui aux savants historiens, c'est un ouvrage de ce genre, certes actualisé, qui leur permette un véritable accès à l'œuvre. Nous ne pouvons ignorer les immenses problèmes que soulève l'édition de Barincou. Ils ont été résumés par Thierry Ménissier⁶⁵ et ne sont que trop visibles. Le chercheur français qui souhaite travailler à partir de Barincou doit restaurer, sur un certain nombre de points, l'exactitude historique que ce dernier ignorait puisque les travaux scientifiques modernes italiens ont débuté après son propre travail⁶⁶. Toutefois, nous considérons que nous disposons là d'un outil sous-estimé en France et inexistant à l'étranger, qu'une biographie, même excellente, ne saurait compenser. Nous avons accès à un corpus tout à fait significatif de la correspondance de Machiavel, édité dans l'intention de montrer l'homme tel qu'il fut.

B) Machiavel dans le débat entre historicisme et philosophie politique

Notre travail philosophique se situe également en regard des théories qui ont eu cours sur la manière de lire les textes politiques du passé. Dans cette querelle dont les protagonistes les plus connus restent Leo Strauss et Quentin Skinner, nous voulons adopter une position particulière. En effet, les deux positions, si elles sont en apparence antithétiques, ne sont pour autant pas exclusives l'une de l'autre. Au fond, si Leo Strauss entend réhabiliter une perspective philosophique classique consistant à exiger une prise en compte de l'exigence de vérité universelle et philosophique dans tout énoncé, et en particulier tout énoncé politique⁶⁷, Quentin Skinner met l'accent plus particulièrement sur la valeur contextuelle et personnelle à l'auteur de tout écrit⁶⁸. Ces deux accentuations doivent former le cœur de toute analyse sérieuse d'un texte digne de l'être. De fait, on ne voit pas pourquoi on lirait un texte du passé s'il n'avait pas une signification qui transcende sa période de production, pas plus qu'on ne risque de le comprendre en

⁶⁵ Ménissier, T., « Note sur dix années d'actualité bibliographique de Machiavel (1997-2007) », in *Cahiers Philosophiques*, n°113, avril 2008, pages 115 à 121.

⁶⁶ Nous indiquons les points litigieux et problématiques, ainsi que les solutions adoptées dans notre Annexe 2, prosopographie, pp. 526-534. Cf. également notre indication sur les éditions des lettres de Machiavel, p. 66 et l'introduction au corpus au premier chapitre, III), pp. 140-167.

⁶⁷ Cf. par exemple Strauss, L., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, *Op. cit.*

⁶⁸ Skinner Q., *Machiavel*, Paris, Seuil, 2001.

négligeant les intentions explicites, implicites, conscientes ou non de son auteur, ainsi que sa dépendance aux débats d'idées de son époque. De ce point de vue, toute histoire des idées se situe forcément entre la nécessité d'être une histoire et de rendre compte ainsi d'une position dans l'histoire des idées énoncées et la nécessité d'être une idée, c'est-à-dire fondamentalement une abstraction qui possède certes un rapport avec les faits concrets mais doit posséder *a minima* une généralité dont le statut universalisable doit être questionné. Dans le cas de Machiavel, il est indiscutable que la littérature s'est penchée avant tout sur les idées plutôt que sur l'histoire. Les travaux les plus récents s'orientent vers l'analyse et la prise en compte de la société florentine à l'époque où vécut Machiavel.

Comme le rappelle récemment Yves-Charles Zarka dès les premières pages de l'introduction de son ouvrage *Hobbes et la pensée politique moderne*, les études qui se proposent d'étudier la politique sont généralement orientée par rapport à ces deux perspectives opposées⁶⁹. D'une part l'historicisme, dont le propagateur le plus reconnu reste Quentin Skinner, entend considérer que la politique ne peut véritablement faire l'objet d'une enquête philosophique orientée vers la vérité, mais doit se contenter de toujours restituer la singularité irréductible des événements historiques et de leur donner des significations qui ne peuvent être que contextuelles. Leo Strauss, ardent défenseur d'une philosophie politique en quelque sorte de stricte observance, critique cette position qu'il juge dominante dans les études politiques de son époque au nom du caractère a-historique de la philosophie, politique ou non. Dans ce débat⁷⁰, la position de Machiavel sort de l'ordinaire. En effet, il fut étudié de près par les deux tendances, et par ces deux illustres penseurs⁷¹. Le texte de Leo Strauss est à notre sens le plus significatif. Le philosophe entend poser des questions proprement philosophiques à Machiavel, considérant que ce dernier a évité en apparence de donner une forme philosophique à son ouvrage, conformément à un art d'écrire sous la persécution⁷². Quentin Skinner, quand à lui, a proposé une vision de Machiavel en tant qu'héritier critique de l'humanisme florentin⁷³, finalement assez peu novateur.

⁶⁹ Zarka, Y. C., *Hobbes et la pensée politique moderne*, Paris, PUF, 3^{ème} édition, 2012.

⁷⁰ Dont un résumé saisissant est offert par Spitz (Jean-Fabien), « Comment lire les textes politiques du passé ? Le programme méthodologique de Quentin Skinner », in *Droits*, 10, PUF, 1989, pp. 133-145.

⁷¹ Strauss L., *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982 ; Skinner Q., *Machiavel*, *Op. cit.*.

⁷² Strauss L., *Pensées sur Machiavel*, *Op. cit.*

⁷³ Skinner Q., *Machiavel*, *Op. cit.*

Notre position consiste à considérer que Machiavel fut en quelque sorte le premier historiciste. Sa position philosophique fondamentale fut de rompre avec la philosophie politique antique et médiévale, recherchant le meilleur régime⁷⁴, et donc à proposer une rupture épistémologique. Le problème réside dans le fait que Machiavel n'est absolument pas un philosophe de profession ni même de prédilection. S'il connaît sans doute quelques textes stoïciens⁷⁵ et épicuriens⁷⁶, il ne leur fait que peu référence et surtout il ne tente jamais de proposer lui-même un système. Du point de vue philosophique, le positionnement de l'œuvre de Machiavel peut s'interpréter comme le constat d'un échec. Il n'est pas possible, selon le Florentin, de parvenir à une science architectonique. Bien au contraire, nous devons nous contenter des aléas de l'histoire et du constat de notre impuissance face aux forces de la nature. Cela ne signifie pas que l'action est impossible et que la lutte est inutile, mais il est clair pour lui que la raison ne peut pas prédire l'avenir politique à un niveau suffisant qui puisse former une doctrine complète et efficace⁷⁷. A partir de là, lire Machiavel comme un philosophe devient une gageure. Leo Strauss se délecte ainsi en soulignant les multiples incohérences du Florentin, tout à fait inconvenantes du point de vue de la recherche d'une vérité apodictique, mais tout à fait assumée par l'historiciste Machiavel, convaincu que cette recherche d'une part ne sert à rien puisqu'elle n'a pas abouti avec les esprits supérieurs qui l'ont précédé et d'autre part sans aucun espoir d'aboutir car fondée sur une croyance erronée : de fait, si une vérité était possible en politique, elle supposerait que l'homme agisse en politique suivant la raison seule. Or, on ne peut que constater l'importance des passions, du naturel humain et surtout de sa méchanceté. Par conséquent, Machiavel porte au jour des arguments majeurs qui vont à l'encontre de la possibilité d'une philosophie politique. S'il est

⁷⁴ Ainsi de son rapport à Polybe, que nous étudions en annexe 1, B) 2) pp. 496 et sq.

⁷⁵ A travers le tacitisme ou le cicéronisme, par exemple. On a pu ainsi comparer des passages célèbres du *Prince* à des extraits de Cicéron. Cf. Cibois, P., « Machiavel lecteur de Cicéron » sur le site <http://enseignement-latin.hypotheses.org/4524>, article du 29 janvier 2012 consulté le 25 février 2014.

⁷⁶ On connaît sa copie du *de natura rerum* de Lucrèce et de l'*Eunuque* de Térence. L'histoire de la découverte du manuscrit et son interprétation philologique est donnée en deux temps. Cf. Bertelli, S., Gaeta, F., « Noterelle machiavelliane. Un codice di Lucrezio e di Terenzio », *Rivista storica Italiana*, 73.1, 1961, pp. 544-557 et Bertelli, S., « Noterelle machiavelliane. Ancora su Lucrezio e Machiavelli », *Rivista storica Italiana*, 76.2, 1964, pp. 774-792. Elle ne fait aujourd'hui plus commentaire : il est acquis que Machiavel copia Lucrèce.

⁷⁷ Le chapitre XXV du *Prince* est éloquent sur ce point. Cf. Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 364-367.

philosophe, c'est précisément par ce moment de son œuvre où, avec la morale et la religion, il donne son congé à une philosophie rationnelle abstraite.

Toutefois, ce geste machiavélien mérite d'être analysé de près. En effet, Machiavel n'exclut la philosophie politique que de ses analyses. Il pense que rechercher le fonctionnement réel de la politique conduit nécessairement à tenir compte des éléments imprévisibles, extraordinaires et irrationnels dans l'analyse. Si l'on réfléchit bien à son geste, qu'on le mesure avec objectivité, il recèle une nouvelle potentialité pour la philosophie politique. Certes, elle se trouve disqualifiée pour parler de la politique, celle qui s'exerce au quotidien et n'est, au fond, que ce lieu où les cupidités humaines se rencontrent. Mais, délivrée d'une prétention exorbitante de description et de prédiction, elle peut dès lors se déployer vers l'idéal politique pour lequel elle est seule apte à parler. Jusqu'ici, la philosophie politique n'a pas su intégrer Machiavel. En accentuant son réalisme, son amoralisme et son anticatholicisme, elle a oublié de s'inclure elle-même dans la critique machiavélienne. Quand certains auteurs l'ont perçu, ils ont fait soit de Machiavel un historien et un politique de son temps, soit un anti-philosophe au statut indéterminé. En ne partant pas de ce geste fondamental, en oubliant que la philosophie est exclue du texte machiavélien, l'analyse philosophique de Machiavel ne peut qu'être inexacte dans la lettre comme dans l'esprit. De plus, la fécondité possible du Florentin est irrémédiablement perdue. Machiavel ne fait pas partie de l'histoire de la philosophie comme Platon ou Aristote, certes, mais pas non plus comme Hobbes et Locke, ni même La Boétie ou Kant. Seul de tous ces penseurs, il mérite d'être étudié en philosophie politique parce qu'il l'exclut et donc en montre une limite qu'il considère fondamentale. Son historicisme doit être examiné avec le plus grand sérieux car il permet une critique de la philosophie politique. La question qui se pose, de notre point de vue, n'est pas tant sa rupture avec la philosophie politique antique que de savoir si la philosophie politique moderne a bien perçu sa manière de poser la rupture et donc si elle n'a pas, en quelque sorte, mésinterprété Machiavel.

Les principes de cette critique résident dans une anthropologie négative. En effet, si Machiavel voit en l'homme un individu absolument détestable⁷⁸, ce qui a souvent été

⁷⁸ Les passages sont bien connus, cf. Machiavel, *Le Prince*, chapitre XII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 339 et *Discours*, livre premier, chapitre III, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 388-389.

souligné pour justifier à tort la prétendue revendication d'immoralité ou d'amoralité de Machiavel, cela n'est affirmé que dans le champ de la politique. Dans tous ses autres textes, dans sa correspondance et dans ses amitiés, Machiavel juge les choses de manière beaucoup plus nuancée et neutre. Mais la politique est par définition le lieu de la méchanceté humaine. Il ne faut pas supposer l'homme méchant parce qu'il l'est, il faut le supposer méchant parce que si on le suppose gentil, la politique n'existe pas. Il ne s'agit donc pas, comme cela sera le cas chez Hobbes, d'une position anthropologique par nature, mais à la fois d'une déduction de la définition de la politique comme le lieu de l'affrontement des désirs humains et d'une induction à partir de ce que chacun peut constater chaque jour en politique. De ce point de vue, la loi vise, au sein de l'État, à permettre le vivre ensemble : cela signifie bien que sans elle, les choses risqueraient d'être différentes. Mais là où Hobbes conclut à la méchanceté humaine par nature, conformément à la malédiction divine consécutive au péché originel, Machiavel ne conclut rien. Il se tient à la limite qu'il a fixée : le Florentin ne sort pas du politique. Ce n'est pas par prudence et pour éviter le risque religieux. Les travaux d'historiens ont abondamment prouvé que les propos les plus tendancieux de Machiavel sont largement partagés par ses concitoyens et que son anticléricalisme s'inscrit dans la tradition de l'humanisme florentin⁷⁹. Machiavel refuse toute position philosophique car alors son historicisme ne serait plus valable, et la théorie empêcherait de voir la réalité. Si l'homme est par nature méchant, il ne saurait être vertueux et les Suisses avec leur admirable comportement en tant que citoyens, dignes des Romains de l'antiquité, n'auraient plus aucun sens. Il serait dès lors difficile de comprendre comment ils peuvent en même temps être des citoyens vertueux et des mercenaires insupportables⁸⁰. Supposer l'homme méchant en politique est une maxime de prudence assez évidente. La position philosophique qu'elle sous-entend n'est pas que l'homme est par nature méchant mais

⁷⁹ De manière paradoxale, le moment savonarolien est ainsi pensé, proposé et vécu à la fois comme une réforme de la Cité et des mœurs mais aussi comme un retour à la pureté morale et religieuse. La critique du clergé n'est pas une attitude forcément extérieure à l'Église, loin s'en faut. Cf. Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience, Op. cit.*, « Préambule : Florence, centre de la réforme » pp. 37-39 et la première partie « Le moment savonarolien. Temps de la prophétie et temps de la politique », pp. 36-127.

⁸⁰ Wicht, B., *L'idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, Editions l'Âge d'Homme, 1995. L'auteur tente de rapprocher l'histoire véritable de l'organisation militaire suisse de son usage machiavélien comme modèle pour l'organisation de sa propre milice, à la fois en tant qu'adaptation moderne du modèle romain et du point de vue politique du citoyen soldat, ou soldat citoyen. L'idée de mercenariat suisse, par contre, n'est pas vraiment examinée, même lorsqu'il résume le siège de Pise, pp. 93-95.

qu'il est par nature insaisissable, et que la politique est par définition le lieu où ses mauvais instincts s'épanouiront le plus aisément.

Incontestablement, Machiavel se range dans la catégorie des historicistes et son propos en admet les conséquences dernières qu'a soulignées Yves Charles Zarka⁸¹ en parlant de Skinner. De fait, Machiavel ne se réfère pas à l'histoire de la pensée pour établir la sienne⁸² et d'autre part il réduit à presque rien ce qui ressortirait d'une essence du politique, d'une vérité absolue⁸³. Ainsi, le caractère proprement singulier de l'œuvre de Machiavel réside dans son historicisme radical, à une époque où le terme n'existait pas et où l'idée même ne pouvait être formulée. Or, cette thèse profondément philosophique est assumée et développée consciemment par Machiavel. Ses introductions à ses textes dits « théoriques » que sont *Le Prince* et *Les discours*, obligent à accorder que le Florentin n'écrit jamais en dehors de toute considération historique liée à son époque. D'autre part, l'abondance de références historiques et l'absence de références ouvertement philosophiques sont des signes tangibles d'un choix. Machiavel n'est pas historiciste dans sa démarche avec les autres historiens antiques, en ce qu'il les traite souvent avec désinvolture pour ce qui est de la lettre du texte. En revanche, il entend en restituer l'esprit, l'intention fondamentale qui était la leur à l'époque, ce qui est à proprement parler une démarche historiciste. En ce sens, Machiavel inaugure la modernité et mérite pleinement d'être situé au point de départ de celle-ci. Il faut donc lui appliquer cette méthode afin de le restituer au plus près de son intention, et ne jamais accepter pour véridique ce qui n'est pas clairement indiqué comme tel. Il est alors nécessaire de revenir à la lettre du texte afin de pouvoir juger des enchaînements logiques et des réflexions théoriques qui lui sont attribués. Le retour à ses écrits de pratique politique peut permettre de dégager les thèmes, les problématiques, les tics de langage du Secrétaire afin de faire signe vers des interprétations totalement historicistes de ses œuvres. Toutefois, notre propos ne s'inscrit pas dans une telle perspective.

Machiavel peut ainsi être considéré comme un précurseur radical de l'historicisme caractéristique de l'évolution de la philosophie politique moderne, dans la mesure où l'on pourrait penser qu'elle abandonne peu à peu ses prétentions à la vérité, conformément à

⁸¹ Zarka, Y. C., *Hobbes et la pensée politique moderne*, *Op. cit.*, p. 16.

⁸² Zarka, Y. C., *Idem*, point 1.

⁸³ Zarka, Y. C., *Idem*, point 2.

l'idéal démocratique proclamé par Hans Kelsen, par exemple⁸⁴. Toutefois, cet historicisme n'est affirmé qu'au sein de l'analyse politique elle-même. L'élargir au point de refuser de penser à propos de la politique ce qu'elle pourrait être ou ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire ce à quoi elle devrait tendre serait ici indu. En effet, la limitation du champ de l'analyse politique par Machiavel renvoie systématiquement à l'idée que des récurrences sont présentes, et qu'il faut leur faire droit. Autant la politique est impénétrable et toujours le lieu de l'inconnu, autant les raisons pour lesquelles on peut l'affirmer sont profondément fécondes du point de vue philosophique. La liberté et l'action sont par exemple deux concepts philosophiques que Machiavel, sans les constituer entièrement conformément à sa méthode d'analyse du politique, permet de voir vivre dans ses analyses. Les permanences ne sont pas, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, dans la réitération de l'histoire, dans son mouvement cyclique un peu vain, qui voit revenir sans cesse les mêmes problèmes. Ce passage des *Discours* inspiré du livre VI des *Histoires* de Polybe ne débouche sur rien en ce sens. Au contraire même, il contient une critique violente des différents types de régime et de leur classification en bons et mauvais⁸⁵. Machiavel envisage plutôt une récurrence de la nature humaine, entre la « *virtù* » libre et l'intempérance. Le cycle est ici une figure de style rhétorique, un lieu commun, qui permet d'avancer dans le combat humain de la liberté contre la fatalité, combat qui ne se joue pas tant entre l'homme et la nature qu'entre l'individu et sa nature⁸⁶.

C) Synthèse des commentaires sur Machiavel depuis le travail de Claude Lefort.

Il est alors indispensable de présenter un tour d'horizon des lectures qui ont été proposées de l'œuvre de Machiavel. En effet, s'y trouvent en jeu les déformations et malformations de la présentation qui en a été faite. Concomitamment aux biographies écrites depuis Ridolfi, le travail d'interprétation sur l'œuvre de Machiavel a subi un

⁸⁴ Kelsen, H. *la Démocratie, sa nature – sa valeur*, Paris, Dalloz, 2004 réimpression de la 2^{ème} édition de 1932, chapitre VI, « le principe majoritaire », pp. 57-67.

⁸⁵ Cf. Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre II, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 383-388.

⁸⁶ De ce point de vue, la clef du problème entre l'opposition Fortuna/*Virtù* du chapitre XXV du *Prince*, Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 364-367, se situe dans le chapitre XVIII et la métaphore du Centaure, pp. 341-343. Voir notre analyse, quatrième chapitre, II) D), pp. 461-470.

tournant qu'on peut situer, en France, avec l'ouvrage de Claude Lefort. La question qui intéresse notre propos consiste à analyser différentes voies d'interprétations récentes afin de saisir l'impact de l'analyse de la vie active de Machiavel et les différentes écoles interprétatives. Nous ne reviendrons bien entendu pas sur les approches de Jean-Jacques Marchand et d'Andréa Guidi, et sur cette tendance surtout italienne à analyser de près les écrits de l'activité de Machiavel, dans une perspective historique. Notre attention se porte plutôt sur l'utilisation de la pensée du Florentin par les philosophes dans des contextes interprétatifs qui dépassent une visée strictement historique. Bref, depuis l'ouvrage de Lefort, les interprétations font-elles une place réelle aux acquis biographiques et historiques, et dans quelle mesure ?

Claude Lefort, dans *Le travail de l'œuvre machiavel*⁸⁷ a posé les jalons essentiels d'une histoire philosophique de la manière dont les écrits de Machiavel, et en particulier *Le Prince*, ont été lus, commentés et utilisés. Ce travail apporte au chercheur plusieurs données fondamentales pour l'aider dans son approche du Florentin. Tout d'abord, il permet de mesurer l'ampleur de la sédimentation intellectuelle qui s'est accumulée au cours des siècles⁸⁸. De fait, depuis le XVI^{ème} siècle, Machiavel a toujours été utilisé pour parler du mal en politique :

« Le machiavélisme est le nom de ce mal. Il est le nom donné à la politique en tant qu'elle est le mal ; il désigne ce que l'imagination commune veut se représenter chaque fois que le pouvoir est perçu comme ce qui est absolument étranger, au principe d'actions inconnues et inconnaissables, cela qui, situé à une distance infranchissable, détermine contre son gré et pour son malheur l'existence commune. »⁸⁹

Les différentes discussions ont souvent voulu réhabiliter ou accuser l'auteur du sulfureux *Prince*. A partir de là, une étude pour rendre compte le plus objectivement possible de la pensée du Florentin devient difficile, et peut-être même inutile. Peut-être, finalement, le plus intéressant n'est pas l'homme, sa vie et son œuvre mais les mouvements d'idées qui se sont réclamés de ses idées et qui l'ont désigné, à tort ou à raison, comme leur initiateur. Dans ce cas, on pourrait aller jusqu'à affirmer que l'intérêt de l'œuvre du Florentin réside dans sa capacité à accueillir et valider les théories philosophico-politiques les plus diverses. De ce point de vue, chercher à retrouver sa pensée originelle n'aurait plus grand intérêt.

⁸⁷ Lefort, C., *Le travail*, *Op. cit.*

⁸⁸ Lefort, C., *Le travail*, *Ibid.*, essentiellement chapitre III, pp. 153 à 309.

⁸⁹ Lefort, C., *Le travail*, *Ibid.*, p. 77.

Tel n'est bien entendu pas le point de vue de Claude Lefort, mais son travail postule bien, qu'en dehors de l'œuvre elle-même et en partant d'elle tout de même, il existe la science politique moderne et ses différents moments, dont presque tous se sont sentis obligés de revenir au Florentin, au risque de le déformer de telles manières qu'il soit désormais quasiment inaccessible.

Face au monumental travail intellectuel et érudit de Lefort, la philosophie politique moderne a connu un double mouvement. D'une part, il existe des pans entiers de cette discipline qui ont continué à piocher dans Machiavel et dans le machiavélisme comme si Lefort n'avait rien écrit, comme si la première leçon de son travail ne résidait pas dans la nécessité de mettre fin à ces errements consistant à vouloir faire rentrer le Florentin dans des problématiques dont il ignorait jusqu'à l'existence. De ce point de vue, on a pu voir fleurir des interprétations d'un Machiavel fondamentalement chrétien ou fermement républicain voire démocrate, comme si le texte même et l'histoire la plus élémentaire ne condamnaient pas à l'avance ces interprétations, ou au moins en montraient le manque flagrant d'intérêt, le décalage avec la réalité la plus évidente. D'un autre point de vue, et nous l'avons déjà évoqué avec les biographies les plus récentes consacrées à notre auteur, sont apparues des interprétations soucieuses de la lettre, de l'esprit et du contexte historique et intellectuel florentin de l'époque. Nous avons vu que dès avant les travaux de Lefort, Gilbert et Rubinstein, entre autres, avaient réalisé des études qui visaient à comprendre Machiavel pour lui-même, dans son époque, en-dehors de toute mythologie. Une partie importante des travaux récents en langues française, italienne et anglaise se situe dans cette veine et apporte des éléments nouveaux, des interprétations subtiles et des hypothèses fécondes pour mieux comprendre Machiavel. Le point commun de ces deux positions fondamentales reste identique à celui pointé par Claude Lefort. Le fait que Machiavel soit considéré comme le père de la modernité en science politique le rend à la fois incontournable et en partie inaccessible. Pour une bonne part de la science politique moderne, Machiavel constitue un recours, parfois obligé et arbitraire pour ne pas dire scholastique. De ce fait, la sédimentation sur son œuvre continue à croître pour les non-spécialistes, alors même que l'historiographie critique a permis d'écarter définitivement un grand nombre d'hypothèses.

On peut souligner, parmi une multitude de possibilités, les points suivants, retrouvés régulièrement dans divers ouvrages de science politique moderne. Totalement déconnectés de son œuvre, nous les énumérons en les critiquant : Machiavel ne fait pas l'apologie du mal en politique ; il ne pousse pas à l'immoralité ; il n'est pas démocrate ; sa conception du républicanisme n'a rien à voir avec celle que ce terme implique pour nous, l'homonymie est ici plus que trompeuse ; il ne déforme pas « volontairement » les textes qu'il cite, puisqu'il ne les a pas à sa disposition, qu'à l'époque les textes ne sont pas édités avec le soin scientifique actuel et qu'il n'a jamais prétendu écrire un travail érudit de commentaire ; il n'envisage aucune des conséquences modernes qu'on a pu déduire de ses œuvres : il ne risque pas d'anticiper les totalitarismes du XXème siècle, pas plus que l'unité italienne de la fin du XIXème. Tous ces points sont abondamment commentés et assurés et nul penseur qui voudrait s'appuyer avec rigueur sur Machiavel ne peut plus les utiliser s'il consent à passer quelques heures à lire les travaux déjà anciens de Lefort, Gilbert, Rubinstein. S'il pousse jusqu'à Sandi, Fournel ou Zancarini en langue française, aucun doute ne sera plus permis. Par le fait, notre étude va porter sur les deux formes de commentaires esquissées ici, celle qui méprise l'historiographie présente et celle qui l'utilise et l'approfondi, en analysant quelques-uns de ses développements, surtout concernant la période qui nous préoccupe.

1) Le machiavélisme comme apologie du mal, l'héritage Straussien

La première forme de commentaire sur l'œuvre de Machiavel, et la plus importante, est constituée à partir de la lecture de Leo Strauss. Certes, l'entreprise de Strauss se situe avant celle de Lefort et procède d'une toute autre logique. Elle est particulièrement importante parce qu'elle interroge Machiavel dans une conception de la philosophie politique qui n'est pas la sienne, mais qui pose les questions philosophiques essentielles sur la politique. Strauss, en spécialiste de la philosophie politique antique et en contemporain juif de l'Holocauste, estime qu'il est nécessaire de retourner aux racines de la politique afin de comprendre comment l'impensable a pu avoir lieu et comment on peut déceler ce qui en est à l'origine et l'a rendu possible. Le recours à la philosophie antique n'est donc pas une nostalgie ou une érudition artificielle, mais bien plutôt une sorte d'ultime recours pour montrer sur quels points la pensée politique moderne a failli,

via sa production de l'horreur totalitaire. Le grand commentateur s'est ainsi emparé de l'œuvre du Florentin avec des biais particulièrement significatifs. D'une part, il accomplit un travail à charge. Il s'agit de démontrer que Machiavel a commis un crime politique en refusant de chercher le bien en politique. De ce fait, contrairement à ce qu'il prétend, il ne peut plus atteindre la réalité, dont les Anciens avaient montré qu'elle résidait précisément dans ce qui est bon, bien et juste, mais il dénature la science politique, la dévoie, la fait entrer dans la modernité et dans la rupture avec le monde de la morale, ce qui inévitablement conduira aux horreurs totalitaires. Méthodologiquement, Leo Strauss s'appuie sur les techniques de lecture et d'écritures qu'il appliquait aux Grecs et aux auteurs juifs, tels Maïmonide, écrivant sous la contrainte de la dissimulation. Ce faisant, il dénature l'esprit même du texte machiavélien. Indiscutablement, Machiavel ne cache rien dans ces écrits. L'ère médiévale du soupçon et de la dissimulation pour l'intellectuel est bien terminée. Mieux, la plupart des thèses qui accusent la religion catholique ne sont guère originales à son époque et dans son milieu, il suffit de lire Guichardin, qui pourtant a servi les papes Médicis. En fait, Machiavel est moderne sur ce point essentiel : il ne dissimule pas parce qu'il s'adresse. En ce sens, il est parfaitement exact de considérer que le Florentin n'écrit jamais ce qu'il pense vraiment, en particulier dans *Le Prince*. Toutefois, il ne dissimule rien pour autant. Il inscrit son propos dans un contexte et dans des raisons qui le déterminent. Machiavel ne cherche donc pas une vérité philosophique mais un discours qui lui permettent d'être embauché en montrant ses capacités et en proposant un programme politique ambitieux et réaliste pour qui veut s'en donner les moyens. Peu lui importe, à ce moment-là, d'être au fond républicain. D'une part, les Médicis, qui viennent de le faire torturer pour cela, ne le savent que trop bien et d'autre part ce n'est pas le propos du jour, puisqu'ils sont au pouvoir et qu'il n'y a aucun signe d'évolution possible. La prudence n'est pas la considération qui stoppe les propos de Machiavel, mais bien le réalisme face à une situation politique objective et l'utile dans sa propre situation personnelle. De ce point de vue, l'art d'écrire de Machiavel ne peut être assimilé à celui d'un Maïmonide dans le *Guide des égarés*, par exemple. Il s'approche bien plus de l'art moderne de la communication, qui consiste à intégrer l'interlocuteur dans le contenu même du discours⁹⁰. Mais on peut aller plus loin dans la critique de l'ouvrage de Strauss en pointant certaines dérives très problématiques.

⁹⁰ C'est une des hypothèses principales de notre travail. Cf. en particulier le quatrième chapitre, II), pp. 433

Tout d'abord, il se demande pourquoi Machiavel n'intitule pas ses *Discours sur la Première Décade de Tite Live*, un « De Republica », puisque le sujet de ce livre devrait être la république, comme celui du *Prince* est le prince nouveau⁹¹. Or, cette question, logique en apparence, repose en fait sur la démonstration que *Le Prince* est l'ouvrage central sur la politique que Machiavel ait écrit et que le cœur de son enseignement est le mal⁹². Or, Machiavel n'a jamais prétendu un tel rapport et il est évident, par la taille de l'ouvrage comme par les personnes à qui il est adressé, que les *Discours* correspondent bien davantage à un point de vue philosophique de Machiavel, pour autant qu'on puisse en désigner un. Il est révélateur ici que Leo Strauss ne se réfère d'ailleurs à aucun texte de Machiavel pour étayer son affirmation. Ensuite, il fait un faux sens volontaire en comparant les deux Epître Dédicatoire du *Prince* et des *Discours*. Il prétend ainsi que « Dans celle du *Prince*, Machiavel déclare que son livre contient tout ce qu'il a découvert de lui-même ou des autres, c'est à dire tout ce qu'il sait », au sens d'un savoir qui dépasse la seule politique et porte sur des questions métaphysiques⁹³. Ensuite, Leo Strauss constate que Machiavel dit la même chose dans l'Epître Dédicatoire aux *Discours*. Cette dernière assertion est parfaitement valable et vérifiable. Par contre, voici le texte de Machiavel tiré du *Prince* : « Je n'ai rien trouvé parmi toutes mes hardes que j'aime et j'estime tant que la connaissance des actions des grands personnages, laquelle j'ai apprise par longue expérience des choses modernes et lecture continuelles des antiques »⁹⁴. Le décalage entre la prétendue paraphrase de Leo Strauss et le texte véritable pose problème car Leo Strauss veut précisément prouver par cet exemple que les deux textes du *Prince* et des *Discours* sont « aussi complets » l'un que l'autre, alors que Machiavel dit d'emblée que la connaissance du *Prince* ne concerne que les « grands personnages », et pas « toutes les choses du monde », expression qui fait partie des *Discours*. Le décalage, ici, consiste à permettre la mise de côté des *Discours* afin de surévaluer philosophiquement *Le Prince*.

et sq.

⁹¹ Strauss, L., *Pensées sur Machiavel*, *Op. cit.*, p. 47.

⁹² Strauss, L., *Pensées sur Machiavel*, *Ibid.*, pp. 41-45.

⁹³ Strauss, L., *Pensées sur Machiavel*, *Ibid.*, p. 49.

⁹⁴ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 289. Le terme « hardes » traduit ici le toscan « supellettile » qui désigne les ustensiles domestiques. Fournel et Zancarini le rendent dans leur traduction, p. 41, par « meubles » plus neutre et Thierry Ménissier emploie le terme « biens », p. 7 de la sienne. Il semble donc que les traducteurs modernes considèrent que la traduction originale exacerbe trop l'opposition suggérée entre la pauvreté de l'auteur et la richesse du destinataire.

Ces exemples de détournement de la lettre et de l'esprit du texte proviennent de l'axiome de base selon lequel l'écriture de Machiavel « avance masquée ». Elle est faite de non-dits, de suggestions, d'obscurités voire de contradictions. Or celles-ci ne forment point la surface, l'apparence du texte et de la lettre, mais elles révèlent l'esprit profond, la thèse secrète de Machiavel. Par conséquent, selon Leo Strauss, l'écriture de Machiavel est fondée sur le signe. Elle ne fait pas sens directement. Or, ce présupposé n'est basé sur aucun écrit de Machiavel, sur aucune phrase ou sur aucun mot rapporté par lui-même ou un autre. Pire, il est contradictoire avec ce que l'on sait de l'histoire florentine de cette époque et de l'usage de l'écriture⁹⁵. Fondamentalement, Leo Strauss suppose chez l'écrivain Machiavel un art d'écrire anachronique, qui méconnaît précisément sa modernité. A partir de là, sa lecture ne peut que dévier de l'intention du propos machiavélien. On se retrouve donc dans une pensée de la philosophie politique qui pense Machiavel à travers des prismes qui lui sont étrangers. Ainsi, selon Leo Strauss, Machiavel propose une thèse révolutionnaire, qui vise à détruire la philosophie politique classique d'origine grecque aussi bien que la religion judéo-chrétienne sur la base de l'exclusion de la morale du champ du politique. Or, l'absence de morale en politique est un lieu commun à l'époque de Machiavel. Sa seule originalité consiste à systématiser cette absence à partir du constat de l'inexistence concrète de la morale en politique et donc en délaissant totalement celle-ci, en la rendant étrangère à la sphère du politique.

L'intérêt de la position straussienne, cet apport qui lui a donné une postérité importante dans les études sur Machiavel, réside dans la fécondité philosophique de cette lecture erronée. Pour paraphraser Lefort, Strauss pourrait être considéré comme le commentateur qui, sans lire Machiavel pour lui-même et parce qu'il ne le lit pas pour lui-même, en a montré l'intérêt dans l'équilibre de la philosophie politique. En ce sens, Strauss, lorsqu'il s'acharne sur la lettre du texte machiavélien alors même que son point de départ lui en interdit l'entrée, vise tout autre chose que Machiavel. Selon lui, le machiavélisme, autre nom de la philosophie politique moderne, se caractérise par son refus de sujétion envers ce qui devrait légitimer cette dernière et la rendre digne d'étude, à savoir la Philosophie, la recherche du vrai, du juste, du bien et du beau. Accepter, comme

⁹⁵ Cf. Bec, C., *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence : 1375-1434*, Paris et La Haye, Mouton, 1967 critiqué par Alberto Tenenti. Cf. Tenenti, A., « Les marchands et la culture à Florence (1375-1434) [Christian Bec, *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence : 1375-1434.*] », in *Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, 1968, volume 23, N°6, pp. 1319-1329.

le fait spontanément Machiavel parce qu'il le constate partout, que la raison n'est qu'un calcul pour mesurer des moyens et que le choix de la fin n'est pas de son ressort, peut à juste titre être considéré comme le geste initial qui a conduit, au fil de siècles d'errements, aux totalitarismes les plus abominables.

Cette problématique dévoilée par l'illustre commentateur peut, même si ce n'est pas notre propos ici, être considérée comme la seule digne de réflexion et d'étude. De ce fait, une partie non négligeable de la critique contemporaine part de cette question straussienne et la creuse. Ainsi, Gérard Sfez développe et explicite le point de vue straussien dans *Leo Strauss, lecteur de Machiavel, la modernité du mal*. Le problème de ces lectures réside dans le hiatus initial. Dans la mesure où Leo Strauss se sert de Machiavel pour poser un problème dont ce dernier n'avait aucune conscience, toute exégèse supplémentaire ne peut que rééditer les mêmes critiques et les mêmes erreurs. A notre sens, et très clairement, la fécondité de Leo Strauss se situe dans la philosophie, et dans la question fondamentale du rapport de la science politique à la raison. Pour ce qui est de l'étude de Machiavel, une fois qu'on a admis que le Secrétaire constate l'autonomie de la pratique politique par rapport à la morale et qu'il estime donc qu'il faut partir de là pour commencer à élaborer une science de l'action politique, il n'y a plus lieu de gloser. A l'intérieur de la pensée de Machiavel, le choix est assumé, décliné et ne pose aucun problème. Le grand mérite de Leo Strauss consiste à avoir mis cela en évidence et surtout à avoir montré que ce geste, sans doute désinvolte et évident pour Machiavel, reste un point fondamental de questionnement pour le philosophe et devrait en être un pour le politique.

2) *Machiavel humaniste républicain*

Un autre grand courant de l'interprétation de la pensée machiavéenne porte sur son républicanisme. On peut considérer qu'il s'agit d'un mouvement essentiellement anglo-saxon, qui part des travaux de Hans Baron sur le républicanisme florentin à partir des chanceliers humanistes jusqu'à Machiavel, Guichardin et leurs successeurs directs. Quentin Skinner en est la figure intellectuelle la plus en vue. Bien entendu, de nombreuses nuances existent au sein de ce courant, mais nous pouvons les synthétiser à travers un point commun saillant. L'ensemble de ces auteurs considère que la compréhension de Machiavel doit partir de la considération fondamentale de son républicanisme. Ils

estiment que la vie du Florentin et ses œuvres montrent un attachement viscéral à la forme républicaine de gouvernement. De ce fait, toute l'orientation de la pensée, tous les arguments utilisés reviennent à la promotion ou à la défense de l'idée républicaine. Ce mouvement interprétatif est intéressant à plus d'un titre. D'une part, il permet de réhabiliter la place véritable qu'occupe l'idée républicaine chez Machiavel. Il est indéniable et évident que Machiavel promeut cette idée, toute sa vie, et que s'il n'en est pas un défenseur à tout prix et qu'il est même prêt à servir un Prince, voire une famille comme les Médicis, qui en constituent l'exact opposé, c'est parce qu'il estime que les circonstances l'obligent.

Le texte fondamental sur le républicanisme de Machiavel reste le discours sur la réforme de l'État florentin, où Machiavel monte une constitution qui permet aux Médicis, tant qu'ils sont en vie, de demeurer princes absolus de la cité, pour ensuite, après leur mort, devenir une république fonctionnant parfaitement. Outre l'ironie du texte, toujours présente mais jamais marquée au point de devenir insultante pour les commanditaires, il faut accuser réception de l'essence du texte : les circonstances déterminent la nature du régime. Or, cela nous amène à une critique finalement assez frontale de ce courant républicain. En effet, ces éminents historiens ont bien saisi le caractère très particulier de cette forme de républicanisme, très éloignée du sens actuel de la notion. Être républicain, à l'époque de Machiavel, c'est vouloir que les « classes moyennes » participent à la vie politique de la cité. Ces « classes moyennes » représentent à peu près une famille sur trois. Il n'y a pas l'idée que cela doive s'effectuer sur la base de l'individu. D'autre part, il n'est pas question non plus de représentation. Ce qui est en jeu, c'est le fameux « Grand Conseil », instance non délibérative où l'on ne peut que voter pour ou contre les lois proposées par la Seigneurie et qui forme la base à partir de laquelle on peut nommer ou élire ou désigner les membres des organes de décision politique. On le voit, le républicanisme de Machiavel est très éloigné de ce que l'on nomme actuellement par ces termes. Si on a pu constater, parfois, des glissements et des attributions maladroites d'idées contemporaines à Machiavel, là n'est pas l'objection principale. De fait, ce qui pose essentiellement problème est le statut de ce républicanisme, sa place dans l'économie de la pensée et des arguments machiavéliens. Skinner et ses compagnons en font l'alpha et

l'oméga, ce de quoi il faut partir et ce à quoi il convient d'arriver, pour comprendre Machiavel. Cela nous semble très excessif, et induire de nombreux faux-sens.

De fait, comme il le montre dans son discours, Machiavel considère que les circonstances restent plus importantes pour l'action que le choix républicain. Il est indiscutable que Machiavel soit républicain. On ne peut pas ne pas constater que ce républicanisme ne l'a pas conduit à s'opposer aux Médicis et qu'il a voulu travailler avec eux. On ne peut non plus affirmer que ce point est secondaire par rapport à sa pensée, ce serait nier la méthode élémentaire de compréhension du florentin par adéquation entre ses écrits et ses actes. Plus profondément, il convient de penser son républicanisme comme un choix rationnel : ce régime est le meilleur à la fois en raison et selon l'histoire. On ne peut pas réduire sa dimension en une préférence patriotique et confondre Florence et la République florentine. Machiavel, aussi bien par sa vie que par sa pensée, montre bien que l'État et la forme de gouvernement ne se confondent pas. Mais la prééminence intellectuelle constatée ne peut se substituer à l'autre constatation, celle des faits historiques contemporains. Or, pour ceux-ci, Machiavel constate que le peuple florentin ne parvient pas à faire bon usage de sa République. Notre interprétation d'ailleurs consisterait à souligner que l'absence d'un peuple armé a rendu cette République ingérable, puisque les nobles ne craignent pas le peuple et se divisent en factions et que le peuple ne peut défendre ses intérêts et ainsi devenir patriote faute de puissance. De ce fait, les divisions, si fécondes pour la puissance de la République romaine, deviennent source de la faiblesse de la République florentine. Il nous semble que cette interprétation a l'immense mérite d'incorporer l'action essentielle du Secrétaire en faveur de sa milice, qui répond précisément à ce manque, en intégrant également des données factuelles. En effet, la milice n'intègre pas en premier lieu des citoyens florentins, mais des paysans ruraux qui n'ont pas la « citoyenneté » mais sont « sujets ». Mais la milice à cheval vise précisément, deux ans plus tard, à combler ce manque. Il est très fortement probable que Machiavel avait en vue les États européens de l'époque, où les soldats se recrutent sur tout le territoire et qu'il voulait sans doute intégrer plus fortement les territoires ruraux de l'État florentin en changeant le rapport de force entre la cité et la campagne afin que les paysans

les plus aisés soient capables d'intégrer peu à peu le grand Conseil⁹⁶. A partir de ce constat, la nécessité d'un prince peut s'imposer ou, à tout le moins, être beaucoup moins critiquable. Ainsi, Machiavel ne nous semble pas un apologiste de l'idée républicaine. Certes, elle a ses faveurs, mais pas à n'importe quelle condition. Ce qui compte le plus pour lui reste la pérennité de l'État, gravement en péril lors de ces guerres d'Italie qui bouleversent les États italiens et en font même disparaître certains. *Le Prince* ne peut se comprendre, du point de vue de son contexte objectif de production, sans un certain relativisme en ce qui concerne le républicanisme de son auteur. Mieux, le patriotisme de Machiavel sert sans doute également à convaincre le destinataire que le républicanisme indiscutable n'est pas absolu. Les derniers moments de Machiavel soulignent également son attachement à sa patrie florentine indépendamment de toute forme de gouvernement.

3) Machiavel et la religion catholique, le problème théologico-politique

L'étude de la religion chez le Florentin occupe toujours une place importante dans l'historiographie machiavélienne. Outre sa biographie de Machiavel⁹⁷, Mauricio Viroli défend le point de vue d'un Machiavel chrétien⁹⁸. Le débat est en fait clos depuis longtemps maintenant. Tous les interprètes, sauf Viroli, s'accordent pour dire que Machiavel est anticlérical comme une partie très importante de l'intelligentsia florentine de son époque⁹⁹ et que son attaque contre la religion catholique dans les *Discours* est particulièrement argumentée, documentée et profonde¹⁰⁰. Machiavel souhaite voir dans la Religion un phénomène national, qui renforce le patriotisme de ses membres. Il ne discute jamais du bien-fondé théologique et serait prêt à tolérer que ce rôle soit joué par la religion catholique si elle pouvait remplir ce rôle, à l'image peut-être du judaïsme. Mais il voit bien le problème de la hiérarchisation du monde qu'elle implique. L'au-delà étant de

⁹⁶ Nous reviendrons plus en détail sur cette hypothèse dans le quatrième chapitre lors de l'étude de la milice, I) D), pp. 394-416.

⁹⁷ Viroli, M., *Niccolo's Smile: A Biography of Machiavelli*, New York, Hill and Wang, 2002.

⁹⁸ Cf. essentiellement Viroli, M., *Machiavelli's God*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

⁹⁹ Le père de Guichardin avait ainsi interdit à ses fils toute carrière dans l'Église et François lui-même, tout en demeurant au service des Médicis, souhaitait voir « l'Italie débarrassée de ces scélérats de prêtres » parmi les trois choses qu'il désirait voir en sa vie... Cf. Guichardin, F., *Avertissements politiques*, Paris, cerf, 1988.

¹⁰⁰ Tenenti, A., « La religione di Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, 4, pp. 709-748 fait le point sur cette question de la religion, indiquant à juste titre que Machiavel entend sortir la religion des seules considérations sur sa transcendance afin d'en considérer le sens dans l'immanence du présent politique.

toute manière privilégié à l'ici-bas, elle ne peut *de facto* jouer ce rôle. Ainsi, même si elle était vraie pour l'âme humaine, Machiavel tranche en faveur du temporel, à plusieurs reprises. Viroli a beau souligner les accords entre le Florentin et l'Eglise à laquelle il a appartenu, cela ne change rien sur le caractère fondamental de cette objection. Certes, Machiavel n'abjura pas et sans doute ne fut-il pas moins respectueux des usages de son temps. Toutefois, l'exemple, sur lequel nous reviendrons¹⁰¹, de son frère Totto, ordonné prêtre, permet de trancher : à aucun moment Machiavel n'envisage la sainteté et la dignité de l'habit ecclésiastique. Pour tous deux, le point capital reste les émoluments de Totto, et le renforcement de la puissance familiale que sa position dans l'Eglise permettra d'obtenir. Lors même que Machiavel doit tancer son frère à cause de son comportement, il le fait à partir de valeurs humanistes typiques, plus inspirées du stoïcisme que de la charité !

Dans les deux exemples d'interprétations précédentes, le républicanisme et le catholicisme, sont présents des arrière-pensées qui n'ont que peu à voir avec le Secrétaire. De fait, dans les deux cas, les historiens forcent la pensée du florentin pour des raisons qui ont plus à voir avec le XX^{ème} siècle finissant et les problèmes politiques et théologico-politiques actuels que ceux du XVI^{ème} siècle débutant. Il est incontestablement difficile de comprendre, pour un Américain d'aujourd'hui qui articule son républicanisme fédéral et l'unifie autour de la Bible, qu'un membre de l'Europe chrétienne puisse avoir une conception de la religion aussi laïcisée. On peut d'ailleurs noter sur ce point la grande aisance des intellectuels français à admettre comme allant de soit cette laïcisation, voire d'aller trop loin en oubliant que Machiavel n'est pas laïc, qu'il ne vise pas du tout à exclure la religion de la vie politique, mais au contraire qu'il veut qu'elle en soit la sujette, sur le modèle romain qu'il s'est imaginé, selon une sorte de « religion civique ». Le refus de parler de l'importance de la survie de l'âme n'est pas seulement le fait de la prudence de Machiavel. Il s'agit également d'une conception du divin, qui, pour lui, n'est de toute évidence pas transcendant. En ce sens, Machiavel est plus romain et plus stoïcien que chrétien et il renvoie à travers sa pensée aux grandes apories que le christianisme a du gérer au cours des siècles concernant l'engagement dans le monde d'une religion qui se veut transcendante. In fine, le florentin n'a quasiment rien de chrétien et sa position pourrait d'ailleurs être plus intéressante pour comprendre la

¹⁰¹ Dans le deuxième chapitre, I) A), pp. 182-193.

réalité de la fonction de la religion chrétienne dans l'équilibre politique de la fédération américaine. Au fond, étant donné que l'accord national se fait sur la Bible sans qu'il soit question du sens donné à ce livre, les Américains n'en ont-ils pas vidé la substance pour mieux lui permettre de jouer un rôle de ciment national ? N'était-ce d'ailleurs pas indispensable pour que juifs, catholiques et sectes protestantes diverses puissent cohabiter au sein d'une même nation ? Il nous semble donc que le propos de Viroli est doublement erroné. Il l'est à la fois en ce qui concerne le présupposé du christianisme de Machiavel et sur le sens profond que peut nous donner l'étude de la place de la religion dans la société chez le Florentin. D'un point de vue méthodologique, ces deux approches nous semblent pêcher en interprétant Machiavel à l'aune de problèmes qui lui sont étrangers plutôt que de tenter de comprendre quels sont les formulations propres de ses problèmes. Double erreur là encore, puisqu'en plus de faux-sens voire de contresens, ils se privent de la possibilité de penser les problèmes d'aujourd'hui avec les outils intellectuels authentique d'un grand penseur. Le problème théologico-politique, tel que Machiavel l'a déployé pour son compte dans son contexte, ne peut nous être d'une quelconque utilité que correctement compris.

4) Machiavélisme et relations internationales, un usage récurrent

Le recours à Machiavel n'est bien évidemment pas le seul fait d'exégètes de sa pensée. Le Florentin est utilisé dans la science politique pour aider à sortir de positions dogmatiques et revenir à des considérations plus crues, moins élaborées et plus violentes de la politique. Ainsi, dans le grand mouvement de réinterprétation des relations internationales et des rapports entre États qui procède de la fin du communisme et de l'émergence d'un monde multipolaire, des auteurs d'envergure, notamment américains, ont fait retour sur le texte machiavélien afin de se donner les moyens de renouveler leur conception du monde. La chute du communisme avait suscité un optimisme envers la « superpuissance » américaine que rien ne semblait vouloir tempérer. Or, très vite, le « gendarme du monde » s'était trouvé englué dans des opérations de « police » internationale, l'Irak par exemple, qui avaient durablement entamé son crédit. L'émergence de la Chine, des BRICS et la prise de conscience liée au 11 septembre 2001 où les analystes avaient réalisé que la domination mondiale trop visible et trop assumée faisaient des États-Unis une cible

privilegiée du terrorisme international et de la vindicte, voire haine internationale, ont poussé les stratèges à sortir de certaines formes d'angélisme qui auraient pu imaginer une « pax americana » mondiale sur le modèle d'Auguste¹⁰². Le monde multipolaire, incontrôlable et toujours mouvant du reste du monde appelait un retour vers des penseurs de l'instabilité, de la complexité, de l'absence de certitudes et de la recherche de l'action possible. Machiavel pouvait, dans ce contexte, servir de modèle.

5) Machiavel et les idées de son temps

Des interprètes plus spécialisés sur l'époque de la Renaissance ont également amené de féconds points de vue pour mieux saisir la pensée de Machiavel et en situer l'originalité. Ainsi, Parrel a poussé jusqu'à ses limites l'hypothèse d'un Machiavel superstitieux, amateur d'astrologie. Sans accepter l'outrance d'une position trop réductrice et trop peu portée par la lettre même des textes machiavéliens, il est indiscutable que ceux-ci, appartenant à leur époque, impliquent l'existence d'une croyance, même relative, à l'astrologie. Deux lettres à Machiavel d'un astrologue florentin en font foi¹⁰³, notamment en ce qui concerne le moment de l'entrée dans Pise reconquise. Des passages des *Discours* sur les événements surnaturels annonçant les transformations dramatiques du monde humain de la politique le montrent également¹⁰⁴. Toutefois, on ne peut aller plus loin pour l'astrologie que pour la religion.

De toute évidence et par principe au milieu de tant d'incertitudes, Machiavel souhaite à la fois mettre toutes les chances de son côté et ne négliger aucune piste. D'autre part, cela lui permet de satisfaire le plus de personnes possibles. Comme les oracles romains, dont il souligne l'absence totale d'efficacité magique et le rôle fondateur pour la crédulité du peuple, l'astrologie et les croyances dans le surnaturel ne sont pas l'objet d'une foi tatillonne, mais plutôt un facteur qu'on ne peut négliger dans une Florence en proie au mysticisme aussi bien chrétien avec Savonarole que païen. L'intérêt de telles thèses réside

¹⁰² Sur ces questions, nous nous inspirons librement de Launay, S., *La guerre sans la guerre, Essai sur une querelle occidentale*, Paris, Descartes et compagnie, 2003.

¹⁰³ La première est la lettre de Lattanzio Tebaldi à Machiavel du 11 octobre 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 151. Cette lettre est ignorée de Barincou. Vivanti, en note, indique qu'elle porte bien sur une comète passée le 14 août dans le ciel, cf. note 2 p. 1515.

¹⁰⁴ L'ouvrage de Parel, *The Machiavellian Cosmos*, Princeton, University Press, 1992, indique les principales références.

dans le rééquilibrage permanent qu'elles provoquent. Si Parrel semble excessif, son hypothèse permet, par exemple, de mieux mesurer la place du surnaturel chez Machiavel, en l'articulant avec les conceptions en cours à son époque. La démarche est passionnante, féconde et permet de mieux avancer dans l'analyse de Machiavel pour lui-même. Le travail sur l'usage du lexique médical dans l'œuvre du Secrétaire ressort de la même méthode. Il s'agit, pour Marie Gaille¹⁰⁵ et Laurent Gerbier¹⁰⁶, par exemple, à la fois d'isoler un tropisme dans l'écriture du Florentin, d'en évaluer le sens à l'intérieur du corpus mais aussi d'en mesurer l'originalité par rapport au contexte intellectuel de l'époque.

6) *Machiavel et la place de l'histoire*

En France et en Italie, les commentaires sur Machiavel se sont surtout centrés autour de la place de l'histoire. Au départ simple constat historiographique et simple thématique qui traverse les œuvres de Machiavel, l'hypothèse d'un Machiavel historien avant tout s'est imposée peu à peu. De fait, l'histoire est omniprésente dans la pensée du florentin. Il ne cesse de l'écrire et de l'utiliser. Au fond, on pourrait émettre l'idée que l'histoire, son écriture et par elle la réhabilitation des faits contre les idées, constitue l'apport essentiel de Machiavel. La pensée politique moderne se caractérise par sa relation aux faits et donc à l'histoire qui les compose et les met à disposition. On a pu ainsi considérer que ce phénomène la caractérisait. La « vérité effective de la chose »¹⁰⁷, dont tous les commentateurs conviennent qu'elle constitue le cœur effectif de la méthode du florentin, constitue l'intrusion définitive de l'histoire au cœur de l'analyse politique. En ce sens, Machiavel apparaît plus comme un continuateur de l'esprit des grands écrivains grecs et romains que comme l'innovateur de la science politique moderne. Cette hypothèse porte en elle de fécondes problématiques concernant le rôle de l'histoire dans la pensée de Machiavel et dans la pensée politique. Toutefois, elle oblitère une fonction essentielle du texte machiavélien : son caractère performatif. Machiavel n'est en effet jamais un

¹⁰⁵ Gaille-Nikodimov, M., *Conflit civil et liberté – la politique machiavélienne entre histoire et médecine*, Paris, Champion, 2004, en particulier le chapitre III sur « l'usage machiavélien de la théorie humorale. », pp. 61-101.

¹⁰⁶ Gerbier, L., « Médecine et politique dans l'art machiavélien de la prévision » in *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*, 21-2003, pp. 25-42.

¹⁰⁷ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335.

moraliste. Il ne fait pas, à la manière des historiens, retour sur une époque, même très contemporaine, afin d'en tirer soit un jugement soit des enseignements théoriques sur les erreurs à ne pas reproduire ou les grandes actions à imiter. La formulation de nombre de ses textes peut le laisser croire, mais ce serait oublier, là encore, leur inclusion dans l'histoire en train de se faire, pour qu'elle se fasse. Machiavel n'écrit pas, sauf lors de commandes directes des Médicis concernant l'histoire florentine, dans un contexte indifférent. Il écrit pour agir, puisqu'il ne peut agir. Même les *Discours* ont été perçus par ses contemporains et certains disciples, comme tels¹⁰⁸. En cela, il existe un risque de surévaluer le rôle de l'histoire dans l'économie de la pensée machiavélienne en effectuant une confusion entre la science historique et la réalité historique. Indiscutablement, l'utilisation d'une histoire critique a constitué un des apports essentiels du travail de l'œuvre de Machiavel dans la pensée politique occidentale. Mais on peut constater que Machiavel n'écrit pas l'histoire d'une manière moderne et scientifique, contrairement à Guichardin, et que l'irruption de l'histoire moderne en tant que science dans l'histoire des idées politiques ne procède pas d'un mouvement conscient et volontaire de sa part. Il s'agit d'une conséquence capitale mais absolument ignorée de lui. De ce fait, ce qui est valable et très important du point de vue de l'histoire des idées ne saurait constituer le cœur de l'analyse machiavélienne. L'histoire, pour le Florentin, reste un moyen. Elle est certes un moyen privilégié et indispensable. Elle doit être passée au crible de la raison pour être efficace, mais, dans le même temps, on ne peut oublier les nombreuses imprécisions de Machiavel. Quand l'histoire, de toute évidence, ne suit pas la direction de son raisonnement, il n'hésite pas à la modifier. Là encore, Machiavel est un historien à cheval entre les exigences modernes d'objectivité et les traditions antiques. L'histoire n'est pas non plus le lieu central de sa pensée, qui reste le présent, non pas l'histoire du présent, mais l'action dans le présent, ce qui fait une différence considérable. Machiavel ne fait donc pas signe vers la science historique. En revanche, il est nécessaire de recourir à elle pour rendre compte de la réalité historique dans laquelle le Secrétaire a exprimé ses pensées puisque la réalité historique de son époque, telle qu'il l'a perçue, forme l'horizon premier de leur signification.

¹⁰⁸ L'historiographie florentine qui succède à Machiavel s'appuie sur ce rapport du discours au présent qui inaugure une nouvelle façon d'écrire l'histoire. Cf. Fournel, J.-L. et Zancarini, J.-C., *la politique de l'expérience*, *Op. cit.*, p. 357.

7) *Style et écriture de Machiavel*

L'écriture de Machiavel a été l'objet de nombreuses études, notamment dans sa langue natale. Freddy Chiappelli, en particulier, a consacré trois ouvrages fondamentaux sur la question¹⁰⁹. Ils font aujourd'hui autorité et la plupart des travaux actuels s'appuient sur ses remarques pour le dépasser, voire, plus rarement, l'infirmier. Des travaux sur le vocabulaire de Machiavel par rapport à la langue de la chancellerie et la langue juridique¹¹⁰ ont également délimité un champ, celui du style du fonctionnaire¹¹¹.

Le style du fonctionnaire florentin constitue un enjeu fondamental. En effet, pour comprendre sa pensée et en isoler l'originalité dans le contexte de son siècle, il est impératif de rendre compte de ses particularités stylistiques, qui pourront orienter l'interprétation vers les innovations conceptuelles propres de Machiavel. On le sait, style et fond forment un tout indissociable, et identifier une particularité dans le champ stylistique est forcément signe fécond vers une originalité de la pensée. Toutefois, les études sur le style de Machiavel n'ont rien révélé de très profond jusqu'ici. Le Secrétaire a surtout été étudié dans son vocabulaire ou de manière générale. Peu de textes font état, pour en tirer la substantifique moelle, de son écriture.

Lars Vissing, dans *Machiavel et la politique de l'apparence*¹¹² propose une notable exception à cet état de fait. De manière convaincante, il associe étude du style, de son évolution à l'importance du jeu des apparences dans la pensée du Florentin. Il démontre ainsi avec brio que cette thématique politique forme une problématique conceptuelle dont les ressorts parcourent l'œuvre entière de Machiavel, depuis ses travaux à la Chancellerie jusqu'aux grands textes d'après 1512. Toutefois, le travail de Vissing n'analyse pas le style de Machiavel dans son ouverture vers autrui. En fait, pour Vissing comme pour tous les commentateurs jusqu'ici, tout se passe comme si Machiavel écrivait systématiquement de

¹⁰⁹ Chiappelli F., *Machiavelli e la « lingua fiorentina »*, Bologna, Massimiliano Boni Editore, 1974, Chiappelli F., *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Firenze, Le Monnier, 1952 et Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, Le Monnier, 1969.

¹¹⁰ Quaglioni, D., « Machiavelli e la lingua della giurisprudenza », *Il pensiero politico*, 32-1999, pp. 171-185. De Vries, H., *Essai sur la terminologie constitutionnelle chez Machiavel*, thèse publiée par l'Université d'Amsterdam, 1957

¹¹¹ Sur ce point, cf. Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli, Atti del Convegno internazionale di studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001.

¹¹² Vissing, L., *Machiavel et la politique de l'apparence*, Paris, PUF, 1986.

manière théorique, hors de tout contexte, alors que chacun sait que c'est l'inverse qui se produit. L'étude du style de Machiavel, de sa méthode, de sa situation d'énonciation est souvent évoquée, jamais envisagée pour ce qu'elle est : un point focal absolument central au texte. D'une manière semblable, lorsque Gérard Colonna d'Istria et Roland Frapet écrivent *L'art de Machiavel*¹¹³ ou que Bernard Guillemain entreprend *l'anthropologie négative de Machiavel*¹¹⁴, ces auteurs oublient à la fois d'étudier l'auteur avant 1512 et font comme s'il voulait s'inscrire dans l'histoire des idées. Dès lors, ils lui attribuent l'intention de sa postérité, alors que son absence de volonté de publication l'infirmes par principe. Il devient dès lors délicat de saisir sa pensée.

Faute de point d'ancrage dans le contexte, la pensée foncièrement contextualisée du florentin peut prêter à des interprétations aussi nombreuses que contradictoires. La tendance actuelle de l'interprétation entend redonner place au contexte de production. Symbolisée par la multiplication des biographies, elle fait signe du regain d'intérêt pour l'adéquation de la vie avec l'œuvre de Machiavel. Toutefois, aucune étude n'a envisagé d'analyser l'œuvre du Florentin à partir de l'étude du point de départ de ses prises de positions. Machiavel, fonctionnaire de la République florentine, se revendique comme un spécialiste de la politique. Ses écrits sont destinés à la fois à le prouver et à en tirer les conséquences, mais témoignent aussi de cet art consumé de la communication politique consistant à s'adresser à la fois à tous en apparence et à certains en particulier, pour mener chacun à l'action désirée. La méthode politique que Machiavel utilise est donc toujours mêlée à une méthode de communication. In fine, elles ne font qu'un puisqu'écrire, en politique, c'est aussi agir. Ainsi, l'étude des écrits de Machiavel en tant que spécialiste de la politique ne peut pas faire abstraction de ce que ces écrits veulent obtenir. Ils ne sont pas extérieurs à la politique, ils en font partie. Les lettres officielles, les lettres privées, les textes publiés ou les textes destinés à des cercles plus restreints, voire même les introductions aux textes de distraction appartiennent tous à des logiques d'énonciation qui président à leur naissance et que Machiavel ne cache pas, qu'il indique même ouvertement, sans pour autant insister.

¹¹³ Colonna d'Istria G. et Frapet R., *L'art politique chez Machiavel*, Paris, Vrin, 1980.

¹¹⁴ Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, Genève, Droz, 1977.

La lecture de Machiavel consista principalement, pendant des siècles, à l'utiliser partiellement et partialement pour le faire entrer dans des considérations qui lui étaient étrangères dans les intentions mais adjacentes dans les problématiques. De fait, dès qu'il est nécessaire de parler de réalisme en politique, par exemple, les propos de Machiavel résonnent comme une injonction prémonitoire. Toutefois, le paradoxe réside justement dans le fait de considérer que ces propos sont eux-mêmes théoriques. Comment attribuer à l'auteur de « la vérité effective de la chose »¹¹⁵ une intention à caractère théorique voire philosophique sans d'abord essayer de dégager les raisons précises qui l'ont amené à faire ce constat. Certes, il existe chez Machiavel des raisons philosophiques et théoriques, mais elles ne peuvent être saisies qu'en les ayant dégagées du substrat contextuel dans lequel elles ont été émises. Pour percevoir l'originalité philosophique de Machiavel, il faut donc dégager d'abord son immersion dans son temps. Là encore, il n'est pas moins paradoxal de comprendre, à première vue, que son originalité fondatrice pour la science politique consiste précisément dans cette immersion volontaire et dans l'idée que les faits doivent guider le raisonnement. Machiavel est un penseur du paradoxe à plus d'un titre. Ici, le paradoxe réside dans l'apparente contradiction entre raison et factualité. La raison doit utiliser et même créer les faits qui serviront de base au raisonnement politique. Ainsi, dans un mouvement d'inversion, les faits politiques sont le point de départ du raisonnement dont l'action, ou le conseil d'action, est l'aboutissement. Du point de vue théorique, la raison est exclue de son rôle d'alpha et d'oméga de la pensée. Avec Machiavel, elle devient un outil indispensable pour comprendre, mais n'établit ni le point de départ, ni le point d'arrivée. L'alpha du politique reste l'intention de celui qui la mène, et la raison sert plus à trouver, deviner cette intention en fonction de la personnalité de l'acteur, ou de la sociologie des acteurs, que de déterminer ce qu'elle devrait être. Il y a ainsi une tension féconde, puisque la raison, l'intérêt bien compris, devrait correspondre au motif principal de détermination de l'intension. Ici, les descriptions de l'acteur politique comme centaure¹¹⁶ permettent de comprendre, à l'aide de la raison, que cette dernière n'est qu'un élément de détermination parmi d'autres, et pas forcément le plus fort. Atteindre la méthode de Machiavel, de ce point de vue, consiste à rendre compte de ce mouvement paradoxal, de cette oscillation sans début ni fin, et accepter qu'il puisse se révéler fécond.

¹¹⁵ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335.

¹¹⁶ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XVIII, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 341.

En cela la pensée de Machiavel montre une première cohérence profonde dans sa conception du conflit comme source de puissance dans le champ politique et de compréhension dans le champ de la pensée.

D) Le paradoxe de la lecture philosophique de Machiavel

A l'époque moderne, on peut considérer que la philosophie politique consiste en un effort de rationalisation de pratiques politiques nouvelles, soit qu'elles existent déjà, soit qu'elles se trouvent en gestation dans la société. Dans le premier cas, le philosophe politique produit un système en quelque sorte *a posteriori* qui vise à fonder en raison une pratique particulière. Par exemple, Hobbes fonde la pratique de l'absolutisme sur une anthropologie négative¹¹⁷. Dans le second cas, le philosophe politique tente d'imaginer ce qui doit survenir dans l'horizon politique qui est celui de sa société du point de vue de la raison. Ainsi, Rousseau inaugure une théorie du contrat qui désavoue la sujétion et fonde la citoyenneté en tant qu'action du sujet politique¹¹⁸. On peut aussi distinguer des philosophes politiques qui s'appuient sur les nouveautés politiques de leur temps pour imaginer leurs ultimes conséquences, lointaines pour le commun des mortels et pour les acteurs qui vivent le moment présent, mais rationnellement prévisibles pour qui pense ces événements et tente d'en voir la finalité rationnelle. Kant propose donc un idéal de paix républicaine lié à l'extension du modèle de citoyenneté rationnelle¹¹⁹. Ce dernier étant un concept universalisable, il possède dans son essence même le cosmopolitisme et l'abandon d'un nationalisme étroit et guerrier tout en conservant ou en retrouvant un certain réalisme, ainsi la « fédération d'États libres » orientée par un État directeur peut faire penser à une institution comme l'OTAN¹²⁰.

Machiavel se distingue des philosophes politiques en ce qu'il ne figure dans aucun de ces trois cas. Sa singularité réside dans la position de sa rationalité. Le philosophe politique

¹¹⁷ Hobbes, *Le citoyen ou les fondements de la politique*, Paris, GF, 1982, section première, chapitre premier, II : « Que la crainte réciproque a été le commencement de la société civile », pp. 90-94.

¹¹⁸ Rousseau, *Du contrat social*, Paris, GF, 1966, livre premier, chapitre II : « S'ils continuent de rester unis ce n'est plus naturellement, c'est volontairement, et la famille elle-même ne se maintient que par convention. »

¹¹⁹ Kant, E., *Projet de paix perpétuelle*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, « pléiade », tome III, 1986, pp. 327-383.

¹²⁰ Cf. Launay, *La guerre sans la guerre, Op. cit.*, chapitre III sur la paix perpétuelle, en particulier « le réalisme dans l'utopie », pp. 145-154 et surtout le chapitre VI sur l'OTAN, pp. 267-317.

moderne envisage rationnellement les conséquences ou les causes des événements politiques, il les fonde en raison ou en découvre les conséquences. Machiavel en est également capable, mais il ne considère pas dès lors sa tâche achevée, au contraire. La préférence de Machiavel pour le républicanisme de son époque n'est pas fondée en raison. Elle est bien plus d'ordre sentimental, et sans doute d'ordre personnel, Machiavel sachant parfaitement que seul un régime républicain peut lui donner une possibilité réelle d'action et de promotion sociale. Dans le cas d'un régime princier, il ne peut au mieux qu'être un conseiller subalterne. Contrairement à toute la tradition qui le suit, Machiavel ne justifie pas un régime plutôt que l'autre. Il participe bien plutôt d'une conscience de l'absence de systématisme rationnelle du politique. Il n'est donc pas un philosophe au sens moderne et classique du terme. S'il saisit certaines constantes anthropologiques qui doivent fonder l'action politique, et ces dernières sont fort proches de celles de Hobbes, il n'en fait pas le même usage. Si tous deux fondent la politique sur une vision négative de l'être humain, à savoir que de la cupidité naît nécessairement la politique, Hobbes en fait une maxime universelle et naturelle alors que Machiavel se borne à la constater, ouvrant ainsi la porte à une régulation de cette dernière et allant même jusqu'à attribuer à un peuple qui ne serait pas entièrement corrompu le désir de n'être pas asservi.

L'anthropologie négative de Machiavel n'est ainsi pas universelle et se rapproche beaucoup de celle de La Boétie¹²¹. Elle varie considérablement selon le point de vue adopté et aucune position *a priori* n'est tenue pour définitive. Sans se défier de la raison, Machiavel n'en fait pas pour autant une fin. Elle reste un outil qui permet de comprendre, de lier ensemble ce que l'expérience, directe par l'action ou indirecte par l'histoire, permet de dégager. Ce qui fascine et irrite chez Machiavel consiste précisément dans l'absence de systématisme, dans sa capacité apparemment infinie à renouveler l'angle de la vision et à ne considérer aucun point absolument fixe dans le domaine politique. Au fond, Machiavel considère la politique comme absolument irréductible à la raison. Une fois le travail d'analyse et de comparaison achevé, nous sommes toujours comme Machiavel devant César Borgia : dans l'expectative. La liberté humaine dans le domaine politique n'est ainsi pas un vain mot pour Machiavel. L'utilisation du terme de « libre arbitre » et son

¹²¹ La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Vrin, 2002.

opposition à la fortune au chapitre XXV du *Prince* n'est pas innocente¹²². Il s'agit pour le Florentin d'insister sur deux choses irréductibles et toutes deux irrationnelles. Le caractère humain, comme la nature, sont des forces dont il convient d'observer la puissance et la force afin de se mettre en mesure de les anticiper autant que possible. Elles ne sont en aucun cas réductibles à des lois immanentes, naturelles ou rationnelles. En ce sens, Machiavel fait un usage bien plus rationnel de sa raison que les philosophes ultérieurs qui voulurent plier le réel au rationnel, mais par ce mouvement il sort de la philosophie politique et ne peut plus être considéré par elle comme un de ses membres au même titre qu'Hobbes, Locke ou Rousseau. Machiavel ne peut pas être systématique. Par conséquent, pour rendre compte de sa pensée, il faut partir de ce hiatus fondamental et en rendre compte. Mieux, il faut se demander si le retour si fréquent à Machiavel n'est pas simplement un retour à une objection fondamentale à tout système rationnel visant à rendre compte de la politique comme d'une activité fondamentalement rationnelle. Au fond, on utilise Machiavel pour montrer les limites d'une pensée systématique, puis on le déforme pour amener à une autre pensée systématique. Mais la permanence de l'utilisation du Florentin marque plutôt qu'il fut le premier et un des seuls à affirmer l'irrationalité du politique par sa nature même et à aller jusqu'au bout de cette découverte en s'interdisant toute systématisation.

La lecture de Machiavel est un exercice délicat, en particulier en philosophie. De fait, il s'agit d'un des rares auteurs de cette branche du savoir universitaire qui n'a jamais prétendu lui appartenir et qui est pourtant au cœur de la philosophie politique, voire de la science politique. De plus, il a fait l'objet de commentaires si innombrables qu'il serait vain et sans doute inutile et à coup sûr fastidieux de vouloir les recenser exhaustivement.

A l'aide de Claude Lefort, et à travers nombre d'articles dans les médias caractérisant les actions de certains politiques par l'adjectif « machiavélique », on peut dire que Machiavel et le machiavélisme sont alternativement « le nom donné à la politique en tant qu'elle est le mal »¹²³. Des origines à Leo Strauss, la lecture de Machiavel en philosophie a consisté à se confronter à cet insondable, à ce Calliclès moderne qui refuse la double leçon platonicienne fondamentale : le philosophe doit être Roi car son naturel est le seul

¹²² Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 364-367.

¹²³ Lefort, *Le travail*, *Op. cit.*, p. 77.

véritablement bon, les autres n'étant que des illusions. Machiavel entérine le fait que faire du Philosophe un Roi est une absurdité au regard de l'histoire, quand bien même ce serait théoriquement acceptable voire souhaitable. Ensuite, il nie fondamentalement qu'en politique le naturel humain puisse se révéler dans une appétence ou une tendance vers une quelconque bonté. Pour Machiavel, la politique n'est pas le lieu d'une réflexion sur la moralité. Elle ne concerne que les rapports de force. Une moralité peut bien exister, elle reste, même en tant qu'elle peut déterminer des fins possibles du politique, à l'extérieur de sa pratique. Sans cette distinction fondamentale pour le Florentin, on ne donne que des conseils inapplicables. Or, le propre du conseiller en politique n'est pas de dire ce qui doit être fait, cela est le propre du génie de l'homme d'État, mais ce qu'on peut faire, dans les circonstances qui sont données, indépendamment des raisons qui poussent à entrer dans le jeu de la politique¹²⁴. Machiavel est le penseur qui estime qu'une distinction radicale entre une fin non politique et les moyens doit prévaloir dans l'analyse du politique. Dans l'action, une fin extérieure au politique ne doit pas venir se substituer aux considérations d'efficacité. Or là est sans doute l'aporie du point de vue philosophique. Machiavel maintient, non pas seulement en théorie mais surtout dans sa pratique, que la politique, en tant qu'elle est le présent de la science historique, ne se résout pas à du conceptuel. Elle échappe à la philosophie, au devoir être car elle est avant tout action. Après elle, peut se placer l'histoire qui considère ce qu'il aurait fallu faire, qui peut tirer des leçons pratiques. Avant elle, on peut considérer la moralité, la finalité, l'éthique de ce que l'on devrait faire. Mais l'autonomie du politique réside dans le fait que ni l'une ni l'autre ne peuvent guider l'action politique présente. Elles peuvent aider, surtout l'histoire, à comprendre pourquoi la philosophie morale, surtout d'inspiration chrétienne, peut être trompeuse en faisant oublier l'efficacité au prix d'un au-delà résolument non politique. Mais, fondamentalement, Machiavel fait signe, pour la philosophie, vers ce qu'elle n'est pas et ne peut atteindre. Quel est ce point, et pourquoi se constitue-t-il aussi anti-philosophiquement ?

Si l'on considère la morale et les prescriptions de moralité, on peut constater qu'elles peuvent réellement guider la vie d'un homme. Machiavel ne nie pas, bien au contraire, qu'on puisse être un saint au milieu des démons, un antique au milieu des modernes...

¹²⁴ Ainsi les chapitres XXII et surtout XXIII du *Prince*, Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 359-361 et 361-362.

Indubitablement, l'homme, individu plus ou moins conscient de lui-même, peut décider de se façonner moralement. Par là, il assume son caractère non politique, voire anti politique. Mais cela n'implique pas que la raison seule soit à l'origine de la décision morale. En effet, si Savonarole décide de ne pas s'armer, il sait aussi qu'il peut être défait par les armes. Si Machiavel décide de ne pas s'exiler de Florence, c'est aussi parce qu'il aime sa patrie et qu'il a pour modèle à ce sujet les grandes figures romaines de l'antiquité. Mais Machiavel souligne qu'il s'agit ici d'individus en proie à leurs chimères personnelles. L'ironie qu'il utilise envers Savonarole, il l'emploie aussi pour lui-même. Il connaît l'horizon terrible de la moralité : son inadéquation au monde réel. Mais, pour un individu, il s'agit d'un choix qui peut être conscient et doit être assumé. Il n'est responsable que de lui-même, devant le tribunal de sa propre conscience, et éventuellement de Dieu, suivant la manière dont il le conçoit. Qu'en est-il pour une entité politique ? Peut-on dire, de la même manière qu'il y a décision consciente qui engage chacun de ses membres ? Le passage du singulier au pluriel a-t-il un sens ? Il est évident, pour Machiavel, que la réponse à cette question transparait à travers l'histoire. La philosophie ne compte plus, ici. En effet, sa réponse théorique ne peut plus se fonder sur un socle identifiable, mais sur des conceptions toutes également invérifiables. Or, l'histoire montre sans l'ombre d'un doute qu'en ce qui concerne les sociétés, les communautés politiques, aussi bien dans leurs rapports que dans les rapports de leurs membres, l'engagement moral est variable. Quand il a lieu sur de mauvais fondements, il n'apporte que des échecs qui amènent la destruction de l'entité politique. La raison en est factuelle : avec des principes moraux non politiques, on agit de manière stéréotypée, prévisible. Puisque l'efficacité n'est pas le but de l'action, mais qu'il s'agit de sa conformité aux principes moraux, il est aisé d'en deviner les limites et d'obtenir le succès à cet endroit.

Le même raisonnement s'applique à l'intérieur des communautés politiques. Mieux vaut être absolument convaincu dans son engagement moral car il ne peut mener qu'à l'échec politique si votre voisin ne le partage pas. Ce que constate Machiavel, c'est que l'appétence domine les relations entre humains et entre États. Contrairement à Hobbes, il ne considère pas ce fait comme un principe. Au contraire, il le limite soigneusement au champ du politique en train de se faire. Des actions vertueuses ont eu lieu et peuvent avoir lieu. Pour autant, dans mon analyse de la politique actuelle, je ne vais pas orienter

ma boussole en fonction de la moralité supposée de mes adversaires et je ne dois pas être limité par elle. Il s'agit ici de prudence, bien entendu, mais d'une prudence qui n'est pas une vertu morale elle-même. Elle n'est pas même une vertu politique, elle est un instinct fondamental, une raison avant la raison, une capacité à la prédation pour éviter d'être l'objet de la prédation. Elle est absolument vide de contenu. L'attitude du politique agissant consiste à ne pas s'engager dans une voie afin de pouvoir choisir celle qui lui permet la conservation de soi-même et de l'État¹²⁵. Le conseiller ne doit rien conseiller d'autre que l'absence de détermination intempestive. Il doit aider éventuellement le prince à fixer un cap à son action, en l'aidant à réaliser que la puissance de l'État est à la fois sa seule sauvegarde et le jeu objectif dans lequel se joue la politique¹²⁶. Mais surtout, il doit lui conseiller de ne pas se laisser emporter par son naturel. Au-dessus de sa nature et de toute considération morale, le prince optimise ses chances de succès. La superstition religieuse ne sert qu'à faire adhérer peuple et clergé à sa gouvernance. Mais le prince ne doit pas croire, en tant qu'il agit. Ensuite, ou même avant, cela est de moindre importance. Lors de l'action, il faut en quelque sorte être déconnecté de tout le reste, ne plus devenir qu'un animal politique.

En fait, c'est cette limite qui pose le véritable problème philosophique de la lecture de Machiavel. Incontestablement, du point de vue de l'efficacité de l'action politique, ses propositions ne peuvent que maximiser les chances de réussites. Mais, et c'est là le drame philosophique, c'est précisément parce qu'il a raison que son exclusion de la philosophie de l'action politique en train de se faire remet en cause l'existence de la philosophie elle-même. En effet, on ne peut oublier que depuis sa fondation dans la philosophie antique, la philosophie doit sa légitimité dans la Cité à sa capacité de dire ce qu'il est juste de faire. Le procès, la condamnation et la mort de Socrate, drame originaire, montrent que les hommes, livrés à eux-mêmes dans la politique en train de se faire, peuvent perdre le juste de vue, alors même qu'il est l'horizon de la vie commune. Machiavel reste l'auteur qui nous rappelle que la construction philosophique, si elle a pour but de permettre la réalisation de la Cité parfaitement ou partiellement juste, est une illusion. De même, la pensée moderne consistant à tenter de légitimer l'existant, de rendre juridique, rationnel et

¹²⁵ C'est en ce sens que nous interprétons le chapitre XVIII du *Prince*, Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 341-343.

¹²⁶ C'est la position de Machiavel dans son *Discours sur la réforme de l'État à Florence, fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, pp. 431-441. Cf. Annexe 1, E), pp. 520-525.

donc acceptable toute construction politique, se voit également congédiée. La philosophie antique ne peut atteindre son but si Machiavel a raison, mais aussi toute entreprise de rationalisation philosophique de l'action politique ne tenant pas compte de ce point fondamental se trouve en quelque sorte marquée de caducité par principe.

Machiavel, par ses écrits, souligne un trait caractéristique et méconnu de la politique : elle est le lieu de l'expression du libre arbitre, de la liberté humaine, aussi bien pour l'individu que pour les sociétés. En montrant que l'espace politique est historiquement un espace où morale et naturel humain sont des freins, des obstacles, il fait signe vers les apories constitutives des philosophies de l'action. Le problème fondamental de la philosophie consiste dans ce qui résiste à la raison. La liberté humaine telle qu'elle se révèle dans l'action politique et dans les conditions de son optimum de succès repose sur une rupture au sein même de la raison. Alors que rationnellement le philosophe peut construire des idéologies qui permettent de prescrire la meilleure législation, la plus juste, celle qui produira les meilleurs citoyens, dans l'action il lui faudrait être prêt à ne pas en tenir compte, rappelle Machiavel. Le monde de la politique n'est pas rationnel du point de vue de l'acteur. Par conséquent, la raison de l'action le pousse à ne pas se lier. En montrant que l'action politique est a-rationnelle, Machiavel pose une borne à la philosophie qui se trouve au cœur même de l'intention philosophique. Car pour lui le philosophe ne saurait se contenter de se convaincre lui-même et ses quelques disciples. Parlant au nom de la raison, universelle parmi les hommes, le philosophe entend montrer la voie, au moins idéale, transcendante... En positionnant la politique dans un présent absolu et irréductible, en refusant de théoriser ce moment autrement qu'en le décrivant, Machiavel se constitue comme un objet philosophique majeur dans son opposition à une figure traditionnelle de la rationalisation politique.

L'erreur consiste donc à considérer Machiavel comme un philosophe, à l'insérer pour quelques-unes de ses assertions dans une histoire de la philosophie. Nous pensons que pour comprendre Machiavel, il faut l'exclure du champ de l'histoire de la philosophie et revenir à sa lettre, à sa pratique de la politique, à son statut d'objet de la philosophie, c'est-à-dire de quelque chose qui lui est extérieur, qui se constitue comme extérieur et qui doit être étudié en tant qu'il est extérieur. En cela, la position de Machiavel est singulière, en avance sur son temps et irréductible à la position hobbesienne, par exemple. Son étude

doit donc débiter par une analyse de ses propos dans leur contexte historique, bien plus important que leur contexte philosophique pour leur compréhension. Machiavel est le fils de son temps bien plus que le fils de philosophes qu'il ne cite jamais et auxquels il ne pense pas, qu'il ne connaît pas ou peu. Or l'enjeu est de taille car il peut éclairer le débat fort tendu qui oppose les philosophes de l'action avec leurs contradicteurs.

En effet, en séparant et en rendant autonome l'action politique, Machiavel ne fait pas qu'apporter des raisons fortes. Il propose aussi un constat qui, selon lui, ne mérite pas de débat. Pour Machiavel, l'horizon de l'action existe, mais il ne se situe pas dans l'action elle-même. Par analogie, on pourrait dire que la nourriture est la fin de l'acte de chasser, mais quand l'animal chasse, il ne songe pas à se nourrir. La rationalité de l'acte politique existe, elle est évidente et importante, mais elle est immanente, séparée des autres formes de rationalités, notamment finales. Il n'y a pas de téléologie en histoire, éternel présent. En tout cas, si elle existe, étant hors de portée de ma raison, il n'est pas raisonnable que je m'engage dans les modalités de mon action.

Voici l'hypothèse philosophique que nous faisons à propos de la lecture de Machiavel. Nous pensons donc que ce dernier constitue l'action politique en-dehors de la philosophie en la liant avec l'insondable liberté humaine et la considération de l'histoire, lieu évident de l'absence de finalité. Nous pensons que Machiavel ne fait clairement référence à aucun auteur philosophique parce qu'il se pense en rupture avec la tradition philosophique et entend lui substituer sa tradition historique. Nous pensons que ce geste a été mal perçu jusqu'ici, car intégré à des considérations d'histoire des idées et de la philosophie qui le réduisent à une simple apologie du mal, ou à un amoralisme. Pour mieux comprendre l'importance de Machiavel, il faut admettre qu'on doit le lire à partir de sa position exogène à la philosophie, sans chercher, dans un premier temps, à l'intégrer à tout prix. Peut-être son intérêt est-il de nous faire signe vers une ou plusieurs apories de la raison, qui ne seraient pas seulement « pures », c'est-à-dire théoriques et au niveau du savoir, de la connaissance, mais aussi « pratiques », c'est-à-dire au niveau de l'action et de la compréhension qu'on peut en avoir. Dans ce cadre, se pose la question de savoir de quel lieu parle Machiavel.

Il est indiscutable que Machiavel fut historien à la fin de sa vie¹²⁷. On peut aussi soutenir qu'il se prétendit écrivain¹²⁸. Mais le lieu que nous nous proposons d'étudier reste celui d'acteur de la politique. Nous pensons qu'il est originel et originaire chez Machiavel. Il est celui à partir duquel tout le reste se comprend et doit être situé. Par l'étude de sa correspondance, nous pouvons identifier la posture d'un Machiavel conseiller et non philosophe, historien uniquement quand il ne lui est plus possible d'être acteur véritable. Mais la position même d'acteur est sujette à analyse. Le conseiller machiavélique, toujours dans l'ombre, toujours masqué et œuvrant secrètement ne correspond pas à l'activité réelle du Machiavel historique. C'est pourquoi il nous paraît important de partir de l'homme concret qui travailla à la Seconde Chancellerie de la République florentine de 1498 à 1512, de sa position dans la vie politique de sa cité et d'une analyse de ce que fut cette République pour saisir la position d'où ce défi à la philosophie fut lancé. Car mesurer pleinement la portée de ce geste et l'examiner permet de comprendre s'il s'agit d'un simple moment intuitif radical ou s'il a des significations philosophiques.

Notre ambition, bien entendu, est de parler en philosophe d'une pensée qui se constitua en rupture à la philosophie, sans même en avoir sans doute pleinement conscience. Mais, pour que cette démarche ait un intérêt et une validité, il ne faut pas la mener comme si Machiavel était un philosophe. Admettons qu'il fut d'abord un praticien de la politique et posons comme hypothèse qu'en s'adressant à ses contemporains, à ses concitoyens, il déploie un discours dont la philosophie doit déterminer la manière dont elle doit le prendre en compte. Pour cela, nous voulons dégager le lieu originaire d'où part le discours machiavélien, son ancrage dans la société de son époque.

E) Machiavel et l'engagement

¹²⁷ En particulier lorsqu'il accepte d'être l'historiographe de Florence pour les Médicis, vers 1520, cf. la lettre de Zanobi Buondelmonti à Machiavel du 6 septembre 1520, *TIII*, tome II, p. 424. Après avoir félicité Machiavel pour sa *Vie de Castruccio Castracani*, Zanobi se fait également le porte-parole des amis : « Tout le monde est d'avis que vous devriez mettre toute diligence à écrire l'histoire dont il est question [...] Par-dessus tout, il me semble que vous êtes particulièrement à votre aise en ce genre-là et que vous élevez votre style, ainsi que la matière l'exige, plus que vous ne le faites ailleurs. »

¹²⁸ Cf. par exemple la lettre de Machiavel à Lodovico Alamanno du 17 décembre 1517, *TIII*, tome II, p. 413-414.

La question de savoir ce qu'est Machiavel est somme toute souvent posée. Est-il un philosophe, un historien, un patriote, un praticien de la politique, un poète, un humaniste, un homme de lettres, tout cela à la fois ? De toute évidence, étant donné la multiplicité des réponses, la question n'est pas bonne en soi mais fait signe vers autre chose. Par conséquent, nous voulons prendre sa pensée d'une autre manière et interroger d'abord ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Comprendre Machiavel ne peut pas se limiter à inscrire son discours dans une science, une discipline scientifique dont il n'avait pas même l'idée. Certes, en posant qu'il fonde la science politique moderne, on résout en apparence l'anachronisme mais pas la question de fond, surtout si l'on considère la multiplicité des définitions que ce terme recouvre encore aujourd'hui.

Que fait donc Machiavel quand il écrit *Le Prince*, les *Discours*, la *Mandragore* ? En premier lieu, on peut prendre le Secrétaire au mot et souligner qu'il prétend ne savoir que « discourir des choses de l'État »¹²⁹. Mais, le contexte de cette affirmation peut induire en erreur. Cette citation et l'ensemble de la lettre permettent d'affirmer que Machiavel se vante d'être un spécialiste de l'État, de l'art de gouverner. Mais, pour autant, cela n'implique pas forcément qu'il conçoit cet art comme une discipline rationnelle autonome. Certes, il la pose comme autonome, mais, pour autant, il n'indique pas qu'il s'agisse d'une science, ni de quel sorte de savoir il est question. Notre idée est que son discours sur l'art de gouverner n'est pas théorique, mais théorico-pratique. L'art de gouverner, pour Machiavel, ne saurait être fondé sur une science rationnelle architectonique. Aucun de ses écrits ne laisse penser à une telle conception de ce savoir. Dès lors, son affirmation concernant son expertise dans cet « art » doit être complétée avec la dédicace du *Prince* indiquant sa connaissance de l'histoire et sa pratique¹³⁰. Un « art » se pratique avant toute chose. A ses yeux, et aux yeux de ses concitoyens, Machiavel est avant tout un haut fonctionnaire engagé politiquement, qui a des idées et qui tente de les mettre en œuvre. L'expression de sa pensée s'oriente dans ce contexte. Ainsi, par exemple, une lecture superficielle de l'objet du *Prince* dans son contexte permet de souligner les points suivants : ce traité est adressé aux Médicis, il porte sur les princes

¹²⁹ Lettre de Machiavel à Vettori du 9 avril 1513, *Till*, tome II, p. 335 : « la fortune m'a fait ainsi : je ne sais discourir soie ou laine, bénéfices ou pertes ; il me faut discourir des choses de l'État, ou bien me vouer au silence. »

¹³⁰ Machiavel, « Nicolas Machiavel au Magnifique Laurent de Médicis », *Le Prince*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 289-290.

nouveaux, il se conclut sur un appel à un prince nouveau pour forger l'unité de l'Italie. De toute évidence, d'après le contexte historique, le *Prince* est un ouvrage qui demande aux Médicis d'assumer leur statut historique original et de réaliser l'unité italienne. De fait, comment expliquer l'intérêt de l'examen de la figure du prince nouveau, au moment où toutes les monarchies européennes deviennent définitivement héréditaires ? Seule l'Italie ne bénéficie pas de ce statut si avantageux pour la stabilité politique¹³¹. Par conséquent, on ne peut lire le *Prince* sans commencer par rappeler cette vérité première qu'il est un programme politique qui fixe un objectif indiscutable aux yeux de son auteur mais si difficile à atteindre qu'il nécessite une virtuosité politique sans égale, telle que celle du prince nouveau décrit par Machiavel. Il y a donc bien un rapport étroit entre l'analyse proposée, l'action proposée et la situation historique originale de son destinataire. La lecture du *Prince* comme d'un traité d'un cynisme repoussant, absolument pas attestée du vivant de Machiavel par ses contemporains, est une dérivation ultérieure des intentions explicites de l'auteur. Le même raisonnement peut être effectué avec les *Discours*, si l'on remarque simplement que Florence, et avec elle Venise selon une autre modalité, est une république ou, *a minima*, possède en son sein une partie importante de la population pour qui le régime républicain possède une signification et une certaine actualisation. En effet, de 1498 à 1512, la République de Florence exista réellement et jusqu'à la révolution matée de 1531, l'idéal d'une république communale vivifia l'espace public florentin. De ce point de vue, on peut lire les *Discours* comme une proposition de ce que peut être un régime républicain réel et en particulier du problème de l'anéantissement des vertus civiques par la religion chrétienne universaliste et tournée vers l'au-delà.

Cette approche de Machiavel n'est pas totalement inédite, même si elle est encore peu répandue. La fécondité de la figure d'épouvantail du Secrétaire et la force des siècles du travail de son œuvre orientée par la question du mal reste un lieu commun trop popularisé pour disparaître. Toutefois, la question de saisir la pensée véritable de Nicolas Machiavel reste en suspens, dans sa complexité mais aussi dans l'interrogation concernant une autre fécondité philosophique. Il convient donc d'étudier la mise en forme originale de son patriotisme florentino-italien. De fait, avant ses deux grands traités, Machiavel est haut-

¹³¹ L'Allemagne et la Suisse n'en bénéficient pas non plus, mais Machiavel ne considère pas que cela pose problème, comme cela apparaît notamment à travers le *Rapport sur les choses d'Allemagne*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 128-134.

fonctionnaire, second chancelier de la République florentine. Dans ce cadre, nous pouvons affirmer qu'il agit beaucoup, à la fois pour sa patrie et dans un but explicitement républicain. Cette action, dominée par la parole, par ses prises de position et par son engagement dont ses lettres sont un exemplaire témoignage, est une succession de propositions concrètes d'actions, liées à son engagement. Avant de théoriser, Machiavel a agi. Dans son action, nous voyons bien sûr les germes de sa pensée ultérieure, mais nous constatons également un phénomène nouveau et inédit : cette parole est elle-même une action. Il s'agit clairement d'une prise de position, d'un engagement. Or, Machiavel n'est qu'un haut-fonctionnaire. Il n'est pas issu des sphères dirigeantes et aristocratiques florentines. Ses prises de position ne sont donc pas naturelles : elles ne sont légitimées ni par son statut subalterne, ni par sa lignée trop modeste, ni par sa fortune inexistante. Machiavel adopte donc une position résolument moderne à de multiples égards : il considère que son expérience et son intelligence lui donnent le droit de prendre la parole, puisque cela lui a permis d'acquérir une expertise. Il voit très clairement que cette parole est action de multiples manières. Il lie *de facto* et d'emblée pensée et action. Par conséquent, il exploite cette particularité historique de la République florentine qui autorise et tolère une certaine liberté d'expression, de toute manière traditionnelle à Florence. Les corrélations initiales entre théorie et pratique d'une part et entre action et parole d'autre part se matérialisent à travers sa correspondance dans les multiples formes auxquelles elle recourt. Que ce soit d'un point de vue privé, public ou pour les arcanes byzantines du gouvernement florentin, Machiavel ne perd jamais de vue la situation de communication et sa situation d'énonciateur. Sa correspondance ne tourne jamais totalement, sur un modèle antique, à une fausse correspondance prétexte à des considérations savantes.

Cela n'est pas anodin, puisque nous possédons une tentative de ce genre, le *Ghiribizzi* à Soderini¹³². Ce dernier texte, resté inachevé, témoigne d'une position fondamentale de la pensée politique du Florentin : la politique ne s'exprime pas dans la théorie pure. Toute parole politique est action ou délire. Machiavel est le premier penseur de la modernité politique à cause de cela. Il est un tribun dans une petite Cité-État qui possède un espace public à sa modeste mesure. A cette échelle, il est précurseur de certaines particularités de

¹³² Il est étudié particulièrement dans le troisième chapitre, II) B), pp. 332-342.

l'espace public moderne et de la manière moderne de faire et de penser la politique. Machiavel énonce le réel, il est profondément réaliste, il en part et y revient sans cesse. Ce phénomène ne se comprend, dans sa dimension philosophique comme dans son énonciation, que dans la mesure où il s'adresse à tous. Son républicanisme implique la considération de toutes les factions florentines, puisque le bien commun ne se conçoit que dans l'équilibre tendu des volontés de chaque groupe. Mais il exige également la publicité. De fait, et en cela Machiavel est radicalement moderne, la prise de parole publique et contradictoire est une condition impensée par le Florentin, mais bien effective dans son action¹³³, dans la société florentine de son époque¹³⁴ comme dans sa description des résolutions des conflits au sein de la République romaine¹³⁵. Cela oriente totalement sa pensée, sans pour autant qu'il ne souligne véritablement la nécessité de la chose. Pour lui, comme pour ses contemporains, il va de soi que la délibération est une particularité républicaine et qu'en monarchie, seul le conseil au monarque peut advenir. L'originalité de Machiavel, ce en quoi il est si proche de nous, réside d'abord dans cette liberté de ton, cette prise de parole libre et dans son adéquation immédiate et impensée avec l'idée de bien commun. En cela, Machiavel est moderne et rompt avec l'Antiquité. Le Sage antique est seul, quand bien même il serait démocrate. Il s'explique à un public abstrait, recherche et utilise des arguments rationnels universellement valables afin de trouver le Bien, le Juste, ce qu'il faut faire absolument parlant. Pour Machiavel, cette sagesse doit laisser place à l'exercice de la raison considérant le réel sans préjugé, sans limitation de principe. Pour que la raison ait une efficacité maximale, il faut bien entendu que la discussion soit libre et que la parole soit performative, que ce soit au sein du conseil du prince ou entre citoyens.

L'originalité de Machiavel, ce qui le rend moderne, un des éléments qui font de lui un « Copernic » de la politique, réside précisément dans ce que, pour lui, toute parole politique est performative. La découverte que Machiavel applique sans énoncer est que tout conseil est engagement, tout rapport implique action. Le premier, il agit par sa parole,

¹³³ C'est l'objet du deuxième chapitre, II), pp. 239-281.

¹³⁴ C'est l'objet du premier chapitre, II), pp. 112-139.

¹³⁵ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitres VII et VIII sur les accusations, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 399-405. On peut noter que Machiavel préconise de forcer les calomnieux à devenir accusateurs, c'est-à-dire à porter une parole publique authentique au lieu d'une parole faussement publique, *de facto* privée.

par ses écrits. Les Anciens donnent des conseils une fois qu'ils sont éloignés de l'action, dans la perspective de cette dernière. Leur mise à distance permet la science, permet le discours rationnel qui organise le réel mais qui l'idéalise. La lecture que Machiavel fait des philosophes tient bien en ces termes, selon la célèbre citation du *Prince*¹³⁶. Sa révolution copernicienne consiste à comprendre que le savoir politique est action et à en user. Machiavel ne dit pas ce qu'est la politique, il en fait en écrivant. La dissociation entre savoir et pratique est battue en brèche dans toute son œuvre, car elle est contradictoire avec la nature même de la politique, pour moitié composée de la Fortune¹³⁷. Cette dernière possède un résidu absolument hors de portée de la raison et de l'action humaine qui néantise la possibilité d'une attitude idéaliste en politique. Le recul, la mise à distance, l'objectivité n'ont de sens que pour orienter l'action immédiate. A vouloir raisonner abstraitement, on édifie des « châteaux en Espagne »¹³⁸, des chimères politiques dont le caractère profondément irrationnel vient de l'oubli de la limitation que le monde réel apporte à l'exercice de la raison. Au contraire, l'écriture de Machiavel implique que toute théorie politique soit une intention pour le présent et toute parole un engagement concret dans l'histoire en train de se faire. Cette position se distingue de celle de l'Antiquité, marquée par la position originelle de Platon qui imposait une mise à distance du réel politique à cause du traumatisme de la mort de Socrate et de sa propre expérience de conseiller : le régime de la liberté de parole avait condamné à mort le meilleur des hommes et le régime de l'autorité pure avait vendu comme esclave son meilleur disciple.

Avec Machiavel, le philosophe retourne au cœur de l'action, il retrouve le mouvement socratique originel qu'un Xénophon, par exemple, aurait pu incarner¹³⁹. Machiavel relie ce qui avait été perçu comme délié dans la philosophie antique et dans ses commentaires médiévaux : la parole politique est action politique en train de se faire. Ce changement radical dans la conception de la science politique est toujours au cœur de cette science : s'il y a espace public, tout discours politique est engagement. D'une certaine manière, il est obligatoirement performatif. Ce fait change totalement la possibilité même

¹³⁶ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 335 : « la vérité effective de la chose ».

¹³⁷ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XXV, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 364-367.

¹³⁸ Selon le mot de Masciandaro, F., « I « castellucci » e i « ghiribizzi » del Machiavelli epistolografo », in *Italica*, XLVI, 1969, 2, pp. 135-148.

¹³⁹ Après tout *L'Anabase* reste le récit non seulement de la survie de 10000 grecs en territoire barbare, mais aussi des précieux conseils d'un de leurs généraux élus : Xénophon lui-même. Cf. Xénophon, *Anabase*, in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF, 1967, pp. 23-249.

d'énonciation de la philosophie politique et Machiavel, dans une forme de naïveté, d'insouciance quasi juvénile liée au caractère historiquement sans précédent de la République florentine de 1494 à 1512, l'intègre et en use radicalement.

Notre hypothèse est donc la suivante : Machiavel est l'inventeur de la science politique moderne en cela qu'il refuse absolument d'en faire un savoir théorique abstrait, fondé sur des principes valables de toute éternité. Au contraire, sa pratique politique l'amène à accepter le rôle de la Fortune et la place de la tension de l'action humaine qui veut transformer le réel, agir sur lui tout en reconnaissant ses limites. Par sa pratique d'homme politique sur le terrain, Machiavel découvre la nécessité de conjuguer l'action et la réflexion, la théorie et la pratique. La nature de la politique, selon lui, réside précisément dans l'impossibilité de faire appel à des principes purement rationnels pour agir, à exercer sa raison comme outil pour saisir l'irrationnel, qui par définition l'excède. Symétriquement, il évacue d'emblée toute forme de fatalisme. En posant ainsi la politique pour ce qu'elle est : la tentative rationnelle d'une action et donc d'une modification du cours de l'histoire humaine, Machiavel porte son geste, pour cette partie-là inconscient, jusqu'à son point le plus lointain : il fait de sa parole et de ses écrits, des actes. L'innovation proprement moderne de Machiavel réside dans la tension sise au sein de tous ses écrits vers l'action concrète, pour Florence. Son patriotisme est bel et bien la fin de sa pensée, son aboutissement. Tous ses écrits avant 1518 et son retrait désabusé de la vie politique florentine portent cette marque : ils sont consciemment et volontairement performatifs. Ce sont des discours qui visent à influencer l'action de leurs destinataires comme les rapports et les lettres le faisaient avant 1512. Machiavel n'a pas changé de conception ni de manière de faire de la politique avant et après 1512. En ce sens, la naissance de la science politique moderne peut absolument se réclamer de Machiavel dans la mesure où elle procède d'une volonté d'agir qui lui est consubstantielle.

Le « conseil » de Machiavel n'est en rien celui de Platon ou d'Aristote d'abord parce qu'il n'a pas de visée en dehors de sa cité et de son temps. La réduction que Machiavel opère ne le fait pas pour autant sortir du champ de la philosophie politique. Mais elle interroge cette dernière en lui posant une limitation : dans la mesure où la fortune, l'arbitraire, le hasard, orientent le monde et que l'homme les affronte, est-il raisonnable de donner des conseils universellement valables et purement rationnels ? N'est-il pas philosophiquement

plus fécond, si l'on recherche la vérité, de devoir avouer qu'elle n'est pas, ici, dans la pure raison, mais bien dans la confrontation ? Puisque le réel n'est pas rationnel, puisque le ciel des idées n'est pas de ce monde, ne faut-il pas penser autrement la politique ? Dès lors, l'acte fondateur d'une parole politique digne de rationalité, de science et de philosophie ne consiste-t-elle pas à tenter de saisir la complexité de l'instant présent pour pouvoir agir ? L'autonomie de la politique, on le voit ici, est pensée comme une forme de sagesse¹⁴⁰. Mais elle ne le peut qu'à la condition d'aller jusqu'au bout de la logique et d'avouer qu'on ne peut discourir et penser que dans un horizon qui est celui de l'action « hic et nunc ». Nous pensons que la place singulière de Machiavel dans la philosophie politique, dans la science politique et en particulier sa réduction à la diabolisation, viennent également d'un refus plus ou moins conscient de cette conséquence ultime de la pensée politique du Florentin : toute parole politique digne de science et véritablement philosophique ne peut avoir pour horizon que l'ici et maintenant, pour un demain accessible. L'universel n'existe pas, ou quasi, et la pensée politique doit donc se faire pensée de la tension, principe de vitalité qui ne saurait être subsumée adéquatement sous le concept. Au fond, Machiavel invite à sortir du concept rationnel pour penser la politique car cette dernière est dynamique. Ceci explique, par conséquent, que Machiavel pense presque toujours par couples de notions : fortune et *virtù*, grands et peuple, ... Devant rendre compte de tensions a-rationnelles et de leur positivité intrinsèque, il ne peut pas, au nom de la vérité, accepter une réduction à des principes universels rationnels. Conséquemment, il met au cœur de son dispositif intellectuel le paradoxe, la tension intellectuelle qui souligne la tension constitutive de la politique¹⁴¹.

Notre étude consiste donc à étudier Machiavel dans sa période de haut-fonctionnaire afin d'établir la validité de cette hypothèse pendant le moment où, de toute évidence, Machiavel doit la découvrir : son « expérience des choses modernes. »¹⁴² Nous partons donc du patriotisme fondamental de Machiavel, bien établi par ses biographes et par l'analyse chronologique du corpus de sa correspondance d'avant 1512. Les deuxièmes et

¹⁴⁰ Sans en faire la clef de la lecture de Machiavel, nous voulons rappeler ce mot d'un de ses correspondants : « je ne crois pas que votre philosophie soit jamais admise par tout le monde, par les fous comme par les sages ». Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177.

¹⁴¹ Voir le quatrième chapitre, II) C) et D) pp. 450-470.

¹⁴² Machiavel, « Nicolas Machiavel au magnifique Laurent de Médicis », *Le Prince*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 289.

troisièmes parties de ce travail portent spécifiquement sur le travail et la pensée de Machiavel dans l'action. Elles proposent, lors de la deuxième partie, une présentation de son travail intellectuel en liaison avec le contexte de production. On ne saurait, sur cette période, séparer les écrits de Machiavel de ceux de ses collaborateurs et amis, voire des échos conservés des réactions de ses contemporains. A ce moment de son existence, Machiavel est une cheville ouvrière¹⁴³ de premier plan de la politique de la République florentine. Quelles sont ses fonctions et comment les remplit-il ? Quelles sont les idées qu'il expose déjà et comment les présente-t-il ? Comment apparaît-il à ses amis et concitoyens et pour quelles raisons ? Que fait-il réellement, qu'a-t-il objectivement en charge ? Quels projets met-il en œuvre et comment les justifie-t-il ? Ses questions, qui sont presque des problèmes d'historiens, doivent être posées sans anticiper le contexte d'horizon de la production plus intellectuelle des années qui suivent l'arrêt de ses fonctions. Elles doivent d'abord être prises en compte pour elle-même, sans pour autant considérer qu'il ne s'agit que de problèmes historiques. L'horizon du penseur ne se distingue pas de celui du praticien : il s'agit de notre postulat. Les points dégagés précédemment et l'attitude historique de Machiavel permettent d'envisager en troisième partie l'hypothèse d'un « communicant politique », c'est-à-dire d'un acteur politique engagé dans l'action et qui doit l'expliquer, aussi bien à ses supérieurs qu'à ses concitoyens. Cette dimension de l'ordre de la communication, totalement anachronique si l'on se réfère aux études de ce genre, est néanmoins plausible en examinant les dernières études historiques qui tentent à montrer que la société florentine de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle est très alphabétisée et construite sur un modèle politique particulier qui favorise la prise de parole et de position, dans une mesure limitée, mais normée et organisée. Nous allons découvrir que le Secrétaire, s'il n'a pas de visées philosophiques précises ou s'il les affine peu à peu, possède déjà au moins trois caractéristiques capitales qui gouvernent l'ensemble de son travail : la référence aux romains comme modèle d'action politique pour la République florentine, le patriotisme florentino-italien comme objectif et finalité politique et le refus absolu de se laisser

¹⁴³ Cf. à la chute de Pise les lettres de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177 : « Mille et mille actions de grâces vous soient rendues de la magnifique conquête de cette noble ville, dont on peut dire en vérité que vous fûtes en personne la cheville ouvrière pour la plus grande part » et d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 176 : « *Prosit vobis* que vous vous soyez trouvé présent à une journée pareille, vous qui ne fûtes pas le moindre artisan de ce triomphe. »

détourner de son action par des considérations non politiques. La position d'acteur de Machiavel dans la société florentine de l'époque traverse ainsi l'étude de sa correspondance. L'hypothèse ici prise en considération permet de conjuguer l'unité de la visée politique de Machiavel avec ses écrits. La quatrième partie développe ces points sur les thèmes développés explicitement par Machiavel dans sa correspondance. Elle permet de dégager également des caractéristiques fondamentales qui traversent toute son œuvre et concernent l'art d'écrire et de penser du Secrétaire.

Présentation des éditions des lettres de Machiavel

L'édition principale des lettres de Machiavel se trouve en deux grandes éditions récentes. Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, in « Scrittori d'Italia », Roma-Bari, 5 volumes de 1971, 1973, 1984 et 1985, couvrant la période allant de 1498 à 1508 n'ont pas été consultés. Nous leur avons préféré l'édition plus récente et plus complète portant le même nom chez Salerno. L'ensemble du travail a été coordonné par Jean-Jacques Marchand, déjà présent avec Freddi Chiappelli lors de l'édition précédente. Le tome I, 1498-1500 est présenté par Jean-Jacques Marchand en 2002 ; le tome II, 1501-1530, introduit par Denis Fachard, est l'œuvre d'Emanuele Cutinelli-Rèndima en 2003 ; le tome III, 1503-1504, est commenté et introduit par Jean-Jacques Marchand, l'élaboration du texte étant le travail de Matteo Melera-Morettoni en 2005 ; le tome IV, 1504-1505, reprend la collaboration de Denis Fachard et Emanuele Cutinelli-Rèndima en 2006 ; le tome V, 1505-1507, procède du travail conjoint de Jean-Jacques Marchand, Andrea Guidi et Matteo Melera-Morettoni en 2008 ; le tome VI, 1507-1510 est à nouveau élaboré par Denis Fachard et Emanuele Cutinelli-Rèndima en 2011.

Nous avons surtout utilisé les éditions suivantes en italien. Machiavelli, *Opere*, Torino, Einaudi, Biblioteca della Pléiade, introduction et notes de Corrado Vivanti, tome I, 1997, tome II, 1999, et tome III. Machiavelli, *Capitoli. Introduzione, testo critico e commento*, a cura di G. Inglese, Roma, 1981. Machiavelli, *Dieci lettere private*, a cura di Giovanni Bardazzi, Roma, Salerno Editrice, 1992. Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, a cura di Inglese, G. Rizzoli, 1996. En français, notre travail s'appuie sur les éditions d'Edmont Barincou : Machiavel, *Œuvres complètes*, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1952 et surtout *Toutes les lettres officielles et familières de Machiavel, celles de ses Seigneurs, de ses amis et des siens*, présentées et annotées par Edmont Barincou, préface de Jean Giono, deux tomes, NRF, Paris, 1955. Dans tout le mémoire et toutes les notes, on notera cette dernière édition de la forme abrégée suivante : *Ttll*, sans référence à Machiavel ou au traducteur.

Chapitre premier : cadres de l'étude

I) Les biographies et études biographiques sur Machiavel ; l'homme et son temps.

Depuis le travail historique fondateur de Ridolfi¹⁴⁴, la connaissance de la vie de Machiavel est assurée dans ses grandes lignes. Toutefois, on assiste à un développement foisonnant des ouvrages biographiques qui lui sont consacrés. Cet engouement pose question. Nous pensons qu'il tient à la nécessité de lier les éléments biographiques à la pensée politique du Florentin. Au fond, il apparaît de plus en plus pour les chercheurs que la pensée et la vie de Machiavel doivent se concilier, et même que la vie de Machiavel permet d'unifier une pensée écartée entre *Le Prince* et les *Discours* conçus respectivement comme un discours cyniquement et ouvertement monarchique et un traité républicain. L'hypothèse actuelle de l'historiographie, notamment italienne, consiste à considérer le patriotisme florentin, voire italien, de Machiavel comme le trait le plus caractéristique de sa vie, le plus constant dans son existence¹⁴⁵. Cette hypothèse est la plus vraisemblable étant donné les documents dont nous disposons. D'un autre côté, nous pensons que cet acquis biographique n'a pas encore connu sa pleine signification philosophique et qu'il est encore perçu comme un élément trop strictement historique, voire anecdotique par rapport à la pensée politique du Florentin. A contrario, il semble clair que cet élément de la vie politique de Machiavel participe pleinement à l'élaboration de sa pensée et aux modalités d'expression de cette dernière.

A) Vers une représentation de Machiavel patriote

Les biographies de Machiavel sont légions. Le personnage et sa pensée, notamment à travers la lecture du *Prince*, devint une légende, dès sa récupération au XVIème siècle.

¹⁴⁴ Cf. Ridolfi R., *Machiavel*, Paris, Fayard, 1960.

¹⁴⁵ Cf. Vivanti, C., *Machiavel ou les temps de la politique*, Paris, Editions Desjonquères, 2007.

Claude Lefort montre clairement ce phénomène lié aux guerres de religion et qui lui est exogène¹⁴⁶. La condamnation et la mise à l'index de son œuvre procède du même mouvement. On peut d'ailleurs se demander s'il n'a pas fallu attendre Lefort du point de vue philosophique en France, Ridolfi du point de vue historique en Italie, Gilbert et Rubinstein dans le monde anglo-saxon¹⁴⁷, pour commencer à dissocier l'œuvre de ses lectures et donc en commencer une lecture scientifique à proprement parler. L'historiographie de ses biographies peut donc se diviser de prime abord en deux parties : les biographies fantaisistes, qui profitent d'une légende sulfureuse et l'entretiennent ; les biographies à vocation scientifique, qui visent à restituer la réalité de ce qu'il est historiquement possible de savoir et d'établir. Deux autres catégories de vies de Machiavel se sont rajoutées une fois que le travail de Ridolfi interdit, par sa rigueur historique, les dérapages précédents : il s'agit des biographies interprétatives et des biographies engagées. Les premières visent à faire un lien entre la vie du Secrétaire et sa pensée, afin de mieux comprendre cette dernière, en l'insérant dans son contexte. Les secondes dépassent la visée interprétative et posent des hypothèses plus audacieuses, examinant les possibilités de voir en Machiavel un précurseur ou un opposant à des problématiques politiques ou religieuses qui ne le concernent pas directement. On peut enfin mentionner une catégorie de biographie assez répandue qui vise simplement à restituer la vie de Machiavel pour le grand public.

La mesure de l'importance philosophique de la période d'activité de la vie de Machiavel constitue pour nous un objectif essentiel. En effet, dans l'historiographie traditionnelle, il est rare de considérer comme essentiel que le Secrétaire soit spécialiste de la chose politique par goût, par nature et par fonction comme il le rappelle lui-même à de nombreuses reprises au cours de sa vie *post res perditas*¹⁴⁸. On peut même considérer que

¹⁴⁶ Cf. Lefort C., *le travail*, *Op. cit.*, pp.79-85.

¹⁴⁷ Cf. par exemple Gilbert F., *Machiavel et Guichardin, Politique et histoire à Florence au XV^eème siècle*, Paris, Seuil, 1996 ; Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », in *Archivio Storico Italiano*, CXXII (Florence, 1954), pp. 151-194 puis pp. 321-347 et Rubinstein, N., « The Beginnings of N. Machiavelli's in the Florentine Chancery », in *Italian Studies*, XI (1956), pp. 72-91.

¹⁴⁸ Cf. « La fortune m'a fait ainsi : je ne sais discourir soie ou laine, bénéfiques ou pertes ; il me faut discourir des choses de l'État, [e' mi conviene ragionare dello stato] ou bien me vouer au silence. », lettre à Vettori du 9 avril 1513, *Till*, tome II, p. 335, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 241. ; la dédicace du *Prince* et celle des *Discours* renvoient à la même idée de savoir politique que Machiavel a acquis « par longue expérience des choses modernes et lecture continuelle des antiques », *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 289 ou « par une longue pratique et par une lecture assidue », p. 375 voire du Prologue de la *Mandragore* où Machiavel prend la parole pour expliquer : « car il [lui-même, l'auteur] ne sait plus où tourner ses regards :

l'histoire des biographies ou des points de vue biographiques sur le Florentin, au moins pour le XX^{ème} siècle, consiste dans une réévaluation continue et de plus en plus importante de sa période d'activité. L'auteur du *Prince* tend peu à peu à céder la place au personnage historique réel, dans la complexité de sa vie et de sa condition. Toutefois, cela ne constitue qu'une réévaluation historique dans l'ensemble des biographies consacrées à Machiavel. On ne saurait réduire le foisonnement problématique de textes qui a débuté avec l'écriture, par Ridolfi, de la première biographie scientifique moderne, à une nouvelle prise en compte de cette période de sa vie. D'autre part, la description de la vie de Machiavel reste un exercice fort délicat. A l'instar de Marie Gaille-Nikodimov, nous pouvons souligner que toute biographie de Machiavel en est une approche interprétative¹⁴⁹. Dès lors, le sens donné par le biographe au travail du Secrétaire revêt une importance capitale. Au fond, l'histoire des biographies de Machiavel commence véritablement, de manière paradoxale, avec l'établissement à peu près définitif des faits qui la constituent.

Avec l'ensemble des biographes, on peut en effet considérer que, depuis la biographie de Ridolfi, l'essentiel a été établi d'un point de vue scientifique. Certes, la recherche historique progresse toujours et permet de rectifier certains points, mais l'ensemble de ce qui est connu et avéré dans la vie du Florentin n'a pas subi de modification majeure depuis la parution de ce texte, en italien en 1954¹⁵⁰. En théorie, il est donc devenu impossible pour un scientifique de jouer sur les inconnues de la vie de Machiavel afin de lui faire artificiellement cautionner des positionnements anachroniques. Toutefois, aujourd'hui encore et comme depuis la mise à l'index du Secrétaire, nombre de « scientifiques » ou « d'écrivains » jouent sur des flous inexistantes ou non significatifs¹⁵¹.

on lui interdit de montrer dans d'autres travaux un autre talent, et il n'est point de récompenses pour ses peines perdues. », pp. 188-189.

¹⁴⁹ Cf. la préface de Gaille-Nikodimov M., *Machiavel, Op. cit.*, pp.11 à 22. Sa propre interprétation consiste à mettre en évidence son engagement dans une époque fort singulière, cf. « le retour à l'écrivain « en situation » », pp. 18-22.

¹⁵⁰ Ridolfi, R., *Vita di Niccolò Machiavelli*, Roma, Belardetti, 1954.

¹⁵¹ Ainsi *Le rêve de Machiavel*, de Christophe Bataille, publié en 2008 chez Grasset, Bausi, F., *Scandalo Machiavelli, Un intrigo fiorentino*, Firenze, Edizioni Polistampa, 2014 ou *Léonard et Machiavel*, roman de Patrick Boucheron paru en 2009 chez Verdier. Mais on ne saurait oublier le stimulant *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, de Maurice Joly, paru en 1864 à Bruxelles. Les trois premiers partent de moments particuliers de la vie de Machiavel et les développent de manière romanesque, le premier sur la fin de vie du Florentin et sa confrontation à la peste, le deuxième concernant trois jours de la fin mai 1510 où Machiavel fut accusé d'être sodomite, risquant ainsi la déchéance de son poste à la Chancellerie et le troisième sur la rencontre avec Léonard de Vinci entre 1502 et 1504 pour détourner le cours de l'Arno et

Les textes récents et sérieux se sont donc orientés sur des possibilités interprétatives nouvelles, offertes, rendues cohérentes ou tout simplement plausibles par le travail inauguré par Ridolfi. Il va de soi que notre propre perspective se situe dans ce cadre. Il nous semble que toute hypothèse permise par les textes de Machiavel et conforme à l'esprit de ce qu'il a écrit doit également être conforme à ce que l'on sait de sa vie et de l'esprit dans lequel il a vécu. Or, la vie de Machiavel, comme sa pensée, n'est ni linéaire ni simple. Le Secrétaire républicain inventeur de la Milice est également soupçonné de son vivant d'être trop proche de César Borgia¹⁵², un laquais de Soderini¹⁵³ et finalement un homme des Médicis¹⁵⁴. Les prétendues contradictions de ses œuvres semblent ainsi se retrouver dans sa vie. A notre sens, c'est un fait positif. En effet, il est cohérent qu'un individu engagé dans la vie quotidienne de sa cité pour sa propre subsistance modifie l'expression de sa pensée suivant les circonstances. L'histoire de la Cité florentine et de l'Italie entre 1494 et 1527 se caractérise par l'instabilité politique dans un contexte de guerre où la survie même des États et de leurs citoyens est en jeu¹⁵⁵. De ce point de vue, il faut souligner avec force que Machiavel n'est pas un philosophe, d'abord et avant tout parce qu'il n'a pas la fortune qui lui permettrait de penser sans contrainte : sa pensée lui sert d'abord à se nourrir.

soumettre Pise. Maurice Joly utilise plutôt la figure du penseur pour se permettre une critique virulente du Second Empire, contraire aux idéaux des lumières au point d'être le contre-exemple de l'optimisme rationnel qui voudrait voir l'humanité évoluer vers la raison et la démocratie représentative. Ces quatre exemples n'ont bien entendu aucune prétention exhaustive.

¹⁵² Cf. par exemple la lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1503 « et quand vous nous écrivez que le personnage est encore gaillard, c'est tout le monde qui se gausse de vous. Certains ne manquent pas de croire que vous quêtes encore par là quelque pourboire ; chose qui n'aurait guère de chances de réussir, car ici ce n'est pas de ragaillardir le duc qu'il faut parler, mais bien de tout ce qui peut le perdre. », *Till*, tome I, p. 359.

¹⁵³ Cf. La lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506 où Biagio rapporte le terme injurieux de « ribaud » employé publiquement par Alamanno Salviati à l'égard de Machiavel. *Till*, tome II, p. 53.

¹⁵⁴ Cf. par exemple *Till*, note 20 p. 576 mais surtout Maire Gaille-Nikodimov, *Machiavel, Op. cit.*, p. 209, qui rapporte le procès-verbal du Grand Conseil de Florence du 10 juin 1527, destiné à élire les nouveaux fonctionnaires de la chancellerie, attestant « qu'une telle candidature a suscité des réactions houleuses : certains ont souligné son rapprochement avec les Médicis au cours des années précédentes ». Reste que son « peu de foi » semble l'objet principal du refus de sa candidature, les savonaroliens prenant le contrôle de cette nouvelle et éphémère république.

¹⁵⁵ Cf. Le célèbre début de *L'histoire d'Italie* : « J'ai décidé, quant à moi, d'écrire les choses advenues de notre temps en Italie, après que les armes des Français, appelées par nos princes eux-mêmes, eurent commencé, non sans très grande agitation, à la troubler ; matière fort digne de mémoire et pleine de très atroces événements, à cause de la variété et de l'importance de ces choses, puisque l'Italie a souffert pendant tant d'années toutes ces calamités par lesquelles les misérables mortels sont souvent frappés, tantôt par la juste colère de Dieu, tantôt par l'impiété et la scélératesse des autres hommes. », Guichardin, F., *Histoire d'Italie, 1492-1534*, 2 tomes, Paris, éditions Robert Laffont, col. « bouquins », 1996, p. 3.

Ce point fondamental est généralement oblitéré, oublié ou sous-estimé. Or, il s'agit d'une véritable nouveauté dans l'histoire de la pensée, des penseurs et des idées. Machiavel est un individu singulier qui n'a pas le loisir de penser, qui ne dispose pas de l'otium¹⁵⁶, cet espace antique de liberté matérielle sans lequel il était impossible, sauf exception, de philosopher. Il n'est pas non plus religieux, ni noble. Par conséquent, le Secrétaire est une figure de l'honnête homme moderne, bien plus que du philosophe détaché du réel par sa propre condition sociale. Cette situation inaugure quelque chose de neuf, qui ne se retrouve que rarement à l'époque et qui domine aujourd'hui du fait de la division sociale du travail dans les sociétés contemporaines : l'apparition des classes moyennes et leur revendication à l'existence sociale via le mérite individuel de chacun. En ce sens, comparer Machiavel à Descartes, Pascal ou Montaigne ne peut se faire sans perdre de vue la rupture existentielle majeure entre les trois français et le florentin. Tous trois bénéficient d'un certain détachement des exigences matérielles qu'ignore Machiavel. Ce dernier écrit presque toujours pour survivre, puisque ses écrits lui permettent une vie sociale dont il ne peut se passer, du fait de la modestie de son patrimoine. Ses écrits poursuivent des buts politiques propres, mais liés à la condition de leur auteur. On s'est rarement posé la question de savoir pourquoi Machiavel n'écrit plus sur la politique après les *Discours*, pourtant inachevés. Mais si on considère que le Secrétaire n'écrit pas pour le plaisir de la propagation de sa pensée mais pour qu'on l'emploie, l'arrêt est bien entendu lié au constat de l'échec de son offre aux Médicis¹⁵⁷ puis à la compréhension de la perte définitive d'influence politique concrète des républicains pour lesquels il écrivit les *Discours*, autour des membres du cercle des *orti oricellari*, finalement dispersés suite à la tentative ratée d'assassinat contre le cardinal Giulio de Médicis en 1522. Sans cette motivation, on ne peut que constater que Machiavel n'écrit dès lors plus pour la politique mais plutôt pour la littérature, susceptible, elle, de le faire vivre.

Avant d'approfondir ces premières affirmations et de développer les possibilités interprétatives que nous pensons pouvoir émettre, il nous faut tout d'abord faire un état

¹⁵⁶ Ainsi par exemple Cicéron, *Les Devoirs*, texte établi et traduit par M. Testard, Collection des Universités de France (Belles Lettres). Tome I : *Livre I*, 2e tirage, 1974 ; Tome II: *Livres II-III*, 2e tirage revu et corrigé, 1984, début du livre troisième, p. 70, commentant le célèbre propos de Scipion l'Africain indiquant « que jamais il n'était jamais moins en repos [*otiosum*] que lorsqu'il était au repos [*otiosus*], ni moins seul que lorsqu'il était tout seul. ».

¹⁵⁷ Cf. sur ce point le prudent silence de Vettori face aux demandes d'intercession de Machiavel dès 1513.

de l'art sur les biographies de Machiavel. Pour des raisons pratiques, nous nous contenterons, sauf exceptions justifiées, des textes édités aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles traduits en langue française, complétés par quelques ouvrages récents en langue anglaise et italienne. Le corpus ainsi dégagé est, à nos yeux, suffisamment significatif des apports et des dérives qui ont pu surgir. Nous nous concentrerons, lors de cette recension, sur l'état des connaissances concernant la période qui précède 1512, avant donc l'inactivité forcée du florentin, puisqu'elle constitue l'objet premier de notre étude. En général, c'est la partie la moins discutée et la moins étudiée. Nous considérons que ce phénomène est légitime puisque tout est fort bien documenté de 1498 à 1512, donc peu sujet à controverses, ou totalement inconnu avant 1498. Il est d'ailleurs à souligner que les élucubrations des commentateurs et biographes sur la fin de la vie de Machiavel n'ont eu que peu d'équivalents en ce qui concerne sa jeunesse et sa formation. On ne saurait comparer les polémiques sur la fin pieuse ou non du Secrétaire, avec celles concernant la possibilité qu'il soit l'élève du Premier Secrétaire de la Chancellerie florentine. Dans le premier cas, il s'agit, dans l'esprit des biographes, d'attribuer ou de nier des qualités chrétiennes à Machiavel¹⁵⁸, dans le second cas, on pense surtout aux raisons plausibles qui ont pu conduire à son élection surprise à la tête de la Seconde Chancellerie¹⁵⁹ et de son lien à l'anti-savonarolisme. On voit sans peine que les enjeux n'ont rien de commun. Tout se passe pour les auteurs des mythomanies comme si l'auteur du *Prince* naissait avec cet ouvrage et mourrait en n'ayant finalement laissé que cet opuscule comme témoin de sa pensée. La rectification scientifique et le rééquilibrage historique a donc bien eu lieu. On peut ainsi considérer l'ouvrage de Paul Oppenheimer comme une ultime preuve de cet

¹⁵⁸ Ainsi les deux derniers chapitres de Ridolfi font transparaître le problème : Machiavel est à la fois l'auteur d'une *exhortation à la pénitence* mais aussi d'un conte où il refuse de monter au Paradis pour rester dans les limbes avec les grands hommes du passé. En tout état de cause, sur ce point, le seul document de sa main que nous possédons avant sa mort et écrit au cœur de l'action qui vise à empêcher le sac de Rome est sa lettre à Vettori du 16 avril 1527 où il dit : « J'aime François Guichardin, j'aime ma patrie plus que la vie », *Ttll*, tome II, p. 547, « più che l'anima ». Vivanti indique que le terme est raturé dans le texte original qui nous est parvenu et qu'il élabore cette conjecture en reprenant une manière de dire proverbiale utilisée par Machiavel dans les *histoires florentines*, livre III, chapitre 7. Cf. Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, note 2 de la page 459, p. 1646. Il est remarquable que Barincou traduise cette expression par « vie » dans les lettres et laisse « âme » dans les *Histoires florentines*, page 1078, toute en renvoyant dans sa note 6 à sa traduction de la lettre... De notre point de vue, il semble que le terme « âme » s'impose, puisque l'italien ou le latin de la renaissance aurait préféré « vita ». De plus, dans le contexte, l'expression prend un sens dramatique bien plus intense, supposé par les deux textes de Machiavel et par leur contexte.

¹⁵⁹ Cf. par exemple Skinner, *Machiavel*, *Op. Cit.*, pp. 20-21.

état de fait¹⁶⁰. Sa biographie, écrite avec parfois des accents dramatiques, est bien l'œuvre d'un poète. Elle se situe dans une rigueur historique de bon aloi et constitue, de ce fait, une bonne introduction à la vie de Machiavel pour l'honnête homme. Certes, certains chapitres sur l'enfance et l'éducation sont plus le travail d'hypothèses de l'auteur et de réflexions d'ensemble sur la culture environnante dans laquelle baignait Machiavel, que le fruit de découvertes historiques comme les chapitres 3 « The cosmic Package »¹⁶¹ et 4 « Poetry, Music and Militarism »¹⁶². Néanmoins, ils n'enlèvent rien à l'exactitude des faits relatés. Désormais, le roman de la vie de Machiavel n'est plus un mythe mais un drame, comme celui de tant de ses contemporains. La page des fantaisies est définitivement tournée, peut-on espérer, et un véritable travail scientifique peut donc s'élaborer, comme de véritables jeux romanesques peuvent se faire jour¹⁶³. D'un point de vue plus strictement scientifique, il nous semble toutefois, et c'est une des hypothèses de départ de notre travail, que les philosophes et les politologues continuent à sous-évaluer l'importance de la vie et de la pensée de Machiavel avant 1512.

1) *Les biographies fantaisistes :*

Parcourir la biographie de Roberto Ridolfi permet de s'apercevoir à quel point son travail consiste essentiellement à rectifier les légendes infondées qui courent sur Machiavel. Il faut avouer que les éditions du *Prince*, en particulier, poussent à ces biographies. Le texte étant fort court, et souvent présenté dans un contexte polémique¹⁶⁴, appelle des notices d'introduction biographiques. Ridolfi souligne d'ailleurs que les grandes œuvres de présentation systématiques de la pensée de Machiavel à la fin du XIX^e siècle ne constituent pas des biographies propres¹⁶⁵. Ainsi, on peut consulter avec curiosité la biographie écrite en France par un exilé italien sous le fascisme mussolinien, Guiseppe

¹⁶⁰ Oppenheimer, P., *Machiavelli, a life beyond ideology*, London-New-York, Continuum International Publishing Group, 2011.

¹⁶¹ Oppenheimer, P., *Machiavelli, Ibid.*, pp. 19-24.

¹⁶² Oppenheimer, P., *Machiavelli, Ibid.*, pp.25-30.

¹⁶³ Ainsi des romans déjà cités de Christophe Bataille ou Patrick Boucheron.

¹⁶⁴ On peut ici renvoyer aux travaux de Claude Lefort sur *le travail de l'œuvre Machiavel, Op. cit.*, par exemple.

¹⁶⁵ « pour les œuvres monumentales et fondamentales de Villari et Tommasini [...] la donnée biographique disparaît et se perd sous les masses volumineuses d'une analyse exégétique, critique, historique d'une ampleur excessive, de telle sorte que leur lecture ne permet pas de suivre le héros (en admettant qu'on puisse les lire d'affilée) et, à les consulter rapidement, il est difficile de reconstituer l'homme. », Ridolfi, *Vie, Op. cit.*, préface, pp. 8-9

Prezzolini. Cette dernière est ouvertement romancée ¹⁶⁶ et très insuffisamment documentée, y compris sur les personnages secondaires, comme Marcello Virgilio Adriani, « le type même de ces professeurs de belles lettres docteurs de l'Université, qui, ne voulant ou ne pouvant pas enseigner, trouvent à se caser auprès du gouvernement »¹⁶⁷. Par ce jugement péremptoire, Prezzolini fait fi de toute la tradition de l'humanisme républicain florentin, oublie qu'il n'y a pas d'Université à Florence à cette époque et qu'Adriani est précisément l'un des enseignants majeurs du studio florentin, qui en tint lieu. Bref, Prezzolini ne parle bien évidemment pas de l'époque de Machiavel dans ce passage.

Néanmoins, ce ne sont sans doute pas les biographies qui défigurèrent le plus Machiavel. C'est toujours la doctrine, vue, selon le beau mot de Claude Lefort, comme « le nom donné à la politique en tant qu'elle est le mal »¹⁶⁸, qui est visée. Finalement, l'homme intéresse peu jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. La controverse principale porte, du reste, sur le caractère apocryphe, véridique... de sa conduite lors de sa mort, telle qu'elle fut rapportée par son fils¹⁶⁹, et par l'attribution d'une *exhortation à la pénitence*¹⁷⁰. Personne n'est aujourd'hui capable d'assurer l'authenticité de la lettre envoyée par le fils de Machiavel et encore moins de démêler la douloureuse question de savoir s'il s'agit d'un écrit véridique ou d'une construction circonstanciée, répondant aux topoï de l'époque¹⁷¹. De fait, cette lettre nous montre un Nicolas soucieux des derniers sacrements, plein de piété. Elle contraste certes avec les nombreuses affirmations bien attestées de Machiavel, qui

¹⁶⁶ Ainsi que le souligne le quatrième de couverture et l'auteur lui-même dans sa « note de l'auteur » pour l'édition consultée, p. 7. Prezzolini G., *Machiavel*, Paris, Payot, 1985, 218 pages. 1^{ère} édition, Mondadori, 1927.

¹⁶⁷ Prezzolini G. *Machiavel*, *Ibid.*, p. 34.

¹⁶⁸ Lefort, *Le travail*, *Op. cit.*, p. 77.

¹⁶⁹ Cf. lettre de Piero Machiavel à Francesco Nello du 22 juin 1527, *Tlll*, tome II, p.550.

¹⁷⁰ Cf. Ridolfi, *Vie*, *Op. Cit.*, pp. 323-324.

¹⁷¹ Cf. Landi S., *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008, pp. 245-249. La lecture qu'il propose de *L'exhortation à la pénitence* écarte le problème de la religiosité personnelle de Machiavel : « car, au fond, nous n'en savons rien », page 247, et met l'accent sur le caractère conventionnel et sans doute commandé de l'ouvrage, pages 245-246 ainsi que sur les éléments laïcs de son discours, finalement marqué par « l'hégémonie du mal » et une « forme stéréotypée », page 247. Le texte commence ainsi : « Vénérables Pères et Confrères, Afin de me conformer aux ordres de mes supérieurs qui m'ont chargé ce soir de m'adresser à votre charité et de vous dire quelques mots sur la pénitence, ». Pour une analyse contextualisée de ce texte, cf. Pacini, G.P., « Per una rilettura della *Esortazione alla penitenza* di Niccolò Machiavelli », in *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, 27-1991, pp. 125-136. L'auteur indique qu'il estime que le texte peut sereinement être attribué à Machiavel et que sa tonalité chrétienne n'implique pas forcément une remise en cause des fromes de laïcités du Secrétaire. De fait, il s'agit avant tout d'un discours de circonstance, lié à une confraternité comme il en existait tant à l'époque.

contredisent toute dévotion : « J'aime François Guichardin, j'aime ma patrie plus que la vie »¹⁷², son conte narrant sa préférence pour une vie dans l'au-delà plutôt en enfer avec les nobles esprits qu'au Paradis avec des Bienheureux en haillons¹⁷³, sans parler de son anticléricalisme, toutes expressions attestées peu de temps avant sa mort... Toutefois, on ne saurait non plus oublier les revirements dus à la crainte d'une mort proche, l'importance et le poids des traditions ainsi que les outrances propres aux bons mots qui ne traduisent pas forcément le fond de la pensée. Mais, outre ces documents qui attestent de l'ancienneté des débats sur l'irréligion du personnage, la plupart des notices biographiques ne forment pas des biographies complètes et on s'intéresse fort peu à la période qui précède l'écriture des grands textes de philosophie politique.

On peut souligner un trait d'ensemble des biographies sur Machiavel. Presque toutes font état d'une forme romancée. Prezzolini abuse de cette manière d'écrire, même s'il revendique cette « vie romancée ».¹⁷⁴ Ridolfi lui-même n'est pas exempt de cette tentation. A de nombreuses reprises, il décrit la Toscane, son air et son sol afin de rendre le contexte de la naissance de la pensée machiavélienne, de l'inscrire dans un terroir, en quelque sorte¹⁷⁵. Dans sa préface aux lettres publiées en français par Barincou, Jean Giono écrit *Monsieur Machiavel ou le cœur humain dévoilé*, qui s'engouffre précisément dans cette tradition¹⁷⁶. Le grand romancier peut ainsi se permettre d'écrire une sorte de roman de la vie de Machiavel, allant jusqu'à le faire parler pour mieux le décrire¹⁷⁷. L'aridité scientifique n'est que rarement de mise lors de l'étude du florentin. Certes, sa vie est un roman qui traverse l'espace européen et le temps des guerres d'Italie. Le personnage, rendu sulfureux par la légende et le travail de son œuvre durant cinq siècles, est devenu mythique, l'adjectif formé de son nom est passé dans presque toutes les langues, au moins occidentales. Il est donc devenu complexe de vouloir restituer les faits, de séparer la légende du mythe. Chaque point contestable de la vie du Secrétaire devient un enjeu par rapport à l'énorme construction intellectuelle qui s'est sédimentée. Ecrasés entre le mythe de la doctrine et celui de la biographie, les historiens, jusqu'à Ridolfi, ne surent

¹⁷² Lettre de Machiavel à Vettori du 16 avril 1527, *Till*, tome II, p. 547

¹⁷³ Cf. Ridolfi, *Vie, Op. cit.*, p. 318.

¹⁷⁴ Prezzolini, *Machiavel, Op. cit.*, « note de l'auteur pour cette édition », p. 7. Prezzolini met lui-même les guillemets à l'expression « vie romancée ».

¹⁷⁵ Cf. Ridolfi, *Vie, Op. cit.*, p. 188, par exemple.

¹⁷⁶ *Till*, tome I, pp. VII-XLV.

¹⁷⁷ *Till*, tome I, du bas de la page XXIV au haut de la page XXVII, sans interruption.

exactement faire la part des choses. La question est de savoir, dans l'actuelle fécondité de l'exercice, si les exigences de scientificité sont définitivement acquises et, dès lors, sur quels critères se font les distinctions qui justifient la diversité de cette production.

2) *Les biographies scientifiques :*

En 1954, Roberto Ridolfi fait paraître la biographie historique de référence sur laquelle toute la critique moderne va s'appuyer. Pour autant, ce texte n'est ni sec, ni exempt d'un lyrisme et de certaines approximations. La louange aux aristocrates florentins, à leur intelligence, à la nature particulière du sol toscan, nous apparaît comme une licence poétique, d'ailleurs revendiquée par l'auteur au nom de son sujet¹⁷⁸. Mais, dès ces premières pages bucoliques franchies, les faits sont respectés et Ridolfi puise son propos à la source même du texte machiavélien. Il est le premier historien à suivre presque pas à pas le texte des légations et des lettres de Machiavel, de ses collègues et supérieurs. Le compte-rendu de la vie du Secrétaire jusqu'en 1512 est ainsi aussi exact qu'il était possible de le faire à l'époque. Peu d'avancées factuelles ont été faites depuis, et aucune d'importance majeure pour la vie de Machiavel. Le travail d'Ernest Weibel¹⁷⁹, par exemple, a consisté à insister sur la période d'activité de la vie du Secrétaire pendant nettement plus de la moitié de l'ouvrage. Toutefois, l'historien suisse n'apporte que peu d'éléments nouveaux. L'intérêt principal de son travail consiste dans la contextualisation systématique de la vie de Machiavel avec les événements politiques européens afférents. Il n'y a là rien de bien décisif par rapport à Ridolfi. L'épisode de l'hypothèse de Nicolas Machiavel banquier a débouché sur une confusion homonymique¹⁸⁰. Quelques lettres capitales, sur lesquelles nous reviendrons, ont été découvertes, mais, si elles apportent un éclairage inédit sur l'évolution de la pensée du florentin, elles n'ajoutent rien à sa biographie¹⁸¹.

¹⁷⁸ Ridolfi, *Vie, Op. cit.*, pp. 12-17.

¹⁷⁹ Weibel, E., *Machiavel, Biographie politique*, Paris, Ellipses, 2012, édition princeps non consultée, Fribourg, éditions universitaires, 1988.

¹⁸⁰ Cf. Weibel, *Machiavel, Biographie politique, Ibid.*, p. 43 après avoir donné les indications bibliographiques nécessaires conclut sa recension ainsi : « Bref, une tempête dans un verre d'eau ».

¹⁸¹ Ainsi de l'étude du Ghiribizzi à Soderini chapitre troisième, II) B) pp. 332-342 et de la lettre à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509 chapitre troisième II) C) pp. 342-354, traduction en Annexe 3 F), pp. 545-554.

Depuis le travail de Ridolfi, on assiste à un travail éditorial qui va croissant. Jacques Heers a ainsi consacré sa biographie à expurger le lyrisme de Ridolfi, sans pour autant rajouter d'éléments nouveaux et conséquents¹⁸². Il se permet ainsi d'ignorer la controverse sur la mort religieuse ou non de Machiavel, que Ridolfi avait rendu intégralement¹⁸³. De toute évidence, le savant français avait pour objectif d'expurger de son travail tout ce qui pouvait être factuellement discutable. Il propose ainsi la vision d'un homme engagé, jusqu'à la mort. Il s'agit donc d'un travail véritablement moderne, mais qui souffre de l'absence de documentation complémentaire par rapport à Ridolfi. Cette biographie inaugure finalement un grand nombre de textes très récents qui recomposent les éléments de la vie de Machiavel et se proposent de la rendre lisible au grand public. Avant lui, J.R. Hale avait déjà proposé au public anglo-saxon une biographie complète et équilibrée¹⁸⁴, où la période d'activité du florentin couvre exactement la moitié de l'ouvrage, indiquant en bibliographie le travail de Ridolfi, pas encore traduit en anglais à ce moment¹⁸⁵. Le dernier ouvrage de ce type est bien entendu celui d'Hubert Prolongeau, qui sert avec vivacité et clarté les grandes étapes de la vie du florentin, sans occulter les légendes et les mythes du personnage¹⁸⁶. On assiste ainsi, depuis les années 1980 et Jacques Heers, à un retour sur le personnage de Machiavel, sur sa vie. Cela correspond bien entendu au besoin de démythifier l'homme et sa pensée afin de mieux la servir.

L'exigence de scientificité est ainsi acquise depuis Ridolfi et renforcée avec Heers. Toutefois, les exposés de la vie de Machiavel d'un point de vue historique se poursuivent. Christiane Gil a ainsi présenté une biographie de Machiavel insistant sur sa vie de « fonctionnaire florentin »¹⁸⁷. La récente biographie de Marina Marietti se situe dans cette veine historique, en mettant à jour les quelques problèmes historiographiques restants et en présentant un travail objectif, centré sur les faits¹⁸⁸. Le sous-titre, *penseur de la nécessité* ne désigne pas ici une visée interprétative et philosophique¹⁸⁹. Cette réactualisation

¹⁸²Heers J., *Machiavel*, Paris, Fayard, 1985, 459 pages.

¹⁸³ Ridolfi, *Vie, Op. cit.*, pp. 309-324.

¹⁸⁴ Hale, J.R., *Machiavelli and Renaissance Italy*, London, The English Universities Press LTD, 1961.

¹⁸⁵ Hale, J.R., *Machiavelli, Ibid.*, p. 239 : « The best is Roberto Ridolfi, *Vita di Niccolò Machiavelli*, Rome, 1954 ».

¹⁸⁶ Prolongeau H., *Machiavel*, Paris, Gallimard, 2010.

¹⁸⁷ Gil C., *Machiavel, Fonctionnaire florentin*, Paris, Perrin, 1993.

¹⁸⁸ Marinetti, M., *Machiavel, le penseur de la nécessité*, Paris, Payot, 2009.

¹⁸⁹ Marinetti, M., *Machiavel, Op. cit.*, le quatrième de couverture est explicite sur ce point puisqu'il évoque : « d'où cette notion très moderne de « nécessité », qui fait loi et domine son œuvre, conférant aux

biographique de Machiavel constitue le signe d'un intérêt continu pour l'œuvre et l'auteur de la part du public, aussi bien populaire que scientifique. On peut penser que lorsque l'ensemble des documents relatifs à la période de la République seront publiés, un dernier travail historique pourra être accompli afin d'affiner le travail de Machiavel à la Chancellerie. Toutefois, on peut estimer, sans grand risque de se tromper, que rien de capital ne sera plus découvert concernant la vie du Secrétaire. En effet, l'ouvrage de Guidi, paru en italien sous le titre *un segretario militante*¹⁹⁰ permet la synthèse la plus complète en tenant compte aussi bien des travaux décisifs de Marchand¹⁹¹ que des apports récents de l'édition critique complète jusqu'en 1508 des lettres et écrits de chancellerie¹⁹². Ainsi, des travaux de vulgarisation tout à fait satisfaisants ont pu advenir et on peut estimer qu'ils vont se répandre dans toutes les langues, comme en français l'a montré Prolongeau¹⁹³.

3) *Les biographies interprétatives :*

Les biographies de Machiavel ne se limitent pas aux travaux des historiens, à l'établissement pur des faits tirés des archives florentines et des correspondances, des journaux et des histoires écrites à l'époque. Bien davantage, grâce à la qualité des recherches historiques, les historiens des idées, les philosophes et les politologues ont vu un nouveau matériau s'adjoindre aux grands textes connus du Florentin. Ainsi, assez récemment, ont paru des biographies qui tentent de lier la vie de Machiavel à ses idées et donc à leurs interprétations. La question de leur point de départ méthodologique reste primordiale. Leur travail consiste-t-il à faire entrer la biographie de Machiavel dans une interprétation ou, à l'inverse, permet-il une révision de l'interprétation du Florentin à la

événements le pouvoir de restreindre les choix possibles de l'homme d'État et de limiter par là-même son libre arbitre ». La « notion » ici présentée est clairement fort lointaine du concept classique de nécessité. L'intuition de l'auteur aurait gagné, à notre sens, à souligner la dynamique entre Fortuna et *Virtù* plutôt qu'à présenter une « notion » assez lâche. Cf. également la fin du prologue p. 11. Il est à noter que cette notion n'est de toute manière guère utilisée par la suite et que le texte a une tonalité entièrement historique.

¹⁹⁰ Guidi, A., *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli*, Bologne, Il Mulino, 2009.

¹⁹¹ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici (1499-1512), nascita di un pensiero e di uno stile*, Padova, Editrice Antenore, Medioevo e umanesimo .23, 1975.

¹⁹² Voir notre prosographie, pp. 526-534.

¹⁹³ Prolongeau, *Machiavel, Op. cit.*

lumière de son histoire ? De fait, les auteurs ont souvent publié d'abord des commentaires et interprétations avant leur biographie, mais cela n'implique pas nécessairement un biais méthodologique. Néanmoins, on peut de fait se demander si leur travail ne consiste pas, avant tout, à présenter une synthèse du travail intellectuel de Machiavel plutôt qu'une vue d'ensemble de son existence. La question du passage par un travail biographique pour livrer une interprétation de la pensée du Florentin se pose alors. En philosophie, et de manière générale dans l'histoire des idées et de la pensée, c'est tout de même assez inédit. S'il va de soi que des éléments biographiques peuvent éclairer des positions et des points de doctrines, il est également acquis qu'un repérage biographique ne saurait se substituer à l'interprétation ou tenir lieu d'explication, de commentaire. En ce sens, l'abondance récente des travaux biographiques, émis par des historiens mais aussi par des philosophes, et ayant la prétention d'ouvrir à des interprétations de Machiavel, interroge par sa singularité dans le champ de l'histoire des idées.

Avant de détailler quelques-uns de ces travaux, il faut donc noter qu'il apparaît clairement un consensus finalement peu énoncé : l'existence et la pensée de Machiavel sont intimement mêlées. Pour décrypter sa pensée, les interprètes recourent finalement à la vie de l'auteur et, réciproquement, il semble impossible de rendre compte de son existence sans faire référence à ses nombreux engagements, qui dirigent la pensée théorique. Le paradoxe de Machiavel réside donc dans ce va et vient permanent, qui forme à notre sens un entre deux. Pour l'interprète, la difficulté consiste à tenir à la fois, la biographie, l'interprétation proprement dite et à justifier cette exception méthodologique dans l'histoire des idées, voire dans la philosophie elle-même. Ce dernier point est pour l'instant ignoré et la question de sa possibilité, comme de sa fécondité, est généralement obliérée.

On peut remarquer en guise de première analyse que Machiavel ne fut pas un philosophe théoricien, ni dans la lettre, ni dans l'esprit. Il ne fut pas non plus un simple acteur distancié de l'action politique. Il fonda la science politique moderne dans toutes ses dimensions paradoxales : à la fois discours théorique, engagement concret et observation du présent dans toute sa singularité. Il est même fondamentalement moderne par sa conscience aigüe du caractère performatif de tout discours sur le politique. De ce fait, il n'est finalement pas surprenant de retrouver, dans les biographies récentes sur le

Florentin, des interprétations qui engagent à la fois l'homme et l'œuvre. Chez Machiavel, en cela philosophe pratique s'il en fut, la liaison est étroite.

Nous allons examiner cinq biographies, toutes écrites après 2002, donc ces dix dernières années. Elles constituent un ensemble homogène pour plusieurs raisons. Tout d'abord, toutes les cinq sont écrites par de grands spécialistes de la pensée du florentin. Ils ne sont donc pas historiens au sens étroit du terme, et n'apportent pas d'éclairages nouveaux d'un point de vue strictement biographique, même s'ils peuvent, sur un point particulier, avoir un avis tranché qui leur appartient. Du point de vue historique, donc, ces biographies n'apportent rien de fondamental. Par conséquent, leur originalité vient du lien proposé entre une biographie connue ou à faire connaître, à vulgariser y compris auprès des philosophes et des théoriciens des sciences politiques, et une interprétation originale. On peut en effet considérer ces cinq œuvres comme des points de vue sur l'homme et sur l'œuvre. De toute évidence, la critique moderne la plus contemporaine engage l'homme Machiavel. La théorie ne suffit plus, l'histoire des idées ne rend compte que partiellement du phénomène de pensée qu'est cette irruption du Secrétaire florentin. Sans doute, l'insertion de Machiavel dans de grands mouvements de la pensée politique a provoqué ce revirement. De fait, la lettre du propos de Machiavel reste difficile à saisir, puisqu'elle est toujours circonstanciée. Aucun de ses écrits ne se place dans un absolu, un universel de la pensée, même si cela semble parfois le cas, du fait du style affirmé de polémiste du Florentin. Par conséquent, pour retrouver la nuance du cheminement de sa pensée et la restituer, il faut la recontextualiser, aussi bien dans la vie du Secrétaire que dans la période historique à laquelle il se réfère, implicitement ou explicitement. Les cinq biographes sont donc autant d'interprètes qui tentent d'explicitier et de valider des conceptions différentes, des accentuations particulières de la pensée machiavélique.

Maurizio Viroli, dans *Niccolo's Smile: A Biography of Machiavelli*¹⁹⁴, se permet une forme de synthèse entre le genre biographique et le genre interprétatif. Il entreprend de rechercher l'homme, son sourire, son attitude profonde envers la vie. Le sourire de Machiavel traverse en effet la biographie. Cela permet d'imaginer le Secrétaire comme un homme joyeux, amusé par la vie, légèrement distancié par rapport à l'existence et à ses vicissitudes. Au fond, Viroli tente de redresser une image négative et infernale en

¹⁹⁴ Viroli, M., *Niccolo's Smile: A Biography of Machiavelli*, New York, Hill and Wang, 2002.

montrant en Machiavel un bon père de famille, un bon époux, un bon citoyen, un ami fidèle, un honnête homme en somme. Outre que Machiavel est fort loin de cela puisqu'il n'éduque guère ses enfants, trompe sa femme régulièrement, oublie son ami dévoué Biagio Buonaccorsi dès 1512, il nous semble que le propos de Vivanti consiste surtout à présenter un Machiavel compatible avec l'interprétation qu'il formule par ailleurs. Il s'agit de montrer que Machiavel est un chrétien catholique sur le fond. Sa principale qualité reste en effet la charité... Viroli propose de partir de l'idée que le sourire de Machiavel est une vision du monde autrement profonde que ce que ses écrits politiques attestent¹⁹⁵. Il s'agit donc d'écarter les grands écrits politiques pour mieux comprendre l'auteur. Le mot final de l'homme Machiavel est conséquemment laissé à l'*Exhortation à la pénitence*¹⁹⁶. Pour qui a lu la correspondance du Secrétaire, cette interprétation ne peut guère que... faire sourire. Elle va à l'encontre de toutes les autres et procède d'une louable intention pour faire contrepoint à la détestable et imméritée réputation de Machiavel¹⁹⁷. Toutefois, cela ne justifie pas le procédé méthodologique qui consiste à écarter les écrits politiques et à minimiser l'aspect rabelaisien du personnage afin d'imposer un Machiavel honnête homme chrétien totalement anachronique. Il est donc nécessaire de préciser que cette position nous semble fondamentalement fallacieuse et que le procédé peut être caractérisé de machiavélique, dans son sens de moralité douteuse, voire jésuitique. Nous nous contenterons, sur la piété de Machiavel, du témoignage de Guichardin, à la suite de leur première rencontre :

« Très cher Machiavelli, certes c'est une fort belle idée qu'ont eue nos Très Hauts Consuls de l'Art de la laine de vous confier le choix d'un prédicateur : cela vous va tout aussi bien que si l'on avait chargé Pacchierotto, tandis qu'il était encore en vie, de trouver une femme belle et galante pour un ami. Je crois que vous répondrez à ce que l'on attend de vous, et votre propre honneur ne manquerait pas d'être terni si à votre âge vous vous consacriez au salut de votre âme, car ayant toujours fait profession du contraire, on vous croirait plutôt retombé en enfance qu'autre chose. »¹⁹⁸

¹⁹⁵ « I wrote these pages in an attempt to understand the meaning of his smile, a smile that emerges from his letters, from his works, and from certain portraits of him. I believe that his smile represents a great understanding of life, even deeper than his political thought », Viroli, *Niccolo's Smile, Ibid.*, p. IX.

¹⁹⁶ Viroli, *Niccolo's Smile, Ibid.*, p. 259.

¹⁹⁷ A lire Viroli, on a l'impression que sa biographie s'adresse à la caricature d'un public américain pudibond et bien-pensant. Le quatrième de couverture commence d'ailleurs par ces termes : « In this edifying portrait ».

¹⁹⁸ Lettre de Guichardin à Machiavel du 17 mai 1521, *Till*, tome II, p. 446.

Ugo Dotti propose l'ouvrage le plus fourni, le plus détaillé et le plus minutieux des cinq auteurs¹⁹⁹. Son procédé consiste à insérer l'analyse des textes dans la vie de l'auteur. Ainsi, l'analyse des écrits s'insère dans la chronologie de la vie de Machiavel. Cette démarche entend ne pas être seulement biographique mais aussi méthodologique. L'ensemble se veut à la fois exhaustif et synthétique. Il s'agit de présenter ensemble toute la pensée de Machiavel et sa position originale de fondateur de la pensée politique moderne. Ce dernier point réside précisément dans l'attention au présent, aux circonstances, à l'histoire en train de se faire. L'intérêt de la démarche d'Ugo Dotti, qui n'est toutefois pas entièrement nouvelle dans l'historiographie italienne²⁰⁰, consiste à donner une vue d'ensemble de l'auteur et de sa pensée, en le suivant pas à pas. Ainsi, Dotti insère au chapitre 15, dans sa Deuxième partie, une lecture en douze points du *Prince*, qui pourrait constituer à elle seule un commentaire. Dans ce passage, Dotti ne cherche pas à résumer le *De Principatibus*, mais en offre bien un commentaire, marqué par l'insertion des idées machiavéliennes dans l'histoire de sa vie, de son expérience et dans l'histoire qui lui est contemporaine. Cet ouvrage est donc sans doute à l'heure actuelle le plus complet sur Machiavel, sans être toutefois une biographie à proprement parler. Il s'agit plutôt d'une nouvelle forme de commentaire de l'ensemble de la pensée machiavélienne. Pour ce faire, Ugo Dotti a donc choisi la forme biographique afin de tenter de concilier l'homme, sa pensée, et l'histoire.

Marie Gaille-Nikodimov se situe, deux années plus tard, dans cette veine²⁰¹. Elle ne tente certes pas de donner une vision exhaustive de Machiavel. Sa préface indique clairement qu'à ses yeux, il s'agit là d'un travail impossible du fait à la fois des lacunes historiques, de l'absence de tout texte autobiographique complet du florentin²⁰², de l'abondance des avis et mythes extérieurs qui polluent immanquablement toute approche sincère du biographe contemporain²⁰³, et la difficulté de vouloir saisir de manière synthétique un écrivain « en situation »²⁰⁴ dont la caractéristique réside précisément dans l'éparpillement de la vie et des écrits, leur manque voir leur absence de relation²⁰⁵. L'originalité du travail de Marie Gaille-Nikodimov consiste ainsi à prendre à rebours la démarche d'Ugo Dotti et à partir

¹⁹⁹ Dotti, U., *La Révolution Machiavel*, Grenoble, Million, 2006, première édition en italien Carrocci, 2003.

²⁰⁰ Voir Tommasini dès la fin du XIX^{ème} siècle, Valori, et plus près de nous Sasso, Marchand...

²⁰¹ Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, Paris, Tallandier Editions, 2005.

²⁰² Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, *Ibid.*, Préface, pp. 12-15.

²⁰³ Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, *Ibid.*, Préface, pp. 15-17.

²⁰⁴ Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, *Ibid.*, Préface, p. 21.

²⁰⁵ Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, *Ibid.*, Préface, pp. 16-22.

de l'éparpillement initial de la pensée et des écrits du florentin comme d'une donnée fondamentale qui exclut l'idée même de synthèse totalisante. De ce point de vue, l'exposition de la biographie de Machiavel vise à permettre d'isoler et de comprendre certaines thématiques au moment de leur apparition ou de la plénitude de leur emploi. La biographie ne propose dès lors plus une analyse précise des grands textes du florentin à l'intérieur des parties, mais se contente de les résumer. Ainsi, l'analyse de la notion de « fortune » chez Machiavel se trouve au chapitre IV : le créateur de la milice florentine, et non en regard d'un texte précis²⁰⁶. Cette biographie possède donc le mérite de tenter de rendre compte d'un éparpillement initial et originel dans une forme forcément synthétique. Cela explique que les grandes divisions chronologiques ne soient pas clairement titrées, les titres ne rendant compte que d'une partie des sujets abordés²⁰⁷. Se retrouvent ainsi accolés, pour des raisons chronologiques, des thèmes qui seraient autrement analysés différemment. Entre Marie Gaille-Nikodimov et Ugo Dotti, on retrouve clairement, à l'échelle biographique, les grandes tendances de l'interprétation machiavélienne qui vont de la certitude que la pensée de Machiavel forme un système, si ce n'est autonome, au moins pour l'histoire postérieure des idées politiques, à la conviction que le florentin n'est en rien homme de système et que c'est en cela que réside son apport profondément original et humain à la philosophie politique moderne.

Sandro Landi revient à une forme plus traditionnelle de biographie²⁰⁸. C'est, à ce jour, la biographie la plus complète, la plus accessible et la plus proche de la vie du florentin en langue française. On peut considérer qu'elle remplace, pour l'étudiant et l'historien, celle de Ridolfi, en possédant la même exigence scientifique, mais sans son lyrisme parfois superflu et en tout cas aujourd'hui décalé pour le lecteur moderne. Contrairement à ses deux devancières, la biographie écrite par Sandro Landi se concentre sur la vie et ne propose pas d'interprétation particulière des textes et de la pensée de Machiavel. Il s'agit

²⁰⁶ Gaille-Nikodimov M., *Machiavel, Ibid.*, Chapitre IV : Le créateur de la milice florentine (1504-1512), La notion de « fortune » chez Machiavel, pp. 129-133.

²⁰⁷ Le chapitre premier : « une enfance florentine » passe ainsi par exemple de l'histoire de la famille des Machiavel à la politique médicéenne pendant l'enfance et l'adolescence du jeune Nicolas. Tous les chapitres fonctionnent sur ce principe.

²⁰⁸ Cf. Landi S., *Machiavel, Op. cit.*, 2008.

donc d'un retour à une forme biographique traditionnelle, qui vise à établir nettement les faits et à mettre un terme aux polémiques et aux mythes inutiles²⁰⁹.

Dans ce genre, l'ouvrage de Corrado Vivanti nous semble d'une pertinence encore supérieure²¹⁰. Il s'agit sans conteste de la meilleure introduction actuelle. Elle cumule, dans un art accompli de la synthèse, l'ensemble des acquis les plus récents et les plus importants sur la vie et la pensée de Machiavel, en les conjuguant avec les interprétations classiques les plus traditionnelles. Il s'agit donc d'un travail remarquable, qui complète la lecture de Ridolfi du point de vue savant ou qui permet même de s'en passer pour l'honnête homme. L'objet principal de la biographie de Vivanti consiste à affirmer à la fois le républicanisme et le patriotisme quasi viscéral de Machiavel et son relativisme sur les moyens de fonder un État Italien²¹¹. Au fond, Machiavel est un patriote italien sans patrie italienne : « l'aspect le plus pathétique de sa personnalité est assurément la ténacité avec laquelle il poursuit l'idée qui doit prévaloir par-dessus tout, à laquelle il est prêt à tout sacrifier : assainir la corruption italienne par une œuvre profondément réformatrice, en mesure d'assurer le bien de la patrie »²¹². Florence, Cité-État communale, est le noyau essentiel de cet État inexistant. Toutefois, elle reste insuffisante au regard des grandes puissances européennes qui se constituent et qui utilisent le territoire italien comme champ de bataille pour mesurer leurs puissances respectives. La logique de la volonté politique machiavélienne le conduit donc à vouloir, selon les circonstances et la qualité des temps, fonder le futur État italien dans la durée en inspirant des réformes politiques républicaines profondes permettant à terme la constitution de citoyens-soldats (*Discours, Art de la guerre*) ou légitimer un prince fondateur par la force de cet État lorsque les circonstances s'y prêtent (*Le Prince*). Le propos de Vivanti reste peu démonstratif et procède plus par suggestions et rapprochements, mais il s'appuie sur un arrière-fond scientifique qui transparait. Il s'agit de toute évidence d'une œuvre de vulgarisation et non d'une exégèse. Nous pensons ainsi que Vivanti écarte avec justesse les interprétations les plus erronées de Machiavel l'assimilant au mal. En les écartant, il a le mérite de replacer

²⁰⁹ Cf. par exemple Landi S., *Machiavel, Ibid.*, pp. 245-249. La lecture qu'il propose de *L'exhortation à la pénitence* vise à clore la polémique sur la religiosité de Machiavel et forme un propos infiniment plus convainquant que celui de Virolì.

²¹⁰ Vivanti, C., *Machiavel ou les temps de la politique*, Paris, Editions Desjonquères, 2007.

²¹¹ Vivanti, C., *Machiavel, Ibid.*, pp. 8-12.

²¹² Vivanti, C., *Machiavel, Ibid.*, p. 12.

quelques problématiques propres au Florentin et à son époque, au contexte dans lequel il écrit. L'erreur toujours retrouvée d'anachronisme sur l'esprit de l'œuvre machiavélienne est ainsi repoussée. Plus profondément encore, Vivanti lui substitue l'urgence propre à Machiavel due au contexte historique dans lequel il doit agir. Dans une biographie, c'est légitime et dans le cas de Machiavel, particulièrement salutaire.

L'axe principal de la thèse de Corrado Vivanti affirme donc le patriotisme de Machiavel. Sur le plan biographique, cela semble indiscutable. En effet, Machiavel n'a jamais cessé de servir Florence, de prodiguer ses conseils et de se dépenser pour elle. Il a servi sous trois régimes : la république après Savonarole, sous le Gonfalonier à vie Soderini et, dix années plus tard, avec les Médicis. A chaque fois, son loyalisme est hors de doute, mais il ne va jamais aux personnes, à l'exception de Guichardin, que Machiavel reconnaît comme un authentique patriote, comme son frère dans le projet politique italien. Machiavel n'a aucun état d'âme à proposer ses services au vainqueur du jour. En effet, au-delà de l'idéologie et de sa situation personnelle : il fait partie des classes moyennes qui composent le gros du peuple favorisé par l'octroi d'une citoyenneté large, Machiavel sert avant tout sa patrie. Il refuse au moins deux offres lucratives de servir ailleurs²¹³. Ainsi, le patriotisme de Machiavel ne fait aucun doute et il est tout à fait adéquat de présenter l'homme de ce point de vue. La pensée même de Machiavel doit être réévaluée, comme le suggère à de nombreuses reprises Vivanti, à cette aune.

Toutefois, ce dernier évoque ce sur quoi porte le patriotisme machiavélien. En effet, si l'on sait par ses actes et de nombreux écrits l'attachement du Secrétaire à la commune qui l'a vu naître, on ne peut ignorer ses nombreux appels à « sauver l'Italie » en l'unifiant. On pourrait même dire que le programme politique principal de Nicolas Machiavel consiste à diffuser cette idée et à tenter de réunir les conditions qui permettraient sa réalisation. Or, Vivanti passe rapidement sur ce programme politique d'unification italienne, et se limite à

²¹³ Piero Soderini atteste le refus de Machiavel de devenir son chancelier dans la république de Raguse et lui propose une place auprès de Prospero Colonna pour 200 ducats d'or, hors les frais, par une lettre de 1521. L'allusion finale aux « florins officiels » nuance toutefois cette proposition qui ne survient qu'une fois Machiavel de retour en grâce auprès des Médicis. Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 13 avril 1521, *Till*, tome II, p. 430. Au contraire, fin 1513, lorsque la situation était beaucoup plus tendue et Machiavel discrédité auprès des Médicis, l'ancien Gonfalonier était de retour à Rome et Vettori, par sa lettre à Machiavel du 24 décembre 1513, témoigne de sa volonté de ne pas recevoir son ancien principal collaborateur, *Till*, tome II, p. 374.

le signaler en introduction²¹⁴. De notre point de vue, bien que Machiavel n'aie rien déterminé, il nous semble que l'indépendance florentine ne peut se concevoir à l'heure où les grandes monarchies européennes se constituent, du simple point de vue communal. Contrairement à Guichardin, qui envisage l'union de l'Italie sur le modèle d'avant 1494 d'un balancement des pouvoirs entre les États italiens²¹⁵, Machiavel insiste trop sur les grands équilibres européens pour ne pas voir le problème majeur engendré par la désunion, le morcellement politique de la péninsule. Par conséquent, le patriotisme florentin, chez lui, se réalise dans un patriotisme italien qui peut seul permettre la survie des deux entités via leur fusion. Machiavel pense que si l'Italie n'est pas unie, alors les Cités-États perdront leur indépendance. Elles l'ont d'ailleurs déjà perdue dans les faits et il l'a bien vu à travers la sujétion de Florence à la France et plus généralement étant donné que personne ne peut arrêter les armées françaises, espagnoles, suisses ou allemandes. Il faut néanmoins tenter de préciser de quelle Italie il est question. Vivanti ne donne aucune indication à ce sujet. Il semble que Milan et Venise soient exclus de cet État virtuel. Il s'agit, en gros, de la réunion des États de l'Eglise, toujours dénoncée comme source de la division italienne par Machiavel, et des Cités-États de l'Italie centrale, en Romagne et en Toscane. Au fond, dans l'esprit de cette hypothèse, l'union de Rome et de Florence créerait un noyau d'un poids suffisant pour rallier à lui, de gré ou par force, les petits États indépendants d'Italie et plus tard sans doute de plus grands États comme le milanais. Le Royaume de Naples étant théoriquement inféodé au Pape, on aurait ainsi un ensemble qui se composerait de l'Italie actuelle au Sud d'une ligne Gènes, Modène, Bologne, Ferrare. Ce point de vue n'est pas original et correspond à peu de chose près à ce que les contemporains de Machiavel percevaient. Il est d'ailleurs à noter que lorsque ce dernier lance des appels à l'Italie, il ne se sent pas obligé de préciser à quels États il s'adresse. Ses lecteurs ou auditeurs sont donc en accord avec lui et le comprennent. Il s'agit surtout d'ôter à la Papauté ses possessions temporaires afin de les réunir au plus puissant des États d'Italie centrale : Florence. A partir de ce noyau, tous les possibles peuvent advenir

²¹⁴ Vivanti, C., *Machiavel, Op. cit.*, pp. 8-12.

²¹⁵ Voir sur ce point, Fournel et Zancarini, *La politique de l'expérience, Op. cit.*, chapitre 11 : « La libertà della povera Italia », pp. 247-267 et en particulier pages 264-265. Guichardin prend en compte les différentes analyses italiennes à la suite de la défaite vénitienne d'Agnadel comme révélatrices d'un état de fait incontournable dont doit partir un projet politique italien. *L'unione d'Italia* ne peut se faire contre la division politique de la péninsule mais à partir d'elle. Mettre les ultramontains dehors ne signifie pas, pour lui, rompre avec les régimes politiques qui ont conduit la péninsule à les appeler.

suivant les circonstances et les opportunités. En ce sens, on comprend mieux à la fois l'intérêt de Machiavel pour César Borgia, qui laïcise de fait les États pontificaux et se mit en position de conquérir ce noyau d'Italie, ou pour les Médicis entre 1513 et 1527, à la fois papes et maîtres de Florence. L'occasion politique de l'unification de l'Italie, du vivant de Machiavel, se produisit donc par deux fois, les Médicis ayant cette possibilité pendant toute la période d'inactivité du Secrétaire.

4) *Conclusions : le patriotisme de Machiavel établi.*

L'étude rapide de cet ensemble de biographies nous amène à quelques conclusions. Tout d'abord, il faut souligner la difficulté de l'entreprise biographique et sa nécessité. La vie de Machiavel est, comme l'a souligné Marie Gaille-Nikodimov²¹⁶, difficile à saisir, engluée dans le mythe lors de quelques moments clefs de son existence, perdue dans des sources presque trop abondantes pour les moments bien documentés de la vie active du Secrétaire, et insaisissable lors de moments où strictement aucun document ne nous est parvenu. Néanmoins, la critique historiographique moderne a permis de dégager l'essentiel. Il nous reste une trame ferme pour aider à la lecture des œuvres et pour mesurer la vie et l'engagement de Machiavel. Les travaux de Ridolfi, Heers et plus près de nous Landi puis Vivanti permettent de la saisir avec clarté. Dès lors, il est possible d'élaborer des points de vue et d'entreprendre une discussion rationnelle qui engagent l'homme et son œuvre. Ceci constitue une nouveauté tout à fait saisissante, que les interprètes les plus récents ont commencé à saisir et à faire fructifier. On constate maintenant un aller-retour entre des biographies à caractère descriptif et historique et des biographies plus engagées dans une vision, une interprétation du Florentin. Il semble que ces deux tendances se manifestent au plus juste dans l'ouvrage récent de Vivanti, qui permet de rendre compte de l'exceptionnelle disponibilité de Machiavel pour la politique florentine. Son engagement politique n'est pas que professionnel, même s'il avoue ne rien savoir faire d'autre²¹⁷, mais il est aussi purement florentin, puisqu'il refuse les offres qui le conduiraient à quitter sa patrie et qu'il fut prêt à la servir sous la république comme sous le principat médicéen déguisé. Ce patriotisme nous semble, du point de vue de la vie de

²¹⁶ Gaille-Nikodimov M., *Machiavel, Op. cit.*, Préface, pp. 12-15.

²¹⁷ Cf. lettre de Machiavel à Vettori du 9 avril 1513, *Till*, tome II, p. 335.

Machiavel, le point d’ancrage pour la restituer dans toute sa richesse, sa diversité et sa complexité. Bien évidemment, cela ne doit pas oblitérer que la discussion scientifique sur le rapport entre la vie et l’œuvre du Secrétaire mérite d’être poursuivie et creusée. Toute interprétation d’un texte doit, pour être retenue, s’avérer compatible avec la vie de Machiavel, et surtout avec sa vie au moment de l’écriture. Cela rejaillit, bien évidemment, sur l’importance des datations de l’écriture des textes, qui fut l’un des débats centraux de l’historiographie machiavélienne depuis l’après guerre.

Nous avons extrait de cette vue d’ensemble deux textes qui constituent une source de premier ordre pour notre travail, qui vise à étudier Machiavel avant 1412. Il s’agit du travail de Jean-Jacques Marchand²¹⁸, qui retrace une vie consacrée à l’étude et à l’édition scientifique des textes, lettres et rapports de Machiavel de 1499 à 1512 et de l’ouvrage plus récent d’Andrea Guidi²¹⁹. Ces deux travaux ne sont pas des biographies, puisqu’ils n’étudient que la période où Machiavel fut fonctionnaire de la République florentine. Toutefois, dans l’étude méticuleuse qu’ils font des documents disponibles qui constituent la matière première pour établir à la fois sa biographie et l’étude de sa pensée, ils méritent d’être évoqués ici, avant de devenir deux des points de référence primordiaux de notre travail. Le travail de Jean-Jacques Marchand est le premier à étudier systématiquement les textes de Machiavel avant 1512 dans une perspective à la fois historique et philosophique. Le sous-titre de son ouvrage, *nascita di un pensiero e di uno stile* indique clairement cette double dimension. Le travail de Marchand reste des plus précieux pour l’étude scientifique des écrits du Secrétaire. La première partie de l’étude, en particulier, examine chaque texte de manière systématique, en les situant dans leur contexte historique, en faisant un point philologique concernant leur élaboration, en les datant précisément, en les commentant pour eux-mêmes et enfin en les resituant dans l’ensemble des thématiques machiavéliennes et des autres écrits. Ce travail systématique et érudit permet ainsi au chercheur moderne de se repérer avec aisance dans les nombreux opuscules plus ou moins inédits et édités de manière dispersée. La seconde partie de son travail propose une étude diachronique des acquis précédents d’une part dans trois grandes classifications : la Toscane, l’ordonnance et les nations étrangères, d’autre part en proposant de comprendre l’évolution de la pensée de Machiavel de 1498 à 1512. Au final,

²¹⁸ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli, Op. cit.*

²¹⁹ Guidi, A., *Un Segretario militante. Op. cit.*

cet ouvrage constitue un apport de référence pour établir la biographie de Machiavel sur la période et pour étudier la naissance de sa pensée. Néanmoins, du fait de sa date de parution, 1975, il souffre de l'absence de l'existence d'une édition critique des lettres, rapports et légations de Machiavel sur la période. De fait, à ce moment-là, s'il existe de nombreuses éditions de ces textes, aucune édition scientifique moderne de référence n'existe. L'édition Einaudi ne paraît qu'en 1985, et elle reste limitée aux légations. Jean-Jacques Marchand ne peut donc compléter son travail en l'appuyant sur cet autre aspect de l'œuvre du Secrétaire, bien plus important en volume. L'édition complète des lettres de Machiavel, établie et publiée en grande partie sous sa direction commence en 1985 et n'est pas encore terminée aujourd'hui, puisqu'il manque encore les années 1508 à 1512. De plus, l'étude et la publication de la documentation des archives de la République florentine ne sont également pas commencées en 1975, puisqu'elle ne paraît qu'à partir de 1988²²⁰. L'étude de Jean-Jacques Marchand souffre donc, dans son érudition strictement machiavélienne, du manque d'édition de cet énorme corpus. Elle reste néanmoins l'ouvrage de référence pour l'étude des textes politiques rédigés par Machiavel en-dehors de sa correspondance avant 1512. Jean-Jacques Marchand indique ainsi que si sa thèse principale consiste dans la continuité entre le Secrétaire et le Penseur, elle ne doit pas oblitérer l'évolution de sa pensée²²¹. Pour Marchand, la confrontation de Machiavel avec César Borgia constitue une césure dans la vie et la pensée du Secrétaire²²². Ce dernier découvre alors le pouvoir de la force et ce moment initial de 1503 lance une évolution de la pensée Machiavélienne. Pour Marchand, avant 1503, Machiavel est un homme qui raisonne très abstraitement et qui, à partir de sa rencontre avec César Borgia, intègre l'importance de la force et développe dès lors les concepts de fortune, *virtù* et occasion²²³. Se confrontant aux idées reçues de la classe politique dominante de son époque, Machiavel engage alors une théorie résolument tournée vers l'action réformatrice, qu'il met en œuvre à travers le dispositif de l'ordonnance de la milice vers 1506²²⁴. Jean-Jacques Marchand suggère que l'approfondissement théorique définitif est dès lors lié à l'inactivité

²²⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, 2 volumes, Genève, Droz, 1993 ; Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, Genève, Droz, 1988 et Guidi, G., *Lotte, pensiero e istituzioni politiche nella Repubblica fiorentina dal 1494 al 1512*, Firenze, Olschki, 1992, trois tomes.

²²¹ Marchand, J.-J., *Niccolò Machiavelli, Op. cit.*, p. 395.

²²² Cf. en outre Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia dans la pensée de Machiavel », in *Revue suisse d'histoire*, XIX (1969), pp. 327-355.

²²³ Marchand, J.-J., *Niccolò Machiavelli, Op. cit.*, p. 393.

²²⁴ Marchand, J.-J., *Niccolò Machiavelli, Ibid.*, pp. 393-394.

forcée et à la défaite qui transforme l'action résolue en une foi dans la possibilité de cette dernière²²⁵.

Andea Guidi²²⁶, dont l'ouvrage est préfacé par Jean-Jacques Marchand²²⁷, le complète et le prolonge en ce sens. Appuyé sur l'édition précédemment évoquée et sur des documents encore inédits des archives florentines²²⁸, ce travail met en évidence trois points essentiels de l'activité et de la vie de Machiavel : son caractère d'« homme nouveau », ni humaniste ni membre de l'oligarchie traditionnelle²²⁹, son insertion dans la vie politique florentine d'un point de vue partisan malgré son appartenance à l'administration²³⁰ et son engagement dans la création et l'évolution de la milice florentine²³¹. Ces trois points sont extrêmement originaux pour l'époque d'un point de vue politique et on peut les considérer comme emblématiques de la singularité du Secrétaire. Guidi poursuit donc un travail d'historien et de philosophe, tranchant dans certaines des plus célèbres controverses à propos du Secrétaire en s'appuyant sur une documentation que l'on est en droit d'estimer complète. Son propos est essentiellement centré autour de la Milice, 230 pages sur 380²³², de l'histoire de son organisation et de sa signification politique concrète pour Machiavel. Il ne s'agit donc pas d'une vision d'ensemble de la signification de cette période pour Machiavel, mais bien d'un recentrage sur une des questions absolument décisives et très controversée de la pensée du florentin, à l'aide d'une documentation complète et sur un corpus déterminé et contextualisé²³³.

Notre propre travail se situe dans cette direction, mais entend aller au-delà. Outre le rappel des acquis indispensables, nous entendons prolonger l'effort vers certaines questions historiques qui nous semblent utiles pour mieux appréhender l'auteur et sa pensée. En effet, Marchand et Guidi, en historiens scrupuleux, réduisent volontairement leur propos et leur objet d'étude. De ce fait, ils n'envisagent pas de questions qui

²²⁵ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli*, *Ibid.*, p. 394.

²²⁶ Guidi, A., *Un Segretario militante*. *Op.cit.*

²²⁷ Guidi, A., *Un Segretario militante*. *Ibid.*, préface de Jean-jacques Marchand, pp. 9-15.

²²⁸ Guidi, A., *Un Segretario militante*, *Ibid.*, pp. 389-452.

²²⁹ Guidi, A., *Un Segretario militante*, *Ibid.*, pp. 107-138.

²³⁰ Guidi, A., *Un Segretario militante*, *Ibid.*, pp. 139-158.

²³¹ Guidi, A., *Un Segretario militante*, *Ibid.*, pp. 159-388.

²³² Guidi, A., *Un Segretario militante*, *Idem*. On peut noter en sus que l'ouvrage ne contient aucune conclusion séparée. Les « *considerationi finali* », pp. 381-388, appartiennent à l'analyse de la milice.

²³³ Cf. Descendre, R., note de lecture sur « Guidi, A., *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli* » in *Laboratoire italien*, « Justice et armes au XXVIème siècle », Lyon, 10-2010, ENS éditions, 2010, pp. 239-242.

déborderaient le cadre de l'historien. Ainsi, le rapport entre l'« homme nouveau » Machiavel et les oligarques ne suscite aucune interrogation sur ses implications philosophiques. Pourtant, il n'est pas indifférent à l'historien des idées qui doit réfléchir sur le statut de la description des rapports entre la noblesse et le peuple chez Machiavel, thème rencontré dans chaque grand écrit théorique du florentin, de savoir quels liens précis et concrets Machiavel eut avec les représentants de l'aristocratie florentine et quelles possibilités nouvelles de les penser furent offertes par le contexte de la République. Dans ce cadre, formuler des hypothèses sur l'identité et les raisons de ces rapports devient indispensable et peut s'avérer fécond. Notre objectif dépasse le point de vue de l'historien et entend lui poser des questions qui importent au philosophe des idées politiques. De ce point de vue, et contrairement à ces deux grands érudits, nous entendons sortir du champ strict de l'histoire en l'interrogeant afin de revenir à celui de la philosophie politique, pour qui Machiavel reste un point focal de basculement vers la modernité. La question de la compréhension et de l'intérêt de la pensée de Machiavel se trouve ainsi derechef au cœur de l'interrogation.

Hormis ces travaux récents, Machiavel n'est donc que rarement pleinement envisagé dans sa dimension de professionnel de la politique. L'effet du « travail de l'œuvre » produit ici une sorte de paravent qui masque l'évidence. De fait, avant d'être écrivain, Machiavel est un fonctionnaire de la chose publique. L'antécédence n'est pas seulement temporelle. Dans toute sa correspondance ultérieure, le Florentin revient sur son passé d'activité en montrant une nostalgie manifeste et signe même « quondam secretarius »²³⁴. Ses interlocuteurs ne l'oublient pas et convoquent plus souvent l'ancien fonctionnaire que l'auteur du *Prince* ou des *Discours* voire de *L'art de la guerre*. Le dernier texte est en effet publié tardivement, en 1521, et les précédents ne le sont pas. Leur diffusion dans les cercles florentins est due au passé de Machiavel, et à la considération dont il jouit pour avoir repris Pise et créé la milice, pour son engagement et les discussions qu'il mène sur la place publique. Pour les florentins de l'époque et pour Machiavel lui-même, il est un professionnel de la politique. Ainsi Guichardin, lorsqu'il le rencontre pour la première fois et lui écrit, renvoie immédiatement à son glorieux passé de secrétaire de la République

²³⁴ Cf. lettre de Machiavel à Vettori du 9 avril 1513, *TIII*, tome II, p. 335. « Autrefois secrétaire », comme le souligne en note de bas de page Barincou.

l'homme qui cherche désormais un prêcheur pour le carême²³⁵. Cette dimension nous semble donc sous-estimée à la fois parce qu'elle est évidente mais aussi parce qu'elle ne semble pas forcément féconde à première vue. De ce point de vue, la séparation entre les historiens et les philosophes voire les politologues nous apparaît fortement dommageable. Si Machiavel est ainsi clairement, toute sa vie, un professionnel de la politique, il nous semble que dès lors, si les conditions historiques s'y prêtent, il est permis d'envisager l'hypothèse que ses œuvres soient le produit d'une communication politique propre, qu'il nous faut dégager. Plus profondément encore, il convient d'interroger le rapport nécessaire entre sa vie et son œuvre d'un point de vue philosophique : comment se fait-il que celui qu'on considère comme l'inventeur de la science politique moderne, celui qu'aucun historien des idées politiques ne peut ignorer, qu'aucun politologue ne peut passer sous silence, doive, pour être compris, être l'objet d'une analyse historique aussi poussée ?

B) La signification de la vie et de l'engagement de Machiavel.

1) *Une vie de haut fonctionnaire constituée de rapports et de responsabilités dans un contexte exalté.*

Machiavel est élu à la tête de la seconde chancellerie florentine les 15 et 19 Juin 1498²³⁶ et Rubinstein montre que Ridolfi commet une erreur en indiquant qu'il aurait été désigné par le Conseil des Requêteurs le 28 mai 1498²³⁷. Il prouve clairement que le poste de Machiavel correspondit effectivement à celui de Second Chancelier, réélu le 27 janvier 1500²³⁸, puis chaque année jusqu'en 1512²³⁹. Il précise la nature de cette fonction, créée en 1437. Le titre complet inclut « delle lettere ». Le Second Chancelier se voit donc confier plus particulièrement la correspondance de la Seigneurie à l'intérieur du « dominio », ce domaine où la Cité de Florence exerce sa suzeraineté. A partir de décembre 1483,

²³⁵ Lettre de Guichardin à Machiavel du 17 mai 1521, *Till*, tome II, p. 446.

²³⁶ Rubinstein, N., « The Beginnings of N. Machiavelli's in the Florentine Chancery », in *Italian Studies*, XI (1956), p. 72. La note 1 p. 72 indique les documents sis aux Archives florentines et leur première édition par Fanfani P. et Passerini L. dans leur édition de *Le opere di Niccolò Machiavelli*, tome I, Florence, 1873, p. LIX. L'appendice II de cet article les transcrit pp. 90-91.

²³⁷ Ridolfi, R., *Machiavel, Op.cit.*, p. 27, corrigé par Rubinstein, N., « The beginnings », art. cit., pp. 72-73.

²³⁸ Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, p. 76.

²³⁹ Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, pp. 84-85.

l'autorité du premier chancelier est réaffirmée mais les secrétaires et leurs coadjuteurs disposent d'une grande flexibilité dans leurs fonctions, selon les besoins du moment, et de réelles possibilités d'autonomie dans leur travail²⁴⁰. De fait, en tant que Second Chancelier, Machiavel est, par là même, Secrétaire. Son poste est donc doublé par nature²⁴¹. L'adjonction de la fonction de chancelier des neufs de la milice, le 12 janvier 1507, se fit naturellement²⁴² et il s'agit bien entendu d'un des arguments sur lesquels Guidi insiste à juste titre pour montrer que la milice est véritablement un projet propre au Secrétaire²⁴³. L'essentiel de sa fonction, outre la correspondance et donc la milice, revêt des missions diplomatiques. Machiavel ne figure pas comme une exception dans cet emploi puisque ses prédécesseurs étaient également employés de cette manière²⁴⁴. Cet office implique d'entrée une relation particulière à la politique, marquée par la communication. Machiavel a un rôle de fonctionnaire qui doit permettre la compréhension de l'esprit de la politique de la Seigneurie aux exécutants qui sont en campagne avec l'armée ou qui administrent une ville sujette ou une région. Il s'agit clairement de communication politique interne. En tant qu'orateur, ce positionnement est beaucoup moins clair et il est nécessaire d'éclaircir à qui le Secrétaire s'adresse et ce qu'il est fait de ses missives avant de trancher. Il est néanmoins certain, en première analyse, que le roulement des membres des principaux conseils exécutifs florentins amène à considérer que ses missives s'adressent à l'ensemble des membres susceptibles d'être élus.

Son élection est restée quelque peu énigmatique, puisque fort peu de documents nous sont parvenus concernant les activités qui, avant son élection, auraient pu justifier ce choix. Il fut un candidat sérieux lors de l'élection précédente, mais fut barré par une Seigneurie acquise aux idées savonaroliennes qui lui préféra deux personnes condamnées ensuite pour leurs actions en faveur du Frère²⁴⁵. L'élection de Machiavel, et celle de Vespucci concomitamment, se fit dans un climat de chasse aux sorcières, un mois après

²⁴⁰ Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, pp. 76-78.

²⁴¹ « In reality, Machiavelli was, as Second Chancellor, also one of the secretaries », Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, p. 85.

²⁴² Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, p. 85.

²⁴³ Guidi, A., *Un Segretario militante*, *Op. cit.*, pp. 210-258 pour son activité dans la création de la milice et le recrutement de ses membres et pp. 353-380 pour le délicat problème de la gestion par un nouveau conseil de l'administration juridique des membres de la milice et de leur emploi militaire, la justice et les forces armées ayant déjà des conseils dédiés.

²⁴⁴ Rubinstein, N., « The Beginnings », *art. cit.*, p. 85.

²⁴⁵ Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, pp. 79-80.

l'arrestation de Savonarole, après le licenciement des deux savonaroliens nouvellement élus²⁴⁶. Andréa Guidi a apporté une dimension essentielle à ce débat en prouvant de façon convaincante que cette élection procède d'abord d'une évolution dans la Chancellerie, où la nécessité d'hommes nouveaux plus professionnels de la politique qu'érudits se fait sentir²⁴⁷. L'éviction de Machiavel, en 1512, procède d'une situation comparable, avec le retour des Médicis et leur méfiance envers les républicains et les sodériniens²⁴⁸. Machiavel n'est pas un humaniste traditionnel, comme on l'a souvent relevé²⁴⁹. Toutefois, sa place n'est pas celle dévolue traditionnellement aux grands humanistes. Le responsable officiel de la Chancellerie est Marcello Adriano Virgilio, reconnu à son époque pour être un érudit donnant des cours au studiolo de Florence. Par conséquent, l'objection ou la surprise de son élection doivent être nuancées. Son poste est clairement second par rapport à son supérieur. Ses émoluments sont moitié moindres de celui-ci. Son poste est donc beaucoup plus technique et moins prestigieux. Il exige moins ces qualités d'humaniste qu'on a pu supposer obligatoires. D'autre part, Machiavel possède son latin²⁵⁰, a recopié de *De natura rerum* de Lucrèce²⁵¹, et, même si on ignore véritablement comment il a parfait sa formation, écrit de toute évidence de manière déjà élégante et à des individus d'importance²⁵². L'ensemble des membres de la Chancellerie possède, semble-t-il, un latin classique puisque même Agostino Vespucci, un de ses membres subalternes, peut se vanter d'être capable de plagier le style Ciceronien²⁵³.

L'activité politique de Machiavel avant 1498 est assez mal connue. Les hypothèses les plus probantes portent sur son appartenance au mouvement républicain non savonarolien. L'état actuelle de la critique historique a établi que lors de son élection, Machiavel bénéficie d'une Seigneurie anti-savonarolienne et républicaine, favorable au Grand Conseil. A partir de ce fait et de l'activité effective de Machiavel lors de ses années de pratique, on peut considérer et supposer qu'il appartenait à certains de ces cercles. La

²⁴⁶ Rubinstein, N., « The Beginnings », *Ibid.*, pp. 81-82.

²⁴⁷ Guidi, A., *Un segretario militante*, *Op. cit.*, pp. 107-138.

²⁴⁸ Rubinstein, N., « The Beginnings », art. cit., p. 86.

²⁴⁹ Guidi, A., *Un segretario militante*, *Op. cit.*, pp. 48-90 pour une étude fine de l'éducation que Machiavel et les membres des « classes moyennes » de sa génération ont reçue.

²⁵⁰ On a pu suivre quelques éléments de sa formation grâce au témoignage du livre de souvenirs de son père, cf. Bernardo Machiavelli, *Libro e ricordi*, Florence, Le Monnier, 1954.

²⁵¹ Le manuscrit a été retrouvé à la bibliothèque Vaticane.

²⁵² Cf. lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Till*, pp. 9-12.

²⁵³ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177. « J'atteste Dieu, tel est le point où nous exultons, que je t'écrirais une épître à la Cicéron si j'en avais le temps, mais je ne l'ai pas. »

lettre bien connue de Machiavel rapportant et jugeant les sermons de Savonarole à Ricciardo Becchi²⁵⁴ et la lettre de recommandation de Pietro Dolfino²⁵⁵, ecclésiastique reconnu et anti-savonarolien notable, montrent que le futur Secrétaire appartient à cette faction, ou au moins lui donne des gages, gravite autour d'elle. Il est important de noter qu'à ce moment Machiavel ne se situe pas dans un courant antichrétien ou anticatholique, mais bien anti-savonarolien. Ridolfi porte un jugement assez négatif sur la lettre à Becchi²⁵⁶, qui fait fi de la bonne volonté de Savonarole et le peint comme un opportuniste. Il accorde que Machiavel devait, en jeune homme plein de vie, se sentir passablement étranger à la mystique ascétique du frère, mais juge triste qu'il le brocarde et l'accuse en concluant : « Et c'est ainsi, à mon avis, qu'il va réglant sa marche sur celle des événements et va donnant couleur à ses menteries. »²⁵⁷ Dans sa biographie de Savonarole, Ridolfi identifie le destinataire comme l'ambassadeur florentin auprès du Pape, Ricciardo Becchi²⁵⁸, personnage important. L'association de ces deux lettres permet de subodorer l'alliance, autour de la candidature et de la personne du jeune Machiavel, d'une tendance religieuse liée à la Curie romaine et de membres des cercles républicains. Machiavel n'est donc pas un inconnu des Seigneurs. A notre sens, et Andréa Guidi a établi cette nouveauté historiographique essentielle, il est un partisan, « un segretario militante ».

Contrairement à Marcello Virgilio, son supérieur direct à la tête de la première chancellerie qui est un humaniste traditionnel, au-dessus des factions et servant un intérêt général théorique tenant lieu de patriotisme dans l'humanisme florentin traditionnel, Machiavel est l'homme des républicains, son patriotisme n'est pas théorique mais pratique et il vise à le concrétiser. Il est élu contre un partisan de Savonarole et à la place d'un autre de ceux-ci. Cette élection rappelle qu'avec leur chute, la nouvelle République connaît une période de troubles où les factions prennent une place importante. Ses réélections jusqu'en 1512 marquent, d'une certaine manière, la capacité des républicains à maintenir les leurs dans l'administration, à moins que l'équipe constituée ne fasse l'objet d'un

²⁵⁴ Lettre du 9 mars 1498 à Ricciardo Becchi (orthographié par erreur Bechi avant la correction de Ridolfi in *Vita di Girolamo Savonarola*, Roma, Belardetti, 1952, vol. II, p. 201), *Till*, tome I, pp. 9-12.

²⁵⁵ Lettre de recommandation de Pietro Dolfino au Cardinal Francesco Todeschini Piccolomini (futur Pie III) du 20 mars 1498, en faveur de Machiavel éditée par Giorgio Varanini, « un intervento di Pietro Dolfino in favore del Machiavelli », in *Lettere italiane*, anno XIV, N°1, Gennaio-marzo 1962, pp. 190-192.

²⁵⁶ Ridolfi, R., *Vie*, *Op. cit.*, p. 21.

²⁵⁷ Lettre de Machiavel à Ricciardo Becchi du 9 mars 1498, *Till*, tome I, pp. 11-12.

²⁵⁸ Ridolfi, R., *Vita di Girolamo Savonarola*, *Op. cit.*, vol. II, p. 201.

consensus interne sur son efficacité. Les historiens ont souvent voulu voir dans sa victoire une surprise, alors qu'en fait il s'agit d'un tournant décisif qui avait déjà eu lieu. A la fin du régime médicéen, les responsables de factions entendent, autant que possible, noyauter l'administration de la République avec des hommes de confiance. La fort courte durée des mandats des responsables politiques, souvent deux mois, marque l'importance du gouvernement dans l'ombre de ceux qui peuvent contrôler les nominations, comme ce fut le cas sous les Médicis, mais aussi de l'administration. En revanche, les fonctionnaires sont élus annuellement et sont généralement réélus, ce qui leur permet de peser durablement sur la politique. *De facto*, Machiavel et ses plus proches collaborateurs passeront presque quinze années ensemble, avec un renouvellement fort mince du personnel. On peut affirmer que l'élection de Machiavel marque la constitution d'une équipe administrative, qui, malgré les changements de Seigneurie, va se maintenir pendant toute la République. Si, au plus fort de sa position, Machiavel sera détesté par le parti aristocrate et si on tentera de lui faire perdre son poste ou au moins sa réputation par des procédés détournés²⁵⁹, son poste et celui de ses subalternes seront toujours prorogés. En ce sens, on peut affirmer que l'élection de Machiavel ne fut pas un hasard ni une surprise. Pour ce poste second dans la hiérarchie et plus technique, il bénéficiait d'appuis suffisants pour pouvoir ensuite, par sa pratique, devenir un rouage essentiel de l'administration florentine. Après tout, même le fait d'être détesté par ses adversaires peut être interprété comme une marque d'estime pour ses compétences.

Machiavel, une fois élu, se voit en charge de nombreuses fonctions à la Chancellerie. Certes, ses attributions sont en théorie assez précises et portent sur l'intérieur, mais, très vite, et comme tous ses collègues, Machiavel est employé selon les besoins, les nécessités, l'urgence. Fachard a montré, confirmant ainsi les propos de Rubinstein, avec sa biographie du collègue et ami de Machiavel Biagio Buonaccorsi²⁶⁰, que l'emploi à la Chancellerie impliquait des missions à l'extérieur du territoire florentin²⁶¹. Très rapidement, et cela est fort bien documenté par exemple avec le tome II des *Opere* par

²⁵⁹ Nous faisons allusion ici à la tentative de dénonciation anonyme pour bâtardise, qui aurait fait perdre à Machiavel sa condition de citoyen et donc son poste, fin 1509. Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 27 décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 199-200.

²⁶⁰ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, Bologna, Massimiliano Boni, 1976.

²⁶¹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Op. cit.*, pp. 70-105, où sont présentées les 5 légations de Biagio, dont 4 avant 1512. Si l'ensemble est déséquilibré en faveur de Machiavel, Biagio va tout de même à Pise, en France, à Mantoue et à Rome en 6 ans !

Corrado Vivanti²⁶², Machiavel part en missions diplomatiques pour le compte de la République. D'autre part, il est sans doute le fonctionnaire qui suit de plus près l'affaire de la reconquête de Pise, puisqu'à chaque moment intense de cette guerre qui dura de 1494 à 1509, le Secrétaire est envoyé sur place, principalement pour assurer l'intendance de la soldatesque. Outre les missions diplomatiques qui le conduiront à travers l'Italie et l'Europe et l'affaire pisane, Machiavel est chargé de superviser la répression des troubles et de veiller à l'application de la justice à l'intérieur du territoire rural sujet de la République. Souvent, il assiste aux *pratiche*, réunions consultatives de délibération entre les citoyens où il prend en note les interventions des participants²⁶³. Dans le détail, on compte vingt-deux *pratiche* dont le compte-rendu est de la main de Machiavel. Cela ne signifie pas mécaniquement qu'il ait assisté à ces réunions, puisqu'il est possible qu'il les ait recopiées au propre, par exemple. Toutefois, son statut hiérarchique assez élevé par rapport à ses collègues laisse supposer sa présence directe. On ne voit pas le Secrétaire recopier servilement les notes de ses collègues, sauf exception. De plus, dans les quelques exemples où on possède un exemplaire de sa main et un autre écrit par quelqu'un d'autre, il ne s'agit jamais de pur recopiage. Pour cette même raison, on peut supposer qu'il assista à plus de *pratiche* qu'il n'en a rendu compte par écrit. On peut ainsi établir que Machiavel assista donc et écrivit, au moins en partie, le compte rendu des *pratiche* du 2 septembre 1498²⁶⁴, de début juin 1499²⁶⁵, de sa suivante immédiate du 14 juin 1499²⁶⁶ et de la plus grande partie de la seconde du 26 juin 1499²⁶⁷. Il rédige également un court compte-rendu d'une séance début septembre de la même année²⁶⁸, puis la *pratica* du 15 octobre 1499²⁶⁹ et celle du 18 décembre 1499²⁷⁰. A nouveau, il rédige presque complètement la *pratica* du 17 juillet 1502²⁷¹. De même, la *pratica* du 27 et les deux du 28 septembre 1504 sont écrites

²⁶² Cet aspect du travail de Machiavel est documenté de manière tout à fait intéressante depuis fort longtemps. Ainsi, en français, dès 1837, Buchon donne une sélection tout à fait acceptable des légations jusqu'en 1512, dans l'ordre chronologique et de la page 162 à la page 543 du tome II de l'édition des *Œuvres complètes*, aujourd'hui accessible sous forme numérisée via Gallica.

²⁶³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, 2 volumes, Genève, Droz, 1993 et Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, Genève, Droz, 1988.

²⁶⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Op. cit.*, volume 1, pp. 102-104.

²⁶⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 1, pp. 165-167.

²⁶⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 1, pp. 167-169.

²⁶⁷ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 1, pp. 171-174.

²⁶⁸ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 1, pp. 220-221.

²⁶⁹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 1, pp. 237-239.

²⁷⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 1, pp. 268-269.

²⁷¹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 2, pp. 832-834, et note 3 p. 833.

de sa main²⁷². Denis Fachard nous propose même une photocopie intégrale de la *pratica* du 29 mai 1505, retranscrite de la main de Machiavel²⁷³. Le 16 juillet 1505, Machiavel prend en note les longs débats²⁷⁴. Le 13 septembre 1505, Machiavel se donne la peine de retranscrire une *pratica*²⁷⁵ prise en note par quelqu'un d'autre²⁷⁶. Il fait de même pour celles du 20 mai 1506²⁷⁷, du 6 octobre 1507²⁷⁸ ainsi que pour l'importante *pratica* du 13 décembre 1507²⁷⁹. Ces variantes sont dues à des cahiers différents où sont inscrites ces *pratiche* et suggèrent fortement la tenue d'archives et de copies d'archives. Auparavant, il avait enregistré celle du 5 mai 1506²⁸⁰. De même, il rend compte de celle du 16 novembre 1508²⁸¹ puis de celles, successives du 6 juillet 1509²⁸², du 3 août 1509²⁸³ avant de recopier celle du 13 août 1509²⁸⁴.

Il intervient quelquefois au cours même des *pratiche*. Ainsi lors de celle du 8 mai 1499, il approuve avec d'autres des propos tenus auparavant par un orateur²⁸⁵. De la même manière, il est noté le 30 juillet 1507 qu'il confirme les propos prêtés à Francesco Gualterotti par Filippo dell'Antella²⁸⁶. Peu après, le 16 août 1507, il est cité parmi les personnes qui approuvent l'avis donné²⁸⁷. Le même jour, lors d'une autre *pratica*, il acquiesce à la nomination d'un Ambassadeur²⁸⁸, fait de même le 24 septembre 1507²⁸⁹ et le 15 octobre 1507²⁹⁰. Toutefois, ce changement de posture dans les *pratiche* et leur déroulement, où il apparaît de plus en plus actif et de moins en moins simple secrétaire, se

²⁷² Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Ibid.*, volume 2, pp. 1016-1019.

²⁷³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Op. cit.*, pp. 9-12 et 2 pages de photocopie entre la page 12 et la 13.

²⁷⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 31-34.

²⁷⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 64-69.

²⁷⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 59-64.

²⁷⁷ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 79-81, retranscrite par Machiavel pp. 81-83.

²⁷⁸ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 120-121, retranscrite par Machiavel pp. 121-122.

²⁷⁹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 153-157, retranscrite par Machiavel après quelques mots de Biagio Buonaccorsi pp. 158-163.

²⁸⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 77-78.

²⁸¹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 210-212, après l'introduction et le début de la retranscription par Biagio Buonaccorsi. Les deux hommes ont du être présents.

²⁸² Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 227-231.

²⁸³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 231-232.

²⁸⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, pp. 233-234 recopiée pp. 234-236.

²⁸⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Op. cit.*, volume 1, p. 155, « confermo quanto haveano decto quelli, che si dovessi dilatare la cosa ».

²⁸⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Op. cit.*, p. 106.

²⁸⁷ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, p. 109.

²⁸⁸ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, p. 110.

²⁸⁹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, p. 118.

²⁹⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Ibid.*, p. 129.

manifeste le 16 octobre 1507, lorsqu'il prend la parole pour approuver et compléter les propos précédents²⁹¹. Il est curieux d'ailleurs que son intervention soit coupée. S'est-il arrêté de lui-même parce que tous connaissaient son point de vue ou le secrétaire de séance n'a-t-il pas jugé nécessaire de tout noter ? Nous penchons plutôt pour la première solution, puisque rien ne justifierait véritablement la seconde, dans la mesure où il s'agit de documents d'archives qui doivent être complets par définition. A nouveau, le 22 octobre 1507, il approuve la résolution de « profiter du bénéfice du temps et se faire quelques amitiés »²⁹². Il marque la même approbation aux résolutions proposées les 2 et 6 novembre 1507²⁹³. Il confirme les propos de Gulterotto le 8 novembre 1507²⁹⁴ mais nuance son adhésion le 15 novembre 1507²⁹⁵. Il prend la parole plus longuement encore le 14 décembre 1507²⁹⁶. Le lendemain, il prend encore la parole²⁹⁷ alors que la *pratica* finit par le désigner pour être envoyé en légation auprès de l'Empereur²⁹⁸. Le 22 janvier 1508, il se contente d'approuver Giovambattista Ridolphi²⁹⁹. Il prend position pour Gualterotto le 30 septembre 1509³⁰⁰ et approuve à nouveau l'avis général le 16 octobre 1509³⁰¹. On peut ainsi établir très clairement une inflexion de sa position. Jusqu'en 1507, Machiavel n'intervient pour ainsi dire jamais dans les *pratiche*. Il les prend parfois en note, et, au mieux, se contente de confirmer une affirmation en tant que secrétaire. A partir de ce moment, sans doute du fait de son influence politique grandissante au sein de la Chancellerie, il lui est possible d'intervenir, de donner son avis comme s'il était, lui aussi consulté. Bref, Machiavel devient un sage parmi les sages, ou en tout cas commence à se

²⁹¹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 133 : « *Idem* circa le 2 prime. Circa la terza, non penserebbe manco ad levare la cagion di questo male come al capo principale della cosa prima. Della discordia de' San Gimignanesi, non vorrebbe accendere più foco, anzi spegnerlo et... ».

²⁹² Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 138.

²⁹³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, pp. 140 et 141-142.

²⁹⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 147.

²⁹⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 151 : « che si aspectassi la risposta da Francesco Vectori et si godessi el beneficio del tempo ; et quando pure si havessi ad deliberare altro, chiamare maggiore numero. »

²⁹⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 168 : « Niccolo Machiavelli dixè che si referiva a quello che era suto detto da più di : usare l'opera et il mezo di Francesco Vectori per comporre con Cesare, in quelli modi et con quelle conditioni che saviamente et prudentemente era sute ricordate da chi haveva discorso questa materia. »

²⁹⁷ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 174 : « Niccolo Machiavelli dixè che adheriva con quelli che dicevano che si mandassi per hora la lettera sol anel modo era disegniata. »

²⁹⁸ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 175.

²⁹⁹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 178.

³⁰⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 238.

³⁰¹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 240.

comporter comme tel et est nommément cité dans les listes des personnes ayant participé à certaines *pratiche*. Il s'agit d'un cas unique, puisque aucun autre secrétaire, pas même le Premier Chancelier, ne se trouve dans cette situation. Nous pouvons donc supposer un changement de statut significatif, prouvant les nombreuses affirmations sur l'ascension de Machiavel dans la sphère politique florentine. On constate également que certaines de ses lettres sont lues publiquement, ainsi au début des *pratiche* du 18 avril 1500³⁰² et du 2 mai 1500³⁰³, du 28 juin 1500³⁰⁴ et du 9 juillet 1500 où Machiavel est nommément cité comme auteur de la lettre en tant que chancelier et où il est au camp à Pise³⁰⁵. De même, lecture est faite de lettres de Machiavel aux responsables français et suisse du siège de Pise lors de celle du 15 juillet 1500³⁰⁶. Son nom est même cité par Guglielmo d'Antonio de'Pazzi parlant en son nom propre, lors de celle du 27 juillet 1500, avec Francesco della Casa³⁰⁷. Conséquemment, ses lettres lors de l'Ambassade au Roi de France sont lues publiquement le 17 août 1500³⁰⁸. Le 26 du même mois, on délibère d'ailleurs pour en prendre connaissance et déterminer la réponse à apporter³⁰⁹. Toutes les *pratiche* de cette période se font en référence aux lettres du Secrétaire et le 20 octobre 1500³¹⁰ puis le 27³¹¹, on lit encore publiquement ses lettres, comme le 5 décembre 1500³¹². D'autres lettres sont au programme de la *pratica* du 27 juin 1502³¹³, de celle du 18 novembre 1502³¹⁴ et des 13, 16 décembre 1502 et 3 janvier 1503, autour de l'affaire de Sinigaglia où Machiavel est un des rares témoins florentins directs³¹⁵. Le 9 juin 1503, certaines sont encore évoquées³¹⁶. Son nom est cité en tant qu'orateur en titre lors de la *pratica* du 21 novembre 1503, par

³⁰² Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Op. cit.*, volume 1, p. 345, note 2.

³⁰³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 350, note 1.

³⁰⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 380, note 12.

³⁰⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 394.

³⁰⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 400 et note 3.

³⁰⁷ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 417. On peut remarquer que Machiavel se voit attribué l'épithète de « supplischino », qui a trait au supplice, et que juste ensuite le même orateur lance l'idée d'envoyer deux ambassadeurs pour l'honneur du Roi de France, « avec un salaire tel que cela puisse servir. »

³⁰⁸ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 433.

³⁰⁹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 447, note 2.

³¹⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 490.

³¹¹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 1, p. 498.

³¹² Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 534.

³¹³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 810, note 3.

³¹⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 861 et note 3.

³¹⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, pp. 864-869.

³¹⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 940 et note 8.

Francesco Pepi, au nom des magistrats de la Cité³¹⁷, puis lors de la conclusion³¹⁸. La séance du premier juillet 1504 commence avec la lecture de la lettre du même jour de Machiavel à Antonio Giacomini Tebalducci³¹⁹. Le 12 avril 1505, au sein d'un ensemble conséquent de lettres, on annonce explicitement la lecture d'une lettre de Machiavel³²⁰. Le 23 mai 1505, Piero del Nero le cite nommément pour accomplir une mission³²¹. Messer Niccolo Altoviti souligne son impatience à pouvoir le lire le 30 décembre 1507³²². Il est nommé par son seul prénom dans la retranscription des *pratiche* de janvier à juin 1509, lors de l'intervention de Guglielmo de' Pazzi qui s'appuie sur une de ses lettres³²³. L'une d'entre elles est lue également le 7 novembre 1511³²⁴ ainsi que d'autres le 30 juillet 1512³²⁵, dernière mention de son nom dans les archives mises au jour par Fachard. On peut ici constater que la lecture des lettres de Machiavel se fait en fonction de l'importance de ses légations. On retrouve en effet les principales légations auprès du Roi de France après l'échec devant Pise et auprès de César Borgia lors de l'attentat de Sinigaglia, par exemple. On peut noter également que les interventions de citoyens qui le nomment viennent de proches de lui, liés familialement. On retrouve donc bien le type de lien classique dans la Florence de cette époque.

Au final, l'impression d'ensemble de ce corpus reste que Machiavel, secrétaire comme les autres, prend peu à peu, et surtout entre 1505 et 1507, une position originale, particulière. Il sort de son statut de haut fonctionnaire pour prendre une dimension proprement politique. Toutefois, il s'agit bien d'une double condition puisqu'il assume des tâches de secrétariat normales jusqu'au bout. L'intérêt de ces éléments réside dans leur concordance avec les éléments fournis par sa correspondance. Machiavel possède bien une « gens » qui l'utilise et qu'il utilise. Il acquiert une dimension politique indéniable acceptée par les Soderini qui lui permettent d'accéder à un statut de sage citoyen inédit pour un fonctionnaire de la Chancellerie.

³¹⁷ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 984.

³¹⁸ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 986.

³¹⁹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 1009.

³²⁰ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505, Ibid.*, volume 2, p. 1027.

³²¹ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Op. cit.*, p. 4.

³²² Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 177.

³²³ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 224.

³²⁴ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 254.

³²⁵ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512, Ibid.*, p. 352.

Parfois, il rédige également les discours que doivent prononcer les hommes au pouvoir afin de faire voter une loi, ainsi *Parole da dirle sopra la provisione del danaio, facto un poco di proemio et di scusa*³²⁶. Enfin, il élabore de manière totalement autonome une milice, depuis le texte législatif la créant jusqu'au recrutement de ses membres. Il s'agit là de sa grande œuvre, qui culminera dans la participation active et efficace de cette milice à la prise de Pise, fin 1509³²⁷. Ce survol des activités du Secrétaire permet de mettre en évidence l'activisme de Machiavel. Ce dernier ne se ménage pas, ne refuse jamais une mission et s'emploie avec la dernière énergie. Cette intense activité doit être soulignée pour elle-même. En effet, trop souvent le commentaire ou la biographie insistent sur un point particulier de son activité et ainsi en perdent une vision globale. Le travail de Machiavel est proprement colossal. Il écrit des milliers de missives. Nous parvenons à une estimation d'une lettre approfondie par semaine en moyenne sur quinze années, à la lumière de ce qui nous est resté. Bien entendu, les périodes de légation particulièrement délicates sont plus propices à l'établissement des correspondances, par l'éloignement du Secrétaire et du fait de la nature de ce genre de mission. Cette estimation quantitative ne rend donc pas compte de l'irrégularité fondamentale de cette activité, même s'il faut souligner également que l'activité de correspondance à l'intérieur du territoire florentin, souvent méconnue, constitue une part essentielle du travail du Secrétaire³²⁸. En effet, l'essentiel de son activité consiste à rendre compte lorsqu'il est en mission et à dicter des consignes lorsqu'il est à son bureau. Son poste implique un usage ininterrompu de la lettre, comme moyen d'action ou comme propédeutique à l'action. Sa clarté, sa concision, sa capacité à éclaircir les situations les plus confuses en font un correspondant prisé, même par ses adversaires politiques. Par confrontation, Fachard est obligé de convenir que Biagio Buonaccorsi, reste un fonctionnaire bien moins brillant, aussi bien par le

³²⁶ Cf. Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli, Op. cit.*, pp. 52-68 et en particulier pp. 59-60 sur la difficulté de connaître le lecteur du discours.

³²⁷ Cf. Guidi, A., *Un segretario militante, Op. cit.*, pp. 159-388.

³²⁸ On peut ici souligner, par exemple, que Buchon et Barincou sont plus complets que Vivanti lorsque ce dernier se borne à donner les lettres des légations alors que leurs traductions incluent certaines lettres à Giacometti tout à fait importantes.

style³²⁹ que par l'action³³⁰. Ainsi Biagio ne part que peu en légations comparativement à Machiavel, et uniquement en qualité subalterne de secrétaire³³¹.

Cette activité incessante est complétée par une vocation d'humaniste. Alors que Machiavel n'est de toute évidence pas élu pour son prestige d'homme de lettres, on doit constater un réel effort de sa part pour intégrer ce cercle. De fait, Machiavel multiplie des sortes de « rapports d'Ambassade » relatant à la fois les caractéristiques des pays traversés et les hauts faits politiques auxquels il a assisté. En effet, à l'issue de presque chaque légation importante ou lointaine, Machiavel écrit un court opuscule rendant compte de ce qu'il a vu, compris ou assisté³³². De plus, il écrit déjà des fantaisies littéraires en langue vulgaire, ses *Décennales*, afin de rendre compte, en vers, de la politique des années juste écoulées. Mais Machiavel n'en continue pas moins de se former. La critique a pu établir que ses lectures, et notamment ses lectures de classiques, ne se sont pas arrêtées avec son élection. Au contraire, au cœur même de ses voyages, Machiavel réclame divers ouvrages dont il est vraisemblable qu'ils l'aident à comprendre ce présent terrible dans lequel il se débat. Sa demande des *Vies* de Plutarque, alors qu'il est aux prises avec César Borgia, en est un exemple frappant³³³.

Il faut clore ce survol par une évocation de la situation politique de la République florentine. Machiavel se trouve, avec sa petite, mais prestigieuse patrie, au cœur du conflit européen entre les grandes monarchies qui se constituent. La France et l'Espagne, depuis 1494, ont fait de l'Italie l'enjeu de leur lutte pour la suprématie. Machiavel en a parfaitement conscience et doit surtout, au quotidien, vivre cette situation de puissance de second ordre prise dans les intérêts de plus puissants. Sur la période 1498-1512, la République florentine doit à la fois : maintenir l'unité de son territoire en proie à des accès d'indépendance ou des invasions de potentats voisins ; éviter de se déchirer entre factions rivales ; gérer une guerre intérieure avec la sédition de Pise, aidée par les puissances extérieures selon leurs intérêts ; maintenir l'alliance avec la France sans pour autant s'aliéner le Pape et ses alliés espagnols, plus près géographiquement ; éviter la descente avec une armée puissante pour son couronnement papal de l'Empereur du Saint Empire ;

³²⁹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, pp. 32-66.

³³⁰ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, p. 32.

³³¹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, pp. 13-20.

³³² Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli, Op. cit.*, les recense et les commente.

³³³ Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 21 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 216.

limiter les prétentions vénitiennes sur le territoire toscan ; limiter les ambitions papales, qu'elles soient le fait du Pape lui-même, de ses fils ou de ses partisans ; limiter les conséquences négatives du paradoxe inimaginable pour les autres États d'une république pauvre dont les particuliers sont parmi les banquiers les plus riches d'Europe ; éviter la fin de la république et le retour des Médicis, toujours prêt à un coup de main pour revenir au pouvoir. On a connu des situations plus calmes. Machiavel doit, en tant que fonctionnaire ainsi que comme partisan de la république, aider à la gestion de tous ces objectifs. Aucun ne peut être isolé des autres et traité à part. Tous se présentent à chaque instant et ensembles. Par conséquent, l'école de la pratique politique à laquelle est éduqué le Secrétaire a clairement poussé ses dons à leur paroxysme. On peut affirmer sans crainte que la durée de la République florentine est en grande partie due à l'efficacité du petit nombre de fonctionnaires dirigés par Machiavel³³⁴. Lorsque les Médicis reviennent au pouvoir, fin 1512, deux actions montrent clairement que la page républicaine est tournée : d'une part, ils ferment la salle du Grand Conseil, lieu symbolique de l'ouverture du pouvoir politique aux classes moyennes, et d'autre part ils licencient les membres principaux des fonctionnaires républicains de la chancellerie, Machiavel et Buonaccorsi. Marcello Virgilio, conformément à son statut d'érudit indépendant des factions, est maintenu en fonction.

Comme Corrado Vivanti le montre et selon une tradition historiographique désormais acquise, Machiavel, en tant que Secrétaire de la République florentine, se distingue par un zèle et un engagement qui attestent à la fois son attachement à sa patrie et son implication dans les cercles républicains favorables à un gouvernement « populaire », « large ». Il apparaît comme un homme de parti, comme le soutien à Soderini, le Gonfalonier à vie de la République à partir de fin 1502, aristocrate favorable au régime « populaire » tout en montrant de grandes capacités lors de la reconquête de Pise avec sa milice ou lors des légations très délicates. Par conséquent, pour les Médicis et les aristocrates, il ne saurait devenir un transfuge. Son professionnalisme, qui ne saurait être remis en cause, est trop fortement balancé par son engagement pour qu'ils estiment que l'intérêt de conserver ses compétences compense le risque qu'il représente étant donné son image publique. Une

³³⁴ Biagio et Vespucci le reconnaissent bien volontiers comme leur « padrone » à de nombreuses reprises. Cf. par exemple le début de la lettre d'Agostino Vespucci du 20 septembre 1500, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 25.

partie de l'action de communication de Machiavel, dans les années 1512 à 1518 à travers sa correspondance, ses prises de positions publiques et ses écrits, vise à inverser cette tendance et à apparaître davantage comme un professionnel de la politique que comme un factieux. Jamais le Secrétaire ne renie ses préférences républicaines, mais il tâche toujours de les nuancer³³⁵ ou de les justifier par les circonstances³³⁶. Ce statut particulier de sa situation ne peut être considéré comme absolument secondaire quand on connaît l'insistance de Machiavel à expliquer à ses interlocuteurs le caractère problématique de sa propre situation matérielle. La question donc de la situation d'émetteur du fonctionnaire se pose toujours lorsqu'il écrit, y compris après 1512. Reste à prouver, et c'est un de nos objectifs, sa fécondité pour l'interprétation de sa pensée et de ses écrits.

2) *L'unité fondamentale de l'homme*

Malgré cette scission fondamentale dans la vie de Machiavel, il ne faut pas oublier que ce dernier se considéra toujours comme un homme entier, alliant nature et culture, pour employer des termes anachroniques. Dans sa célèbre Lettre à Vettori du 10 décembre 1513, Machiavel décrit une de ses journées alors qu'il est en exil forcé de la cité florentine et maintenu à l'intérieur du territoire florentin sur ses terres rurales³³⁷. L'ex secrétaire montre la dualité de son existence. Le jour, il est un poulieux qui gère au plus juste ses maigres affaires, joue aux cartes et s'encanaille³³⁸ ; le soir, il s'habille en vêtement de cours, s'isole dans son bureau et converse avec les grands personnages du passé³³⁹. On peut noter, à ce propos, qu'il ne parle pas de philosophes, mais bien de politiques et d'historiens. De la même manière, dans sa célèbre dédicace au *Prince*, il fait sienne la dualité du peuple pour voir les grands. Il explique à de nombreuses reprises qu'il ne pourrait être un pur esprit, un penseur désincarné. Machiavel, en homme de la renaissance, allie parfaitement les diverses natures qui le composent. Il est l'amant de

³³⁵ Ainsi dans *L'art de la guerre*, où, prudemment, il met sur un pied d'égalité régimes républicaine et monarchique, ainsi, par exemple, à la fin du chapitre III du livre I l'avant-dernière réplique de Fabrizio qui indique que les troupes doivent être commandées et formées par leur souverain dans une monarchie ou un citoyen promu capitaine dans une république, comme si les deux choses étaient indifférentes. Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p.740.

³³⁶ Cf. *Discours sur la réforme de l'état à Florence fait sur la demande de Léon X*, daté de 1521, *til*, tome II, pp. 431-441.

³³⁷ Lettre de Machiavel à Vettori du 10 décembre 1513, *Till*, tome II, pp. 368-371.

³³⁸ *Ibid.*, p. 369.

³³⁹ *Ibid.*, pp. 369-370.

nombreuses femmes et fort peu fidèle. Plusieurs lettres de ses correspondants font état de ses conquêtes, dont au moins une en France³⁴⁰, et lui-même, outre une anecdote reprise d'Horace et dont l'authenticité est sujette à caution³⁴¹, narre ses amours de vieillard à plusieurs reprises³⁴². On peut conclure cette dualité par ses propres mots :

« Qui verrait nos lettres, honorable compère, et leur diversité, s'émerveillerait fort : il lui semblerait tantôt que nous sommes gens graves entièrement voués aux grandes choses, que nos cœurs ne peuvent concevoir nulle pensée qui ne fût d'honneur et de grandeur. Mais ensuite, tournant la page, ces mêmes gens lui apparaîtraient légers, inconstants, paillards, entièrement voués aux vanités. Et si quelqu'un juge indigne cette manière d'être, moi je la trouve louable, car nous imitons la nature, qui est changeante ; et qui imite la nature ne peut encourir le blâme. »³⁴³

En tant que fonctionnaire, il s'emploie à fond dans son travail, ne s'économisant jamais, distribuant avis et menant ses projets. Une fois écarté du pouvoir, il mène une activité intellectuelle de politique pendant 5 ans en écrivant ses deux grands traités, avant de se consacrer à la littérature théâtrale. Auparavant, il avait écrit la chronique en vers des événements du temps, il écrit des nouvelles, de courtes poésies... Il écrit ensuite l'histoire de Florence. Il est un homme de lettres accompli et reconnu. Mais il reste jusqu'au bout également un homme d'action, prêt à s'employer dès le moindre appel, jusqu'à sa mort. Son engagement auprès de Guichardin lors de la ligue de Cognac et sa candidature à son ancien poste une fois les Médicis renversés, alors même qu'il les avait ralliés, le prouvent. Enfin, c'est un compagnon apprécié et un ami fidèle, Vettori, Guichardin et les Soderini, par exemple, le tinrent en haute estime. Machiavel n'est jamais un homme isolé très longtemps. Il conserva ses amitiés à la Chancellerie durant ses 15 ans de travail. Le Secrétaire ne peut donc être réduit à une seule de ses facettes. Le considérer comme un philosophe, le lire comme un penseur inscrit dans l'histoire des idées, revient à se priver de la conception qu'il se faisait de lui-même. Ainsi, le penseur qui se fait jour après 1513 n'est pas un pis aller pour le Secrétaire déchu. Machiavel n'a jamais cessé d'écrire, mais il n'a pas non plus commencé lors de son exil. Celui-ci est une occasion qui lui permet une

³⁴⁰ Cf. lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 7 octobre 1510, *Till*, tome II, p. 247.

³⁴¹ Cf. lettre à Louis Guichardin du 7 décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 194-195, appelée souvent « lettre de la vieille ribaude ». Cf. Machiavelli, *Dieci lettere private*, a cura di Giovanni Bardazzi, Roma, Salerno Editrice, 1992, introduction pp. 7-10.

³⁴² Cf. par exemple les lettres à Vettori du 3 août 1514, *Till*, tome II, pp. 392-393 et du 31 janvier 1515, pp. 407-409.

³⁴³ Lettre à Vettori du 31 janvier 1515, *Till*, tome II, p. 408.

accentuation vers l'écriture, d'une part, mais nous soutenons également qu'il maintient son activité politique par l'écriture de ses traités.

Ceux-ci restent des actes : *Le Prince* est une offre de service aux Médicis, *Les Discours* une réflexion sur les conditions de l'avènement d'une république en Italie, à partir de Florence, pour servir à des républicains qui veulent agir. Machiavel ne discute pas avec Platon, Aristote, Ficin ou d'autres philosophes. Sur le modèle de Polybe, qu'il semble citer de mémoire et transformer³⁴⁴, il est prêt à utiliser leurs conclusions et leurs réflexions pour comprendre le réel. Si Polybe utilise les grands philosophes³⁴⁵ pour expliquer la réussite insolente de la République romaine via une remobilisation de la théorie classique du cycle des types de gouvernement, Machiavel est prêt à l'utiliser à nouveau en la réinterprétant pour comprendre l'échec de la République florentine. Mais cela ne saurait suffire. Machiavel entend réaliser cette république et agir en ce sens. L'écriture et la parole, même s'il ne nous reste que des traces indirectes de cette dernière, avaient pour finalité de permettre l'avènement d'une vision politique.

Avec l'écriture, Machiavel change de modalité d'action, mais sa finalité reste identique. Il entend promouvoir une République italienne, dont le centre serait Florence et dont la condition nécessaire d'existence est l'assimilation de Rome et des États de la papauté. Faute de cette vision politique d'ensemble, la personne de Machiavel et sa pensée semblent se disperser entre des éléments inassimilables et épars. Or, toute sa vie, Machiavel apparut à ses contemporains comme l'homme d'une pensée, singulière, à l'encontre des idées communes : « Je ne crois pas que votre philosophie soit jamais admise par tout le monde, par les fous comme par les sages »³⁴⁶.

La compréhension en termes modernes et offrant une perspective sociologique sur l'acteur politique que fut Machiavel peut emprunter deux schèmes explicatifs. Le premier est formé par l'analyse wébérienne du métier de l'homme politique dans sa célèbre

³⁴⁴ Cf. Machiavel, *Discours*, livre I, ch II, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 384-388, Polybe, *Histoire*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2003, livre VI, chapitre II, pp. 549-559. Cf. aussi sur ce point Roux, E., *Machiavel, la vie libre*, Paris, raisons d'agir, 2013, pp. 71- 74. Sur la question du lien entre Machiavel et Polybe pour la théorie de l'anacyclose, cf. Guelfucci, M.-R., « Anciens et Modernes : Machiavel et la lecture polybienne de l'histoire », in *Dialogues d'histoire ancienne*, 2008/1, pp. 85-104 et sa bibliographie.

³⁴⁵ Polybe, *Histoire*, *Op. cit.*, p. 552 : « la théorie de la transformation naturelle des divers types de gouvernement de l'un en l'autre a sans doute été exposée avec plus de rigueur par Platon et par quelques autres philosophes. »

³⁴⁶ Cf. lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177.

conférence sur « le métier de politique »³⁴⁷. Weber cite à deux reprises au moins Machiavel³⁴⁸, et surtout à la fin de son texte, lorsqu'il s'agit pour lui de décrire l'opposition historique entre éthique de la conviction et éthique de la responsabilité. Il cite alors à l'historien Machiavel, dans son *Histoire de Florence* : « Ils ont préféré la grandeur de leur cité au salut de leur âme. »³⁴⁹ Weber estime que Machiavel place ces termes dans la bouche d'un des héros de l'histoire de la cité florentine en contextualisant la citation dans le cadre de la lutte de Florence contre Rome, c'est-à-dire d'une Cité-État contre un État théocratique. Le citoyen florentin était dès lors déchiré entre son appartenance et sa fidélité à sa patrie et à sa religion. Weber ne mentionne pas la célèbre lettre de Machiavel à Vettori du 16 avril 1527 qui reprend pour le compte du Secrétaire lui-même cette citation³⁵⁰. C'est dans une des dernières lettres que Machiavel avoue ce trait fondamental de sa personnalité et de son action. Dès lors, la position Machiavélienne, fortement florentine, consiste sur le fond à écarter l'éthique de conviction religieuse de l'éthique de responsabilité et de l'éthique de conviction patriotique. Les *Discours* forment sur ce point une entreprise claire de rupture à l'égard de la religion chrétienne catholique en tant que cette dernière n'est plus nationale, ne peut plus renforcer le patriotisme et la cohésion de la cité, à l'image des religions antiques, et même se dresse contre ces convictions. Entre sa patrie et le salut de son âme, le chrétien ne se voit pas proposer un choix : seul le salut de l'âme doit être l'objet de ses soins constants. Il ne peut y avoir concurrence tant les plans sont à la fois séparés mais surtout totalement hiérarchisés. Le politique doit être subordonné au religieux, d'abord pour l'individu, ensuite pour les problèmes collectifs. De ce fait, pour Machiavel et ses contemporains, ce conflit irréductible que le néo-kantisme promeut et veut observer partout dans l'histoire de manière ici quelque peu anachronique ne se présente pas dans ces termes. L'éthique de la conviction n'existe que pour les fanatiques, pas pour les patriotes de cette époque. Il y a anachronisme à projeter ainsi sur la religion chrétienne à Florence aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles les idéologies totalitaires telles qu'elles apparaissent à la fin de la Première Guerre Mondiale. Pour

³⁴⁷ Weber, M., « le métier et la vocation d'homme politique », in *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 10/18, 1959, pp. 99 à 185.

³⁴⁸ Weber, M., « le métier et la vocation d'homme politique », in *Le savant, Ibid.*, p. 118 lors d'un passage soulignant l'importance des « lectures passionnées des rapports des ambassadeurs de la République de Venise et p. 181.

³⁴⁹ Weber, M., « le métier et la vocation d'homme politique », in *Le savant, Ibid.*, p. 181.

³⁵⁰ Cf. *Till*, tome II, p. 547.

Machiavel, nous ne sommes pas déchirés entre la religion et la politique, il s'agit de deux ordres différents et la sainteté est un ordre qui ne peut, en aucune mesure, se mesurer au politique.

Nous découvrons ici un trait étonnant de la modernité du florentin : l'effort conceptuel qui consiste à séparer le politique du religieux part certes du constat des choses du monde, mais il prend une ampleur, un sens philosophique que permet de saisir les analyses wébériennes. Au fond chez Machiavel, l'action humaine, responsable et éthique, peut commencer à se penser de manière autonome, sans une norme pré-requise tirée d'un au-delà. Cela ne suppose donc pas l'immoralisme ni l'amoralisme, cela suppose la création d'une éthique propre et autonome, comme son articulation avec le monde. La transcendance, chez Machiavel, n'est pas déjà donnée ; ou, tout au moins, elle ne joue pas dans le domaine de la politique. Cette dernière doit donc elle-même élaborer ses propres valeurs et normes. De ce point de vue, le patriotisme s'impose avec évidence et l'on comprend l'attachement de Machiavel à créer une Milice à l'intérieur et à souligner la puissance des états-nations en construction en France et en Espagne. La découverte du patriotisme fort de Machiavel engage ce moment de la reconsidération de sa position morale. Au nom de sa cité, Machiavel réinvente une morale construite sur une conviction ferme : la puissance de l'État se conjugue avec la liberté des citoyens. Il ne s'agit donc pas d'une éthique de la responsabilité « pure », qui envisagerait uniquement les conséquences des actes et impliquerait seulement un calcul. La meilleure preuve en est le caractère bijectif de cette assertion : la puissance de l'État assure la liberté des citoyens vis-à-vis de l'extérieur, et la liberté des citoyens à l'intérieur assure la puissance de l'État vis-à-vis de l'extérieur. Machiavel, ici, ne se fait pas seulement calculateur et n'est pas totalement idéologue. Il sent le mouvement de l'histoire et conjugue le calcul rationnel et l'engagement au service d'une cause. Machiavel préfère restituer le paradoxe afin de recouvrir pleinement la complexité du réel, sa nature dynamique. Finalement, on retrouve l'affirmation wébérienne selon laquelle les deux éthiques se conjuguent et doivent se conjuguer sous risque de sombrer dans la folie individuelle et collective³⁵¹. Une des caractéristiques de la pensée machiavélienne réside précisément dans cette tentative

³⁵¹ Weber, M., Weber, M., « le métier et la vocation d'homme politique », in *Le savant, Ibid.*, p. 182-183, pages magistrales où Weber entrevoit le risque des folies totalitaires staliniennes et nazies du fait de l'absence de compensation de l'éthique de conviction par l'éthique de responsabilité.

d'équilibre qui est la marque d'une action politique libre, c'est-à-dire d'une action qui se donne à elle-même ses normes dans un monde dynamique.

La vision du machiavélisme comme éthique de responsabilité avant tout, comme la thèse, pourtant non exprimée par Machiavel, que « la fin justifie les moyens » résulte d'une surévaluation du *Prince* et d'une ignorance à la fois des *Discours* et des actions entreprises par Machiavel. Cela porte un préjudice considérable au sens philosophique de sa pensée, puisqu'on lui applique, dès lors, le mot de Claude Lefort : « le nom donné à la politique en tant qu'elle est le mal »³⁵². Mais ce point, sans être évidemment totalement faux, ne constitue pas le cœur de la pensée machiavélienne. Il en est seulement un des points saillants, une conséquence importante et fortement formulée. Dès lors que cette conséquence devient promue cœur de sa pensée, non seulement on s'empêche d'accéder à la richesse de la pensée de Machiavel, mais on se fourvoie en pensant qu'il a pu exister, en politique, une position qui promusse l'éthique de responsabilité sans conviction. Ce faux sens provient, à nos yeux, d'un préjugé culturel consistant à penser la conviction sous la seule forme de la transcendance. Or l'utilisation par Machiavel de ce qu'il estime être l'exemple antique, en particulier romain, montre une tentative saisissante pour penser l'éthique de conviction sous la forme d'une immanence. En soulignant, dans les *Discours*, le caractère ultra-mondain de la religion chrétienne, Machiavel entend l'exclure du champ de la politique afin de promouvoir une « religion nationale » dont la forme est indifférente puisque seule sa fonction de cohésion sociale l'intéresse³⁵³.

La question de savoir si le patriotisme de Machiavel constitue bien son éthique personnelle de la conviction et sous quelle forme précise, devient ainsi un enjeu proprement philosophique. Il permet en effet à la fois de sortir de l'antinomie énoncée par Max Weber dans les circonstances historiques dramatiques de 1918 et de comprendre que cette antinomie n'est pas factuelle et découle effectivement du double mouvement impulsé par la religion chrétienne et le néo-kantisme où la raison morale des actions ne saurait se trouver dans une considération mondaine. Cette position immanente constitue donc une hypothèse philosophique qu'il convient d'interroger. Il faut d'une part montrer

³⁵² Lefort, C., *Le travail*, *Op. cit.*, p. 77.

³⁵³ Cf. Machiavel, *Discours*, livre I, chapitre XI « de la religion des romains » et XII « qu'il est important de faire grand cas de la religion et comme pour en avoir manqué de par la faute de l'Eglise romaine, l'Italie est perdue », *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 411-417.

qu'elle constitue bien le fond de la pensée de Machiavel, mais aussi quel processus il élabore pour l'affirmer et la justifier. En ce sens, l'étude de sa vie et de sa pensée avant 1512 permet de tester cette éthique de la conviction, qui ne saurait seulement s'écrire de la part d'un homme qui fut, quinze années durant, aux affaires. « Qu'a réellement fait Machiavel ? » permet de compléter ses œuvres écrites afin de répondre à la question : « au nom de quoi a-t-il agi ? ».

Dans la continuité de ce point de vue, on peut souligner une caractéristique majeure de la vie du Florentin : celle d'acteur engagé. Bruno Latour et l'équipe du Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI), laboratoire de sociologie de l'école des mines, créé en 1967³⁵⁴ ont formulé la théorie de l'acteur réseau afin de rendre compte du paradoxe que constitue le fait que tout acteur social soit à la fois déterminé par le champs dans lequel s'insère son action et, en même temps, puisse faire preuve d'innovation, de liberté. Leur théorie permet ainsi de conjuguer le paradoxe, de montrer que toute action humaine se déploie librement dans des déterminations pourtant importantes. Pour décrire l'homme qui agit, il convient donc non pas de mettre l'accent théorique sur sa liberté individuelle ou sur les déterminations dont il fait l'objet, mais sur ce nœud de tensions³⁵⁵. Imagination, intellection, expérience, contexte... tout cela constitue l'acteur réseau et la question de sa description singulière ne prend sens que dans la compréhension de cette double nature. On retrouve ici l'affirmation du chapitre XXV du *Prince* où Machiavel attribue la moitié de nos actions à l'influence de la Fortune afin de laisser l'autre moitié à notre libre arbitre³⁵⁶. Cette formulation célèbre, que l'on pourrait prendre pour une assertion philosophique si l'on ne remarque les extrêmes marques d'hésitations de Machiavel, se trouve décrire, dans les termes de l'époque, une conception analogique de celle de l'acteur réseau. Du coup, il devient légitime de prendre Machiavel à ses propres affirmations et de se demander quel acteur réseau il fut. Quel fut d'ailleurs le réseau d'influences et de déterminations qui encadrèrent son action de haut fonctionnaire, voire d'homme politique engagé s'il put

³⁵⁴ Akrich, M., Callon, M., Latour, B., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, les Presses Mines Paris, 2006, *Préambule*, p.5.

³⁵⁵ Cf. Callon, M., « sociologie de l'acteur réseau », in Akrich, M., Callon, M., Latour, B., *Sociologie de la traduction. Op. cit.*, pp. 267-275.

³⁵⁶ Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 365 : « Néanmoins, pour que notre libre arbitre ne soit éteint, j'estime qu'il peut être vrai que la fortune soit maîtresse de la moitié de nos œuvres, mais qu'*etiam* elle nous en laisse gouverner à peu près l'autre moitié. »

l'être, s'il le fut ? Comment, au sein de ce réseau, Machiavel manœuvra-t-il ? Que mit-il en œuvre pour accomplir ses idées, émettre ses propositions, faire avancer ses convictions ?

Là encore, l'étude du corpus présenté par ses écrits d'avant 1512, ainsi que les réponses et les quelques écrits d'autres acteurs qui le concernent, permet de compléter et de donner du sens à la question du sens philosophique de l'œuvre machiavélique. De fait, si la conception d'un Machiavel inventeur du réalisme politique domine dans l'historiographie moderne et n'est pas vraiment contestable en ce qu'elle est au moins issue du « travail de l'œuvre », il n'en reste pas moins que la question de savoir d'où vient philosophiquement ce réalisme politique se pose. En effet, avancer comme thèse qu'il faut exclure religion, philosophie et transcendance du champ politique est avant tout une position philosophique fondamentale, qui ne peut être gratuite. Les raisons négatives qu'on prête à Machiavel, son geste d'exclusion de tout ce qui n'est pas politique hors du champ de la politique, resteraient arbitraires et infondées, donc finalement irrationnelles et incohérentes sans une positivité. Cette dernière doit évidemment, du point de vue machiavélique, venir de la politique elle-même. Pour autant, elle n'est pas de ce fait discréditée de toute moralité possible. On perçoit ainsi que la notion de « *virtù* », par exemple, peut faire signe vers un concept purement politique portant une charge morale politique. De notre point de vue, il est de première importance d'examiner la positivité des convictions machiavéliennes afin de mesurer la portée de sa critique de la politique et d'en mesurer la rationalité. Ainsi, l'examen du corpus des écrits d'avant 1512 permet de voir en acte, donc dans leur positivité, les principes fondamentaux qui orientent la pensée de Machiavel et le mènent, quelques années plus tard, à discréditer la moralité traditionnelle pour leur permettre également d'exister dans le domaine de la pensée. Cet examen doit permettre de comprendre le point de vue précis d'acteur réseau à partir duquel Machiavel écrit et cela engage la question fondamentale de la possibilité de l'unité de son œuvre d'un point de vue aussi bien philosophique qu'en tant qu'acteur.

II) La réévaluation du contexte historique : un espace public dans la République florentine.

Les techniques d'écriture de Machiavel supposent une société prête à les recevoir, à tout le moins à les tolérer. On le sait, la place de Machiavel dans la cité florentine fut originale. Un « secrétaire engagé », selon le mot du titre de l'ouvrage d'Andréa Guidi³⁵⁷, ce qui indique pour l'époque, comme on l'a vu, un oxymore. Toutefois, avant d'examiner quels procédés Machiavel dut mettre en œuvre pour se faire entendre et d'en évaluer l'importance philosophique, il faut d'abord effectuer une mise au point historique sur ce phénomène curieux, unique à nos yeux, que fut la République florentine une fois les grandes réformes savonaroliennes accomplies, soit entre 1498 et 1512.

Divers ouvrages historiques se sont penchés sur le problème chronologique posé par la thèse de Jürgen Habermas dans *L'espace public*³⁵⁸. En effet, ce dernier, conformément à l'historiographie de son époque, considère que l'espace public se forme à partir du XVII^e siècle en Angleterre³⁵⁹. De fait, les conditions de son apparition impliquent qu'une partie assez considérable de la population soit alphabétisée, qu'elle bénéficie d'une liberté de parole et que la presse soit constituée. À partir de l'existence d'une presse libre, d'une population capable de la lire et de la commenter, de lieux où se produit le brassage collectif de l'information, on peut inférer l'existence d'un espace public. La position d'Habermas n'a pas un caractère strictement historique. Ce dernier s'appuie sur l'histoire pour déployer son concept et le rendre opérationnel en l'ancrant dans un contexte historique qui lui donne sa pertinence. Le travail des historiens consiste à redéployer son propos et son intuition philosophique d'espace public dans d'autres époques et d'autres lieux afin de voir si la civilisation en question bénéficie d'un espace public, d'un embryon d'espace public ou de quelque chose qui puisse lui être comparé ou si cette démarche n'est pas pertinente. On peut ainsi se demander dans quelle mesure la fin de la République romaine, notamment à travers l'exemple des *Catilinaires*³⁶⁰ de Cicéron, ne montre pas

³⁵⁷ Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*

³⁵⁸ Ainsi, par exemple et pour la période et l'ère géographique qui nous concerne, l'ouvrage collectif : Boucheron, P. et Offenstadt, N., (coord.) *L'espace public au Moyen Âge, débats autour de Jürgen Habermas*. Paris, PUF, 2011 ou Landi, S., *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

³⁵⁹ Habermas, J., *L'espace public*. Paris, Payot, 1988.

³⁶⁰ Cicéron, *Discours*, tome X, *Catilinaires*, Texte établi par H. Bornecque et traduit par E. Bailly, 10^e tirage, 1985. Collection des Universités de France (Belles Lettres). Il faut souligner ici le caractère particulièrement problématique de l'énonciation des textes politiques de la fin de la République romaine. À travers ses *Catilinaires*, Cicéron entend se promouvoir comme homme politique de premier ordre en narrant son action salvatrice face au complot ourdi par Catilina. Toutefois, et comme César dans sa *Guerre des Gaules* quelque temps plus tard, il convient de souligner le caractère public de l'écrit, sa visée

l'existence d'une certaine forme d'espace public. L'exemple de cette conjuration et la modalité de l'intervention de Cicéron, alors Consul, utilisant l'appel au peuple et donc de la publicité pour l'anéantir peut faire réfléchir à la manière dont fonctionnait la société romaine de l'époque. De même la parution, l'édition de ces discours par ses soins interroge. Quel usage social Cicéron peut-il escompter ? Quel public vise-t-il ? Quelle est la portée réelle des discours au moment où il les prononce et quel lien peut-on faire avec leur édition ? *La guerre des Gaules* de Jules César³⁶¹, engage bien évidemment le même genre d'interrogations, de démarche. On peut également souligner que ces textes possèdent un sens politique fort différent de ceux des historiens ultérieurs de l'Empire, du fait même d'abord de la situation de communication initiale pour laquelle ils sont conçus. Des ouvrages sur l'espace public au Moyen Âge font leur apparition, questionnant à la fois la notion et l'époque, insistant sur la nécessaire remise en question de la rupture perçue par Habermas entre l'époque médiévale et l'époque moderne³⁶².

A) Une hypothèse historique classique

Dès 1938, Hans Baron a donné un certain nombre de cadres pour appréhender la période de la république entre 1494 et 1512. En effet, dans son article « The Historical Background of the Florentine Renaissance »³⁶³, Baron indique la nouvelle orientation historiographique qui dirige désormais les études sur la Renaissance florentine. Baron souligne que le « siècle des Médicis » ne porte que sur la seconde moitié du XVe siècle et qu'il caractérise une période tardive de la Renaissance florentine, aussi bien en art qu'en politique. Il insiste sur l'importance de la période qui précède la domination instaurée par Cosme de Médicis et qui court de 1394 à 1434. Il estime ainsi que cette période se caractérise par un humanisme véritable, porté par la figure de Léonardo Bruni, Chancelier érudit et ardent défenseur de la liberté et de l'égalité des citoyens. Il voit, dans le gouvernement oligarchique de cette période, conformément aux opinions des historiens

propagandiste, et donc la supposition d'un lectorat qui constituerait un prolongement d'un espace public romain.

³⁶¹ Jules César, *La guerre des Gaules*, in *Historiens romains II*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1968, pp. 33-283.

³⁶² Boucheron, P. et Offenstadt, N., (coord.) *L'espace public au Moyen Âge*, *Op. cit.*

³⁶³ Baron, H., « The Historical Background of the Florentine Renaissance », in *History*, n. s. vol. 88, march 1938, pp. 315-327.

de son époque³⁶⁴, qu'il cite, un régime ouvert au mérite. Il attribue d'autre part le resserrement du gouvernement à la nécessité politique extérieure issue des guerres contre Milan³⁶⁵. Par conséquent, il dédouane les membres de l'aristocratie dominante d'alors de cette tendance. Sur le fond, il nous importe peu de savoir si Hans Baron exagère ou idéalise cette période³⁶⁶. C'est probable, mais ce qui est important pour notre étude réside dans le fait qu'une partie de ses sources provient d'auteurs qui apparaissent juste avant et pendant la période 1494-1512. Il brosse, à la fin de son article, un portrait de l'humanisme florentin républicain qui traverse la période médicéenne et permet de comprendre certains traits de la république née en 1494. De fait, le mythe de la Florence aux origines républicaines et au vivre ensemble égalitaire prend une ampleur inégalée à ce moment-là. Il est ainsi remarquable que l'âge d'or florentin un siècle auparavant constitue l'idéal dirigeant la réalité politique, de manière comparable à l'âge d'or de Laurent le Magnifique instauré après le retour de ces derniers aux affaires.

Il y aurait sans doute une étude passionnante à mener sur le rôle du mythe dans la société florentine pendant sa période d'ébullition, entre 1434 et 1550 environ, en partant de la conclusion de l'article de Félix Gilbert sur les portraits de Laurent par Machiavel, Guichardin et Valori³⁶⁷. De notre point de vue, la caractéristique essentielle de cette société réside dans la possibilité, au moins idéale, de permettre à des individus moyens, ne faisant partie ni de la plèbe ni de l'aristocratie, de parvenir aux responsabilités économiques, artistiques ou politiques. De fait, comme le souligne Baron, tout Florence discute des plans de Brunelleschi et les débats autour des constructions religieuses d'avant 1434 sont menées par les laïcs en charge de la politique communale, y compris en ce qui concerne des choix de scènes religieuses³⁶⁸. Il existe donc, au moins en art, un espace de

³⁶⁴ Ainsi par exemple la note 1, Baron, H., « The Historical Background », *Ibid.*, p. 318.

³⁶⁵ Baron, H., « The Historical Background », *Ibid.*, pp. 319-320.

³⁶⁶ Ce n'est d'ailleurs pas évident si l'on considère que Rubinstein également suppose parfois l'existence d'une opinion publique sans même interroger l'anachronisme de l'expression. Cf. Rubinstein, N., « The place of the empire in fifteenth century Florentine political opinion and diplomacy », in *Bulletin of the Institute of Historical Research*, XXX, 1957, pp. 125-135.

³⁶⁷ Dans ce dernier paragraphe, Gilbert mentionne en particulier que les historiens de l'époque de la Renaissance « had political purposes when discussing historical events and thus consciously constructed a historical myth ». Gilbert, F., « Guicciardini, Machiavelli, Valori on Lorenzo Magnifico », in *Renaissance News*, Vol. 11, N°2 (Summer, 1958), p. 114. Il serait sans doute intéressant de réévaluer la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* comme une preuve de la virtuosité de Machiavel à effectuer une biographie de ce genre et donc de voir dans ce texte un clin d'œil ironique aux Médicis, montrant que son habileté à fausser l'histoire pour élaborer un mythe lui permet d'écrire l'histoire de Florence...

³⁶⁸ Baron, H., « The Historical Background », art. cit., pp. 316-317.

discussion public, concernant chaque florentin pourvu de citoyenneté et des qualités intellectuelles suffisantes pour donner un avis. Or, étant donné que cette tendance se dégage avant la période médicéenne, on ne peut supposer que l'art agisse comme un simple divertissement afin d'éloigner les citoyens de la politique. Ce serait à la fois méconnaître la fonction de l'art dans la cité de la renaissance et donner aux gouvernants de l'époque une sensibilité politique anachronique. Au contraire, on peut estimer qu'en art se montre le comportement politique général³⁶⁹, soit qu'il se forge à travers la critique artistique, sur le modèle de ce qu'Habermas pose pour la société des salons du XVIIIe siècle, soit qu'il ne soit qu'un des aspects, le plus visible, d'une pratique sociétale répandue.

La discussion, à Florence, est ainsi en grande partie informelle et réelle. L'espace public florentin existe, même s'il n'est évidemment pas constitué totalement sur les modalités de la modernité démocratique. Ainsi, nous n'avons pas une presse permettant de l'exprimer et surtout d'en conserver des traces. Dans la cité communale, seules les « *pratiche* » nous permettent d'avoir une preuve tangible de l'effort de discussion et d'élaboration collective. Néanmoins, les témoignages et la pratique des « *ricordi* », de l'écriture des histoires au sein de la famille³⁷⁰, nous permet de considérer cette hypothèse d'un espace public ouvert à des modalités fortes de discussions comme plus que plausible. Baron enchaîne d'ailleurs presque naturellement les considérations sur la liberté et l'égalité des citoyens après ces considérations sur l'art³⁷¹. La politique est conçue, par l'historien du début du XXe siècle, dans le prolongement des conceptions bien établies en art. De fait, la liberté de parole peut difficilement être estimée cloisonnée. On peut supposer le même phénomène pendant la période 1494-1512, ne serait-ce que parce que les florentins d'alors estiment

³⁶⁹ La meilleure preuve de ce fait historique réside dans l'histoire de la salle du Grand Conseil, commencée en 1494, dont les murs sont en place à la fin de cette année. D'inspiration savonarolienne et incarnant explicitement le nouveau gouvernement « large », elle fut achevée totalement, y compris pour les décorations, en 1510. Après sa fermeture et son utilisation à des fins militaires et pour stocker le sel par les Médicis dès 1512, voulant ainsi humilier son ancienne fonction, elle reprit sa place dans la vie politique florentine lors de la dernière république (1527-1531) puis finit par devenir une salle de réception des Ducs de Toscane. « New decorations followed and completed the transformation of the Hall into a sumptuous setting for princely display in which no memory of the original room survives. » cf. Wilde, J., « The Hall of the Great Council of Florence », in *Journal of the Courtauld and Warburg Institutes*, VII, 1944, pp. 65-81, citation p. 69.

³⁷⁰ Cazale Berard, C. et Klapisch-Zuber, C., « Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens », in *Annales EHESS*, 59, 2004, pp. 805-826.

³⁷¹ Baron, H., « The Historical Background », art. cit., pp. 317-318.

qu'il a existé un siècle auparavant. Ainsi, lorsque Guichardin considère Machiavel comme son égal par son mérite³⁷², il reprend une tradition aristocratique lointaine et remontant peut-être aux Albizzi³⁷³. Un espace public florentin à caractériser dans le détail peut donc être posé en tant qu'hypothèse de départ pour comprendre la société florentine contemporaine de Machiavel. L'historiographie italienne corrobore ici ce thème et l'avait même anticipé³⁷⁴.

D'autres éléments historiques peuvent être avancés pour légitimer l'hypothèse d'une forme d'espace public dans la République florentine de 1494-1512. Ainsi, l'existence d'une classe moyenne se trouve confirmée par la réflexion de Sergio Bertelli³⁷⁵. Ce dernier, examinant les réformes constitutionnelles des années 1494, explique que le régime médicéen précédant avait permis l'émergence d'une classe moyenne constituée par clientélisme et par la nécessité pour le régime d'incorporer des « hommes nouveaux » pour faire pièce aux trop ambitieux aristocrates³⁷⁶. Il décrit le système qui permit aux Médicis de gouverner Florence pendant 60 ans grâce aux *Accoppiatori*. Le gouvernement de Florence était alors tenu par des hommes tirés au sort. Il suffisait ainsi aux Médicis de nommer ceux qui étaient chargés de décider de qui pourrait être tiré au sort pour dominer la Cité. Les *Accoppiatori* constituaient précisément ces personnes contrôlant les nominations. De plus, les Médicis, dans leur alliance traditionnelle avec le *popolo* contre les *grandi*, même si elle fut rapidement nominale, eurent intérêt à permettre à de nombreux citoyens d'être éligibles. En effet, les descendants des personnes ainsi désignées devenaient citoyens de plein droit. Ainsi, l'élargissement de la citoyenneté eut lieu du temps des Médicis et la réforme de 1494 ainsi que l'introduction du Grand Conseil, avec ses 3600 membres selon lui³⁷⁷, ne firent que porter au pouvoir des individus qui y étaient prêts. L'opposition des aristocrates au Grand Conseil et à cette réforme, ainsi que celle

³⁷² Lettre de Guichardin à Machiavel du 7 août 1525, *Till*, tome II, pp. 463-464.

³⁷³ Baron, H., « The Historical Background », art. cit., pp. 318.

³⁷⁴ Cf. par exemple Battaglia, F., « La Dottrina dello Stato misto nei politici fiorentini del Rinascimento », in *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, anno VII, 1927, fasc. III, pp. 286-304. Page 288, celui-ci déclare, à propos de la période envisagée et de la nouveauté du rapport des hommes de ce siècle à l'état : « la cultura classica ed umana, che mai era strata così viva, lo spirito critico acuto e perfezionato, la libertà di pensiero [...] sarà affermata ». Cette affirmation n'est en aucun cas présentée comme un élément de la démonstration, mais plutôt comme une évidence, un rappel d'un point accepté par tous les savants.

³⁷⁵ Bertelli, S., « Constitutional reforms in Renaissance Florence », in *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 3, 1973, pp. 139-164.

³⁷⁶ Bertelli, S., « Constitutional reforms », *Ibid.*, p. 148.

³⁷⁷ Bertelli, S., « Constitutional reforms », *Ibid.*, p. 153.

des exilés, se comprend à cause de cela. Il faut noter toutefois que cette classe moyenne n'eut pas conscience de ses origines médicéennes et ne leur fut pas reconnaissante. Elle s'identifia au Grand Conseil, que les Médicis s'empressèrent de fermer dès leur retour en 1512³⁷⁸.

B) Education et alphabétisation : le rapport à la lecture des classes moyennes florentines

Une des preuves les plus convaincantes de l'existence d'un espace public à Florence se trouve dans l'article de Robert Black sur l'éducation à Florence dans la période qui commence vers 1300 et se clôt juste avant 1500, à l'orée de la République³⁷⁹. Black indique que le taux d'alphabétisation était très élevé sur toute la période, surtout pour les garçons, et qu'il concernait huit à dix mille garçons et filles florentins dès le Trecento³⁸⁰. Si l'on rapporte ce nombre aux 3000 à 4000 membres du Grand Conseil selon les estimations, on s'aperçoit d'emblée que chaque citoyen devait être alphabétisé. La réalité de l'enseignement fin XV^e siècle sépare l'aristocratie et ses cours privés particuliers à domicile qui incluent une formation de style humaniste complète et quasi idéale face à l'ensemble des « classes moyennes et supérieures »³⁸¹ qui achètent et investissent dans une éducation plus utilitaire, où le triptyque « lire écrire compter » permet de « rentrer dans la boutique »³⁸² et de s'assurer un avenir. L'ensemble ainsi constitué sur au moins deux siècles, avec une attention particulière des parents pour la formation des enfants, qui est confiée à des écoles privées et forme donc une charge financière importante³⁸³, permet de supposer l'hypothèse d'une société lettrée et tournée vers le commerce. L'apprentissage utilitaire du latin, du vernaculaire et du calcul forme une base sur laquelle viennent se greffer des études plus approfondies du latin pour les futurs médecins, notaires ou

³⁷⁸ En ce qui concerne le passage du principat de Laurent le Magnifique à la République florentine au niveau institutionnel, nous renvoyons à la synthèse récente en français de madame Taddei. Cf. Taddei, I., « le système politique florentin au XV^eme siècle », in Boutier, O., Landi, S., Rouchon, O., *Florence et la Toscane XIV^e-XIX^e siècles, les dynamiques d'un état italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, « la République de Savonarole », pp. 39-63.

³⁷⁹ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIV^e et XV^e siècles. Le témoignage des *Ricordanze* », in *Annales HSS*, 59-2004, pp. 827-846.

³⁸⁰ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIV^e et XV^e siècles. », *Ibid.*, p. 835.

³⁸¹ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIV^e et XV^e siècles. », *Ibid.*, p. 827.

³⁸² Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIV^e et XV^e siècles. », *Ibid.*, p. 840.

³⁸³ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIV^e et XV^e siècles. », *Ibid.*, p. 828.

prêtres³⁸⁴. Toutefois, à la fin du XVe, l'influence de l'humanisme se fait sentir et Cicéron, par exemple, devient un modèle pour la composition des lettres³⁸⁵. Totto et Nicolas devaient finalement devenir respectivement prêtre et homme de loi, conformément à leur apprentissage de la « grammaire », c'est-à-dire du latin plus approfondi, chose qui va au-delà des usages pour des gens modestes comme l'était le père de Machiavel. L'humanisme est assez bien généralisé dans la société florentine de l'époque comme ne témoigne par exemple la lettre de Vespucci où ce dernier se targue de pouvoir écrire une lettre « à la Cicéron » mais n'en a pas le temps³⁸⁶. On retrouve ce trait caractéristique dans la lettre de Machiavel âgé à son fils³⁸⁷ et, plus généralement, dans l'ensemble de la correspondance des membres de cette famille typiquement moyenne. Dans les deux cas, nous voyons clairement l'insertion de Machiavel dans son époque et son originalité.

La société florentine est une société alphabétisée, même pour les femmes, quoique avec des nuances puisque leur éducation est moins aisée à comprendre et que les sources semblent indiquer à la fois des prétentions à la lecture pour les œuvres pieuses et des pratiques divergentes, aussi bien professionnelles que ludiques : on dénonce ce qui se pratique, la crainte traditionnelle de la lecture dévoyant les esprits s'accompagnant de l'existence d'une littérature fort licencieuse³⁸⁸. La question, donc, des rapports entre cette société majoritairement alphabétisée, ouverte sur le monde par le biais du commerce et refermée sur elle-même dans sa singularité, se pose avec acuité. Nous pensons que l'hypothèse de l'existence d'une opinion publique, sous une forme archaïque et encore embryonnaire du fait de l'absence de presse écrite, ne se conteste pas. Certes, bien des critères nécessaires à la notion d'espace public moderne politique sont absents. Néanmoins, il nous semble impossible également de nier que la question se pose et qu'il existe des formes de sociabilité qui en ressortent indiscutablement. Un espace public à Florence doit bien exister : les institutions et le fonctionnement de la République entre 1494 et 1512 peuvent lui donner la possibilité de se manifester. La mainmise médicéenne

³⁸⁴ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. », *Ibid.*, p. 838.

³⁸⁵ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. », *Ibid.*, p. 842.

³⁸⁶ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177. « J'atteste Dieu, tel est le point où nous exultons, que je t'écrirais une épître à la Cicéron si j'en avais le temps, mais je ne l'ai pas. »

³⁸⁷ Lettre de Machiavel à son fils Guido du 2 avril 1527, *Till*, tome II, pp. 539-540.

³⁸⁸ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. », art. cit., p. 828 et 834-835.

qui a précédé ce régime le limitait forcément, à travers des formes de clientélisme et de corruption passive, sans toutefois le rendre impossible ou l'étouffer.

On peut également considérer le caractère singulier de l'édition à Florence avant 1500 comme un indice supplémentaire de la singularité et de la modernité de son espace social. Comme le souligne Frédéric Barbier, la cité florentine se signale en se situant à l'opposé des grandes métropoles occidentales de l'époque : « Un cas particulier se présente avec Florence, qui s'inscrit parmi la théorie des dix premières villes européennes d'imprimerie autour de 1500. Mais, dans la cité des lys, la répartition par langues d'impression est inversée par rapport à tous les autres centres, soit environ 78 % en italien, 20 % en latin et le reste en grec. »³⁸⁹ Dans l'ensemble de l'Europe, avant 1500, l'imprimerie privilégie les ouvrages en latin et ce n'est que plus tardivement que la tendance déjà présente à Florence s'impose. Suivant Rubinstein³⁹⁰, Barbier conclut : « La spécificité de cette situation sera rapportée à une conjoncture politique tournée, avec les Médicis, vers l'humanisme et la modernité, et fondée sur un rapport privilégié entre le prince et les élites lettrées. »³⁹¹

Nous contestons cette cause. En effet, s'il est indiscutable que les Médicis ont favorisé l'épanouissement de la langue toscane et ont été des mécènes humanistes, ils s'inscrivent toutefois dans une tendance qui les dépasse de loin dans la durée. D'autre part, cela ne saurait suffire. En effet, l'humanisme s'accommode fort bien du latin, et les rapports entre le prince et les lettrés ne leur sont pas un apanage singulier. Par conséquent, la surévaluation du rôle des Médicis risque de faire perdre de vue un point essentiel, la constitution d'un public de lecteur préexistant à l'imprimerie. Le peuple moyen florentin est en effet déjà un amateur de livres, les lectures de nouvelles, romans profanes et poésies ainsi que l'écriture des *ricordi* témoignent, avant même l'apparition de l'imprimerie, de l'existence d'un habitus de l'écrit propre à un peuple de marchands et de financiers. Ainsi, l'exception florentine s'explique d'un point de vue social. Le peuple forme un marché déjà identifié par les marchands. Barbier souligne lui-même que dans les premiers temps de l'imprimerie, ce sont les grands marchands qui développent et financent l'invention, car ils disposent déjà des réseaux pour écouler cette nouvelle

³⁸⁹ Barbier, F., *L'Europe de Gutenberg, le livre et l'invention de la modernité occidentale*, Paris, Belin, 2006, p. 220.

³⁹⁰ Barbier, F., *L'Europe de Gutenberg, Ibid.*, note 60 du chapitre 7, p. 334. Rubinstein, N., *Il Governo di Firenze sotto i Medici (1434-1494)*, Firenze, 1999.

³⁹¹ Barbier, F., *L'Europe de Gutenberg, Op.cit.*, p. 220.

marchandise qu'est le livre³⁹². Il paraît donc plus simple et logique de lier l'exception florentine aux conditions propres du marché que ne sauraient méconnaître un peuple de marchands. Le rapport aux Médicis, sans être pour autant nié, n'a sans doute pas l'importance qu'on a pu lui accorder. Pour preuve, Machiavel publiera dès 1506 ses *Décennales*, composée vers 1504, sans beaucoup de souci, avec même une contrefaçon suivant immédiatement la parution³⁹³. Cela traduit bien l'existence et le dynamisme de cette activité hautement concurrentiel, impliquant un caractère populaire bien ancré et dépassant de loin le rapport médicéen entre le prince et les lettrés.

Le rapport du père de Machiavel aux livres, et en particulier à Tite-Live, montre bien un rapport fort du « peuple moyen » à ce support d'expression en plein développement. L'ouvrage d'Atkinson, C., *Debts, Dowries, Donkeys. The Diary of Niccolo Machiavelli's Father, Messer Bernardo*, nous en donne la liste complète en appendice, soit 27 titres, dont 13 imprimés, souvent des copies et 5 manuscrits³⁹⁴. La forme des ouvrages n'est pas mentionnée dans le livre de compte original du père de Machiavel³⁹⁵. L'ensemble constitue donc une petite bibliothèque qui, si elle n'a rien à disputer en taille et valeur aux grandes collections des humanistes et des princes, s'en inspire pour le contenu, avec 12 titres d'auteurs antiques. L'essentiel du reste est constitué de textes orientés sur des considérations juridiques, mais Ptolémée est également présent. Si l'on se réfère à la figure du père de Machiavel comme celle d'un homme des classes montantes, on peut à la fois voir dans son attachement à sa bibliothèque, même d'un point de vue esthétique³⁹⁶, une

³⁹² Barbier, F., *L'Europe de Gutenberg, Ibid.*, en particulier le chapitre 3 « naissance du marché » dont les pp. 71-76. Cf également pp. 168-171 au chapitre 6, concernant « la société des ateliers » et particulièrement « le capital et le travail ».

³⁹³ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, *Till*, tome I, pp. 500-501. Roberto Ridolfi fait la narration de cette parution de Machiavel et de sa contrefaçon dans Ridolfi, R., « Spigolature machiavelliane : la contraffazione del « Decennale » », in *La Bibliofilia*, LVII, 1955, pp. 196-202. Il présente un premier travail philologique peu après : Ridolfi, R., « Bricciche machiavelliane », in *La Bibliofilia*, LXX, 1968, pp. 283-289. Andrea Matucci présente un commentaire historique de chaque *décennale*. Cf. Matucci, A., « Sul primo « Decennale » di Niccolo Machiavelli », in *Filologia e critica*, III, 1978, N° 2/3, pp. 297-327 et Matucci, A., « Sul secondo « Decennale » di Niccolo Machiavelli », in *Rinascimento*, XVIII, 1978, pp. 297-307.

³⁹⁴ Atkinson, C., *Debts, Dowries, Donkeys. The Diary of Niccolo Machiavelli's Father, Messer Bernardo*, Francfort, Peter Lang, 2002, Appendice C, pp. 167-171. Concernant l'étude des possessions familiales, on peut renvoyer à Imberciadori, I., « I Due poderi di Bernardo Machavelli ovvero mezzadria poderale nel'400 », in *Studi in onore di Armando Saporì*, Milano, 1957, volume II, pp. 833-846.

³⁹⁵ Machiavelli Bernardo, *Libro di Ricordi*, Firenze, Le Monnier, 1954. Sur Tite-Live, trois occurrences sont mentionnées aux pages 14, 35 et 222. Page 14, en septembre 1475 il s'engage à faire un index en paiement d'un exemplaire. Il le remet en juillet 1476, page 35 et il le fait relier en juillet 1486, page 222.

³⁹⁶ Atkinson, C., *Debts, Dowries, Donkeys. Op. cit.*, pp. 137-138.

imitation des grands mais surtout le signe d'une classe nouvelle, intellectuellement avide, qui demande et s'empare du développement de ce nouvel outil de connaissance qu'est le livre imprimé. Machiavel père possède même des titres imprimés en Allemagne, signe à la fois de la diffusion européenne de ces ouvrages mais aussi preuve supplémentaire à l'appui de la thèse de Frédéric Barbier concernant la diffusion des livres par les réseaux des marchands. Cela appuie également notre suggestion concernant l'adéquation non fortuite d'une classe moyenne bourgeoise alphabétisée et du cas particulier florentin en termes de langue d'impression des ouvrages. Notons que selon Atkinson, le père de Machiavel aurait lu ses ouvrages³⁹⁷, fait que l'on n'oserait avancer de la part de tous les riches collectionneurs humanistes. En revanche, cela laisse peu de doutes pour Machiavel père quand on considère la valeur relative de l'achat d'un livre pour un ménage de ce milieu social.

C) Le rapport des citoyens florentins au Grand Conseil et à la politique active : la vie démocratique concrète

L'ensemble de l'édifice constitutionnel original de la République florentine a été décrit avec précision par Nicolai Rubinstein³⁹⁸. Ce dernier souligne ainsi qu'il fallut plusieurs années, de 1494 à 1499 pour arriver à une stabilisation du fonctionnement institutionnel de la république, en excluant la réforme du Gonfalonier à vie, datant de 1502. Rubinstein montre que les hésitations concernant les innovations à apporter à l'instauration du Grand Conseil témoignent des oppositions politiques et sociales de la société florentine. Le principal problème fut évidemment celui du fonctionnement de cette nouvelle institution par rapport aux anciens Conseils maintenus et gérant le quotidien de la république. Comment nommer les magistrats et qui doit être membre du Grand Conseil sont donc les deux grandes questions de l'époque³⁹⁹. La caractéristique principale de ces débats, pour notre propos, réside dans leur caractère public, même si l'on ne débattait pas

³⁹⁷ Atkinson, C., *Debts, Dowries, Donkeys. Op. cit.*, p. 138: « it is to be presumed that Machiavelli also read or at least consulted the books he borrowed and bought, especially those which he purchased at considerable expense, and did not regard them as prestige objects alone. »

³⁹⁸ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », in *Archivio Storico Italiano*, CXXII (Florence, 1954), pp. 151-194 puis pp. 321-347. Il existe donc deux parties distinctes de cet article.

³⁹⁹ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », *Ibid.*, p. 159.

au sein du Grand Conseil. Rubinstein n'insiste pas sur ce point, et semble considérer qu'il est évident. Il souligne ainsi qu'il s'agit d'un problème de « conflit d'intérêts et d'opinions », ce qui laisse bien penser qu'il estimait qu'il existait une forme d'opinion publique ; mais il ne précise pas laquelle et il ne l'identifie pas vraiment comme un fait singulier⁴⁰⁰. De fait, les discussions sur le Grand Conseil et son fonctionnement se déroulent jusque dans les églises, avec l'intervention marquée de Savonarole ⁴⁰¹. L'institution même d'un Grand Conseil de plus de 3000 membres au moins à partir de 1495⁴⁰², dont les pouvoirs sont souverains, implique une telle dimension. Cette opinion publique existe donc dans les églises, dans la rue, dans les Conseils, sur les places. Elle s'apparente sans doute davantage au forum latin ou à l'agora grecque qu'à nos formes modernes d'opinion publique, part la taille réduite du nombre de personnes directement concernées et par son caractère limité dans l'espace à la cité communale. Toutefois, l'imprimerie, le taux d'éducation relativement élevé de ses membres, le fonctionnement d'un système de diffusion de l'information assez efficace via le nombre élevé d'individus capables de lire et d'écrire ainsi que le développement d'une bureaucratie réelle aussi bien dans l'organe politique de la Chancellerie que dans les bureaux des grands marchands et banquiers, lui donnent des traits plus modernes, plus proches de nous.

Il faut compléter ce panorama avec celui de la situation économique florentine. Sur ce point, on peut considérer que Florence traverse une crise économique structurelle d'importance. Renzo Pecchioli conclut son article en expliquant que la crise florentine se caractérise par la fin du modèle économique des siècles précédents⁴⁰³. Florence, pendant la période de la République, mais aussi pendant les périodes suivantes, voit son activité économique traditionnelle fortement remise en cause. La guerre de Pise cause, de plus, des dégâts très importants à la campagne environnante, aux finances publiques et donc à l'économie locale, qui ne voit pas la possibilité de compenser par son dynamisme en berne les problèmes économiques des grands marchands⁴⁰⁴. Ce contexte est à prendre en considération lorsque l'on analyse les propos de Machiavel limitant l'importance du pouvoir de l'argent en politique et dans la guerre. Ses affirmations correspondent au

⁴⁰⁰ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », *Idem*, p. 159.

⁴⁰¹ Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Op. cit.*, pp. 41-53.

⁴⁰² Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », *Ibid.*, p. 181 et p. 184.

⁴⁰³ Pecchioli, R., « Il « mito » di Venezia e la crisi fiorentina intorno al 1500 », in *Studi storici*, 1962, p. 466.

⁴⁰⁴ Pecchioli, R., « Il « mito » di Venezia » *Ibid.*, pp. 467-469.

moment où la traditionnelle influence politique florentine basée sur l'argent généré par le commerce ne tient plus, dans un contexte de crise. Le retour à d'autres valeurs, plus éminemment et directement politiques, n'est ainsi pas seulement dû à un regard théorique abstrait. Machiavel voyait sa patrie s'affaiblir durablement du point de vue économique, il en subissait les conséquences et se plaignait de la pingrerie de ses rémunérations lors de ses légations⁴⁰⁵. Par conséquent, on peut estimer que le recours à des solutions privilégiant le patriotisme, notamment du point de vue de la guerre, ne constitue pas seulement un choix idéologique. Florence n'avait pas les moyens de payer une armée capable de faire front aux troupes constituées par les armées espagnoles ou françaises. Le problème, selon Pecchioli, est extrêmement grave et concerne la survie de l'État dans son ensemble et sous ses aspects principaux : « si poneva, terribilmente immediato, il problema della sopravvivenza, non meno economica che politica e civile. »⁴⁰⁶

L'évaluation des personnes formant l'opinion publique florentine entre 1494 et 1512 reste fort délicate à opérer. On peut partir des faits suivant : les plus de 3000 membres du Grand Conseil représentent une proportion très importante de la population totale dans la mesure où seuls les hommes de plus de 29 ans pouvaient en faire partie. Il sert à la fois à pourvoir les hommes susceptibles de remplir des charges dans les Conseils exécutifs et législatifs de la Cité, mais aussi à les élire et à voter certaines lois, dont les impôts. Potentiellement, c'est plus de 5000 hommes qui étaient ainsi concernés, en comptabilisant ceux qui auront accès au Grand Conseil mais n'y sont pas encore faute d'avoir l'âge requis. Toutefois, ce chiffre est beaucoup trop élevé si l'on considère l'intérêt réel des florentins pour la chose politique. En effet, dès le début de l'institution du Grand Conseil, on constate un absentéisme préoccupant, des difficultés à désigner exactement qui en est effectivement membre. Les problèmes fiscaux d'impôts impayés empêchent nombre de citoyens d'accéder ou de se maintenir dans la prestigieuse instance⁴⁰⁷. Rubinstein souligne également la durée et la fréquence des réunions du Grand Conseil. Début 1495, il comptabilise 14 réunions en février, 6 en mars, 9 en avril, 5 en mai et 11 en juin⁴⁰⁸. La limitation à 7 heures maximum pour une réunion implique de penser qu'elles devaient

⁴⁰⁵ Rappelons ici ses demandes régulières d'argent lors de sa légation de 1500 en France, ne serait-ce que pour pouvoir envoyer des lettres à ses commanditaires et patrons.

⁴⁰⁶ Pecchioli, R., « Il « mito » di Venezia », *Ibid.*, p. 469.

⁴⁰⁷ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », art. cit., pp. 160-168.

⁴⁰⁸ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », *Ibid.*, p. 168.

être fort longues et qu'il s'agit de journées entières de travail perdues. Pour le peuple de petits artisans, d'hommes de loi et de commerçants, cela peut rapidement devenir insupportable. En ajoutant le boycott des opposants au nouveau régime, on parvient à une situation préoccupante pour la République et à une opinion publique sans doute beaucoup plus dispersée et moins concernée. De fait, le fonctionnement du Grand Conseil évolua beaucoup dans les premiers mois de son existence. Si le système d'un fonctionnement par tiers de ses membres fut rapidement abandonné au profit de séances plénières, il fut néanmoins toujours délicat de parvenir à définir un quorum. Finalement, fin 1496, la situation se stabilisa et le chiffre de 1000 citoyens fut adopté, comme un symbole mais aussi en tant que quorum raisonnable⁴⁰⁹. Un système de pénalité fut mis en place également. Toutefois, lors des réunions, le nombre de présents variait énormément en fonction des décisions à voter et des élections à tenir. On peut ainsi estimer que la population florentine se concentrait essentiellement sur ce qui la touchait de près. De toute évidence, les principales élections et les impôts à l'intérieur, la guerre contre Pise, les risques pour les marchands florentins et le commerce international à l'extérieur étaient considérés comme les sujets les plus graves. La population savait que son niveau de vie dépendait étroitement de la situation commerciale internationale, y compris pour les activités locales, mais elle sentait bien évidemment le poids de nouveaux impôts.

Machiavel, lors de ses légations à la Cour de France était fort suivi des membres de l'Aristocratie, à cause des implications pour les marchands florentins, très engagés en France. Auprès de César Borgia, le risque est le même pour le commerce, puisqu'un embargo était toujours possible par César et son père le Pape. Mais la menace était réelle pour la survie même de la République et de l'État. Lors de cette légation, toute la population florentine est concernée, la guerre étant littéralement aux frontières. Enfin, toutes ses lettres concernant Pise et la milice regorgent également d'urgences pour la Cité, concernant chaque florentin. En temps de crise, et elles furent nombreuses voire incessantes sur la période de la République, les florentins membres du Grand Conseil se sentaient forcément concernés par la politique et devaient former une opinion publique. Bien entendu, cette dernière était divisée entre les groupes d'aristocrates concernés par la politique internationale pour leurs activités bancaires et le peuple affecté par l'économie

⁴⁰⁹ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », *Ibid.*, p. 186.

locale et l'impôt. Mais, dans l'ensemble, on peut considérer que les citoyens florentins forment une opinion publique, avec ses diversités sociale et culturelle, ses ambivalences, les différences d'intérêts et d'enjeux. Si cela fut préjudiciable à la jeune République, qui voulut ignorer cette pluralité et la nier, elle est intéressante à plus d'un titre pour la compréhension de Machiavel, qui y fut sans aucun doute confronté par sa situation personnelle, son rôle de fonctionnaire et son engagement politique. Son appréciation positive du rôle du conflit dans la société provient peut-être, plus ou moins consciemment, de son vécu quotidien entre aristocrates et plébéiens et de sa situation personnelle d'« honnête homme » n'appartenant véritablement à aucun de ces deux groupes mais étant capable de les comprendre tous deux et de s'insérer en chacun.

D) Une vie intellectuelle libre et critique, aux formes variées

Les *Orti Oricellari* forment un des exemples d'une vie intellectuelle publique libre. Delio Cantimori indique⁴¹⁰, avant même son étude d'un dialogue relatant certains débats des *Orti Oricellari*, qu'il existe une tradition ancienne à Florence pour ce genre de rencontres :

« The meetings of the *Orti Oricellari* bring to a close a long tradition in Florence of literary and political conversations. This tradition begins with the talks upon moral, philosophical, and political themes recorded in the *Paradiso degli Alberti* and with the debates upon the relative merits of the active and contemplative life collected in Landino's *Disputationes Camadulenses*. »⁴¹¹

L'ensemble de cet article oblige à inférer l'existence d'une opinion publique et de points de concentration de son expression par ses leaders. L'expression « public opinion and the able political leaders of the Humanist and Renaissance period »⁴¹² est employée naturellement, comme si elle constituait une évidence scientifique. De fait, l'étude des écrits qui découlent directement des discussions des humanistes montre que ces échanges étaient absolument libres. On connaît même, pour les *orti oricellari*, l'appartenance de certains participants à des sphères d'opinion politique différentes et opposées au pouvoir

⁴¹⁰ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », in *Journal of the Warburg Institute*, Vol. 1, N°2 (Oct., 1937), pp. 83-102.

⁴¹¹ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, p. 87.

⁴¹² Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, p. 86.

en place⁴¹³. Les thèmes des dialogues composés par Antonio Brucioli lors de son exil reprennent explicitement des conversations s'étant déroulées dans les *Orti Oricellari*⁴¹⁴. Leur recension et résumé par Cantimori et Yates permet de se faire une idée de la liberté d'expression en cours. Un dialogue s'intitule « sur la République » et discute de la propriété⁴¹⁵, un deuxième envisage la formation de la milice et met en scène Machiavel lui-même⁴¹⁶. Un autre a pour sujet l'enseignement de la langue et s'intitule « Education des enfants »⁴¹⁷ et envisage le langage et ARMS en tant qu'instruments politiques⁴¹⁸. Chaque dialogue ne constitue pas, bien évidemment, un compte-rendu fidèle. Mais on peut estimer sans crainte d'erreur qu'il reprend des thématiques de discussion réelles. Par conséquent, on peut affirmer que ces sujets, hautement problématiques du point de vue de la domination médicéenne, n'étaient pas considérés comme interdits et ne faisaient pas l'objet d'une surveillance particulière. On peut en déduire qu'ils se situaient, comme le suppose les auteurs, dans une tradition de libre parole s'étendant tout au long de l'histoire de la République florentine depuis les Albizi au moins.

De fait, il est difficile de considérer l'académie platonicienne des Médicis comme une exception dans la Cité. Ces derniers s'inscrivaient eux-mêmes dans une tradition qu'ils amplifièrent, transformèrent à leur convenance et pour leur profit, de manière analogue à leur mécénat, qui ne peut se comprendre sans se référer d'abord à la tradition de la Cité florentine. Ainsi, la Cité du Lys bénéficiait d'une liberté de pensée et d'expression assez remarquable. La limite était de toute évidence constituée par la manière dont les maîtres de Florence définissaient la notion de conspiration et géraient ce risque. En réprimant les conjurations effectives, et en ne cherchant pas vraiment à étouffer les discussions sur la politique quotidienne de la Cité, les Médicis laissèrent indiscutablement un espace public se perpétuer et s'ancrer dans la vie sociale florentine. Conséquemment, avec la République de 1494-1512, on peut estimer qu'un espace public véritable et solide était constitué, au moins pour les citoyens membres du Grand Conseil et leurs familles.

⁴¹³ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, pp. 87-88 : « The names of some of those who frequented the *Orti Oricellari* are known, and in some cases we know also their lives ; it is recorded in a general way that the discussions dealt with politics and literature ».

⁴¹⁴ Ils font l'objet de la suite de l'article, Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, pp. 90-102.

⁴¹⁵ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, pp. 94-95.

⁴¹⁶ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, pp. 95-97.

⁴¹⁷ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, pp. 97-99.

⁴¹⁸ Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », *Ibid.*, pp. 99-102.

Felix Gilbert, dans son article sur les origines de la pensée politique florentine à travers une étude de la vie de Bernardo Rucellai, qui organisa et reçut les rencontres dans ses *Orti Oricellari*⁴¹⁹, pose la question historiographique de l'origine des idées politiques modernes⁴²⁰. De fait, en postulant que Machiavel et Guichardin n'ont pas écrit et médité sans un arrière-plan moins brillant mais nécessaire à leurs existences même et à l'épanouissement de leurs pensées, Gilbert pose l'idée d'un contexte florentin de production d'idées en matière de science politique. Sa démarche s'oriente logiquement vers l'étude des figures et des textes qui permettent d'appréhender cet arrière-plan et de le caractériser. Toutefois, Gilbert reste dans l'étude de l'histoire des idées. Il examine et rend compte de leur production mais non des critères qui permirent leur émergence. Ainsi, la vie et les actions de Bernardo Rucellai ou les études fondatrices sur les institutions florentines⁴²¹ ne débouchent pas vraiment sur la conception d'une caractérisation d'un espace public autonome où elles prendraient sens. Gilbert ne franchit pas le seuil d'une étude sociologique de la Cité du lys pour saisir la pensée machiavélienne et en percevoir un usage propre à la compréhension de Machiavel. De ce point de vue, l'étude conjointe de Machiavel et Guichardin obscurcit les faits, puisque Guichardin écrit pour lui-même dans la majeure partie de son œuvre, qui s'étale sur plus de vingt années.⁴²² Son *Histoire d'Italie*⁴²³ est un texte postérieur aux faits décrits, un authentique texte d'historien qui vise à aider le lecteur à comprendre ce qui s'est passé depuis la descente française jusqu'au sac de Rome en 1527. L'intention apologétique de Guichardin vis-à-vis de son action lors de la ligue de Cognac apparaît nettement secondaire par rapport à son effort d'objectivité et de clarté, couronné de succès. Machiavel, ainsi accolé à cette figure de la pensée théorique, de cette figure du renouveau de l'histoire en occident, est dès lors interprété dans le sens de l'histoire des idées politiques. L'ancrage de son propos dans le moment exact où il est écrit est relativisé par une insertion plus globale dans la pensée politique florentine contemporaine. Le point de vue de Gilbert est donc aussi légitime que bienvenu, mais il

⁴¹⁹ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari*: a study on the origin of modern political thought », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XII, 1949, pp. 101-131.

⁴²⁰ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, p. 103 : « The purpose of the present essay is to examine the significance of Rucellai, his circle and his times for the rise of modern political theory. »

⁴²¹ Gilbert F., *Machiavel et Guichardin, Politique et histoire à Florence au XVIème siècle*, Paris, Seuil, 1996.

⁴²² Cf. la partie de la postface de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini à leur édition des *Écrits politiques* de Guichardin, *Op. cit.*, « L'écriture et la vie », pp. 325-333.

⁴²³ Guichardin, F., *Histoire d'Italie*, *Op. cit.*

oblitère par définition un autre axe d'interprétation qui considère Machiavel en tant que communicant politique en même temps que théoricien.

L'étude de la vie de Bernardo Rucellai montre un homme qui reste politiquement proche des Médicis⁴²⁴, un adversaire résolu du Grand Conseil⁴²⁵ qui décida de s'exiler pendant la majeure partie de la période républicaine. Il revient en 1511 et obtint toutes les charges honorifiques envisageables avec le retour des Médicis jusqu'à sa mort, en 1514. Toutefois, il n'approuva pas les modalités de leur retour au pouvoir⁴²⁶. Les jardins tenus par Rucellai forment un des aspects de son existence, mais ils le dépassent dans le temps et ne sont pas clos au niveau des discussions par l'engagement politique de leur fondateur et mentor. Ils semblent, d'après Gilbert, avoir fonctionné longtemps, sans doute de 1502 à 1522 environ⁴²⁷. De fait, il cite un historien de l'époque, Nardi qui indique que les jardins étaient un endroit de refuge intellectuel pour les étrangers et les florentins qui avaient goût à ces choses, grâce à la magnanimité, la libéralité et l'hospitalité de Bernardo Rucellai, ses fils et ses petits-enfants⁴²⁸. Plus prosaïquement, les jardins semblent avoir été un lieu d'opposition à Soderini d'abord à partir de 1502⁴²⁹ puis aux Médicis après leur retour jusqu'à la conspiration de 1522 qui semble avoir pris racine en ce lieu, sous l'impulsion de Cosimo Rucellai, petit-fils de Bernardo⁴³⁰. Gilbert estime donc que les jardins ont eu deux périodes d'activité distinctes, la première avec Bernardo et correspondant à un moment d'opposition à Soderini, de louange de la mémoire de Laurent le Magnifique et de conformation à son modèle de mécénat⁴³¹, la seconde après le retour de Médicis et avec la mort de Bernardo, qui correspond à leur activité républicaine bien connue et où Machiavel put lire ses *Discours*. Gilbert insiste sur la continuité entre les deux périodes, en particulier à cause des thèmes voisins évoqués et discutés⁴³². La rupture fut sans doute due, selon lui, à l'évolution de la science politique pendant cette période qui vit le changement de toute chose avec les guerres d'Italie⁴³³. Nous pensons également que le

⁴²⁴ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », art. cit., pp. 103-110.

⁴²⁵ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, p. 109.

⁴²⁶ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, p. 113

⁴²⁷ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, p. 115.

⁴²⁸ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, p. 116.

⁴²⁹ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Idem.*, p. 116.

⁴³⁰ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, pp. 115-116.

⁴³¹ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, pp. 120-124.

⁴³² Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, p. 125.

⁴³³ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari* », *Ibid.*, pp. 126-131.

changement de génération et donc la conception de la politique comme lieu naturel de la crise fut également déterminant.

L'ensemble de ces réflexions nous amène surtout à considérer plusieurs éléments essentiels dans notre représentation d'un espace public florentin sous la République. Il est évident qu'une forme avancée de liberté de parole est présente à cette époque. Les jardins montrent son utilisation par une élite, aussi bien sous Soderini qu'après le retour des Médicis. Comme tel, ils ne constituent pas l'équivalent de cafés ou de lieux de réunion populaires. Ils restent élitistes, même pendant leur période républicaine. Toutefois, ils témoignent d'une possibilité d'organisation de la parole identifiée par les « *pratiche* », les « *consulta* », les remarques permanentes des chroniqueurs de l'époque sur l'esprit du peuple⁴³⁴, les lois condamnant les « *intelligences* »⁴³⁵ et les manifestations populaires plus ou moins spontanées, pour ou contre les réformes⁴³⁶. Ainsi, ils forment un des endroits où la vie politique est commentée, où l'on s'oppose au pouvoir en place par la parole, par la connaissance. On ne peut affirmer qu'ils constituent un modèle copié par d'autre, puisqu'aucune documentation ne l'affirme, mais on peut estimer comme probable que des formes de discussion moins élaborées mais tout aussi passionnées avaient lieu ailleurs et sur d'autres modalités. Il est de plus remarquable que le même lieu eut pour constante politique de s'organiser autour de l'idée d'opposition. La critique rationnelle, critère important pour la considération théorique de la présence d'un espace public, est ici incontestable.

Les correspondances abondantes entre florentins en sont un premier exemple. Aucune étude d'historien n'a véritablement été publiée sur ce sujet. On peut trouver des analyses pénétrantes sur les correspondances particulières de certains florentins ou des réflexions générales sur la « *république des lettres* » faisant référence à l'humanisme de cette époque. Dans les deux cas, les considérations sont assez extérieures à ce qui nous semble le propre de la société florentine. Les humanistes écrivent beaucoup, notamment de nombreuses lettres. De même, certains florentins, à l'instar de Machiavel, Guichardin et Vettori, produisent une correspondance abondante et variée. Mais nous pensons que ce

⁴³⁴ Cf. l'utilisation de Parenti par Rubinstein, par exemple in Rubinstein, N., « *I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499)* », art. cit.

⁴³⁵ Rubinstein, N., « *I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499)* », *Ibid.*, p. 332-333.

⁴³⁶ Rubinstein, N., « *I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499)* », *Ibid.*, p. 328.

phénomène, dans le cas de Florence, dépasse le cadre individuel mais aussi la pratique humaniste. Les florentins semblent s'écrire beaucoup, pour des raisons structurelles. Nous n'avons pas les moyens historiques et statistiques de prouver notre assertion, mais les éléments suivant semblent indiquer une tendance forte. La combinaison d'une alphabétisation assez répandue, d'un éclatement géographique dans toute l'Europe et même en Orient de nombreux florentins pour les activités marchandes et bancaires, l'importance du maintien des traditions familiales claniques poussent les florentins à s'écrire. Le modèle humaniste romain de la lettre les conduit presque naturellement à cette solution. Enfin, le problème de la poste ne se pose pas avec une acuité aussi sévère pour eux que pour d'autres populations européennes, puisque les marchands doivent de toute manière assurer la communication des informations via une correspondance aussi sûre et régulière que possible. Dans ce cadre, rajouter une ou plusieurs lettres personnelles n'augmente pas beaucoup les coûts du courrier, déjà rétribué. On peut donc considérer que la société florentine est une société où la correspondance occupe une place privilégiée, à la fois naturelle, spontanée et de ce fait attendue.

Dans ce contexte, la correspondance de Machiavel, aux yeux de ses contemporains et correspondants, s'illustre par sa qualité. A de nombreuses reprises, il lui est fait des reproches pour la rareté de ses lettres alors que leur qualité les rend importantes et désirées. La question des raisons pour lesquelles ces lettres sont ainsi considérées doit être posée. Notre hypothèse consiste à souligner que Machiavel, contrairement sans doute à nombre de ses contemporains, est capable de s'adresser à un public varié, qu'il a une conscience aigüe de la situation d'énonciation et du parti qu'il peut en tirer. Il n'est pas seulement un analyste de génie, ce qu'il n'est pas question de nier ni de minimiser, mais il peut également adapter sa missive à son ou ses destinataires, écrire à la fois à tous et à chacun, en tenant compte des circonstances et en devinant l'attente du public à l'égard des informations qu'il peut distiller. Ce trait de sa correspondance, très marqué par exemple lors des légations auprès de César Borgia, nous semble perdurer dans ses écrits théoriques ultérieurs et mérite un examen particulier.

E) Les pratique, prolongement politique institutionnalisés de la discussion privée

Les *pratiche* forment un ensemble de prise de parole tout à fait singulier et intéressant. En effet, comme le souligne Félix Gilbert, les deux instances principales de prise de décision de la République florentine, à savoir le Grand Conseil et le Conseil des Quatre-vingt, ne peuvent que voter les lois et élire les citoyens aux différentes charges⁴³⁷. Il n'existe pas d'instance de discussion, en particulier dans le Grand Conseil, sauf cas exceptionnel. Par conséquent, la discussion doit avoir lieu ailleurs, puisque le régime est toujours soucieux de son assise populaire et de l'accord général avec ses décisions⁴³⁸. La fonction principale des *pratiche* consiste donc à favoriser cette discussion, ou à la restreindre dans un cadre contrôlable, selon les intentions⁴³⁹. Une *pratica* est une assemblée de citoyens qui répond à l'appel d'une instance dirigeante, généralement le Gonfalonier à vie à partir du moment où il existe en 1502 ou l'un des nombreux organes de gouvernement qui estime devoir recourir au conseil pour un point particulier. La vitesse de rotation des charges exécutives florentines implique la nécessité de recourir au conseil, ne serait-ce que pour assurer la pérennité des décisions. Ainsi, même en changeant de dirigeants tous les deux mois, la Seigneurie peut parvenir à une certaine forme de continuité si les dirigeants en charge prennent conseil auprès des anciens et informent ceux qui sont destinés à pouvoir leur succéder. Jusqu'en 1502, une des fonctions des *Pratiche* devait être celle-ci, de manière informelle toutefois. Rubinstein souligne à de nombreuses reprises que les débuts de la République et les difficultés à stabiliser son organisation institutionnelle impliquent l'utilisation de *pratiche* pour discuter des aménagements institutionnels envisagés⁴⁴⁰. Il va même jusqu'à en supposer lors des dernières discussions autour de la réforme électorale du 31 mai 1499, alors qu'il indique expressément que malheureusement les minutes de cette discussion sont perdues⁴⁴¹. En effet, Gilbert indique qu'aucune loi n'encadre officiellement l'utilisation des *pratiche* avant 1528. Il existe deux sortes de *pratiche*, qui correspondent assez exactement aux deux tendances fondamentales de la République

⁴³⁷ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions in the Period of Savonarola and Soderini », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, Vol. 20, N°3/4 (Jul.-Dec., 1957), p. 187.

⁴³⁸ Comme le montre par exemple la lettre du 18 septembre 1498 de Machiavel aux Commissaires à Pise, *Legazione...* p.

⁴³⁹ Cf. sur ce point l'article de Rivière, J.-M., « Le temps du conseil dans les Pratiche de Florence de 1498 à 1512 », in *Il pensiero politico*, Anno XXXIII, N. 2, 2000, pp. 185-211.

⁴⁴⁰ Cf. par exemple Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », art. cit., pp. 334-335.

⁴⁴¹ Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », *Ibid.*, pp. 343-344 : « Sfortunatamente le minute di queste discussioni, *tenute senza dubbio nelle pratiche*, non ci sono pervenute ; » (nous soulignons).

florentine : les *pratiche large* et les *pratiche strette*⁴⁴². Les *pratiche* restreintes sont constituées d'un faible nombre de citoyens, une vingtaine, triés sur le volet par qui les convoque. Elles correspondent au *governo stretto* et à la vision aristocratique de la politique, où l'estimation de la qualité du conseil provient de l'expérience assurée par l'exercice des charges via une éducation soignée et une naissance dans une lignée de dignitaires. Les *pratiche large* fonctionnent sur un appel à cent voire cinq cent citoyens. Le mode de désignation se fait par quartier de Florence, ce qui assure une représentativité réelle des composantes de la Cité. Elles sont par nature beaucoup plus démocratiques dans leur composition et leur fonctionnement et correspondent mieux à l'idéal du Grand Conseil. L'utilisation de ces formes de consultation varie sur la période. Jusqu'à l'élection de Soderini en tant que Gonfalonier à vie fin 1502, leur usage varie suivant la faction contrôlant la Seigneurie pour les deux mois de son élection. Gilbert souligne que leur usage restreint provoque la suspicion des membres du Grand Conseil d'après les récits de contemporains⁴⁴³. Cette note est pour nous d'une extrême importance puisqu'elle indique clairement que l'opinion publique des membres du Grand Conseil est connue et reconnue sans avoir de lieu précis pour s'exprimer. La rumeur populaire est toujours bruissante à Florence.

Soderini, quant à lui, décide, autant que possible, de se passer de « *pratiche strette* » voire de toute forme de *pratiche* en privilégiant la discussion directe avec les élus du Grand Conseil⁴⁴⁴. Toute *pratica* était pourvue d'un secrétaire qui prenait en note les discussions et le nom des intervenants. Ainsi furent conservés, et parfois recopiés dès la période concernée⁴⁴⁵, les contenus de ces *pratiche*, édités récemment par Denis Fachard⁴⁴⁶. Gilbert indique que les *pratiche*, quelle que soit leur forme, furent le lieu d'expression des leaders de l'opposition aristocratique : Francesco Valori, Bernardo del Nero, Bernardo Rucellai, Guidantonio Vespucci et les frères Salviati⁴⁴⁷. Il semble évident que, quelle que soit la forme de *pratica* employée, l'usage de la parole en public et l'énonciation claire d'arguments convaincants ait favorisé les aristocrates. Mieux préparés à l'exercice, bénéficiant d'une cohorte d'amis et de clients ainsi que d'une renommée et d'une

⁴⁴² Sur ce point, cf. Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », art. cit., p. 190.

⁴⁴³ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Idem*, p. 190, en particulier note 10.

⁴⁴⁴ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Idem*, p. 190.

⁴⁴⁵ Par exemple par Biagio Buonaccorsi, cf. Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, p. 192.

⁴⁴⁶ Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, *Op. cit.* et Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, *Op. cit.*

⁴⁴⁷ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », art. cit., p. 193.

réputation, dont l'impact social est considérable, ils peuvent confisquer la parole dans les faits et, le cas échéant, aller jusqu'à détourner l'esprit de la consultation. On comprend par cela le peu d'usage qu'en fit Soderini. Cela explique également leur étude pour identifier les principaux leaders aristocrates pendant la période républicaine par Gilbert⁴⁴⁸. Il est très intéressant pour notre propos de souligner qu'un très grand nombre de *pratiche* avaient pour objet les affaires étrangères de la République florentine. Gilbert souligne également que les conseils portaient du constat de la faiblesse de Florence et insistaient sur la nécessité de gagner du temps⁴⁴⁹. Les critiques de Machiavel sur ces deux points ne viennent donc pas de l'histoire des idées, mais plutôt de sa confrontation avec les humeurs de sa Cité, en particulier dans le camp aristocratique. De plus, on sait que les lettres des légations de Machiavel furent lues lors de ces réunions⁴⁵⁰, ce qui permet de les interpréter différemment et d'envisager leur écriture comme celle d'un représentant plus large, d'un véritable informateur plutôt qu'un simple orateur.

L'hypothèse que Machiavel tenta d'influencer la politique étrangère florentine parfois à l'encontre des Seigneurs peut être renforcée dans ces conditions. Il est clair qu'une discussion se fit jour entre Machiavel en légation lors des grandes crises et ses interlocuteurs, à la fois les Seigneurs qui le dépêchèrent et l'ensemble des citoyens. Dans une autre perspective, l'analyse de Gilbert permet de dégager une idée importante des responsables florentins, répandue dans les *pratiche*, selon laquelle la politique doit être dirigée par la raison, le calcul *-ragione-* et s'oppose au désir et à la volonté sans frein.⁴⁵¹ Ses limites sont alors la nécessité, la fortune, voire Dieu lui-même⁴⁵². Cela permet de comprendre à quel point la pensée de Machiavel put être considérée comme originale dès lors qu'elle entreprit de faire place, au nom des faits rationnellement observés, à l'irrationnel des choses, de la nature et en particulier de la nature humaine, c'est-à-dire du désir et de la volonté débridée. Un nombre important d'acteurs politiques prenant la parole estiment la Providence divine comme la fin de toute chose, en une tension contradictoire avec la croyance dans le pouvoir de la raison pour résoudre tous les

⁴⁴⁸ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, pp. 193-195.

⁴⁴⁹ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, pp. 195-202.

⁴⁵⁰ Par exemple, lettre de Biagio à Machiavel du 21 février 1509, *Till*, tome II, p.

⁴⁵¹ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », art. cit, p. 202.

⁴⁵² Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, p. 206.

problèmes politiques⁴⁵³. Là encore, les écrits de Machiavel et sa conception de la religion prennent place dans un arrière-plan avec lequel il discute en premier lieu. De même, le recours aux Anciens et aux Autorités constituent des lieux communs révéés dans les prises de parole⁴⁵⁴. Les *pratiche* constituent donc un des lieux de prédilection de la discussion publique, où les idées contradictoires sur la nécessité de réformes constitutionnelles aussi bien que les consensus les plus forts sur la nécessité de reprendre Pise se font jour. Pour les florentins, elles furent difficile à vivre pendant cette période puisqu'elles mirent à découvert les oppositions entre les citoyens. A l'époque, le manque d'unanimité civile était considéré comme venant du mal en l'homme et il fut de nombreuses fois décidé d'ordonner des réconciliations encadrées par le personnel religieux présent à Florence⁴⁵⁵. L'idée machiavélienne de la nécessité du conflit en politique et de sa fécondité dès lors qu'il est accepté, équilibré et encadré par la loi, est très éloignée des conceptions de ses contemporains. L'importance de ces réunions ne saurait être surestimée. Elles constituent, via leurs comptes-rendus, la preuve tangible de l'existence d'une opinion publique diversifiée et disposant de la liberté d'expression dans la rue mais aussi dans un cadre reconnu, même si son cadrage institutionnel pouvait être flou. Leur influence est déterminante à la fois pour l'élaboration et l'expression de certains schèmes de la politique florentine de l'époque, mais aussi pour l'histoire des idées puisque c'est face à ces assemblées que se positionnent les grands penseurs florentins de l'époque et en particulier Machiavel qui leur fut plus d'une fois confronté par ses rapports et qui eut à prendre note des débats à de nombreuses reprises en tant que secrétaire, comme nous l'avons vu dans l'analyse de sa biographie⁴⁵⁶.

Les années de la République florentine furent d'ailleurs marquées par de nombreux conflits ouverts entre factions. Dans le contexte historique du début des guerres d'Italie et de la nécessaire entreprise pisane, on constate un affrontement toujours présent entre les grands et les tenants du gouvernement populaire. Ainsi, même les problèmes pécuniaires firent l'objet d'un conflit, qui eut la particularité d'être entièrement public⁴⁵⁷. Marks

⁴⁵³ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, p. 208.

⁴⁵⁴ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, pp. 204-205.

⁴⁵⁵ Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions », *Ibid.*, pp. 212-213.

⁴⁵⁶ Cf. premier chapitre, I, B), 1) et II) E).

⁴⁵⁷ Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », in *Archivio Storico Italiano*, CXII, 1954, pp. 47-72.

indique, dès la première page⁴⁵⁸, que ses sources sont constituées des archives diversement conservées et accessibles du *Monte commune*, des *Consulte e pratica*, de divers registres officiels mais aussi de certaines chroniques de l'époque. La présence, dans ses sources, des *Consulte e pratica* et de chroniques indique bien que ces soucis étaient au cœur du débat public. De fait, à travers l'imposition, on retrouve l'opposition centrale qui structure les débuts de la République florentine, jusqu'à la désignation d'un gonfalonier à vie et l'élection de Piero Soderini en 1502. En effet, les grands supervisent de près l'instrument administratif de contrôle de la gestion publique à travers la perception des impôts et leur redistribution aux administrations. Il s'agit du *Monte communale*, que Laurent de Médicis avait parfois confondu avec sa bourse personnelle⁴⁵⁹. Rien ne peut politiquement se faire concrètement sans le recours à cet organisme financier, qui est aussi un organisme de crédit. De sa saine gestion dépend la valeur du Florin, capitale pour les marchands et banquiers florentins. Or, toute nouvelle imposition, destinée à permettre au mont de raffermir ses fonds propres et de limiter le recours au crédit, devait, à partir de 1494, être soumise à l'approbation par vote au Grand Conseil. On assiste donc à des difficultés pour obtenir un vote favorable parce que les grands sont accusés d'utiliser l'impôt comme un instrument de leur politique⁴⁶⁰. De fait, Marks indique à plusieurs reprises une rupture entre le Grand Conseil et les demandes d'imposition. Tout se passe comme si les citoyens ne comprenaient pas le lien entre leurs volontés politiques et les nécessités financières inhérentes. Par conséquent, Marks indique une certaine instabilité dans les votes, ainsi qu'une forte défiance envers ceux qui proposent les impôts et qui sont structurellement des grands, puisque plus représentés dans les organes de décision et contrôlant le *Monte*⁴⁶¹. Mais il faut souligner également que ce sont les grands qui payaient, et de loin, le plus d'impôts. Même en tenant compte de l'effort proportionnellement plus important consenti par les couches plus populaires des citoyens, la politique florentine dépendait clairement, pour financer ses projets et son activité, des contributions des

⁴⁵⁸ Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », *Ibid.*, p. 40.

⁴⁵⁹ Cf. Cloulas, I, *Laurent le Magnifique*, Paris, Fayard, « marabout université », 1982. Le Magnifique utilise régulièrement les institutions publiques pour sauver la banque médicéenne de la dépression économique qui frappe Florence à son époque, pp. 148-154 et pp. 270-271

⁴⁶⁰ Par exemple en 1496, cf. Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », art. cit., p. 45.

⁴⁶¹ Cf. Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », *Ibid.*, pp. 46-49.

aristocrates⁴⁶². Bref, le débat public sur l'imposition fut, pendant toute la période, entaché par les suspicions entre les citoyens pauvres et les grands. Mais il eut le mérite d'exister pleinement, même sur des bases biaisées, contrairement à la période précédente et à la période suivante, dominées par les Médicis. Finalement, selon Marks, ce débat contribua à faire prendre conscience à l'opinion publique de la nécessité d'une politique continue, où les intérêts de chaque groupe seraient pris en compte. La création de la fonction de Gonfalonier à vie servit institutionnellement à sortir d'une crise financière qui était en partie due à des problèmes politiques⁴⁶³. L'élection de Piero Soderini, aristocrate bien en vue, payant de nombreux impôts et toutefois partisan du gouvernement large constitue de ce point de vue un moment d'équilibre qui confirme cette hypothèse. On le voit, cette politique financière tendue est marquée par la présence et la pression constante de la classe moyenne. Cela ne peut s'expliquer sans la possibilité pour elle de s'exprimer librement et de se faire entendre. L'évolution institutionnelle de la République florentine montre donc la prise en compte de la diversité sociale florentine et de son expression politique. Une forme d'espace public est ici nécessaire pour la comprendre.

F) Conclusions : les raisons de penser l'existence réelle d'une forme d'espace public dans la Florence du début du XVI^e siècle.

Florence, de 1498 à 1512, possède des traits fortement singuliers dans le contexte européen. Selon cette analyse, elle anticipe certains traits sociologiques, politiques et économiques des sociétés modernes, tout en les articulant avec sa propre culture politique communale, avec son développement économique singulier et avec les formes de religiosité de son époque. Elle possède un taux d'alphabétisation fort important : 30% de la population masculine au lieu de 5% au niveau européen. Cet effort sociétal est lié à la nécessité du commerce international et aux activités financières de ses banques. On constate ainsi l'émergence d'une société moderne à bien des égards. On a pu ainsi

⁴⁶² Cf. Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », *Ibid.*, pp. 50-51 avec l'exemple d'une contribution où les Soderini payent presque 100 fois plus que les moins imposés.

⁴⁶³ Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », *Ibid.*, p. 72. Il va de soi qu'il ne s'agit pas de l'unique raison, mais d'une des principales.

défendre l'idée que la révolte des Ciompi montre l'émergence de formes de prolétariat urbain⁴⁶⁴. D'autre part, dès avant 1498, l'alphabétisation a créé une « classe moyenne » bourgeoise qui n'existe sans doute pas ailleurs, ni au même moment ni dans une telle proportion. Florence possède donc de fort nombreux notaires, hommes de droit, comptables, juristes, copieurs.

Cette classe moyenne est dans son ensemble fort érudite au moins en latin : on ne compte plus les exemples de personnes qui copient, traduisent, indexent des œuvres classiques. Nicolas Machiavel lui-même traduit assez jeune le *De natura rerum* de Lucrèce, son père est chargé de faire l'index de la *Première Décade* de Tite-Live en échange d'un exemplaire de l'ouvrage. Ses collègues et subordonnés à la Chancellerie ont le même genre d'activité : Biagio Buonaccorsi devient copiste et écrivain après son éviction de la Chancellerie en même temps que Machiavel en 1512⁴⁶⁵ et Agostino Vespucci est même l'éditeur des *Décennales* de Machiavel, poème relatant les événements historiques contemporains. En 1498, cette fraction de la population est intégrée à l'espace public florentin. Avec l'exil des Médicis, à la faveur de cette vacance du pouvoir, Jérôme Savonarole, moine et prophète, persuade par ses prêches la classe politique florentine habituelle de créer le Grand Conseil. Cette institution était la continuation politique du prêche du frère. En effet, de la même manière que tout le peuple florentin se retrouvait pour l'écouter, le Grand Conseil devait reproduire cette communion sacrée dans le domaine de la gestion de la Cité. Savonarole avait expliqué que Florence était la « nouvelle Rome », proposition à laquelle a adhéré une partie très notable de la population, du fait également des traditions communales. La cité au lys devait donc être une République dont le Christ serait le seul Chef. A partir de là, il devenait logique que tous les chrétiens en devinssent citoyens. Ces arguments n'ont pas, à ma connaissance, été identifiés dans le corpus de Savonarole ou de ses partisans de l'époque⁴⁶⁶, mais ce point de vue permet de restituer quelque peu l'esprit de cette mutation fondamentale.

⁴⁶⁴ Machiavel et Simone Weil, *La Révolte des Ciompi. Un soulèvement prolétarien à Florence au XIV^e siècle*, Livre III des *Histoires florentines* de Machiavel, traduction de Guiraudet, revue par Laura Brignon, précédé d'une introduction de Simone Weil (*La Critique Sociale*, n° 11, mars 1934), postface d'Emmanuel Barot : « 1378 ou l'émergence de la question moderne du sujet révolutionnaire », Toulouse, éditions CMDE, 2013.

⁴⁶⁵ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Op. cit.*

⁴⁶⁶ Madame Taddei, par exemple, n'évoque pas cette possibilité d'interprétation. Cf. Taddei, I., « le système politique florentin au XV^e siècle », Boutier, O., Landi, S., Rouchon, O., *Florence et la Toscane XIV^e-XIX^e siècles, les dynamiques d'un état italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, « la République de

Le Grand Conseil, avec ses quelques milliers de membres, ne constitue donc pas, en tant que tel, une préfiguration des régimes parlementaires et représentatifs modernes. Au contraire, ce régime communal pourrait être bien plus aisément comparé aux régimes des cités grecques antiques et d'Athènes, où les citoyens participaient à certaines délibérations et où le tirage au sort constituait le système de désignation démocratique par excellence. La référence exemplaire qui revient dans les écrits florentins de l'époque reste le grand conseil vénitien et la structure des institutions vénitiennes, qui, pour l'époque, semblaient cumuler les avantages de la participation populaire et d'un gouvernement oligarchique. Les mobiles de cette création originale, de l'ouverture de l'espace public sont donc à la fois circonstanciels à une situation économique et à un message religieux et politique original. Cette nouvelle classe politique n'est ni aristocratique ni marchande et voit son apparition liée à l'égalitarisme qu'implique la notion d'une citoyenneté-sujétion au Christ. Certes, on n'ira pas jusqu'à inclure la « populace », ces couches sociales les plus pauvres qui payent au prix fort la prospérité des grandes familles. Mais quelques milliers de citoyens, plus de 3000 familles représentées, correspondent à un chiffre inédit à l'époque et changent la nature de la vie politique. Dans ce cadre, il existe donc une partie de ce qu'on pourrait nommer le pouvoir législatif octroyé à une portion significative de la population.

Sous les Médicis, il existait déjà des instances de discussion informelles et libres qui précédaient et influençaient les prises de décision. Les Médicis n'exerçant pas officiellement le pouvoir, ils faisaient demander aux membres de l'exécutif d'organiser des *pratiche* qui, par quartier, donnaient librement la parole aux citoyens. Leurs interventions étaient notées par des secrétaires. Il ne semble pas y avoir eu l'existence de représailles suite à ces séances. Il ne semble pas non plus que les citoyens florentins aient forcément tout exprimé sur leurs convictions. Dans les faits, seuls les plus éminents citoyens prenaient la parole et les *pratiche* visaient donc davantage à convaincre en manipulant plus qu'à donner réellement la parole. Entre 1498 et 1512, aucun pouvoir autocratique n'impose de telles restrictions dans l'usage de ces procédures. Un bon nombre

Savonarole », pp. 56-60. En revanche, elle fait état d'un espace public structuré par la ritualisation des nominations et des élections durant tout le XIV^e siècle. Cf. Taddei, I., « du secret à la place publique, l'élection de la Seigneurie à Florence (XIV^e-XV^e siècle) », in Bertrand, G., Taddei, I., (éd.) *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, Rome, Ecole française de Rome, 2008, pp. 117-141.

d'institutions apparemment démocratiques purent donc réellement le devenir. Les *pratiche* devinrent ainsi une forme de « sondage ». L'ensemble de la population ne s'y exprimait certes pas, mais les grands clivages, entre lesquels les sensibilités politiques se répartissaient, apparaissaient ainsi au grand jour, et on pouvait même mesurer leur influence ou leur popularité. Bref, il existe à ce moment une forme embryonnaire d'espace public et des formes inachevées mais indiscutables d'espace politique susceptible d'accueillir des formes primitives de communication politique.

Notre thèse peut ainsi se présenter de la manière suivante : Machiavel évolue dans une forme particulière d'espace public où la communication politique peut s'exercer, sous sa définition restrictive, avec des nuances. L'autre point qu'il nous faut examiner consiste dans les rapports entre expression et action qui se constituent entre Machiavel et ses interlocuteurs. L'idée d'égalité d'opinion, et donc de libre circulation des idées, qui caractérise une communication politique faisant sens, doit également être interrogée à la lumière de ces écrits de Chancellerie, des réponses qui sont données et des témoignages des familiers de Machiavel.

III) Approche philologique du corpus

Nous présentons ici une approche philologique critique et chronologique de la correspondance de travail de Machiavel dans la Chancellerie florentine de 1498 à fin août 1512, telle qu'elle est rapportée par Barincou, Vivanti et Marchand.

A) Premier constat : un corpus inégalement édité, dont l'édition critique définitive est en cours.

La structuration de la correspondance de Machiavel jusqu'à la prise de Prato s'établit ainsi si l'on se base sur l'édition Vivanti : Machiavel envoie et reçoit 198 lettres familières. Nous avons conservé 179 lettres à lui adressées, pour 19 par lui envoyées. Dans ses différentes missions, le calcul est plus délicat, mais on obtient 554 lettres, 290 envoyées par ses soins et 264 reçues. Cet état de l'édition Corrado Vivanti constitue le fondement d'une étude

des écrits laissés par Machiavel durant cette période. Toutefois, il laisse dans l'ombre les écrits de Chancellerie rédigés par Machiavel ou sous sa direction. L'édition française de Barincou permet d'entrer dans cet univers, au moins en partie. L'édition complète des écrits de la Chancellerie, entamée par Marchand et n'a pas pu aller à son terme. Grâce à leur travail nous pouvons établir un corpus définitif, à ce jour, des lettres de Machiavel et de la Chancellerie de 1498 à 1508. Malheureusement, ce travail est aujourd'hui interrompu. D'autres travaux d'historiens ont vu le jour concernant les écrits de la Chancellerie, édités au sein de *l'Istituto storico italiano per il medio evo, fonti per la storia dell'Italia medievale*. Ils apportent des compléments historiographiques commentés de premier ordre sur l'ensemble de la période. L'ensemble constitue un problème de taille pour le chercheur et en particulier pour le philosophe et le politologue, qui souhaitent s'appuyer sur le travail de l'historien mais ne sauraient se substituer à lui. La documentation est d'une ampleur inusitée, les archives, aussi bien florentines que celles des grandes familles, sont loin d'avoir été systématiquement exploitées, le travail d'édition de ce qu'on peut estimer essentiel est en cours et les synthèses datent ou font même cruellement défaut. La science historique n'a pas encore achevé son travail et elle est trop éloignée de sa fin pour bénéficier de travaux définitifs. Nous pouvons ainsi faire référence, par exemple, à Denis Fachard qui souligne l'ampleur de la documentation, notamment environ 2600 « minutes » présentes aux Archives d'État de Florence, section Archives de la République. Il indique également que Machiavel devait parfois écrire une vingtaine de lettres par jour. Un dixième de ce travail a été publié pour 1498 et un sixième pour les cinq premières années dans leur ensemble.⁴⁶⁷ Nous devons ainsi garder en mémoire que la documentation offerte consiste dans un sondage de l'ensemble et que, sans aucun doute, bien des documents restent à exhumers et utiliser.

Au-delà de 1508, nous devons donc utiliser l'édition d'Edmont Barincou pour les lettres envoyées par Machiavel et la Chancellerie. Cette édition, trop ancienne, est néanmoins en l'état la seule édition de référence en français dont nous disposons. Nous pouvons bien

⁴⁶⁷ Voir ainsi Fachard, D., « Gli scritti cancellereschi inediti di Machiavelli durante il primo quinquennio a Palazzo Vecchio », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale di studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 87-88. Andrea Guidi a récemment encore édité des lettres inédites datant de 1502 autour de ses légations auprès de César Borgia. Cf. Guidi, A., « Due inediti dell'epistolario machiavelliano », in *Annali dell'istituto italiano per gli studi storici*, XX, 2003/2004, pp. 69-80.

évidemment la corriger avec l'édition Vivanti et les éléments proposés par les ouvrages de *l'Istituto storico Italiano*.

Etant donné les nombreux problèmes et les nombreuses éditions de Machiavel qui se sont succédé, nous avons choisi de présenter la correspondance familière et professionnelle de Machiavel et de la Chancellerie, de son arrivée en 1498 à la fin de la République fin août 1512, de manière chronologique, en suivant les étapes connues de la vie active de Machiavel et des affaires de sa cité. En effet, les éditions de Barincou en France et de Vivanti en Italie présentent toutes deux des lacunes importantes, qui rendent toute restitution à leur seule aune insuffisante et les travaux d'édition critique ont été interrompus à l'année 1508.

Si Vivanti est plus complet et plus exact, il ne donne toutefois aucun document de la Chancellerie, hormis ceux relatifs aux missions de Machiavel à l'extérieur de la Cité. Par conséquent, il manque les lettres que Machiavel a envoyées en tant que secrétaire de la seconde Chancellerie, dans son travail quotidien à son bureau. Cela résout certes le problème philologique et philosophique de savoir si Machiavel les a bien écrit, s'il écrit de son initiative ou sous la dictée, mais il n'en reste pas moins des manques importants. Ainsi, par exemple, Vivanti se refuse à insérer les lettres de Valori et Machiavel en légation en France tout en maintenant celles de Vettori et Machiavel en Allemagne. Or, Valori souligne explicitement à quel point Machiavel est important voire irremplaçable à la Cour de France⁴⁶⁸. Ces problèmes se doublent d'un manque de repérage chronologique. Les légations sont données certes intégralement, mais le contexte général et leur enchaînement reste le fait de la culture du lecteur, absolument isolé sauf grâce aux introductions, toutefois assez succinctes.

Barincou pose des problèmes importants de fidélité au texte. En effet, son édition des lettres date d'avant les travaux importants de Marchand, qui ont établi un certain nombre de lettres dans leur forme définitive. Son parti pris chronologique nous semble plus complet. Il n'élude aucun moment important de la vie politique florentine, quitte à le restituer avec des lettres où Machiavel n'apparaît pas. L'implicite qu'il pose réside dans l'évidence que Machiavel est au courant de tout ce qui est important pendant sa présence, et qu'il met la main à tout. Cela est confirmé à plusieurs reprises par ses collègues qui se

⁴⁶⁸ Cf. lettre de Valori à Machiavel du 12 janvier 1505, *Tilz*, tome I, p. 454.

plaignent de ses absences et par ses amis haut placés dans la société florentine qui lui demandent ses avis personnels. Ces deux traits de ses correspondants ne prennent sens que si l'on suppose un Machiavel occupé de tout fait d'importance à la Chancellerie, comme son travail le suppose.

En suivant la chronologie, nous indiquons pour chaque moment ce que donnent chaque édition, les manques et les erreurs de chacune en les justifiant autant que possible. Nous ne parlons pas des éditions en langue anglaise puisqu'elles sont moins complètes que la française. Notre corpus se fonde donc sur l'édition Barincou, elle-même inspirée des traditions françaises de traductions de Machiavel comme l'édition Buchon, sur l'édition Marchand jusqu'en 1508 et sur l'édition Vivanti. Notre objectif consiste à donner une clarté sur les apports respectifs des différents travaux. Il vise surtout à établir ce que l'on peut attendre de la version française de Barincou, afin d'établir le texte permettant des interprétations fondées de la correspondance de Machiavel et de son influence sur le reste de son œuvre.

B) Approche chronologique de la correspondance de travail de Machiavel.

1) 1498-1499 : la prise de fonction

Le 15 juin 1498, Machiavel est élu secrétaire de la seconde Chancellerie de la République. Il sera nommé dans un écrit des Dix le 14 juillet. Son supérieur, Marcello di Virgilio Adriani a pris ses fonctions un peu plus tôt, le 13 février. L'ensemble du fonctionnement administratif de la République florentine se trouve donc ainsi renouvelé. En mars 1499, Machiavel effectue une mission à Piombino, dont Barincou donne la traduction⁴⁶⁹ alors que Vivanti ne donne pas le texte original. Tous deux donnent la légation de Machiavel auprès de Catherine Sforza. Vivanti omet une lettre de créance que Barincou traduit à la suite des instructions⁴⁷⁰. Machiavel envoie 7 lettres et en reçoit 4. Barincou ne traduit pas les 4 reçues, deux d'Adriani et deux de la Seigneurie. La lettre VI de Machiavel contient la deuxième et très courte lettre du 23 juillet 1499 avant d'enchaîner avec celle du 24

⁴⁶⁹ Instructions des Dix à Machiavel du 24 mars 1498, *Till*, tome I, pp. 12-13.

⁴⁷⁰ Lettre de créance de Marcellus [Marcello di Virgilio Adriani indique Barincou en note de bas de page] à Machiavel du 12 juillet 1499, *Till*, tome I, p. 13.

juillet⁴⁷¹, là où Vivanti, bien évidemment, les sépare⁴⁷². Mais il ne s'agit que d'une erreur de décompte, le texte étant intégralement restitué.

2) 1499-1500 : la première mission pisane

L'exemple de l'attaque florentine contre Pise de la fin 1499 à la mi-1500 est révélateur de la difficulté à établir le corpus de la correspondance professionnelle de Machiavel. Vivanti ne donne que la mission de Machiavel, où ce dernier écrit, comme un secrétaire, des lettres signées par les Commissaires florentins. Il est alors au camp de Pise, en-dehors de Florence. De ce fait, il n'intervient qu'entre le 10 juin et le 11 juillet, avant d'être envoyé en France pour justifier la République de l'échec et faire entendre au Roi de France les responsabilités des troupes et capitaines français. Pour cette mission, Vivanti ne donne aucun écrit envoyé par la Chancellerie. Son objectif est clairement d'introduire le lecteur à la grande légation de Machiavel en France qui va suivre. L'ensemble est donc lacunaire, même si quatre lettres de Louis XII viennent compléter la documentation et préparer la transition⁴⁷³. Barincou, à la fin de son ensemble documentaire, propose également une lettre de Louis XII à la Seigneurie du 27 juillet 1500⁴⁷⁴, qui ne correspond donc à aucune de celles de Vivanti et que Buchon avait déjà donnée⁴⁷⁵. Barincou dispose d'une documentation moins fine, qui n'a pas été actualisée par les travaux philologiques récents mais son ensemble se veut plus étendu et mieux à même de faire apprécier la complexité de la situation. Entre le 10 juin et le 11 juillet, il ne livre qu'un ensemble de 6 lettres dont il indique par un renvoi en bas de page que les trois premières sont attestées de la main de Machiavel. Toutefois, ce premier ensemble forme un composé inextricable d'erreurs, incompatible avec l'édition Vivanti. Ainsi, la lettre de Nicolas Machiavel à la Seigneurie, pour Luca degli Albizi, du 24 juin 1500, est corrigée au 29 par Vivanti. Celle de Luca degli Albizi à la Seigneurie du 8 juillet 1500 est absente de Vivanti et celle de Machiavel à la Seigneurie du 9 juillet 1500 aussi⁴⁷⁶. Or, étant donné la rigueur et l'enchaînement logique

⁴⁷¹ Lettre « VI » de Machiavel à la Seigneurie du 23 puis du 24 juillet 1499, *Till*, tome I, pp. 32-33.

⁴⁷² Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 488 à 490.

⁴⁷³ Deux lettres de Louis XII aux capitaines Gasconi du 11 juillet 1500 et deux autres à Monsignore di Beaumont du même jour, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 503 à 506.

⁴⁷⁴ Copie de la lettre du roi très chrétien Louis XII à la Seigneurie de Florence du 27 juillet 1500, *Till*, tome I, p. 69.

⁴⁷⁵ Machiavel, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Op. cit.*, tome II, p. 180-181.

⁴⁷⁶ Lettre de Nicolas Machiavel à la Seigneurie (pour Luca degli Albizi) du 24 juin 1500, corrigée en 29 par Vivanti, lettre de Luca degli Albizi à la Seigneurie du 8 juillet 1500 absente de Vivanti, lettre de Machiavel à la Seigneurie du 9 juillet 1500 absente de Vivanti, *Till*, tome I, pp. 62-63 ; pp. 63-64 ; pp. 64-65.

attesté dans l'édition Vivanti, nous pensons que ces six lettres traduites par Barinco n'avaient pas fait l'objet d'une édition critique. Les deux lettres suivantes sont attribuées à deux commissaires au camp⁴⁷⁷ et la dernière des Dix⁴⁷⁸. Il donne même à la suite de la lettre du 24 juin, celle du 29⁴⁷⁹, le début de celle du 2 juillet⁴⁸⁰. Il indique en note de bas de page⁴⁸¹ la possibilité d'une autre lettre de Machiavel à la Seigneurie du 24 juin 1500 en Tommasini, I, p. 204, n. 2, que nous trouvons chez Vivanti⁴⁸². Il fait également une erreur en soulignant en note de bas de page la suscription : « *Cito cito cito* » dans la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 9 juillet 1500⁴⁸³, alors que chez Vivanti nous la lisons dans la lettre du 29 juin 1500⁴⁸⁴. Nous n'avons d'ailleurs pas trouvé le texte original de cette lettre que Machiavel aurait écrit.

En outre, Barinco ajoute un ensemble documentaire sur l'ensemble de cette opération, à partir d'août 1499. Il commence avec le *Discours aux Dix sur la situation à Pise*⁴⁸⁵ qu'il fait suivre de 30 lettres concernant directement cette situation⁴⁸⁶ et notamment l'exécution de Paolo Vitelli pour trahison. Il va jusqu'à indiquer ses choix, numérotant les lettres traduites selon celle de Tommasini, ce qui permet au lecteur d'identifier celles qu'il a choisi de ne pas traduire. La dernière lettre qu'il donne est ainsi numérotée XLIII⁴⁸⁷. Pour permettre au lecteur français de mieux comprendre la situation, il ajoute dans ses notes de chapitre sises en fin de tome, deux extraits du *Diario* de Biagio Buonaccorsi⁴⁸⁸, le premier

⁴⁷⁷ Lettre de Giovanni Battista Bartolini à la Seigneurie du 9 juillet 1500 et copie de la lettre adressée par moi, Luca di Antonio degli Albizzi, à mes Très Hauts et Très Magnifiques SEIGNEURS du 9 juillet 1500, *Till*, tome I, pp. 65-66 et 66-67, toutes deux absentes de l'édition Vivanti.

⁴⁷⁸ Lettre de la magistrature des Dix à Luca degli Albizi du 10 juillet 1500, *Till*, tome I, pp. 67 à 69, absente de l'édition Vivanti.

⁴⁷⁹ Lettre de Nicolas Machiavel à la Seigneurie (pour Luca degli Albizi) du 24 juin 1500, corrigée en 29 par Vivanti, *Till*, tome I, p. 63.

⁴⁸⁰ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 2 juillet 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 500.

⁴⁸¹ Troisième note de bas de page concernant la Lettre de Nicolas Machiavel à la Seigneurie (pour Luca degli Albizi) du 24 juin 1500, corrigée en 29 par Vivanti, *Till*, tome I, p. 62.

⁴⁸² Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 24 juin 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 497.

⁴⁸³ Note de bas de page de la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 9 juillet 1500, *Till*, tome I, pp. 65.

⁴⁸⁴ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 29 juin 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 497.

⁴⁸⁵ Machiavel, *Discours aux Dix sur la situation à Pise*, *Till*, tome I, pp. 37 à 40.

⁴⁸⁶ Trois Lettres des Dix de pouvoir et les autres de la Seigneurie, 18 aux commissaires et les autres aux différents commissaires, orateurs et capitaines concernés, entre le 15 août 1499 à Vitelli et le 14 novembre 1499 à Antonio Canigiani, *Till*, tome I, pp. 40 à 61.

⁴⁸⁷ Lettre de la Seigneurie à Antonio Canigiani du 14 novembre 1499, *Till*, tome I, p. 61.

⁴⁸⁸ La référence donnée par Barinco est la suivante : Biagio Buonaccorsi, *Diario de' successi più importanti seguiti in Italia e particolarmente in Firenze dall'anno 1498... all'anno 1512... etc.*, p. 34-35. La thèse de Fachard nous permet d'identifier plus précisément le texte, qui ne connut qu'une seule édition, sous la forme suivante : *Diario de' successi più importanti Seguiti in Italia, et particolarmente in Fiorenza dall'anno 1498 infino all'anno 1512*, Raccolta da Biagio Buonaccorsi in que' tempi coadiutore in Segreteria de' Magnifici Signori

intitulé *Affaire Pagolo Vitelli*⁴⁸⁹ et le second *la mutinerie franco-suisse sous les murs de Pise*⁴⁹⁰. Vivanti, dans le tome I des *Opere*, édite le *Discorso sopra Pisa*⁴⁹¹ et explique en introduction à ses notes l'erreur dont le *Discours aux Dix sur la situation à Pise* est victime⁴⁹². En effet, Barincou, suivant la tradition issue de l'édition des *Opere* de 1756 fait suivre le *Discorso sopra Pisa*, daté de fin mai, début juin 1499 des *Provvedimenti per la reconquista di Pisa*⁴⁹³, écrits 10 ans plus tard, fin mars 1509, juste avant la prise définitive de Pise, inspirée, cette fois, des conseils de Machiavel. Le texte de 1499 s'arrête à « Bref, pour toutes ces raisons, je ne vois pas moyen de ravoir Pise autrement que par la force. » La suite, séparée par un changement de paragraphe : « Puisqu'il faut employer la force... »⁴⁹⁴ consiste en une traduction assez exacte des *Provvedimenti*. Nous avons pu relever quelques erreurs bénignes : « 20 casques »⁴⁹⁵ au lieu de « 70 elmetti »⁴⁹⁶, par exemple. L'ensemble reste une transcription acceptable si l'on tient compte de la documentation non rénovée qui existait à l'époque.

Si l'ensemble de la documentation de Barincou avait été à l'avenant et si Vivanti avait poursuivi son choix de présentation, il aurait été indispensable de constituer le corpus préalablement à son étude. Fort heureusement, la retranscription des événements autour de la première opération sous les murs de Pise est restée seule aussi confuse et tronquée. Dans l'ensemble, l'édition Barincou permet une compréhension de l'action de Machiavel sans donner l'exhaustivité des réponses à ses missives et malgré des erreurs philologiques importantes. Le risque majeur pour le commentateur consisterait, du fait de l'erreur du copiste de 1756 que Barincou n'avait pas identifiée, à considérer que Machiavel avait imaginé dans ses moindres détails en 1499 le plan pour prendre Pise qui serait appliqué

Dieci della Guerra della città di Fiorenza. Con la vita del Magnifico Lorenzo de' Medici il Vecchio scritta da Niccolo Valori Patrizio Fiorentino, nuovamente posti in luce. In Fiorenza, Apresso i Giunti, 1568. Cf. Fachard, *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, chapitre V, « évolution de l'historien », pp. 111 à 144. La référence complète est donnée dans la note 1 p. 140 de la page 111 où il indique que cette édition est la seule « cinquecentina » imprimée au nom de Biagio, malgré de nombreuses copies manuscrites qu'il détaille par la suite et le plagiat de Iacopo Nardi dans les *Historia della città di Fiorenza (1494-1531)*, Lione, 1582, rééditées chez Le Monnier, Florence, 1858 en deux volumes.

⁴⁸⁹ *Document I. Affaire Pagolo Vitelli*, ajout après les notes du chapitre II, *Till*, tome I, pp. 517-518.

⁴⁹⁰ *Document II. La mutinerie frano-suisse sous les murs de Pise*, ajout après les notes du chapitre II, *Till*, tome I, pp. 518-519.

⁴⁹¹ Machiavelli, *Discorso sopra Pisa*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 4-5.

⁴⁹² Vivanti, *Intrduzione, Discorso sopra Pisa*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 755.

⁴⁹³ Machiavelli, *Provvedimenti per la reconquista di Pisa*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 84 à 87.

⁴⁹⁴ Machiavel, *Discours aux Dix sur la situation à Pise*, *Till*, tome I, pp. 38.

⁴⁹⁵ Machiavel, *Discours aux Dix sur la situation devant Pise*, *Till*, tome I, p. 39.

⁴⁹⁶ Machiavelli, *Provvedimenti per la reconquista di Pise*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 85.

victorieusement en 1509. Toutefois, l'idée que Pise ne pouvait être recouvrée par Florence que par la force a été confirmée par les événements, les pisans ne voulant à aucun prix négocier le retour sous la sujétion florentine.

3) 1500 : première légation auprès du Roi de France

A la suite des événements de Pise, Machiavel prend la route de Paris pour justifier la République et sauver les rapports entre Florence et le Roi. La première légation en France, de juillet à décembre 1500, porte sur ce point essentiel. Barincou et Vivanti donnent l'intégralité des lettres de Machiavel, y compris celles qu'il coécrivit avec Francesco della Casa. Tous deux donnent les instructions de la Seigneurie et celles de l'ambassadeur précédent, Lorenzo Lenzi. Vivanti date du 18 juillet les instructions de la Seigneurie, alors que Barincou ne les date pas⁴⁹⁷. Conformément à son parti pris éditorial, Barincou ne traduit pas les lettres de la Seigneurie à Machiavel. De plus, il attribue en titre toutes les lettres à Machiavel, y compris celles cosignées par Della Casa. Vivanti donne les 18 lettres reçues par Machiavel et Della Casa, ce qui permet de constater que les 5 dernières lettres, envoyées à Machiavel seul à partir de novembre puisque della Casa part le 13 septembre, sont à lui adressées par les Dix, et non plus par la Seigneurie. A partir de ce moment, Machiavel ne correspond plus qu'avec les Dix, à de rares exceptions près.

4) 1501-1502 : retour au bureau et continuation du traitement des affaires pisanes

De janvier 1501 à juin 1502, le travail de Machiavel reste orienté vers le problème pisan, et, surtout, la montée du risque que constitue César Borgia, le Duc de Valentinois. On sait qu'il fit trois légations à Pistoia, entre février et juillet 1501⁴⁹⁸. Barincou nous livre ainsi quelques lettres autour des difficultés que connut la République florentine à pacifier Pistoja à cause de la présence du Valentinois dans la région entre la fin avril et fin juin 1501. Machiavel produisit à l'occasion un court écrit, *De rebus pistoriensibus*, que Barincou traduit incomplètement⁴⁹⁹. En effet, selon l'adition Vivanti, il manque le *sommario della città* et le *sommario del contado*⁵⁰⁰. Barincou traduit 11 lettres des Dix et de la Chancellerie afin de

⁴⁹⁷ Instructions de la Seigneurie à Francesco della Casa et Machiavel du 18 juillet 1500, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 510.

⁴⁹⁸ Barincou, note 11 du chapitre IV in Machiavel, *Tll*, tome I, p. 521.

⁴⁹⁹ Machiavel, *Rapport sur les choses faites par la république florentine pour pacifier les factions dans Pistoia*, *Tll*, tome I, pp. 161 à 163.

⁵⁰⁰ Machiavelli, *De rebus pistoriensibus*, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, pp. 10 à 12, que Vivanti date de mars 1502 en conclusion de son *introduzione*, p. 760.

donner un aperçu de la situation⁵⁰¹, une instruction importante⁵⁰² et 8 lettres signées et de la main de Machiavel, que Vivanti ne mentionne donc pas. Il s'agit des lettres incomplètement traduites du 4 et 7 mai 1501⁵⁰³, des deux du 8 mai⁵⁰⁴, de celles du 10 et 18 mai et enfin du 3 et 12 juin 1501⁵⁰⁵. Cet ensemble lui-même est encore incomplet. Machiavel indique ainsi dans sa lettre du 12 juin, avoir envoyé une missive le 8. Barrincou indique qu'il a évidemment choisi les lettres les plus intéressantes et représentatives et leur donne le numéro de l'édition de Canestrini, *Scritti inediti*. Cela permet de constater qu'il manque des lettres, puisque sur un ensemble de 17 lettres traduites, la dernière porte le numéro LXXI et la première le numéro XXVI, ce qui fait au minimum 45 lettres manquantes, en supposant que les précédentes et les suivantes ne concernent pas cette affaire.

5) 1502 : première légation auprès de César Borgia

Lors de la première légation auprès du Valentinois, du 22 au 27 juin 1502, Machiavel accompagne Francesco Soderini. Barincou traduit la longue lettre que ce dernier a écrit seul à la chancellerie, où il indique que Machiavel est parti rendre compte des événements à la Seigneurie « et de vive voix et par lettres »⁵⁰⁶. On constate d'une part que le futur cardinal est effrayé de Borgia et craint pour sa vie à tel point qu'il menace de ne plus se charger de mission si on ne lui envoie pas d'escorte ou la licence de s'enfuir dès qu'il l'estimera nécessaire. Ensuite, on peut ainsi comparer son rapport, qui dure sur 3 jours, à ceux de Machiavel et saisir leur ressemblance de structure, rapportant des propos, indiquant les mouvements de troupe et proposant des réflexions sur ce qui risque de se

⁵⁰¹ Lettres des Dix aux commissaires du 29 avril, 1^{er} et 22 mai 1501, *Till*, tome I, pp. 142, 142-143 et 150-151 ; lettres de la Seigneurie aux commissaires du 2, 2 10, 17,19, 27 et 27 mai 1501, *Till*, tome I, pp. 143, 143-144, 147, 148-149, 150, 150-151, 151. La dernière lettre est de Marcellus Adriani. Il donne également une lettre du 28 octobre 1501, pp. 160-161.

⁵⁰² Lettre aux commissaires à Pistoia, non datée mais sans doute du 13 juillet, *Till*, tome I, pp. 155 à 157 et note 11 du chapitre IV, p. 521.

⁵⁰³ Lettres de la Seigneurie aux commissaires du 4 mai 1501 et du 7 mai 1501, *Till*, tome I, pp. 144-145 et p. 145.

⁵⁰⁴ Lettres de la Seigneurie aux commissaires du 8 mai 1501 et du même jour à la 22^{ème} heure, *Till*, tome I, pp. 145-146 et p. 146.

⁵⁰⁵ Lettres de la Seigneurie aux commissaires du 10 mai 1501, du 18 mai 1501, du 3 juin 1501 et du 12 juin 1501, *Till*, tome I, pp. 147-148, p. 149, pp. 151 à 153 et pp. 153 à 155.

⁵⁰⁶ Lettre de Francesco Soderini à la Seigneurie des 26-27 et 28 juin 1502, *Till*, tome I, p. 170.

produire⁵⁰⁷. Mais il omet la lettre de la Seigneurie et les deux lettres des Dix à Soderini, données par Vivanti.

6) 1502 : lettres à *Giacomini*

Entre les deux légations auprès de César Borgia, donc de fin juin à début octobre 1502, Barincou signale les trois importantes lettres de Machiavel à Antonio Giacomini Tebalducci du 2, 4 et 10 juillet 1502⁵⁰⁸. Il fait suivre ces trois missives d'un ensemble de 12 lettres de la Seigneurie à ses différents commissaires. Il s'agit de pacifier le Val di Chiana menacé par Vitellozzo, frère de Paolo Vitelli exécuté en 1500 par la République et alors capitaine de César Borgia qui lui laissait les mains libres en cette affaire. On apprend ainsi que Piero Soderini, Alamanno Salviati et Antonio Giacomini étaient alors employés par la Seigneurie comme commissaires⁵⁰⁹. Comme les fois précédentes, Barincou choisit de ne pas tout traduire, mais de donner un ensemble représentatif de courriers de la Chancellerie, dont aucun n'est attesté de la main de Machiavel. La dernière lettre est numérotée XXV, ce qui représente à peu près une lettre traduite pour une omise. Il signale ainsi en note de bas de page : « nous omettons les détails insignifiants qui terminent cette lettre, ainsi que les lettres XXII et XXIII. »⁵¹⁰

7) 1502-1503 : deuxième légation auprès de César Borgia

Du 5 octobre 1502 au 21 janvier 1503, Machiavel effectue sa deuxième légation majeure après celle de fin 1500 en France, la deuxième auprès de César Borgia, après la première rencontre des deux hommes peu auparavant. Machiavel envoie alors 53 lettres, 52 aux Dix et une seule à la Seigneurie⁵¹¹. Cette exception se justifie car elle présente une requête particulière de César Borgia concernant la nomination d'un particulier à un office florentin et une autre d'un familier du Duc au sujet d'un jugement d'un tribunal florentin. Cette lettre n'a donc pas de rapport direct avec les affaires extérieures florentines et les

⁵⁰⁷ Lettre de Francesco Soderini à la Seigneurie des 26-27 et 28 juin 1502, *Till*, tome I, pp. 170-172.

⁵⁰⁸ Lettres de Machiavel à Antonio Giacomini du 2 juillet 1502, du 4 juillet 1502 et du 10 juillet 1502, *Till*, tome I, pp. 172-173 ; 173-174 et 174-175. Saro e Bausi, *Per l'epistolario di Niccolò Machiavelli*, in « Interpress », XI, (1991) pp. 367-389 au moins en proposent une quatrième du 19 mai 1503.

⁵⁰⁹ Cf. par exemple les lettres de la Seigneurie à Piero Soderini et Antonio Giacomini du 11 septembre 1502 et de la Seigneurie à Antonio Giacomini et Alamanno Salviati du 3 octobre 1502, *Till*, tome I, pp.183-184 et 184-186.

⁵¹⁰ Note de bas de page de la lettre de la Seigneurie à Pier Soderini du 8 septembre 1502, *Till*, tome I, p. 183.

⁵¹¹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 19 décembre 1502, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 764. Barincou l'adresse par erreur aux Dix, *Till*, tome I, p. 279.

négociations en cours, elle devait donc être adressée à la Seigneurie et non aux Dix. Il reçoit 46 lettres d'après l'édition Vivanti. Elles témoignent de l'importance de l'affaire de par la diversité des émetteurs. La Seigneurie lui envoie une seule lettre, mais Marcello Virgilio lui en adresse 29, les Dix 6, Piero Soderini le Gonfalonier nouvellement élu 7, Tebalducci 1 et les orateurs florentins en France une également. On peut signaler également que sur la fin de la légation, Machiavel a du être accompagné de Giovan Victorio Soderini en tant qu'orateur puisque les Dix leur envoient une lettre à tous deux commençant par « magnifice orator etc. », ce qu'ils ne font jamais pour Machiavel seul⁵¹². Barincou traduit comme toujours les instructions de départ de la Seigneurie, même s'il ne mentionne pas qu'elles viennent des Dix⁵¹³. Il traduit comme familières cinq lettres de Piero Soderini⁵¹⁴ que Vivanti considère, avec raison, faire partie de cette légation⁵¹⁵. Il en oublie donc deux, pourtant intercalées⁵¹⁶. Le même phénomène se reproduit avec une seule lettre de Marcello Virgilio peu de temps après⁵¹⁷. Par contre, conformément à son choix éditorial, Barincou apporte au lecteur deux documents originaux : un bref du Pape du 4 novembre 1502⁵¹⁸ et l'accord du 18 octobre 1502 entre le Valentinois et la ligue⁵¹⁹. Ces deux documents, inscrits au sein même de la légation, dans la continuité chronologique, donnent une sorte de poids historique aux exposés de Machiavel en ses lettres. Il inclut, en toute fin de chapitre et en manière de clore l'épisode de Sinigaglia, une *sommation de César Borgia aux citoyens de Sienne*⁵²⁰, que Vivanti n'indique pas. Une lettre traduite par Barincou présente une légère erreur de datation, celle de Machiavel aux Dix

⁵¹² Lettre des Dix à Machiavel et G.V. Soderini du 4 janvier 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 785.

⁵¹³ Instructions à Machiavel du 5 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 190, indiquée des Dix par Vivanti, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. 629.

⁵¹⁴ Lettres de Piero Soderini à Machiavel du 22 octobre 1502, du 14 et 28 novembre, du 7 et 21 décembre 1502, *Till*, tome I, pp. 218, 248-249, 259-260, 267 et 281.

⁵¹⁵ Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 667, 709-710, 731, 747-748 et 768.

⁵¹⁶ Lettres de Piero Soderini à Machiavel du 15 novembre et du 4 décembre 1502, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 715-716

⁵¹⁷ Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 7 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 239 et Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 696.

⁵¹⁸ *Bref du Pape, adressé à Truchsess*, du 4 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 245.

⁵¹⁹ *Accord entre le Duc de Valentinois et la ligue*, du 18 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 245-246.

⁵²⁰ *Sommation de César Borgia aux citoyens de Sienne* du 27 janvier 1503, *Till*, tome I, p. 306.

du 28 novembre 1502, corrigée au 26 par Vivanti⁵²¹. Elle semble de plus fort mal restituée. Plus grave, il manque celle du 30 novembre 1502.

8) 1503 : Retour au bureau et gestion du Contado florentin

A la suite de cette légation, Machiavel passe quelques mois au bureau, de février à octobre 1503, avant d'aller à Rome observer le conclave qui suit la mort d'Alexandre VI Borgia. Barincou donne d'abord un petit écrit de Machiavel : *Paroles à prononcer devant la Balia sur la nécessité de se procurer de l'argent*⁵²² qu'il date de février 1503⁵²³ rectifiée en fin mars par Vivanti dans l'introduction à ce texte⁵²⁴. Barincou insiste ainsi sur la situation instable aux frontières à cause de la présence du Duc de Valentinois avec 6 lettres de la Seigneurie aux capitaines et commissaires du Val di Chiana et des environs. Ensuite survient un ensemble majeur de lettres envoyées par Machiavel. Tout d'abord, il traduit 4 lettres au nom des Dix dont Barincou indique en note de bas de page qu'elles « sont des lettres autographes de Machiavel »⁵²⁵, ce qui est pour le moins curieux puisqu'il les imprime en petits caractères, selon la méthode appliquée pour distinguer les lettres de Machiavel de celles des autres. Il s'agit des lettres des Dix au commissaire de Borgo San Sepolcro du 13 mai 1503⁵²⁶, aux commissaires du siège devant Pise du 27 mai 1503 puis du 14 juin 1503⁵²⁷ et au commissaire de Castrocaro du 5 octobre 1503, en manière d'épilogue⁵²⁸. Outre ces missives que Machiavel a peut-être écrites, il ajoute un petit mot des prieurs de la liberté et du Gonfalonier à Giacomini⁵²⁹. Ces éléments servent surtout à encadrer les 8 lettres signées par Machiavel en tant que secrétaire des Dix à Antonio Giacomini. Barincou considère que 14 lettres de la Seigneurie lui ont été envoyées par Machiavel « même quand elles ne sont pas signées »⁵³⁰. Le total des lettres adressées directement à lui

⁵²¹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 28 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 258-259 corrigée au 26 novembre 1502 par Vivanti, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 726 à 730.

⁵²² *Paroles à prononcer devant la Balia sur la nécessité de se procurer de l'argent*, *Till*, tome I, pp. 310 à 313.

⁵²³ Cf. note 1 du chapitre VII, *Till*, tome I, p.527.

⁵²⁴ Cf. Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, p. 763. Le texte est donné pp. 12 à 16.

⁵²⁵ Cf. note de bas de page de la lettre des Dix au commissaire de Borgo San Sepolcro du 13 mai 1503, *Till*, tome I, p. 317.

⁵²⁶ Lettre des Dix au commissaire de Borgo San Sepolcro du 13 mai 1503, *Till*, tome I, pp. 317-318.

⁵²⁷ Lettre des Dix aux commissaires du siège devant Pise du 27 mai 1503 et du 14 juin 1503, *Till*, tome I, pp. 318 à 320 et pp. 328-329.

⁵²⁸ Lettre des Dix au commissaire à Castrocaro du 5 octobre 1503, *Till*, tome I, pp. 329-330.

⁵²⁹ Lettre : les Prieurs de la liberté et le Gonfalonier à Antonio Giacomini, du premier juin 1503, *Till*, tome I, p. 322.

⁵³⁰ Cf. Note 5 de la lettre de Machiavel à Antonio Giacomini du 29 mai 1503 du chapitre VII, *Till*, tome I, p. 528.

traduites par Barincou est de 10, avec une onzième envisageable. Comme elles ne sont pas numérotées, il est difficile, cette fois, de faire la part des choses. Les 8 lettres sont envoyées donc au nom des Dix et sont datées des 29, 30 et 31 mai⁵³¹, 1^{er}, 2, 4, 6 et 7 juin 1503⁵³². Buchon donnait également, à la fin de sa traduction de la correspondance de travail de Machiavel, ce même ensemble de lettre à Giacomini avec un avertissement spécifique⁵³³. Il explique ainsi la curieuse aventure de ces lettres, ignorées par certaines éditions telle celle de Florence en 1782 alors qu'elles furent, selon lui, publiées pour la première fois à Lucques en 1763, sous la date d'Amsterdam, et furent pourtant reprises dans l'édition de Philadelphie à Livourne en 1795 et dans celle des classiques de Milan⁵³⁴. Il ajoute trois lettres à celles de Barincou, qui sont effectivement sans grande importance. La première permet toutefois d'identifier préalablement à l'ensemble Giacomini comme un capitaine de guerre supervisant le recrutement et sa qualité⁵³⁵. Les deux dernières se situent après les lettres traduites par Barincou. La première, fort courte, date du 13 juin 1503 et fait état de l'organisation d'une revue d'armes, toujours avec le souci de la qualité des hommes enrôlés⁵³⁶. Le 27 juin, la lettre donnée expose les préparatifs pour une opération et indique les efforts que la Seigneurie est prête à consentir⁵³⁷. Le 9 juillet 1503, Giacomini est averti de l'arrivée probable de troupes romaines venant épauler Pise. La lettre souligne que Giacomini pensait que le Duc de Valentinois entendait soutenir les Pisans et lui donne raison sur ce point⁵³⁸. Il rajoute une quatorzième lettre, pourtant totalement officielle et ne s'adressant à personne en particulier, du 13 juillet 1503⁵³⁹. Il identifie également comme étant de Machiavel une lettre des Prieurs de la liberté au ton

⁵³¹ Lettres de Machiavel à Antonio Giacomini du 29 mai 1503, du 30 mai 1503 et du 31 mai 1503, *Till*, tome I, p. 320, pp. 320-321 et pp. 321-322.

⁵³² Lettres de Machiavel à Antonio Giacomini du 1^{er} juin 1503, du 2 juin 1503, du 4 juin 1503, du 6 juin 1503 et du 7 juin 1503, *Till*, tome I, pp. 322 à 324, pp. 324-325, pp. 325-326, pp. 326-327 et pp. 327-328.

⁵³³ Machiavel, *Œuvres complètes*, par Buchon, *Op. cit.*, « Lettres écrites au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini », tome II, pp. 589 à 597.

⁵³⁴ Machiavel, *Œuvres complètes*, par Buchon, *Ibid.*, « Lettres écrites au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini », « Avertissement », tome II, p. 589.

⁵³⁵ Lettre de Machiavel au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 17 mai 1503, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Ibid.*, tome II, pp. 589-590.

⁵³⁶ Lettre de Machiavel au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 13 juin 1503, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Ibid.*, tome II, pp. 596.

⁵³⁷ Lettre de Machiavel au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 27 juin 1503, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Ibid.*, tome II, p. 596.

⁵³⁸ Lettre de Machiavel au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 09 juillet 1503, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Ibid.*, tome II, p. 596.

⁵³⁹ Lettre de Machiavel au nom de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 17 mai 1503, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Ibid.*, tome II, pp. 596-597.

fort officiel et que Barincou laisse en petits caractères⁵⁴⁰. Sur ce point, l'édition de Buchon apparaît plus complète encore que celle de Barincou, mais dans l'ensemble, on peut constater qu'il manque une édition définitive de ces échanges, puisque Vivanti ne les évoque même pas. Les choix des traducteurs ne font ici que reprendre et amplifier les tergiversations des savants italiens.

10) 1503 : première légation auprès de la cour Papale

La légation auprès de la cour Papale se déroule du 23 octobre au 18 décembre 1503 et donne lieu à une abondante correspondance. Barincou oublie de mentionner la date d'une lettre qu'il traduit correctement et aurait pu dater sans difficulté étant donné la fréquence des autres lettres et les indications finales sur le couronnement papal⁵⁴¹. Au cours de cette lettre, il indique en note de bas de page ne pas pouvoir transcrire un sigle qui varie suivant les contextes et peut vouloir signifier ducats, florins ou même lettre⁵⁴². Vivanti livre directement le terme qui fait sens⁵⁴³. Par contre, Vivanti omet la lettre du 12 novembre où Machiavel indique envoyer sa lettre du 11, compte tenu de son importance concernant le Valentinois, par un intermédiaire⁵⁴⁴. Cette dernière relève de l'anecdote et ne change rien au contenu global et de détail de la légation. On peut seulement se demander si elle a été perdue ou oubliée car son authenticité paraît certaine. Au total, Machiavel envoie donc 48 lettres selon Vivanti et 49 selon Barincou, et en reçoit 37. Barincou ne donne que les instructions de départ en faisant une erreur de datation et d'émetteur⁵⁴⁵ et la seule lettre de Piero Soderini qu'il insère dans le lot des familières, à tort selon Vivanti⁵⁴⁶. Ce dernier indique donc, en plus des précédentes, 14 lettres de Marcello Virgilio et 21 des Dix.

11) 1504 : deuxième légation auprès du Roi de France

⁵⁴⁰ Lettre des Prieurs de la liberté et du Gonfalonier à Antonio Giacomini du premier juin 1503, *Till*, tome I, p. 322 et Lettre V de Machiavel à Giacomini, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Op. cit.*, tome II, p. 591.

⁵⁴¹ Lettre IX de Machiavel à la Seigneurie lors de la première légation à la cour de Rome, *Till*, tome I, pp. 345 à 347, donnée du 6 novembre 1503 par Vivanti, pp. 831 à 833.

⁵⁴² Lettre IX de Machiavel à la Seigneurie, datée du 6 novembre 1503 par Vivanti, *Till*, tome I, p. 347.

⁵⁴³ Lettre de Machiavel aux Dix du 6 novembre 1503, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 833.

⁵⁴⁴ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 12 novembre 1503, *Till*, tome I, pp. 354-355.

⁵⁴⁵ Commission donnée à Nicolas Machiavel par les Dix, du 24 octobre 1503, *Till*, tome I, pp. 333-334, corrigée en commission de la Seigneurie du 23 octobre par Vivanti, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 806.

⁵⁴⁶ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 17 novembre 1503, *Till*, tome I, pp. 361-362 insérée dans la légation par Vivanti, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 863.

La deuxième légation à la cour de France du 19 janvier au 1^{er} mars 1504 est ramenée par Vivanti aux trois seules lettres que Machiavel a envoyées aux Dix et aux instructions de la Seigneurie. Barincou fait le choix judicieux de nous donner l'ensemble de la correspondance envoyée par Valori et Machiavel, puisque si Valori est l'Orateur officiel en poste de la Seigneurie, Machiavel lui est envoyé pour l'appuyer dans les demandes de la République et « ton voyage doit servir à te faire voir de tes yeux les mesures qu'on prend là-bas, à nous en informer *immediate*, et à y ajouter tes commentaires et ton jugement »⁵⁴⁷ lui indique clairement Marcello Virgilio Adriani dans les instructions écrites de la Seigneurie.⁵⁴⁸ Etant donné le respect scrupuleux des instructions observé par Machiavel à tout moment, on peut supposer que s'il n'écrit aucune lettre majeure en-dehors de la correspondance officielle, c'est que son entente avec Valori est plus que suffisante. Par conséquent, on peut considérer que les lettres de Valori sont validées du point de vue de Machiavel et de sa mission propre. Le 30 janvier, Machiavel envoie une lettre à la Seigneurie pour lui confirmer que son entente avec l'ambassadeur lui permet de remplir sa mission d'information sans qu'il lui soit nécessaire de rien ajouter lettres qu'il élabore avec lui.⁵⁴⁹ Il nous semble donc que la situation est comparable ici et que cet ensemble doit être ajouté au corpus, en maintenant les précautions nécessaires et en soulignant qu'ici, Machiavel et Valori collaborent sans doute. Aucune mention de ce fait ne figure chez Buchon ni chez Barincou, ce qui pose problème pour l'interprétation et le classement de ces lettres dans le corpus. Or, ce sont douze lettres qui s'échelonnent du 29 janvier, où Valori atteste de l'arrivée de Machiavel, au 22 février 1504⁵⁵⁰.

12) 1504-1506 : retour au siège de Pise

D'avril 1504 à août 1506, Machiavel reste à Florence et en Toscane. Il effectue quelques légations mais s'occupe surtout, à nouveau, du siège de Pise. Peu de lettres lui sont attribuées ou envoyées. Barincou décide ainsi de traduire les instructions qui concernent

⁵⁴⁷ Instructions délivrées à Nicolas Machiavel par décision du 14 janvier 1503, corrigées au 19 janvier 1503 par Vivanti, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 939 et signées Marcello Virgilio, *Till*, tome I, p. 408.

⁵⁴⁸ Instructions délivrées à Nicolas Machiavel par décision du 14 janvier 1503, corrigées au 19 janvier 1503 par Vivanti, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 939 à 942 et signées Marcelo Virgilio, *Till*, tome I, pp. 407 à 409.

⁵⁴⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 30 janvier 1504, *Till*, tome I, p. 415.

⁵⁵⁰ Lettres de Valori à la Seigneurie du 29, 30 et 31 janvier, 2, 7, 9, 11, 13, 17, 18, 19 et 22 février 1504, *Till*, tome I, pp. 411 à 415, 416-417 et 417, 418 à 420, 420 à 422, 423, 424 à 426, 426 à 428, 428-429, 430-431, 431 à 433 et 434 à 436.

les actions importantes entreprises par la Seigneurie concernant le siège de Pise en 1504⁵⁵¹. Jusqu'à fin mars 1505, il livre ainsi une lettre des Dix à Giacomini⁵⁵², trois à Tomaso Tosinghi⁵⁵³, de nouvelles instructions et une lettre à Doffo Spini⁵⁵⁴, une lettre à Giovan Paolo de' Baglioni⁵⁵⁵. Cette dernière précède la mission de Machiavel auprès de lui, donnée également par Vivanti et composée, outre les instructions⁵⁵⁶, d'une seule lettre⁵⁵⁷. Barincou livre de même deux lettres à Giuliano de' Lapi⁵⁵⁸ et trois à divers capitaines de diverses places⁵⁵⁹. L'ensemble de Barincou permet de suivre une chronologie complexe et de ne pas sauter abruptement d'une légation à une autre. Les instructions qui concernent le Secrétaire sont également apportées au lecteur même lorsque Machiavel n'a pas envoyé de lettre au cours de cette mission, comme pour celle auprès du marquis de Mantoue en mai 1505⁵⁶⁰. L'ensemble de ces légations trouve ainsi un contexte dans lequel elles prennent sens. Entre la légation à Sienne du 16 au 24 juillet 1505 et après celle d'auprès Baglioni du 9 au 11 avril 1505 également rapportées par Vivanti, Barincou insère 7 lettres, 4 à Pierantonio Carnesecchi⁵⁶¹, une à Berto Carnesecchi⁵⁶², une à Baglioni⁵⁶³ et une à Ercole Bentivoglio⁵⁶⁴.

La légation auprès de Pandolfo Petrucci, à Sienne, comporte 7 lettres envoyées par Machiavel et rapportées par les deux éditions. Barincou donne la première des lettres

⁵⁵¹ Instructions de la Seigneurie à Doffo D'Agnolo Spini du 2 mai 1504, *Till*, tome I, p. 442.

⁵⁵² Lettre des Dix à Antonio Giacomini du 20 août 1504, *Till*, tome I, p. 445.

⁵⁵³ Lettres des Dix à Tomaso Tosinghi du 28 septembre, 30 septembre et 3 octobre 1504, *Till*, tome I, pp. 445-446, 446-447 et 447-448.

⁵⁵⁴ Instructions de la Seigneurie à Doffo Spini du 14 décembre 1504 et lettre de la Seigneurie à Doffo Spini du même jour, *Till*, tome I, pp. 449-450 et 450.

⁵⁵⁵ Lettre de la Seigneurie à Giovan Paolo de' Baglioni du 24 décembre 1504, *Till*, tome I, pp. 450-451.

⁵⁵⁶ Instructions des Dix données à Machiavel du 8 avril 1505 et signées Marcello Virgilio, corrigée par Vivanti au 9 avril, *Till*, tome I, pp. 456-457 et Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 947-948.

⁵⁵⁷ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 11 avril 1505, corrigée en Machiavel aux Dix par Vivanti, *Till*, tome I, pp. 457 à 461, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 948 à 954.

⁵⁵⁸ Lettres de la Seigneurie à Giuliano de' Lapi du 24 décembre 1504 puis du 31 mars 1505, *Till*, tome I, pp. 451-452 et pp. 455-456.

⁵⁵⁹ Lettres de la Seigneurie à Alexandre Manelli, capitaine de Borgo San Sepolcro du 27 décembre 1504 et au capitaine de Livourne, Lorenzo del Nero du 30 décembre 1504 et 10 janvier 1505, *Till*, tome I, p. 452 puis pp. 452-453 et 453-454.

⁵⁶⁰ Commission pour Piombino donnée à Nicolas Machiavel par délibération du 2 avril 1504, *Till*, tome I, pp. 441-442 ; Instructions données à Nicolas Machiavel, envoyé à Mantoue par les Seigneurs Dix par délibération du 4 mai 1505, *Till*, tome I, pp. 461-462.

⁵⁶¹ Lettres de la Seigneurie à Pierantonio Carnesecchi du 23 mai, 6, 23 et 28 juin 1505, *Till*, tome I, pp. 462-463, 463-464, 465 et 465-466.

⁵⁶² Lettre de la Seigneurie à Berto Carnesecchi, à Bibbona du 5 juin 1505, *Till*, tome I, p. 463.

⁵⁶³ Lettre de la Seigneurie à Giovan Paolo de' Baglioni du 10 juin 1505, tome I, pp. 464-465.

⁵⁶⁴ Lettre de la Seigneurie à Ercole Bentivoglio du 28 juin 1505, tome I, pp. 466-467.

envoyées par les Dix, mais néglige les trois suivantes, apportées par Vivanti. Le français poursuit l'explicitation du contexte après cette légation en traduisant neuf lettres de la Seigneurie : trois à Pierantonio Carnesecchi⁵⁶⁵, une à Filippo Carducci⁵⁶⁶ et cinq à Giacomini⁵⁶⁷. Il ajoute en outre une réponse de Giacomini à la Seigneurie⁵⁶⁸ et une instruction de cette dernière à Piero Bartolini⁵⁶⁹.

La légation au Mugello et dans le Casentino de fin décembre 1505 à mi-mars 1506 pose quelques problèmes. Barincou ne mentionne ni ne traduit la lettre du 2 janvier 1506⁵⁷⁰ et ne connaît pas non plus le *Bando ordinario*⁵⁷¹. Il ajoute par contre une lettre de Machiavel à Lorenzo Diotisalvi Naroni, vicaire de Pescia qu'il date de juin 1506 et que Vivanti ne mentionne pas⁵⁷². Il termine son chapitre chronologique et son volume par le *Memento pour quelqu'un qui s'en va à Milan en ambassade*⁵⁷³, sans donner aucune date. Vivanti le donne au premier tome des *Opere*⁵⁷⁴ et le date de 1503 environ⁵⁷⁵. Au cours de cette légation, Vivanti mentionne trois lettres envoyées par Machiavel et sept reçues, cinq émises par les Dix, une par Marcello Virgilio, traduite par Barincou, et une du podesta di Bibbiena.

13) 1506 : seconde légation auprès de la cour Papale

Du 25 août au 26 octobre 1506, Machiavel effectue sa seconde légation auprès de la Cour papale et de Jules II, le « pape terrible », nouvellement élu. Les deux éditions témoignent conjointement de quarante lettres envoyées par Machiavel. Barincou donne toutefois le postscriptum de celle du 6 septembre 1506⁵⁷⁶ qui copie une lettre des Vénitiens du 31 août 1506 que Vivanti ignore⁵⁷⁷. Le français ne mentionne que les instructions de départ

⁵⁶⁵ Lettres de la Seigneurie à Pierantonio Carnesecchi du 30 juillet, du 7 et du 18 août 1505, *Till*, tome I, pp. 485-486, 486 et 490-491. La lettre du 7 août est adressée conjointement à Antonio Tebalducci.

⁵⁶⁶ Lettre de la Seigneurie à Filippo Carducci du 11 août 1505, *Till*, tome I, pp. 487-488.

⁵⁶⁷ Lettres de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 8, 16, 19, 31 août et 9 septembre 1505, *Till*, tome I, pp. 487, 488-489, 491-492, 492-493 et 495.

⁵⁶⁸ Lettre d'Antonio Giacomini aux Dix de la Seigneurie du 17 août 1505, *Till*, tome I, pp. 489-490.

⁵⁶⁹ Instructions à Piero Bartolini du 2 septembre 1505, *Till*, tome I, pp. 493-494.

⁵⁷⁰ Lettre de Machiavel aux Dix du 2 janvier 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 981-982.

⁵⁷¹ Machiavelli, *Bando ordinato*, in *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 982-983 et note 1 de la page 982, p. 1804 où Vivanti, d'après Bertelli, le date du 17 janvier environ.

⁵⁷² Lettre de Machiavel à Lorenzo Diotisalvi Neroni, vicaire de Pescia, juin 1506, *Till*, tome I, pp. 505-506.

⁵⁷³ *Memento pour quelqu'un qui s'en va à Milan en ambassade*, *Till*, tome I, pp. 506 à 509.

⁵⁷⁴ Machiavelli, *Notulo per uno che va ambasciadore in Francia*, in *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 52 à 56.

⁵⁷⁵ Vivanti, *Introduzione* au *Notulo per uno che va ambasciadore in Francia*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 789.

⁵⁷⁶ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 6 septembre 1506, *Till*, tome II, pp. 23 à 25, P.S., pp. 24-25.

⁵⁷⁷ Lettre de Machiavel aux Dix du 6 septembre 1506, sans P.S., Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1004 à 1006.

du 25 août signées par Marcello Virgilio⁵⁷⁸, conformément à son parti pris éditorial. Au cours de cette légation, Machiavel reçut 25 lettres, deux de la Seigneurie dont les instructions et 23 des Dix, dont 11 signées par Marcello Virgilio.

14) 1506-1507 : création de la milice

De fin 1506 à début août 1507, Machiavel œuvre à la réalisation concrète de sa grande idée : la milice. Le 6 décembre 1506 sont créés les neufs de la milice et Nicolas en est nommé le Secrétaire. Cet emploi se cumulant avec le précédent, aucune mission de vient l'accaparer et le distraire de cette création ex nihilo. Vivanti ne donne donc aucun document pendant cette période et Barincou, sans transition avec la légation auprès de Jules II, donne le *Rapport sur l'institution de la milice*⁵⁷⁹, le *Discours sur l'ordonnance et milice florentines*⁵⁸⁰, les *Décrets de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*⁵⁸¹, qu'il avoue être incomplets⁵⁸². Les premier et troisième de ces textes font partie du volume I des *opere* sous les titres suivants : *La cagione dell'ordinanza dove la si truovi et quel che bisogna fare*⁵⁸³ et *Provisione della Ordinanza*⁵⁸⁴ qu'il date toutes deux de fin 1506⁵⁸⁵. Nous ne savons pas pourquoi il ne donne pas le *discours sur l'ordonnance et milice florentines*. Barincou traduit également trois lettres des neufs de la milice⁵⁸⁶ qu'il considère de la main de Machiavel d'après sa note de bas de la page 88 et le type de caractère employé. Vivanti ne les donne pas.

15) 1507 : quatrième légation à Sienne

Du 9 au 15 août 1507, Machiavel effectue sa quatrième légation à Sienne, que les deux éditeurs donnent de manière identique, si ce n'est que Barincou pense qu'il s'agit de la

⁵⁷⁸ Instructions données à Machiavel du 25 août 1506, données par Marcello Virgilio, *Till*, tome II, p. 12.

⁵⁷⁹ *Rapport sur l'institution de la milice*, *Till*, tome II, pp. 67 à 71.

⁵⁸⁰ *Discours sur l'ordonnance et milice florentines*, *Till*, tome II, pp. 71 à 74.

⁵⁸¹ *Décrets de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*, *Till*, tome II, pp. 74 à 77.

⁵⁸² Note 15 du chapitre X, *Till*, tome II, p. 558.

⁵⁸³ Machiavelli, *La cagione dell'ordinanza dove la si truovi et quel che bisogna fare*, in *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 26 à 31.

⁵⁸⁴ Machiavelli, *Provisione della Ordinanza*, in *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 31 à 43.

⁵⁸⁵ Vivanti, *Introduzione de La cagione dell'ordinanza dove la si truovi et quel che bisogna fare*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 774 et *Introduzione de la Provisione della Ordinanza*, in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome I, p. 778.

⁵⁸⁶ Lettre des neuf de la milice au Vicaire de Pescia, Berto da Filicaia du 2 juin 1507, à Agnolo da Ceterna du 31 juillet 1507 et à Giovencho de' Medici, podestat de Prato du 3 novembre 1507, *Till*, tome II, pp. 88, 88-89 et 89.

troisième légation à Sienne. Outre ce point de détail, Machiavel envoie trois lettres aux Dix, que Barincou remplace par la Seigneurie.

16) 1507-1508 : première légation auprès de l'Empereur

Du 21 décembre 1507 au 14 juin 1508, Machiavel effectue sa première mission en Allemagne à la Cour de l'Empereur. Il rejoint Francesco Vettori, envoyé comme Ambassadeur officiel. Les deux éditeurs estiment que le Secrétaire envoya trois lettres aux Dix en son nom propre et onze autres avec la signature de Vettori. Vivanti donne les cinq lettres des Dix à Vettori. Barincou donne toutefois les lettres signées par Vettori en petits caractères, tout en soulignant en note de bas de page qu'elles sont de la main de Machiavel⁵⁸⁷, alors que Vivanti justifie leur insertion dans les œuvres de Machiavel par le tournant qu'a constitué l'intervention du Secrétaire dans les négociations avec Maximilien⁵⁸⁸. Barincou traduit à la suite le *Rapport sur les choses de l'Allemagne*⁵⁸⁹ ainsi que le *Discours de Nicolas Machiavel concernant choses d'Allemagne et l'Empereur*⁵⁹⁰ tout en concédant que ces deux textes sont de 1509⁵⁹¹. Vivanti donne ces deux textes au tome I des *Opere*⁵⁹² et date le premier de 1508, avant la fin de la légation⁵⁹³ et le second de début septembre 1509⁵⁹⁴.

17) 1508-1509 : la prise de Pise

En août 1508, Machiavel est en mission dans le territoire florentin. Barincou en traduit la patente du 16 que Vivanti ne donne pas. Aucune lettre de Machiavel ne nous est parvenue. Vivanti donne deux lettres des Dix, une de Capponi et une de Piero Soderini à Machiavel. Barincou traduit seulement cette dernière. Vivanti, exceptionnellement, donne une lettre des Dix à Capponi où le Secrétaire est plusieurs fois cité⁵⁹⁵. Cette fort courte

⁵⁸⁷ Lettre de Francesco Vettori (Nicolas Machiavel) à la Seigneurie du 17 janvier 1508, *Till*, tome II, deuxième note de la p. 98.

⁵⁸⁸ Vivanti, *Introduzione* à la *Missione in Germania alla corte dell'Imperatore*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1829.

⁵⁸⁹ *Rapport sur les choses de l'Allemagne*, *Till*, tome II, pp. 134 à 141.

⁵⁹⁰ *Discours de Nicolas Machiavel concernant choses d'Allemagne et l'Empereur*, *Till*, tome II, pp. 141-142.

⁵⁹¹ Note 11 du chapitre XI, *Till*, tome II, p. 559.

⁵⁹² Machiavelli, *Rapporto di cose della Magna* et *Discorso sopra le cose della Magna e sopra l'imperatore*, in *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 69 à 77 et 78-79.

⁵⁹³ Vivanti, *Introduzione* au *Rapporto di cose della Magna*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 799.

⁵⁹⁴ Vivanti, *Introduzione* au *Discorso sopra le cose della Magna e sopra l'imperatore*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 805.

⁵⁹⁵ Lettres des Dix à Capponi du 2- août 1508, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1145-1146.

légation sert d'introduction, dans les deux cas, à l'importante commission au camp contre Pise qui se déroule l'année suivante.

De janvier à juin 1509, Machiavel est donc aux avant-postes pour la reconquête de Pise. Il envoie 25 lettres aux Dix, dont une, du 15 mars 1509, lors d'une mission à Piombino. Cet ensemble de lettre est fort complexe mais heureusement il semble fort bien connu et documenté. Les deux éditeurs donnent exactement les mêmes lettres, sauf une, avec les mêmes émetteurs et un seul destinataire : les Dix sauf pour la première, envoyée à Capponi⁵⁹⁶ et une des dernières, « ai medesimi »⁵⁹⁷. Barincou commet l'erreur habituelle de désigner la Seigneurie au lieu des Dix. Les lettres sont écrites de la main de Machiavel mais six seulement sont signées de sa main, celle envoyée à Capponi et les cinq autres aux Dix, dont celle de Piombino. Ses lettres sont ensuite signées par Antonio de Filicaia pour 6 d'entre elles, Niccolo Capponi pour 3, les commissaires généraux pour 3, Alamanno Salviati pour 5, Salviati et Capponi ensemble pour deux, dont la lettre « ai medesimi ». Barincou oublie une des lettres signées par Antonio da Filicaia, alors que Vivanti précise bien en note qu'elle est de la main de Machiavel⁵⁹⁸. Barincou, comme à son habitude, ne donne aucune des lettres adressées à Machiavel. Il traduit la commission pour la mission à Piombino qui s'intercale dans cette période, mais en faisant une grossière erreur de datation : il la date du 16 mars 1508, oubliant de rectifier en 1509⁵⁹⁹ et met à sa suite la lettre de Machiavel du 15 mars ! Bien entendu, Vivanti permet de la corriger en la datant du 10 mars 1509⁶⁰⁰. Tous deux la font signer de Marcello Virgilio. Vivanti ajoute une autre courte lettre des Dix pour cette petite légation intermédiaire, en lien serré avec le siège de Pise. Vivanti compte 52 lettres envoyées à Machiavel pendant cette période, en comptant les deux au sujet de Piombino. 34 lui sont envoyées par les Dix, 10 par Niccolo Capponi, 1 par Francesco Capponi, 1 par le notaire des neufs, 1 par les neufs de la milice,

⁵⁹⁶ Lettre de Machiavel au commissaire du camp du 20 février 1509, *Till*, tome II, p. 151, précisé à Capponi par Vivanti in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1155-1156.

⁵⁹⁷ Lettre d'Alamanno Salviati et Niccolo Capponi ai medesimi du 2 juin 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1211-1212. Barincou donne pour destinataire la Seigneurie, comme pour chaque lettre, *Till*, tome II, p. 171.

⁵⁹⁸ Lettre d'Antonio da Filicaia aux Dix du 19 avril 1509, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1195 à 1197 et note 1 de cette lettre p. 1195, p. 1858.

⁵⁹⁹ Commission donnée à Nicolas Machiavel par décision des Dix, du 16 mars 1508, *Till*, tome II, pp. 155-156.

⁶⁰⁰ Lettre des Dix à Machiavel du 10 mars 1509, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1180.

1 par le chancelier des neufs, 1 par Antonio della Valle, 1 par Antonio da Filicaia et Alamanno Salviati, 1 par Alamanno Salviati seul et 1 par Iacopo Savelli.

18) 1509 : deuxième légation auprès de L'empereur

Du 10 novembre au 17 décembre 1509, Machiavel est en mission à Vérone pour négocier le tribut à l'Empereur. Il envoie 13 lettres et en reçoit 6, toutes éditées par Vivanti. Barincou traduit les lettres envoyées par Machiavel en leur attribuant comme destinataire la Seigneurie au lieu des Dix, mais il n'a pas pu décoder totalement celle du 7 décembre⁶⁰¹, que Vivanti donne entièrement⁶⁰². Barincou ne donne que la première lettre à Machiavel, les instructions⁶⁰³, sans préciser toutefois qu'elle est signée de Marcello Virgilio et donnée par les Dix⁶⁰⁴.

19) 1510 : troisième légation auprès du Roi de France

Du 20 juin au 24 septembre 1510, Machiavel est pour la troisième fois en légation en France. 17 lettres de Machiavel ont été conservées, données dans les deux éditions, adressées aux Dix, et que Barincou, comme à son habitude, envoie à la Seigneurie. Outre celles-ci, le français donne également les instructions données au Secrétaire par le Gonfalonier lui-même⁶⁰⁵, comme l'atteste également Vivanti⁶⁰⁶. C'est la seule occurrence où elles émanent officiellement de Piero Soderini. La lettre du 26 juillet est amputée de sa première moitié⁶⁰⁷ et celle du 12 août est également lacunaire⁶⁰⁸. Enfin, il donne une curieuse et fort longue lettre d'Antonio della Valle, qui n'est pas indiquée par Vivanti, dont la date n'est pas claire⁶⁰⁹. Nous pensons qu'il s'agit d'une sorte de compilation des quatre lettres qu'il adresse à Machiavel, mais il est presque impossible de le certifier, tant

⁶⁰¹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 7 décembre 1509, *Till*, tome II, p. 193.

⁶⁰² Lettre de Machiavel aux Dix du 7 décembre 1509, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1238-1239.

⁶⁰³ Instructions données à Machiavel pour se rendre à Mantoue du 10 novembre 1509, *Till*, tome I, pp. 179-180.

⁶⁰⁴ Lettre des Dix à Machiavel, commission, du 10 novembre 1509 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1120-1121.

⁶⁰⁵ Instructions données le 2 juin 1510 par le Gonfalonier Pierre Soderini à Nicolas Machiavel, *Till*, tome II, pp. 204-205.

⁶⁰⁶ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 2 juin 1510 in Machiavelli, *Opere, Op. Cit.*, tome II, pp. 1247-1248.

⁶⁰⁷ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 26 juillet 1510, *Till*, tome II, pp. 214-215 et texte complet du même jour corrigé aux Dix in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1267 à 1270.

⁶⁰⁸ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 12 août 1510, *Till*, tome II, p. 229 avec la première note en bas de page, et texte complet du même jour corrigé aux Dix in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1293-1294.

⁶⁰⁹ Lettre d'Antonio della Valle à Machiavel du *die v.ta* août 1510, *Till*, tome II, pp. 223 à 226.

elles sont éloignées de l'original. Peut-être les traducteurs français ou leurs références italiennes ont mélangé en plus quelques lettres des Dix, formant une sorte de résumé des informations envoyées... Autre approximation, Barincou la compte dans le total des lettres envoyées par Machiavel, sans aucune raison valable puisqu'elle lui est adressée, ce qui lui fait obtenir 18 lettres pour cette légation. Selon Vivanti, Machiavel reçoit 33 lettres au total, dont 2 de Piero Soderini en comptant la première que Barincou intitule donc « instructions », 25 des Dix, 4 d'Antonio della Valle dont une au nom des Dix, 1 de Francesco Pandolfini, et 1 d'un banquier florentin basé à Lyon. Vivanti ajoute 7 lettres des Dix à Roberto Acciaiuoli qui a rejoint Machiavel comme Orateur officiel. A chaque fois, il est question de Machiavel pour compléter et surtout répéter des instructions et souvent pour indiquer qu'il est destinataire d'une lettre particulière. Nous avons décidé de ne pas compter ces lettres dans le décompte total des lettres envoyées à Machiavel, étant donné qu'elles font doublons et que, en parallèle, Machiavel reçoit des lettres des Dix, ce qui n'était pas le cas avec Valori ou Vettori.

20) 1510-1511 : retour aux affaires courantes

Une année sépare les deux dernières légations à la cour de France. D'octobre 1510 à octobre 1511, Vivanti ne donne aucun document. Barincou tente de combler ce vide avec les éléments documentaires qu'il possède. Il donne ainsi le *Tableau des choses de France*⁶¹⁰ et le date de septembre 1510, avec des interpolations après coup, notamment à cause de la mention de la bataille de Ravenne qui fut disputée en 1512⁶¹¹. Vivanti en donne le texte dans le volume I des *Opere*, sans les VI divisions de Barincou⁶¹² et confirme la datation⁶¹³. Barincou donne ensuite une série de lettres qui pourraient être attribuées à Machiavel, et qui ont été envoyées au moment où il se trouvait à son bureau florentin. Il indique partir de la lettre XII de l'édition de Milan en 1805, reproduite par Buchon⁶¹⁴. Leur attribution à Machiavel est plus qu'hasardeuse et leur intérêt plutôt anecdotique. 17 lettres sont ainsi traduites et numérotées de XII à XXVIII. La première s'adresse à un trésorier pour gérer

⁶¹⁰ *Tableau des choses de France*, Till, tome II, pp. 252 à 261.

⁶¹¹ Note 1 du chapitre XIV, Till, tome II, p. 564.

⁶¹² Machiavelli, *Ritratto di cose di Francia*, in *Opere*, Op. cit., tome I, pp. 56 à 68.

⁶¹³ Vivanti, *Introduzione* au *Ritratto di cose di Francia*, in Machiavelli, *Opere*, Op. cit., tome I, pp. 790-791.

⁶¹⁴ Deuxième note au bas de la page 261, Till, tome II.

des pauvres gens victimes de catastrophes naturelles⁶¹⁵ ; les deux suivantes portent sur la tolérance due aux marranes du point de vue de la difficulté de « juger les sentiments religieux » et de la nécessité de remplir Pise⁶¹⁶ ; cette même nécessité et la gestion de Pise motive les trois lettres suivantes⁶¹⁷ ; un problème de couple engendre celle d'après⁶¹⁸, suivie d'une gestion d'élections communales⁶¹⁹ et d'attribution de bourses d'études théologiques⁶²⁰. Barincou traduit ensuite la patente présentant Machiavel dans sa légation auprès de Luciano Grimaldi⁶²¹, conjointement avec la convention conclue⁶²². Conformément à son choix éditorial de suivre la chronologie et de donner des éléments de contexte historique, il insère à ce moment la *Proposition pour le choix du capitaine de l'infanterie et ordonnance florentine* du 16 mai 1511⁶²³ et la fait suivre de la *Proposition pour porter à 500 chevaux l'ordonnance montée (fragment)*⁶²⁴ qui est chez lui à l'état de fragment tiré de Tommasini⁶²⁵ et que Vivanti confirme⁶²⁶ en la datant, selon Marchand, d'octobre-novembre 1510⁶²⁷. La *Proposition* est rendue par le *Girribizzo circa Iacopo Savello ragioni perché e' sare' ben fare capitano delle fanterie il Signore Iacopo Savello*⁶²⁸. Ce texte modifie la traduction sur un point notable : Barincou a cru qu'il s'agissait de Iacopo Salviati, ainsi qu'il l'indique en note de bas de page⁶²⁹. Les quatre lettres suivantes font état de gestion de problèmes de nominations chez les religieux⁶³⁰ comme une autre lettre, plus lointaine dans le temps⁶³¹ ;

⁶¹⁵ Lettre de la Seigneurie à Caponsacchi, trésorier de San Giovanni du 5 octobre 1510, *Till*, tome II, pp. 261-262.

⁶¹⁶ Lettres de la Seigneurie à Battista Bartolini des 22 et 30 décembre 1510, *Till*, tome II, p. 263 et 263-264.

⁶¹⁷ Lettres de la Seigneurie à Giovanni Serragli, podestat de Piccioli, au capitaine et commissaire de Pise du 18 et 25 février 1511, *Till*, tome II, pp. 264 et 264-265 ; Patente du 15 mars 1511, *Till*, tome II, p. 265.

⁶¹⁸ Lettre de la Seigneurie à Galeotto Leoni du 15 mars 1511, *Till*, tome II, pp. 265-266.

⁶¹⁹ Lettre de la seigneurie à Bartolommeo Mancini du 16 mars 1511, *Till*, tome II, pp. 266-267.

⁶²⁰ Lettre de la Seigneurie à Giovanni Popoleschi du 18 avril 1511, *Till*, tome II, p. 267.

⁶²¹ Patente et Passe-port des Dix à Machiavel du 12 mai 1511, *Till*, tome II, pp. 267-268.

⁶²² *Convention conclue avec Luciano Grimaldi, seigneur de Monaco*, *Till*, tome II, p. 268.

⁶²³ *Proposition pour le choix du capitaine de l'infanterie et ordonnance florentine* du 16 mai 1511, *Till*, tome II, pp. 269-270.

⁶²⁴ *Proposition pour porter à 500 chevaux l'ordonnance montée (fragment)*, *Till*, tome II, p. 270.

⁶²⁵ Note de bas de la page 270, *Till*, tome II.

⁶²⁶ Machiavelli, *Frammento di discorso sulla milizia a cavallo* in *Opere*, *Op. cit.*, tome I, pp. 43.

⁶²⁷ Vivanti, *Introduzione* au *Frammento di discorso sulla milizia a cavallo* in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, p. 782.

⁶²⁸ Machiavelli, *Girribizzo circa Iacopo Savello ragioni perché e' sare' ben fare capitano delle fanterie il Signore Iacopo Savello*, in *Opere*, *Op. cit.*, tome I, pp. 44-45.

⁶²⁹ Note du bas de la page 269, *Till*, tome II.

⁶³⁰ Lettres de la Seigneurie à Francesco Pitti du 30 mai, à Pandolfini du 7 juin et Matteo Niccolini des 25 et 27 juin 1511, *Till*, tome II, pp. 271, 271, 272-273 et 273.

⁶³¹ Lettre de la Seigneurie à Lionardo Ridolfi du 20 juillet 1511, *Till*, tome II, p. 275.

une circulaire règle la gestion de l'hébergement de soldats de la Milice⁶³² ainsi que deux lettres à Simone Corsi⁶³³, tandis qu'une autre tente de gérer des problèmes de disette⁶³⁴. Enfin, Barincou signale une patente qui réconcilie Florence et Pise⁶³⁵ avant une lettre qui gère les dégâts causés par la tentative de détourner l'Arno quelques années auparavant⁶³⁶.

21) 1511 : quatrième légation auprès du Roi de France et problème du concile pisan

Du 10 septembre au 4 octobre 1511, Machiavel rejoint Roberto Acciaiuoli pour sa quatrième légation en France. Vivanti et Barincou s'accordent pour faire envoyer trois lettres de Machiavel aux Dix ou à la Seigneurie pour Barincou. Vivanti propose en outre trois lettres envoyées par Acciaiuoli et Barincou ne traduit que celle du 24 septembre. Tous deux s'accordent sur les instructions des Dix à Machiavel, Barincou ajoutant une lettre de Créance⁶³⁷. Vivanti donne trois lettres reçues par Acciaiuoli seul, une commune aux deux hommes et deux à Machiavel, dont les instructions. Dans notre décompte, nous rejetons celles envoyées et reçues par Acciaiuoli seul, pour les motifs déjà évoqués de redondance et collusion. A la suite de cette légation, Barincou traduit une lettre de la Seigneurie concernant la gestion d'un pisan revenu au pays⁶³⁸ puis une autre concernant l'application de l'interdit papal consécutif au Concile pisan⁶³⁹.

Il s'agit bien entendu, pour Barincou, d'offrir une transition avec le Concile pisan, occasion d'une commission de Machiavel du 2 au 9 novembre 1511. Les deux éditeurs traitent très différemment cette légation. Le français la considère comme secondaire pour « Machiavel de retour aux taupinières du *Dominium florentin* » et l'envisage d'abord dans ses conséquences à moyen terme « la contre-révolution de 1512 et le retour des Médicis à Florence »⁶⁴⁰. Par conséquent, il donne la lettre de Machiavel du 6 novembre et enchaîne avec deux lettres de la Seigneurie, la première concernant des troubles venant du clergé⁶⁴¹

⁶³² Circulaire aux podestats de Civitalla, etc. du 20 juin 1511, *Till*, tome II, p. 272.

⁶³³ Lettres de la Seigneurie à Simone Corsi des 12 et 15 juillet 1511, *Till*, tome II, p. 274.

⁶³⁴ Lettre de la Seigneurie au capitaine, au commissaire et au podestat de la cité de Pistoja du 8 juillet 1511, *Till*, tome II, pp. 273-274.

⁶³⁵ Patente du 9 août 1511, *Till*, tome II, p. 275.

⁶³⁶ Lettre de la Seigneurie aux Consuls de mer du 19 août 1511, *Till*, tome II, pp. 275-276.

⁶³⁷ Lettre de Créance de Marcello Virgilio du 10 septembre 1511, *Till*, tome II, p. 276.

⁶³⁸ Lettre de la Seigneurie aux consuls de mer du 28 septembre 1511, *Till*, tome II, p. 285.

⁶³⁹ Lettre de la Seigneurie à Piero Compagni du 1^{er} octobre 1511, *Till*, tome II, p. 286.

⁶⁴⁰ Note 7 du chapitre XIV, *Till*, tome II, p. 565.

⁶⁴¹ Lettre de la Seigneurie à Donato de Chianni du 8 novembre 1511, *Till*, tome II, pp. 287-288.

et la seconde d'une agression venant de lucquois⁶⁴², sans rapport direct avec le Concile. Vivanti donne également la lettre des Dix à Machiavel et surtout deux résumés des actes conciliaires qu'il attribue à Machiavel.

22) 1511-1512 : « *commission pour lever les troupes* »

La correspondance professionnelle de Machiavel avant septembre 1512 se poursuit avec ce que les éditeurs ont appelé la « commission pour lever les troupes », du 2 décembre 1511 au 24 août 1512. Machiavel envoie 6 lettres, dont 4 de Pise, toutes données par les deux éditeurs. Barincou ajoute une Patente des neufs de l'ordonnance et milice florentine à Machiavel⁶⁴³. Il s'agit donc, sans doute, d'une patente de Machiavel à Machiavel, ce qui ne manque pas de sel. En outre, entre la première lettre de Bibbiena du 5 décembre et l'ensemble des lettres envoyées de Pise à partir du 7 mai, il insère une lettre de la Seigneurie portant sur des troubles avec les lucquois⁶⁴⁴, 4 sur les difficultés à lever des troupes⁶⁴⁵, 2 sur des troubles intestins⁶⁴⁶ et une patente pour aider un Ambassadeur du Roi de France⁶⁴⁷. Après les lettres de Pise, les deux éditeurs proposent deux ensembles différents, quoique avec des points communs. Tout d'abord, Vivanti reste sur les lettres envoyées à Machiavel. Il en compte 11 : 8 des Dix et 3 de la Seigneurie. Il ajoute à cet ensemble un échange entre les Dix et Giovan Battista de' Nobili dont Barincou traduit seulement la lettre envoyée par Nobili. Le français traduit en plus neuf circulaires qu'il estime être de Machiavel⁶⁴⁸ et qui concernent directement sa mission d'enrôlement⁶⁴⁹. La fin de la légation à partir de la lettre du 21 août 1512 de Francesco Zati, est identique entre les deux éditeurs, Vivanti indiquant en plus les courtes lettres du 22 et du 24 août 1512 à Machiavel. Tous deux donnent ces 5 lettres qui ne lui sont ni adressées ni envoyées, mais qui le montrent dans son activité des derniers jours. Nous avons donc, pour notre décompte, ajouté 6 lettres émises par Machiavel et 11 reçues.

⁶⁴² Lettre de la Seigneurie à Giovanni Barducci du 27 novembre 1511, *Till*, tome II, pp. 288-289.

⁶⁴³ Patente du 2 décembre 1511 que Barincou signe entre crochet [Machiavel], *Till*, tome II, pp. 293-294.

⁶⁴⁴ Lettre de la Seigneurie à Bernardo Vettori du 16 décembre 1511, *Till*, tome II, pp. 294-295.

⁶⁴⁵ Lettres de la Seigneurie à la commune de Marradi, à Daniello da Castiglione leur connétable, à Giovanni Ridolfi et à la commune de Modigliana, des 24 et 25 janvier 1512, *Till*, tome II, pp. 295, 296, 297-298 et 297.

⁶⁴⁶ Lettres de la Seigneurie à Lorenzo Acciajuoli et à Filippo Lorini du 11 février et 7 mars 1512, *Till*, tome II, pp. 298 et 298-299.

⁶⁴⁷ Patente du 18 mars 1512, *Till*, tome II, p. 299.

⁶⁴⁸ Deuxième note de bas de la page 304 « la Seigneurie dans ces X lettres, c'est Machiavel », *Till*, tome II.

⁶⁴⁹ Circulaires I à IX, *Till*, tome II, pp. 304 à 306.

C) Récapitulation des données philologiques de base que nous avons dégagées pour la correspondance de travail.

La comparaison avec l'édition Vivanti permet de constater le caractère remarquable de Barincou pour ce qui est de la correspondance de travail. En tout, il ne manque que 11 lettres de la commission à l'armée devant Pise, qui de toute évidence est à l'époque mal perçue. Par la suite, nous disposons d'un ensemble quasi parfait. On peut relever quelques erreurs bénignes. Ainsi, la lettre VI de la légation auprès Catherine Sforza contient la deuxième et très courte lettre du 23 juillet 1499 et enchaîne avec celle du 24 juillet⁶⁵⁰, là où Vivanti, bien évidemment, les sépare⁶⁵¹. Mais il ne s'agit que d'une erreur de décompte, le texte étant intégralement restitué. De même, il oublie de mentionner la date d'une lettre qu'il traduit correctement et qu'il aurait pu dater sans difficulté étant donné la fréquence des autres lettres et les indications finales sur le couronnement papal⁶⁵². Au cours de cette lettre, il indique en note de bas de page ne pas pouvoir transcrire un sigle qui varie suivant les contextes et peut vouloir signifier, ducats, florins ou même lettre⁶⁵³. Vivanti livre directement le terme qui fait sens⁶⁵⁴. Par contre, Vivanti omet la lettre du 12 novembre où Machiavel indique envoyer sa lettre du 11, compte tenu de son importance concernant le Valentinois, par un intermédiaire⁶⁵⁵. Cette dernière relève de l'anecdote et ne change rien au contenu global et de détail de la légation. On peut seulement se demander si elle a été perdue ou oubliée car son authenticité paraît certaine. Seules deux lettres présentent une légère erreur de datation, celles de Machiavel aux Dix du 28 novembre 1502, corrigée au 26 et celle du 29 mars 1508, corrigée en 29. Plus grave, il manque celles du 30 novembre 1502⁶⁵⁶, du 2 janvier 1506⁶⁵⁷ le *Bando ordinato dal vicario e commissario di Mugello*, que Vivanti affirme être de la main de Machiavel, deux lettres signées de Roberto Acciaiuoli du 17 septembre 1511 et du premier octobre de la même année et enfin, le *Resoconto sommario*

⁶⁵⁰ Lettre « VI » de Machiavel à la Seigneurie du 23 puis du 24 juillet 1499, *Till*, tome I, pp. 32-33.

⁶⁵¹ Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 488 à 490.

⁶⁵² Lettre IX de Machiavel à la Seigneurie lors de la première légation à la cour de Rome, *Till*, tome I, pp. 345 à 347, donnée du 6 novembre 1503 par Vivanti, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 831 à 833.

⁶⁵³ Lettre IX de Machiavel à la Seigneurie, datée du 6 novembre 1503 par Vivanti, *Till*, tome I, p. 347.

⁶⁵⁴ Lettre de Machiavel aux Dix du 6 novembre 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 833.

⁶⁵⁵ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 12 novembre 1503, *Till*, tome I, pp. 354-355.

⁶⁵⁶ Lettre de Machiavel aux Dix du 30 novembre 1502, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 736-737.

⁶⁵⁷ Lettre de Machiavel aux Dix du 2 janvier 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 981-982.

degli atti conciliari des 5 et 7 novembre 1511. Nous donnons ces textes et leur traduction en Annexe 2. Du point de vue de la restitution des lettres écrites par Machiavel, le travail est saisissant. Les presque 300 lettres sont traduites. De ce fait, la traduction est tout à fait suffisante pour permettre un travail sérieux de commentaire. Par contre, Barincou ne donne pas les réponses de la Chancellerie. Sa méthode consiste à livrer toutes les lettres de Machiavel. Par conséquent, il donne des lettres envoyées par la Chancellerie lorsqu'il pense que Machiavel a collaboré à leur rédaction, mais ne cite quasiment jamais les échanges de consignes. Les instructions de départ qui permettent de comprendre pourquoi Machiavel part en mission sont quasi systématiquement présentées, mais Barincou ne livre guère les changements d'orientation de la Seigneurie, les conseils des Dix. De ce fait, il nous livre un Machiavel solitaire, dont il est parfois difficile de comprendre les lettres sans imaginer les réponses. Celles-ci, de plus, étant décalées dans le temps du fait des services postaux de l'époque, on ne saisit parfois pas les incompréhensions, les répétitions, les silences du Secrétaire. A ce manque, comblé en consultant Vivanti, Barincou compense donc en apportant une documentation supérieure à Vivanti en ce qui concerne les écrits de Chancellerie lorsque Machiavel est présent et actif à Florence.

Ce corpus constitue donc la matière première de la deuxième et troisième partie de cette thèse, qui visent à restituer le sens de cette correspondance pour Machiavel et ses correspondants. Les problèmes sont en effet nombreux. Outre celui de l'importance de la documentation et de son aspect dispersé dans le temps, ses déséquilibres entre les lettres reçues et envoyées en ce qui concerne les lettres familières, par exemple, le problème principal réside dans la compréhension du point de vue effectif à partir duquel Machiavel écrit. En effet, y compris pour la correspondance officielle, les missives de Machiavel sont toujours intégrées dans un paysage politique complexe. Pour bien saisir le poids d'une lettre, d'un ensemble de lettres, il faut impérativement décrypter la position d'émetteur dans laquelle se positionne Machiavel. Là encore, l'importance de la considération de l'espace florentin dans lequel il se meut ne saurait être sous-estimée. Ainsi, comment interpréter la lettre magistrale à Alamanno Salviati de septembre 1509 ? A première vue, il s'agit d'une présentation virtuose de la situation de l'Empereur en Italie. Machiavel y déploie une série d'alternatives qui lui permettent d'émettre un jugement plein d'assurance

sur les possibilités futures de descente de l'Empereur pour son couronnement à Rome par le Pape. Or le ton assertif et assuré de cette lettre, la personnalité de celui à qui elle est adressée, la réponse de ce dernier, leur passé commun, leurs positions sociales respectives engagent de toutes autres hypothèses sur la valeur de cette correspondance. On peut même supposer ici que l'exposé du spécialiste en politique internationale n'est qu'une des modalités d'une communication politique beaucoup plus subtile. Une fois ce point établi, une question essentielle se pose concernant l'ensemble de l'œuvre de Machiavel et de ses écrits : ne sont-ils pas tous dans une situation de communication comparable, où le fond du discours, par sa virtuosité même, vise à établir également d'autres problématiques ?

Conclusions du premier chapitre

Machiavel est un auteur qui scinde la communauté scientifique. Des études historiques attentives ont été nécessaires pour permettre de saisir sa figure historique réelle, qui avait disparu à la suite du « travail de l'œuvre ». Les études philosophiques ont pourtant perduré, dans nombre de pays dont la France, sans forcément interroger ce renouvellement. Ainsi, les textes « philosophiques » de Machiavel sont toujours envisagés en sous-estimant l'avant 1512 et dans une perspective d'histoire des idées. La plupart des études portent sur ses écrits d'après 1512, correspondance incluse, et négligent son travail de fonctionnaire, ou du moins n'en font pas un point d'interrogation central. Au final, tout se passe comme si Machiavel était considéré par les études de philosophie et de science politique comme un penseur surgissant du néant, comme si l'adéquation qu'il pose entre la pratique et la lecture des Anciens était essentiellement rhétorique. D'un autre point de vue, une école historique se fait jour où Machiavel est réduit à un humaniste parmi d'autres, où sa pensée est considérée comme incluse dans son siècle, dans cet humanisme florentin où il a baigné et dont il fut l'un des élèves, quand bien même il en formulerait la critique⁶⁵⁸. Les deux approches restent légitimes, et pourtant excessives à nos yeux.

D'une part, la position théorique ne saurait être sous-estimée. En effet, Machiavel a produit une descendance philosophique trop importante pour être négligée. Le point de

⁶⁵⁸ Skinner Q., *Machiavel, Op. cit.*, préface, pp. 7-8, par exemple.

départ de Leo Strauss reste valide : nous ne pouvons ignorer et rester sans questionner le point de départ de la philosophie politique moderne dans son positionnement initial de refus à la fois de la morale et de la philosophie classique⁶⁵⁹. Ce point reste une interrogation fondamentale pour savoir si nous sommes héritiers d'une impossibilité rationnelle, d'une limite de la raison, conduisant à exclure les idées de Bien et de Juste de la philosophie politique ou si nous avons hérité d'une démarche partisane contestable qui nous a aveuglés et précipités dans l'abyme. Machiavel représente, de ce point de vue, le moment le plus clair de cette partition.

D'autre part, l'insertion du Florentin dans l'histoire de son temps et la réduction de ses thèses à des développements d'idées présentes et communes à la société florentine de la fin du XV^e siècle se heurte à deux écueils majeurs. Tout auteur est bien entendu l'enfant de son temps. Cela ne signifie pas qu'il s'y réduise et encore moins que l'étude du contexte historique suffise à le commenter. Ce n'est d'ailleurs pas l'objectif ni le propos de Fournel et Zancarini en France ou de Skinner outre atlantique. Le contexte historique doit être un point de départ pour saisir à la fois la singularité de la pensée de l'auteur mais aussi la singularité de l'esprit de son temps. Dans le cas de Machiavel, ses contemporains affirment de manière réitérée, de 1504 à sa mort, le caractère singulier et proprement renversant de sa pensée. Des « amis » enthousiastes suite à la prise de Pise⁶⁶⁰ à Guichardin⁶⁶¹, tous considèrent que Machiavel est un personnage insaisissable, avec sa marotte des Romains qu'il cite à tout propos. L'ensemble de la Cité florentine le perçoit avec difficulté puisqu'il est perçu tour à tour comme anti-savonarolien à son élection en 1498⁶⁶², « laquais de Soderini » vers 1506⁶⁶³, républicain anti-médicéen et donc torturé lors du retour des Médicis en 1512-1513⁶⁶⁴, républicain pro-médicéen lors de son traité de réforme de l'État florentin en 1521, anti-soderinien à la mort de l'ancien Gonfalonier⁶⁶⁵,

⁶⁵⁹ Strauss L., *Pensées sur Machiavel*, *Op. cit.*, pp. 41-42 par exemple.

⁶⁶⁰ Cf. lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177.

⁶⁶¹ Cf. lettre de Guichardin à Machiavel du 18 mai 1521, *Till*, tome II, p. 449 : « vous étant toujours montré éloigné jusqu'à l'extravagance des opinions du commun et inventeur de choses nouvelles et hors de l'ordinaire ».

⁶⁶² Cf. chapitre I).

⁶⁶³ Cf. La lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, p. 53.

⁶⁶⁴ Cf. La poésie que Machiavel adresse, de la prison, à Julien de Médicis, *Till*, tome II, pp. 329-330.

⁶⁶⁵ Cf. Machiavel, *Epigramme I*, in *Oeuvres complètes*, p.117.

antirépublicain à l'extrême fin de sa vie lorsque sa candidature est rejetée par les nouveaux républicains de 1527, il est vrai savonaroliens⁶⁶⁶.

Au milieu de ce contexte historique marqué par une instabilité marquée, Machiavel tente de maintenir une pensée politique à la fois pure de toute détermination religieuse et morale et ancrée dans une finalité. Le projet politique machiavélien consiste à faire renaître une République florentine sur le modèle de la République romaine antique afin d'unifier l'Italie et de la sortir du champ de bataille des grandes monarchies françaises et espagnoles qui se constituent sur ses ruines. En effet, seule cette hypothèse permet de comprendre l'ensemble de la production du Secrétaire en le liant à son action de haut-fonctionnaire, en particulier l'organisation de sa milice. L'unité de la pensée du Florentin n'est certes pas un objectif en soi. Nous ne la postulons pas par une volonté *a posteriori* de l'interprète qui voudrait observer une cohérence absolue dans une œuvre dont les commentateurs ne cessent de remarquer les variations. La cohérence de l'objectif politique permet seul de comprendre les variations des explications, des justifications, des thématiques. Mieux, elle est sa doctrine politique fondamentale et la naissance de la science politique moderne se joue précisément sur ce point : la jonction d'un objectif immanent et concret avec une théorie philosophique. Machiavel, en ce sens, est le premier penseur à articuler pensée et action, à considérer leur unité indissociable en politique. Étant républicain et patriote, il inaugure par là des tendances fortes de la pensée politique moderne. Disposant enfin d'une certaine liberté de parole et d'une société suffisamment ouverte pour le laisser penser à sa guise, nous pensons qu'il n'écrivit rien qui ne fut en même temps un acte politique fondamentalement engagé, allant par là-même au bout de la définition moderne de la science politique. Machiavel, toute sa vie, se conçoit comme un acteur politique et comme un homme de lettres.

Il serait illusoire de vouloir comprendre le Florentin en privilégiant un seul de ces deux aspects. De même, il apparaît beaucoup plus intéressant pour l'histoire des idées de le considérer comme l'initiateur de la liberté de parole, ayant conscience de son caractère performatif. Or, il existe un moment particulier de la vie de Machiavel où tout cela se rejoint sans contestation : avant 1512. Dans son métier de fonctionnaire, il doit écrire des lettres et des rapports qui sont liés à des actions, des positionnements, des finalités

⁶⁶⁶ Gaille-Nikodimov, M., *Machiavel, Op. cit.*, p. 209.

politiques. Entre 1506 et 1512, Machiavel bénéficie de plus d'une réelle autonomie politique de part sa proximité avec le Gonfalonier et le Cardinal son frère. Les Soderini lui font donc confiance et l'autorisent à mener des projets importants, dont sa milice. L'expérience des choses modernes est toute là, dans ces textes et dans ces actions maintenant clairement documentés et connus. L'originalité de la pensée de Machiavel aux yeux de ses contemporains ne peut être dissociée de cette période particulière où il fut au pouvoir. Sans la création de la milice et son rôle capital dans la prise de Pise, Machiavel eut été considéré comme un farfelu, un original. Mais son efficacité, aussi bien dans ses analyses que dans ses actions, imposèrent un respect qu'un homme issu d'une famille modeste ne pouvait espérer pour lui-même.

Le point de départ de notre travail consiste donc à réévaluer l'activité de Machiavel entre 1498 et 1512 afin à la fois de saisir la singularité de la pensée du personnage pour ses contemporains mais aussi pour nous. En effet, le geste philosophique d'exclusion de la philosophie et de la morale du champ politique ne peut se comprendre comme une position purement philosophique. Ce n'est pas non plus désinvolte, comme en passant ou naturellement que Machiavel s'engage. Ce positionnement implique une rupture radicale avec l'humanisme de son époque. Il présuppose une relecture des textes de l'Antiquité en partant du principe que la République romaine s'est construite indépendamment du génie philosophique grec et que ce dernier devrait donc être réévalué à son aune. Ce n'est pas un hasard si Machiavel ne cite jamais Platon ni Aristote alors qu'il paraphrase Polybe et commente Tite-Live. L'historien grec ne l'intéresse qu'en tant qu'il réfléchit sur le miracle romain. Pour Machiavel, la philosophie politique grecque est marquée du sceau de l'échec et surtout de la caducité de la politique grecque⁶⁶⁷. En effet, Sparte, seul exemple de réussite durable, ne peut être appliqué à Florence et à l'Italie puisqu'il dépend de l'autarcie et de l'événement exceptionnel d'un législateur qui lui donnât une constitution parfaite dès l'origine, conditionnée d'abord par des conditions géographiques particulières⁶⁶⁸. Lacédémone pourrait servir de modèle à Venise ou aux cantons suisses, pas à Florence, située dans une vallée ouverte sur l'Italie et sur le monde. L'ancrage de l'analyse politique dans les conditions concrètes de la possibilité de l'action est la marque propre de Machiavel. Plus encore, l'interdiction de la spéculation philosophique pure constitue le

⁶⁶⁷ Cf. Machiavel, *Discours*, livre II, chapitre IV, *Œuvres Complètes*, *Op. cit.*, pp. 524-525.

⁶⁶⁸ Cf. Machiavel, *Discours*, livre I, chapitre II, *Œuvres Complètes*, *Ibid.*, p. 383.

cœur même du point de départ de sa lecture. Machiavel est moderne parce qu'il impose des limites à la raison au nom des phénomènes. Selon lui, en politique, l'usage pur de la raison aboutit à un aveuglement préjudiciable à la réussite de l'action politique. L'exclusion de la philosophie antique ne se fait donc ni par ignorance ni par désintérêt mais à l'issue d'une démarche marquée par une réflexion sur les échecs politiques d'Athènes et Sparte et sur les conditions mêmes de l'action, cette dernière réflexion étant produite au cours d'une immersion de l'intellectuel Machiavel dans les affaires concrètes de la République florentine.

Chapitre deuxième : la correspondance avant

1512

Avant 1512, Machiavel produit une correspondance très abondante. Il est un spécialiste en action ; un authentique communicant politique doublé d'un maître de l'analyse. Traditionnellement, on la scinde entre la correspondance « familière » et la correspondance « professionnelle », mais cette frontière est en fait largement poreuse⁶⁶⁹. En effet, comment analyser la correspondance privée de Biagio, second de Machiavel à la Chancellerie et ami de ce dernier qui lui donne, dans une seule lettre, aussi bien des nouvelles de sa famille, des ragots de bureau que des indications sur la manière dont les membres de la Seigneurie accueillent ses missives ?⁶⁷⁰ Le portrait biographique qui se dégage du Secrétaire est désormais connu et établi. Machiavel est un homme enjoué, visiblement un meneur aussi bien pour le travail que pour le divertissement. L'attachement dont font preuve ses amis à son égard est le signe de sa capacité à se faire aimer. Toutefois, le mystère de ses relations avec ses collègues de bureau demeure. En effet, alors qu'existe une correspondance abondante avec eux pendant la période de la République, tout se passe ensuite comme s'ils ne se fréquentaient plus. Machiavel, d'ailleurs, ne nomme jamais ses collègues auprès d'autres individus. Dès que l'on examine de plus près les nombreux échanges, on s'aperçoit de certaines particularités qui doivent être éclaircies.

En fait, la correspondance de Machiavel n'est pas lisse, loin s'en faut. Elle présente de nombreuses énigmes, comme ces lettres envoyées à des aristocrates qui, en théorie, sont ses adversaires politiques. De même, les lettres de Machiavel à son frère, Totto, soulèvent déjà le problème concret de son rapport à la religion, puisque ce dernier est prêtre. Il faut donc interroger la correspondance sur ce qu'elle indique réellement des idées de

⁶⁶⁹ Giulio Ferroni a proposé une synthèse de la correspondance familière de Machiavel, centrée sur ses préoccupations et sa tonalité, notamment le comique. Cf. Ferroni, G., « Le « cose vane » nelle lettere di Machiavelli », in *La Rassegna della letteratura italiana*, serie VI, LVVVI (1972), pp. 215-264.

⁶⁷⁰ Cf. par exemple la lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 250-252, où, successivement il est question du refus de Biagio de partir pour la France, de l'alliance franco-florentine et de la position des frères Soderini à ce sujet.

Machiavel. Concomitamment, il s'avère nécessaire de comprendre de quel point de vue, selon quelle position énonciatrice et à quel destinataire s'adresse le message. Il est évident, à la lecture des légations, que Machiavel emploie un nombre important de techniques d'écriture pour s'adresser à ses maîtres. Lui-même indique plus tard dans sa vie certaines de ces techniques dans un récapitulatif pour un futur ambassadeur⁶⁷¹. Toutefois, si ce témoignage possède l'avantage d'établir de manière incontestable qu'il existe un art d'écrire qui est un art de communiquer chez Machiavel, il ne résout pas la question de savoir s'il se déploie en dehors du contexte de travail. Plus exactement, la question de la partition entre l'espace de travail et l'espace familial est clairement à réévaluer. A quelques rares exceptions près, Machiavel ne fait qu'écrire en vue de l'action politique, qu'elle soit au niveau européen ou ait pour but l'établissement ecclésiastique de son frère. La familiarité, pour lui, repose sur un contexte de camaraderie qu'il n'abandonnera jamais mais qui est systématiquement lié à une perception de ses interlocuteurs.

Notre hypothèse consiste à évaluer chaque interlocuteur de Machiavel et à interroger l'attitude de ce dernier. Machiavel écrit-il de manière univoque quel que soit son destinataire ou use-t-il de moyens différents ? Dans ce cas, est-ce en fonction de circonstances particulières ou est-ce systématique ? L'enjeu de ce questionnement consiste dans un premier temps en une lecture moins passive de sa correspondance. S'agissant d'un maître en science politique, on ne peut limiter l'étude de sa correspondance à une simple description, même si cette dernière reste bien entendu nécessaire. Dans un second temps, cette étude doit nous permettre une première évaluation de l'hypothèse d'un art d'écrire qui soit un art de la communication chez Machiavel. La correspondance, sous toutes ses formes, est clairement un lieu où la situation de communication constitue un point capital dans la forme de l'écriture. Le constat de la dextérité de Machiavel dans le passage d'un destinataire à un autre, d'une fonction à une autre, d'un habit officiel à un autre constitue le premier indice fort d'une habitude dont nous postulons qu'elle traverse l'œuvre du Florentin et qu'elle est une pierre de touche pour sa compréhension et son évaluation. De fait, ainsi établie, elle oblige à reconnaître une intentionnalité dans la pratique de l'écriture dont aucun indice ne signale sa disparition *post res perditas* dans les écrits dits « théoriques ».

⁶⁷¹ *L'art d'être ambassadeur*, discours à Raffaello Girolami, à l'occasion de son départ pour l'Espagne auprès de l'Empereur, le 23 octobre 1522, *Till*, tome II, pp. 453-456.

Sur les années 1499-1512, la correspondance de Machiavel est fort irrégulière. Outre les pertes, notamment pour les lettres familières et familiales, on peut constater que les pics de densité des échanges de correspondance se situent lors des légations longues de Machiavel. Les considérations sur l'ensemble de la période doivent donc être nuancées d'emblée par ce fait assez simple : la correspondance de Machiavel, et surtout celle qu'il envoie à ses proches et amis est strictement liée à l'éloignement géographique dans la durée. Lorsque Machiavel bat la campagne toscane pour monter sa milice il n'écrit pas à ses proches, étant sûr de les revoir rapidement. Il est donc délicat d'interpréter les véritables échanges lors de certaines urgences telles la première grossesse de Marietta fin 1503 alors que Machiavel est en légation auprès de César Borgia. De même, les longs silences ne sont pas forcément significatifs. Il faut ainsi souligner que la correspondance familière du Secrétaire ne fut pas intégralement conservée. La plupart du temps, elle fut dispersée et il fallut attendre un neveu, Giulano de' Ricci⁶⁷², à la fin du XVe siècle, pour répertorier, copier et conserver un premier ensemble de ses écrits et de ses lettres. La plupart des lettres familières qu'écrivit Machiavel furent sans doute perdues. Sur l'ensemble de la période, entre son entrée à la Chancellerie en juin 1498 et le sac de Prato les 28 et 29 août 1512, le Secrétaire reçoit 179 lettres qualifiées par Einaudi de familières. Elles émanent d'amis, de collègues ou de membres de la famille et ne constituent pas des documents de travail.

On peut souligner deux moments particulièrement prolixes de la correspondance de Machiavel : lors de sa deuxième légation auprès de César Borgia, entre octobre 1502 et janvier 1503, il reçoit 36 lettres, ce qui constitue l'ensemble le plus important, puis lors de sa seconde Légation à la Cour pontificale de Rome, entre août et octobre 1506, on lui envoie 21. Mais ces épisodes particulièrement fournis doivent tout de même être restitués dans l'ensemble de cette correspondance, dont le rythme, finalement, suit le mouvement de la vie active du secrétaire de la Seconde Chancellerie à travers ses missions et ses rencontres. L'autre élément indispensable de contexte réside dans le déséquilibre entre les lettres reçues et les lettres envoyées. Le nombre de lettres conservées ayant été reçues par Machiavel est bien supérieur : 179 contre 19. Cela ne veut pas dire que Machiavel écrivit moins, ou fut plus négligent. Dans tous les cas, on constate un véritable échange, dont on

⁶⁷² Cf. par exemple Ginzburg, C., « Diventare Machiavelli. Per una lettura dei Ghibibizzi al Soderini », *Quaderni storici*, nuova serie, 121, aprile 2006, p. 151.

peut quasiment retrouver les traits principaux. Souvent, son correspondant atteste de la réception d'une lettre, mais souvent également il déplore la négligence du Secrétaire ou la mauvaise fortune dans l'acheminement de la correspondance. L'époque n'est guère propice à ces correspondances privées, puisque la poste n'existe pas et que l'Italie est quasiment toujours plus ou moins en guerre. Le déséquilibre est particulièrement attesté dans sa correspondance familiale ou avec ses collègues. A notre sens, cela provient d'abord de la structure de la situation : Machiavel, à travers sa correspondance officielle à la Chancellerie, donne de ses nouvelles. Sans doute joint-il un billet pour spécifier des points familiaux, surtout lors de la première grossesse de sa jeune épouse, mais il n'a pas forcément besoin d'en dire beaucoup plus. En revanche, sa famille et ses amis ont à cœur de lui raconter leur vie de tous les jours, et il est sans doute friand de ces nouvelles, étant exilé. Ce trait caractéristique de sa correspondance ne s'applique d'ailleurs pas aux échanges avec les grands personnages florentins, où les deux parties sont généralement conservées. Ce phénomène s'explique structurellement par la conversation plus ou moins soutenue et en tout cas socialisée qui s'y révèle, mais aussi par la tradition aristocratique de conservation des documents, y compris familiaux. On peut supposer que la famille de Machiavel, notamment ses enfants, de par leur faibles ressources et les lettres et par la faiblesse d'une tradition familiale en déshérence, ne fit pas l'effort nécessaire pour garantir la conservation de l'ensemble de sa correspondance. Ainsi, la correspondance de Machiavel avec sa famille est finalement à la fois assez faible en quantité et lacunaire.

Notre hypothèse de départ consiste à postuler que la question de la situation d'énonciation de Machiavel est déterminante pour sa compréhension. Sa position sociale devient ainsi un problème historique important dans notre horizon de questionnement philosophique. Machiavel ne saurait ainsi être un homme de cour, un « courtisan » au sens que Castiglione donne à ce terme⁶⁷³, corrigé toutefois par l'historien de Cambridge Peter Burke ⁶⁷⁴ . Ce phénomène historique constitue une des références de notre questionnement. Comment la correspondance de Machiavel permet-elle de le situer par rapport aux canons de son époque ?

⁶⁷³ Castiglione, *Le livre du courtisan*, Paris, GF-Flammarion, 1991.

⁶⁷⁴ Burke, Peter, « L'homme de cour » in Garin, E. (sous la direction de), *L'homme de la Renaissance*, Paris, Seuil, collection « points histoire », 1990, 2002 pour la bibliographie, pp. 147-178.

Le Secrétaire écrit jusqu'en septembre 1512 dans une structure exceptionnelle pour l'époque. Machiavel vit et travaille pour une république, où le Grand Conseil donne une responsabilité politique à environ 3000 individus. Les institutions florentines apparaissent de ce fait très démocratiques à ses contemporains et parler de Cour, phénomène centré autour d'un Prince⁶⁷⁵, pose problème. La grande crainte des alliés et potentats voisins de Florence est d'ailleurs l'instabilité d'un régime confié aux mains du « peuple », perçu comme versatile par nature et incapable de gouverner⁶⁷⁶. Toutefois, si Florence n'est plus une principauté, c'est exceptionnel à la fois dans l'Europe de la Renaissance et surtout dans sa propre histoire. Avant et après l'épisode républicain de 1498-1512, le règne des Médicis, direct ou indirect, ne souffre pas de contestation et permet une véritable vie de cour autour d'eux, même lorsqu'ils ne se présentent pas officiellement de manière princière. Il serait illusoire de penser que, sur un laps de temps aussi court et dans un contexte aussi exceptionnel, les individus aient pu déployer des mœurs et des attitudes radicalement nouvelles, modernes et démocratiques par exemple. En ce sens, on peut s'attendre à trouver dans la correspondance de Machiavel l'image d'un homme de son époque.

Pour cerner l'individu et sa pensée, on peut par exemple partir du modèle de Castiglione afin d'identifier les particularités du Secrétaire. Sur quels points se distingue-t-il du courtisan ? Sur quels points et en fonction de quels objectifs personnels, intellectuels ou pratiques se conforme-t-il à ce modèle ? Pourtant, comme l'a souligné Andréa Guidi⁶⁷⁷, Machiavel ressort d'un tout autre ordre social et sa correspondance marque forcément un écart. La réaction de ses correspondants peut donc nous amener à la fois à situer socialement Machiavel mais aussi à comprendre quels aspects de son individualité leur

⁶⁷⁵ Cf. Castiglione, *Le livre du courtisan*, *Op. cit.*, tout le début de la quatrième partie où est détaillée l'importance du Prince pour le Courtisan. Il est explicitement souligné au début du chapitre V que : « La fin donc du parfait Courtisan [...] est à mon avis de gagner [...] le cœur du Prince au service duquel il se trouve, au point qu'il puisse lui dire et lui dire toujours la vérité sur toute chose qu'il convient à ce dernier de savoir ». De manière fort conséquente, Castiglione ne reconnaît pas, au chapitre IV, que le Courtisan doit devenir tel de son propre chef, par sa seule volonté propre. Le Prince reste le centre de l'organisation de la Cour en général, et donc le centre de l'attention du Courtisan en particulier.

⁶⁷⁶ Cf. par exemple, Castiglione, *Le livre du courtisan*, *Ibid.*, « Car ils sauraient combien il est mauvais et dangereux que les sujets, qui doivent être gouvernés, soient plus sages que les princes, qui doivent gouverner. », livre quatrième, chapitre VIII, p. 331 ou les propos de César Borgia : « Votre gouvernement ne me plaît pas, et je ne peux pas me fier à lui ; il faut que vous le changiez... » rapportés au discours direct par Machiavel et le Cardinal Soderini dans leur lettre à la Seigneurie du 26 juin 1502, *Till*, tome I, p. 166 pour la citation et p. 167 pour une reformulation indirecte et semblable.

⁶⁷⁷ Guidi, A., *Un segretario militante*, *Op. cit.*, pp. 107-138.

semblent originaux, remarquables. A ces constats doit se greffer une analyse de l'art d'écrire de Machiavel, dégageant, lorsque c'est le cas, les différences de discours induites par la qualité du destinataire. Le problème que soulève ce questionnement réside donc d'abord dans la structure de la République florentine et ensuite dans les origines sociales du Secrétaire. Indiscutablement, sans Prince identifié à sa tête, on peut difficilement considérer cette République comme une Cour. Nous proposons toutefois de partir de l'idée que le phénomène du courtisan, s'il s'est développé à travers le contexte de la cour, peut rester le comportement dominant lors d'une parenthèse. Après tout, les Soderini peuvent se substituer aux Médicis, du moins temporairement et au point de vue du rôle social. La mesure de l'écart entre les uns et les autres permet d'ailleurs de définir la particularité de leur rapport avec Machiavel. Ensuite, cette hypothèse s'applique à Machiavel puisque, dès 1513 et le retour des Médicis, il trouve immédiatement des caractéristiques du courtisan pour rentrer en grâce⁶⁷⁸ ou réclamer sa sortie de prison⁶⁷⁹. A ce moment-là, très clairement, Machiavel se place en littérateur et poète de cour. Il emploie d'ailleurs le terme au premier vers du second quatrain « Et qu'aux gens de votre cour qui aiment à mordre »⁶⁸⁰, ce qui dénote à la fois l'éloignement de l'auteur du poème et la qualité princière du destinataire. On retrouve sur ce point un jeu de langage qui renvoie au jeu politique des Médicis. Ces derniers ne sont pas officiellement les maîtres de Florence et refusent donc le titre de Prince, le subtil secrétaire leur attribue donc une cour sans leur donner de titre effectif. Y-a-t-il critique sous l'hommage ? Toujours est-il que l'effet de ces poésies sera nul à court terme. Machiavel n'obtiendra finalement une charge réservée aux érudits courtisans, celle d'historien pour ses *Histoires florentines*, qu'à partir de 1520, après avoir connu le succès littéraire avec *La Mandragore* en 1518. Mais, là encore, les choses ne sont pas claires puisque la commande vient du Pape Clément VII Médicis, maître de fait de Florence, sans en être le souverain officiel. La question principale porte ainsi sur les catégorisations attribuables au Secrétaire avant 1512. N'étant pas noble et n'appartenant pas à une famille de riche marchand ou de riche banquier, Machiavel ne peut accéder à une Cour de manière directe. Si l'on suit le chapitre XIV du livre premier

⁶⁷⁸ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 105.

⁶⁷⁹ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 104-105.

⁶⁸⁰ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 105.

du *Livre du Courtisan*, Machiavel, n'étant pas né noble, ne peut être un courtisan⁶⁸¹. Toutefois, si l'ouvrage de Castiglione nous propose un modèle, nous ne pouvons nous en contenter puisque nous cherchons à approcher une vérité historique qui est ici visiblement différente. Nous devons donc délaissier Castiglione et considérer que la critique de l'idéalité du modèle du courtisan, qu'il affronte dès la troisième partie de la Dédicace⁶⁸², forme ici un obstacle insurmontable. Sa recherche, tournée vers l'homme de cour idéal, ne correspond pas à notre démarche, qui tente de situer Machiavel dans son temps, en homme de son époque, au sein de la République florentine. Elle nous offre un point de repérage de ce à quoi le Secrétaire s'est sans doute confronté, comme individu inscrit dans son époque.

L'historien Peter Burke nous aide à situer précisément par quelle entrée Machiavel peut être considéré comme un courtisan : il fait partie de « l'appareil bureaucratique de gouvernement »⁶⁸³. Par sa fonction de secrétaire de la seconde Chancellerie, Machiavel correspond à ces « hommes qui, dans l'administration, la justice, la politique, devinrent au fil du temps des professionnels »⁶⁸⁴. Burke précise qu'une des particularités de ces hommes est leur appartenance sociale d'origine. Ils peuvent être nobles, bien entendu, mais également de basse extraction et ne font plus automatiquement partie du clergé⁶⁸⁵ : « Théoriquement, ces hommes n'étaient là que pour conseiller le souverain et faire exécuter ses ordres, mais en pratique ils peuvent étroitement collaborer avec lui [...] ou même prendre personnellement des décisions capitales. »⁶⁸⁶ Sans que Burke n'ait développé ce point de vue, il nous semble qu'il s'agit là d'une catégorie d'individus qui,

⁶⁸¹ Castiglione, *Le livre du courtisan*, *Op. cit.*, livre premier, chapitre XIV, pp. 37-39. Il faut noter toutefois que le chapitre XV, pp. 39-40 expose clairement l'avis contraire et proclame l'importance des qualités naturelles de chaque individu, soumettant leur attribution au seul pouvoir de la fortune. Le chapitre XVI, pp. 40-42 clôt la discussion par l'argument du respect universel pour la noblesse, censé trancher le débat.

⁶⁸² Castiglione, *Le livre du courtisan*, *Op. cit.*, dédicace, III, pp. 13-14 et en particulier : « [...] je me contenterai de m'être trompé avec Platon, Xénophon et Marcus Tullius, en laissant de côté la dispute du monde intelligible et des Idées, parmi lesquelles, selon cette opinion, se trouve l'Idée de la République parfaite, du Roi, parfait, du parfait Orateur, et, pareillement, celle du parfait Courtisan. », p. 13. L'intérêt de cette citation réside pour nous dans l'affirmation de la recherche d'un modèle idéal, voire idéal et donc inaccessible. La filiation des auteurs suit subtilement celle des sujets. Nous ne critiquons pas ici Castiglione pour l'irréalisme de la figure du Courtisan. Au contraire, celle-ci nous sert dans son rôle de modèle. Mais nous avons besoin d'une figure plus pragmatique de l'homme de cour réel afin de la confronter à Machiavel.

⁶⁸³ Burke, « L'homme de cour », art. cit., p. 153.

⁶⁸⁴ Burke, « L'homme de cour », *Idem*, p. 153.

⁶⁸⁵ Burke, « L'homme de cour », *ibid.*, p. 154.

⁶⁸⁶ Burke, « L'homme de cour », *Idem*, p. 154.

par leur mérite propre et leur intelligence, parviennent à s'intégrer dans un milieu qui les tolère à cause des compétences uniques dont ils font preuve. Loin de l'art de la danse susceptible de séduire le Prince, ils forment les rouages indispensables du gouvernement et de son efficacité. Leur appartenance à la cour est indubitable, mais leur statut de courtisan nécessiterait sans doute des études plus approfondies. Dans le cadre exceptionnel pour l'époque d'un régime politique sans maître véritable, il convient de mesurer à la fois l'écart avec ce modèle mais surtout le fait capital de l'apparition d'une opinion publique diversifiée.

Machiavel, de par sa fonction, doit s'adresser à un grand nombre d'individus aux statuts différents, aux fonctions changeantes. La variété des situations de communication constitue l'authentique originalité de son travail. Ce chapitre envisage donc d'établir la position sociale de Machiavel et une partie de sa personnalité à l'aide de ce cadre contextuel. Il pose également comme hypothèse que la réussite sociale de Machiavel en tant que secrétaire repose sur une capacité à moduler sa correspondance de manière à tenir compte d'une réalité sociale complexe, diverse et mouvante. En ce sens, il convient de dégager l'originalité de chacune de ces situations afin d'induire le positionnement du penseur et de définir son art d'écrire, son art de communiquer. Cette enquête vise à présenter l'hypothèse fondamentale selon laquelle Machiavel et sa pensée se dévoilent déjà avant 1512. Pour en saisir l'originalité, il faut d'abord identifier ce qui a paru curieux et véritablement novateur dans la pratique machiavéenne aux yeux de ses contemporains, en articulation avec un art de la communication exigé par les circonstances.

I) La correspondance familière ou le mélange des genres et l'homme total : Machiavel et le patronage

La correspondance familière de Machiavel jusqu'en 1512 se compose d'un peu plus de 179 lettres reçues pour 19 envoyées. Nous ne prenons ici en considération que les lettres traditionnellement considérées ainsi et qui ne concernent pas directement le travail à la Chancellerie. De manière générale, on peut souligner que nombre de lettres ont du être perdues. Certes, on reproche souvent à Machiavel de ne pas écrire assez, mais de

nombreuses réponses de ses correspondants existent sans la lettre qui les a suscitées. Entre les pertes de cette correspondance à l'époque, celles dues à l'éloignement dans le temps et la négligence relative de Machiavel, il est délicat de faire la part des choses. De plus, la famille Machiavelli n'est pas assez prestigieuse pour avoir conservé toutes ses archives, en faisant des copies, par exemple. Le neveu de Machiavel qui a agi de la sorte, apparaît tardivement et n'a pas eu la formation traditionnelle des élites qui lui aurait permis un travail systématique. D'autre part, toutes les archives des aristocrates florentins ne sont pas dépouillées entièrement et on assistera sans doute à l'avenir à des découvertes de documents importants, telle la lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, retrouvée en 1980 dans les archives familiales des Salviati⁶⁸⁷. Le temps, la négligence et le caractère très familial, voire sans doute franchement grivois de certaines⁶⁸⁸, leur ton marqué par l'argot toscan, les hasards de la conservation et bien d'autres raisons font qu'on peut légitimement se réjouir de bénéficier encore d'un tel ensemble, malgré ses lacunes. Globalement, cette correspondance se divise assez aisément en trois catégories : la famille, les collègues et les amis. Ces catégories sont poreuses, et un ami peut devenir quasiment un membre de la famille, un collègue de travail pouvant parfaitement appartenir aux trois. Toutefois, il existe des spécificités propres à chacune d'elles qui permettent de les distinguer et qui attestent trois situations de communication distinctes.

Il y a tout d'abord la correspondance familiale, marquée par l'établissement de Totto dans son office religieux et par différentes affaires patrimoniales. On peut constater que Machiavel ne communique par lettre à sa famille et réciproquement que pour évoquer des problèmes matériels. S'il ne demande pas de nouvelles de la santé des siens dans les lettres qui nous sont restées, il en reçoit en revanche, aussi bien des membres de sa famille que de ses amis qui les visitent en son absence. Il est à noter également que la famille de Machiavel ne brille pas par le nombre de ses lettrés, et que le Secrétaire fait figure d'exception. Seul son frère Totto peut lui être comparé.

⁶⁸⁷ Cf. Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo e la politica di Firenze in una lettera inedita di Niccolò Machiavelli ad Alamanno Salviati (28 settembre 1509) », in *Annali della scuola normale superiore di Pisa*, vol. XVI, 3, 1986, pp. 825- 854, note 1 pp. 825-826 pour l'histoire des archives Salviati.

⁶⁸⁸ Cf. lettre à Louis Guichardin du 7 décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 194-195.

Il existe aussi une correspondance intense avec ses collègues de la chancellerie. Elle est marquée par la personnalité de Biagio Buonaccorsi, qui occupe à lui seul près d'un cinquième des lettres qui nous sont restées et les deux tiers des lettres de collègues de travail qu'on peut estimer être familières. Ces lettres s'ouvrent sur quatre perspectives : les histoires drôles, les ragots de bureau, les nouvelles personnelles et les considérations liées à la mission qu'accomplit Machiavel.

Enfin, une partie non négligeable de sa correspondance familière a également lieu avec des personnages importants de la vie publique florentine, qui sollicitent son avis, et, plus souvent, son amitié, sa compagnie et ses bons mots. Cela témoigne à la fois de la qualité du convive Machiavel et de son importance dans l'organisation de la Florence Républicaine. On peut ainsi remarquer que les personnages que Machiavel a accompagnés en ambassade en qualité de Secrétaire sont tous conquis par lui et continuent à le solliciter de manière amicale par la suite.

L'ensemble de sa correspondance montre que les individus ont tendance à passer d'un registre à l'autre. Des collègues de travail deviennent ainsi quasiment des membres de la famille, des amis prestigieux également, mais d'autres fois à l'apparente familiarité succède une absence de correspondance. La correspondance familière de Machiavel, comme celle de tout un chacun, montre l'abondance d'amis et de familiers en période de prospérité et leur désaffection une fois les temps difficiles arrivés. Elle peut s'étudier selon divers axes. En premier lieu, elle permet de mieux situer l'homme Machiavel, son tempérament, sa nature, ses goûts. En second lieu, elle permet de le situer dans son environnement social, d'entrevoir la manière dont il souhaitait être perçu au sein du corps social florentin. De ce fait, la manière dont Machiavel communique est ici la source de l'interprétation de ses ambitions, de son positionnement social. En troisième lieu, elle nous amène à comprendre certaines positions fondamentales de Machiavel, certaines de ses croyances d'homme. Ainsi, par exemple, la lettre de Filippo Casavechia constitue-t-elle un matériau tout à fait passionnant pour comprendre le rapport que le Secrétaire a pu avoir avec ses amis au titre justement d'une définition de l'amitié. Il permet de cerner ce cadre qui caractérise une bonne partie du déroulement de nos vies. L'échange avec Totto permet également de faire le point sur la religion catholique à un moment où les analyses des *Discours* ne sont pas même en gestation. La question du rapport de Machiavel à sa religion

peut ainsi être envisagée dans des textes privés qui ne sont pas, comme son testament⁶⁸⁹, la lettre de son fils lors de ses derniers moments⁶⁹⁰, ou *l'exhortation à la pénitence*⁶⁹¹, des passages obligés doublés de moments rhétoriques.

A) La correspondance familiale et le souci du « clan »

On dénombre une dizaine de correspondants de Machiavel qui peuvent être considérés comme des membres de la famille avant 1512. Il s'agit d'une part de la « gens » Machiavelli mêlés à la belle-famille du Secrétaire et d'autre part d'amis proches de la famille du Secrétaire. Les correspondants se nomment Giorgio dell'Antella, Marietta Corsini, Battista Machiavelli, Battista di Buoninsegna Machiavelli, Francesco Machiavelli, Lorenzo di Niccolo Machiavelli, Niccolo di Alessandro Machiavelli, Totto Machiavel, Buonaccorso Rinuccini, Francesco del Nero et Piero di Francesco del Nero. La lettre du 2 mars 1506 de Battista di Buoninsegna Machiavelli à Machiavel, inédite en français, montre l'existence d'une correspondance au sein de la famille qui tenait Machiavel au courant des affaires familiales. Successivement, Battista parle d'un autre Battista, dont Corrado Vivanti souligne en note qu'il est le « compagnon de baptême » de Nicolas⁶⁹², de Francesco del Nero qui a reçu une lettre de Totto, de Filippo Machiavelli et d'une affaire en cours avec un certain Brunaccino⁶⁹³. Elle suggère très clairement l'existence d'une correspondance régulière et circonstanciée où Machiavel est informé et consulté. Nicolas semble jouer un rôle familial important. On peut ajouter à cette liste les deux principaux collègues de la Chancellerie correspondant avec Machiavel : Biagio Buonaccorsi voire Antonio della Valle, qui donnent assez régulièrement des visites à la famille Machiavelli lorsque Nicolas est en mission, et lui mandent des nouvelles. Toutefois, on ne saurait compter les lettres de ces derniers comme faisant partie de cet ensemble. Généralement, ils se contentent

⁶⁸⁹ *Tll*, tome II, pp. 550-554.

⁶⁹⁰ Cf. Lettre de Piero Machiavel à Francesco Nello du 22 juin 1527, *Tll*, tome II, p. 550.

⁶⁹¹ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 151-155.

⁶⁹² Note 1 p. 118, de la Lettre de Battista di Buoninsegna Machiavelli à Machiavel du 2 mars 1506, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 1498.

⁶⁹³ Lettre de Battista di Buoninsegna Machiavelli à Machiavel du 2 mars 1506, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 118-119.

d'un entrefilet sur la santé générale de la « brigade »⁶⁹⁴ ou de considérations très matérielles concernant des pièces de tissus, des gants⁶⁹⁵.

Le nombre de lettres envoyées par ces personnes est fort réduit. Si on exclut ses collègues, il ne reste qu'une trentaine de lettres reçues et trois lettres de Machiavel proprement liées aux affaires familiales : les deux minutes de 1497 concernant une affaire judiciaire en rapport avec une propriété à Fagna⁶⁹⁶, et la lettre à Totto d'après le 23 janvier 1503⁶⁹⁷, inédite en français et que nous donnons en annexe⁶⁹⁸. A lui seul, Totto écrit une douzaine de lettres et les Del Nero sept. Corrado Vivanti indique que cette famille était fort proche de Marietta, l'hébergeant lors des absences de Nicolas⁶⁹⁹. Mais cette proximité se retrouve sur toute la période, puisqu'on peut souligner l'attention de Francesco del Nero aux affaires de Machiavel et surtout de Totto en 1509-1510⁷⁰⁰. Même beaucoup plus tard, vers la fin de la vie du Secrétaire, ils restent des correspondants privilégiés pour les affaires et les nouvelles familiales⁷⁰¹ et une lettre de Filippo de' Nerli du 1^{er} mars 1525 à Francesco del Nero atteste à la fois que Machiavel est l'objet de plaintes et de récriminations sur son comportement et qu'il est « votre parent et ami »⁷⁰². Ce dernier est d'ailleurs son exécuteur testamentaire⁷⁰³. Il va de soi que Machiavel a écrit des lettres à sa famille, mais leur nombre reste fort difficile à évaluer. Nous pensons qu'il s'agissait sans doute de billets, adjoints aux lettres professionnelles ou à celles envoyées à ses collègues

⁶⁹⁴ Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 8 septembre 1506, *Till*, tome II, p. 27 où « nichée » traduit « brigata », Machiavelli, *Opere*, iOp. Cit., tome II, lettre datée du 9, p. 133.

⁶⁹⁵ Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 250-252. A noter qu'au cours de cette lettre, Biagio envoie vêtements et argent, donne des nouvelles de « Madame Marietta », insiste sur son entremise auprès de Soderini et Piero Guicciardini pour finir par signer « Frater Blasius ». Le dévouement de Biagio est véritablement exemplaire.

⁶⁹⁶ Lettre de Nicolas Machiavel au Cardinal Lopez du 9 décembre 1497, *Till*, tome I, pp. 8-9 et le brouillon de lettre des calendes de décembre 1497, p. 9.

⁶⁹⁷ Lettre de Nicolas Machiavel à Totto Machiavel d'après le 23 janvier 1503, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 81-82.

⁶⁹⁸ Cf. Annexe 3 A), pp. 535-536.

⁶⁹⁹ Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, note 1 de la lettre de Piero di Francesco del Nero à Machiavel du 16 novembre 1503, p. 1487.

⁷⁰⁰ Cf. lettres de Francesco del Nero à Machiavel du 22 novembre 1509, *Till*, tome II, pp. 186-187, du 9 décembre 1509, « Tamquam pater », Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, p. 207, du 06 août 1510 et du 12 septembre 1510, Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, p. 214 et p. 222. Il semblerait que Barincou ait ignoré l'importance des del Nero auprès de Marietta, puisqu'il ne les évoque pas sur ce point dans l'index page 614, tome II, et méconnaît leurs trois dernières lettres.

⁷⁰¹ Ainsi de trois lettres fort courtes de Machiavel à Francesco Del Nero, inédites en français, du 14 octobre 1522, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 383, du 31 août 1523, p. 387 et du 26 septembre 1523, p. 388, toutes envoyées depuis sa résidence campagnarde de Sant'Andrea in Percussina.

⁷⁰² Lettre de Filippo de' Nerli à Francesco del Nero du 1^{er} mars 1525, *Till*, tome II, p. 457.

⁷⁰³ *Testament*, *Till*, tome II, p. 553.

de bureau, qui devaient bénéficier de ces envois professionnels. Cela expliquerait à la fois que les quelques lettres qui subsistent fassent état d'un suivi des affaires et qu'elles n'aient pas été conservées. Il faut souligner la cherté du courrier à l'époque et sa rareté. Il n'existe pas encore de poste régulière et fiable en Europe à cette époque et les messagers sont régulièrement détroussés. En Italie, le morcellement politique et les guerres incessantes aggravent encore la situation. Par conséquent, trouver un marchand ou un homme à cheval acceptant de convoier un courrier n'est ni aisé ni gratuit. Si la Seigneurie peut bien entendu accepter l'utilisation des courriers qu'elle paye pour faire passer un billet personnel au sein d'une correspondance officielle, il n'est évidemment pas question de dévoyer l'usage des fonds publics, d'ailleurs plus que restreints. On peut ainsi nuancer par ces faits ce qui pourrait apparaître comme une relative indifférence de Machiavel : il ne demande jamais de nouvelles de sa famille bien qu'il en reçoive d'elle. Les derniers moments de sa vie témoignent d'une tout autre attitude et surtout d'une vraie sollicitude pour sa femme et ses enfants⁷⁰⁴. Le jugement d'ensemble reste de toute manière délicat, puisque la correspondance familiale ne pouvait avoir lieu que lorsque Machiavel était en mission. On peut estimer que le Secrétaire savait que les siens étaient entourés et qu'il était convenu de lui donner les nouvelles essentielles. Toutefois, étant donné les frasques bien connues du Secrétaire et ses nombreuses amours, on peut estimer que ces lettres de 1527 sont plutôt un revirement tardif lié à l'âge qu'une tendance générale du souci de la vie de famille que rien ne vient étayer, bien au contraire. Il semble donc cohérent d'envisager qu'avant 1512 Machiavel préparait ses voyages et demandait à certains collègues, et particulièrement à Biagio Buonaccorsi de surveiller pour lui sa couvée, confiée en 1503 à la garde vigilante des Del Nero. Il est donc exclu de statuer sur une forme d'insensibilité, voire de mépris. De même, il est évident que nombre d'écrits personnels ont été perdus, et que la famille Machiavelli n'avait pas les moyens de garder une correspondance privée au reste sans doute assez fruste comme on peut le juger à la lecture de la seule lettre conservée de Marietta⁷⁰⁵.

⁷⁰⁴ Ainsi de la lettre de Machiavel à son fils Guido du 2 avril 1527 où Machiavel l'encourage avec force à étudier via son propre exemple et la réponse du 17 avril 1527 où Guido donne des nouvelles de la famille, signale la réception d'un bracelet pour la petite dernière et indique l'envoi de linge par Marietta, *Till*, pp. 539-540 puis p. 548.

⁷⁰⁵ Lettre de Marietta à Nicolas, le 24 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 404.

Ainsi, les avis concernant la santé des membres de la famille ou des amis proches sont réduits au strict minimum. On recense quelques lettres évoquant la peste à Rome dont une lettre caractéristique de Totto⁷⁰⁶, une lettre de Biagio concernant sa femme qui est en danger de mort⁷⁰⁷ et l'annonce du décès d'une sœur de Machiavel⁷⁰⁸. Pour le reste, tout est synthétisé et, de toute évidence, qui n'est pas en danger de mort est bien portant. Sans gloser à l'excès sur ce détail, on peut souligner à quel point il est révélateur de l'époque, et de Machiavel, quand on connaît l'importance de la métaphore médicale dans son œuvre⁷⁰⁹. L'attitude machiavélienne consistant à prendre les situations les plus extrêmes comme mesure de toute chose, si décriée par Leo Strauss⁷¹⁰, se retrouve partagée ici par ses contemporains. La médecine moderne n'existe pas et la notion de maladie n'est de toute évidence pas la même à cette époque qu'à la nôtre. Au fond, pour les contemporains de Machiavel, on est malade quand on est en danger mortel. Un rhume n'est remarquable que s'il dégénère, et finalement, la notion de prévention, liée à celle de progression évolutive de la maladie, est singulièrement absente. La lettre la plus révélatrice à ce sujet concerne une réponse de Totto à un original perdu de Nicolas dans lequel ce dernier craint la peste qui sévit à Rome pendant sa première légation à la Cour pontificale, fin 1503. Totto lui remontre le courage des marchands florentins qui l'affrontent partout en Orient et qui finalement et statistiquement ne meurent pas en si grand nombre. Il lui rappelle également la nécessité du courage et de la fermeté d'âme comme moyen de se soustraire à la maladie.⁷¹¹ On obtient ainsi une lettre qui serait aujourd'hui considérée comme faisant de l'humour noir malgré elle. Ainsi, quelques morts de la pire maladie contagieuse de l'époque ne constituent en aucun cas un motif d'inquiétude. Bien au contraire, leur faible nombre invite à se rassurer... Notre rapport à la maladie a bien évolué. Dans le même esprit, l'annonce par Totto, début novembre 1500, de la mort de la sœur aînée de Nicolas, Primavera, née en 1465, ne prend qu'une ligne avant de consacrer

⁷⁰⁶ Lettre de Totto à Nicolas du 17 novembre 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 89.

⁷⁰⁷ Lettre de Biagio à Machiavel du 22 août 1510, *Till*, tome II, p. 233. Elle meurt *de facto* quelques jours plus tard, laissant Biagio très affecté, comme le montre le ton de cette lettre et l'interprétation de Fachard dans sa biographie, pp. 20-21.

⁷⁰⁸ Lettre de Totto à Nicolas, le 4 novembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 31.

⁷⁰⁹ Cf. Gaille-Nikodimov, M., *Conflit civil et liberté, Op. cit.*, en particulier les pp. 61-69 où est questionnée l'usage machiavélien de la notion d'humeur, « absente des écrits de chancellerie », p. 61.

⁷¹⁰ Strauss L., *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982, p. 264

⁷¹¹ Lettre de Totto à Nicolas du 17 novembre 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 89.

un paragraphe entier aux problèmes d'héritage de son fils de quatorze ans⁷¹². Machiavel est alors en France, pour sa première légation à la Cour de France, et la lettre suivante, de Francesco Machiavelli, ne consacre que deux lignes de condoléances avant de passer à l'essentiel : une page de demandes de recommandations à divers Florentins vivant en France⁷¹³.

On le voit donc clairement, la correspondance familiale porte de manière beaucoup plus consistante sur les problèmes matériels de la famille. D'une part, on peut trouver de manière récurrente des lettres concernant le patrimoine et la lutte juridique pour le conserver ou l'accroître ; d'autre part, un nombre sensiblement important de lettres concernent Totto et son établissement ecclésiastique. Sur ces points, les Machiavelli mettent en mouvement toutes leurs connaissances, tous leurs patrons. Le cardinal Soderini est bien entendu sollicité⁷¹⁴. Dans sa lettre, il va jusqu'à souligner l'intérêt qu'il porte à « votre maison et famille », marquant ainsi à quel point les liens qui sont tissés vont au-delà des individus et engagent des familles pour former au final un système de clientèles. Pour la famille Machiavelli, ces confrontations comportent de nombreux enjeux. D'une part, elles garantissent la pérennité du bien-être familial à long terme, ce que la disgrâce de Machiavel contribuera à mettre en évidence. D'autre part, elles témoignent de la place sociale de la gens Machiavelli dans la société florentine et même italienne de l'époque. A travers l'établissement de Totto, c'est aussi l'importance réelle de son frère, Secrétaire à la Chancellerie de Florence ainsi que celle de toute la famille qui est mise en évidence. Les considérations d'honneur familial, de puissance sociale réelle, de jauge de l'influence concrète, de la réalité des amitiés, de la capacité à se constituer une clientèle efficace, de l'augmentation et de la pérennisation du patrimoine sont inextricablement mêlées. En ce sens, on comprend que toute la *gens* se dépense sans compter sur ces questions. En somme, se joue dans ces lettres le résultat probant de tous les efforts des Machiavelli pour parvenir à accroître leur prestige et leur situation. Totto, finalement, obtient l'église paroissiale de Sant'Andrea in Percussina en 1515⁷¹⁵, établissant

⁷¹² Lettre de Totto à Nicolas, le 4 novembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 31.

⁷¹³ Lettre de Francesco Machiavelli à Nicolas, le 5 novembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 32-33.

⁷¹⁴ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 24 mars 1505, *Till*, tome I, p. 455.

⁷¹⁵ Bertelli, S, « Noterelle Machiavelliane. Ancora su Lucrezio e Machiavelli », *Rivista storica Italiana*, 76.2, 1964, p. 784.

ainsi le lien évident entre les deux frères, jusque dans l'exil de Florence. On peut définitivement parler de stratégie familiale si on considère que la toute première lettre de la main de Nicolas Machiavel porte sur une propriété familiale et est signée ainsi :

« Maclavellorum familia
Pero, Niccolo et tutta la famiglia
de' Machiavegli, Cives Florentini. »⁷¹⁶

Il faut insister sur cet effort de promotion sociale familiale et personnelle, qui gouverne la vie et l'attitude de Machiavel. Il transparait à travers de nombreux biais. Ainsi, après 1512, l'ancien Secrétaire récrimine contre l'Arioste qui l'oublie des auteurs italiens de l'époque⁷¹⁷. Il avoue de lui-même à Vettori qu'il a effectué de nombreuses dépenses somptuaires peu en rapport avec sa situation véritable et qu'il a du mal à se défaire de ces habitudes⁷¹⁸. De fait, à de nombreuses reprises lors de ses légations, il demande de l'argent à la Seigneurie afin d'assurer un train de vie susceptible de l'aider dans ses fonctions de représentation. Toutefois, la fréquence de ces demandes en numéraires comme en tissus et vêtements amène à considérer que la mission ne justifiait pas tout et que Machiavel aimait à se bien vêtir. Dès le 07 septembre 1502⁷¹⁹, et durant toute la période, chaque mission dont la durée était un peu longue voit apparaître ces récriminations. On peut clairement les attribuer à la fois à la pingrerie de la Seigneurie et au train de vie de Machiavel. Lorsqu'il parlera de la nécessité d'un État riche composé de citoyens pauvres⁷²⁰, ce sera en connaissance de cause. Ses prétentions humanistes, les choix des parrains de ses enfants⁷²¹, le soin du rappel des titres officiels dans sa correspondance⁷²²

⁷¹⁶ Lettre de Nicolas Machiavel au Cardinal Lopez du 9 décembre 1497, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 5 et *Till*, tome I, p. 9 :

« Maclavellorum familia
Pierre, Nicolas et toute la famille
Des MACHIAVEGLI, cives florentini. »

⁷¹⁷ Lettre de Machiavel à Lodovico Alamanno, le 17 décembre 1517, *Till*, tome II, p. 413.

⁷¹⁸ Lettre de Machiavel à Vettori, le 10 juin 1514, *Till*, tome II, p. 390.

⁷¹⁹ Lettre de Lorenzo di Niccolo Machiavelli à Nicolas du 07 septembre 1502, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 44.

⁷²⁰ Cf. par exemple, *Discours*, livre III, chapitre XXV, « Pauvreté de Cincinnatus et de plusieurs citoyens romains », in *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp. 675-677.

⁷²¹ Le Cardinal Soderini est le parrain du deuxième enfant de Machiavel, cf. note de bas de la page 443, *Till*, tome I, p. 443.

⁷²² Cf. la lettre de Guichardin à Machiavel du 7 août 1525, *Till*, tome II, pp. 463-464 qui n'a d'autre objet que de se plaindre de cela : « Très cher Machiavel. J'ai reçu votre lettre du 3, et je dois surtout vous dire que si vous continuez à honorer celles que vous m'écrivez de la suscription d'*Illustre*, j'honorerai les miennes de celle de *Magnifique* ; et par ces beaux titres réciproques nous nous régalerons d'un plaisir mutuel, qui se convertira en chagrin, le jour où nous nous trouverons tous, je dis bien tous, les mains

en sont autant de marques significatives. Beaucoup de traits typiquement machiavéliens proviennent de cette situation familiale qui, sans appartenir au bas peuple, n'en est pas moins très éloignée à la fois du nobiliaire princier et du richissime marchand. Lorsque Machiavel parle du peuple, il parle exactement de cette classe nouvelle dont il fait partie, que nous nommerons plus tard classe moyenne. A Florence, aux XVe et XVIe siècles on peut considérer qu'elle commence à poindre. Il est capital de comprendre que Machiavel, ses collègues et les nouveaux membres du Grand Conseil forment une nouvelle catégorie sociale, qui tient à se définir entre les rustres paysans ou ouvriers et les riches familles marchandes ou nobles. Si Machiavel est le premier auteur moderne de la politique, c'est également parce qu'il fait partie de cette nouvelle catégorie sociale inédite et qui ne réapparaîtra qu'avec les Lumières : des familles assez aisées pour éduquer une partie significative de leurs membres sans mettre en péril leur patrimoine et leur survie. Au contraire même, ces gens investissent dans les lettres afin d'obtenir des postes rémunérateurs grâce à leurs compétences⁷²³. Elles ont une haute idée de l'acquis, et en cela se rattachent davantage aux marchands, mais n'ont rien d'inné, ni capital véritablement important ni noblesse, et se démarquent ainsi de ces deux classes qui tendent à s'unir et se confondre dans la Florence médicéenne⁷²⁴. La correspondance familière de Machiavel reste traversée par ce contexte.

Dans le jeu complexe et capital de l'accroissement du patrimoine familial, on peut donc distinguer plusieurs moments stratégiques. L'établissement de la réalité juridique de la possession des biens de la famille en est le premier moment. Les premières lettres

pleines de mouches. » Barincou, note 21 du chapitre XVII, *Till*, tome II, p. 572, indique l'inclination qu'a Machiavel de donner les titres de ses supérieurs. Il ajoute que le Secrétaire ne tiendra nul compte de cette demande.

⁷²³ Cf. la lettre de Machiavel à Guido du 2 avril 1527, *Till*, tome II, pp. 539-540 : « tu vois combien m'ont fait honneur les quelques talents que j'ai acquis ; ainsi, mon cher enfant, travaille bien et apprends, car si tu t'aides, tout le monde t'aidera. »

⁷²⁴ Cf. Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale. Les magnats dans la Florence de la fin du Moyen Age », in Lepetit, B., (éd.) *Les formes de l'expérience, une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 151-164 et Klapisch-Zuber, C., « Ruptures de parenté et changements d'identité chez les magnats florentins du XIVe siècle. » In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 43e année, N. 5, 1988. pp. 1205-1240. Ces travaux montrent à l'évidence l'absorption de la noblesse propriétaire terrienne à l'extérieur de Florence par la bourgeoisie banquière et marchande, comme le montre sur une période plus longue et ultérieure, du XVIe au XVIIIe siècles : Boutier, J., *Anatomie d'une noblesse urbaine. Florence à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles)*, thèse de l'EHESS soutenue le 13 février 1988 sous la direction de M. Aymard, Paris, éditions de l'EHESS, 1995.

conservées portent sur ce point.⁷²⁵ La période de disgrâce, là encore, permet de comprendre l'importance du patrimoine. Machiavel s'y emploie à survivre dans les propriétés familiales qu'il a pu conserver. La pauvreté l'accable, mais les lettres à Vettori datant de cette époque montrent qu'il peut survivre avec sa famille. La déchéance sociale est certes fort rude, mais personne ne meurt de faim ou de froid, ce qui, à cette époque, est tout de même significatif. Après ces deux minutes, l'établissement de Totto est la grande affaire familiale et court jusqu'en 1506. On peut supposer qu'à cette période, ce dernier a trouvé un état satisfaisant ou un protecteur puisqu'aucune lettre des deux frères n'est conservée par la suite. Ensuite, et jusqu'à la disgrâce, il n'est plus question de problèmes patrimoniaux. Machiavel doit certes se défendre contre une dénonciation anonyme sur sa bâtardise présumée ou celle de son père, dont Biagio le prévient immédiatement⁷²⁶. Un des traits caractéristiques de sa correspondance familiale reste son rapport à sa femme, Marietta. Cette dernière, au début de leur mariage, semble très affectée des absences de son mari, d'autant qu'elle est régulièrement en couches. Biagio rapporte régulièrement à Machiavel son état moral et envoie sa propre femme lui rendre visite, malgré la maladie de son propre enfant⁷²⁷. La correspondance de 1502-1503 avec Biagio révèle un Nicolas assez inquiet. La lettre du 12 novembre 1503 montre même la joie incrédule de Machiavel à l'annonce de la naissance de son fils, puisque Biagio doit lui confirmer encore par sa lettre la véracité de ce fait : « Ainsi, quand je vous ai écrit que c'était un garçon, je vous ai écrit la vérité ; [...] que lui va bien, et qu'elle aussi, grâce à Dieu. Il est vrai que votre absence la fait vivre dans la plus cruelle des passions ; et point de remède. »⁷²⁸ On peut supposer qu'il lui a envoyé quelques missives comme l'indique, par exemple, la lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1502 : « J'ai fait tenir votre lettre à madame Marietta, et transmis à tous vos recommandations et messages »⁷²⁹. Au final, Marietta se résoudra à ce mari souvent parti et fort volage, puisqu'après la lettre qu'elle a écrit en 1503⁷³⁰, aucune mention forte de son agitation ou de son mécontentement n'apparaît dans les lettres familiales. De même, Machiavel semble par la

⁷²⁵ Minutes du 1^{er} décembre 1497 et du 2 décembre 1497 au Cardinal Lopez, *Till*, tome I, pp. 8-9.

⁷²⁶ Lettre de Biagio à Machiavel du 27 décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 199-200.

⁷²⁷ Cf. par exemple les lettres de Biagio à Machiavel du 1^{er} novembre 1502, *Till*, tome I, p. 232, du 8 janvier 1503, *Till*, tome I, p. 294 et du 11 novembre 1503 pp. 342-343.

⁷²⁸ Lettre de Biagio à Machiavel du 12 novembre 1503, corrigée par Vivanti in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, au 17 novembre, *Till*, tome I, p. 355.

⁷²⁹ Lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 251.

⁷³⁰ Lettre de Marietta à Nicolas, le 24 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 404.

suite se contenter de nouvelles fort générales. Là encore, les coutumes des époques nous paraissent plus adéquates, pour expliquer ce type d'attitude, que le regard de l'homme du XXI^e siècle. Il nous semble que supposer Machiavel jeune mari amoureux puis lassé de sa femme risque d'être anachronique. Nous penchons plutôt pour un Machiavel inquiet des premières couches de sa femme, moment toujours extrêmement dangereux dans la vie d'une femme de cette époque. Il est ainsi difficile pour nous de comprendre Machiavel mari et père de famille. Il semble partager les caractéristiques de son époque en étant volage dans ses amours et pourtant fidèle à sa famille et attaché à sa femme, pour laquelle il fera l'équivalent d'une donation au dernier vivant dans son testament⁷³¹. En cela, il distingue son patrimoine, dans lequel il englobe de toute évidence femme et enfants, de sa vie sentimentale et sexuelle. Cela a pu le desservir lorsque, à des époques plus puritaines, on découvrit les lettres où il décrit ses aventures amoureuses et sexuelles. Toutefois, aucun de ses correspondants ne le tance sur sa négligence envers sa famille lorsqu'il narre ces épisodes extraconjugaux et on peut supposer que Machiavel se comportait comme nombre d'hommes de sa condition sociale. La Florence de cette époque semble bien travaillée par une division entre les tenants d'un christianisme austère qui se reconnaissent dans la parole et l'exemple de Savonarole et des pratiques beaucoup plus libérées et irrévérencieuses. La notion de patrimoine reste ainsi le cœur de sa correspondance familiale, y compris lorsqu'il s'inquiète pour sa jeune épouse et l'enfant mâle qu'elle met au monde en son absence.

L'établissement de Totto, qui ressort également de l'accroissement du patrimoine familial, est une sorte de feuilleton à rebondissements variés qui dure jusqu'en 1506 et qui ouvre de nombreux horizons sur les rapports de Machiavel au clergé. La relation de Nicolas à son frère est d'ailleurs assez curieuse. Il nous reste peu de lettres entre eux, mais elles sont assez significatives. Une seule lettre de Nicolas à Totto existe, et n'a pas été traduite par Barincou⁷³². Totto est toutefois un interlocuteur privilégié de Nicolas jusqu'en 1506, puisqu'on a conservé une douzaine des lettres adressées à son frère, dont quatre seulement ont été traduites par Barincou⁷³³. La plupart témoignent d'une correspondance

⁷³¹ *Testament, Till*, tome II, p.551.

⁷³² Lettre de Nicolas Machiavel à son frère Totto d'après le 23 janvier 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 81-82, traduite en annexe 3 A), pp. 535-536.

⁷³³ Les lettres du 27 août 1500, *Till*, tome I, p. 102, du 21 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 372, du 15 mars 1505, *Till*, tome I, pp. 454-455 et du 25 mai 1506, *Till*, tome I, p. 502.

suivie et laissent supposer les réponses perdues de Nicolas. Les deux frères pratiquent une forme d'entraide fondée sur la complémentarité de leurs situations. En effet, Totto étant un ecclésiastique, sa carrière vise avant tout à lui rapporter de l'argent. L'anticlérisme de Machiavel et la critique de la Curie romaine, de ses excès de luxe, est non seulement commune aux auteurs de son époque et à l'ensemble de la population⁷³⁴, mais elle est aussi admise de manière naturelle⁷³⁵. Ainsi, l'établissement de Totto et le rapport de sa charge reste la seule considération digne de figurer dans les lettres des deux frères. Aucune considération à connotation morale ou religieuse n'apparaît. La simonie n'est évoquée, dans la lettre de Machiavel à Totto d'après le 23 janvier 1503⁷³⁶, que pour pouvoir attaquer devant le tribunal et obtenir une prébende. En aucun cas elle n'est condamnée pour elle-même, jugée scandaleuse ou immorale. Bien au contraire, Machiavel souligne la nécessité de pratiquer avec adresse l'art de la simonie afin de sauver les apparences, de dépenser le moins possible. La simonie devient donc une forme d'art, de technique dont la mise au point relève d'une pratique scrupuleuse afin d'en obtenir les bénéfices sans risque. La lettre de Machiavel met plutôt en avant l'imprudence du simoniaque qui a visiblement pour tort de clamer partout cet état de fait. Visiblement, la simonie ne pose pas vraiment problème, mais plutôt son aveu et sa publicité, qui peuvent conduire à une suite judiciaire. On constate donc que l'attitude machiavéenne face à la religion s'ancre dans une histoire familiale ancienne. Entre les deux frères, aucune considération autre que matérielle ne peut véritablement se faire jour. On l'a vu, lorsque Machiavel parle de ses craintes de la peste dans une lettre aujourd'hui perdue, Totto lui répond en le rabrouant assez vertement.⁷³⁷ Plus profondément, aucune considération sur une vie après la mort n'apparaît, et nous sommes plutôt en face d'un stoïcisme antique réduit à sa plus simple expression qu'à une considération chrétienne. Face au risque de la mort, l'ecclésiastique préfère rappeler la nécessité de la fermeté et les statistiques

⁷³⁴ Cf. par exemple Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience, Op. cit.*, qui attestent que cette problématique est constitutive du mouvement de réforme savonarolien. Ce dernier mêle projet politique et réforme religieuse. Vouloir proclamer le Christ « roi de Florence », p. 39 est indiscutablement un défi lancé à Rome ; cf. aussi le très célèbre livre premier, chapitre XII des *Discours*, in *Œuvres complètes*, pp. 414-417 qui témoigne d'un anticlérisme radical.

⁷³⁵ Ainsi de l'échange fort irrévérencieux de lettres entre Machiavel et Guichardin autour de mai 1521 lorsque Nicolas est envoyé à la recherche d'un prédicateur pour le carême, *Till*, tome II, pp. 442-452.

⁷³⁶ Lettre de Nicolas Machiavel à son frère Totto d'après le 23 janvier 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 81-82, traduite en annexe 3 A) pp. 535-536.

⁷³⁷ Lettre de Totto à Nicolas du 17 novembre 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 89.

optimistes plutôt que d'enchaîner sur l'immortalité de l'âme. Les deux ne sont pas forcément contradictoires, mais on voit bien que l'une renvoie à une tradition antique « à la romaine » qui devait être une forme d'héritage familial bien plus ancré que la morale chrétienne. On peut certes supposer que Totto ironise et utilise des thèses qui devaient souvent revenir dans la bouche de Nicolas en lui parlant son langage plutôt que celui de la Religion catholique. On pourrait ainsi envisager que Totto adapte son discours pour se faire entendre. Dans ce cas, il aurait sans doute ponctué son argumentation de remarques devant amener son frère à des considérations plus classiques du point de vue religieux. Or, il n'en est rien et l'hypothèse de l'ironie s'efface, par le simple rasoir d'Ockham, devant une piste de lecture sur le christianisme de Machiavel et son rapport à la religion. Visiblement, son frère lui-même, ecclésiastique de surcroît, valorise des arguments qui, pour n'être pas antithétiques avec la foi chrétienne, ne lui sont pas directement attachés et attestent d'une tradition familiale proche du stoïcisme romain, ou du tacitisme. En tant que prêtre, il aurait dû être prosélyte et donc ramener son propre frère vers des considérations propres à sauver son âme. L'absence d'un discours de ce genre invite ainsi à considérer que l'humanisme, sous une forme certes simplifiée et familière, leur est donc commun et semble très ancré dans leur culture et dans leur mode de pensée. La religion, de toute évidence, reste un moyen pour garantir une sécurité matérielle et pour envisager une carrière. Pour autant, son idéologie ne pénètre pas dans la sphère privée des deux hommes. Ici se soulève un voile qui explique en partie pourquoi le Machiavel des *Discours* envisage sans trembler une critique de la religion catholique comparée à la religion antique, en tout cas telles qu'il les conçoit⁷³⁸. Il ne fera dans ces passages qu'aller au bout d'une logique déjà effective dans ses rapports avec son frère. De leur point de vue, adhérer à la religion catholique romaine, et même en faire partie au point d'en être un des représentants officiels pour administrer des sacrements sacrés, ne s'oppose pas à une mise à distance des dogmes les plus importants. La lettre de Totto, seul exemple de discussion sérieuse sur la mort qui se fasse jour au sein de la correspondance de Machiavel, évacue toute évocation du dogme de la vie après la mort, même à titre d'un horizon de consolation pourtant caractéristique de la mission d'un prêtre. Le christianisme de Machiavel, ainsi que celui de Guichardin, et en fait sans doute d'un nombre élevé de leurs contemporains, ne correspond guère au culte officiel, sans doute dévoyé par des

⁷³⁸ Cf. *Discours*, livre premier, chapitre XII, *Œuvres complètes*, pp. 414-417.

représentants indignes et jugé insuffisant pour des hommes engagés pleinement dans le monde. En ce sens, nous rejoignons l'interprétation que fait Sandro Landi de *L'exhortation à la pénitence* de Machiavel, lorsqu'il suggère qu'il s'agit d'un texte de circonstance, de toute évidence commandé par une confrérie à laquelle Machiavel devait appartenir par tradition familiale et sans doute par nécessité sociale⁷³⁹.

On peut donc établir de manière assez claire que Machiavel fut attentif à sa famille du point de vue de son établissement social et patrimonial. S'il ne fut pas forcément indifférent aux personnes et à leur bien-être, cela n'apparaît pas, conformément aux mentalités de l'époque, comme un souci primordial. Du point de vue philosophique, ce premier ensemble de sa correspondance est donc d'un apport faible si ce n'est une forme particulière de religiosité que nous estimons familiale et assez forte car bien documentée. Avec sa famille, le Secrétaire se comporte de manière conforme aux usages de son temps et n'en est pas non plus le chef incontesté, si l'on en juge sa correspondance avec Totto. Outre cela, on ne saurait remarquer dans cet ensemble une tendance particulière de Machiavel quant à un art d'écrire particulier. On ne peut que souligner la liberté de parole, de ton et de pensée des deux frères.

B) La correspondance avec les collègues de la chancellerie

Plus d'une soixantaine de lettres sont adressées à Machiavel par ses collègues. Nous excluons de ce corpus toutes celles des Soderini, bien entendu, mais aussi celles de Marcello di Virgilio Adriani, son supérieur hiérarchique. En effet, avec ce dernier, les échanges sont strictement professionnels et ne concernent que la mission en cours. D'autre part, Adriani ne prend quasiment jamais la plume de manière familière ou amicale. Il ne fait que lui transmettre les directives des Dix, de Soderini ou de ses propres initiatives. Les collègues correspondants de Machiavel sont aisément identifiables. En effet, la composition des Chancelleries de la République florentine est connue et indiquée, par exemple, par Denis Fachard⁷⁴⁰ : à la première Chancellerie officiait Marcello di Virgilio Adriani, dont le « coadiutore » est Biagio Buonaccorsi. Son secrétaire est Antonio

⁷³⁹ Cf. Landi S., *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008, pp. 245-249, dont nous avons déjà évoqué les résultats au premier chapitre.

⁷⁴⁰ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Op. cit.*, p. 14.

Della Valle, dont dépendaient Luca Ficino et Ottaviano da Ripa pour la première Chancellerie, Agostino Vespucci et Bartolomeo Ruffini pour la seconde ; le chancelier de la seconde était donc Nicolas Machiavel, aidé d'Andréa di Romolo, premier « coadiutore » et Giuliano Della Valle, second « coadiutore ». Par conséquent, il est assez aisé de situer ceux qui ont pris la plume pour écrire à Machiavel.

1) *Le fidèle Biagio Buonaccorsi*

On compte d'abord le fidèle Biagio Buonaccorsi, qui ne cesse de se répandre en offres de services tout en rappelant les services rendus et les efforts consentis pour Machiavel. Il n'écrivit pas moins de 43 lettres à son compère. Leur correspondance s'étend régulièrement sur toute la période. Biagio écrit dès juillet 1499 et la légation de Machiavel vers Catherine Sforza. A sa seconde lettre du 19 juillet 1499, il rappelle le contrat moral qui a dû être passé entre eux : rapporter à l'autre, tant dans les lettres officielles que privées, toutes les informations possibles, tant importantes que « menues »⁷⁴¹ (« cosetta »)⁷⁴². On peut donc supposer de manière assez évidente que les deux collègues ont sympathisé rapidement et qu'ils se sont promis des services réciproques. Biagio se tiendra jusqu'au bout à cette ligne de conduite, rapportant régulièrement et fidèlement à Machiavel à la fois les ragots de bureau et les informations internationales dont il a pu avoir connaissance. Dès le 20 juillet, Biagio envoie des copies de lettres officielles d'Orateurs Florentins à Venise, à la Cour de France...⁷⁴³

Leur relation est toutefois immédiatement déséquilibrée. Le 23 août 1500, Biagio signale que la lettre que lui a envoyée Machiavel l'a rendu très fier⁷⁴⁴. Il semble peu probable que la réciproque soit vraisemblable et on peut tenir pour acquis que le Secrétaire s'en tenait aux remerciements, ce qui correspond pour le mieux au fait que nous n'ayons conservé aucune lettre de Machiavel à Biagio. Il faut souligner que Biagio signale tout de même quelques envois de Machiavel, mais la perte de chacune de ces lettres ne permet pas de commenter plus avant leur absence. En l'état actuel de la recherche, il n'est pas possible

⁷⁴¹ Lettre de Biagio à Machiavel du 19 juillet 1499, *Till*, tome I, page 27.

⁷⁴² Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, page 14.

⁷⁴³ Lettre de Biagio à Machiavel du 20 juillet 1499, *Till*, tome I page 28, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, page 16.

⁷⁴⁴ Lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *Till*, tome I, page 93. Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, page 22.

de soutenir absolument que Machiavel a peu écrit à Biagio et surtout de mesurer le déséquilibre, sur ce point, entre les deux correspondants. Néanmoins, il est réaliste de supposer un déséquilibre, ne serait-ce que parce que Biagio se plaint régulièrement de la négligence de Machiavel, sans pour autant cesser ses propres missives. Même si le collègue du Secrétaire lui réaffirme sa fidélité et son amitié, cet état de fait indique un déséquilibre plus substantiel entre les deux hommes. Nous nous contenterons donc d'élaborer notre commentaire sur la seule correspondante restante de Biagio. Leurs positions respectives dans l'appareil de l'État florentin sont plus révélatrices et assez distinctes. Si tous deux sont des secrétaires de la République, Machiavel détient un poste supérieur et voit sa carrière lui donner de plus en plus de responsabilités. Dans le même temps, Biagio s'efforce de rester à Florence et évite de partir dans des légations importantes⁷⁴⁵.

Au final, au sommet de sa carrière, Machiavel est considéré comme un rouage essentiel du gouvernement sodérinien, notamment à travers la création et la gestion de la milice. Biagio ne fait rien de comparable. Il reste un simple secrétaire et ne bénéficie pas vraiment de la faveur des Soderini ou d'autres grands personnages. Malgré ce relatif ananymat, il sera écarté de la Chancellerie à l'occasion du retour des Médicis fin 1512 au même titre que Machiavel⁷⁴⁶. Leur destin sera véritablement commun puisqu'ils furent nommément et conjointement dans la même condamnation à une année d'exil le 17 novembre 1512⁷⁴⁷. Il est vraisemblable qu'ils furent l'objet de la « chasse aux sorcières » à laquelle les partisans des Médicis se livrèrent. Dans ce contexte, la suspicion est générale et si Biagio ne subit pas de tortures et n'est pas accusé de complot à tort, comme Machiavel, il est toutefois à nouveau confiné le 2 juillet 1513⁷⁴⁸. Machiavel, lui, était directement lié aux Soderini, comme nous l'avons vu lors du soin paternel donné par le Cardinal aux affaires de la *gens Machiavelli*. Ainsi, sans que leurs rapports soient directement et strictement hiérarchiques, les deux hommes n'en étaient pas pour autant des égaux. La suite de leurs existences respectives montre bien cette différence. Si tous deux n'exercent véritablement

⁷⁴⁵ Cf. Lettre de Biagio à Machiavel du 4 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 238-239 où il affirme refuser absolument et par tous les moyens de partir en France.

⁷⁴⁶ Cf. sur ce point Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, chapitre II, « Esquisse d'une biographie », en particulier p. 25 et note 61 p. 30, mais aussi *Till*, note 17 du chapitre XV qui donne la référence où leurs deux noms sont associés dans le rapport des « prioristi » de la Bibliothèque Vaticane : mss Mab. 2147.

⁷⁴⁷ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, cf. en particulier le texte de cette condamnation note 62, p. 30.

⁷⁴⁸ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, cf. également le texte de cette délibération des Dix, note 63, p. 30.

plus aucune responsabilité, Biagio semble vivre de son activité de copiste et sort de la vie politique florentine ⁷⁴⁹ alors que Machiavel restera toujours sollicité, au moins officieusement, pour ses avis et finira par revenir aux affaires peu de temps avant sa mort. Biagio écrit son *diario* dans la logique d'un détachement politique imposé et accepté, alors que nous pensons que Machiavel écrit *Le Prince* et *Les Discours* dans une intention fort claire de poursuivre son activité politique. Biagio reste bien un secrétaire, un simple administrateur de la chose publique alors que Machiavel tente de réformer l'État.

Il est délicat de savoir si les deux hommes se fréquentèrent par la suite. Si leur camaraderie voire une certaine forme d'amitié est clairement attestée par leur correspondance de collègues, Machiavel ne cite plus jamais Biagio dans ses lettres d'après 1512, mais il n'a aucune raison de le faire. De même, Biagio ne signale Machiavel que dans la mesure où il copie le *de re militari* le 8 septembre 1520⁷⁵⁰, ainsi que le *De Principatu* et le *De re militari* sans doute le 15 septembre⁷⁵¹. On peut donc estimer que les deux hommes étaient encore en contact et que Biagio faisait occasionnellement un travail de copiste pour Machiavel, mais c'est le seul signe qui nous reste de leur possible fréquentation.

Chronologiquement, on peut souligner que dès ses premières lettres, Biagio fréquente les Machiavelli et tient des propos légers, voire grivois, remplis d'anecdotes de bureau⁷⁵², comme d'ailleurs d'autres collègues : Agostino Vespucci⁷⁵³ ou Bartolomeo Ruffini⁷⁵⁴. On constate, toujours à partir de cette lettre, que les deux hommes se commandent mutuellement des vêtements, des cadeaux⁷⁵⁵ et que Biagio a grand soin des intérêts de

⁷⁴⁹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, p. 25.

⁷⁵⁰ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, p. 211.

⁷⁵¹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Ibid.*, p. 215. Les deux mentions sont situées dans des pages différentes de l'original, la somme est la même : « quindici quinterni » et il mentionne deux clients aux noms distincts.

⁷⁵² Par exemple les lettres de Biagio à Machiavel du 27 juillet 1499, *Till*, tome I, pp. 33-34 ou du 21 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 216-217 et celle, conjointe, de Biagio et Agostino Vespucci du 18 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 210-212.

⁷⁵³ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 14 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 202-203.

⁷⁵⁴ Lettre de Bartolomeo Ruffini à Machiavel du 23 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 219-220.

⁷⁵⁵ Ainsi dans le dernier paragraphe de la lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, avant les post scripta d'Andrea di Remolo, Biagio demande « une paire de gants [...] et je vous prierai aussi de m'envoyer un estoc, mais ça je le veux en cadeau, puisque je n'ai pas eu celui que vous me promîtes en partant. » *Till*, tome I, p. 94.

Machiavel⁷⁵⁶, avec l'aide de la gens Machiavelli, et, en particulier, de Totto⁷⁵⁷. Finalement, il se montre un « supporter » avisé des lettres de Machiavel, qu'il lit volontiers et affirme mettre en valeur auprès des premiers citoyens⁷⁵⁸. Il lui annonce même ce genre de détails, sans doute moins pour le rendre fier que pour l'inciter à soigner ses rapports : « ce soir on va lire chez les Quatre-vingts et à la *Pratica* toutes vos lettres à l'exception de cette dernière, et l'on continuera à l'avenir : tâchez donc de nous en envoyer quelqu'une de celles que vous savez ». ⁷⁵⁹ Cette attitude de départ se poursuit pendant la quarantaine de lettres restantes. Durant les treize années de collaboration, Biagio ne cessera de transmettre fidèlement des informations à Machiavel, de lui rapporter les histoires de bureau et les exploits triviaux de la petite bande de collègues. De même, il ne cessera de prendre soin des intérêts financiers de Machiavel, allant jusqu'à l'avertir du procès qui sera tenté contre lui pour le déchoir de ses droits civiques, en attaquant la citoyenneté du père de Machiavel⁷⁶⁰, mais aussi le défendant des accusations de concussion portées lors de sa légation auprès de Borgia, où ses lettres par trop élogieuses envers le Duc, et demandant instamment à conclure une alliance avec lui, faisaient craindre à certains une trahison⁷⁶¹.

Biagio se permet également, le 28 octobre 1502, de lui reprocher d'émettre des avis aussi nets, aussi tranchés. Il lui indique également d'écrire plus souvent⁷⁶². Ces deux reproches ne sont pas purement de son fait, bien qu'il revendique le premier. Ils rapportent d'abord ceux des Seigneurs qui le lisent. Dans tous les cas, Biagio remplit le rôle d'un correspondant local qui informe son interlocuteur des résultats de sa correspondance officielle. La lettre du 18 novembre 1502 est une des plus révélatrices. Biagio s'y plaint de récriminations, malheureusement perdues, de Machiavel à son encontre, concernant des sommes d'argent. Il s'y justifie et renvoie vertement Machiavel à ses aigreurs. Toutefois, il signe « frater blasius »⁷⁶³. Le ton est donné, le rang social est défini. Machiavel, de toute évidence, se permet toutes sortes de fantaisies et de demandes, s'attendant à ce qu'elles

⁷⁵⁶ Par exemple, lors de la lettre de Biagio à Machiavel du 12 novembre 1503, corrigée au 17 par Vivanti, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. : « Vous devriez bien savoir que toutes les choses qui vous importent, je ne les ai jamais tenues moins à cœur que les miennes propres. », *Till*, tome I, p. 355.

⁷⁵⁷ Même lettre et, par exemple, celle de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *Till*, tome I, p. 94.

⁷⁵⁸ Ainsi, lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *Till*, tome I, pp. 93-95, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, pp. 22-24.

⁷⁵⁹ Lettre de Biagio à Machiavel du 21 février 1509, *Till*, tome II, p. 152.

⁷⁶⁰ Lettre de Biagio à Machiavel du 27 décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 199-200.

⁷⁶¹ Lettre de Biagio à Machiavel du 4 décembre 1503, *Till*, tome I, page 393.

⁷⁶² Lettre de Biagio à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, page 227.

⁷⁶³ Lettre de Biagio à Machiavel du 18 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 253.

soient accomplies. Entre les deux « compères », le déséquilibre est installé⁷⁶⁴, et Biagio, qui ne s'y est d'ailleurs pas trompé dès le début en prenant le parti de louer Machiavel, va se perdre en demandes de reconnaissance qui, si l'on en juge d'après leur répétition incessante, ne viendront jamais.

Biagio avait sans doute lié son destin à celui de Machiavel, comme il le réaffirme à plusieurs reprises en affirmant tenir autant compte des affaires de Machiavel que des siennes propres. Ainsi, cette lettre de colère est révélatrice au-delà même de sa signature. Biagio y avoue « quand je vous ai réclamé pour compère »⁷⁶⁵. Ce petit passage recèle l'originalité du rapport entre les deux hommes. Biagio assume être demandeur d'une confraternité. Cette demande paradoxale montre assez précisément leur hiérarchisation dans la relation et se verra sans cesse confirmée par la suite. Dès le 11 novembre 1503, Biagio conclut une lettre assez complète par le rappel non précisé d'un de ses souhaits et par « e ricordatevi delli amici vostri »⁷⁶⁶. Fachard indique également qu'en 1505 Machiavel devient le parrain de Filippo, un des fils de Biagio né le 17 février⁷⁶⁷. Le *Libro di Ricordi* de Biagio, édité dans l'ouvrage de Fachard, indique même que Machiavel fut le parrain d'une fille née le 14 avril 1503⁷⁶⁸ puis d'un fils, prénommé Filippo également et dont les parrains sont les mêmes que le précédent, mais à la date du 25 septembre 1505⁷⁶⁹. Aucune réciprocité n'est perceptible ici. Les fils de Machiavel auront pour parrains de bien plus importants personnages : le Cardinal Soderini, les Guicciardini... Les 6 et 11 novembre 1506, Biagio est en train de gérer les soucis dus aux négligences de Machiavel⁷⁷⁰. Leur correspondance est ainsi traversée par les aides réciproques, bien que plus marquées et soulignées en ce qui concerne Biagio. Elle donne l'impression d'une camaraderie hiérarchisée, entre un Machiavel chef de bande aussi bien par le ton, les bons mots et l'audace que par la hiérarchie de la Chancellerie. Biagio lui transmet ainsi régulièrement les

⁷⁶⁴ Denis Fachard en fait un point important de son analyse des relations entre les deux hommes. Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, p. 5.

⁷⁶⁵ Lettre de Biagio à Machiavel du 18 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 253.

⁷⁶⁶ Lettre de Biagio à Machiavel du 2 novembre 1503, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p.84, *Till*, tome I, page 343 ; Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 72 : « poi vi richiesi per compare ».

⁷⁶⁷ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, p. 17.

⁷⁶⁸ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, p. 173.

⁷⁶⁹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. Cit.*, p. 174. Nous ne savons pas comment trancher cette confusion, car il est très probable que les deux fils ne soient qu'un seul et même enfant et nous ne comprenons pas comment Fachard, aussi précis et méticuleux, ait pu faire une erreur et surtout quelle leçon garder.

⁷⁷⁰ Lettres de Biagio à Machiavel des 6 et 11 novembre 1506, *Till*, tome II, respectivement pp. 46-47 et 53-54.

progrès de la Milice et sera d'ailleurs le dernier à lui envoyer une lettre avant la défaite de Prato, sans doute de la part du Gonfalonier, le nommant une dernière fois, mais cette fois officiellement dans l'adresse de la lettre : « patrono suo »⁷⁷¹.

Leurs rapports peuvent être ainsi caractérisés et synthétisés : d'une part, Biagio est un collègue de Machiavel, subalterne sans être sous ses ordres directs. Leurs rapports sont amicaux, quoique déséquilibrés en faveur de la personnalité et de la position de Machiavel. Biagio fait office d'espion intérieur pour Machiavel dans tous les domaines. Il le renseigne aussi bien sur les rapports des Orateurs Florentins à l'étranger, sur les histoires de bureau que sur l'opinion des principaux Seigneurs de Florence à son égard. Il est un de ses principaux soutiens à la Chancellerie, aussi bien pour le programme politique, le renforcement de la position de Machiavel que la gestion de problèmes matériels et pécuniaires. Enfin, Biagio est un compagnon de la *gens Machiavelli*, un proche donnant régulièrement des nouvelles des enfants et de Marietta.

Il ne faut donc pas se tromper lorsque Biagio Buonaccorsi se met apparemment sur un pied d'égalité avec celui qu'il considère comme son compère. Avec la thèse de Denis Fachard⁷⁷², nous pouvons avoir une vue assez précise du personnage et de son importance auprès de Machiavel, des raisons qui lui permettaient cette familiarité que Machiavel a semblé tolérer, mais pas vraiment encourager. Au final, nous pouvons peut-être comprendre pourquoi, après 1512 et leur chute, les deux personnages ne correspondent jamais ni ne semblent se fréquenter, alors qu'ils meurent selon toute probabilité à la même période, puisque Fachard estime la mort de Biagio avant mai 1526 selon la lecture du livre de compte de ce dernier⁷⁷³. Biagio Buonaccorsi se présente comme le principal correspondant, collègue et ami proche de Machiavel dans cette période. Selon Fachard, il n'est pas le subordonné direct de Machiavel à la seconde chancellerie, mais plutôt coadiutore de Marcello Virgilio Berti à la première. Il est envoyé lui-même à plusieurs reprises en mission comme secrétaire d'ambassadeur, sans toutefois se suppléer à l'un d'entre eux comme Machiavel dut le faire à de multiples reprises. En somme, nous sommes en présence d'un honnête fonctionnaire, d'un bon camarade de bureau. Jusqu'au dernier moment, Biagio montre dans ses lettres une camaraderie

⁷⁷¹ Lettre de Biagio à Machiavel du 27 août 1512, *Till*, tome II, page 310.

⁷⁷² Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Op. cit.*, 354 pages.

⁷⁷³ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Op. cit.*, p.27.

appuyée. Il use bien volontiers de l'appellation « compère », « comme un frère »... Il se permet de nombreux reproches sur la nonchalance de Machiavel à son égard. Cette dernière doit être encore une fois soulignée. Aucune lettre de Machiavel à Biagio n'a été conservée alors qu'il en reçoit une quarantaine, sans compter celles perdues. Cela paraît curieux et met en doute la réciprocité des sentiments de Machiavel envers Biagio. Ce dernier est également un lettré, historien et poète. Suit-il le modèle machiavélien ou plus simplement est-il dans « l'air du temps » et de sa charge ? Nous pensons, d'après le travail de Fachard et les documents dont nous disposons, que Biagio a fait partie d'un petit cercle de lettrés réunis autour des figures républicaines de la Florence de l'époque. Il fut sans doute subjugué par la figure dominante de Machiavel et influencé par des formes de l'humanisme en vogue. Le fait que tous ces hommes écrivent des poésies et tentent de rédiger leur histoire ne peut se réduire à l'influence d'un seul homme, mais bien à une immersion dans un milieu. En ce sens, Machiavel voit sans doute en Biagio un collègue utile, sans doute sympathique, mais également parfois importun par son zèle et par le rappel sans cesse réitéré de la présence de ce zèle.

Buonaccorsi fait pâle figure auprès de Machiavel et ce dernier, cela est visible à travers sa correspondance et le choix des parrains pour ses enfants, préfère de loin s'adresser aux grands noms de son époque, qui sont plus à même de le comprendre et donc de débattre avec lui. Biagio ressemble plus, de ce point de vue, à un partisan enthousiaste. Les grands personnages auxquels s'adresse Machiavel sont plus près des décisions, du pouvoir effectif. La même remarque s'impose envers les autres collègues de la chancellerie. Tous montrent à l'envie leur amitié pour Machiavel, leur plaisir de travailler avec lui. On peut penser que ce dernier distillait volontiers des bons mots et entretenait une ambiance agréable, moins sévère que celle de Marcello di Virgilio Adriani. On peut également suspecter une certaine flagornerie de la part de ses subordonnés, mais les lettres sont surtout pleines de grivoiseries, d'humour un peu potache. Toutefois, à l'heure de l'élévation de vue et de l'élévation sociale, Machiavel n'hésite pas à quitter cette ambiance bon enfant pour prendre l'habit du penseur, du théoricien que ses collègues ne peuvent même réellement comprendre. Les affirmations sur le caractère composé de la nature humaine à la fois bestiale et intellectuelle des lettres à Vettori⁷⁷⁴ trouvent leurs origines ici,

⁷⁷⁴ Lettre à Vettori du 31 janvier 1515, *TIII*, tome II, pp. 407-409.

dans cette confrontation. Elle montre que la vision anthropologique qu'y déploie Machiavel ne se résume pas à un pur topos de circonstance, mais prend ses racines dans une réalité personnellement vécue bien avant la disgrâce. De toute évidence, Machiavel est le « patron » de Biagio : il est le parrain d'un de ses fils, sans cesse sollicité, défendu, cajolé, parfois rabroué comme une maîtresse infidèle. Son subordonné aspirait sans doute à une certaine égalité entre eux, qu'il espérait à cause des façons aimables et simples de Machiavel. Mais les lettres de Biagio montrent bien qu'il se fourvoyait : sa relation avec son supérieur hiérarchique marque un déséquilibre structurel dû, nous le verrons, à la volonté d'élévation sociale de Machiavel.

Les lettres de Biagio confirment de façon éloquente certains traits déterminants d'un Machiavel communicant politique. Outre l'affirmation de lectures publiques et réitérées de ses lettres, et même d'une écriture particulière visant à permettre ces lectures, rappelons ici un passage qui, plus qu'il n'illustre notre thèse, lui donne une justification précise : « ce soir on va lire chez les Quatre-vingts et à la *Pratica* toutes vos lettres à l'exception de cette dernière, et l'on continuera à l'avenir : tâchez donc de nous en envoyer quelqu'une de celles que vous savez ». ⁷⁷⁵ De fait, à travers cet extrait, se fait jour l'influence de Machiavel, et la portée de ses lettres professionnelles. S'adressant à la Seigneurie, il sait qu'il s'adresse en fait à tout Florence. Les Quatre-vingts forment un conseil intermédiaire dans les prises de décisions qui regroupe quatre-vingt citoyens et les *Pratiche* convoquées par Soderini étaient des *Pratiche large* destinées à faire participer le plus de citoyens possibles à l'échange. Cet extrait, à contextualiser dans le cadre de la campagne pisane en cours, qui occupe tout Florence jusqu'à la prise de Pise en fin de printemps, témoigne sans doute d'une pratique assez courante, puisque lors de la légation auprès de César Borgia, Piero Guicciardini, haut personnage florentin, fait une allusion similaire ⁷⁷⁶. Notre hypothèse se trouve ainsi confirmée et même renforcée puisque dans cette même lettre de 1509, Biagio indique discuter directement avec un « supérieur », qui ne peut être que Soderini, de conduites à tenir. Le Gonfalonier à vie étant seul décisionnaire de la tenue de *Pratiche* et de l'information à distiller aux Florentins, l'indication que la dernière lettre ne sera pas lue montre que non seulement Machiavel communique politiquement dans un cadre public mais aussi qu'il s'exécute dans un cadre

⁷⁷⁵ Lettre de Biagio à Machiavel du 21 février 1509, *Till*, tome II, p. 152.

⁷⁷⁶ Lettre de Piero Guicciardini à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 215.

politique et pour servir une politique et que tous participent de cette forme de communication en pleine conscience.

2) *Agostino Vespucci et les autres secrétaires de la Chancellerie*

L'autre principal interlocuteur de Machiavel à la Chancellerie est Agostino Vespucci, qui lui écrivit une dizaine de lettres, auxquelles il faut ajouter une lettre écrite par son fils. Vespucci prend le ton d'un subordonné, déférent envers celui qu'il nomme dès le départ son « patron ». ⁷⁷⁷ Il ne se trompe absolument pas sur la nature de leurs rapports et ne se met jamais dans une position intermédiaire entre le subordonné et l'ami. Ainsi, son fils Bartolomeo envoie une lettre de louange concernant le style de l'écriture d'une lettre de Machiavel ⁷⁷⁸. On voit ici les prémices de la considération dont jouit Machiavel auprès de personnages qui lui sont légèrement inférieurs au niveau social, surtout quant à leur proximité avec le pouvoir. Outre les considérations grivoises et les nouvelles du bureau, les Vespucci se comportent clairement comme des petits courtisans envers Machiavel. Ils permettent, et les autres lettres de collègues de bureau confirment cette tendance, d'affirmer que Machiavel s'est comporté envers eux comme un patron envers ses clients. On peut constater grâce à la composition de la Chancellerie indiquée par Denis Fachard ⁷⁷⁹ qu'outre Biagio, ses principaux correspondants et compères étaient sous ses ordres directs à la Seconde Chancellerie. Ainsi, Agostino Vespucci, et Bartolomeo Ruffini, qui le nomme spontanément : « Nicolas mon honorable patron » ⁷⁸⁰ dès le début de sa seule lettre à Machiavel conservée, sont doublement ses clients.

Les relations entre tous ces hommes étaient, de toute évidence, assez bonnes selon le témoignage qui nous est resté de cette correspondance. Leurs lettres témoignent de ragots de bureau et constituent des doublons ou des compléments à celles de Biagio. Ainsi, dès le 20 septembre 1500, Agostino donne les résultats de l'élection des Dix et les nouvelles de la guerre turco-vénitienne à « A mon magnifique patron devant être honoré » ⁷⁸¹. En

⁷⁷⁷ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 20 septembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 25 : « Magnifico patrone mio onorando. »

⁷⁷⁸ Lettre de Bartolomeo Vespucci à Machiavel du 04 juin 1504, *Till*, tome I, pp. 444-445.

⁷⁷⁹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, p. 14.

⁷⁸⁰ Lettre de Bartolomeo Ruffini à Machiavel du 23 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 219.

⁷⁸¹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 20 septembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 25-26.

octobre 1500, le ton a définitivement changé, malgré un « cher patron, salut et respects tout d'abord. »⁷⁸² placé d'entrée. Vespucci alterne les histoires de bureau grivoises, les risques pour Machiavel de perdre sa place et les considérations sur le Valentinois et le Médicis⁷⁸³. Lors de sa mission romaine, en 1501, il envoie des lettres fort plaisantes se permettant de brocarder en particulier le Pape Alexandre VI Borgia⁷⁸⁴. Il rapporte même une anecdote amusante et édifiante sur le pouvoir de la rhétorique, appliquée à un sermon⁷⁸⁵. Lors de la légation de Machiavel vers César Borgia à la fin de 1502, il s'efface rapidement derrière Biagio et n'écrit plus, après avoir hésité, puisque ce n'est pas son rôle officiel⁷⁸⁶.

Le caractère drôle des lettres de Machiavel et sur son rapport aux autres membres de la Chancellerie est attesté par un autre membre de l'équipe : il marie la fille de Bartolomeo Ruffini alors qu'il est en plaine légation auprès de César Borgia, ce qui montre son importance et son pouvoir. Néanmoins, il faut réaffirmer ce que nous avons déjà souligné quand au caractère de Machiavel. Dans le même temps qu'il s'emploie à orienter la politique florentine, à jauger César Borgia, et à marier la fille de Bartolomeo Ruffini, ce dernier lui souligne : « Vos lettres à Biagio et aux autres rédacteurs nous font à tous un plaisir inexprimable, leurs boutades nous font tous rire et gaudir, à nous décrocher les mâchoires. »⁷⁸⁷

En 1506, Agostino Vespucci est l'éditeur des *Premières décennales* de Machiavel. Il est difficile aujourd'hui de comprendre ce que signifiait cette fonction. Peu d'éléments clairs nous sont parvenus sur ce point. On ne sait pourquoi il fut choisi, et non Biagio ou même Adriano. Aucune lettre de Machiavel ou de ses proches ou collègues ne fait état de ce choix. La dédicace d'Agostino insérée avant le début du texte proprement dit et celle de l'auteur permettent de lui attribuer sans aucune hésitation cette fonction⁷⁸⁸. De même, nous possédons une lettre concernant l'action de Vespucci à la suite d'une réimpression

⁷⁸² Lettre d'Agostino Vespucci du 20-29 octobre 1500, *Till*, tome I, p. 125, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 28 : « Patrone mi, salve, multum commendatione premissa. »

⁷⁸³ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 20 octobre 1500, gardée jusqu'au 29, *Till*, tome I, pp. 125-126.

⁷⁸⁴ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 16 juillet 1501, *Till*, tome I, pp. 157-158.

⁷⁸⁵ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 25 août 1501, *Till*, tome I, pp. 158-160.

⁷⁸⁶ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 14 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 202-203.

⁷⁸⁷ Lettre de Bartolomeo Ruffini à Machiavel du 23 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 219.

⁷⁸⁸ Dédicace d'Agostino Vespucci aux citoyens florentins, *les Décennales*, Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 36.

frauduleuse qu'il qualifie de contrefaçon dont Machiavel avait eu vent et lui avait fait état⁷⁸⁹. Dans cette dernière, l'éditeur et collègue souligne qu'il « n'entendait pas gagner d'argent »⁷⁹⁰. On peut se demander dès lors à quel titre Vespucci fut éditeur de Machiavel, quel sens son action pouvait bien avoir, puisque dans la poursuite qu'il mène contre le contrefacteur, il indique clairement agir sur l'injonction de Machiavel et en sa faveur. Il déclare d'ailleurs aux magistrats qu'ils doivent : « venir au secours de l'homme qui compose. »⁷⁹¹ On peut supposer que Vespucci aménage son propos de manière à bien faire ressortir son engagement pour Machiavel. Lui-même, semble-t-il, ne gagne ni ne veut rien. La chose est sans doute exagérée et il serait logique qu'un certain partage des biens ait eu lieu. Comment, dans ce contexte, comprendre l'action et la rétribution de l'éditeur ?

La dédicace de Vespucci possède des traits modernes : elle loue l'auteur, témoigne de son importance et parie sur lui pour l'avenir⁷⁹². En ce sens, elle apporte la preuve du choix de l'éditeur. Mais on ne comprend pas la valeur de ce choix. Aucun document consulté n'indique que Vespucci ait été un éditeur prolixe et reconnu. Au contraire, il semblerait plutôt que cet obscur fonctionnaire de la Chancellerie n'ait jamais exercé cette profession. A la date de parution de l'ouvrage, début février 1506, Machiavel n'est pas en mission au loin. Il reste sur le territoire florentin pour organiser la Milice, ce qui l'éloigne certes de Florence, mais pas à un point qui l'obligerait absolument à utiliser un intermédiaire. Plusieurs hypothèses peuvent dès lors être examinées. Tout d'abord, on peut penser à une farce de bureau. Vespucci ferait ainsi semblant d'être éditeur comme Machiavel d'être auteur. L'affirmation, dans la dédicace de Machiavel⁷⁹³, que ces vers n'ont pris que « quinze jours » de peine irait en ce sens. Mais alors à quoi bon poursuivre une contrefaçon, envoyer l'ouvrage à Ercole Bentivogli⁷⁹⁴ et donc sans doute à bien d'autres

⁷⁸⁹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, corrigée en 14 mars par Vivanti, *Till*, tome I, pp. 500-501.

⁷⁹⁰ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, corrigée en 14 mars par Vivanti, *Till*, tome I, p. 500.

⁷⁹¹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, corrigée en 14 mars par Vivanti, *Till*, tome I, p. 500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 121 : « e che lo onorevole era aiutare chi compone »

⁷⁹² Dédicace d'Agostino Vespucci aux citoyens florentins, *les Décennales*, Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 36.

⁷⁹³ Dédicace de Machiavel à Alamanno Salviati du 8 novembre 1504, Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 35.

⁷⁹⁴ Lettre d'Ercole Bentivogli à Machiavel du 25 février 1506 qui remercie Machiavel pour l'envoi de ces vers et « l'engage à poursuivre », *Till*, tome I, p. 497.

grands personnages, dont le dédicataire, Alamanno Salviati ? De toute évidence, le travail fut sérieux. Vespucci s'en vante indirectement en faisant valoir le peu de fautes de la version originale face à l'abondance des erreurs sises en la contrefaçon⁷⁹⁵.

Sans doute Machiavel, débordé par la création et l'organisation de sa Milice se rajoutant à son travail de Secrétaire à la Seconde Chancellerie, a dû souhaiter être épaulé par un collègue sûr. A cette époque, Biagio semble avoir des problèmes financiers⁷⁹⁶, et peut-être ne fut-il pas en mesure d'assumer cette charge. Il n'en parle jamais dans ses lettres. Le rôle réel de Vespucci comme éditeur est donc peu clair. Prit-il le risque financier de l'opération ? Fut-il à l'origine, par une insistance d'ordre privé, de la décision machiavélique d'écrire ces vers et en fut-il récompensé ainsi ? Assura-t-il le suivi de l'impression du texte original ? Le décalage entre la date de la dédicace, 4 novembre 1504 et la publication début 1506 laisse penser que l'action de Vespucci fut d'abord matérielle. On sait qu'à l'époque les imprimeurs n'étaient pas sans reproche et qu'il valait mieux, pour un auteur, veiller de près à la composition du texte. Si l'on suppose que Machiavel était pris par ses tâches professionnelles et ne pouvait le faire, il paraît logique qu'il ait délégué cette surveillance à un collègue de bureau dont il connaissait le dévouement et les capacités littéraires⁷⁹⁷. Finalement, l'aspect financier de l'opération reste le principal point obscur. D'après les dires de Vespucci, il aurait agi sur ce point comme un prête-nom. L'impression aurait été réalisée en réalité à compte d'auteur, puisque l'éditeur ne doit avoir aucun bénéfice. A ce point de la réflexion, il semble bien que la situation se présente de la manière suivante : Machiavel édite son recueil par l'intermédiaire de son complaisant collègue de bureau, ravi de lui servir de prête-nom et de soulager ainsi son supérieur hiérarchique.

Nous aurions ainsi, de manière caractéristique encore, des relations de patronage. Le fait, pour Vespucci, d'apparaître aux côtés de Machiavel et d'être digne de le louer et de protéger ses intérêts lui serait suffisant. Nous pensons que le subalterne, en tant qu'éditeur officiel, a dû percevoir une rémunération, sans doute minime, sur la première impression de l'ouvrage. Par la suite, Agostino Vespucci n'enverra que deux autres lettres

⁷⁹⁵ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, *Till*, tome I, p. 500.

⁷⁹⁶ Fachard mentionne des problèmes d'héritage, cf. Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, pp. 17-18.

⁷⁹⁷ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177 où ce dernier se vante de pouvoir écrire des épîtres à la Cicéron.

à Machiavel. La première, pour le renseigner à propos d'un homme débiteur des Macciavelli et pour lui demander de l'engager dans l'administration de la Milice⁷⁹⁸, la seconde pour le féliciter de la prise de Pise, décrire la joie des Florentins et lui en attribuer le mérite ainsi qu'à sa milice⁷⁹⁹. Comme Biagio, il ne se départit pas de prétentions humanistes : « je t'écrirais une épître à la Cicéron si j'en avais le temps, mais je ne l'ai pas. »⁸⁰⁰ et réclame : « si vous daigniez me répondre par deux mots de votre main datés de Pise, il n'est rien au monde qui me comblerait plus de joie. »⁸⁰¹. Les deux collègues subalternes de Machiavel possèdent donc de nombreux points communs attestés par leur correspondance familière avec leur patron. Si Biagio fait état d'une plus grande attention et réclame en retour des marques d'amitié, Agostino est plus lucide, moins prolix mais tout aussi efficace. Leur point commun le plus évident reste dans leur relation de clients envers un patron qui les domine par la hiérarchie, par la personnalité et par le génie.

Finalement, le rapport de Machiavel à ses collègues montre une sorte d'équivalence à celui du Cardinal Soderini envers Machiavel. L'analogie peut être menée assez loin, puisque, à l'heure de la disgrâce, Machiavel se verra dans l'obligation de rompre avec le Cardinal, comme ses collègues avec lui. Ainsi, après avoir établi que la correspondance strictement familiale portait sur les questions patrimoniales, nous pouvons affirmer que la correspondance avec les collègues de la Chancellerie, qui semble faite sur le ton de la camaraderie, promeut une forme de clientélisme dont Machiavel reste le chef, du fait sans doute de sa forte personnalité, de ses idées et de leur application, de la hiérarchie interne à la Chancellerie, de sa maîtrise politique et de sa capacité d'exposition, mais surtout de son insertion dans les milieux les plus favorisés socialement, des Soderini aux Guicciardini. Par rapport à ceux-ci, le Secrétaire entend se promouvoir et se prévaloir de son expertise, au moins égale à la leur. Il est reconnu de ce point de vue, mais les conséquences de son mérite varient suivant les individus et les susceptibilités. Chacune de ses lettres familières fait l'objet d'un calcul subtil, d'une réflexion aiguë sur la mise en situation. Aucune ne peut être considérée comme gratuite et la variation des tons, allant de la déférence à la fermeté, marque la conscience et l'importance que le Secrétaire accordait à la situation d'énonciation.

⁷⁹⁸ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 28 décembre 1506, *Till*, tome II, pp. 82-83.

⁷⁹⁹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 176-177.

⁸⁰⁰ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177.

⁸⁰¹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Till*, tome II, p. 176.

Un art d'écrire apparaît donc bien dans ces lettres, mais il ne s'agit pas tant d'un art de la dissimulation que d'un art de la communication. Les deux collègues principaux de Machiavel montrent les aspects modernes de leur relation. A l'intérieur d'une hiérarchie clairement établie et jamais remise en cause, ils se permettent des familiarités avec Machiavel que jamais personne ne semble avoir osées avec Marcelo Virgilio. Les manières de Machiavel, telles qu'il les précise lui-même dans une de ses célèbres lettres à Vettori⁸⁰² après la chute de la République, sont sans doute à l'origine de ce mouvement. De toute évidence, le Secrétaire est un homme au comportement curieux, singulier, pour ne pas dire extraordinaire, aux yeux de ses proches. De fait, il est à la fois capable de se positionner en érudit, de traiter avec les Rois, de soutenir la comparaison avec l'art politique des aristocrates florentins les mieux nés, les plus subtils et les mieux éduqués, comme d'être grivois, viveur, vulgaire parfois, assumant néanmoins sa charge de père de famille, parfois cassant avec ses subordonnés si les circonstances l'exigent mais se raccommoquant avec eux *in fine* une fois la tempête passée. Tout au long de la correspondance qu'il entretient avec eux lors de ses légations, ils ne cessent de le regretter au bureau pour son esprit et sa capacité à tenir à l'écart les importuns. Leur attachement à son égard témoignent d'une proximité sociale d'origine : tous sont des membres de ce peuple qui se définit négativement en n'étant ni plébéien ni grand. Dans le même temps, la distance qui se fait jour entre eux et qui ne leur pose aucun problème réel montre qu'ils reconnaissent la hiérarchie : celle de la supériorité intellectuelle de Machiavel et celle de sa proximité avec de grands aristocrates florentins. Sur ce point, aucun des autres membres de la Chancellerie ne peut se comparer à lui. Enfin et sans doute, fut-il leur patron politique autant que leur supérieur de bureau et leur insuffla-t-il son engagement, comme en témoigne la disgrâce simultanée de Biagio *post res perditas*⁸⁰³.

C) La correspondance avec des personnages importants de la vie publique florentine

⁸⁰² Lettre à Vettori du 31 janvier 1515, *Till*, tome II, p. 408.

⁸⁰³ Ce dernier la rajoute d'ailleurs dans son *Libro di Ricordi* : à la date d'août 1498 où il indique qu'il débute ses fonctions à la Chancellerie, il rajoute plus tard en marge qu'il a été cassé [fui casso] le 6 novembre 1512 « insieme con Niccolo Machiavelli. » cf. Fachard, *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, note 5 de la page 172, p. 222.

Cette correspondance se structure d'emblée de manière différente des précédentes. En effet, si presque rien ne reste des lettres de Machiavel à sa famille ou à ses collègues durant la période concernée, il n'en est pas de même des missives avec les grands personnages. On peut supposer, bien entendu, que leur position sociale les autorisait, et même leur faisait obligation de conserver leur correspondance, comme c'était traditionnellement le cas pour l'aristocratie florentine⁸⁰⁴. Toutefois, la préservation souvent complète des échanges vient également de leur intérêt, intellectuel ou anecdotique. Dans ces lettres, on distingue un Machiavel courtisan, qui montre sa capacité à plaire aussi bien en narrant des courtes histoires en forme de nouvelles qu'en évoquant les grands problèmes politiques du moment. La souplesse de la plume du personnage est à l'image de celle qu'il préconisera plus tard pour le Prince. Il sait être grivois, grossier même et, dans la lettre suivante adressée à un autre correspondant, il peut être parfaitement savant, voire franchement obséquieux. Dans cette partie de la correspondance, on voit apparaître diverses facettes de la vie sociale de Machiavel, qui, toutes, convergent vers un constat : notre homme est en pleine ascension sociale pendant toute la période et il entend bien faire fructifier par des contacts informels la position privilégiée qu'il a su obtenir auprès des Soderini et au sein de la République. La prise de Pise, en grande partie grâce à son activité inlassable, marque le sommet de sa position sociale personnelle. A cette occasion quelques grands personnages lui font d'ailleurs une cour effrénée, ce qui marque bien sa réussite. L'importance de la variété des situations et des modalités des formes de communication atteint dans cette correspondance son paroxysme.

Varié selon ses interlocuteurs, l'art de correspondre de Machiavel s'élève vers une virtuosité qui ne se démentira plus par la suite, selon les exemples bien connus des lettres à Vettori ou à Guichardin. Le Secrétaire peut désormais se faire protéiforme, donner libre cours aussi bien à sa fantaisie qu'à son esprit, tout en restant, grâce à son sens des relations et à son respect des hiérarchies sociales, dans un ton adapté à son interlocuteur. Machiavel ne fait donc pas preuve ici de dissimulation, mais de relationnel, pour l'écrire ainsi en termes modernes. On peut donc décrire cette correspondance en l'organisant de

⁸⁰⁴ La pratique des « ricordi » et le cas des archives Salviati l'indiquent. Cf. Hurtubise, P., « Le cas des archives Salviati », in Brezzi, P. et Lee, E., *Gli atti privati nel tardo medioevo : fonti per la storia sociale*, Roma, 1984, pages 153-167.

la manière suivante : tout d'abord, Machiavel s'attache aux Soderini, avec qui la correspondance est à la fois savante et franche. Ensuite, il se fait plaisant homme auprès de quelques grands personnages que sa position l'amène à fréquenter. Il pratique à leur égard un entrisme sans équivoque, bien reçu étant donné qu'il s'articule avec le moment où le Secrétaire est au sommet de sa position. Enfin, quelques aristocrates font l'objet d'échanges qui traversent la période et permettent une plus fine interprétation de l'ensemble de cette partie de la correspondance en montrant un Machiavel cumulant tous ces traits, capable de sérieux comme de vives plaisanteries et affirmant le soutien et l'estime dont il bénéficie dans certains cercles. Dès lors, nous ne pouvons plus simplement le taxer d'arrivisme, d'entrisme ou de relations sociales machiavéliques mais nous voyons apparaître Machiavel tel qu'il se décrira lui-même plus tard à Vettori⁸⁰⁵ : un être hybride comme tous ses semblables de l'époque. La cause objective de cet état d'esprit qu'il ne revendique pas pour lui seul, consiste dans un vivre ensemble caractéristique d'un espace public véritable, lié à la liberté d'expression et même à une liberté de mœurs. La première conséquence philosophique de cette correspondance réside dans un art d'écrire libre et assumé, tenant compte de la diversité des interlocuteurs et des situations, que l'on peut donc qualifier d'art de la communication.

1) *Les Soderini, une forme de patronage ?*

Les Soderini occupent une place particulière dans la correspondance et la vie de Machiavel ⁸⁰⁶ . Accusé par Bartolomeo Cerretani d'avoir été le « laquais du Gonfalonnier »⁸⁰⁷, Piero Soderini, on a pu constater que le Secrétaire avait été l'un des inspireurs de réformes importantes et novatrices, notamment la milic⁸⁰⁸. De même, lorsqu'un problème sérieux encombre la politique extérieure de Florence, Piero Soderini

⁸⁰⁵ Lettre à Vettori du 31 janvier 1515, *Till*, tome II, p. 408.

⁸⁰⁶ Cf. Bertelli, S., « Machiavelli and Soderini », in *Renaissance Quarterly*, Vol. 28, N°1 (Spring, 1975), pp. 1-16 pour la présentation du contexte de la rencontre des deux hommes et Bertelli, S., « *Petrus Soderinus Patriae Parens* », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXXI (1969), pp. 93-114 pour une vision un peu plus complète de l'action gouvernementale de Piero Soderini à travers les commentaires de l'époque.

⁸⁰⁷ Cerretani, B., *Storia fiorentina*, a cura di G. Berti, Firenze, Olschki, 1994, p. 352 : « mannerino del Gonfaloniere ».

⁸⁰⁸ Guidi, A., *Un segretario militante*, *Op. cit.*, pp. 159-388.

s'arrange toujours pour envoyer Machiavel avec ou sans ambassadeur⁸⁰⁹. Les marques de confiance et de respect du Gonfalonier pour son secrétaire sont nombreuses et sans équivoque, dès sa prise de fonction⁸¹⁰. Toutefois, le jugement de Machiavel sur son supérieur est beaucoup plus nuancé, et se termine par une critique du caractère de l'homme. Une fois l'ex-Gonfalonier mort, l'ex-secrétaire composera une cruelle épigramme, raillant sa faiblesse de caractère⁸¹¹. Au fond, leur désaccord porte sur l'engagement politique. Machiavel n'est pas homme à tergiverser en politique. Il voit et pèse les choses afin de pouvoir lancer l'action. Piero Soderini fait preuve de mollesse et de temporisation à la limite de l'irrésolution. Cela est parfois bénéfique, mais conduit directement à la défaite de la République en 1512. Parce que le Roi de France n'a pas reçu d'aide de Florence pour vaincre le Pape en s'alliant clairement et en s'engageant dans le conflit, le choix de la neutralité fut catastrophique. Une fois le Pontife victorieux, il fit punir la République, désormais parfaitement isolée, de sa neutralité. Ce qui est plus grave encore aux yeux de Machiavel, dans les derniers jours de sa chère République le Gonfalonier tergiversa⁸¹², tenta de marier une nièce à un Médicis⁸¹³, prononça de belles harangues pour mobiliser ses affidés⁸¹⁴ mais fut démis sans lutte et eut la permission de se retirer chez lui puis de s'enfuir pour Sienne⁸¹⁵ alors que Valori, Machiavel et même Biagio eurent maille à partir avec les Médicis.

La correspondance de Machiavel avec les Soderini ne porte pas sur ces points. Tout d'abord, une seule lettre de Piero Soderini à Machiavel nous est parvenue en tant que familière. Elle date du 22 octobre 1502, et son auteur vient d'être élu Gonfalonier. Il

⁸⁰⁹ Ainsi de son envoi auprès de l'Empereur à la suite de Vettori, encore inexpérimenté et après un premier refus de l'envoyer par les membres de la Seigneurie, cf.

⁸¹⁰ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 14 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 248-249 : « J'ai eu plaisir à entendre tout ce que vous avez écrit tant officiellement que dans le privé : ainsi devrez-vous poursuivre, avec autant de fréquence et de diligence ».

⁸¹¹ Machiavel, *Épigramme contre Soderini*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 117.

⁸¹² Lettre de Machiavel à Alfonsina Orsini de'Medicis, anonymée par Vivanti, de septembre 1512, *Till*, tome II, pp. 315-316 : « le Gonfalonier et la masse populaire par laquelle il se laissait gouverner, conçurent une telle confiance [de l'échec d'un premier assaut espagnol sur Prato] qu'en dépit du conseil de tous les gens sages, de faire la paix, on tergiversa tant et si bien qu'un beau jour la nouvelle arriva que Prato était pris »

⁸¹³ Lettre de Bernardo da Bibbiena, secrétaire du Cardinal de Médicis, à son frère Piero à Venise du 6 septembre 1512, *Till*, tome II, p. 311.

⁸¹⁴ Lettre de Machiavel à Alfonsina Orsini de'Medicis, anonymée par Vivanti, de septembre 1512, *Till*, tome II, p. 316.

⁸¹⁵ Lettre de Machiavel à Alfonsina Orsini de'Medicis, anonymée par Vivanti, de septembre 1512, *Till*, tome II, p. 316.

est difficile de savoir si la formule qualifiant Machiavel d'« homme respectable, ami très cher » n'est pas une formule de candidat en fin de campagne⁸¹⁶. Il semble toutefois que ce n'est pas le cas, même si le propos a un aspect apparemment assez exagéré. Piero Soderini n'était pas sans quelque pompe et sans être passablement infatué de sa personne et de la situation de sa famille. Néanmoins, dans toutes les lettres envoyées au cours des légations futures, le Gonfalonier marque sa satisfaction profonde du travail de Machiavel, et son estime pour l'homme. Il ne fait pas de doute qu'il juge à sa juste valeur le dévouement inconditionnel de Machiavel à sa patrie. Sans doute connaît-il déjà Machiavel par son frère, le futur Cardinal Soderini, avec qui le Secrétaire a déjà négocié lors de la première légation quelques mois plus tôt face à César Borgia. De plus, certains amis de Machiavel œuvraient à rapprocher les deux hommes. Valori, notamment, envoie plusieurs lettres à Machiavel à ce sujet et lui indique même de se laisser approcher par Soderini : « Il semble que ce Seigneur, du moment qu'il est si bien avec vous, ne doit pas tarder à s'avancer davantage ; ceux qui sont juges de l'affaire croient bon de le laisser faire le premier pas, et raisonnable que ce soit lui qui fasse des offres et des conditions honorables. »⁸¹⁷

Cet échange indique que les deux hommes n'étaient pas proches tout en se connaissant et s'appréciant. Valori estime également que Soderini a besoin des compétences de Machiavel et que ce dernier doit donc estimer ses services et ne pas se jeter inconsidérément et trop rapidement dans le girond du nouvel élu. L'idée d'une forme de clientélisme est toutefois ici clairement exprimée, même s'il est impossible d'en déterminer le contenu : augmentation, faveurs ? Néanmoins, c'est par le futur Cardinal Soderini, frère du Gonfalonier à vie, que la collaboration entre les deux hommes débuta sous des auspices favorables. Comme avec Vettori, la rencontre véritable entre le Cardinal Soderini et Machiavel se fit au cours d'une légation. Cette dernière fut déterminante pour la carrière de Machiavel. D'une part, il y brilla pour la première fois face à César Borgia, ennemi éminemment dangereux de la République. D'autre part, sa collaboration avec Francesco Soderini⁸¹⁸, futur Cardinal et que nous nommerons désormais le Cardinal

⁸¹⁶ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 22 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 218.

⁸¹⁷ Lettre de Valori à Machiavel du 11 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 198.

⁸¹⁸ Pour une biographie récente du Cardinal Soderini, on peut se reporter à Lowe, K., J., P., *Church and Politics in Renaissance Italy, The life and Career of Cardinal Francesco Soderini, 1453-1524*, 1993. L'ouvrage de Paula C. Clarke, *The Soderini and the Medici : Power and Patronage in fifteenth-Century Florence*, Oxford, Clarendon Press, 1991, permet une vision d'ensemble du problème. Il est à noter qu'on ne dispose pas d'une

Soderini, lui permit de rentrer dans les bonnes grâces de cette famille. A ce moment, les Soderini forment un ensemble de trois individus, Giovan, Francesco et Piero. Le dernier fut élu Gonfalonier en octobre 1502, le deuxième élevé à la dignité de Cardinal en 1503 par le Pape Alexandre VI Borgia. Tous deux sont frères. Le plus jeune est leur neveu, le fils de leur frère aîné décédé en 1499. Piero fut élu gonfalonier à vie en raison de l'absence d'enfants mâles dans cette famille et pour sa position médiatrice par nature : les Soderini étaient anti médicéens, républicains et aristocrates. Avec un prélat de haut rang dans la famille, ils pouvaient donc n'effrayer personne, donner des gages à toutes les factions et remplir le rôle de conciliateurs.

Les relations entre Machiavel et le Cardinal sont cordiales et le resteront sur toute la période. De fait, ce dernier accepte de devenir parrain du second fils de Machiavel⁸¹⁹. Plus important, il est le premier correspondant de Machiavel à l'interroger sur le projet de milice⁸²⁰, à l'encourager à ce sujet de manière régulière⁸²¹. Il se pose également en protecteur de la famille Machiavelli en protestant de son refus d'intervenir contre leurs intérêts⁸²² et en s'engageant pour Totto⁸²³. La milice est sans doute le lieu où l'approbation du Cardinal est la plus grande. Il ne cesse d'encourager Machiavel à ce sujet, de l'interroger, de lui demander des détails et des précisions. Ainsi, lorsque Machiavel répond à ses demandes d'éclaircissements, le Cardinal le louange pour ses « avis clairs et tranchants »⁸²⁴, puis pour son style en l'invitant à aller plus loin dans l'écriture, de manière extrêmement élogieuse :

« Les choses que vous écrivez sont de nature à être lues par tout esprit judicieux et cultivé ; et puisque vous n'y avez consacré [...] qu'un peu seulement de votre activité, pensez combien prestigieux seront les résultats, quand vous y consacrerez toute la vigueur de votre talent et de votre science. C'est à quoi nous vous exhortons

biographie comparable sur Piero le Gonfalonier, ce qui est révélateur. Des deux frères, le Cardinal semble le plus capable.

⁸¹⁹ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 29 mai 1504, *Till*, p. 443.

⁸²⁰ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 27 janvier 1504, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. 97 et note 3 p. 1490.

⁸²¹ Lettres du Cardinal Soderini à Machiavel du 29 mai 1504, *Till*, p. 443, du 04 mars 1506, datée à tort de 1507 par Barincou, *Till*, tome II, pp. 83-84 ; Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, pp. 119-120 et du 15 décembre 1506, *Till*, tome II, p. 82.

⁸²² Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 24 mars 1505, *Till*, tome I, p. 455.

⁸²³ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 03 août 1508, *Till*, tome II, pp. 149-150.

⁸²⁴ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 29 mai 1504, *Till*, tome I, p. 443.

de toutes nos forces. Et nous vous prions qu'au jour le jour vous nous teniez au courant de vos doctes travaux. »⁸²⁵

Le Cardinal ne fait pas ainsi montre d'une simple politesse envers un subalterne. Ce paragraphe constitue à la fois un encouragement explicite à l'écriture et le renforce par la demande d'en être le premier lecteur, voire le dédicataire. Les rapports des deux hommes ont ainsi notablement évolué à travers leur correspondance. Les deux premières lettres du Cardinal constituent même un petit test. Rédigées en latin, comme il sied à un évêque et à un lettré de haut rang, elles marquent par là une différence⁸²⁶. Or, bien que ses lettres soient perdues, Machiavel répond avec abondance tout en réglant le problème de juments évoqué par Soderini. La seconde de ces lettres marque donc la réussite de Machiavel en tant que courtisan : ses lettres sont jugées « si élégantes », son dévouement est très largement reconnu comme le montre le passage suivant : « et puisque de ton côté, tu ne le cèdes à personne, tant en *virtù* de l'esprit qu'en qualités du cœur, tu ne resteras pas seulement tel, mais tu deviendras auprès de nous le personnage de loin plus cher, plus digne de gratitude que par le passé. »⁸²⁷

Par la suite, le Cardinal n'écrit plus qu'en toscan, ce qui peut être envisagé comme une marque de familiarité. Le passage d'une langue à l'autre au moment où Soderini s'élève dans la hiérarchie ecclésiastique de manière considérable montre clairement le passage du statut de connaissance à celui de familier. On peut estimer et conclure que Machiavel a réussi à établir une forme de clientélisme avec le Cardinal. Les intérêts des deux familles sont liés, le parrainage d'un des fils de Machiavel en constitue d'ailleurs la marque symbolique la plus forte. Soderini apporte la puissance de sa famille, au sommet de la République florentine et de l'Eglise. Machiavel apporte sa valeur d'homme d'action et de lettres. L'échange ainsi constitué remplit bien une fonction courtisane, où le puissant protège et élève le subalterne qui épanouit ses qualités à son service. Leur relation n'est pas seulement courtisane étant donné le contexte et la familiarité de leur ton. Elle ne peut toutefois être considérée comme de l'amitié. En effet, après la défaite et la disgrâce, le Cardinal se rallie aux Médicis et, de par sa position élective, doit être ménagé par eux. Toutefois, il ne profite pas de cette position pour intervenir clairement en faveur de

⁸²⁵ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 04 mars 1506 datée 1507, *Till*, tome II, p. 84.

⁸²⁶ Lettres du Cardinal Soderini à Machiavel du 10 août 1502 et du 29 septembre 1502, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, p. 43 et 45, traduite dans *Till*, tome I, p. 181 et 184.

⁸²⁷ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 29 septembre 1502, *Till*, tome I, p. 184.

Machiavel. Lorsque Vettori se fait l'écho d'efforts destinés à remettre l'ancien secrétaire dans les bonnes grâces médicéennes, le Cardinal n'apparaît que peu, alors qu'il aurait pu constituer un formidable appui. Vettori déconseille même amèrement de rechercher son appui⁸²⁸ en réponse à une question ouverte de Machiavel⁸²⁹. Machiavel lui-même ne voit pas en lui un allié de poids, puisqu'il ne lui écrit pas et hésite même à aller à Rome retrouver Vettori s'il doit pour se faire le croiser. De fait, à cette époque et pour quelques années, le Cardinal Soderini est lui-même, sinon en disgrâce, du moins en délicatesse avec le parti médicéen. De plus, comme en témoigne Vettori⁸³⁰, il est trop pusillanime pour s'engager en faveur de l'ex-secrétaire. A la question de Machiavel du 9, puis du 16 avril 1513 sur la question de se rappeler au bon souvenir du Cardinal, Vettori répond « il me semble que non. » à cause de la défiance « d'un trop grand nombre de Florentins » et « car vous savez combien sa conduite est timorée. »⁸³¹

Leur relation est donc bien faite de clientélisme. Les deux hommes sont amis et surtout associés à la réussite du gouvernement républicain sous la conduite du Gonfalonier et donc de la famille Soderini. Une fois ce dernier tombé, sans pour autant devenir ennemis, le clientélisme n'ayant plus lieu d'être pour l'un des deux partis, il s'efface naturellement.

De fait, jusqu'à la défaite de 1512, leurs relations restent très cordiales. Le Cardinal Soderini fait office de protecteur de la *gens Machiavelli*. Ces derniers le servent, sont ses familiers et ceux de ses frères, comme le montre les rapports de Machiavel avec Giovan Battista, qui semble avoir fait partie de la petite « bande » formée, autour des collègues de la Chancellerie, de leurs proches et de leurs familles. Là encore, apparaît le caractère délicat de la réalité. Il semble que ces jeunes hommes se soient distraits fort bruyamment dans tout Florence, mais les attestations de ce fait sont difficiles à percevoir dans leur correspondance. On constate surtout, par les lettres de Biagio, que ce dernier parle des uns et des autres et leur prête des actions communes. Rien de sérieux toutefois, il s'agit

⁸²⁸ Cf. lettre de Vettori à Machiavel du 19 avril 1513, *Tll*, tome II, pp. 337-338 : « or j'ai mûrement réfléchi s'il vous serait utile que je parle au cardinal de Volterra ; il me semble que non ; »

⁸²⁹ Cf. lettre de Machiavel à Vettori du 9 avril 1513, *Tll*, tome II, p. 335 : « J'apprends que le cardinal Soderini se démène beaucoup auprès du Pontife. Je voudrais que vous me donniez un conseil : jugez-vous à propos que je lui écrive pour le prier de me recommander à Sa Sainteté, ou vaut-il mieux que vous fassiez vous-même de vive voix cette démarche pour moi auprès du cardinal, ou ne vaut-il pas mieux encore ne faire ni l'un ni l'autre ? Deux mots de réponse sur ce point. »

⁸³⁰ Lettre de Vettori à Machiavel du 19 avril 1513, *Tll*, tome II, pp. 337-338.

⁸³¹ Lettre de Vettori à Machiavel du 19 avril 1513, p. 337.

surtout d'amusements, de petites affaires, de ragots et de sorties tardives auprès des dames des tavernes. Toutefois, au milieu de cette agitation, le seul échange qui nous soit parvenu entre Machiavel et Giovan Battista Soderini marque la tentative machiavélienne d'élever les pensées de son correspondant. De toute évidence la tentative avorte, aussi bien par le manque de temps de Machiavel que par le peu d'intérêt philosophique montré par son correspondant⁸³².

En ce qui concerne les relations entre Machiavel et Piero Soderini, Gonfalonier à vie, il nous reste fort peu de traces directes dans leur correspondance avant septembre 1512. De toute évidence, les deux hommes travaillent ensemble et Soderini s'appuie sur Machiavel dans de nombreuses situations. En témoignent les libelles d'opposants, comme les nombreuses missions sensibles confiées à Machiavel, parfois contre la décision des Dix. Toutefois, les deux hommes correspondent fort peu. Au total, on compte quatre lettres classées dans les familières par Vivanti de Piero Soderini à Machiavel avant septembre 1512 et une seule du Secrétaire au Gonfalonier. La première est adressée à Machiavel et à Francesco della Casa, alors en mission en France, dès le 22 septembre 1500. Elle les informe particulièrement du risque que constitue l'arrivée d'une ambassade Pisane à la Cour de France⁸³³. La deuxième lettre de Piero se situe juste avant son entrée en fonction officielle comme Gonfalonier et alors qu'il a été désigné pour cette charge.⁸³⁴ Fort courte, elle est déjà très instructive sur les relations entre les deux hommes. D'une part, Soderini donne un double titre à Machiavel « homme respectable, ami très cher ». Auparavant, dans l'adresse de la lettre, Soderini a bien précisé la fonction de Machiavel, secrétaire de la chancellerie envoyé en mission auprès de César Borgia. Ainsi, le futur Gonfalonier reconnaît à Machiavel ses qualités de citoyen et semble faire état d'une certaine familiarité. On peut supposer que, lors de sa campagne pour se faire élire, Soderini a dû fréquenter quelque peu le Secrétaire qui venait d'accompagner son frère en mission. Après trois

⁸³² Cf. les lettres de Giovan Battista Soderini à Machiavel du 12 septembre 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 135 et du 26 septembre 1506, *Opere*, tome II, p.140 ainsi que le *Ghiribizzzi al Soderino*, lettre de Machiavel à Giovan Battista Soderini du 13-21 septembre 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp.135-138. Cf. Machiavel, *Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 2000, « Annexe 1 : *Ghiribizzzi al Soderini* », pp. 510-517 et « Notes sur les *Ghiribizzzi al Soderini* », pp. 519-525.

⁸³³ Lettre de Piero Soderini à Francesco della Casa et à Nicolas Machiavel du 22 septembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 26-27.

⁸³⁴ Pour tout ce qui suit, voir la lettre de Piero Soderini à Machiavel du 22 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 218.

années complètes passées à la Chancellerie, Machiavel devait être connu. Il était sans doute nécessaire aux hommes politiques florentins de l'époque de le ménager, à tout le moins d'entretenir avec lui des relations cordiales. Dans le cas de Soderini, la précédente lettre montre la permanence de sa vigilance et permet d'estimer que les deux hommes se connaissaient. Piero souligne que cette lettre est sa première en tant que Gonfalonier. L'honneur fait à Machiavel est donc réel, quoique nuancé par la demande officielle de restitution de mulets. Le Gonfalonier prie donc le Secrétaire de l'excuser de n'avoir pas plus écrit à Borgia qu'à tout autre Prince, étant donné que sa prise de fonction n'est pas effective, tout en lui demandant de se faire son porte-parole pour la restitution de ces mulets que le Duc voudra bien faire « par amitié pour moi ». Voici donc Machiavel porte-parole officieux d'un Gonfalonier qui ne peut parler, mais qui entend qu'on lui obéisse par amitié à propos de mulets alors que le sort de la Romagne est en jeu... La complexité de la situation laisse à penser qu'il s'agit à la fois d'une affaire sérieuse et d'un test pour César Borgia comme pour Machiavel. Le Secrétaire sera-t-il assez habile pour faire sa demande et l'excuser de telle manière que le Duc puisse l'accepter ? Borgia fera-t-il un geste envers ce nouveau Gonfalonier, alors qu'il a appelé de ses vœux cette nouvelle fonction dans la République florentine ? La correspondance ne revient plus sur ce point ensuite. Cette première lettre personnelle de Soderini à Machiavel campe clairement les relations des deux hommes. Piero Soderini estime l'homme et utilise en confiance le fonctionnaire. D'entrée, la complexité de la situation dans laquelle le Gonfalonier plonge son Secrétaire se fait sans aucune explication préliminaire, aucune précaution. Cela montre à quel point Soderini connaît son Secrétaire. On le verra à travers la correspondance officielle, cette confiance ne se démentît jamais.

Au contraire de son frère le Cardinal, Piero Soderini tentera d'écarter Machiavel du parti médicéen en lui proposant des emplois auprès de lui ou d'autres seigneurs jusqu'en 1521. La lettre du 13 avril 1521 est tout à fait explicite : « Très cher Nicolas, puisque la proposition de Raguse ne vous a pas convenu et que le Seigneur Prospero [Colonna] me fait demander quelqu'un de capable pour la direction de ses affaires, que je connais votre honnêteté et vos capacités, je vous ai proposé à lui. » Elle se conclut en insistant sur la

valeur de l'offre, bien préférable selon lui plutôt que de « rester à Florence pour écrire l'histoire moyennant des florins officiels. »⁸³⁵

Les autres lettres de Piero Soderini témoignent des mêmes caractéristiques. Systématiquement, Machiavel est considéré avec honneur et respecté. De toute évidence, le Gonfalonier tenait en haute estime son Secrétaire. Le 26 août 1508 il lui écrit personnellement, au camp assiégeant Pise, pour lui faire part de ses doutes sur la valeur des ravages effectués dans la campagne pisane. Nicolas lui est « carissimo ».⁸³⁶ Cette lettre est insérée dans la correspondance privée sans doute parce qu'elle ne porte pas le doute sur le travail de Machiavel, mais insiste sur une de ses missions : l'encadrement des troupes. On constatera ainsi que Machiavel est encouragé à encourager... De fait, la Milice créée par Machiavel deux années auparavant se trouvait alors employée. Le Gonfalonier se fait ici sans doute l'écho de critiques plus idéologiques que réelles, puisqu'on ne voit pas comment Machiavel, en mission sur place, pourrait être moins bien informé que Piero Soderini de ce que font les Pisans. Sans doute, ici, Soderini écrit personnellement à Machiavel à la fois pour l'informer d'une possibilité dont il a dû avoir des assurances et pour lui signifier l'enjeu de la réussite des opérations pour sa milice. On retrouve, dans la correspondance des deux hommes, ce double voire triple niveau d'informations dans le plus court espace de mots possible. Il est à souligner également qu'un ennemi qui aurait pris connaissance de ces lettres ne pourrait strictement rien en tirer. Elles supposent indubitablement des discussions, un vécu commun entre leurs auteurs pour être pleinement interprétées. En revanche, leur sens premier, immédiat, se suffit à lui-même. Sans aller jusqu'à en faire des modèles de correspondance en temps de guerre, on doit souligner leur habileté.

Nous sommes ici à la limite extrême entre la correspondance privée et celle officielle. L'insertion dans la première tient, à notre sens, avant tout à la signification contextuelle. Le simple envoi particulier ne saurait suffire, d'autant que le thème de la lettre ne porte que sur le travail en cours. Ces lettres ne sont familières que parce qu'elles témoignent directement mais surtout implicitement de l'accord entre les deux hommes. La confirmation de cette hypothèse se trouve dans la dernière lettre de Piero Soderini, qui

⁸³⁵ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 13 avril 1521, *Till*, tome II, p. 430.

⁸³⁶ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 26 août 1508, *Till*, tome II, p. 150.

survient peu après celle-ci. Machiavel lui a envoyé un billet pour se plaindre, semble-t-il, du peu de reconnaissance que lui valent ses efforts. Soderini lui répond, en quelque sorte, qu'il a bien agi devant Dieu et qu'il ne peut se plaindre de la nature humaine marquée par l'ingratitude. En ce sens, il donne son appui à son Secrétaire tout en lui réitérant ses consignes au sujet du ravitaillement pisan⁸³⁷.

Les rapports de Machiavel avec les Soderini sont donc finalement complexes. En un sens, ils sont marqués par une hiérarchie stricte, où le Secrétaire reste le subalterne et l'employé du Gonfalonier et du Cardinal. Toutefois, étant donné que les Soderini n'exercent pas un pouvoir de type princier, que les factions continuent de s'agiter dans la République florentine, ils ne constituent pas autour d'eux une cour, au sens propre du terme. Ces grands personnages dominent la vie politique florentine mais ne l'écrasent pas. Or, pour constituer une cour, il faut un Prince. Leur attitude et celle de Machiavel ne se subsume pas totalement sous les notions de Prince et de courtisan. Il faut leur préférer celles de client et patron. Le Prince, dans l'absolu mais aussi dans la réalité des cours européennes de l'époque, est un individu insurpassable et dont le pouvoir politique ne peut être remis en question. Seul l'exemple vénitien introduit une variante pérenne à ce modèle. Piero Soderini est élu Gonfalonier essentiellement parce que lui et son frère n'ont pas d'enfants légitimes et n'en auront pas. Il est un Prince sans dynastie possible, et ses pouvoirs sont réduits de manière considérable par la possibilité pour ses opposants d'être élus ou tirés au sort pour exercer avec lui le pouvoir exécutif de la République. N'étant pas un Prince « absolu », le régime apparaît aux yeux des contemporains comme curieux, moins vénitien qu'en apparence car très populaire du fait du grand conseil et du mode d'élection des Seigneurs. Le poids de la rue et du Grand Conseil n'est pas non plus à négliger pour qui souhaite comprendre le comportement de cette famille, comportement finalement singulier au cœur d'une singularité politique. Dans ce cadre, le rapport de courtoisie devient inadéquat. Toutefois, les comportements sociaux démocratiques ne peuvent se faire jour, et l'affrontement pour le pouvoir ne se fait pas sur le mode de l'alternance moderne. Bien au contraire, chaque faction cherche à prendre le pouvoir pour l'exercer de manière définitive et échapper au règne de l'alternance. Les rapports de Machiavel aux Soderini s'inscrivent dans ce cadre. Le Secrétaire est lié à eux par son appartenance et son

⁸³⁷ Lettre de Piero Soderini à Machiavel, du 22 février 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 186.

engagement pour sa patrie et sa République. Par contre, il n'approuve pas toutes les décisions de son gouvernement, même s'il les applique au mieux. Cette attitude moderne ne peut être admise et comprise pleinement à l'époque, dans une Florence qui ne percevait pas que sa liberté politique intérieure doit amener à des compromis entre ses factions, afin de porter une dynamique politique. Machiavel sera donc classé parmi les républicains et les sodériniens. A aucun moment, les Médicis ne comprendront son attachement réel à l'État, pas plus que les républicains ne comprendront, à la fin de sa vie, la réalité de son ralliement aux Médicis.

Machiavel n'est pas un courtisan des Soderini, il en est un client à titre privé, usant de sa position à la Chancellerie pour accroître son prestige social en leur étant utile voire indispensable. Pour autant, il n'est pas attaché par eux, qui ne peuvent d'ailleurs se l'attacher faute d'être princiers. Il est donc, à proprement parler, leur « client » et ils en sont les « patrons », comme il est possible de l'être dans une république et pour des hommes qui conçoivent leur République sur un modèle romain. La question se pose maintenant de savoir si les autres grands personnages en correspondance avec Machiavel lui offrent un type de rapport comparable ou si Machiavel, suivant le titre de l'ouvrage célèbre de Najemy, s'entretient avec eux « *between friends* »⁸³⁸.

2) De Pier Francesco Tosinghi à la « joyeuse bande », une correspondance entre travail, engagement politique républicain et amitié : l'insertion réussie de Machiavel dans les hautes sphères sociales florentines et la question des Orti Oricellari

a) Les amis alliés politiques

Le premier haut personnage qui correspond avec Machiavel est Pier Francesco Tosinghi. Les trois premières lettres familières de Machiavel nouvel employé de la Chancellerie lui sont adressées. Les lettres que Tosinghi lui envoie à ce moment sont perdues, mais la première du Secrétaire, qui n'est qu'un résumé des différents avis détaillés sur la situation internationale, suppose un accord entre les deux hommes. Outre ces trois lettres de Machiavel, leur correspondance n'est pas très importante et on dénombre six lettres adressées personnellement à Machiavel par Tosinghi, dont cinq en octobre 1506.

⁸³⁸ Najemy, J., *Between Friends: Discourses of Power and Desire in the Machiavelli-Vettori Letters of 1513-1515*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

L'ensemble de cette correspondance et des quelques éléments extérieurs amène à penser que les deux hommes se sont fréquentés, estimés et ont collaboré. Mais rien ne semble permettre de penser à une forme d'amitié véritable, de complicité entre eux. De fait, ils semblent partager un certain nombre d'opinions et une certaine forme de mentalité. Commissaire au camp contre Pise en 1499, Pier Francesco Tosinghi effectuera diverses missions et responsabilités pour la République florentine avant d'être arrêté comme suspect par les Médicis en 1513 dans la même liste que Machiavel⁸³⁹. Son républicanisme est donc attesté par leurs adversaires politiques communs. On peut constater par la lettre qu'il adresse à la Seigneurie le 23 août 1512, sa lucidité et son courage. Face aux ordres inapplicables qui lui sont adressés, l'homme se permet de souligner qu'il a campé face à l'ennemi sans escorte et qu'« il faut donc penser à autre chose qu'à des cataplasmes. »⁸⁴⁰ On reconnaît là un style et une énergie que Machiavel déploie également, même si, en tant qu'employé de la Chancellerie, il ne peut pas faire preuve toujours d'autant de brusquerie dans le propos.

Auparavant, les deux hommes se sont souvent croisés, et ont collaboré. Tosinghi est le successeur de Machiavel auprès du Roi de France, envoyé comme orateur⁸⁴¹. Machiavel souligne à la Seigneurie qu'il a déjà pris la liberté de lui écrire à plusieurs reprises⁸⁴² et la lettre de Tosinghi du lendemain annonce à la fois sa venue et la réception des lettres⁸⁴³. En 1503, Tosinghi est en campagne auprès de Giacomini et Machiavel atteste de sa confiance dans son action⁸⁴⁴. Cette confiance semble unanime à la Seigneurie puisqu'elle lui envoie un surcroît de mercenaires « pour exciter nos concitoyens à travailler de leur mieux au bien de la cité et surtout ceux d'entre eux qui comptent le plus » en préconisant toutefois le secret « le plus longtemps possible pour ne pas donner ombrage aux autres ». ⁸⁴⁵ En 1506, les deux hommes collaborent à nouveau alors que Machiavel suit le Pape qui passe dans la campagne florentine, près de Castrocaro où Tosinghi est commissaire général pour Florence. Notre homme envoie donc cinq lettres à Machiavel

⁸³⁹ Lettre de Julien de Médicis à Piero da Bibbiena à Venise du 19 février 1513, *Till*, tome II, p. 328.

⁸⁴⁰ Lettre de Pier Francesco Tosinghi à la Seigneurie du 23 août 1512, *Till*, tome II, p. 309.

⁸⁴¹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 29 octobre 1500, *Till*, tome I, p. 125.

⁸⁴² Lettre de Machiavel aux Décemvirs de liberté et de paix du 21 novembre 1500, *Till*, tome I, p. 135.

⁸⁴³ Lettre de Pier Francesco Tosinghi à Machiavel du 22 novembre 1500, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 33.

⁸⁴⁴ Lettre de Machiavel à Antonio Giacomini du 30 mai 1503, *Till*, tome I, p. 321.

⁸⁴⁵ Lettre de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 31 août 1505, *Till*, tome I, p. 493.

pour rendre compte des lettres entre Machiavel et la Seigneurie qui sont passées sous ses mains. Mais il va plus loin, et profite de l'occasion pour demander une prébende pour un membre de sa famille⁸⁴⁶. Sa demande est donc formulée à Machiavel mais vise le Cardinal Soderini, idéalement placé auprès de Jules II. Sa lettre du 12 octobre montre le succès de l'intervention de Machiavel⁸⁴⁷. Les deux hommes se ressemblent donc beaucoup. De toute évidence, si Tosinghi est mieux né que Machiavel, l'écart n'est pas très sensible et il n'a, par exemple, pas accès directement au Cardinal Soderini, et donc à cette puissante famille. Néanmoins, les deux hommes ne semblent pas aller plus loin dans leurs relations que l'estime réciproque et l'échange de services.

D'autres membres de la joyeuse bande ou gravitant autour d'elle tout en étant hommes de prestige peuvent être identifiés. Parmi eux, on peut citer Giovanni Ridolfi à qui Machiavel envoie deux lettres fort sérieuses et résumant, l'une des rumeurs sur la présence et l'action d'une bande armée auprès de Ridolfi, alors commissaire général en Romagne le premier juin 1504⁸⁴⁸ ; l'autre, datée du 12 juin 1506, résumant longuement la situation européenne, Ridolfi étant toujours commissaire général, cette fois contre Pise⁸⁴⁹. Nous pensons qu'il appartient pour partie à la joyeuse bande suite à Biagio qui suggère qu'il lui ait rapporté les propos méprisants d'Alamanno Salviati sur Machiavel⁸⁵⁰. Cette attitude et les deux lettres de Machiavel confirment son « *modus operandi* ». Pour s'attirer les bonnes grâces des plus puissants citoyens florentins susceptibles de lui être alliés, Machiavel n'hésite pas à leur envoyer des lettres afin de les tenir au courant de la situation d'ensemble dans laquelle ils sont contraints d'agir. On peut supposer qu'ensuite, en remerciement de ces précieux renseignements, ces hommes cherchaient à rencontrer Machiavel. L'amabilité du personnage devait ensuite suffire. En tant que secrétaire, on pouvait estimer que ce travail lui était dévolu et d'autre part, cela servait les desseins de ce dernier, qui créait ainsi des obligés parmi l'élite florentine.

Nicolas Valori fut un des plus aimables et enthousiastes correspondants de Machiavel. On ne peut assurer qu'il fit partie de la joyeuse bande, puisque la totalité de leurs échanges

⁸⁴⁶ Le 10 octobre 1506, le madré Seigneur envoie donc deux lettres à Machiavel, l'une pour l'assurer de sa diligence, l'autre pour formuler sa requête. Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 148-149.

⁸⁴⁷ Lettre de Pier Francesco Tosinghi à Machiavel du 12 octobre 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 152.

⁸⁴⁸ Lettre de Machiavel à Giovanni Ridolfi du 1 juin 1504, *Till*, tome I, pp. 443-444.

⁸⁴⁹ Lettre de Machiavel à Giovanni Ridolfi du 12 juin 1506, *Till*, tome I, pp. 502-505.

⁸⁵⁰ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, p. 53.

conservés date d'avant 1506. Mais, du 30 octobre 1501 au 22 janvier 1501, chaque lettre de Valori montre à la fois son estime et son amitié pour Machiavel. Les deux hommes se connaissent d'avant 1501, puisque la première lettre de Valori est une réponse qui témoigne d'une correspondance déjà ancienne : « Une lettre de vous m'enchanté plus que celle d'aucune autre personne »⁸⁵¹. Toutefois, leur complicité et leur relation est clairement identifiable à l'aide de la lettre du 11 octobre 1502. Valori fait part de « sa satisfaction » du résultat obtenu par Machiavel à l'aide des lettres envoyées lors de sa légation auprès de César Borgia. Il insiste ainsi sur l'approbation de l'auditoire : « et chacun reconnaît en vous ce que j'y ai toujours reconnu : netteté, exactitude et sincérité de la relation, bref tout ce sur quoi on peut s'appuyer à fond. »⁸⁵² La louange est importante, puisqu'elle permet à la fois de flatter l'ami, de l'encourager à persévérer mais aussi de décrire l'effet réel des efforts machiavéliens. Valori peut alors décrire son échange au sujet de Machiavel avec Piero Soderini et indiquer la faveur dont jouit le Secrétaire auprès de celui que Valori nomme « ce Seigneur ». Nous voyons ainsi poindre une nuance dans les rapports entre Machiavel et les citoyens florentins de premier plan. Valori, en décrivant son intervention, déclare : « j'ai en vérité largement payé ma dette envers vous ». Valori est plus fortuné et mieux né, mais il a de toute évidence dû solliciter et obtenir une aide du Secrétaire. Il semble d'ailleurs avoir été membre de la Seigneurie à cette époque, puisqu'il déclare à Machiavel devoir faire face à l'opposition de certains de ses collègues pour faire obtenir un désir de Machiavel⁸⁵³. Leur complicité dut s'accroître encore lors de la deuxième légation de Machiavel en France, début 1504, où il rejoignit Valori. Toutefois, leur relation ne semble pas pouvoir être décrite par une hiérarchie établie, mais plutôt par des échanges de services. Tout amicale que soit leur relation, on ne saurait donc la décrire par une gratuité à la Montaigne⁸⁵⁴. Bien au contraire, cette amitié doit se vérifier dans les faits, et être entretenue soigneusement en rapportant les actes qui l'entretiennent. Les deux compères ne présentent visiblement pas la délicate discrétion, la subtile suggestion. Valori conclut ainsi une de ses missives : « comptez sur moi comme votre homme autant que

⁸⁵¹ Lettre de Valori à Machiavel du 30 octobre 1501, *Till*, tome I, p. 161.

⁸⁵² Lettre de Valori à Machiavel du 30 octobre 1501, *Till*, tome I, p. 198.

⁸⁵³ Lettre de Valori à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 219.

⁸⁵⁴ Montaigne, *Les Essais*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 2007, « De l'amitié », livre I, chapitre XXVII, pp. 189-201.

personne en cette cité. »⁸⁵⁵ Une telle insistance pourrait sembler lourde, si elle n'était très largement partagée chez Biagio et pour presque tous les correspondants de Machiavel dès lors qu'ils sont satisfaits de lui ou de la situation. Nous avons clairement affaire à une forme de naïveté qui atteste du caractère finalement fortuit de ces amitiés.

En 1502, Valori continue d'informer Machiavel du succès général de ses lettres⁸⁵⁶, en particulier auprès de Soderini⁸⁵⁷. En 1505, il écrit au Secrétaire pour indiquer qu'il n'a pas tergiversé pour insister sur la nécessité de sa présence en France auprès de la Seigneurie et du Gonfalonier, au vu des qualités nécessaires à la mission⁸⁵⁸. Par la suite, nous n'avons pas de traces de leur correspondance. Pourtant, Valori ne cesse pas d'avoir un rôle de premier plan dans la République florentine. Il est même un des trois citoyens mandatés par Soderini, en tant qu'orateur, pour négocier une ultime alliance entre les Soderini et les Médicis⁸⁵⁹. Julien de Médicis le cite dans la même liste de suspects arrêtés que Machiavel et Tosinghi⁸⁶⁰, en tant que simples conseillers des deux principaux instigateurs⁸⁶¹. L'amitié des deux hommes était clairement de notoriété publique, ainsi que leur appartenance au parti républicain. Cela cimenter leur relation, mélange finalement curieux d'engagements réciproques, d'entraide et d'estime qu'il est assez difficile, à l'aune de la seule correspondance, de qualifier du terme d'amitié au sens moderne. De fait, comme pour le Cardinal Soderini, Valori est le parrain d'un des enfants de Machiavel, le dernier⁸⁶². Félix Gilbert, à la suite de Ridolfi⁸⁶³, n'hésite pas à considérer qu'ils furent proches toute leur vie, même après 1512 alors qu'aucune trace de correspondance ne demeure⁸⁶⁴. Il appuie

⁸⁵⁵ Lettre de Niccolò Valori à Machiavel du 11 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 198.

⁸⁵⁶ Voir la lettre de Niccolò Valori à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 219.

⁸⁵⁷ Lettre de Niccolò Valori à Machiavel du 21 octobre 1502, corrigée au 31 octobre par Vivanti, *Till*, tome I, p. 218.

⁸⁵⁸ Lettre de Niccolò Valori à Machiavel du 12 janvier 1505, corrigée au 22 janvier par Vivanti, *Till*, tome I, p. 454.

⁸⁵⁹ Cette fonction d'orateur est attestée par la lettre de Bernardo da Bibbiena à son frère Piero à Venise du 6 septembre 1512, *Till*, tome II, p. 311, qui indique qu'il était « en charge du temps du Gonfalonier ».

⁸⁶⁰ Lettre de Julien de Médicis à Piero da Bibbiena à Venise du 19 février 1513, *Till*, tome II, p. 328.

⁸⁶¹ Lettre de Julien de Médicis à Piero da Bibbiena à Venise du 7 mars 1513, *Till*, tome II, pp. 328-329.

⁸⁶² Lettre de Valori à Machiavel du 12 janvier 1505, *Till*, tome I, p. 454 : « moi qui rêvait que ce parrainage allait accroître notre amitié – si elle pouvait être accrue, – j'ai l'impression que nous l'avons rompue ! » et Gilbert, F., « Guicciardini, Machiavelli, Valori on Lorenzo Magnifico », in *Renaissance News*, Vol. 11, N°2 (Summer, 1958), pp. 107-114, anecdote citée p. 111.

⁸⁶³ Felix Gilbert renvoie à l'index des noms de l'édition italienne de cette biographie, puisque l'édition anglaise, qui en comporte un également, est postérieure à son article. En l'absence d'un tel outil dans l'édition française, nous nous permettons d'indiquer ici les pages de référence : Ridolfi R., *Machiavel, Op. cit.*, pp. 77, 104-106, 112 et 176.

⁸⁶⁴ Gilbert, F., « Guicciardini, Machiavelli, Valori on Lorenzo Magnifico », art. cit., p. 111.

sa comparaison des trois vies de Laurent le Magnifique par Guichardin, Machiavel et Valori de leur nécessaire proximité au vu du contexte de la société florentine⁸⁶⁵.

b) Les amis

Nous possédons d'autres résultats visibles encore des liens qui unissent Machiavel à l'oligarchie républicaine florentine, cette fois plus centrés sur la seule amitié. Outre celle déjà évoquée et assez solide qui le lie jusqu'en 1512 à Valori, la correspondance de cette époque montre d'autres grands personnages très liés au Secrétaire. Ainsi, il nous reste cinq lettres de Filippo Casavecchia. Les trois dernières⁸⁶⁶ poussent Machiavel à venir le rejoindre à la campagne pour fêter la victoire sur Pise et féliciter le Secrétaire qui en a été « la cheville ouvrière pour la plus grande part », comme l'affirme la première⁸⁶⁷. Dans celle-ci, Casavecchia tresse des louanges tellement dithyrambiques à Machiavel qu'elles posent problème : « je ne crois pas que votre philosophie soit jamais admise par tout le monde, par les fous comme par les sages ; mais le peu qu'il y en a lui suffit, vous me comprenez bien, quoiqu'elle ne présente pas ainsi une aussi belle apparence. » Selon cet extrait, Machiavel aurait une déjà une philosophie singulière pour ses contemporains et amis. Or cette dernière aurait eu un lien avec la prise de Pise. Nous reviendrons plus avant sur ce point, que nous pensons lié à la création de la Milice, au rôle que cette dernière a joué dans la victoire et aux intentions de Machiavel à travers cette institution.

Ces trois lettres marquent l'amitié qui régnait entre les deux hommes, mais posent ouvertement la question du statut de l'amitié dans cette joyeuse bande. En effet, l'effet d'euphorie presque délirante⁸⁶⁸ qui se dégage de ces trois lettres tend à nous faire penser qu'il s'agit là d'une réaction fortement contingente. Filippo nous donne sa réponse dans sa première lettre à Machiavel, datée du 30 juillet 1507⁸⁶⁹. Son tour est assez humoristique, puisqu'elle part d'un vieil homme qui se plaint d'être dérangé par les jeunes pour des questions sans réponse. Une fois cet exorde franchi, Casavecchia tranche le problème : il

⁸⁶⁵ Gilbert, F., « Guicciardini, Machiavelli, Valori on Lorenzo Magnifico », *Ibid.*, pp. 107-114, en particulier en bas de la p. 110.

⁸⁶⁶ Lettres de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, du 7 juillet corrigée en 2 juillet par Vivanti et du 25 juillet, *Till*, tome II, p. 177, p. 178 et pp. 178-179.

⁸⁶⁷ Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 17 juin 1509, *Till*, tome II, p. 177.

⁸⁶⁸ Filippo déclare dans cette lettre, entre autre, s'être « laisser aller par terre » dans la joie consécutive à la prise de Pise, *Till*, p. 177.

⁸⁶⁹ Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 30 juillet 1507, *Till*, tome II, pp. 84-85.

estime que l'amitié est la cause de la ruine des cités, parce qu'il se transforme en son contraire par « la marche du temps », comme toute chose. Il donne ainsi de nombreux exemples, antiques et modernes, et conclut qu'une amitié trop forte entre grands produisant son effet contraire et entraînant la ruine de la cité, il vaut mieux pratiquer une amitié bornée par « la modération et la civilité ». Ainsi, l'amitié durera plus longtemps et évitera « suspicions et jalousies telles qu'elles ont coutume de naître en semblable cité. »⁸⁷⁰

Cette lettre au ton volontairement paradoxal, emploie bien entendu le terme d'amitié dans deux sens différents, qui s'appliquent à deux types d'hommes différents, et à deux types de régimes politiques différents. L'amitié condamnée est celle des grands, chez qui elle est excessive et trop intime. Elle tend à la ruine de la cité puisque tout y dépend du Prince. Par conséquent, ce qui l'ébranle personnellement secoue l'État entier et le déséquilibre. Par opposition, l'amitié entre citoyens égaux et modérés d'une république peut durer davantage, puisque rien ne la pousse à être excessive et que ces conséquences ont moins d'importance pour l'État. A ce républicanisme suggéré, Machiavel semble avoir fait une réponse sur la cupidité humaine, sans frein. En effet, la seconde lettre de Casavecchia indique : « j'apprends par vous que l'homme ne se contente nullement en aucun rang qu'il parvienne, tant spirituel que temporel ; ». ⁸⁷¹ La discussion ne se poursuit pas et le rédacteur de la lettre passe à un registre plus comique, se plaignant de la « scélératesse de la fortune ». On voit ici d'une part que des échanges existaient entre Machiavel et les aristocrates florentins et que ces derniers étaient l'occasion de jeux d'esprit et d'érudition comme de morale. Malheureusement, ces échanges sont perdus et ces quelques échantillons se laissent difficilement exploiter. Néanmoins, ils témoignent de l'existence d'une facette plus mondaine de Machiavel et de son insertion dans des cercles lettrés et aristocratiques. Sa capacité à échanger dans le registre d'une correspondance à la fois familière et érudite prouve une fois de plus que l'homme maniait l'art de la communication avec une grande virtuosité.

Les relations de Machiavel avec Roberto Acciaiuoli sont de natures bien différentes, et témoignent d'une véritable amitié, ou à tout le moins, d'un compagnonnage toute leur vie durant. De fait, Roberto Acciaiuoli écrit à personnellement à Machiavel dès le 4 janvier

⁸⁷⁰ Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 30 juillet 1507, *Tll*, tome II, p. 85.

⁸⁷¹ Lettre de Filippo Casavecchia à Machiavel du 22 septembre 1507, *Tll*, tome II, p. 86.

1500⁸⁷². Il est à cette époque orateur de la République auprès du Saint Siège, et entame sa lettre en excusant Machiavel qui s'est plaint, de toute évidence, de ne pouvoir écrire plus souvent faute de temps⁸⁷³. Les deux hommes sont donc déjà en correspondance alors que Machiavel vient tout juste d'être nommé à la Chancellerie. On peut supposer que, avec Pier Francesco Tosinchi, Nicolo Valori et d'autres nous avons un noyau de républicains dont Machiavel faisait sans doute partie et qui lève en partie le mystère de son élection à la seconde Chancellerie. Les caractères principaux de la correspondance entre le Secrétaire et Acciaiuoli consistent dans une vraie complicité et familiarité qui dure toute leur vie. En effet, outre des écrits en lien direct avec la situation politique florentine⁸⁷⁴, ce dernier donne des marques de familiarité et de confiance qui vont bien au-delà : d'une part, il écrit à Machiavel au sujet de maîtresses et de soirées communes⁸⁷⁵ et d'autre part, il enjoint même à Machiavel de tenter de manœuvrer la Seigneurie⁸⁷⁶. Ainsi, au sujet des tergiversations florentines au sujet du choix d'un condottiere, il écrit : « si vous pouviez adroitement leur faire toucher du doigt ce que ce gâchis et ces erreurs coûtent chez nous à chacun, ce ne serait pas hors de propos, car je ne peux pas et je ne dois pas pour ma part leur donner de conseils. »⁸⁷⁷

Roberto Acciaiuoli se comporte donc véritablement en familier et ami de Machiavel. Il lui donne du « Très cher compère »⁸⁷⁸, lui reconnaît une influence importante dans l'appareil d'État florentin et lui voue une confiance sans borne. Ses propos vont donc jusqu'à critiquer vertement la Seigneurie fin 1510. Il ne montre donc aucune crainte que Machiavel le dénonce. Sans aucun doute, les deux hommes sont membres du même « parti » républicain, de la même faction et partagent bien des analyses. Ils auront même une légation commune en France, où Machiavel est secrétaire et Acciaiuoli orateur, fin 1511. Mais cela ne justifierait pas une telle confiance. De toute évidence, les deux hommes sont compagnons de plaisirs aussi bien auprès des dames qu'entre amis. La

⁸⁷² Lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 4 janvier 1500, *Till*, tome I, pp. 61-62.

⁸⁷³ Lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 4 janvier 1500, *Till*, tome I, p. 61.

⁸⁷⁴ Lettres de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 4 janvier 1500, *Till*, tome I, pp. 61-62, du 4 décembre 1507, *Till*, tome II, p. 87, du 1 juillet 1508, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. 174, du 7, 10 et 21 octobre 1510, *Till*, tome II, pp. 247-248 et pp. 262-263.

⁸⁷⁵ Lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 7 octobre 1510, *Till*, tome II, pp. 247-248.

⁸⁷⁶ Lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 10 octobre 1510, *Till*, tome II, p. 248 : « Faites-le savoir à qui bon vous semble et finissons-en »

⁸⁷⁷ Lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 21 octobre 1510, *Till*, tome II, p. 262-263

⁸⁷⁸ Lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 10 octobre 1510, *Till*, tome II, p. 248.

même lettre qui évoque les dames nous en dresse d'ailleurs une petite liste, qui désigne leurs amis communs : Filippo Casavecchia, Francesco della Casa et Luigi Guicciardini⁸⁷⁹. Mais la confiance que révèlent ces dernières lettres va au-delà. Elle est justifiée par un écho lointain de 1526 lorsque Machiavel, au soir de sa vie, écrit à François Guichardin que Roberto Acciaiuoli vient de partir⁸⁸⁰. Indiscutablement, leur correspondance témoigne d'une amitié et d'une fréquentation qui aura traversé leurs vies.

Le groupe d'amis qui se retrouvent autour de ces deux compères est attesté par d'autres lettres. Deux de celles que Machiavel a envoyées à Luigi Guicciardini, frère du célèbre François Guichardin, ont été conservées. La première atteste de la « bande joyeuse » et montre, par le souci de la santé de Jacopo, fils de Luigi, à quel point les relations entre eux étaient intimes⁸⁸¹. La seconde⁸⁸², plus que grivoise, suppose une réponse de Luigi à la première puisqu'elle débute par « Marasme complet, Luigi ; ». Elle contient ensuite la célèbre nouvelle de la vieille putain, peut-être inspirée d'une ou plusieurs *Epodes* d'Horace⁸⁸³. Avec l'ensemble des membres de la famille Guicciardini, Machiavel connut ce mélange de sérieux et de joie qu'il affectionnait. Le père, Piero, dans sa lettre du 20 octobre 1502, marque son accord avec les propositions du Secrétaire et atteste de la satisfaction générale que produit sa correspondance⁸⁸⁴. Il est à noter que Piero vouvoie Machiavel et lui répond sans l'avoir auparavant sollicité. Piero Soderini marque également l'existence d'une démarche personnelle du Secrétaire le 14 novembre 1502, puisqu'il rapporte avoir reçu les deux lettres envoyées à titre privé par Machiavel⁸⁸⁵. Sans doute, à cette date, en pleine légation auprès de César Borgia, Machiavel sent-il le besoin à la fois

⁸⁷⁹ cf. la lettre de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 7 octobre 1510, *Tll*, tome II, pp. 247-248.

⁸⁸⁰ Lettre de Machiavel à François Guichardin du 4 avril 1526, *Tll*, tome II, p. 490.

⁸⁸¹ Lettre de Machiavel à Luigi Guicciardini du 20 novembre 1509, *Tll*, tome II, p. 184.

⁸⁸² Lettre de Machiavel à Luigi Guicciardini du 7 décembre 1509, *Tll*, tome II, pp. 194-195.

⁸⁸³ Barincou indique en note 15 du chapitre XII, *Tll*, tome I, p. 563 qu'il pourrait s'agir de la douzième épode. Nous estimons que la huitième peut l'avoir également inspiré. Horace, *Epode*, VIII et XII, in *Odes et Epodes*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, 2^{ème} tirage du 12^{ème} tirage revu et corrigé par J. Hellegouarc'h, Paris, collection des Universités de France, « Belles Lettres », 1992. La confrontation des textes ne témoigne en aucun cas d'un plagia de Machiavel. Seul le thème du dégoût sexuel qu'inspire une vieille femme leur est commun. Là où la poésie d'Horace décrit surtout le désir sexuel effreiné d'aristocrates, la petite nouvelle de Machiavel prend sa saveur de la mise en récit de l'aventure et de la chute. Pour une étude plus littéraire de cette lettre qui s'inscrit visiblement dans le genre de la nouvelle, cf. Basile, B., « Grotteschi Machiavelli », in *Convivium*, XXXIV, 1966, 6, pp. 576-583.

⁸⁸⁴ Lettre de Piero Guicciardini à Machiavel du 20 octobre 1502, *Tll*, tome I, p. 215.

⁸⁸⁵ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 14 novembre 1502, *Tll*, tome I, pp. 248-249.

de s'assurer des résultats de sa légation et de profiter des avis positifs envoyés par le chef de la Chancellerie lui-même⁸⁸⁶ pour commencer à se créer un cercle de « patrons ».

Loin des frasques des années 1510, Luigi est même cité par Vettori comme « le plus expérimenté » lorsqu'il prend la parole dans une *pratica* en 1526⁸⁸⁷. De fait, la correspondance et les rapports entre François Guichardin et Machiavel commencent avec son frère Luigi, son neveu Jacopo et leur père Piero. Indubitablement, ils ont entre eux des liens très forts dès cette période. La preuve la plus évidente de la proximité des deux familles réside dans le *Dialogo sul reggimento di Firenze*, de Guichardin. Ce dialogue fictif, écrit entre 1521 et 1525⁸⁸⁸, a pour caractéristique de s'être déroulé alors que l'auteur aurait eu onze ans et, surtout, le père de l'auteur, Piero Guicciardini, y présente « les thèses de Machiavel sur le gouvernement romain ! »⁸⁸⁹ Les commentateurs pensent qu'il s'agit là d'un clin d'œil malicieux de Guichardin⁸⁹⁰ mais nous pensons pour notre part qu'il ne s'agit pas seulement de cela. Sans doute, en faisant de son père le porte-parole de Machiavel, François Guichardin mêle plusieurs intentions. D'une part, c'est certain, il fait une plaisanterie à propos de Machiavel avec lequel il vient de renouer et qu'il vient d'emmenner dans sa campagne militaire contre les troupes mutinées de Charles Quint. D'autre part, il ne se permettrait pas ce tour s'il n'avait aucune vraisemblance. Sans doute, Piero et Machiavel étaient en accord sur une certaine vision des Romains, comme modèles à imiter pour la République florentine. On peut supposer que les deux hommes appartenaient à la même faction républicaine non savonarolienne. Enfin, il nous semble adéquat de considérer que Guichardin opte pour une stratégie de distanciation générationnelle. Au fond, Machiavel et son père sont des hommes d'un temps révolu, dont les idées ont échoué. Par ce tour rhétorique, Guichardin, à notre sens, suggère au moins tout cela. Pour notre propos néanmoins, il permet de montrer définitivement le caractère étroit du lien qui unissait Machiavel à la famille Guicciardini.

⁸⁸⁶ Lettre de Marcello Adriani à Machiavel du 7 novembre 1502, *Tll*, tome I, p. 239 : « quant à envoyer là-bas quelqu'un d'autre, on ne sait pas qui pourrait faire mieux que vous notre affaire, et cela à bien des égards. »

⁸⁸⁷ Deuxième lettre de Vettori à Machiavel du 5 août 1526, *Tll*, tome II, p. 503.

⁸⁸⁸ Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Op. cit.*, p. 142 et note 31 pour l'hypothèse de la poursuite de la rédaction du texte jusqu'à 1526/27.

⁸⁸⁹ Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Ibid.*, p. 144.

⁸⁹⁰ Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Idem*, note 36, p. 144.

Le dernier personnage d'importance avec qui Machiavel devient familier et ami est bien entendu Francesco Vettori. Les relations entre les deux hommes sont bien connues et ont inspiré bien des commentaires⁸⁹¹. Il est maintenant bien acquis et documenté que les deux hommes se rencontrent lors d'une légation auprès de l'Empereur début 1508. Arguant du déroulement de la mission, Rosemary Devonshire Jones entend conclure que Vettori en fut le chef véritable⁸⁹². Nous pensons plutôt qu'il faut souligner l'accord des deux hommes : l'affirmation de Vettori : « mais c'est que j'ai l'impression lorsque je vous écris, de m'entretenir avec moi-même »⁸⁹³, au soir de la vie de Machiavel, indique une confraternité intellectuelle trop profonde pour que les qualités de Vettori, d'ailleurs immédiatement reconnues par Machiavel⁸⁹⁴, le poussent à revendiquer une supériorité hiérarchique déjà factuelle. Du point de vue personnel, la lettre de Vettori à Machiavel du 3 août 1510⁸⁹⁵ fait conclure unanimement à une amitié solide entre les deux hommes⁸⁹⁶, forcément liée à cette légation, prélude au déploiement que caractérise leur correspondance jusqu'à la mort de Machiavel. Dans le cas de Vettori, la différence sociale d'origine est importante, et pourtant, très vite, les deux hommes sont très liés. De toute évidence, Vettori fut charmé par les capacités de Machiavel et leur correspondance d'après 1513 marque un enthousiasme toujours renouvelé de l'aristocrate pour l'expertise du Secrétaire. Comme Guichardin à partir de 1521, Vettori tente visiblement d'imprimer une égalité de ton malgré l'inégalité sociale et malgré les vicissitudes de la fortune. Avant 1512, leur travail les amène visiblement à se fréquenter assidument et leur amitié, déjà réelle, n'a pas été confrontée à l'adversité.

On peut relever plusieurs caractéristiques communes aux amitiés de Machiavel avec ces aristocrates florentins. Tous sont, peu ou prou, républicains comme lui, partagent son engagement et le reconnaissent pour cela. Tous dépassent cet engagement par une familiarité qui permet à Machiavel de rentrer dans des cercles restreints, qui ne sont pas

⁸⁹¹ Najemy, J., *Between Friends*, *Op. cit.*

⁸⁹² Devonshire Jones, R., « Some observations on the relations between Francesco Vettori and Niccolò Machiavelli during the embassy to Maximilian I », in *Italian Studies*, XXIII, 1968, pp. 93-113, en particulier ses conclusions p. 110.

⁸⁹³ Lettre de Vettori à Machiavel du 24 août 1526, *Till*, tome II, p. 507.

⁸⁹⁴ Lettre de Machiavel à Piero Soderini du 17 février 1508, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 172-173, traduite en annexe 3 E), pp. 543-544.

⁸⁹⁵ Lettre de Vettori à Machiavel du 3 août 1510, *Till*, tome II, pp. 222-223.

⁸⁹⁶ Cf. Najemy, J., *Between Friends*, *Op. cit.*, pp. 82-83 et Devonshire Jones, R., *Francesco Vettori, Florentine Citizen and Medici Servant*, London, The Athlone Press of the University of London, 1972, pp. 38-39.

accessibles à Biagio ou Vespucci, par exemple. Machiavel, indiscutablement, est reconnu par ses amis comme un esprit singulier et original, un penseur. Enfin, tous font preuve de bel esprit et se reconnaissent par ce biais. Erudition, capacité de discourir sur un thème « à l'antique », capacité de narrer des « nouvelles plaisantes » ou de jouer des tours à plus petit que soi, tous ces éléments sont partagés par les membres du groupe élargi à Giovanbatista Soderini et sans doute à quelques autres personnages dont nous n'avons pas de traces. Dans ce cadre, Machiavel est clairement un élément singulier. Par sa naissance, il n'est pas des leurs et il le paiera cher après sa chute⁸⁹⁷. Par son esprit, il est un de leurs leaders. Du point de vue de la situation d'énonciation, Machiavel doit faire preuve, sur toute cette période, d'audace et de tact. S'il est permis d'imaginer qu'il était déjà introduit dans ces milieux puisqu'on ne peut supposer qu'il fut élu à sa charge sans soutien, on doit néanmoins mesurer le caractère exceptionnel de l'effort que dut accomplir cet homme pour sortir de sa condition. Aucun autre membre de la Chancellerie, les premiers chanceliers exceptés puisque choisis pour leur humanisme et leur érudition, ne semble s'être ainsi imposé. Nous apportons toutefois à cet ensemble une nuance de poids : après 1513, seul Vettori semble réellement se préoccuper de Machiavel. La disgrâce du Secrétaire auprès des Médicis se double de la fin de la joyeuse bande : « Le groupe que vous savez est entièrement à la débandade : il n'y a plus de pigeonier pour nous rassembler et chacun de ses boute-en-train a eu son petit grain de déraison. »⁸⁹⁸

Les membres, par trop républicains, eurent maille à partir avec le nouveau régime. Il faut noter que dans l'état actuel des recherches historiques, il est difficile de savoir si les amitiés de Machiavel se sont poursuivies après 1513. En effet, nous n'avons plus de correspondance avec ses anciens collègues de bureau ni avec nombre de membres de la bande d'amis. Néanmoins, cette correspondance était liée aux missions des uns et des autres en-dehors de la Cité. Dès lors que tous se retrouvent hors du champ de l'exercice des responsabilités politiques, astreints à résidence pour les moins fortunés et en exil pour les autres, les traces écrites de leur amitié peuvent disparaître. On peut toutefois considérer que les *Orti Oricellari* forment un prolongement à cette socialisation de Machiavel, même si elle se fait sur un modèle différent, beaucoup plus centré sur

⁸⁹⁷ Comme le rappelle avec tact Guichardin dans sa lettre à Machiavel du 18 mai 1521, *Till*, tome II, p. 449.

⁸⁹⁸ Lettre de Machiavel à Vettori du 16 avril 1513, *Till*, tome II, p. 336.

l'érudition et la respectabilité sociale⁸⁹⁹. Sur ce point, on peut constater qu'à nouveau l'amitié et l'engagement républicain se retrouvent. C'est sans doute là le point le plus important de la vie privée du Secrétaire. De notre point de vue, cela confirme le rôle d'acteur réseau de Machiavel. Le Secrétaire, dans sa vie privée comme dans sa vie publique, s'engage et milite, choisit ses amis et ses pairs en accord avec son projet politique. Il essaya certes d'élargir ce champ, mais sans grand succès, ce que nous attribuons d'abord à la trop grande force de son engagement.

3) *Les Salviati, les limites du patronage*

Machiavel ne fut pas unanimement apprécié, notamment par les Grands. La famille Salviati, avec laquelle il tint également une correspondance, ne fit pas partie de la « joyeuse bande » et s'opposa même à lui, au moins en partie. Les Salviati étaient parmi les principaux des Grands. Leurs archives privées furent conservées et font l'objet d'enquêtes historiques particulières.⁹⁰⁰ Le premier correspondant de Machiavel, Iacopo, était marié à la fille aînée de Laurent le Magnifique⁹⁰¹. Avant de succéder au Secrétaire comme Ambassadeur auprès de César Borgia, il répond favorablement à une demande financière de Machiavel « comme je désire vous faire plaisir ». En outre, il conclut sa courte missive par : « Quant aux nouvelles, j'accepte votre décision et vous en loue. » Cet ensemble est un peu court pour gloser sur leurs rapports, d'autant que tous deux ne communiqueront plus et que Machiavel n'évoquera plus ce membre de la famille. Toutefois, cet envoi montre que les Grands, ici banquiers, n'hésitent pas à l'aider et que ce dernier les connaît suffisamment pour leur demander une intervention. Cela confirme l'hypothèse que, par sa position dans l'appareil bureaucratique florentin, le Secrétaire a accès à toutes les ressources humaines que peut procurer la République. Ainsi, malgré son appartenance au parti républicain, il peut demander à un des chefs des « *ottimati* » un service personnel. Salviati, proche du gouvernement à ce moment-là, répond favorablement à cette requête.

L'échange de services aurait pu être le prélude à une relation plus amicale, sur le modèle des précédentes que nous avons étudiées. Par la suite, la correspondance se poursuit avec

⁸⁹⁹ Gilbert, F., « Bernardo Rucellai », art. cit., pp.101-131.

⁹⁰⁰ Hurtubise, P., « Le cas des archives Salviati », art. cit., pages 153-167.

⁹⁰¹ Cf. Vivanti, C., note 1 de la lettre de Iacopo Salviati à Machiavel du 27 octobre 1502 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. 59, p. 1479.

Alamanno Salviati. Ce dernier, qui sera dédicataire de la *Première Décennale*, lui envoie une lettre fort cordiale pour le féliciter de son action auprès du Valentinois et l'assurer de sa reconduction à la tête de la Seconde Chancellerie le 23 décembre 1502⁹⁰². Machiavel va même jusqu'à dédicacer la *Première Décennale* à Alamanno Salviati. Il le fait de telle manière, d'ailleurs, que son écrit semble avoir été réclamé par ce dernier : « Lisez, Alamanno, puisque vous le demandez, » ce qui suggère une fréquentation entre les deux hommes. Une réelle correspondance, dont nous n'avons aucune trace, devrait en porter la preuve. On peut donc supposer qu'il s'agit là d'une dédicace de pure politique. Machiavel était ainsi estimé par les Salviati. Il ne tenait sans doute pas à apparaître comme le client et la chose des Soderini et cherchait à se ménager d'autres amitiés. Il agissait peut-être conformément aux vœux de ces derniers dans l'idée d'unir les factions de la cité florentine. Les hypothèses sont nombreuses, mais la lettre de Biagio du 6 octobre 1506⁹⁰³ semble montrer que Machiavel souhaitait sans doute leur amitié et se leurrait à ce sujet. Lorsque les Salviati s'opposèrent aux Soderini, Machiavel en fit les frais et se vit brocarder publiquement, encore que dans un contexte non officiel. Alamanno Salviati aurait en effet assuré, d'après Biagio : « depuis que je suis des Dix, je n'ai jamais donné aucune mission à ce ribaud-là » et aurait sans doute tenu d'autres propos du même genre⁹⁰⁴. Le passage en question est chiffré et Biagio conclut même par un post-scriptum demandant le silence sur ce point précis de la lettre⁹⁰⁵. Mais il indique à Machiavel : « Prenez-en bien note, au cas où vous n'auriez pas déjà été suffisamment éclairé sur ses sentiments à votre égard. »⁹⁰⁶ De toute évidence, la dédicace de Machiavel n'avait pas atteint son but du point de vue de Biagio.

La dernière lettre d'Alamanno, du 4 octobre 1509, témoigne toutefois de la bienveillance retrouvée des Salviati. Suite à la prise de Pise, et à l'éclat de l'étoile de Machiavel, à l'enthousiasme du moment et peut-être aussi à un ralliement aux Soderini ou à un besoin de temporiser ou de se rapprocher. Salviati signe : « Tuo Alamanno Salviati », donne du

⁹⁰² Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 23 décembre 1502, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 78-79. Le ton cordial de la lettre et les rapports entre Machiavel et les « ottimati » est souligné par Vivanti en note 5 de la page 79, p. 1484.

⁹⁰³ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, pp. 53-54. [ribaldo], Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 145.

⁹⁰⁴ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, pp. 53-54.

⁹⁰⁵ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, pp. 54.

⁹⁰⁶ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, pp. 53.

« carissimo Nicolo », veut le serrer sur son cœur et « resto obligatissimo »⁹⁰⁷. Cette lettre donne une suite positive à l'envoi précédent de Machiavel, qui constitue un exercice de virtuosité politique exceptionnel adressé gratuitement à celui qui fut un des commissaires de l'armée florentine lors de la prise de Pise⁹⁰⁸. Dans ce contexte exalté, les deux adversaires politiques trouvent, par leurs mérites respectifs, l'occasion d'un début de familiarité.

Il est donc difficile de conclure sur les relations entre les deux hommes. Comme le souligne Corrado Vivanti, l'opposition des Salviati aux Soderini entraîna sans doute des propos blessants comme ceux rapportés par Biagio⁹⁰⁹. Toutefois, il est possible que leur acrimonie vienne également du fait que les qualités indiscutables du Secrétaire leur échappent, et qu'il ne soit pas leur client attiré. Dans les jeux complexes d'amitiés, de patronage et de clientélisme, les Salviati auraient sans doute volontiers apprécié la présence de Machiavel à leurs côtés. Toutefois, sa fidélité à la République et aux Soderini, son appartenance au parti républicain contre la restauration de l'oligarchie ou le retour des Médicis, en faisait un adversaire politique redoutable. On voit ici que le clientélisme et les approches séductrices eurent lieu des deux côtés, en fonction des circonstances. Machiavel, d'abord, tente de se concilier un *optimates* dans la première partie de sa carrière, lorsque sa position n'est pas encore totalement établie. Ce dernier envoie une fin de non-recevoir. Puis, à la suite de leur succès conjoint sous les murs de Pise, Salviati le reconnaît et lui rend la pareille. Au fond, à défaut d'un soutien impossible, tous deux ont obtenu une sorte de « paix armée » faite au minimum d'une appréciation de leurs pouvoirs de nuisance réciproques.

L'épilogue de cette correspondance se situe lorsque le cardinal Giovanni Salviati, frère de Iacopo, félicite Machiavel de son *Art de la Guerre* le 6 septembre 1521⁹¹⁰. De fait, le retour en grâce de Machiavel auprès des Médicis lui permet de renouer avec les Salviati, comme

⁹⁰⁷ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 200-201. Cf. la traduction en annexe 3 F) pp. 545-554.

⁹⁰⁸ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 195-199, traduite en annexe 3 F) pp. 545-554 et cf. l'édition du texte et son commentaire : Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo », art.cit., pp. 825- 854.

⁹⁰⁹ Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, note 9 de la page 145, p. 1511. Il renvoie à Sasso, Niccolo *Machiavelli, I. Il pensiero politico*, pp. 166-167 sur l'opposition entre les Salviati et les Soderini à l'occasion de la dédicace des *Décennales* et des propos rapportés par la lettre de Biagio.

⁹¹⁰ Lettre de Giovanni Salviati à Machiavel du 6 septembre 1521, *Till*, tome II, p. 452.

le prouve la lettre de Iacopo qui lui fait part de son soutien pour obtenir une charge officielle, malgré un échec tout récent⁹¹¹. Il nous semble donc que cette correspondance entre Machiavel et les Salviati nous éclaire sur l'ensemble des relations épistolaires. De toute évidence, on ne se froisse pas par lettre à cette époque. On se complimente, on se séduit autant que possible, on montre des familiarités plus ou moins réelles. Ces lettres de Machiavel ont donc pour fonction première d'assurer un lien social avec des personnages plus puissants que soi. Pour ses correspondants aristocrates, elles permettent de jauger de la déférence et des intentions de leurs clients, réels ou potentiels. En ce sens, elles retrouvent l'organisation que nous avons décelée entre Machiavel et ses collègues de bureau. Avec les Salviati, le déséquilibre est constant mais nuancé. Au départ, Machiavel se signale à eux et tente de rentrer dans leurs bonnes grâces. Ensuite, auréolé de ses succès, il reçoit d'eux remerciements et protestations d'amitié. Lors de sa traversée du désert, ils disparaissent bien évidemment de son horizon pour réapparaître dès lors que lui-même retrouve le chemin d'activité politique parallèle à la leur. Contrairement aux autres correspondants, amis déclarés ou collègues, la relation épistolaire avec les Salviati montre leur importance au cœur de l'État florentin et le cas qu'ils font de Machiavel. Sans jamais verser dans le clientélisme, le patronage ou l'amitié, ils tentent de tirer chacun le plus possible de l'autre, tout en gardant prudemment leurs distances. Il est remarquable tout de même qu'à l'issue de toutes ces démarches réparties sur plus de 25 ans, rien de concret n'ait jamais abouti. Il s'agit véritablement de relations de pouvoir entre politiques. A la lumière de celles-ci et de la franchise de Filippo Casavecchia, il faut donc évaluer avec des nuances la réalité des amitiés machiavéliennes.

Cette partie de la correspondance nous montre donc un autre Machiavel, différent de celui qui assume sa famille et amuse et gère ses collègues de bureau. Elle conforte le jugement souvent émis par ses biographes d'un homme très agréable, enjoué et apprécié de ses amis. La vie privée turbulente de Machiavel et ses aventures ultérieures avec la Barbara, par exemple, ne sont donc pas, loin s'en faut, sans précédents du temps de son activité. Mais cette correspondance atteste également la présence, au moins dès 1507, d'une pensée originale chez le Secrétaire. Ses amis ne l'apprécient pas seulement pour ses bons mots et pour sa compagnie dans les beuveries. Il est aussi l'homme des idées

⁹¹¹ Lettre de Iacopo Salviati à Machiavel du 5 novembre 1526, *Till*, tome II, p. 515.

étranges, bizarres, peut-être même choquantes. L'hypothèse selon laquelle une bonne partie de la pensée machiavélienne est en gestation pendant son activité semble donc irréfragable. Nous pensons qu'il est possible d'en reconstituer certains éléments, en comparant finement cette correspondance aux autres écrits de Machiavel à cette époque, et à ses actions politiques avérées.

D) Premières conclusions : le clientélisme et l'insertion sociale forment l'horizon principal de la correspondance familière autour de Machiavel

Au terme de cette étude, nous avons évalué les lettres familières que Machiavel a reçues et envoyées avant la fin de 1512. La vue d'ensemble que nous pouvons porter sur leur contenu se dégage assez aisément. Dans toute sa correspondance, le Secrétaire montre sa participation au clientélisme propre à sa cité. Ses rapports avec sa famille sont marqués du souci du patrimoine commun. L'établissement de Totto dans des charges ecclésiastiques aussi lucratives que possible occupe l'essentiel des propos échangés entre les deux frères. Ses collègues de bureau ont avec lui une démarche qui porte également sur l'intérêt. De toute évidence, ils le renseignent, mais ils le secondent également dans ses demandes de subsides et lui envoient des marques régulières de déférence. Machiavel, en tant que rouage essentiel de l'administration et de la politique de la République florentine, est reconnu comme tel par ses collègues. Ils attendent en retour des marques d'estime et d'intérêt, mais aussi des avantages plus matériels et concrets.

Avec les grands personnages de l'État florentin, l'attitude est toutefois renversée : au moins jusqu'en 1506 Machiavel cherche de toute évidence des patrons, susceptibles de lui assurer sa place à la Chancellerie et de lui permettre de rayonner dans la société. Toutefois, ses rapports avec eux vont évoluer. Alors qu'au départ il n'est qu'un grand commis de l'État, il est très rapidement reconnu comme intellectuel, homme d'action et républicain engagé. Dès lors, les compliments pleuvent. Avec son ascension sous la bénédiction des Soderini et sa participation à la prise de Pise en 1509, il devient l'homme en vue du moment et, cette fois, c'est lui qui est courtoisé. Finalement, on peut constater que toute cette correspondance porte le sceau de l'intérêt, bien plus que celui de l'amitié

ou des sentiments. Or, pour l'ensemble des correspondants, ce lien matériel et utilitaire n'a aucune connotation péjorative. Il est normal, naturel. Il faut souligner qu'outre le fait qu'il y a une logique à estimer qu'un lien matériellement fondé est plus sûr qu'un lien immatériel prétendument inscrit dans le cœur, les temps de la République florentine sont particulièrement difficiles. Il est donc, pour chacun, de la plus grande urgence de s'assurer à l'égard de lendemains que nul ne peut déchiffrer. L'isolement de Florence au sein de la Péninsule italienne ainsi que son alliance avec le lointain Roi de France alors que Rome, l'Empire et la puissance espagnole montante à partir de la domination du royaume de Naples, renforcent encore le caractère indéchiffrable des temps et donc la nécessité de tisser un réseau de connaissances protectrices.

La meilleure preuve de la nature intéressée de tous ces rapports reste leur effondrement une fois les Médicis revenus au pouvoir. Dès lors, Machiavel ne correspond plus ni avec Biagio, ni avec aucun de ses collègues, ni avec les Soderini, ni avec la joyeuse bande, ni avec les figures importantes de la vie politique florentine. Son isolement n'est certes pas total, mais sa mise à l'écart et la chute de sa position font que ses relations n'ont plus aucun intérêt à communiquer avec lui, et lui avec elles. En ce sens, la thèse de Najemy concernant les lettres de Machiavel à Vettori entre 1513 et 1515 se vérifie par leur caractère unique. Il faut souligner que seul Vettori ose encore s'adresser à Machiavel et que ce dernier témoigne dans ses lettres d'un isolement qui n'est pas seulement épistolaire. Là où l'amitié pourrait pousser à écrire ses malheurs, comme Machiavel et Vettori le font volontiers, le clientélisme cesse *de facto*. Le Secrétaire n'en est d'ailleurs pas dupe et ne s'en plaint pas. Sa déception vient plutôt de l'attitude bornée des Médicis, qui refusent de voir en lui un serviteur utile et fiable de l'État. Pour le reste, il sait que cela fait partie du système, du jeu et, s'il n'y avait la pauvreté, il n'aurait rien à redire⁹¹².

L'ensemble de sa correspondance jusqu'à 1512 est donc celle d'un homme qui s'élève dans la hiérarchie sociale à l'aide de ses seules forces : l'intelligence politique, la loyauté envers sa patrie, l'engagement républicain et l'ambition. Car Machiavel est incontestablement un ambitieux, un homme cupide, on dirait aujourd'hui un parvenu. Sa culture et son esprit sont, pendant cette période, entièrement consacrés à sa carrière. On ne saurait dissocier la passion du politique et la volonté de comprendre ses rouages du fait

⁹¹² Cf. Lettre de Machiavel à Vettori du 18 mars 1513, *Tilz*, tome II, p. 332.

que, pour notre auteur, il s'agit non seulement de ce qui lui permet de gagner sa vie, mais aussi d'atteindre un pouvoir inaccessible habituellement au fils d'un petit notaire. A Florence, les nobles, les grands marchands et les banquiers ont toujours monopolisé le pouvoir, la révolte des Ciompi étant mise à part. Or, Nicolas Machiavel arrive à leur niveau, se fait inviter, désirer par eux. Au sortir de la prise de Pise en 1509, il est un acteur politique reconnu. Dès lors, pour les Médicis fin 1512, il est digne d'être exilé, même si sa modeste fortune les contraint à le laisser à l'intérieur du *contado*. Ce n'est donc pas par un malheureux hasard que son patronyme vient tout naturellement dans la bouche d'un homme torturé par le régime pour connaître les noms des membres d'une conjuration. Ce nom est d'ailleurs tellement connu qu'il lui vaut condamnation et torture, malgré son innocence et ses protestations. De fait, Machiavel, partisan bien connu de la République, artisan de son principal et quasiment seul succès, promoteur, inventeur et organisateur d'une force armée indépendante, esprit lucide et engagé, ne peut qu'effrayer des tyrans. Toutefois, sa prudence et son absence dans la vie politique florentine officielle pendant dix ans, ses capacités de littérateur, entrevues et louées avant 1512, lui valent la reconnaissance des Médicis quelques années plus tard.

Ainsi, si Machiavel s'est consacré à la République florentine et à sa patrie pendant toutes ces années, il ne l'a pas fait, comme on pourrait le croire, de manière « romantique », moderne et donc anachronique, c'est-à-dire de manière purement désintéressée. Sur ce point, ses propres paroles et la légende sont à repenser en fonction du contexte dévoilé par ces lettres. Ne sachant rien faire d'autre que penser la politique, Machiavel a lié sa prospérité et son ambition sociale personnelle à sa carrière, puis à ses écrits et exposés aux jardins Rucellai. On l'a vu, toute sa correspondance témoigne de ce double objectif : l'intérêt de l'État et son intérêt propre se confondent. En un sens, une des leçons principales du *Prince*, comme le proclame la préface, n'est pas une vue théorique d'un philosophe éloigné de la réalité. Bien au contraire, la correspondance familière de Machiavel suppose, à tous les niveaux, une implication totale de Machiavel dans une ambition conjointe : sauver sa Patrie en l'élevant et se sauver lui-même en se rendant indispensable. De ce point de vue, on ne saurait comprendre Machiavel comme un courtisan, en particulier comme le conçoit Castiglione. Le Secrétaire, certes, sait plaire. Mais il ne veut pas élever son Prince à la vertu, et, surtout, rien n'indique qu'il ne souhaite

un Prince. Alors que le Courtisan n'existe pas sans la cour du prince, la correspondance de Machiavel témoigne bien plutôt de la naissance du réseau d'influence, divers et varié, propre aux États pluralistes. Sans aller jusqu'à prêter à Machiavel des intentions de communicant politique moderne, il est clair qu'il n'oriente pas ses lettres de manière univoque, mais les adapte aux personnes et aux circonstances, de manière pleinement consciente. La neutralité des Salviati lui importe autant que l'aide de ses collègues, l'amitié temporaire de la joyeuse bande, le patronage des Soderini ou l'estime de Vettori. Ainsi, on peut conclure cet examen en considérant que la correspondance familière de Machiavel se déploie sous le double signe du patronage et du clientélisme d'une part et d'une position d'acteur réseau d'autre part. Machiavel est le patron de sa famille, de ses collègues voire de certains grands personnages lorsqu'il est au faîte de sa puissance. A l'égard de ces derniers, malgré l'apparence familière voire triviale de ses relations, son importance dans l'échiquier politique florentin reste la raison de cette apparente égalité et familiarité. Il est enfin l'obligé des Soderini, leur « laquais » selon le vilain mot qui court sur lui à l'époque. Dans la réalité de l'exercice du pouvoir et de ses fonctions, ce terme est inexact. La considération dont il jouit auprès d'eux lui permet une marge de manœuvre politique bien supérieure à celle de ses fonctions officielles. Mais du point de vue de l'époque, de ses contemporains et même de son propre fait, il est leur client, il dépend d'eux pour s'élever socialement comme pour agir politiquement au profit de sa patrie.

Le clientélisme apparaît donc ici marqué par sa diversité, sa réversibilité, son caractère fondamentalement multiforme, contrairement au système courtisan décrit par Castiglione, régi par un idéal monolithique lié à la structure princière de la Cour. Il serait inexact et anachronique d'affirmer que Machiavel utilise les techniques modernes de communication déployées dans les sociétés démocratiques modernes. Toutefois, et indiscutablement, il exista à Florence entre 1494 et 1512 une sorte d'appel d'air vers un espace public véritable et libre où un esprit aussi clairvoyant que notre auteur put s'épanouir à travers une grande diversité de situations d'écriture. On peut noter d'ailleurs que ce régime florentin fut marqué par des formes troubles de participation politique, où les contemporains ne comprirent pas véritablement ce qui se passait à Florence⁹¹³, pas plus, sans doute, que les

⁹¹³ Ainsi en est-il de César Borgia expliquant à plusieurs reprises à Machiavel et au Cardinal Soderini ne pas pouvoir se fier à ce gouvernement, et ne pas pouvoir le comprendre, mais aussi au Roi de France, énervé

Florentins eux-mêmes, qui crurent vraisemblablement revenir à des formes anciennes et communales de gouvernement. La correspondance de Machiavel illustre cette fusion problématique de la société florentine, son incapacité à comprendre les voies modernes de la représentation politique pour régler le problème fondamental du partage et de l'exercice du pouvoir. Aristocrates et plébéiens s'écrivent, débattent, plaisantent et se reconnaissent. Le phénomène n'est pas forcément nouveau, mais sa singularité chez Machiavel consiste dans le fait que tous ces éléments se produisent en même temps, cela se manifestant pour lui particulièrement autour de 1509. De manière patente, Machiavel emploie cette liberté d'expression en modulant la tonalité et le style de ses lettres, en variant son statut d'émetteur et en sollicitant des interlocuteurs diversifiés. On peut donc affirmer qu'il développe, dans l'ensemble de sa correspondance familière, un art d'écrire qui s'apparente véritablement à un art de la communication, allant parfois jusqu'à un art de la communication politique de la part d'un homme profondément engagé dans les problèmes politiques de son temps, à la manière d'un acteur réseau.

II) Les légations et la correspondance professionnelle, apparition d'un expert sur la scène politique florentine

La structuration de la correspondance de Machiavel jusqu'à la prise de Prato s'établit ainsi si l'on s'appuie sur l'édition Vivanti : Machiavel envoie et reçoit au total 554 lettres. Nous comptons toutes les lettres envoyées de sa main, même signées par un autre, et reçues au titre de la mission à laquelle il participe, même adressées à d'autres. Nous excluons celles où l'ambassadeur en titre émet et reçoit des lettres en son nom propre et lorsque Machiavel fait de même en même temps. Selon cette manière de compter, 264 lettres lui ont été adressées, pour 290 par lui envoyées. Il est délicat de faire une recension fine dans ces différentes missions. En effet, Machiavel est envoyé tantôt seul avec une grande liberté de manœuvre, tantôt avec un égal, tantôt en position de subordonné voire *de factotum* et de secrétaire. Ce total est à comparer avec celui des lettres familières pendant la même période : 19 envoyées et 179 reçues. On le voit au premier abord, l'ensemble

par les tergiversations florentines... On attend une étude historique sur la perception de la République florentine chez les autres états d'Europe.

conservé est beaucoup plus important et l'étude des écrits du Secrétaire ne peut en faire abstraction. La diversité des fonctions remplies par Machiavel traduit un problème politique réel lors de ses nominations, concrètement évoqué lors de la légation auprès de Maximilien en 1508. Les aristocrates s'opposent au départ du Secrétaire et veulent la nomination d'un jeune homme issu de leur milieu : Vettori. Ce dernier est finalement désigné, et il faudra l'astuce d'un complément d'information de Soderini pour lui adjoindre Machiavel. Les biographes et observateurs modernes insistent sur le fait que Soderini tenait à envoyer Machiavel en se fondant sur la confiance qu'il lui vouait. L'opposition aristocratique doit toutefois être réévaluée. Il s'agit moins, à propos de cette mission importante pour l'ensemble de la Cité, de défiance envers Soderini et sa politique, que d'une occasion pour réaffirmer des prérogatives⁹¹⁴. De toute évidence, le Gonfalonier se plaisait à envoyer les membres de la chancellerie plutôt que de jeunes aristocrates. Il considérait sans doute que la qualité de leur travail était supérieure, leur coût moindre et leur fidélité moins sujette à caution⁹¹⁵. La nomination de Machiavel lors de chaque moment de crise prévisible ou en cours avait fini par poser le problème de la compétence politique propre à l'aristocratie. Les ambassades étant considérées comme des occasions d'aguerrir de futurs dirigeants, les grands ne pouvaient se laisser déposséder de telles fonctions sans réagir. N'étant pas membre de l'aristocratie, Machiavel ne put jamais être envoyé en qualité d'ambassadeur. Il n'eut jamais les pouvoirs pour signer un traité et ne put que négocier. Toutefois, ses interlocuteurs ne s'y trompèrent pas. Si César Borgia lui donne du « secrétaire »⁹¹⁶, dans tous les États où il fut mandé, ses interlocuteurs le considérèrent rapidement comme un homme capable, habile et sûr. La légation en France de juillet à novembre 1500 est un modèle du genre : alors que Machiavel ne dispose de rien, pas même d'un titre d'ambassadeur ou d'orateur et que sa mission part de l'énorme contentieux pisan⁹¹⁷, il réussit à maintenir le dialogue, à ne pas rompre et à permettre, par

⁹¹⁴ Cf. Fontana, A., « Les Ambassadeurs après 1494 : la diplomatie et la politique nouvelles », in *Italie 1494, Cahiers de la Renaissance italienne*, 3, Paris, 1995, pp. 142-178, en particulier pp. 166-172.

⁹¹⁵ Ainsi, également, des missions confiées à Biagio, qui finit par en refuser. Cf. Fachard, *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, chapitre II, pp. 14-15.

⁹¹⁶ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 9 octobre 1502, *Tll*, tome I, p. 194 : « Son Excellence me dit : « Tu vois bien, secrétaire, cette lettre... » »

⁹¹⁷ En 1494, lors de la descente française en Italie, les Pisans, sujets florentins, se rebellent et profitent du passage du Roi pour s'émanciper. Le Roi, dans un premier temps, soutien leur requête pour s'apercevoir par la suite de son erreur diplomatique envers Florence, bien plus puissante et son alliée traditionnelle. Dès lors, il tente de convaincre les Pisans, puis d'user de la force. Malheureusement, lors du siège de 1499-1500, les troupes royales, composées de mercenaires suisses et gascons, se mutinent. L'échec est attribué

ce gain de temps, au Roi de se calmer et à la Seigneurie de passer à autre chose. Presque systématiquement, le blâme des hésitations et des tergiversations retombe, dans ses missives, sur la tête de ses maîtres.

Le premier point capital consiste à souligner, avant même une étude de détails, la diversité des missions pour lesquelles le Secrétaire fut envoyé. A chaque fois, les instructions sont précises et émanent de la Seigneurie ou des Dix, ce qui pour nous revient au même, mais elles ne comportent jamais de pouvoir et recommandent presque toujours l'observation et la circonspection. Machiavel, de ce point de vue, doit faire preuve d'un art d'écrire encore plus subtil. Il sait qu'il sera lu par l'ensemble des membres de la Seigneurie, y compris ses collègues. Ainsi, tout Florence, potentiellement, lit ses envois. Il doit donc à la fois émettre les demandes des princes qu'il rencontre, rendre compte fidèlement de la situation sur place et conseiller ce qui lui semble le plus opportun sans toutefois se mettre en avant. De plus, il doit faire preuve de prudence puisqu'il est envoyé dans un État étranger qui peut intercepter ses lettres et le faire révoquer, voire pire puisqu'il n'est pas protégé par un titre officiel d'ambassadeur⁹¹⁸. L'art d'écrire se double ici de l'art de discourir directement avec ses interlocuteurs. De fait, Machiavel rapporte souvent les discussions in extenso et on peut estimer qu'elles sont véridiques puisqu'il est de son intérêt de négociateur de le faire, à la fois vis-à-vis de ses maîtres, mais aussi de l'État interrogé qui peut ouvrir son courrier et écrire de son côté. L'abondance des sources engage le Secrétaire à la fidélité.

Le second point, moins étudié mais tout aussi capital, procède de sa correspondance en tant que Chancelier, dans son bureau florentin. L'édition des *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*⁹¹⁹ permet, outre les documents déjà publiés et traduits en français par Barincou,

aux commissaires florentins par les officiers royaux et à ces derniers par les commissaires. Il semble bien que les mercenaires soient les premiers responsables. Suite à ce désastre militaire et financier, Machiavel, qui assistait les commissaires en tant que secrétaire, est envoyé au Roi pour justifier l'action de Florence. La mission est rapidement beaucoup plus complexe, car la mauvaise foi empêche une explication franche et cette dernière est de toute manière inutile : la question est de savoir ce qui doit être fait. La Seigneurie dès lors tergiverse, ne voulant plus de l'aide française, ne pouvant guère s'en passer et ne voulant à aucun prix l'avouer au Roi, qui voit dans cette opération un moyen de faire payer ses troupes mercenaires par un autre que lui en les maintenant en Italie.

⁹¹⁸ Cf. l'effroi de ses amis suite à Sinigaglia, par exemple la lettre de Biagio à Machiavel du 8 janvier 1503, *Tll*, tome I, p. 294.

⁹¹⁹ Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, in « Scrittori d'Italia », Roma-Bari, 5 volumes de 1971, 1973, 1984 et 1985, couvrant la période allant de 1498 à 1508. Nous renvoyons à la bibliographie pour plus de précisions.

de donner une vue d'ensemble des pratiques quotidiennes du Secrétaire. On peut souligner, avant même leur étude, un premier point d'importance souligné par Christian Bec dans la recension qu'il fit du premier tome de ce travail lorsqu'il fut édité par Fredi Chiappelli et Jean-Jacques Marchand en 1971⁹²⁰ : « les *Scritti di governo* marquent encore un net attachement à l'idéal démocratique tel qu'il se réalise dans les *Pratiche* et les *Consulte* ». ⁹²¹ Il ajoute immédiatement, à titre d'exemple probant, dans sa note 39 page 233, la citation suivante : « [Il che, secondo che ne avvisavi,] volendo noi deliberare et non passare e' termini delle città pubbliche, avemo a noi numero conveniente di cittadini a tale discussione ; » ⁹²² De fait, l'hypothèse d'un espace public à l'intérieur duquel se déploie l'activité du Secrétaire semble se confirmer dès 1498 et ne plus se démentir par la suite.

De ces deux points de vue, la diversité des situations, des discours, des rapports et des lettres engage à nouveau la réflexion sur la formation de Machiavel en tant que communicant et sur sa place dans le réseau politique florentin. Dans ce dédale de titres, de consignes qui parfois évoluent au cours de la mission, étant donné que les commanditaires florentins changent tous les deux mois et que ses missions durent parfois six mois, on ne peut que considérer la virtuosité du Secrétaire capable de changer de registre aussi bien que d'interlocuteur. La clarté du propos et du conseil, la présentation et l'explicitation de la position de l'État visité, l'aptitude à tenir compte des desideratas variables des membres de la Seigneurie le poussent à effectuer toute une série de mises au point qui constituent aussi bien un style, une méthode qu'un type de communication. L'évolution de ses missions montre d'ailleurs la maîtrise de plus en plus grande de ces pratiques ainsi que la place de plus en plus centrale du Secrétaire dans l'organisation du fonctionnement de la Chancellerie. L'apogée de ce mouvement se situe lors de la légation envers Maximilien où Machiavel réussit à travailler main dans la main avec celui qui lui

⁹²⁰ Machiavel, *Legazioni, commissarie, scritti di governo*, Bari, Laterza, 1971, « Scrittori d'Italia », n° 249. Nous n'avons pas pu consulter cette édition, mais avons utilisé celle de Jean-Jacques Marchand, comme indiqué en bibliographie.

⁹²¹ Bec, Christian, *Guerre et politique étrangère dans les mentalités florentines du début du XVIème siècle*, in « Lettere italiane », XXV (1973), p. 233.

⁹²² Le texte de la citation, tel que donné par Christian Bec est le suivant : « ...volendo noi deliberare et non passare e' termini delle città pubbliche, havemo ad noi numero conveniente di ciptadini ad tale discussione ». Nous pensons que les divergences minimes, le « h » de « havemo » et les « d » de « ad », avec la citation donnée par Marchand et que nous avons recopiée sont dues à des latinismes, sauf pour le « p » de ciptadini qui doit être une coquille. La citation que nous donnons appartient à la version de Marchand, tome I des *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, Rome Salerno, 2002, lettre N° 32 du 15 septembre 1498 aux commissaires au camp à Pise, p. 57.

avait été préféré et à s'en faire un ami. A ce moment-là, Vettori écrit par la main de Machiavel et ce dernier confirme à Soderini qu'ils sont tous deux absolument d'accord sur l'imbroglia que constitue cette affaire⁹²³ et il en profite peu après pour faire valoir son expertise auprès d'Alamanno Salviati⁹²⁴.

Dans les premiers temps de sa pratique politique, et jusqu'à l'arrivée du Gonfalonier à la tête de la République, Machiavel est le plus souvent accompagné. Ainsi, lors de la première légation en France de juillet à décembre 1500, il est accompagné par Francesco della Casa jusqu'à ce que ce dernier le laisse seul. Il peut être employé comme secrétaire auprès de commissaires florentins lors de la mission au camp sous Pise du 10 juin au 11 juillet 1500 ou avec un diplomate de haut rang comme Francesco Soderini, évêque de Volterra et frère du Gonfalonier bientôt élu lors de la première légation auprès du Valentinois, du 22 au 27 juin 1502. Il ne se déplace seul que pour rencontrer Catherine Sforza, ce qui constitue d'ailleurs sa toute première mission, du 12 au 24 juillet 1499. A ce titre, on compte 7 lettres envoyées d'auprès Catherine Sforza, 13 écrites de sa main mais signées par les commissaires au camp sous Pise, 28 lettres écrites dont 15 contresignées par Francesco della Casa depuis la France et 2 signées par Francesco Soderini depuis l'antre du Valentinois. Au final, ce premier ensemble montre une montée en puissance certaine du Secrétaire. Lors de la légation en France, contraint, par le départ de della Casa, de maintenir seul la position florentine à la Cour de France à partir du 14 septembre 1500⁹²⁵, Machiavel assume la fin heureuse de sa mission. Après un premier contact sous l'autorité de Francesco Soderini auprès du Valentinois, il est donc renvoyé seul pour l'affronter : sa mission consiste à ne pas proposer une condotta au Duc, mais une alliance entre États voisins, beaucoup plus souple, infiniment moins onéreuse et évitant à Florence d'accueillir, nourrir et armer un capitaine qui veut sans aucun doute l'annexer. Il lui faut bien entendu tenter de comprendre les desseins secrets du Borgia, les percer à jour et rendre compte scrupuleusement de tout à la Seigneurie. Machiavel écrivit alors pas moins de 53 lettres aux Dix qui sont, depuis novembre 1500, son interlocuteur privilégié à

⁹²³ Lettre de Machiavel à Piero Soderini du 17 février 1508, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 172-173, traduite en annexe 3 E) pp. 543-544.

⁹²⁴ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp.195-199, traduite en annexe 3 F) pp. 545-554.

⁹²⁵ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 26 septembre 1500, *Till*, tome I, p. 113.

Florence⁹²⁶. Cette légation ne dure que trois mois, du 5 octobre 1502 au 21 janvier 1503, mais constitue le moment le plus intense avec 99 lettres échangées et un risque réel de mort. En légation auprès de la Cour papale pour l'élection du Souverain pontife après la mort d'Alexandre VI Borgia, du 23 octobre au 18 décembre 1503, il surveille continuellement le Duc et envoie 48 lettres aux Dix. Il envoie 15 lettres à propos des différentes missions qu'il effectue pour Florence : 3 au cours de la seconde légation en France avec Valori du 19 janvier au premier mars 1504, 1 en légation auprès de Baglioni les 9, 10 et 11 avril 1505, 7 alors qu'il est auprès de Pandolfo Petrucci du 16 au 24 juillet 1505 et 4 lors de sa commission dans le Mugello et le Casentino, territoires florentins, pour préparer à la création de la milice entre le 30 décembre 1505 et le 14 mars 1506. Lors de sa seconde légation auprès de la Cour papale du 25 août au 26 octobre 1506, où il suit Jules II dans sa reconquête des territoires pontificaux en Romagne, Machiavel offre un ensemble de 39 envois. Il envoie ensuite 3 lettres de Sienne entre le 9 et le 15 août 1507, où il se retrouve pour la quatrième fois. 3 également sont de sa main propre lorsqu'il cherche l'Empereur à travers l'Allemagne du 21 décembre 1507 au 14 juin 1508. Vettori en signe 14 autres, en tant qu'Ambassadeur officiel rejoint par Machiavel sur l'ordre de Piero Soderini. Lors de la dernière campagne contre Pise de janvier à juin 1509, il envoie seulement 6 lettres en son nom dont une depuis Piombino, mais pas moins de 19 autres sont rédigées par lui et signées par les différents capitaines et responsables florentins. Il envoie 13 lettres de Mantoue et Vérone lors du paiement du tribut à l'Empereur du 10 novembre au 17 décembre 1509, 18 de sa troisième légation en France du 20 juin au 24 septembre 1510 et 3 de sa main propre lors de sa quatrième légation en France, 3 autres étant signées Acciaiuoli du 10 septembre au 4 octobre 1511. Sa commission auprès du concile gallican ouvert à Pise du 2 au 9 novembre 1511 ne lui permet d'envoyer qu'une seule lettre. Les 6 derniers envois se produiront dans sa dernière commission, pour recruter des soldats sur le territoire de Florence, juste avant l'invasion qui ramène les Médicis au pouvoir, du 2 décembre 1511 au 24 août 1512.

On peut ainsi constater plusieurs éléments dans cet ensemble. Le premier réside dans l'importance qu'acquiert peu à peu le Secrétaire. Alors qu'au début il est envoyé seul dans

⁹²⁶ La lettre des Dix à Machiavel du 5 novembre 1500 est la première du genre. Désormais, la Seigneurie ne lui écrira presque plus et les Dix assumeront la tâche de la correspondance avec le Secrétaire. Cette fonction de relation avec l'étranger leur est d'ailleurs officiellement dévolue.

le territoire limitrophe de Florence et pour de petites choses ou qu'il se trouve être le secrétaire de quelque puissant personnage qui a la responsabilité des négociations, Machiavel, dès fin 1502, devient un diplomate autonome, sûr et pertinent. Sa légation auprès de César Borgia constitue clairement le tournant de sa carrière⁹²⁷. Il l'a affronté seul, au moment où le Duc fait périr ses anciens alliés dans le sinistre attentat de Sinigaglia. Les tergiversations florentines l'ont d'ailleurs menacé et il lui a fallu faire preuve d'une habileté consommée pour éviter l'ire ducale tout en tenant à bout de bras les intérêts florentins. Cette circonstance, liée à l'arrivée au pouvoir des Soderini qui le connaissent et apprécient ses capacités, lui permet d'obtenir un rayonnement et un champ d'action que ne peut lui contester aucun membre de la Chancellerie. A titre de comparaison, les légations assumées par Biagio font pâle figure : ce dernier, élu trois mois après Machiavel, effectue une première légation du 19 juin au 13 juillet 1500 au camp contre Pise⁹²⁸. Ensuite, à partir du 8 septembre 1501 et pendant neuf mois, il est le secrétaire de Francesco Soderini et Lucantonio degli Albizzi à la cour de France. Son séjour lui déplait fortement et il cherchera à éviter toute nouvelle légation en France⁹²⁹. Il est fort malchanceux lors de sa première mission d'importance, puisqu'il tombe de cheval avant de ne pouvoir la commencer, fin mai 1503⁹³⁰. De la fin 1503 au printemps 1504, il est secrétaire d'Alessandro Nasi, ambassadeur à Rome auprès du Pape⁹³¹. Il part ensuite au camp de Pise du 11 au 14 novembre 1506⁹³². Il n'aura dès lors plus de mission en-dehors de Florence jusqu'à la fin de la République. On le constate donc, Biagio n'effectue que de petites missions, la plupart du temps sous l'autorité de personnages plus importants. Contrairement à Machiavel, il ne garde pas de liens privilégiés avec eux et ne semble pas non plus les avoir marqués. Ainsi, à la fin de la République, il correspond avec Giovanni Ridolfi, le nommant « patrono suo maxime observandissimo »⁹³³, sans pour autant avoir directement travaillé et s'être illustré auprès de lui.

⁹²⁷ C'est la thèse finalement indiscutable que défend Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia dans la pensée de Machiavel », in *Revue suisse d'histoire*, XIX (1969), pp. 327-355.

⁹²⁸ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Op. cit.*, chapitre II, p. 14.

⁹²⁹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Ibid.*, chapitre II, pp. 14-15.

⁹³⁰ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Ibid.*, chapitre II, p. 17.

⁹³¹ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Idem*, chapitre II, p. 17.

⁹³² Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Ibid.*, chapitre II, p. 18.

⁹³³ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, *Ibid.*, chapitre II, p. 21.

Par la suite, Machiavel sera le maître d'œuvre de quasiment toutes les légations dont il fera partie, qu'il en soit ou non l'envoyé officiel. Sa réputation croît et Valori en France, Vettori en Allemagne, Alamanno Salviati devant Pise lui accordent, sinon les mains libres et la direction des opérations, au moins une très forte implication dans les négociations. Valori indique ainsi l'avoir demandé pour le seconder à la Cour de France en janvier 1505, soit neuf mois après la fin de la deuxième légation de Machiavel en France, où il l'avait rejoint. Il lui déclare : « je ne suis pas loin de penser qu'il nous conviendrait d'avoir ici en place un homme de cervelle... J'ai été jusqu'à leur rappeler avec quelle énergie vous êtes capable de leur montrer les choses et de plaider pour nous. »⁹³⁴

Même si cette correspondance reste privée, l'honneur et la reconnaissance accordés à Machiavel sont immenses. Valori reconnaît ainsi ses propres limites et la valeur supérieure du Secrétaire. Vettori montre dès sa lettre du 3 août 1510 une forte familiarité avec Machiavel et une volonté de converser à propos de la situation politique internationale⁹³⁵. Là encore, même si les deux hommes avaient pu se connaître auparavant, leur légation commune a sans aucun doute resserré leurs liens et augmenté durablement l'estime portée au Secrétaire par l'un des tout premiers optimates de Florence. Alamanno Salviati, dont on a vu pourtant l'opposition à Machiavel à certains moments⁹³⁶, finit par lui reconnaître une capacité de compréhension de la chose politique hors du commun. En témoigne leur échange de fin septembre début octobre 1509 où le Secrétaire expose avec virtuosité la situation politique de l'Empereur et son incapacité absolue à intervenir en Italie ; il suppose d'entrée : « Je ne pense pas vous faire un cadeau que vous accepterez avec plus de plaisir qu'en vous renseignant sur ce qu'il se passe à Padoue et avec l'Empereur. »⁹³⁷ La réponse d'Alamanno Salviati est enthousiaste : « Il discorso tuo è bellissimo ; quale io ho mostro a questi signori condottieri e signori consoli... » et tempérée : « Io non posso né approbare né riprobare... »⁹³⁸

La teneur de la précédente lettre de Machiavel est telle, sa vivacité intellectuelle et sa finesse de vue tellement pénétrantes et son propos si inédit que les conseils habituels du

⁹³⁴ Lettre de Valori à Machiavel du 12 janvier 1505, *Till*, tome I, p. 454.

⁹³⁵ Lettre de Francesco Vettori à Machiavel du 3 août 1510, *Till*, tome II, pp. 222-223.

⁹³⁶ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, p. 53.

⁹³⁷ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. 195 traduite par nos soins en annexe 3 F) pp. 545-554.

⁹³⁸ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, p. 200.

Capitaine ne lui servent plus à rien et qu'il ne peut faire pièce à la facon de son correspondant. Pour compléter ces trois exemples, on peut mentionner l'avis du Cardinal Soderini, avec qui Machiavel fut envoyé auprès de César Borgia la première fois. Il conserva jusqu'à la fin de la République une haute estime pour le Secrétaire, correspondant régulièrement avec lui au sujet de la Milice à la fois pour l'encourager, l'exhorter à bien faire et lui demander des explications. Nous pouvons donc estimer que, de la légation auprès du Valentinois fin 1502 à la prise de Pise de l'automne 1509, l'étoile de Machiavel ne cesse de monter et qu'il devient, de plus en plus, un rouage essentiel voire indispensable de la République florentine. Cette ascension se fait au nom de ses qualités. Machiavel est loué et craint pour sa capacité à voir clairement dans le jeu politique, et à exposer distinctement les enjeux et les possibilités de chacun. Ses exposés sont pertinents et jamais de parti pris. Il évite ainsi une source d'erreur majeure et, lorsqu'il se trompe, c'est avec de bonnes raisons, sans prévention. Ces qualités éminentes le mènent au sommet de ce qu'un homme de sa condition peut espérer : au-delà du conseiller des princes, il fut leur disputeur et tenta même de devenir réformateur. De ce point de vue, il fut un acteur réseau pleinement conscient de son rôle et accepté comme tel par l'ensemble des membres du réseau.

A) Les missions en-dehors du territoire de Florence : l'art de la négociation

Le contexte international de la diplomatie prend une nouvelle tournure lors de l'activité diplomatique de Machiavel. On sait que Venise, notamment, mais aussi Florence forment les premiers États pour lesquels les ambassadeurs voient leurs fonctions largement remaniées⁹³⁹. Comme le souligne Corrado Vivanti, au Moyen Âge les ambassadeurs sont avant tout des personnages qui doivent agir pour maintenir la paix et qui, avant de servir

⁹³⁹ Cf. par exemple Amiguet, P., *L'âge d'Or de la Diplomatie, Machiavel et les vénitiens*, Paris, Albin Michel, 1963, en particulier pp. 31-47 sur la diplomatie florentine et pp. 192-216 sur la diplomatie vénitienne et l'art des « relations » ; cf. également Guyon, E.-F., « Machiavel, Agent diplomatique », in *Diplomates et voyageurs, de Machiavel à Claudel*, Paris, éditions Pedone, 1987, textes parus dans la *Revue d'Histoire Diplomatique* en 1967 cf. enfin Vivanti, C., « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo cinquecento », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale si studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 21-46.

un maître, agissent au nom de la République chrétienne⁹⁴⁰. Au fur et à mesure de la prise de conscience des nécessités de l'État moderne, ils commencent à représenter davantage ceux qui les ont envoyés, à détenir de réels pouvoirs pour traiter avec l'étranger et, surtout, à collecter toutes les informations possibles afin de faire mieux connaître le pays où se trouve leur ambassade mais aussi les autres contrées connues de ce dernier. Ainsi débute la recension de l'information, les rapports d'ambassades complets indiquant la puissance économique, les particularités psychologiques des grands personnages⁹⁴¹, en un mot : le renseignement moderne. Machiavel se situe donc dans une tradition liée à l'avènement des États liés au commerce et dont l'existence dépend avant tout de la qualité de leur action diplomatique et de leur renseignement. Dans le cas de Florence, on retrouve l'ensemble de ces particularités⁹⁴². Machiavel confirme cette nouvelle conception de l'ambassade dans son *Mémoire du 23 octobre (1522) à Raffaello Girolami qui doit partir pour l'Espagne vers l'Empereur*⁹⁴³.

Machiavel est utilisé par la Chancellerie de manière inhabituelle. Si on le compare à ses collègues secrétaires, on peut constater que ces derniers sortent peu du territoire, et jamais seuls pour des missions d'importance⁹⁴⁴. Ils servent généralement de secrétaires particuliers aidant à écrire dans la langue de la Chancellerie. Les ambassadeurs en titre peuvent ainsi se consacrer à leurs tâches mondaines de réception et dicter voire laisser la correspondance nécessaire et parfois chiffrée à leur secrétaire. Ils peuvent, dès lors, se contenter de relire et signer les lettres de ces derniers⁹⁴⁵. Très vite, Machiavel se trouve employé dans un contexte différent. On peut considérer qu'il est seul auprès du Roi de France dans la très délicate première mission qui a lieu de juillet à décembre 1500. De fait, l'ambassadeur en titre lui cède la place⁹⁴⁶ et Francesco della Casa, nommé pour l'accompagner, fait défaut dès le 13 septembre sans avoir envoyé aucune lettre. La mission est extrêmement délicate. En effet, lors du siège de Pise, les troupes mercenaires suisses et

⁹⁴⁰ Vivanti, C., « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo cinquecento », *Ibid*, p. 22.

⁹⁴¹ Vivanti, C., « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo cinquecento », *Ibid*, p. 24.

⁹⁴² Fontana, A., « Les Ambassadeurs après 1494 », art. cit., pp. 142-178.

⁹⁴³ *L'art d'être ambassadeur*, discours à Raffaello Girolami, à l'occasion de son départ pour l'Espagne auprès de l'Empereur, le 23 octobre 1522, *Tll*, tome II, pp. 453-456.

⁹⁴⁴ Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, p. 17, indique que Biagio n'eut qu'une seule fois une mission diplomatique à effectuer sous sa seule responsabilité. Une chute de cheval l'empêche de la mener à bien, à son grand dam. La comparaison est éloquent.

⁹⁴⁵ Cf. par exemple les lettres de la légation de Vettori et Machiavel auprès de l'Empereur début 1508.

⁹⁴⁶ Il leur donne une *Instruction*, *Tll*, tome I, pp. 76-78.

gasconnes se sont révoltées, ont refusé de donner l'assaut et ont pris en otage le commissaire florentin pour obtenir une rançon. Les Suisses, semble-t-il, alléguaient une ancienne dette florentine... Il a fallu payer, Florence étant à la merci de cette armée de mercenaires et les Français étant incapables de ramener les Suisses à la raison. Par conséquent, si les Florentins ne sortent pas grandis de cet épisode tragi-comique, l'honneur du Roi de France est directement mis en cause : les Suisses font partie de son armée et auraient dû obéir au commandement de son général. Inévitablement, les Français tendent à rejeter la faute du soulèvement et de l'abandon final du siège sur les Florentins et à un défaut d'organisation⁹⁴⁷. Ils sont d'autant plus furieux qu'ils voient bien que ce défaut n'aurait pas excusé, de toute manière, le comportement de ces mercenaires. Machiavel, témoin oculaire de ces événements, doit, devant le Roi furieux et sa cour, à la fois soutenir que les Florentins ont fait le nécessaire lors du déroulement du siège de Pise et lever par la même occasion les accusations sur le paiement des troupes mercenaires et leur ravitaillement⁹⁴⁸. Dans le même moment, il doit taire les insuffisances et lâchetés du commandement français, passer sous silence les responsabilités françaises dans le fait que Pise s'est soulevée à l'occasion du premier passage de l'armée française en Toscane en 1498 et lanterner le Roi quant à sa volonté de songer aux moyens de reprendre le siège de manière efficace⁹⁴⁹, ou, au minimum, maintenir l'alliance avec la France et son soutien nominal à Florence et contre Pise. Bref, il lui faut calmer la colère et la vexation du Roi de France et obtenir que ce siège, qui devait permettre la reconquête de Pise et la fin du contentieux franco-florentin, ne soit considéré que comme une péripétie dont la responsabilité de l'échec échoit aux troupes mercenaires suisses. Toute la question ultérieure des armes propres part de ce moment capital où Machiavel découvre tous les aspects de leur dangerosité. Par la suite, on peut soutenir que Machiavel non seulement argumentera contre elles, mais surtout qu'il reprendra ce qu'il en a vu et éprouvé : lâcheté devant le péril, indiscipline à l'égard de leurs employeurs, appât du gain, prise en otage permanente de ceux qui les emploient... Sa critique de l'armée française, dont l'infanterie

⁹⁴⁷ Cf. par exemple la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 26 août 1500, *Till*, tome I, p. 96 : « nous l'avons [le cardinal de Rouen, principal ministre du Roi] trouvé toujours dans la même humeur fâcheuse, du fait que vous n'avez pas voulu reprendre le siège, pas voulu payer les Suisses, et refusé ses gens d'armes ; nous avons eu beau ressasser toutes choses tant de fois alléguées... »

⁹⁴⁸ Cf. *Instructions*, *Till*, tome I, p. 74.

⁹⁴⁹ Cf. Le rapport de la parole royale, en discours rapporté direct, de la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 7 août 1500, *Till*, tome I, pp. 84.

est composée presque entièrement de troupes mercenaires⁹⁵⁰, procède entièrement de cela. A juste titre, il considère que lorsque le Roi est présent en personne, les mercenaires restent des soldats obéissants, mais lorsqu'il n'est pas là ou lorsque le capitaine général n'est pas de grand renom, ils deviennent difficilement contrôlables. La négociation est donc plus qu'ardue et, en fait, la France et Florence sont à la limite de la rupture. Florence s'accroche, parce qu'elle ne peut espérer reprendre Pise sans l'appui des Français, aucune autre puissance italienne ne voulant les seconder et les renforcer. Finalement, le temps passant joue en faveur de Machiavel et de la Seigneurie. Le Roi se lasse d'un débat stérile sur les responsabilités et l'honneur et accepte peu à peu d'envisager l'avenir en passant sur cet épisode. La lecture des lettres de Machiavel montre de fait que le Roi perd rapidement l'idée de poursuivre le siège, mais veut être payé. Les considérations sur l'honneur sont visiblement utilisées pour manifester un mécontentement et la négociation n'évolue que fort lentement, sans pour autant dégénérer. C'est là l'ultime résultat d'un Machiavel isolé et négociateur sans pouvoir : « je n'obtins de Sa Majesté rien d'autre que les récriminations d'usage, argent déboursé, armée déshonorée par notre faute ; j'eus beau riposter pertinemment sur tout, je ne la touchai pas, je n'obtins nul résultat. »⁹⁵¹

L'insistance et la souplesse de Machiavel dans les discussions est bien montrée à la fois par leur compte-rendu dans ses lettres et par l'issue de la négociation. L'alliance est maintenue et, si le contentieux n'est pas totalement réglé, il n'empêche pas d'envisager l'avenir commun des alliés. Au cours de cette légation, Machiavel fait montre de qualités qui dépassent très largement celles de simple secrétaire. On peut souligner que si aucun ambassadeur n'est nommé auprès du Roi de France, à sa grande colère⁹⁵², c'est d'abord parce qu'aucun grand personnage florentin ne veut se risquer à une si périlleuse négociation⁹⁵³. La politique de temporisation de la Seigneurie, qui se justifie parfaitement et correspond à l'attitude de son Secrétaire, n'aurait pas dû empêcher l'envoi d'ambassadeurs. Mais, dans la République florentine, on peut refuser ces nominations. L'honneur d'aller supporter le courroux du Roi de France est donc laissé à un subalterne

⁹⁵⁰ Machiavel, *Rapport sur les choses de la France*, in *Œuvres complètes*, p.137.

⁹⁵¹ Lettre de Machiavel aux Décemvirs de liberté et de paix du 21 novembre 1500, *Till*, tome I, p. 133.

⁹⁵² La seconde lettre de Machiavel à la Seigneurie du 3 septembre 1500, *Till*, tome I, p. 107 est explicitement consacrée à rapporter la méchante humeur du Roi et son exigence à ce sujet.

⁹⁵³ Cf. par exemple la lettre de Luca Degli Albizzi à Machiavel du 24 septembre 1500, *Till*, tome I, pp. 111-112. L'auteur a au moins la bonne grâce de proposer à Machiavel de présenter ses excuses au Roi.

dont l'habileté, si elle est louée et sans doute remarquée des responsables politiques⁹⁵⁴, peut être dissimulée sous le couvert des attermolements et des délais nécessaires à la réflexion. Ainsi, si le crédit de Machiavel monte en cette occasion et si son habileté est remarquée, il n'est pas encore considéré selon ses qualités. Il manque à l'exécutif de la République florentine une permanence qui lui permette d'assurer son ascension. En effet, le roulement tous les deux mois de la Seigneurie fait que les majorités changent. Une certaine unanimité est perceptible concernant les affaires extérieures autour de la reconquête de Pise, de l'alliance nécessaire avec la France pour cela, de l'indépendance de la République et du maintien de son territoire. Toutefois les inimitiés intérieures sont grandes, et la République ne connaît pas les nécessités de l'alternance démocratique : chaque faction tend à éliminer l'autre et se maintenir le plus longtemps possible au pouvoir. Dans ce contexte, les exploits d'un secrétaire dans sa temporisation auprès du fort lointain Roi de France restent secondaires. Le changement constitutionnel avec l'arrivée au pouvoir d'un Gonfalonier élu à vie permet de changer cette situation.

Lors des légations auprès de César Borgia, Machiavel devient un personnage de premier plan dans la vie politique et intellectuelle florentine⁹⁵⁵. Il parvient à écarter la menace d'une invasion grâce au maintien de l'alliance française de sa précédente légation⁹⁵⁶, à une négociation prudemment menée avec César Borgia, consistant à ne jamais céder aux offres les plus dangereuses de ce dernier tout en acceptant de négocier une alliance, ce qui permet aussi de tergiverser et de temporiser⁹⁵⁷. L'espace dans lequel Machiavel borne la négociation est le suivant : il est hors de propos d'accorder à César Borgia une condotta

⁹⁵⁴ Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *T/ll*, tome I, p. 94 : « Je ne veux pas manquer de vous faire savoir quelle satisfaction vos lettres donnent à tous ; [...] chaque fois que je me suis trouvé lire vos premiers messages à certains des tous premiers citoyens, vous en eûtes la plus haute louange. »

⁹⁵⁵ Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., pp. 327-355. L'auteur considère clairement que cette légation forme un basculement dans la vie du Secrétaire.

⁹⁵⁶ Les dernières lettres de Machiavel à la Seigneurie lors de sa deuxième légation en France portent en partie sur César Borgia, allié du Roi de France comme Florence, ainsi du 4 novembre 1500, *T/ll*, tome I, p. 130 et du 24 novembre 1500, *T/ll*, tome I, p. 136. Le Roi réaffirme, en discours rapporté direct, lors de cette dernière lettre, sa protection à Florence : « Il a été signifié en double expédition à nos lieutenants d'Italie qu'au cas où le Valentinois tenterait chose aucune au dam de Florence ou Bologne, ils doivent s'ébranler aussitôt et attaquer sans délai ledit Valentinois ; de sorte que sur ce point-là vous pouvez dormir tranquilles. »

⁹⁵⁷ Lettre de Soderini (et Machiavel) à la Seigneurie du 26 juin 1502, *T/ll*, tome I, pp. 164-170, en particulier pp.165-166. Cette première longue lettre, qui narre plusieurs jours de mission, permet aux envoyés de comprendre et d'énoncer qui est César Borgia, ainsi que d'enregistrer ses demandes et de commencer à saisir ses intentions. Le mélange de menaces, compliments, revirements et double voire triple jeu est tel que le lecteur moderne, pas plus que les perspicaces envoyés, ne s'y retrouve.

pour l'armée florentine. Donner l'armée florentine au Prince le plus susceptible d'envahir Florence et de s'en rendre maître serait un suicide politique. Ainsi, malgré la demande pressante du Duc de Valentinois⁹⁵⁸, Machiavel et les Seigneurs florentins n'accepteront pas cet accord, même garanti par le trop lointain Roi de France. Ils veulent traiter avec César comme avec une puissance d'Italie. Ils ne veulent donc pas s'entendre avec le particulier condottiere mais bien avec le Duc de Romagne. Par là, ils se déclarent ses amis et alliés sans pour autant se donner à lui : une alliance est une reconnaissance réciproque. César Borgia ne s'y trompe pas et continue, lui aussi, ces négociations curieuses où personne ne veut véritablement aboutir. Ce second grand moment dans la carrière diplomatique de Machiavel lui permet d'estimer certaines caractéristiques d'une puissance agressive et en accroissement. L'importance du secret, de la résolution mûrement réfléchie et brusquement réalisée est ainsi détaillée :

« je l'ai écrit souvent à Vos Seigneuries, ce Seigneur est le plus secret des hommes et je crois que personne d'autre que lui ne le sait : ses premiers secrétaires m'ont plus d'une fois attesté qu'il ne publie chose aucune qu'au moment même de l'exécuter, et qu'il ne l'exécute que quand la nécessité le talonne, quand les faits sont là et pas autrement, d'où il s'ensuit que Vos Seigneuries doivent m'excuser et non pas me taxer de négligence quand je ne les comble pas de renseignements, et que si elles ne sont pas satisfaites de moi, *etiam* je ne le suis pas non plus de moi-même. »⁹⁵⁹

La nécessité d'user abondamment d'argent est également soulignée. Machiavel profite d'ailleurs, dans la même lettre, de l'assurance soulignée par la bouche même de César Borgia : « le pape ne me laissera manquer d'argent »⁹⁶⁰ pour insister sur ses propres difficultés : « je vous prie de bien vouloir me donner mon congé, car mes affaires périlclitent à Florence, et [que] j'ai dépensé tout l'argent que vous m'avez remis, comme le savent mes serviteurs. »⁹⁶¹ Lors de sa légation précédente en France, on n'a compté pas moins d'une dizaine de lettres où Machiavel se plaint, menace de ne pas pouvoir envoyer de lettres⁹⁶² voire d'annuler sa mission⁹⁶³. Le contraste est bien entendu saisissant. Le

⁹⁵⁸ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 20 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 254 où, en discours rapporté direct, César Borgia dit qu'il faut lier l'alliance à un engagement militaire. Machiavel acquiesce à l'idée « mais j'objectai que les temps et la fortune sont changeants... et qu'une alliance peut être durable qui se borne à concilier les intérêts des alliés. »

⁹⁵⁹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 26 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 285.

⁹⁶⁰ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 23 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 221.

⁹⁶¹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 23 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 223.

⁹⁶² Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 30 juillet 1500, *Till*, tome I, p. 81 : « Il nous reste à rappeler respectueusement à Vos Seigneuries qu'il est probable que nous aurons à vous envoyer des messages par exprès pour des affaires fort graves ; à quoi nous ne pouvons faire face, hommes sans argent et sans

Secrétaire florentin voit surtout clair dans la posture de Borgia. Ce dernier, de toute évidence, se tient toujours de manière à pouvoir frapper de manière différente et à différents endroits. Il sait non seulement saisir l'occasion, mais surtout en susciter de nombreuses différentes⁹⁶⁴. Ensuite, il lui faut saisir celle qui s'accorde le mieux avec sa situation, chose à laquelle il excelle également⁹⁶⁵. Mais le plus important pour Machiavel reste sa capacité à positionner son armée et sa diplomatie de manière à pouvoir bénéficier de tout mouvement adverse⁹⁶⁶. Dans les termes du jeu d'échec, nous dirions que Borgia, aux yeux de Machiavel, use à merveille des blancs en positionnant son jeu de manière à mettre l'adversaire en défense systématique et à pouvoir exploiter la moindre faille. Si l'on poursuit dans l'analogie, il faudrait passer aux dames chinoises, puisqu'il excelle particulièrement dans des positions menaçant plusieurs adversaires à la fois, sans que ces derniers puissent se concerter pour lutter de concert contre sa menace.

Borgia rend évident donc ce qui constitue aux yeux de Machiavel la grande et principale cause de la faiblesse de l'Italie : sa désunion. Il lui montre également l'aisance avec laquelle il est possible de l'unifier militairement : les bourgeois des cités ne soutiennent guère leurs princes et leur obéissance est variable suivant l'intérêt. Du point de vue de sa carrière, Machiavel sort grandi de sa confrontation avec le Valentinois. Là encore, aucun ambassadeur, aucun grand personnage n'a voulu risquer sa vie⁹⁶⁷. Quelques accusations de

crédit ; [...] encore que le fait de dépêcher messages de Florence ici nous donne à penser, vu la pénurie de nos finances ».

⁹⁶³ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 3 septembre 1500, *Till*, tome I, pp. 103-104. Elle commence ainsi : « Nous voici au deux septembre et nous ne vous avons pas encore envoyé les lettres ci-jointes pour ne pas les envoyer à l'aventure, et n'ayant pas de quoi dépêcher un exprès, vu les strictes nécessités où nous sommes et qui, si Vos Seigneuries n'y pourvoient pas, nous contraindraient à abandonner : nous dépensons un écu et demi par jour, et, en vêtements et autres frais forcés nous avons dépensé chacun plus de cent écus, et nous voici sans un sol, et, à bout de crédit et public et privé ; nous nous excusons donc auprès de vous si, faute de secours, il nous faut rentrer, préférant courir les hasards de la fortune chez nous plutôt qu'en France. »

⁹⁶⁴ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 10 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 273 : « Le duc est enfin parti ce matin pour Forli avec toute son armée. [...] On ne connaît pas ses desseins ultérieurs. Il n'y a personne ici qui croie pouvoir les deviner : d'un côté, l'on voit bien qu'il a mis fin par un accord à ses démêlés avec Urbin, Orsini et Bentivoglio ; de l'autre, que loin de congédier une seule lance française, il les mène toutes avec lui. »

⁹⁶⁵ De mai 1501 à fin 1502, Machiavel, ayant repris ses fonctions à la Chancellerie pour gérer la sûreté intérieure florentine, se voit contraint de gérer la présence aux frontières du Valentinois, toujours menaçant et se positionnant de manière à menacer toujours plusieurs adversaires potentiels. Cf. *Till*, tome I, pp.141-161.

⁹⁶⁶ Cf. par exemple la lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 14 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 274.

⁹⁶⁷ Ainsi de Francesco Soderini dès sa deuxième lettre à la Seigneurie du 26 juin 1502, *Till*, tome I, p. 170 : « je prie Vos Seigneuries de m'envoyer un compagnon parce que je ne suis pas à pouvoir ni vouloir assumer seul une telle responsabilité. ». Moralité : Machiavel y retournera seul...

concussion avec Borgia se font jour, par envie sans doute, parce que Machiavel est de toute évidence subjugué par la puissance du personnage et qu'il pousse à l'alliance⁹⁶⁸. Mais finalement, il sort vivant de cette confrontation qui mène à Sinigaglia et où il reste quasiment le seul envoyé d'un État italien⁹⁶⁹. L'exploit n'est pas mince et Piero Soderini, devenu Gonfalonier, fait de Machiavel un de ses hommes de confiance, suivant en cela sans doute les conseils de son frère Francesco, devenu cardinal, qui a accompagné Machiavel auprès du Duc en leur première légation et a réclamé de rentrer par peur de perdre la vie⁹⁷⁰... Le seul fait que Machiavel retourne dans la gueule du loup quelques semaines plus tard en dit long sur le courage et la lucidité politique du personnage, en plus de son patriotisme.

Par la suite, Machiavel tire de ses deux précédentes légations une double leçon et un double profit. Il estime que l'urgence politique pour Florence consiste à ne plus être soumise à des troupes mercenaires qu'elle ne contrôle pas et qui la ruinent. Son nouveau crédit lui permet de se faire entendre, de proposer et de créer l'Ordonnance de la Milice. Nous reviendrons au plus près de cette action afin de tenter de comprendre ce que Machiavel a réellement fait et voulu faire. Mais nous pouvons noter ici qu'il s'agit d'une institution totalement nouvelle et à contre-courant des traditions florentines. Pour agir, Machiavel aura besoin d'un nouvel échec mercenaire contre Pise et de la confiance du Gonfalonier et d'un nombre significatif de personnages florentins influents. Il est, à notre connaissance, le premier roturier moderne à penser, proposer et promouvoir une réforme fondamentale d'un État en vue de le mener à un État moderne. Nous défendrons et expliquerons cette hypothèse au chapitre suivant. Son crédit est donc immense à Florence, marqué bien entendu par des accusations et des tentatives de déstabilisation

⁹⁶⁸ Cf. la deuxième lettre de Machiavel aux dix de pouvoir du 8 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 241-243, où un « ami », invite la République à se prononcer pour Borgia, à le prendre pour condottiere, puisqu'il a déjà quasiment assuré la sécurité de ses États, sans que ce ne soit encore totalement effectif. Machiavel le contre sur le problème de la Condotta et pousse à une alliance.

⁹⁶⁹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du dernier jour de décembre 1502, *Till*, tome I, p. 286 : « je suis dans le plus grand tourment : je ne sais si je pourrai faire partir cette lettre, je n'ai personne à ma disposition. »

⁹⁷⁰ Lettre de Francesco Soderini à la Seigneurie du 26 juin 1502, *Till*, tome I, p. 170 : « je réitère auprès de Vos Seigneuries ma prière qu'en cas d'événement on veuille bien me donner soit licence (de rentrer), soit telle compagnie que je puisse vous servir sans crainte, s'il y a lieu de traiter affaire, si légère fut-elle ; faute de quoi je vous donne ma foi que je n'entends plusme charger de quelque mission que ce soit. »

d'ordinaires réservées aux nobles et aux riches⁹⁷¹. Nous pouvons donc affirmer que Machiavel passe du statut de fonctionnaire à celui de politique engagé. Marcello Virgilio, son supérieur et collègue, ne sera pas inquiété par les Médicis à leur retour aux affaires alors que Machiavel et son fidèle collègue Biagio seront arrêtés et emprisonnés. Machiavel sera même torturé et exilé à la campagne.

Dès la création de la Milice et sa nomination comme secrétaire des neufs de la milice, le 6 décembre 1506⁹⁷², le Secrétaire n'est plus un simple haut fonctionnaire. Il devient clairement un homme d'État, au moins un homme politique. Il réforme la République florentine non par un changement constitutionnel d'importance, mais, dans une modalité profondément moderne, en changeant la structuration de l'engagement citoyen du peuple, donc en réformant sans le dire clairement le statut de la citoyenneté. Désormais, avec la Milice, les sujets du *contado* sont armés et forment une armée florentine. Fin 1510, le *Fragment de discours sur la milice à cheval*, inconnu de Barincou et inédit en français⁹⁷³, permet d'envisager l'élargissement de la milice et l'insertion de citoyens⁹⁷⁴. Cette *Ordonnance de cavalerie* sera votée le 30 mars 1511⁹⁷⁵. Si la République florentine avait duré, on peut se demander quels effets seraient apparus.

Les légations suivantes ne revêtent plus l'importance de la première en France et de la seconde auprès de Borgia. Machiavel obtient sans doute l'autorisation de se consacrer à sa milice, comme les lettres de félicitations enthousiastes envoyées par le Cardinal Soderini en font foi⁹⁷⁶. Au final, sur le plan intérieur, sa démarche culmine avec le succès de la

⁹⁷¹ Ainsi de la dénonciation anonyme remettant en cause l'ascendance de Machiavel. Ce genre d'attaque, sans aucune considération privée, ne peut guère se commettre que pour atteindre et déstabiliser un puissant. Elle sera sans effet ni suite, Machiavel faisant front. Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 27 décembre 1509, (Einaudi donne le 28) *Tll*, tome II, pp. 199-200.

⁹⁷² Cf. *Décrets de la république de Florence pour instituer la magistrature des neufs officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*, *Tll*, tome II, pp. 74-77.

⁹⁷³ Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, pp. 43-44.

⁹⁷⁴ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici (1499-1512)*, *Op. cit.*, pp. 213-220, en particulier pp. 216-217 sur l'incorporation des citoyens.

⁹⁷⁵ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici (1499-1512)*, *Ibid.*, p. 239 et Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, pp. 46-51.

⁹⁷⁶ Cf. lettre du cardinal Soderini à Machiavel du 15 décembre 1506, *Tll*, tome II, p. 82 : « En vérité, il semble que cette ordonnance (des milices) soit chose inspirée par Dieu, car elle se développe chaque jour, nonobstant la malignité, etc. Nous nous complaisons singulièrement à la pensée de cette nouvelle institution et prions Dieu qu'elle s'organise de façon à donner à notre cité des fondations solides, car nous ne voyons guère que par le passé elle ait accompli jamais chose aussi honorable et rassurante que celle-là [...] et vous qui en prenez tant de part, n'y manquez aucunement, si vous ne voulez encourir la colère de Dieu et des hommes. » ; cf. également la lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 4 mars 1507, *Tll*, tome

prise de Pise où la milice a pu jouer un rôle déterminant : sans avoir à combattre directement, par sa discipline, elle a permis de maintenir un siège efficace⁹⁷⁷. Sa présence a également ôté aux troupes mercenaires la possibilité concrète de se débander ou de se rebeller. A ce moment-là, Machiavel triomphe sur le plan politique intérieur. Arrivé aux plus hautes responsabilités par sa gestion d'une diplomatie de crise, il a réussi une réforme majeure dont l'utilité à court terme s'est avérée payante. Il est dès lors réclamé et décrié de partout : les partisans des Médicis tentent de limiter son influence, reconnaissant par là qu'il est un des personnages susceptibles de faire perdurer la République florentine⁹⁷⁸. Leurs manœuvres échouent mais montrent les limites des capacités de Piero Soderini à imposer sa politique. Machiavel est renvoyé dans quelques légations auprès de l'Empereur Maximilien. C'est une perte de temps pour la milice et une double bétise : Machiavel ne sert à rien face à un Empereur finalement incapable politiquement à cause des circonstances, ce qui était prévisible et démontre l'imprévoyance de Soderini ; car occupé au loin, il ne peut gérer l'accroissement efficace de la milice. Ces erreurs stratégiques se redoublent par la suite, avec une autre légation en France, par exemple, ou son envoi pour superviser l'inepte Concile de Pise. Elles culminent lorsque l'armée espagnole, invincible pour la trop faible Milice, s'avance : Machiavel n'est plus employé comme diplomate mais utilisé pour tenter l'impossible avec sa milice et payer des troupes⁹⁷⁹. Bref, il est employé, à partir de 1510 voire 1508 pour les légations, complètement à contretemps. En effet, à partir de la chute de Pise, malgré son crédit et en partie à cause de lui, le Secrétaire se voit beaucoup moins libre d'action. Piero Soderini le veut là où il pense que se trouve l'urgence diplomatique, alors que la milice exige une vision à moyen terme et une présence constante. Immobilisé par l'urgence qui l'impressionne, le Gonfalonier se fourvoie dans sa façon d'utiliser Machiavel, sans doute incapable de comprendre l'importance politique de la Milice et la différence entre le temps diplomatique et le temps de la structuration militaire.

II, pp. 83-84 : « Et vous ne devez pas être médiocrement content que ce soit par votre entremise qu'ait été donnée naissance à si grande chose : veuillez persévérer et l'amener à la fin désirée. »

⁹⁷⁷ Cf. la présentation de Barincou, *Till*, tome II, p. 149 : *Comment le blocus de Pise obtint ce que les armes n'avaient pu arracher en dix ans de molles attaques et d'indomptable résistance ; et quelle part en revint à Machiavel* et les lettres du 20 février 1509 au 6 juin 1509, *Till*, tome II, pp. 151-176.

⁹⁷⁸ Cf. la dénonciation de décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 199-200.

⁹⁷⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 22 août 1512, *Till*, tome II, pp. 307-308 : « et après avoir terminé cette opération [de paiement de troupes], je reviendrai rejoindre Vos Seigneuries pour qu'elles m'emploient à quelque autre chose. », p. 308.

La chute de la République florentine intervient donc à l'issue d'une défaite militaire tragique de la milice, montrant aux yeux de l'Europe et surtout des Florentins l'erreur prétendue de Machiavel. Il ne faut donc pas oublier, en lisant les ouvrages ultérieurs de Machiavel, et en particulier ceux qui furent écrits juste après la défaite, *Le Prince* et *Les Discours*, la part de justification implicite dans les propos de Machiavel. Ainsi, le Secrétaire doit, dans sa charge contre les troupes mercenaires, se justifier contre la réalité effective de la défaite. Les utopies ne sont pas les seuls objets contre lesquels le combat intellectuel de Machiavel se déploie. Il s'agit aussi, et à notre sens surtout, de rétablir l'ordre des raisons et des faits contre les apparences. Machiavel ne se résout pas, dans sa pratique politique concrète, à subir. Il entend créer les conditions structurelles d'une évolution d'une cité communale vers un État. En ce sens, les troupes propres sont supérieures aux troupes mercenaires, d'un point de vue politique dans tous les cas et la plupart du temps d'un point de vue militaire. Or ce point n'est guère discutable, pour Machiavel comme pour ses concitoyens, étant donné ce qu'ils ont constaté lors de la guerre contre Pise. Le problème réside dans les modalités de la mise en œuvre d'une telle réforme. Les adversaires de Machiavel la jugent impossible à effectuer, car totalement inédite. Machiavel estime qu'elle est peut-être impossible, mais que, curieusement, là n'est pas le problème : il est nécessaire de la tenter. Le point central de la discussion porte, nous le verrons, sur les conséquences politiques pour l'État qui consent à faire des soldats à partir de citoyens ou de sujets.

Les missions à l'extérieur de Florence permettent donc dans un premier temps à Machiavel de s'affirmer comme homme d'État. A la faveur de la considération dont il jouit, le Secrétaire peut impulser à l'intérieur du territoire florentin une réforme qu'il estime capitale et qui permet la reconquête de territoires perdus. Mais son maintien comme simple fonctionnaire ne lui assure pas la liberté d'action nécessaire à la poursuite de cette aventure et il se voit contraint de mener des négociations qui s'avèrent secondaires. Cette perte de temps et son maintien à l'écart des négociations véritablement décisives face aux troupes hispano-médicéennes contribuent à la chute de la République et à la déchéance de son Secrétaire. Il y a donc un lien fort entre les deux formes principales de missions attribuées à Machiavel. Elles lui sont nécessaires pour exister à l'intérieur de l'État comme homme politique, puisqu'il n'a pas la possibilité de jouer ce

rôle par sa naissance. Cette ambivalence conduit finalement à une forme de dispersion qui mine son efficacité. Il faut souligner également que Machiavel utilise un ton qui n'est pas précisément commun à ceux des ambassadeurs de son temps. Comme le remarque Corrado Vivanti, Machiavel porte des jugements politiques infiniment plus fins que ce qu'on peut remarquer dans les autres rapports et missives. Il indique de plus à ses correspondants des lignes politiques à suivre⁹⁸⁰. Les ambassadeurs vénitiens et florentins de son époque se devaient plutôt d'informer et de suivre les instructions dont ils étaient dépositaires. De toute évidence, et au grand dam de l'ami Biaggio⁹⁸¹, Machiavel s'inscrit dans cette tradition mais la dépasse en proposant des possibilités d'action résolues. Il tente de peser sur la politique florentine alors même qu'il n'a aucun mandat pour cela et qu'il ne peut le faire discrètement, dans les couloirs de la Chancellerie. Cela montre à la fois son influence, son ambition mais également la faiblesse de la République florentine. De notre point de vue, cette liberté de ton indique surtout une liberté d'expression et une pluralité des destinataires. Machiavel n'écrit pas ses missives pour les seuls membres de la Seigneurie. En particulier lorsque la légation est délicate et touche à la survie de l'État, il s'adresse à chaque citoyen, au moins à tout citoyen qui pourrait être intéressé. Il sait qu'il sera lu lors de *pratiche* et entend donner une direction initiale à ces débats. La situation de communication initiale et propre à la République florentine justifie et permet son positionnement et son ton, dès lors que la sincérité de son engagement pour sa patrie n'est pas mise en doute.

B) Les principaux interlocuteurs de travail

Dans la masse de la correspondance de travail du Secrétaire, nous pouvons d'emblée dégager quelques constantes concernant ses interlocuteurs. Contrairement aux lettres familières de cette période qui marquent un éparpillement des correspondants et rendent difficile la lecture d'une correspondance comme celles avec Guichardin ou Vettori après 1513, la correspondance de travail possède une unité certaine. Lorsque Machiavel est en mission, il écrit et reçoit ses consignes des Dix. Statistiquement, les lettres de ces dernières

⁹⁸⁰ Vivanti, C., « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo cinquecento », art. cit., p. 45.

⁹⁸¹ Cf. Lettre de Biagio à Machiavel du 28 octobre 1502, *TIII*, tome I, pp. 226-227 : « Nicolas, tout sage et prudent que vous soyez et tout présomptueux que je paraisse à vouloir vous remontrer de quelle façon vous devez écrire... »

constituent plus des deux tiers des envois au Secrétaire et les Dix ou la Seigneurie reçoivent quasiment tous ses envois. La structuration de la République florentine amène des conséquences très marquées à ce mode de communication. Le renouvellement rapide des Dix et la manière de procéder à l'élection de ces magistrats engage bien évidemment des pratiques particulières, comme la lecture publique et donc une certaine publicité intérieure des correspondances les plus importantes. Cet état de fait doit être pris en considération afin d'évaluer l'importance politique et philosophique de cette correspondance.

Nous allons donc étudier quatre sortes de modalités d'interlocutions. Tout d'abord, nous allons examiner sommairement le système politique de la République florentine afin de comprendre qui sont ces interlocuteurs privilégiés de Machiavel, ces « Dix », et quelles conséquences découlent de leur mode de désignation. Ensuite, il faudra revenir sur les rapports de Machiavel avec son chef, Piero Soderini. On le sait, les deux hommes ont une partie de leur correspondance qui s'effectue de manière familière. Il n'en reste pas moins que Machiavel est le subordonné politique direct de Soderini, Gonfalonier à vie, tout en étant l'un des piliers du régime. Les rapports du Secrétaire avec Marcello Virgilio Adriani Berti, que nous nommerons Marcello Virgilio pour des raisons de commodités, seront également soumis à l'analyse. En effet, un nombre important de missives envoyées du palais sont signées et écrites de sa main. Mais dans la plupart d'entre elles, le supérieur hiérarchique ne semble pas intervenir. L'examen portera donc sur les récurrences qui font sens dans l'intervention de Marcello Virgilio, sachant que nous ne conservons aucune lettre directe de Machiavel. Enfin, nous examinerons les quelques autres échanges épistolaires qui témoignent, par leur rareté, de l'efficacité du centralisme de la République florentine comme, par leur existence, de la singularité de la position politique de Machiavel.

1) Des institutions complexes et originales

Pour la conduite des affaires quotidiennes, les Florentins disposaient avec la Seigneurie d'une organisation fort originale. A bien des égards, ce système institutionnel est unique. Il évolue dans le temps au fur et à mesure des réformes mises en place par les tenants du

pouvoir ⁹⁸². Or, parmi ses constantes, le renouvellement rapide des principales magistratures, tous les deux mois, engage l'ensemble du système. Les Dix, principaux interlocuteurs de Machiavel, sont donc élus pour deux mois, et renouvelés au bout de cette période. Par conséquent, Machiavel peut être envoyé en mission par un groupe d'élus puis rendre compte de cette mission à d'autres élus. On comprend dès lors l'empressement de ses collègues à lui communiquer la liste des élus⁹⁸³. Les différentes sensibilités peuvent se retrouver très rapidement en place puis exclues. Dans tous les cas, la nécessité du renouvellement rapide par tirage au sort les force à accepter de cohabiter. En effet, les magistrats des Dix sont tirés au sort entre éligibles. Pendant la République, cette éligibilité est assez large, il faut être à jour de l'impôt et avoir un ancêtre ayant exercé une responsabilité. Etant donné le grand nombre de conseils et d'institutions intermédiaires, cela permettait à de nombreuses familles d'être éligibles.

Schématiquement, on compte trois factions dans la République florentine : les médicéens, surtout représentés dans les grandes familles florentines favorisées sous l'ancien régime et soutenus par une partie de la plèbe, les partisans de Savonarole, même si ce dernier est mort sur le bûcher en 1498 et les républicains, partisans du nouveau régime et d'un élargissement de l'assise de la citoyenneté comme de l'exercice du pouvoir. Le mode de fonctionnement de la République impose à ces factions de gouverner ensemble. Elles se retrouvent sur la politique extérieure, marquée par le souci d'indépendance et la volonté de reconquête de Pise, mais dans le contexte international tendu, elles se rejoignent surtout dans la volonté de temporiser, sans vraiment s'apercevoir que celle-ci n'est pas forcément marque de sagesse mais bien plutôt le signe que ces citoyens sont dépassés par les changements géostratégiques globaux. Il faut souligner que ce dispositif de faction peut être nuancé par des accords entre des individus ou des familles pour des raisons matrimoniales, par exemple. Le clientélisme, c'est-à-dire un rapport d'individu à individu marqué par l'inégalité des parties, reste un lien fondamental, souvent premier par rapport à des considérations politiques. Il peut totalement entraver la conscience de soi qu'a une

⁹⁸² Sur tous ces points historiques, nous nous sommes appuyés principalement sur : Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », art. cit., pp. 151-194 puis pp. 321-347 et Gilbert F., *Machiavel et Guichardin*, *Op. cit.*

⁹⁸³ Ainsi les lettres d'Agostino Vespucci du 20 septembre 1500, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 25 ; première lettre de Biagio du 03 novembre 1502, *Till* tome I, p. 235 ; de Biagio du 30 novembre 1509, *Till*, tome II, p. 191.

« classe », pour employer un vocabulaire anachronique. Enfin, d'un point de vue intérieur, certaines factions peuvent avoir des intérêts communs : les médicéens et les partisans de Savonarole peuvent partager le souci de la morale publique et de la religion ; les républicains et les savonaroliens sont partisans d'un régime ouvert, où les familles de condition moyenne participent au Grand Conseil, symbole de la liberté⁹⁸⁴. Toutefois, certains grands, savonaroliens, ne pardonnent pas au peuple de ne pas avoir défendu Savonarole, qui fut pourtant l'artisan principal de la création et de l'ouverture du Grand Conseil au nom de l'accueil dans l'« arche » florentine de l'ensemble des citoyens⁹⁸⁵. Bref, les frontières intérieures des factions sont mouvantes et les conditions d'appartenance ne correspondent pas aux critères modernes⁹⁸⁶. Par conséquent, tout dépend des quelques individus les plus en vue et les plus éloquents.

Il faut également souligner que ces factions ignorent tout de la moderne alternance. Ainsi, une fois au pouvoir, leur objectif politique principal consiste à se maintenir, quitte à changer la forme du gouvernement si cela est possible. Au fond, sur la période 1494-1512, si aucune révolution n'est à déplorer, c'est plus par manque d'occasion que par adhésion au nouveau régime. Les affaires courantes sont bien souvent administrées directement par les fonctionnaires et par le Gonfalonier à partir de son élection fin 1502. La condition pour être éligible est donc le point central de l'exécutif florentin. En manipulant les scrutateurs chargés de juger qui est éligible et qui ne l'est pas, on peut aisément tout contrôler : c'est ce que firent les Médicis⁹⁸⁷. Sous leur domination, peu de personnes pouvaient être éligibles. Les conditions allaient de la fortune à l'existence d'ancêtres régulièrement élus, en passant par l'absence de condamnation... La condition principale restait d'avoir eu des ancêtres élus. Cela permettait, au fur et à mesure de la durée de la

⁹⁸⁴ C'est Savonarole qui provoqua l'ouverture et l'élargissement du Grand Conseil à l'ensemble des « citoyens » de Florence. Cf. Roeder, R., *Savonarole*, Paris, Armand Colin, 1933, pp. 104-114 ; Ridolfi, *Savonarole*, Paris, Fayard, 1957, pp. 111-114 ; Hagedé, N., *Savonarole et les Florentins*, éditions France-Empire, 1998, pp. 164-170 ; et surtout Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Op. cit.*, pp. 41-53.

⁹⁸⁵ Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Ibid.*, p. 49.

⁹⁸⁶ On ne saurait ainsi retrouver les critères d'appartenance formulés par Bernard Manin pour la démocratie de parti contemporaine, par exemple. Cf. Manin, B., *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Flammarion, collection « champs essais », dernière édition 2012. Il faut d'ailleurs souligner que la république florentine ne fut pas un régime représentatif : il n'y a pas d'élection pour être membre du grand conseil. C'est un régime de démocratie directe à l'Antique.

⁹⁸⁷ Sur ces points, cf. par exemple Rubinstein, N., « Florentine constitutionalism and medici ascendancy in the fifteenth century », in Rubinstein, N., (éd.) *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, London, 1968, pp. 442-462 ou Heers, J., *Le clan des Médicis*, Paris, Perrin, collection « tempus », 2008.

domination médicéenne, de générer une caste de familles proches du régime et ayant intérêt à sa perpétuation. N'étaient ainsi éligibles que des individus trop importants pour être exclus et les hommes liges des maîtres du pouvoir. De ce fait, le constant renouvellement des membres de l'exécutif ne posait pas trop de problèmes à qui contrôlait les scrutateurs. Avec la République, le nombre de personnes éligibles augmenta considérablement, et les aristocrates qui gouvernaient traditionnellement Florence se trouvèrent confrontés à des hommes nouveaux issus des classes moyennes. Le système d'élection consistait en un simple tirage au sort de noms mis dans des bourses. Être éligible signifie donc dans la République florentine, y compris sous les Médicis, avoir son nom dans les sacs où l'on tirait au sort. Cela avait pour effet, finalement, de voir revenir assez régulièrement les mêmes grands personnages aux affaires.

Pour des affaires sensibles nécessitant discussion, le gouvernement provoquait des *pratiche*. Lors de celles-ci, on débattait publiquement des projets, ce qui permettait aux membres éminents des factions de débattre. Ainsi, un projet important n'était voté au Grand Conseil ou par la Seigneurie qu'après des procédures plus ou moins officielles et indirectes. Cela, bien entendu, n'augurait pas du résultat final mais permettait une forme de consultation. Mais si la République se fondait sur une représentativité indirecte appréciable puisque pensée et organisée sur le modèle de la démocratie directe, ce même système produisait une instabilité préjudiciable. La création du gonfalonier à vie voulut répondre à ce problème, et fut imposée par les aristocrates sur le modèle du Doge vénitien en 1502. De fait, la vie politique florentine est dominée par la Seigneurie. Il s'agit d'une institution qui cumule des fonctions législatives et exécutives voire judiciaires. Elle propose et rédige des lois, les fait exécuter et possède la possibilité de faire juger les individus problématiques. La rapidité de la rotation de ses membres, combinée à une interdiction temporaire de nomination après en avoir été membre, permet de compenser les risques de despotisme liés à la concentration des pouvoirs. De plus, la Seigneurie est elle-même divisée en plusieurs magistratures distinctes, chacune liée à des fonctions. En somme, elle constitue un gouvernement au sens moderne du terme, avec des ministères dédiés à des aspects spécifiques de la chose publique, mais sans séparation nette des pouvoirs et avec une grande rapidité dans la rotation de ses membres.

Dans ce contexte, les lettres de Machiavel lors de ses principales missions, en France, près de l'Empereur et auprès du Duc de Valentinois, avaient pour destinataires officiels les membres des Dix en place et de manière officieuse toutes les personnes susceptibles de participer au gouvernement dans un avenir proche, c'est-à-dire toutes les personnes dont les noms pouvaient être tirés au sort. Il faut évidemment souligner qu'une des conséquences essentielles de la rotation rapide des membres du pouvoir réside dans la nécessaire implication continue des personnes susceptibles d'être désignées. Il faut comprendre en ce sens les rapports de satisfaction de Biagio et de Soderini concernant la réception des lettres de Machiavel. Ils montrent que sa correspondance, et sans doute celle d'autres envoyés dans des circonstances similaires, était rendue publique pour ceux qui étaient concerné par l'exercice des affaires lorsqu'elle avait pour objet des points importants de la politique florentine engageant sa survie et faisant l'objet, d'emblée, d'un intérêt collectif. De ce point de vue, il est impossible de séparer la genèse de la pensée politique du Secrétaire de ce contexte où un petit nombre de personnes, évaluable à quelques centaines de personnes tout au plus, avaient nécessairement accès à l'ensemble de la politique du gouvernement florentin. Ainsi, les célèbres pages de Machiavel sur le secret nécessaire au Prince et au gouvernement prennent un sens fort différent. Avant de formuler des lois générales, Machiavel écrit avant tout pour comprendre et faire comprendre sa propre expérience, son propre état. S'il n'écrit jamais sur la rotation des membres du gouvernement, cela doit nous questionner : était-il déçu de l'instabilité générée mais conscient de son caractère profondément démocratique et garant des libertés ? On voit que les pages concernant l'élection des consuls romains gagneraient à être réévaluées à l'aune de cette caractéristique fondamentale de la République florentine.

Le cercle étroit et néanmoins important des hommes susceptibles d'exercer les principales magistratures est donc le premier interlocuteur de Machiavel lors des plus importantes missions. Cela explique en partie son style, ses nombreuses répétitions, ses argumentations longues et détaillées. En effet, le Secrétaire ne peut compter sur une lecture régulière et assidue de la part de tous les membres des Dix. Ceux-ci ne sont pas tous nécessairement des professionnels de la politique. Certains sont occasionnellement élus et tous, loin s'en faut, ne se tiennent pas au courant. Cela permet d'ailleurs sans doute à un petit nombre de familles, portées par quelques individus éloquents, de conduire

effectivement la vie politique florentine. On comprend pourquoi les Médicis n'ont pas modifié ce système de fonctionnement qui leur permettait d'aider à gouverner les néophytes et ainsi d'exercer la réalité du pouvoir. Machiavel se doit donc d'être pédagogue, de répéter les arguments, de réitérer les conseils. Il faut nuancer cette remarque par le caractère fort aléatoire de l'acheminement des lettres qui contribue également dans une très forte mesure à cette tendance. Ce système lui permet également de connaître, voire de fréquenter, les principales figures politiques florentines. Outre l'espace propre de son bureau et sa fonction de Secrétaire auprès de certains lors de quelques ambassades, ces rapports lui permettent d'exister politiquement. Le style et les idées machiavéliennes sont en germination de par leur confrontation à la fois à la réalité politique mais aussi à un public. L'écrivain Machiavel ne naît pas de l'inactivité forcée, comme on a pu le soutenir. Il naît de la rencontre d'une pratique concrète avec un public composé à la fois de spécialistes avertis qu'il faut convaincre et d'amateurs qu'il faut éclairer voire séduire.

2) Piero Soderini

Le Gonfalonier à vie de la République florentine est élu le 22 septembre 1502⁹⁸⁸. Il n'est pas le candidat favori de Machiavel, selon certains commentateurs dont Barincou se fait l'écho⁹⁸⁹. Il aurait été jugé trop mou et Machiavel aurait préféré Giacomini. Ses lettres de juillet 1502 montrent indiscutablement sa sollicitude envers le capitaine ⁹⁹⁰, sa reconnaissance d'homme de guerre car il écrit : « de quoi aussi nous nous remettons à toi, qui sais le métier »⁹⁹¹. Nous pouvons également signaler un passage de la *Deuxième Décennale* : « la vertu de ce capitaine et sa fortune s'élevèrent à un si haut degré de gloire et de renommée que jamais un autre citoyen ne put l'atteindre. »⁹⁹² Toutefois, ces écrits plus tardifs ne témoignent pas forcément qu'au moment de l'élection Machiavel ait penché

⁹⁸⁸ Vivanti, note 1 de la lettre de Piero Soderini à Machiavel du 22 octobre 1502, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1715. Pour le déroulement, les circonstances et les conséquences de son élection, cf. Pesman Cooper, R., « L'elezione di Pier Soderini a Gonfaloniere a vita. Note storica », in *ASI*, CLXXV, 1967, pp. 145-185.

⁹⁸⁹ Barincou, note 20 du chapitre IV, *Till*, tome I, pp. 521-522.

⁹⁹⁰ Lettre de Machiavel à Antonio Giacomini du 23 septembre 1505 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 114.

⁹⁹¹ Lettre de Machiavel à Antonio Giacomini du 4 juillet 1502, *Till*, tome I, p. 174.

⁹⁹² Machiavel, *Deuxième Décennale*, vers 28-45, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 49.

ouvertement pour Giacomini. Même sa correspondance de juillet 1502, si elle témoigne de son estime et de sa reconnaissance, n'implique pas un engagement. Il est certain que Machiavel porte finalement un célèbre jugement négatif lors de la mort de Piero, puisque nous avons cette cruelle épitaphe machiavélique :

« La nuit où mourut Pier Soderini

Son âme s'en fut en à la porte de l'Enfer :

« En enfer, toi, cria Pluton, benêt !

Aux limbes, là-haut, avec les autres moutards ! »⁹⁹³

Toutefois, rien ne nous permet d'affirmer qu'alors Machiavel ait été si sévère. Au contraire, de toute évidence, ses rapports avec le futur Cardinal Soderini, frère de Piero, sont bons voire meilleurs encore. Nous les avons détaillés précédemment⁹⁹⁴. Rien dans la correspondance et les écrits du Secrétaire à cette période ne permet d'affirmer qu'il se soit opposé à lui. De fait, fin 1502, Machiavel est encore un simple secrétaire, en pleine ascension sociale. On peut cependant noter que les deux hommes travaillèrent ensemble dans une véritable collaboration. Nous en avons de nombreuses preuves. Les rares lettres de Piero Soderini à Machiavel témoignent presque toujours de sa satisfaction, puisque le seul reproche fait au Secrétaire en dix ans est qu'il doit écrire plus souvent⁹⁹⁵. Lors de sa seconde légation auprès du Valentinois, Soderini associe l'ordre de rester auprès du Duc à la satisfaction que cause l'exécution de sa mission⁹⁹⁶. Soderini envoie sept lettres à Machiavel à ce moment. Il atteste de la désorganisation des services⁹⁹⁷, et compense personnellement ces difficultés en informant Machiavel de menées contre le Duc qu'il souhaite lui voir communiquées⁹⁹⁸, de diverses informations⁹⁹⁹ et même d'envoi d'argent¹⁰⁰⁰. Lors de ces lettres, il exprime sa confiance dans son secrétaire : « Et in tucto

⁹⁹³ Machiavel, *Epigrammes*, I, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 117.

⁹⁹⁴ Cf. chapitre deuxième, I C) 1) pp. 209-219.

⁹⁹⁵ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 17 novembre 1503 in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 863.

⁹⁹⁶ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 28 novembre 1502, in Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, p. 731.

⁹⁹⁷ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 14 novembre 1502 in Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, pp. 709-710.

⁹⁹⁸ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 15 novembre 1502 in Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, pp. 715-716.

⁹⁹⁹ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 7 décembre 1502 in Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, pp. 747-748.

¹⁰⁰⁰ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 21 décembre 1502 in Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, p. 768.

farete colla vostra solita prudentia, come siete usato di fare.»¹⁰⁰¹ De toute évidence, à ce moment-là, son propos vient de sa reconnaissance de l'action diplomatique de Machiavel et de sa connaissance personnelle du secrétaire : il attend de Machiavel l'utilisation de qualités remarquables. Toutefois, le 4 décembre 1502, il lui envoie une lettre incontestablement élogieuse qui n'a pour but que de faire parvenir au Secrétaire la satisfaction de son patron et de l'encourager à rester et poursuivre sa mission¹⁰⁰². Dès lors, Soderini ne lui écrira plus de lettres de ce genre, les relations entre les deux hommes ne nécessitant plus ces rappels et la position de Soderini, sa réorganisation de la Chancellerie, permettant l'envoi direct d'informations entre services concernés. L'épisode de la légation avec Vettori auprès de l'Empereur est particulièrement significatif, puisque Machiavel, d'abord récusé par les membres de la Seigneurie contraires à Soderini, est finalement envoyé grâce à l'astuce d'un message important à faire passer de vive voix si nécessaire¹⁰⁰³. De fait, outre l'attestation de la correspondance, la liberté d'action offerte au Secrétaire pour établir sa milice montre une confiance qui va au-delà de la simple collaboration.

Il apparaît clairement que les deux hommes partagent les mêmes inclinations politiques fondamentales. La lettre du 26 août 1508 montre la confiance de Soderini puisqu'il explique sa position à Machiavel sur la milice à travers une critique, certes feutrée, des membres de la Seigneurie¹⁰⁰⁴. De même, la seule lettre de Machiavel à Soderini vise à rassurer Soderini sur l'adéquation des rapports de Vettori à la réalité de la situation en Allemagne. Machiavel lui confirme ainsi personnellement qu'il n'a rien à ajouter étant donné le caractère insaisissable de la situation¹⁰⁰⁵. Tous deux font donc partie des républicains et veulent que ce nouveau régime élargi ne soit pas moins efficace dans les décisions à prendre que les monarchies et principautés de l'époque. L'exemple de la République vénitienne inspire aux Florentins de l'époque l'espoir d'avoir choisi un bon régime, à la fois de liberté et d'efficacité¹⁰⁰⁶. La correspondance directe entre les deux

¹⁰⁰¹ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 15 novembre 1502 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 716.

¹⁰⁰² Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 4 décembre 1502 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 742.

¹⁰⁰³ Voir l'*introduction* de la mission en Allemagne à la cour de l'Empereur du 21 décembre 1507 au 14 juin 1508 par Vivanti, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1828.

¹⁰⁰⁴ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 26 août 1508 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 1147.

¹⁰⁰⁵ Lettre de Machiavel à Piero Soderini du 17 février 1508 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, pp. 172-173, donnée en annexe 3 E), pp. 543-544.

¹⁰⁰⁶ Pecchioli, R., « Il « mito » di Venezia », art. cit., pp. 451-492.

hommes devient ainsi quasiment nulle après la seconde légation de Machiavel auprès de César Borgia, puisqu'en dehors des deux lettres déjà mentionnées, Soderini ne lui en enverra que deux autres, en 1510, lors de la troisième légation de Machiavel en France, pour compléter les instructions des Dix¹⁰⁰⁷ ou apporter des justifications en partie chiffrées sur le déroulement des négociations¹⁰⁰⁸.

Leur attachement à une forme de gouvernement républicaine pour l'époque ne doit toutefois pas tromper. Soderini est un aristocrate, comme le témoigne le passé de sa famille et l'élévation de son frère au Cardinalat¹⁰⁰⁹. Son élection au poste de Gonfalonier se fait sur la base d'un consensus qui ressemble fort à une double illusion. Les aristocrates espèrent qu'il fera évoluer le gouvernement vers une aristocratie déguisée et les membres les plus populaires du grand Conseil constatent qu'il ne peut espérer fonder une dynastie, aucun membre de sa famille proche n'ayant d'enfant. Dans ces considérations rapportées, personne ne tient véritablement compte de ses déclarations d'intention républicaine, dont nous n'avons aucune trace, comme si elles avaient été purement électoralistes. Or, dans sa manière de gouverner, Soderini montrera précisément sa volonté de gérer la République telle qu'elle est, en se situant au-dessus des factions et en tentant de les concilier. Jusqu'au bout, il tiendra cette position dans ses discours et dans ses actes¹⁰¹⁰. En ce sens, il laisse Machiavel développer ses projets de Milice qui peuvent permettre une indépendance militaire de la République et de l'État. Il est difficile de savoir ce qu'il avait réellement compris du projet machiavélien, s'il avait véritablement pesé sa portée politique réformatrice. Ce point ne serait d'ailleurs guère surprenant puisque, jusqu'à présent, on a souvent sous-estimé cette réforme politique majeure que Machiavel a inventée et portée¹⁰¹¹. Les deux hommes collaborent donc étroitement, et leur lucidité respective

¹⁰⁰⁷ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 2 juin 1510 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 1247-1248.

¹⁰⁰⁸ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 26 juillet 1510 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 1272.

¹⁰⁰⁹ Sur Soderini et ses aspirations, cf. Pesman Cooper, R., « Pier Soderini : Aspiring Prince or Civic Leader ? », *Studies in Medieval and Renaissance History*, I, 1978, N.S., pp. 71-126.

¹⁰¹⁰ Cf. Lettre de septembre 1512 de Machiavel à Alfonsina Orsini de' Medici (anonymée par Vivanti), *Till*, tome II, p. 315 : « Le Gonfalonier répondit qu'il n'était arrivé à ce rang ni par la brigue ni par la force, mais par la volonté du peuple ; [...] mais que si le peuple désirait son départ, il quitterait le pouvoir aussi volontiers qu'il l'avait pris quand on le lui avait confié sans qu'il l'eût ambitionné. » De fait, Piero Soderini ne résistera pas à la pression quelques jours plus tard, une fois la population apeurée par l'avancée des troupes espagnoles.

¹⁰¹¹ Le livre d'Andrea Guidi est sur ce point une avancée capitale. Cf. Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*

témoigne de leur ancrage social. Machiavel constate que Soderini n'est pas un Gonfalonier capable de surmonter une crise grave et qu'il est à l'origine des attermolements qui amèneront la défaite de Prato¹⁰¹². Pour autant, on ne peut affirmer à travers les écrits contemporains que le Secrétaire ait prévu cette incapacité du Gonfalonier. Nous pensons même que sa déception et son amertume ultérieures se nourrissent à la fois de l'acharnement médicéen à son égard et de la déception finale à l'égard de celui qui se voulait son patron¹⁰¹³.

Conformément à un principe de réalité qu'il développera dans toute son œuvre, Machiavel travaille avec son supérieur politique et tente de le conseiller judicieusement, mais sans pouvoir altérer sa nature profonde. Cette dernière ne peut se révéler qu'ultimement et le Secrétaire n'a eu aucune raison de juger négativement son supérieur hiérarchique tant que les faits ne lui ont pas donné définitivement tort. On voit le profit que *Le Prince* tirera de cette situation, dans le célèbre et fort long chapitre XIX où les exemples antiques et modernes se succèdent en montrant l'importance du naturel des hommes, incapables de le dépasser malgré la contrainte des circonstances¹⁰¹⁴. Le Gonfalonier, quant à lui, sait pertinemment que leurs sorts sont liés et que son Secrétaire a une valeur très élevée. Ses offres d'emploi de Raguse et auprès de Prospero Colonna¹⁰¹⁵ témoignent de sa clairvoyance sur la réalité de la méfiance médicéenne à l'égard du Secrétaire autant que de sa méconnaissance de la psychologie du personnage, presque fanatiquement dévoué à sa patrie. Toutefois, cette lettre de Piero Soderini à Machiavel du 13 avril 1521 s'avère très problématique. Tout en étant parfaitement explicite, elle fait référence à un poste à Raguse que Machiavel aurait refusé, sans préciser pour autant quand eut lieu la proposition. Son envoi fort éloigné du moment de la défaite, au moment

¹⁰¹² Cf. Lettre de septembre 1512 de Machiavel à Alfonsina Orsini de' Medici (anonymée par Vivanti), *Till*, tome II, p. 315 : « L'avis général fut de défendre Florence, de préférence à Prato ; [...] Cet avis plut, et particulièrement au Gonfalonier, qui jugea bon de grouper le plus de forces possibles pour mettre son gouvernement à l'abri d'une tentative de la faction opposée. » En groupant ces deux affirmations : craintes d'une sédition intérieure et soumission à l'avis populaire, on voit bien la tension de la politique sodérinienne : crainte de l'ennemi intérieur sans volonté de le combattre réellement et donc incapacité finale de mobiliser ses troupes contre une invasion extérieure. Là encore, il ne faut pas s'étonner si, plus tard, Machiavel préconise des positions nettes et tranchées. Sur l'attitude de Machiavel lors de cet épisode, cf. Guidi, A. « Machiavelli al tempo del sacco di Prato alle luce di sei lettere inedite a lui inviate » in *Filologia e critica* XXXI/2, 2006, pp. 274-287.

¹⁰¹³ Voir en ce sens l'analyse de Tommasini, I, p. 591 rapportée et traduite en partie par Barincou dans la note 15 de l'épigramme à Piero Soderini in Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 1483.

¹⁰¹⁴ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XIX, *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp. 343-352.

¹⁰¹⁵ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 13 avril 1521, *Till*, tome II, p. 430.

du début d'une forme de réhabilitation de Machiavel auprès des Médicis, nous ferait plutôt pencher pour une date tardive. Surtout, la liaison implicite entre le refus du poste de Raguse et la nouvelle proposition auprès de Colonna ne s'accorde que difficilement avec un éloignement des dates, sauf à imaginer une forme d'hypocrisie chez Soderini. Nous rappelons que les biographes qui situent cette proposition vers 1513 se fondent sur une mauvaise datation et une mauvaise attribution de la lettre de Machiavel à Giovan Battista Soderini de 1506. En ce sens, on ne peut qu'appuyer les précautions de la note de Vivanti sur cette offre¹⁰¹⁶. De toute manière, choisir la misère de l'exil dans le *Contado* plutôt que d'accepter de servir ailleurs témoigne clairement d'une forme de nationalisme chez Machiavel. Ce dernier possède, de ce point de vue, les paradoxes de son époque : il est nationaliste sans nation, républicain prêt à se rallier à un principat. La célèbre formule : « J'aime ma patrie plus que mon âme »¹⁰¹⁷, est pleinement justifiée par le choix de la misère de l'exil intérieur.

Nous estimons donc qu'il est impossible de réduire les relations entre les deux hommes à du patronage ou à une forme de mépris masqué machiavélien. Bien au contraire, tous les documents qui nous restent contraignent l'historien à constater une collaboration étroite, où le Gonfalonier décide in fine mais où son Secrétaire possède une liberté d'action qui va au-delà de celle d'un haut-fonctionnaire, qui correspondrait bien davantage à un poste politique. La clef de ce paradoxe réside indiscutablement dans le fait que le patriotisme de Machiavel constitue une énigme pour ceux qui le côtoient. Ni Soderini, ni les Médicis, ni même la plupart des amis de Machiavel ne comprennent cette donnée fondamentale de la psychologie machiavélienne. Ce patriotisme assumé et passionné est également calculé, rationnel, fondé sur l'étude comparative avec les royaumes de France et d'Espagne. Nous avons même envie d'aller plus loin : ce patriotisme est celui qui se répandra dans les classes moyennes de la bourgeoisie montante quelques siècles plus tard. En ce sens, il est anachronique pour les grands personnages florentins, tous prêts à être exilés et à servir des maîtres plus puissants, comme cela est courant depuis plus d'un siècle. Chez Machiavel, ce ralliement aux puissants doit se conjuguer avec son patriotisme, ce que *Le Prince*, par l'épître dédicatoire et le dernier chapitre, illustrent parfaitement. Soderini ne

¹⁰¹⁶ Note 1 de la lettre de Piero Soderini à Machiavel du 13 avril 1521 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1607 où Corrado Vivanti ne donne aucune date et emploie une formulation conditionnelle.

¹⁰¹⁷ Lettre de Machiavel à Vettori du 16 avril 1527, *Tll*, tome II, p. 547.

peut donc comprendre, bien qu'il le subodore sans doute, que Machiavel travaille avec lui par amour de sa patrie bien plus que pour lui.

3) *Marcello Virgilio*

Le chef hiérarchique de la Chancellerie florentine signe un nombre significatif de lettres à Machiavel, sans que ce dernier ne lui réponde personnellement une seule fois. On peut clairement distinguer différentes étapes dans leur correspondance, qui correspondent à l'évolution de la carrière de Machiavel plus qu'à une quelconque évolution de leur relation. Avant l'élection du Gonfalonier, Marcello Virgilio prend volontiers la plume pour guider Machiavel dans les négociations où ce dernier est seul. Ainsi, auprès de Catherine Sforza, il lui écrit une lettre concernant les conditions financières du recrutement des troupes auquel il doit procéder¹⁰¹⁸. Il lui adresse également des détails concernant la négociation directe avec la Dame¹⁰¹⁹. Enfin, il signe la lettre le sommant de rentrer¹⁰²⁰. Sur ce total de cinq lettres envoyées, on constate que le premier Chancelier possède une mainmise importante. Il subit une première éclipse lors de la première légation de Machiavel en France. Sans doute, l'association de Francesco della Casa avec Secrétaire, le statut de témoin de ce dernier lors de l'échec du siège pisan et le fait que rien de très concret ne soit à négocier, mais qu'il s'agit surtout de prendre langue et de temporiser en attendant de pouvoir faire des avancées concrètes, ne l'engagent pas à communiquer directement avec son collègue. On peut même estimer que cette légation, par son importance, échappe à son champ de compétence et qu'elle concerne l'ensemble des citoyens florentins susceptibles d'exercer des responsabilités. Toutefois, en l'absence d'un responsable politique présent régulièrement, Marcello Virgilio assume aussi des fonctions de direction des négociations délicates et réactives, en plus de celles quelque peu techniques.

Ainsi, lors de la seconde légation auprès de César Borgia, où Machiavel est témoin de l'attentat de Sinigaglia, le premier secrétaire signe et supervise les trois quarts des 46 lettres envoyées par les Dix. Ce fait constitue d'ailleurs un problème philologique. Vivanti

¹⁰¹⁸ Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 16 juillet 1499 in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 471.

¹⁰¹⁹ Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 19 juillet 1499 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, pp. 481-482.

¹⁰²⁰ Lettre de la Seigneurie à Machiavel signée Marcellus du juillet 1499 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, pp. 490-491.

indique que Marcello Virgilio est l'émetteur de ces lettres, qu'il signe au nom des Dix. Dans les légations suivantes et jusqu'en février 1506 Vivanti maintient cette présentation. A partir de la seconde légation à la cour pontificale d'août 1506, la présentation change et les lettres sont indiquées comme étant émises par les Dix et parfois signées Marcellus. Nous sommes bien en peine de justifier ce changement. Formellement, il n'y a pas de différence. Ces lettres sont toutes, depuis le début, officiellement envoyées au nom des Dix par leur Secrétaire principal, qui ne les écrit pas toutes de sa main, bien évidemment. De ce fait, changer la présentation pourrait induire le lecteur en erreur. Sur le fond, nous comprenons l'idée de Vivanti. Comme nous sommes en train de le souligner, Marcello Virgilio intervient personnellement avant l'installation du Gonfalonier. La rotation rapide des membres formant les Dix, la vacance du pouvoir consécutive à son élection en plein dans la crise romagnole de la fin 1502, l'oblige à outrepasser sa fonction première et à prendre des responsabilités. Un fait permet d'affirmer l'évolution de la position de Marcello Virgilio au sein de la chancellerie : la présence de plus en plus massive de « cito » lorsqu'il prend la plume. Jusqu'à l'élection du gonfalonier, le secrétaire principal se permet de féliciter abondamment son second au début d'une de ses lettres¹⁰²¹ et surtout de tenter de diriger les négociations avec le Duc de Valentinois. Certes, il n'effectue pas ce travail seul. Toutefois, il indique « conclusio Dominorum »¹⁰²² lors de récapitulatifs importants et va jusqu'à s'engager sur des points importants en post-scriptum : « ... Insomma, per tucte quelle cagioni che tu intendi, la intentione nostra à... »¹⁰²³. A partir de novembre 1502, une reprise en main des Dix et donc de Piero Soderini se fait sentir. Les post-scriptum prennent un ton plus intime, comme il convient dans une correspondance officielle, et Marcello Virgilio se contente d'informer Machiavel des évolutions de la situation autour du Duc afin de l'aider dans ses négociations, sur le modèle des lettres déjà évoquées de Soderini. Sur les 28 lettres envoyées au nom des Dix et signées Marcello Virgilio au cours de cette légation, 10 sont précédées de « cito », surtout début novembre, moment de l'acmé de la crise du point de vue florentin. La transformation et la réorganisation des compétences au sein de la chancellerie se fait sentir, outre la lettre de Piero Soderini déjà

¹⁰²¹ Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 10 octobre 1502 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, pp. 639 à 641.

¹⁰²² Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 21 octobre 1502 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 665.

¹⁰²³ Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 13 octobre 1502, après la signature, in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 648.

citée¹⁰²⁴, par le fait que la seule et fort courte lettre envoyée à titre personnel par Marcello Virgilio consiste à enjoindre Machiavel à respecter un ordre du Gonfalonier : celui de rester en poste¹⁰²⁵. En deux mois, le premier secrétaire est rappelé à son rôle de responsable de ses subordonnés après avoir géré la négociation en cours.

Par la suite, Marcello Virgilio conserve un rôle plus clair. Il intervient directement pour informer dans l'urgence Machiavel des faits extérieurs dont ce dernier ne peut avoir connaissance et qui ont une incidence sur le déroulement de sa légation. Ainsi, dans sa légation pour la mort d'Alexandre VI Borgia et l'élection du nouveau Pape, Marcello Virgilio envoie 14 lettres sur les 37 reçues par Machiavel, dont 9 sont urgentes. L'une est envoyée par estafette spéciale¹⁰²⁶ et plusieurs avec la mention « cito » réitérée une fois, voire deux fois sur l'adresse¹⁰²⁷. A titre de comparaison, 2 lettres sur les 21 que les Dix envoient à Machiavel sans être signées de Marcello Virgilio portent cette mention. Le secrétaire de la première chancellerie n'écrit jamais quand Machiavel est en mission à l'intérieur du territoire florentin, puisque cela n'est pas dans ses attributions. Aucun rapport entre les deux hommes n'est connu concernant la Milice. Seule, une lettre personnelle de Marcello Virgilio transmet, à nouveau, des consignes du Gonfalonier alors que Machiavel, en 1506, recrute dans le Mugello. Leur dernière correspondance de travail véritable et attestée se situe lors de la légation de Machiavel auprès de Jules II nouvellement élu et prêt à descendre en Romagne. Dans ce cadre, rien n'explique la signature de Marcello Virgilio sur certaines lettres plutôt que d'autres. On constate la présence réitérée d'informations chiffrées, mais c'est le cas également pour des lettres des Dix. Vivanti se permet alors de ne plus indiquer Marcello Virgilio en émetteur, mais de simplement laisser sa signature : « Marcellus ». Les 11 lettres qu'il envoie sur un total de 25 ne se distinguent pas. Toutefois, on peut constater qu'il signe toujours les instructions officielles de départ, rappelant ainsi sa position hiérarchique, comme par exemple lors de

¹⁰²⁴ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 28 novembre 1502 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 731.

¹⁰²⁵ Lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 7 novembre 1502 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 696.

¹⁰²⁶ Indication sur l'adresse de la lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 13 novembre 1503 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 843.

¹⁰²⁷ Deuxième lettre de Marcello Virgilio à Machiavel du 15 novembre 1503 in Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 857, la première n'ayant que deux mentions de « cito » !

la mission de Machiavel à Piombino de mars 1509¹⁰²⁸ ou son envoi auprès de l'Empereur en novembre 1509¹⁰²⁹.

L'évolution des relations entre les deux hommes est donc complexe. Il est très difficile d'indiquer leurs inclinations personnelles. Il semble qu'ils n'aient jamais été familiers, intimes ni ennemis. L'hypothèse de Skinner sur Machiavel élève de Marcello Virgilio¹⁰³⁰, outre que plus aucun biographe ne la soutient, ne repose sur aucun fondement dans leur correspondance. On ne peut constater nulle familiarité entre eux. Aucune lettre familière de Machiavel ne mentionne non plus son supérieur. Dans leur travail, visiblement, les deux hommes s'épaulent et respectent leurs domaines de compétence. Il est clair que Marcello Virgilio se comporte plus véritablement comme un fonctionnaire que Machiavel. Il ne sera d'ailleurs pas banni lors du retour des Médicis et sera maintenu dans ses fonctions à la chancellerie. Les deux hommes conçoivent donc de manière totalement différente leur travail. Marcello Virgilio reste dans la tradition du haut fonctionnaire humaniste florentin dont le comportement attendu est fait de maîtrise, d'érudition et de distanciation¹⁰³¹ alors que Machiavel s'engage politiquement et concrètement dans des réformes profondes. De ce point de vue, les deux hommes divergent et ne peuvent se rencontrer. Leur correspondance en est l'illustration. Peu à peu, la collaboration réciproque à la négociation en cours se réduit au simple envoi d'informations utiles par le premier secrétaire.

On peut affirmer sans prendre trop de risque qu'avec l'élection de Soderini, Machiavel s'émancipe rapidement de la tutelle pourtant fort nominale de Marcello Virgilio. On peut donc caractériser leurs rapports de manière purement professionnelle. En tant que responsable de la première chancellerie, le premier secrétaire est responsable du déroulement et du suivi des négociations de la République florentine avec les États étrangers. De ce fait, il est particulièrement chargé de suivre la correspondance et d'assurer le suivi de la chancellerie et des Dix avec les divers ambassadeurs, orateurs et envoyés. Par conséquent, il ne peut être véritablement envoyé à l'extérieur. Lorsque

¹⁰²⁸ Commission donnée à Machiavel par les Dix du 16 mars 1509, *Till*, tome II, pp. 155-156.

¹⁰²⁹ Commission des Dix à Machiavel du 10 novembre 1509 in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 1120-1121.

¹⁰³⁰ Skinner, *Machiavel*, *Op. cit.*, pp. 20-21.

¹⁰³¹ Depuis la nomination de Coluccio Salutati au poste de chancelier, en 1375. Ce point fait l'objet d'un consensus des historiens. Cf. par exemple Skinner, *Machiavel*, *Op. cit.*, pp. 18-19.

Machiavel part sous ce titre, ils correspondent donc naturellement. Dans un premier temps, on a pu constater que Marcello Virgilio exerce une sorte de tutelle légère, une forme d'encadrement en s'affirmant personnellement dans les missives des Dix. Ensuite, avec l'arrivée du Gonfalonier à vie dont le rôle consiste bien entendu à donner une représentation claire à l'extérieur de la République florentine, le secrétaire s'efface en tant que personnalité politique et rentre dans son rôle normal de haut fonctionnaire. De ce fait, les relations entre les deux hommes deviennent moins hiérarchisées et peuvent même devenir empreintes d'une certaine familiarité. Toutefois, les marques de cette dernière restent très limitées.

On peut donc conclure en affirmant que le rôle de Marcello dans la formation intellectuelle et pratique de Machiavel fut faible. Il ne fut pas un tuteur à son égard. Néanmoins, la qualité de sa correspondance, sa capacité d'évolution dans la gestion de sa position de responsable des négociations à simple courroie de transmission des volontés de ses supérieurs politiques ont obligé Machiavel à atteindre et à maintenir un niveau élevé dans la qualité de ses lettres. Outre les lecteurs proprement politiques que sont les grands chefs de familles florentins, la présence à Florence comme destinataire et premier lecteur d'un grand humaniste, rompu à une technique épistolaire marquée par la clarté et l'exhaustivité a forcément amené Machiavel, dans un premier temps, à égaler son correspondant. On peut donc remarquer que l'originalité de la correspondance de Machiavel, bien perçue par Biagio sous la forme d'un reproche¹⁰³², consiste dans son engagement politique. Ce constat, effectué dans une lettre personnelle, ne vient pas des seules lumières de l'auteur mais de son environnement direct, constitué principalement de Marcello Virgilio, son supérieur immédiat, et des Dix, dont les propos pouvaient avoir été rapportés et amplifiés par ce dernier. Biagio le rappelle d'ailleurs avant d'avancer sa propre pointe. Indubitablement, sur le sujet de l'engagement, la différence de Machiavel fut vivement ressentie et remarquée. Elle est intellectuelle dans le contexte de la lettre de Biagio puisqu'elle porte sur les chances réciproques de César Borgia et de ses anciens alliés ligüés contre lui, mais la création de la milice montre qu'elle est en fait totalement politique. La chance de Machiavel consista en ce que les Soderini apprécièrent cet engagement, ne le trouvèrent pas déplacé, mais au contraire, constatant son exactitude

¹⁰³² Lettre de Biagio à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 226-227.

suite à Sinigaglia, décidèrent de l'utiliser. La fortune de Machiavel en tant que haut fonctionnaire engagé provient donc de cette prise de risque, sans doute calculée mais correspondant visiblement à son rapport passionné à la politique.

Marcello Virgilio fut donc sans doute, à l'égard du Secrétaire, une sorte d'interlocuteur précieux et de contre-modèle. Sur la forme et le fond, il obligea Machiavel à se maintenir à un haut degré d'exigence dans le style et la clarté. Concernant le rôle d'un haut fonctionnaire, il put servir de repoussoir. Pour Machiavel, un poste politique ne peut se concevoir sans action politique, sans projet. Il n'est pas une fin en soi. Nous postulons d'ailleurs qu'il pensa de même pour le philosophe politique, pour le penseur politique. Le Secrétaire ne perdra jamais de vue cet aspect des choses¹⁰³³, comme le prouve son projet de constitution de Florence, pourtant écrit en 1521¹⁰³⁴. Dans ce texte d'une virtuosité extraordinaire et non exempt d'ironie, Machiavel commence ainsi : « la raison des variations fréquentes du gouvernement à Florence est qu'il n'y a jamais eu dans cette cité ni république ni principat dûment qualifié. »¹⁰³⁵ La fine conclusion de son traité propose donc : « Il nous semble, à considérer cet organisme en tant que république, et abstraction faite de votre personne, qu'il ne lui manque chose aucune, d'après ce qui a été longuement exposé ; que si on le considère, étant vivants Votre Sainteté et le Monseigneur Révérendissime, c'est une monarchie »¹⁰³⁶ Machiavel combine ici l'exploit de concilier république et monarchie et de montrer aux Médicis que leur mort prochaine sans successeurs directs, étant donné qu'ils sont tous deux ecclésiastiques, doit être anticipée pour la tranquillité de tous. Le traité fut bien entendu soigneusement oublié par ceux qui l'avaient commandé.

L'art d'écrire employé par Machiavel lors de ses légations fut donc également un art de la communication politique. A chaque légation, le Secrétaire engagea un style, un ton voire des conseils spécifiques aux situations rencontrées et au titre avec lequel il les affronta. De fait, de Catherine Sforza dont il ne put rien obtenir, étant simple employé et s'en revint dépité autant de la rouerie de la dame que de l'absence de politique de ses

¹⁰³³ On peut excepter évidemment la correspondance qui encadre la disgrâce, l'exil, l'emprisonnement et la torture, où Machiavel songe d'abord à se sauver. Cf. *Till*, tome II, pp. 313-333, sur la période de 6 mois qui va de septembre 1512 à mars 1513.

¹⁰³⁴ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, *Till*, tome II, pp. 431-441.

¹⁰³⁵ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, *Till*, tome II, p. 431.

¹⁰³⁶ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, *Till*, tome II, p. 439.

maîtres, à ses missions auprès du Roi de France et de l'Empereur où son mandat était délicat mais clair en passant par sa confrontation avec César Borgia où il devint, de toute évidence, le premier envoyé spécial de Soderini, notre auteur connu, avec en outre et concomitamment les changements de Seigneurie et les considérations de politique intérieure, un nombre invraisemblable de situations à gérer. Or, il fit toujours face avec, très rapidement, une méthode d'analyse et d'exposition tout à fait maîtrisée, consistant à rendre compte de tout objectivement dans un premier temps et à n'émettre de jugement qu'avec précaution et en se retranchant derrière des considérations psychologiques sur les Princes concernés. L'évaluation des faits, des données et leur réduction à leur aspect purement politique constitue le fondement de ses missives. L'évaluation, dès lors, se fait déduction à partir de cette recension et reste conditionnée à la cécité partielle de l'envoyé, toujours conscient de son positionnement au cœur du dispositif étranger. Dans cette partie de la correspondance, on peut donc affirmer que Machiavel forma en même temps sa méthode pour analyser la politique que son art d'écrire. En effet, son point de vue d'analyse et celui de ses destinataires reste partagé : il faut déterminer la meilleure position possible pour Florence. Toutefois, la considération de la diversité des destinataires potentiels de ses missives le contraignit sans doute également à un ton neutre et froid d'analyste. En même temps, son souci de sa patrie pouvait s'exprimer sans crainte. Il y a là adéquation remarquable entre les tendances politiques profondes de l'homme, les analyses du penseur et les exigences du communicant.

C) Machiavel épistolier dans le quotidien de la seconde Chancellerie et du secrétariat aux neuf de la milice

Nous avons vu que Vivanti, par exemple, ne donne aucune lettre émanant du bureau de Machiavel. Ce choix éditorial s'explique sans doute par l'absence de travail documentaire de fond lorsqu'il édite la correspondance, en 1995. De fait, l'édition scientifique et définitive des œuvres de Machiavel pendant cette période nécessite la mise au clair des archives de la Chancellerie florentine, ce qui représente un travail considérable. Dans l'état actuel des connaissances, nous pouvons néanmoins dégager quelques points importants, mis en valeur par les éditions et traductions connues d'un certain nombre de lettres chez

Barincou et grâce à l'édition Marchand pour la période 1498-1508¹⁰³⁷. On constate dès l'abord la surabondance de la correspondance¹⁰³⁸. Les bureaux de la Chancellerie, et en particulier celui de Machiavel, envoient un nombre énorme de lettres, à toutes sortes de destinataires. L'activité des bureaux florentins peut clairement se comparer à celle d'une ruche. De cet ensemble gigantesque ressort quelques constantes. Tout d'abord, l'importance des questions militaires. Avant la Milice, Machiavel et ses collègues envoient une partie conséquente de leurs missives à leurs capitaines. Leurs observations vont de la conduite générale des opérations au souci des détails de l'intendance¹⁰³⁹. Ce second point dépendant d'ailleurs bien plus concrètement de leur responsabilité, la plupart des missives indiquent quand et comment payer, ravitailler et armer les troupes. Sur ce point, la Chancellerie déploie une activité incessante afin de se donner la capacité d'agir militairement, par la gestion de l'intendance¹⁰⁴⁰. En ce sens, la création de la Milice arrive comme une suite logique de la militarisation des préoccupations florentines. Entre la défense du *contado*, le maintien de sa sujétion, le recouvrement toujours renvoyé de Pise, les menaces aux frontières des potentats d'Italie et la crainte des grands États européens, les membres des chancelleries ne peuvent que constater l'importance de la question des armes. La réflexion machiavélienne sur ce point prend donc son départ dans ces circonstances. Florence, cité prospère et économiquement en crise, ne peut s'imposer à ses mercenaires et se retrouve constamment désarmée ou sous la menace des armes qu'elle emploie. Il ne faut pas oublier que la prise de fonction de Machiavel débute peu

¹⁰³⁷ Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, in « Scrittori d'Italia », 6 tomes, 2002, 2003, 2005, 2006, 2008, 2011, cf. bibliographie.

¹⁰³⁸ Le travail de recension et d'édition se poursuit toujours, malgré et en plus de l'édition sus-nommée. Cf. par exemple, Fachard, D., « *A maggiore vostra cognizione, mi farò un pocado lato, e voi arete pazienza e leggerla* », Appunti su inediti Machiavelliani riguardanti l'attuazione dell'ordinanza », in *Filologia italiana*, VII, 2009, pp. 129-145.

¹⁰³⁹ Ainsi, par exemple, des lettres des Dix aux commissaires du 29 avril 1501 et du premier mai 1501, ou celles de la Seigneurie aux commissaires du 2 mai 1510, *Till*, tome I, pp. 142-144. Le ton change avec le retour de Machiavel à ses fonctions, lors des lettres suivantes, de la Seigneurie aux commissaires du 4, 7, 8, 8, 10 et 18 mai, *Till*, tome I, pp. 144-149, toutes signées Machiavel et dont l'ensemble commence ainsi : « Le fait que nos prédécesseurs ont quitté leurs fonctions et que notre entrée en charge a été troublée par suite des dangers que nous courons, etc., tout cela fait que vous n'avez pas reçu en temps voulu la récapitulation attendue, et qu'il s'est produit chez vous quelque désordre. » Par la suite, le ton est ferme : « nous avons décidé qu'en dépit de tout ce qu'on peut vous alléguer, vous persévériez à vous conformer entièrement aux conventions qui vous ont été envoyées. »

¹⁰⁴⁰ Ce point est évident sur toute la période.

avant l'exécution de Pagolo Vitelli, condottiere au service de la République et accusé puis condamné à mort pour haute trahison¹⁰⁴¹.

Fin 1506, Machiavel, au terme d'âpres discussions, obtient la création de la Milice¹⁰⁴². La documentation de son quotidien à cette période de l'existence du Secrétaire, pourtant si importante dans la vie du Secrétaire, n'a été que très récemment commentée et analysée dans l'ouvrage fondamental d'Andréa Guidi¹⁰⁴³. Machiavel en est nommé le Chancelier et la correspondance des neuf de la Milice montre surabondamment qu'il en est l'âme, le maître d'œuvre et le chef véritable¹⁰⁴⁴. Contrairement à Marcello Virgilio, qui ne prend aucune initiative directe et dirige sa chancellerie avec une prudente neutralité, Machiavel engage un vaste processus politique et perçoit parfaitement l'importance politique considérable que peut prendre une administration. La correspondance des neuf de la milice illustre cela par son abondance, la rigueur de sa gestion de détail et son évolution rapide. De fait, l'enrôlement, point capital de l'extension et de la valeur de la Milice, s'étend rapidement, en trois ans, à l'ensemble du *contado*. Andréa Guidi montre clairement l'originalité de l'action machiavélique. D'une part, il créa véritablement un nouvel ordre militaire : « Il Segretario fiorentino faceva iniziare un concreto progetto di riforma. »¹⁰⁴⁵, qui se caractérise par le lien entre l'administration de la justice et des sujets armés pour défendre ce qui va, de fait, constituer leur patrie. En effet, la milice consiste dans l'enrôlement et la conscription de sujets de la République florentine, donc des habitants des campagnes environnantes. Il s'agit de les équiper et de les entraîner, mais aussi de leur proposer des avantages. Ce point est essentiel dans l'administration du *contado*, les sujets reconnaissant leur sujétion à travers le paiement de l'impôt et recevant en retour l'administration de la justice et la sécurité. Dès lors qu'on les arme, ils deviennent plus que

¹⁰⁴¹ Cf. les lettres entre le 28 septembre et le 10 octobre 1499, *Ttll*, tome I, pp.52-56. Machiavel prend même officiellement la plume pour défendre la République dans cette sinistre affaire, dans sa lettre à un chancelier de Lucques du 30 septembre 1499, *Ttll*, tome I, pp. 53-54.

¹⁰⁴² Cf. *Rapport sur l'Institution de la Milice*, qui date de 1512 et porte la célèbre mention « post res perditas », *Ttll*, tome II, pp. 67-71, *Discours sur l'ordonnance et milice florentines*, *Ttll*, tome II, pp. 71-74 et *Décrets de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milices florentines, dictées par Nicolas Machiavel*, *Ttll*, tome II, pp. 74-78.

¹⁰⁴³ Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*

¹⁰⁴⁴ C'est clairement la démonstration de Guidi dans son ouvrage.

¹⁰⁴⁵ Guidi, A., *Un segretario militante, Op. cit.*, p.163. Le mercenaire est un « bandito della patria » dans l'idéologie du temps.

des sujets et il faut réorganiser leur lien avec la cité mère, donc leurs impôts et la justice qui leur est administrée¹⁰⁴⁶. Ce point forme le cœur politique de cette réforme militaire.

Très significativement est également mise sur pied une milice à cheval pour les citoyens florentins, qu'ignore Barincou¹⁰⁴⁷. L'astuce politique de Machiavel pour armer les citoyens florentins a donc consisté à user d'un argument économique pour créer la milice avec des sujets avant que les citoyens ne viennent presque spontanément ordonner leur incorporation dans un corps d'arme plus prestigieux : « Et puisque c'est vous et votre Cité [Florence et les nobles citoyens florentins] qui êtes destinés à servir à cheval et à commander, l'on ne pouvait commencer par vous, c'est-à-dire par le plus difficile ; il fallait commencer par qui doit obéir et servir à pied, à savoir par votre *contado*. »¹⁰⁴⁸ L'argument de la difficulté de commander et de la facilité d'obéir n'est pas forcément ici autre que spécieux, mais la division de la Cité à cheval et du *contado* à pied renvoie, à notre sens, à la division des grands et du peuple dans l'antiquité romaine du point de vue machiavélien. Nous pensons que la démarche de Machiavel est donc volontaire et calculée, sur le modèle de ce qu'il imagine être la citoyenneté romaine. Machiavel obtient ainsi ce qu'il souhaite pour son État : des citoyens en arme. La rapidité de l'enrôlement des sujets est, de ce point de vue, un facteur clef de la réussite du projet. En effet, le contraste politique entre un *contado* en arme et des citoyens bourgeois désarmés ne peut être politiquement fertile que s'il est ressenti vivement par les citoyens et donc s'il est brutal. Intérieurement, l'effet de surprise créé par la mise en œuvre de la milice est capital. A l'extérieur également, il doit permettre de susciter le respect et surtout se faire avant que les grandes puissances européennes ne réagissent. Machiavel n'oubliera pas, lorsqu'il écrira *Le Prince* et conseillera l'union de l'Italie par tous les moyens, qu'aucune réaction européenne n'a véritablement eu lieu lors de l'établissement de la milice. Il sait donc qu'il est possible, ouvertement et rapidement, de créer une chose politiquement nouvelle et que l'aveuglement des grandes puissances pourrait permettre à ce projet d'aboutir. La

¹⁰⁴⁶ Cf. par exemple les trois lettres des neuf de la milice du 2 juin 1507, 31 juillet 1507 et 3 novembre 1507, qui montrent le quotidien de l'administration de la milice : paiements, avantages, gestion de la justice...

¹⁰⁴⁷ cf. Machiavelli, *Frammento di discorso sulla milizia a cavallo*, in *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 43 et Machiavelli, *L'ordinanza de' cavali*, in *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 46-51. Sur tous les écrits autour de la milice, de l'établissement du texte au commentaire, nous renvoyons à Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*

¹⁰⁴⁸ *Rapport sur l'institution de la milice de 1512*, Till, tome II, p. 68.

défaite finale à Prato ne peut d'ailleurs constituer un contre-argument puisque la milice n'était alors pas définitivement formée, que les solutions politiques n'avaient pas été exploitées et surtout que l'armée espagnole ne vient pas combattre Florence mais la République. Sous couvert d'un Prince acceptable, les choses auraient pu être tout autres.

D) Conclusions du deuxième chapitre

Dans son travail, Machiavel fut, de toute évidence, un expert reconnu. Dans l'administration de ses charges initiales, il ne fut jamais contesté et toujours renouvelé. Même ses adversaires politiques, puisqu'il abandonna la prudente neutralité traditionnelle des fonctionnaires humanistes florentins, ne souhaitèrent pas le faire renvoyer de son poste. La Milice constitue clairement l'apogée de sa carrière, mêlant inextricablement ses capacités d'administrateur, ses convictions patriotiques et son projet politique pour Florence. Outre cette expertise politique et militaire qui l'autorisera à publier *L'Art de la guerre*, Machiavel fait également preuve d'une grande virtuosité dans l'établissement et l'usage de sa correspondance. Cette dernière est toujours adaptée aux circonstances, qu'il s'agisse d'un point de détail de la gestion d'une commune paysanne du *contado* ou d'un récapitulatif de la situation géostratégique européenne pour un capitaine en campagne. Par surcroît, Machiavel élabore, dans ses légations à l'étranger, un art d'écrire tout à fait particulier. En effet, son engagement patriotique personnel le pousse à conseiller ceux à qui il doit seulement rapporter les faits. Or, et c'est là une conséquence capitale de cette pratique, Machiavel découvre qu'il ne peut pas rapporter des faits sans que ces derniers n'engagent des actions. En politique, l'analyse est liée indissolublement à l'action. Par conséquent, il ne saurait observer une prudente neutralité lorsque sa patrie est en danger. Cette dernière, de toute manière, n'aurait aucun sens et aucun intérêt. Elle ne serait pas politique, mais anti-politique. Dès lors, Machiavel déploie un art d'écrire qui vise à utiliser les différentes situations d'énonciation dans lesquelles il se trouve pour faire passer un message s'il l'estime nécessaire. Dans le cadre de sa légation auprès de César Borgia, par exemple, il sait qu'il est attendu, lu et commenté par tout ce que Florence compte de citoyens avisés. Etant donné la structure républicaine de la Cité à l'époque, c'est une grande partie de la population florentine que Machiavel touche par ses rapports. Face à l'éloquence en chaire d'un Savonarole, Machiavel n'entend pas être un « prophète

désarmé », selon son mot. Il ne veut pas être prophète et il invente donc des formes de communication politique en utilisant consciemment sa place au cœur du réseau de gouvernement florentin. Il ne veut pas non plus être désarmé et il crée donc sa milice. On le voit, dans son activité, Machiavel utilise déjà l'ensemble des outils de l'action politique moderne. Si son message nous interroge toujours, nous postulons que c'est à cause de cela et que c'est parce que, même une fois l'action directe rendue impossible par la chute de la République, il continuera à tenter de la mener à travers *Le Prince* et *Les Discours*.

Chapitre troisième : l'usage de la communication politique

Dans cette troisième partie de notre travail, nous voulons axer davantage notre réflexion sur l'articulation entre l'action politique de Machiavel et sa parole, à travers les lettres qui la manifestent. En effet, en tant que praticien de la politique, nous avons vu que Machiavel utilise énormément l'écrit, aussi bien sous la forme du rapport que sous celle de la correspondance. Il fait ainsi usage du discours dans ses différentes modalités. Leurs usages par le Secrétaire possèdent un sens et une valeur particulière dans la mesure où la République florentine est un régime singulier, une république unique dans le contexte de l'époque, marqué par des États princiers. En effet, l'art communicationnel que nous supposons chez Machiavel ne peut avoir de valeur philosophique et ne peut engager une interprétation de l'œuvre qu'à la condition que la société dans laquelle il apparaît le permette. Un art d'écrire et de communiquer ne peut se distinguer de la société qui l'impulse et le nourrit. Dans le cas de la Florence républicaine d'entre 1494 et 1512, nous pensons qu'il s'agit d'une société relativement ouverte à l'intérieur, du fait de son histoire communale lors des deux siècles précédents et du fait de l'exil des Médicis à partir de 1494. Cet « espace public » doit donc être caractérisé ici afin de saisir les modalités propres par lesquelles Machiavel s'en est saisi et ce qu'elles signifient pour l'élaboration de sa pensée qui ne se distingue pas, c'est une de nos hypothèses fondamentales, de son action et de sa vie : le patriotisme de Machiavel n'est pas qu'un concept, c'est une attitude qui engage la totalité de l'être et qui ne peut se comprendre et s'étudier qu'en tant que tel. Il y a ici quelque chose qui résiste à la rationalisation philosophique et dont nous devons rendre compte lors de notre quatrième partie, une fois acquise l'interpénétration de l'homme politique, de sa pensée politique et de sa pratique politique. Nous allons donc proposer d'étudier quelles sont les conditions, dans la République florentine, de la pratique communicationnelle de Machiavel. Nous proposerons ensuite une reconstitution de sa correspondance afin d'en saisir les moments saillants et révélateurs ce qui nous permettra, lors de notre quatrième partie, de récapituler ce qui constitue les grandes

analyses politiques machiavéliennes en place avant 1512 afin de proposer quelques hypothèses interprétatives sur l'ensemble de son œuvre.

I) Machiavel praticien, théoricien et communicant politique avant 1512

L'existence d'un espace public fonctionnel dans la République florentine entre 1494 et 1512 semble désormais acquise du point de vue historique. Sa fécondité pour Machiavel pose question. D'autre part, il convient d'examiner précisément, à la lumière des travaux classiques sur la communication contemporaine dans nos sociétés démocratiques, si nous pouvons parler de communication politique à propos des écrits de Machiavel.

A) Les présupposés de la communication politique, Machiavel interrogé par Wolton et Habermas

Trois acteurs sont nécessaires à l'existence d'une communication politique selon Dominique Wolton¹⁰⁴⁹ : l'homme politique, le journaliste et l'opinion publique. Nous avons établi que l'opinion publique était bien présente, sous des formes certes distinctes de son aspect actuel, mais néanmoins suffisamment proches pour que cela fasse sens. Les

¹⁰⁴⁹ « Au départ, la communication politique a désigné l'étude de la communication du gouvernement vers l'électorat, puis l'échange des discours politiques entre la majorité et l'opposition. Ensuite le domaine s'est élargi à l'étude du rôle des médias dans la formation de l'opinion publique, puis à l'influence des sondages sur la vie politique. Aujourd'hui, elle englobe l'étude du rôle de la communication dans la vie politique au sens large en intégrant aussi bien les médias que les sondages, le marketing politique et la publicité avec un intérêt particulier pour les périodes électorales. A la limite, la communication politique désigne toute communication qui a pour objet la politique !... Cette définition, trop extensive, a cependant l'avantage de prendre en compte les deux grandes caractéristiques de la politique contemporaine : l'élargissement de la sphère politique et la place croissante accordée à la communication, avec le poids des médias et de l'opinion publique à travers des sondages.

Je préfère une définition plus restrictive. La communication politique est « l'espace où s'échangent les discours contradictoires des trois acteurs qui ont la légitimité à s'exprimer publiquement sur la politique et qui sont les hommes politiques, les journalistes et l'opinion publique à travers des sondages ». Cette définition insiste sur l'idée d'interaction de discours tenus par des acteurs qui n'ont ni le même statut ni la même légitimité mais qui, de par leurs positions respectives dans l'Espace Public, constituent en réalité la condition de fonctionnement de la démocratie de masse. » site internet de Dominique Wolton : <http://www.wolton.cnrs.fr/spip.php?article61>, consulté le 25 février 2014. Nous choisissons de partir de la définition restrictive de la communication politique et de ses trois éléments fondamentaux. Cela nous semble particulièrement pertinent pour interroger la pratique politique de Machiavel dans le contexte de la République florentine.

hommes politiques sont eux aussi attestés, Machiavel en fait partie dans une certaine mesure. Ils ont cette particularité d'être potentiellement fort nombreux et, en quelques sens malgré eux, représentatifs d'une partie élargie de la société florentine pour l'époque. Cette catégorie de la population se mêle d'ailleurs avec l'opinion publique, sous une forme relativement inédite. En effet, la République florentine étant un régime de démocratie plus directe que représentative, il y a dès lors, dans l'absolu, superposition des catégories d'homme politique et d'opinion publique. Il n'en est rien, pour deux raisons. La première réside dans la nature même des relations entre individus dans un système politique, qui veut que l'espace politique finisse toujours par se structurer hiérarchiquement. A l'intérieur de la catégorie d'homme politique dans la République florentine, il faut distinguer bien entendu les professionnels au sens actuel du terme, qui correspondent à l'aristocratie, - les *grandi* - et le peuple de la classe moyenne, - le *popolo* - qui siège avec plus ou moins d'assiduité au Grand Conseil. De ce point de vue, il est aisé d'attester que si le régime possède les traits caractéristiques d'une démocratie directe, sa structuration concrète laisse bien apparaître un métier d'homme politique. Au final, la distinction entre la plupart des grands et l'ensemble du peuple recoupe la distinction entre les hommes politiques professionnels et leurs administrés. Néanmoins, pour parler d'une utilisation consciente de communication politique de la part de Machiavel, ou en termes moins anachroniques d'art d'écrire dans une société ouverte, nous devons montrer qu'il effectue bien cette distinction et qu'il en tient compte. L'étude des notions d'humeur, de peuple et d'opinion chez Machiavel nous semble permettre cette affirmation. Dans ce cas, nous aurions le début de la distinction moderne indiquée par Wolton dans les sociétés contemporaines, à savoir les hommes politiques et l'opinion publique. Se pose alors la question du journalisme ou, en tout cas, à défaut de son existence réelle, de celle de sa fonction de lien. De fait, comme nous l'avons déjà évoqué, on peut remarquer que certaines lettres du Secrétaire en mission furent lues publiquement, circulèrent dans les milieux du pouvoir. D'un premier point de vue, cela paraît normal, puisque les charges du pouvoir « exécutif » étaient dévolues pour une durée de deux mois. Ainsi, il semble logique que l'ensemble des individus risquant d'exercer le pouvoir à court terme se tienne au courant, et soit mis au fait de la situation politique dont ils risquent d'hériter. L'isolement géographique de l'époque du fait de l'absence de voies de communication institutionnalisées permettait sans doute une certaine ouverture à l'ensemble des membres

de la classe au pouvoir sans risque excessif pour la cité. Cette ouverture allait même jusqu'à tout citoyen voulant s'informer, ce qui, dans les périodes de crise, pouvait s'élargir à l'ensemble des florentins. Toutefois, cela ne suffit pas à tout expliquer. En effet, quel sens donner à l'écriture de ses rapports par Machiavel ? On ne peut les réduire à un simple exercice de style, opéré par un fonctionnaire soucieux de mettre au clair ses idées. Il s'agit de textes composés parfois des années après la mission originale du Secrétaire et dont le caractère public ne fait aucun doute. Ainsi, le *Rapport sur les choses de France*¹⁰⁵⁰ suppose un public destinataire. De même, dans *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées*¹⁰⁵¹, dans *Rapport sur les choses de l'Allemagne*¹⁰⁵² ou, bien entendu et à plus fort titre donc, *Les Décennales*¹⁰⁵³, Machiavel écrit une œuvre à destination d'un public assez large, qu'il serait difficile de réduire à un groupe social. *L'exposé de la manière dont le duc de Valentinois a abattu Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc Gravina Orsini*¹⁰⁵⁴, ne se comprend pas sans le contexte de l'affolement florentin général qu'il avait suscité un an plus tôt. Les membres des grandes familles de l'aristocratie florentine, au fait des ambassades qui constituent une de leurs prérogatives, n'ont pas besoin de ces textes pour préparer leur travail. Elles disposent souvent de leurs propres archives.

Lorsqu'il écrit et « publie » ces textes, Machiavel se pose comme un spécialiste de l'analyse politique, en montrant publiquement qu'il peut faire aussi bien que ces grands aristocrates. Il s'impose également comme homme public : par chaque texte, il rappelle à tous les citoyens ses missions, son implication dans la vie politique, sa place d'acteur réseau. Machiavel, ainsi, n'est pas seulement un praticien conseiller de l'ombre, il défend une vision, une certaine idée de la politique et sa place dans un système. Ses rapports permettent, par exemple, aux membres de la Seigneurie d'avoir un cadre pour penser le contexte international de leur politique. Mais ils permettent aussi à tout citoyen membre du Grand Conseil de disposer de cette analyse, et de reconnaître leur auteur. Les rapports de Machiavel ne peuvent servir à être simplement archivés au fond de la Seigneurie. Contrairement à la République vénitienne, où tout se joue sous l'emprise du secret, la

¹⁰⁵⁰ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 135-149.

¹⁰⁵¹ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 124-128.

¹⁰⁵² Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 128-134.

¹⁰⁵³ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 35-53.

¹⁰⁵⁴ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 118-124.

République florentine ne montre aucune marque de fermeture de l'espace public entre un nombre réduit de personnes formant un cercle social clos sur lui-même. L'époque bureaucratique actuelle, où un rapport est souvent commandé afin de différer une prise de décision, ne saurait pas plus se transposer telle quelle à la République florentine. On doit donc supposer que lorsque Machiavel écrit ses rapports, son intention est plurielle. La question se pose de savoir pourquoi, par exemple, il résume les événements de Sinigaglia une année après en avoir été l'un des témoins. Si on ne sait pas à qui est destiné ce texte, ni quelle est la logique de sa composition pour son auteur, il devient peu productif de le confronter au chapitre VII du *Prince*, par exemple. Ainsi, la prise en compte d'un espace public embryonnaire mais réel dans la République florentine revêt un enjeu essentiel pour la compréhension des textes, rapports et lettres écrits avant 1512. Cela implique une réévaluation des théories machiavéliennes exposées ultérieurement. Notre hypothèse nous conduit à considérer que même ensuite, alors que Machiavel n'exerce plus aucun pouvoir direct, les considérations de sa situation d'énonciateur et du public auquel il s'adresse constituent des éléments fondamentaux pour sa compréhension, et qu'ils ne sont pas forcément évidents et simples.

B) L'élaboration des notions d'opinion, de rumeur, le bruissement de la place publique florentine, l'humeur de la foule, le problème de la saisie de l'opinion : un flou conceptuel reflet du caractère insaisissable par la raison de la réalité sociale d'une société ouverte

1) L'examen classique de la notion de « peuple »

La notion de peuple chez Machiavel est pour le moins une notion instable et difficile à saisir. Leo Strauss, dans ses *Pensées sur Machiavel* l'avait déjà indiqué en relevant des contradictions chez le florentin entre certains passages où le peuple était désigné comme particulièrement sage et d'autres où il était sans cesse victime des apparences ou des *grandi*. Machiavel indique ainsi, dans le célèbre chapitre 58 du premier livre des *Discours sur la première décade de Tite-Live* que : « un peuple qui commande et qui est réglé par des lois est prudent, constant, reconnaissant, autant, et même à mon avis plus, que le

prince le plus estimé pour sa sagesse. »¹⁰⁵⁵ Mais, on connaît aussi les non moins célèbres passages du *Prince* où ce dernier manipule le peuple afin de s'en faire craindre, aimer ou respecter voire admirer : « Les hommes, en général, jugent plutôt aux yeux qu'aux mains. [...] car le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient ; or, en ce monde il n'y a que le vulgaire ; et le petit nombre ne compte point, quand le grand nombre a de quoi s'appuyer. »¹⁰⁵⁶

Sandro Landi a récemment repris et analysé au plus près cette difficulté, en particulier dans son article *Penser l'opinion publique à la Renaissance, Machiavel, le peuple et la doxa*. Selon lui, la notion de peuple est fortement instable, et ce à travers l'ensemble de l'œuvre du florentin¹⁰⁵⁷. Machiavel varie sans cesse entre des critiques acerbes envers un peuple ingrat, inconstant... et une forme de sagesse proverbiale reposant sur des qualités quasiment occultes voire merveilleuses¹⁰⁵⁸. L'inconstance du peuple est fondée sur une conception anthropologique négative¹⁰⁵⁹, attestée en deux passages bien connus : le chapitre XVII du *Prince* :

« Car on peut dire généralement une chose de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner ; tant que tu leur fais du bien, ils sont tout à toi, ils t'offrent leur sang, leurs biens, leur vie et leurs enfants, comme j'ai dessus dit, quand le besoin est futur ; mais quand il approche, ils se dérobent. Et le Prince qui s'est fondé seulement sur leurs paroles se trouve tout nu d'autres préparatifs, il est perdu ; car les amitiés qui s'acquièrent avec l'argent et non par un cœur noble et hautain, on mérite bien d'en éprouver l'effet, mais on ne les a pas, et dans le besoin on ne peut les employer ; les hommes hésitent moins à nuire à un homme qui se fait aimer qu'à un autre qui se fait redouter ; car l'amour se maintient par un lien d'obligations lequel, parce que les hommes sont méchants, là où l'occasion s'offrira de profit particulier, il est rompu ; mais la crainte se maintient par une peur de châtement qui ne te quitte jamais. »¹⁰⁶⁰

Et un passage moins connu des *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Au troisième chapitre du premier livre, autant dire l'introduction de l'ouvrage, il écrit :

« Tous les écrivains qui se sont occupés de législation (et l'histoire est remplie d'exemples qui les appuient) s'accordent à dire que quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à

¹⁰⁵⁵ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 503.

¹⁰⁵⁶ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XVIII, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 343.

¹⁰⁵⁷ Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. Machiavel, le peuple, la doxa », in *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 118-1, 2006, pp. 121-140.

¹⁰⁵⁸ Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », *Ibid.*, pp. 133-138 et 140.

¹⁰⁵⁹ Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », *Ibid.*, p. 139.

¹⁰⁶⁰ Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 339.

déployer ce caractère de méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion. Si cette disposition vicieuse demeure cachée pour un temps, il faut l'attribuer à quelque raison qu'on ne connaît point et croire qu'elle n'a pas eu occasion de se montrer ; mais le temps qui, comme on dit, est le père de toute vérité, la met ensuite au plus grand jour. »¹⁰⁶¹

On le voit, l'opposition interne sur le peuple à la fois sage, méchant, dupé et subtil est assez établie pour être fort problématique. Les enjeux sont importants puisque ces citations engagent les interprétations classiques entre le Machiavel « républicain » et le « conseiller des Princes », c'est-à-dire entre l'auteur républicain précurseur des démocraties modernes et l'odieuse figure du mal en politique.

2) L'exemple des « sages » du *Discours aux Dix sur la situation à Pise, de 1499*

Dans notre perspective, il faut souligner que Machiavel n'utilise que très peu la notion de peuple et celle d'opinion dans ses lettres. Un exemple révélateur d'utilisation du vocabulaire désignant des parties de la population se trouve dans le *Discours aux Dix sur la situation à Pise*, écrit fin 1499. Il utilise alors celle des « sages », ce qui peut, en première analyse, signifier l'opinion des aristocrates éligibles à la Seigneurie et particulièrement actifs dans les *pratiche*, bref les grands qui dominent la vie politique florentine¹⁰⁶². D'autres moments de sa correspondance font apparaître ce sens, sans aucune contestation¹⁰⁶³. Son discours se conclut ainsi : « tel est l'avis des plus sages qui ont débattu sur la question »¹⁰⁶⁴. On peut remarquer ici une tendance qui va s'amplifier dans l'écriture et l'expression machiavélienne : le sens des termes dépend clairement du contexte de leur emploi. Dans l'architecture du texte, Machiavel passe ainsi d'une introduction à la première personne du singulier à une conclusion des sages. De fait, dans un premier temps, le propos est relativement abstrait : il s'agit seulement de réaffirmer l'évidence, à savoir que Pise ne pourra être reprise que par la force. Machiavel engage donc une série d'alternatives : « la violence ou l'affection »¹⁰⁶⁵ ; « il faut ou que ce soit d'eux-mêmes qu'ils se jettent dans nos

¹⁰⁶¹ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 388-389.

¹⁰⁶² *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, pp. 37-40.

¹⁰⁶³ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. Pour une phénoménologie de la correspondance publique de Machiavel », in *Renaissance and Reformation*, 32-3, été 2009, p. 7 et note 14. L'exemple, à propos de la rébellion du Valdichiana, est d'autant plus adéquat et pertinent qu'il s'agit de la même période de la vie et de l'activité de Machiavel, en mars 1499 pour la lettre utilisée.

¹⁰⁶⁴ *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, p. 40.

¹⁰⁶⁵ *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, p. 38.

bras, ou que quelqu'un d'autre qui en soit le maître nous en fasse cadeau »¹⁰⁶⁶... La solution est connue de tous et Machiavel ne fait que la réaffirmer, en démontrant l'impossibilité de toute alternative : « Puisqu'il faut employer la force, je crois bon de considérer s'il convient de s'en servir maintenant ou non »¹⁰⁶⁷. Une fois cette partie théorique et, sur le fond, faisant consensus, achevée, la question de l'action militaire est donc envisagée pour elle-même. Dès lors, Machiavel n'utilise plus la première personne du singulier mais des indéfinis, traduits par « on »¹⁰⁶⁸, ou des acteurs clairement nommés : « nos seigneurs les condottières »¹⁰⁶⁹. Ce sont eux qui estiment toute la suite du discours et qui concluent sur l'assaut. Néanmoins, l'alternance de pronoms désignant les condottières et de formules plus impersonnelles laisse l'interprétation du lecteur plus libre. La conclusion sur les « plus sages » permet de considérer qu'il s'agit d'une fusion entre les avis militaires des spécialistes, le point de vue de Machiavel en tant que membre de la Chancellerie et donc de l'administration, et, peut-être, de citoyens plus avisés que les autres.

On peut raisonnablement affirmer que cette conclusion a une forte valeur rhétorique, tendant à forcer la main du lecteur et à faire de lui un fou s'il s'obstine à résister aux sages qui viennent d'argumenter. D'emblée, la situation d'énonciation est pleinement prise en compte par Machiavel, de manière plus fine que celle de concepts ou de notions car elle est plus importante à ses yeux. Ainsi, ce court texte de 1499 porte déjà des marques importantes de l'insertion du Secrétaire dans son contexte. Machiavel s'engage aussi loin qu'il lui est possible et, s'il utilise une formule rhétorique finale pour masquer son engagement et le diluer dans un pluriel de bon aloi, il apparaît déjà comme voulant être un élément moteur de l'action politique de la République florentine, comme un homme d'action résolu. Il serait illusoire et fallacieux de chercher à rendre compte de l'expression « les sages » sans prendre en considération les parties en présence dans la discussion, à savoir l'administration représentée par Machiavel, le point de vue des spécialistes militaires représenté par les condottières, l'existence de *pratiche* où ces points sont débattus et la présence d'une caste aristocratique dirigeante qui se considère de droit comme

¹⁰⁶⁶ *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, p. 38.

¹⁰⁶⁷ *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, p. 38.

¹⁰⁶⁸ *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, à partir du bas de la page 38, et pp. 39-40.

¹⁰⁶⁹ *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, p. 39 jusqu'à la fin, toujours au pluriel et parfois en distinguant des avis divergents : « certains, [...] certains ».

définissant la notion même de « sages ». Ainsi, dans ce texte, se fait jour l'usage proprement libre et contextualisé des termes par Machiavel. Nul concept fixe désignant une partie de la société n'est rigidement établi. Tout est mouvant, susceptible dès lors d'ironie, de variations. Mais surtout, on doit souligner que ces termes n'ont de valeur que les uns avec les autres. Machiavel décrivant une réalité sociale dynamique et mouvante, son usage de « prince », « peuple », « sages », « grands », « *populo minuto* », « plèbe », « populace », « populaire » ne renvoie pas à des catégories fixes et définies. Bien au contraire, tous ces termes ne se comprennent que les uns par rapport aux autres. De la même manière, « l'opinion », lorsqu'elle ne désigne pas la sienne propre, ne saurait se comprendre comme un concept univoque, puisqu'elle est liée à la complexité de ce qu'elle désigne. Ces termes sont des désignations qui renvoient à des réalités tellement dynamiques qu'elles sont insaisissables par elles-mêmes. La correspondance et les textes pratiques de Machiavel montrent bien qu'il ne substantifie pas les choses, qu'il ne veut pas réifier indûment le dynamisme social. Au contraire, il porte tout son soin à leur restituer une vie dynamique voire paradoxale. Ainsi le peuple peut désigner aussi bien tous les habitants d'une nation, comme le peuple français¹⁰⁷⁰, que l'entité collective forgée par le prince face à lui¹⁰⁷¹ et qui devient d'ailleurs souvent « ses sujets »¹⁰⁷² ou que la partie qui n'est pas constituée des grands¹⁰⁷³.

3) *Les lectures philosophiques des notions de « peuple » et d'« opinion », de « rumeurs » et d'« humeurs »*

Sandro Landi propose une interprétation qui privilégie une lecture philosophique de l'opinion, en tant que marqueur de l'indécision, de l'imprécision et de l'opacité en politique¹⁰⁷⁴. Cet article va donc plus loin que le précédent puisqu'il généralise et conceptualise un propos d'abord décrit en ce qui concerne l'opinion populaire et la conception du peuple. Nous ne le suivons pas sur ce point. Selon nous, les raisons qui

¹⁰⁷⁰ Par exemple Machiavel, *Rapport sur les choses de la France*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 139.

¹⁰⁷¹ Dans le chapitre LIX du livre I des *Discours*, Machiavel oppose le « peuple » au « prince » sur la question de la confiance pour une alliance, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 506.

¹⁰⁷² Machiavel, *Le Prince*, chapitre X, in *Œuvres complètes*, *Ibid*, pp. 320-322 où le terme de « peuple » n'est jamais employé, mais ceux de « ses sujets », « ses gens ».

¹⁰⁷³ Ainsi du célèbre chapitre V du livre I des *Discours*, où Machiavel oppose les grands au peuple à propos de la garde de la liberté, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 392.

¹⁰⁷⁴ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », art. cit., pp. 3-27.

amènent Machiavel à affirmer une qualité au peuple pour la lui retirer dans un autre texte sont d'un tout autre ordre. Il en va de même pour le statut conceptuel de l'opinion. Il convient, par l'étude du contexte, de savoir déjà de quel peuple il est question. Landi n'utilise pas une distinction fréquente et indispensable pour comprendre ce qu'est le peuple chez Machiavel dans ses textes théoriques : celle qui sépare la populace du peuple. Il la mentionne : « la notion de peuple est d'une redoutable polysémie »¹⁰⁷⁵ mais ne l'applique pas à l'usage du terme chez Machiavel. Ensuite, son analyse le conduit, selon nous, à trop accentuer l'usage des métaphores unificatrices¹⁰⁷⁶. S'il constate bien, en s'appuyant sur les travaux de Lars Vissing¹⁰⁷⁷, « que l'analyse de Machiavel tend à la multiplication des points de vue et à la représentation plurielle d'un même sujet »¹⁰⁷⁸, et que « Dans le regard de Machiavel, le peuple se dissout en tant que catégorie de l'édifice républicain »¹⁰⁷⁹, il pense in fine qu'il « se recompose comme totalité, masse dotée d'intention et de parole, dépositaire de la mémoire profonde de la communauté, titulaire d'une sagesse occulte qui demande à être comprise. »¹⁰⁸⁰ Cette interprétation du terme de « peuple », chez Machiavel, nous semble faire trop de place au mythe, en particulier au mythe romain, et pas assez à la réalité concrète de l'expérience politique du Florentin. Si les passages cités par Landi doivent effectivement amener à penser quelque chose de ce genre, ils ne permettent pas de comprendre le terme « peuple » comme un concept ou une notion univoque. Au contraire, nous pensons que la polysémie fondamentale du terme permet seule la compréhension correcte de certains passages et qu'elle est essentielle car elle correspond à une réalité sociologique vécue et expérimentée par Machiavel.

Ainsi, le peuple « satisfait et stupide » du chapitre VII du *Prince* suite à la mise à mort d'un de ses ministres par César Borgia désigne sans doute les bourgeois et les pauvres¹⁰⁸¹. Mais il est également fait mention dans de nombreux passages du *popolo grasso* contre le *popolo minuto* voire contre la plèbe. Jean-Claude Zancarini indique dans son article « Les humeurs du corps politique, le peuple et la plèbe chez Machiavel », à quel point ces distinctions

¹⁰⁷⁵ cf. Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », art. cit., p. 124.

¹⁰⁷⁶ cf. Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », *Ibid.*, p. 140.

¹⁰⁷⁷ Vissing, L., *Machiavel et la politique de l'apparence*, *Op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁷⁸ cf. Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », art. cit., p. 139.

¹⁰⁷⁹ cf. Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », *Ibid.*, p. 140.

¹⁰⁸⁰ cf. Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. », *Idem*, p. 140.

¹⁰⁸¹ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 309-310 : « la férocité de ce spectacle fit tout le peuple demeurer en même temps satisfait et stupide. »

sont présentes de manière implicite chez le florentin¹⁰⁸². Il souligne que la distinction entre « peuple » et « plèbe » : « met en lumière une nécessité, mais aussi une difficulté théorique, dont la difficulté terminologique est un indice. La nécessité c'est celle de décrire le corps politique, de donner un nom à ses composantes et de penser de quelle façon on peut établir amitiés et alliances qui permettent à la cité de demeurer stable et unie »¹⁰⁸³.

Il nous semble que si les prémices concernant la nécessité de décrire et la difficulté théoriques sont exactes, la finalité ne l'est pas. Machiavel souligne à quel point le rôle du conflit est positif dans la cité, à condition qu'il soit régulé par les lois¹⁰⁸⁴. On n'échappe pas à la division de la cité ; tout l'enjeu consiste à remodeler la division dans une dynamique afin d'éviter le blocage et l'implosion. Dès lors, la difficulté conceptuelle et théorique n'en est pas une : il s'agit d'une impossibilité. Il est impossible de décrire en termes univoques et simples ce qui est une réalité dynamique et complexe. De ce fait, seuls des couples de notions peuvent faire sens, à un moment donné et dans un contexte donné. On peut également souligner que toutes ces notions modernes n'ont pas un sens très défini dans la Florence de l'époque. Dans son article : « La construction de l'identité sociale. Les magnats dans la Florence de la fin du Moyen Âge », Christiane Klapisch-Zuber démontre que la catégorie de « magnat » qui désigne à Florence du XIIe au début du XVIe siècle des individus trop puissants par leurs biens et leurs familles et qu'on sort donc du statut de citoyen pour leur attribuer un statut de suspect, ne correspond jamais à une catégorie sociale définie comme je viens de l'évoquer¹⁰⁸⁵. Dès l'origine à Florence, tout est mouvant, change selon les circonstances et les besoins. Avec les Médicis au XVe siècle, la notion se vide même totalement de ce sens pour ne recouvrir que celui

¹⁰⁸² Zancarini, J.-C., « Les humeurs du corps politique, le peuple et la plèbe chez Machiavel », in *Laboratoire italien*, I, 2001, pp. 25-33.

¹⁰⁸³ Zancarini, J.-C., « Les humeurs du corps politique », *Ibid.*, p. 25.

¹⁰⁸⁴ C'est le sens du capital chapitre IV du premier livre des *Discours*, in Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 390-391.

¹⁰⁸⁵ Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale », art. cit., pp. 151-164. Voir aussi Klapisch-Zuber, C., « les hors-la-loi de la famille. Rejets et exclusions de parenté à Florence au XIVème siècle », *Riches et pauvres. Mélanges B. Geremek*, Varsovie, 1992, pp. 155-167 et dans Klapisch-Zuber, C. et Pastoureau, M., « un dossier florentin du XIVème siècle », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 43^{ème} année, 1988, N°5, pp. 1201-1256, en particulier Pastoureau, M., « Stratégies héraldiques et changements d'armoiries chez les magnats florentins du XIVe siècle », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 43^e année, N. 5, 1988. pp. 1241-1256. L'ensemble donne une idée de la complexité de la citoyenneté florentine dans les siècles précédent Machiavel.

d'opposants aux Médicis¹⁰⁸⁶. Avant leur domination, elle avait fini par désigner les puissants mais aussi les hommes endettés, les brigands.¹⁰⁸⁷ Nous la rejoignons totalement et pensons que son propos montre un risque identique lors de la lecture de Machiavel lorsqu'elle conclut ainsi :

« Lorsque les médiévistes projettent sur elles leurs divisions de classes et de catégories socio-professionnelles, plus encore lorsqu'ils plaquent les idées modernes de société d'ordres et de statut juridique sur les mouvantes situations médiévales, leurs tiroirs bien rangés ne doivent pas empêcher de voir le fatras d'où ont émergé ces notions d'ordres, de statut, et même de classe. »¹⁰⁸⁸

Par conséquent, vouloir attribuer une réalité philosophique conceptuelle à ce genre de propos de Machiavel, en particulier concernant le peuple et ce qui lui est attribué, comme par exemple son opinion, nous semble oblitérer sa conception de son temps et de sa société. Il s'agit pour nous d'un anachronisme, de la projection des classifications de notre univers mental, en particulier de l'univers mental propre à la philosophie, qui entend procéder par concepts, par la saisie rationnelle et unificatrice de la réalité. Dans l'exemple précédemment évoqué, on peut supposer que le peuple « satisfait et stupide » désigne les personnalités qui se sont plaintes à César Borgia des exactions de son ministre et l'ont conduit à la décision de l'exécuter. Dans le même temps, son caractère spectaculaire faisait écho à l'action du ministre, particulièrement dure envers tout ce qui n'était pas strictement licite, et maintenait l'effroi. Ici, la séparation a clairement lieu entre le Prince et les autres. En ce sens, et c'est un phénomène courant et sous-évalué chez le florentin, les termes de peuple, de Prince, de plèbe, de « petit peuple », de *grandi*, de « peuple gras » ne désignent pas tant des concepts philosophiques que des réalités circonstancielles, plus ou moins sociologiques. Dans le cas développé au chapitre VII du *Prince*, César Borgia s'oppose aux autres et les constitue comme sujets de la manière dont il le souhaite. En les constituant sujet, il constitue l'État, ce qui est son objectif premier et celui dont discute Machiavel dans ce chapitre et qui est l'objet central du *Prince*. Cet exemple nous semble significatif de la manière dont les notions de peuple et d'opinion doivent être envisagées. A propos des textes théoriques de Machiavel, la critique philosophique traditionnelle tente toujours d'interpréter le florentin comme un philosophe, écrivant sous la forme de règles générales. Il nous semble qu'il y a là un abus. Machiavel n'écrit pas pour des philosophes,

¹⁰⁸⁶ Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale. », *Ibid.*, p. 163.

¹⁰⁸⁷ Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale. », *Ibid.*, pp. 158-161.

¹⁰⁸⁸ Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale. », *Ibid.*, pp. 158-160.

ses lecteurs sont ses contemporains, hommes politiques, ambassadeurs, jeunes hommes républicains bien nés, amis discutant dans les tavernes voire chez les prostituées locales... Par conséquent, nous n'avons aucune raison, historique ou philosophique, de penser que machiavel substantialise ses concepts de manière universelle et l'apparente généralité de ses règles se réduit bien souvent à des règles fonctionnant dans un ensemble de circonstances très déterminées. En fait, le terme de « peuple » ne prend un sens véritable qu'avec le terme complémentaire auquel il s'oppose. Le « peuple » qui s'oppose aux « grands » n'est pas le même que celui que veut unifier le Prince ou que celui qui méprise la plèbe. Il s'agit donc d'une notion en tension, dynamique et pour laquelle on ne saurait penser à une unification conceptuelle. Bien au contraire, il s'agit d'une réalité, dans des circonstances particulières qui la déterminent et lui donnent sens. La société florentine est ouverte et sa diversité reste bien présente dans les écrits de Machiavel.

Dans son article capital pour notre propos, *décrire et gouverner l'opinion. Pour une phénoménologie de la correspondance publique de Machiavel*, Sandro Landi utilise le matériau de la correspondance de 1498 à 1503 pour établir les fondements d'une réflexion nouvelle sur l'opinion, la « doxa ». Son objectif consiste à « interroger la correspondance de Machiavel par le biais de la communication politique »¹⁰⁸⁹. Sandro Landi refuse de se situer dans le domaine pur de la communication politique et de se poser la question chronologique du problème de l'avènement de formes d'opinion publique situées par rapport à la problématique d'Habermas¹⁰⁹⁰. Il entend centrer son propos sur une approche résolument philosophique de Machiavel : « Très centrées sur les modalités de la transmission et sur ses différents vecteurs et médiateurs, les études sur la communication politique oublient, généralement, d'aborder la question du statut ontologique de l'opinion et de son rapport à la vérité : c'est justement ce point qui nous intéresse d'abord. »¹⁰⁹¹ Dès lors, son approche consiste à recontextualiser la notion machiavélique en éloignant les risques de lecture influencée par les problématiques du XVIII^e siècle¹⁰⁹², par exemple. Il dégage ainsi chez Machiavel une opposition entre l'opinion du sage et la rumeur dans une lettre de 1499¹⁰⁹³, mais la rumeur peut également naître dans les cours princières comme dans les places

¹⁰⁸⁹ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », art. cit., p. 4.

¹⁰⁹⁰ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Idem*, p. 4.

¹⁰⁹¹ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Idem*, p. 4.

¹⁰⁹² Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Ibid.*, p. 5.

¹⁰⁹³ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Ibid.*, p. 7.

publiques républicaines¹⁰⁹⁴. Monsieur Landi constate donc : « Ces premières observations ne permettent pas de donner une définition positive de la *doxa*. »¹⁰⁹⁵ Même modérée par un recours au terme de « doxa » et à l'autorité d'Aristote¹⁰⁹⁶, nous ne voyons pas en quoi cette rapide et pertinente analyse de l'opinion et de la rumeur dans les premiers écrits de Machiavel peut conduire à la suite de l'article, où il est question de chercher « la vérité effective de la *doxa* »¹⁰⁹⁷.

Notre propos consiste justement à ne pas supposer un concept si les termes ne donnent pas de manière claire et distincte cette possibilité. Au contraire, nous pensons que pour comprendre ce que veut faire entendre Machiavel, il faut restituer l'absence de concept et donc la difficulté mise en avant. Il est révélateur que dans cet article, Sandro Landi finisse par employer un terme grec absent chez Machiavel mais faisant référence à Aristote. L'hypothèse est féconde et séduisante, mais nous pensons qu'il est également intéressant de tenir la lettre du propos machiavélien et d'envisager une autre interprétation. Après tout, si Machiavel ne conceptualise pas l'opinion comme telle, s'il lui prête des termes différents selon les circonstances et qu'il procède souvent par couples de notions et d'oppositions, cela aussi peut faire sens. Le Florentin décèle une faille essentielle dans la philosophie politique : celle de l'incapacité à rendre compte du dynamisme de la réalité, de son caractère insaisissable. Si le réel politique n'est pas que rationnel, il faut bien conclure que le concept seul ne saurait être un outil adéquat pour en rendre compte rationnellement. Dès lors, ce n'est plus du côté d'Aristote qu'il faut se tourner mais plutôt vers la complexité du réel historique dont il est question. Avant de supposer une conceptualisation du réel, encore faudrait-il établir que l'auteur l'a voulue et consciemment tentée. Dans le cas de Machiavel, et sur le sujet des notions que nous venons d'étudier et qui caractérisent la prise en compte de la diversité sociale et de ses formes d'expression, on peut non seulement en douter mais même estimer que c'est précisément « la réalité effective de la chose » qui contraint Machiavel à ne pas conceptualiser.

¹⁰⁹⁴ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Ibid.*, p. 9.

¹⁰⁹⁵ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Ibid.*, p. 8.

¹⁰⁹⁶ Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Ibid.*, p. 7 : « la distinction est d'origine aristotélicienne ».

¹⁰⁹⁷ Comme l'indique le titre même de la suite de l'article, Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. », *Ibid.*, p. 9.

Par conséquent, il nous semble clair que Machiavel a bien conscience, intellectuellement parlant, d'une forme pluraliste de la société florentine. Les oppositions qu'il dégage l'attestent, et nous n'avons aucune raison de ne pas voir là le résultat de son contact avec la vie politique florentine des années 1498-1512. Au contraire, en tant que haut fonctionnaire, secrétaire de la Seconde Chancellerie, Machiavel gère toutes sortes d'affaires qui attestent de la diversité du corps politique florentin. Lors de ses légations, on lui confie aussi bien les intérêts des marchands de Florence que le recouvrement d'une perte due à un brigandage, que des plaintes de paysans molestés ou la gestion du cantonnement de troupes... Machiavel discute aussi bien avec le Roi de France qu'il gère des histoires de chèvres dans le voisinage. Par conséquent, nous affirmons qu'il prend en compte de manière tout à fait sensible la diversité sociale de la cité florentine. Etant donné les institutions présentes à ce moment, on peut affirmer qu'une opinion publique réelle existe à Florence et que Machiavel en a conscience. Un indice de cette hypothèse se trouve dans *les Discours*, au chapitre LVIII du livre premier, à la fin de la comparaison entre le prince et le peuple sur la sagesse et la constance. Machiavel, après avoir commencé par noter l'opinion des anciens contre le peuple¹⁰⁹⁸, considère que les deux sont au moins comparables sur ce point et conclut finalement en faveur du peuple réglé par les lois « contre l'opinion commune »¹⁰⁹⁹. Toutefois, il ne s'arrête pas là. Il lui faut conclure en rendant compte de cette distorsion entre l'opinion commune, renforcée par l'autorité des anciens. Comment peut-il, seul, tenir face à ces deux instances traditionnelles de la Vérité ? « Mais si l'on veut savoir d'où naît le préjugé défavorable au peuple, généralement répandu, c'est que tout le monde a la liberté d'en dire ouvertement le plus grand mal, même au moment où il domine ; au lieu que ce n'est qu'avec la plus grande circonspection et en tremblant qu'on parle mal d'un prince. »¹¹⁰⁰

Nous estimons que ce passage est absolument central pour l'appréhension de l'œuvre du Secrétaire. Pour notre thèse, il est une mention claire et sans équivoque de la conscience qu'à Machiavel de parler et d'écrire dans une situation où la liberté d'expression est au centre de la capacité à dire la vérité. On le voit, toute notre thèse tient à la présence, à Florence avant et après la République florentine, sous la domination médicéenne, de

¹⁰⁹⁸ Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 501.

¹⁰⁹⁹ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 505.

¹¹⁰⁰ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 506.

possibilités d'exercices au moins privés de la liberté d'expression. Les indices sont concordants sur ce point, ne serait-ce que par l'existence des « ricordi ». Ces « livres de famille » se transmettaient en Toscane sur plusieurs générations, parfois depuis le XIII^e siècle et donc bien avant les autres formes de ce type de livre dans le reste de l'Italie.¹¹⁰¹ Nous déduisons de l'existence de cette tradition de la mémoire écrite familiale un art d'écrire différent de l'art d'écrire médiéval. A Florence, dès les années 1200, des familles écrivent, sous une forme analogue au livre de compte, leur histoire et leur inscription dans l'histoire. Le caractère privé de ces ouvrages¹¹⁰² leur donne des possibilités inédites : « Dès lors, on peut dire que le livre de famille se présente comme une « œuvre ouverte », illimitée, théoriquement sans fin, alors que l'œuvre traditionnelle programme son achèvement et sa clôture. »¹¹⁰³

Le statut des *Discours*, destinés à un cercle fermé d'amis, non destinés à la publication et inachevés témoigne sans doute d'une hésitation de la part de l'auteur quant à leur statut éditorial. Comme *Le Prince*, destiné aux Médicis et à leur parti, *Les Discours*, destinés aux républicains, s'opposent à *L'art de la guerre*, adressé à un public large. Cet élargissement du lectorat correspond à une différence fondamentale dans l'acte politique d'écrire. *L'art de la guerre* se constitue comme un traité militaire où Machiavel réaffirme ses conceptions en ce qui concerne l'efficacité d'une armée de citoyens. Au final, il veut à la fois défendre son institution de la milice et prouver le caractère secondaire de la défaite de Prato. Sa théorie militaire se charge peu de politique, dans ce texte. Alors que *Le Prince* se clôt sur un appel à libérer l'Italie et que *Les Discours* portent une authentique visée républicaine, *L'art de la guerre* ne contient rien de tel. Il faudra voir si l'élargissement du public et l'édition du texte ne furent pas des freins considérables mais assumés par l'auteur à l'expression de sa pensée politique. La communication politique, pour Machiavel, ne se sépare donc pas de la pratique politique et de l'écriture sur la politique. Dès lors, si un concept n'est pas produit dans un contexte où il pourrait l'être, nous devons envisager la possibilité que Machiavel en refuse consciemment et pertinemment l'existence. Au lieu de forcer sa pensée, peut-être vaut-il mieux se mettre à son écoute et comprendre le sens de ce refus.

¹¹⁰¹ Cazale Berard, C. et Klapisch-Zuber, C., « Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens », in *Annales EHESS*, 59, 2004, pp. 805-826.

¹¹⁰² « Le trait fondamentalement discriminant de ces écritures est qu'elles ne sont destinées qu'au cercle familial », Cazale Berard, C. et Klapisch-Zuber, C., « Mémoire de soi et des autres », *Ibid.*, p. 809.

¹¹⁰³ Cazale Berard, C. et Klapisch-Zuber, C., « Mémoire de soi et des autres », *Ibid.*, p. 813.

Dans ce passage, Machiavel indique clairement sa position : il parle librement à ses amis, à des gens qui ont connu l'absolue liberté de parole de la République florentine. Toutes les autorités ont-elles bénéficié de ce climat ? Les historiens romains, notamment, n'ont-ils pas écrit sous l'Empire ? Dès lors, l'art d'écrire en situation, l'art de communiquer de Machiavel devient une hypothèse épistémologique fondamentale pour sa lecture philosophique. Ce passage nous en fournit une clef explicite : s'il n'est pas possible d'écrire de la pure théorie politique, par conséquent, il est impensable d'écrire ce que l'on pense sans en mesurer l'impact, sans prendre ses responsabilités et sans prendre en considération son public. Un historien romain ne peut écrire sa véritable pensée du peuple parce qu'il ne peut s'exprimer librement au sujet du prince. Comme tous ces concepts sont liés les uns aux autres et interdépendants, que seul leur réseau forme sens et description du réel, si l'un des éléments manque, par exemple si l'on ne peut critiquer le prince, dès lors il devient impossible d'élaborer une pensée complète. Machiavel, explicitement pour les *Histoires florentines*¹¹⁰⁴ et de manière sensible pour *Le Prince*, en tint compte.

Cela nous amène à envisager l'hypothèse d'un Machiavel écrivant, lors de ses légations, pour les grands au pouvoir mais aussi pour les quelques membres du peuple qui parviennent au plus haut degré du pouvoir et donc, par leur biais, à ses semblables, au peuple de ceux qu'il envisage comme des citoyens. Son art de l'argumentation rhétorique doit ainsi être analysé comme tel pendant la période républicaine¹¹⁰⁵.

¹¹⁰⁴ Lettre de Machiavel à Guichardin du 30 août 1524, *Tll*, tome II, p. 456 : « je vais m'évertuer de façon à dire tout de même la vérité, et à ce que personne ne puisse se plaindre. ». En 1533, Donato Giannotti écrira à un membre de la famille Machiavel que « concernant sa sincérité il me dit textuellement ces paroles : je ne peux pas écrire l'histoire depuis la prise de pouvoir de Côme jusqu'à sa mort, comme je l'écrirais si j'étais libre de toute sujétion. Les événements seront vrais et je ne négligerai rien, mais j'oublierai de traiter les causes générales des événements : par exemple, j'écrirai des faits et des circonstances advenus quand Côme a pris le pouvoir, mais je ne dirai rien sur la méthode, les moyens et les artifices qu'il a employés pour atteindre cette puissance. Et ceux qui auront envie de comprendre prêteront attention à ce que je ferai dire à ses adversaires, car ce que je ne pourrai dire moi-même, je le leur ferai dire. » Cf. Landi, *Machiavel, Op. cit.*, p. 208.

¹¹⁰⁵ Nous employons ici le terme « rhétorique » dans un tout autre point de vue que celui de Jean-Louis Fournel, marqué par l'histoire de la langue. Cf. Fournel, J.-L., « la guerre, l'amour et les mots. Rhétorique et langue vulgaire en Italie au XVI^e siècle », in Fumaroli, M. (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, PUF, 1999, pp. 313-340. Pour notre propos, le terme désigne simplement l'art de persuader que déploie Machiavel.

C) Les techniques d'argumentation utilisées par Machiavel pour communiquer

Lors de ses légations, Machiavel emploie des procédés de rhétoriques propres à la communication politique. Ils montrent à la fois sa rouerie propre, son sens politique déjà accompli, l'espace public à qui il s'adresse et sa conscience de tout cela, l'aisance avec laquelle il manœuvre au milieu de ce réseau complexe. Nous postulons, pour toute cette analyse, ce que nous avons montré d'emblée, à savoir son patriotisme. Lorsque Machiavel communique, nous savons qu'il le fait dans l'intérêt de sa patrie. Toutefois, comme il l'affirme lui-même : « Exécuter avec fidélité une mission est facile à quiconque est bon citoyen, mais l'exécuter avec efficacité est plein de difficultés. »¹¹⁰⁶

La nécessité d'examiner la communication politique procède donc de l'affirmation même de Machiavel. De fait, communiquer, c'est agir. Mal communiquer signifie donc mal agir et donc, pour un « bon citoyen », induire sa patrie en erreur et la mettre en danger. La technique, en politique, n'est jamais une simple technique, elle est toujours liée à un enjeu profond et patriotique. Dès lors, l'adéquation des moyens engage celle des fins et étudier les premiers revient à permettre la réalisation des seconds. La figure de l'acteur réseau, dans ce cadre, apparaît dans toute sa complexité. Comment concilier l'intérêt personnel, « l'honneur » de l'envoyé et le bien de la patrie qui l'envoie ? Comment mener à bien sa mission tout en obtenant en contrepartie l'estime des siens et donc un ancrage comme acteur réseau ? L'étude de quelques techniques de communication, figures de rhétoriques ou plus simplement dénominations efficaces employées par Machiavel permet d'affiner son rapport à l'énonciation et de dégager quelques points essentiels dans sa rhétorique.

1) L'utilisation de la figure de « l'ami » : le conseil politique dans une situation d'énonciation d'infériorité ou un personnage réel ?

Machiavel joue à plusieurs reprises avec ses interlocuteurs. Ainsi, par exemple, il invente des « amis » qui lui confient des pensées stratégiques et politiques tout à fait fines et pas forcément agréables à entendre pour les membres de la Seigneurie ou pour ses concitoyens. Le procédé est présent à de nombreuses reprises. Il semble l'utiliser pour la

¹¹⁰⁶ Lettre de Machiavel à Raffaello Girolami du 23 octobre 1522, *Till*, tome II, p. 453.

première fois lors de sa légation auprès de César Borgia, en novembre-décembre 1502. La deuxième lettre du 8 octobre 1502 est entièrement consacrée à cet « amico ». Elle prend une forme particulière, en dehors de la correspondance « normale », puisque le Secrétaire mentionne bien qu'il s'agit là d'une lettre séparée : « En outre de ce que vous mande ma lettre précédente, je dois vous faire part d'une conversation avec le même ami qui m'avait dit dernièrement que vous aviez tort... »¹¹⁰⁷ Et qu'elle doit l'être pour maintenir le secret dans lequel cette curieuse démarche a lieu. En effet, cet homme du Duc vient parler à l'envoyé de la République de leurs intérêts communs pour pousser à une alliance officielle entre les deux parties tout en priant Machiavel de maintenir le secret sur leur rencontre alors qu'on imagine mal ce qui pourrait déplaire à César Borgia dans cette démarche et que Machiavel a eu pour mission de précisément discuter de cette alliance. Le secret est demandé à deux reprises par « l'ami » : « Telles furent les réflexions de l'ami en question, dont l'entretien dura longtemps, et sur lequel il me pria du plus grand secret. »¹¹⁰⁸ « D'importantes occupations l'empêchant de s'attarder, il m'a quitté sur ces derniers mots en me répétant de vous faire part de ses propos si je le jugeais bon, mais surtout de recommander le secret. »¹¹⁰⁹

Machiavel consacre entièrement sa lettre à rendre compte des paroles de cet individu, de ses propres remarques, de la position de cet homme et enfin de la question de savoir pourquoi il entend discuter ainsi avec les responsables florentins. Machiavel indique ainsi qu'il est fort haut dans la Cour du Duc. Barincou, dans la note 13 du chapitre 3, estime qu'il s'agit d'une invention de Machiavel¹¹¹⁰. Vivanti, dans sa note 10¹¹¹¹ propose d'identifier l'interlocuteur de Machiavel avec Alessandro Spannocchi. Cet homme est apparu comme l'un des secrétaires de César Borgia.¹¹¹² Machiavel mentionne par deux

¹¹⁰⁷ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 8 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 241.

¹¹⁰⁸ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 8 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 243.

¹¹⁰⁹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 8 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 243.

¹¹¹⁰ Note 13 du chapitre 3, page 241, *Till*, tome I, p. 524 : « l'ami en question est évidemment une fiction de l'ingénieux secrétaire... »

¹¹¹¹ Machiavelli, Note 10 de la page 702, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1722.

¹¹¹² Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 15 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 205 : « Au sujet des sauf-conduits, il [César Borgia] fit appeler messire Alessandro Spannocchi : « Voici le secrétaire, lui dit-il, reste et tâche de rédiger le sauf-conduit voulu. » » et p. 206 : « Messire Alessandro Spannocchi m'a dit à son retour au Palais qu'il avait reparlé au duc du sauf-conduit et que le fait de le rédiger pour tous nos nationaux était chose qui ne serait pas petit manque-à-gagner pour Son Excellence. [...] Je n'ajouterai rien d'autre si ce n'est qu'une lettre à messire Alessandro, lui venant de quelqu'un de ses amis de Florence, tomberait bien à propos. » On le voit, l'homme, présenté par César Borgia à Machiavel, est jugé corruptible d'entrée. Sans doute Borgia le savait-il et ne devait-il pas ignorer les accointances de son

fois auparavant qu'ils dînent ensemble, que Spannocchi estime qu'ils ont perdu l'occasion de conclure avec le Duc¹¹¹³ et qu'ils ont des entretiens particuliers où Machiavel tente de le faire parler sur ce sujet. En rapportant ceux-ci, le Secrétaire rappelle à la Seigneurie l'importance de la corruption : « P.S. : J'ai omis de vous mentionner un nouvel entretien avec Spannocchi, où j'ai tâché adroitement de l'amener à s'expliquer sur des propos dont vous parle ma lettre du 29. [...] Je n'ai pu obtenir de lui d'autre éclaircissement. Je rappelle respectueusement à V.S. l'opportunité de gratifier de façon toute spéciale ceux qui me disent les choses ; mais que rien n'en transpire. »¹¹¹⁴.

Nous penchons donc pour cette seconde hypothèse, puisque l'entretien porte bien sur cette question et déploie plus clairement l'avis émis auparavant par Spannocchi ; le secret devient ici plus légitime, étant lié à une activité de corruption d'un proche du Duc. Cela semble également le cas des Seigneurs florentins puisque quelque temps plus tard, Machiavel atteste avoir reçu de leur part des instructions concernant le contenu à ne pas aborder lors de ces discussions : « J'ai revu depuis l'ami dont je vous ai parlé. Ecartant, selon votre désir, la question de l'engagement militaire,... »¹¹¹⁵ Les deux hommes font des propositions et des contre-propositions remarquables par leur côté informel et très loin de toute possibilité de concrétisation. De ce fait, l'échange rapporté est bien plus court et

ministre avec des florentins. La conclusion de cette affaire de corruption et de sauf-conduit réside dans la lettre de Antinori à Machiavel du 17 octobre, *T/ll*, tome I, p. 209 : « j'ai compris ce que vous écriviez à M. Marcello au sujet du sauf-conduit : aussi mandé-je à messire Alessandro Spannocchi de le faire rédiger et de me le faire parvenir ; puisque vous me dites qu'il faudra faire quelque cadeau, par la lettre ci-jointe je l'informe qu'aussitôt le sauf-conduit entre mes mains, je lui enverrai une robe de la valeur de 30 ducats. Ceci pour votre information. J'aimerais bien que vous fassiez mine de n'en rien savoir. » Dans la lettre aux Dix de pouvoir du 20 novembre 1502, *T/ll*, tome I, p. 256, toujours en post-scriptum, Machiavel obtient satisfaction, de manière provisoire : « J'ai enfin obtenu le sauf-conduit conforme à celui de Vos Seigneuries, je vous l'envoie par la présente. C'est à grand peine que j'ai pu l'arracher à la chancellerie du duc sans payer, car la nôtre n'a pas beaucoup de pareilles [un blanc dans le texte] On assure que vous avez donné gratis le vôtre. Cependant on en enverra un à Alexandro Spannocchi ; s'il juge que nous devons payer quelque chose, cela regarde les marchands. » La corruption était visiblement une seconde nature dans l'administration Borgia, puisque dans son post-scriptum de sa lettre aux Dix de pouvoir du 18 décembre 1502, *T/ll*, tome I, page 279, Machiavel revient sur cette affaire et précise encore les choses : « V.S. savent que lorsque j'ai obtenu il y a quelques semaines le sauf-conduit dudit Seigneur, il m'a fallu promettre au secrétariat une bonne main à fixer par messire Alessandro Spannocchi, et je n'ai rien eu à objecter. Ses secrétaires me harcèlent tous les jours depuis et finalement me voilà taxé à seize aunes de damas. Je prie V.S. de me les faire parvenir pour vendre aux marchands ; car si je ne donne pas satisfaction au chancelier, il ne faut pas espérer que je puisse expédier quoi que ce soit, surtout chose privée : ce sont eux qui font toutes les expéditions, sans qu'on puisse jamais en parler au duc : je serai ainsi tiré d'embarras par V.S. auxquelles je me recommande. »

¹¹¹³ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 29 octobre 1502, p. 228.

¹¹¹⁴ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 30 octobre 1502, le P.S. lui est consacré, p. 232.

¹¹¹⁵ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 20 novembre 1502, *T/ll*, tome I, p. 255.

montre une certaine défiance de Machiavel, qui ne croit plus guère dans les capacités de Spannocchi à influencer les décisions du Duc. L'ami semble estimer que ce dernier pourrait intervenir pour prendre Pise, moyennant 25 ou 30000 ducats, ce qui est relativement invraisemblable étant donné que César Borgia ne manque pas d'argent et qu'il ne vise que des objectifs personnels. Revenant au projet de condotta, il fait une proposition là encore fort légère, à laquelle Machiavel répond sèchement : « pour me décider à vous faire une proposition pareille, il faudrait que je pusse aussi vous en démontrer l'avantage. Il me dit qu'il y réfléchirait, et là-dessus nous nous séparâmes. »¹¹¹⁶

Dans l'effervescence de la situation, Machiavel mentionne une nouvelle fois, le 9 décembre, un échange avec cet homme. Deux points sont abordés. Dans le premier, Machiavel souligne son accord avec les conseils prodigués sur la nécessité de conclure un accord avec le Duc : « L'ami dont je vous ai souvent parlé m'a renouvelé ces jours-ci à plusieurs reprises son étonnement de ce que vous ne fassiez nul accord avec le duc, et laissiez échapper une occasion comme vous ne pourrez pas en trouver de plus favorable. Je lui ai répondu entre autres choses que j'entraîs dans ses vues plus que jamais... »¹¹¹⁷

Mais ensuite, l'informateur se tait. Alors qu'il est ensuite question de Pise, sujet très sensible pour les florentins, il annonce qu'une ambassade pisane est venue au duc, puis refuse de dire si elle a même été reçue avant d'affirmer qu'elle fut renvoyée. Machiavel trouve un autre informateur qui prétend le contraire et donne même les détails des décisions envisagées. Il conclut ainsi : « De ce deux rapports, lequel croire ? Je vous en laisse juges, et me borne à vous assurer que mes deux informateurs sont également à même de savoir la vérité. »¹¹¹⁸ Par conséquent, l'un des deux ment. L'évolution de l'échange ne laisse aucun doute sur l'identité de l'ami ni sa réalité. Par contre, rien n'empêche Machiavel d'avoir utilisé cet homme pour passer des messages. Ainsi, a-t-il réellement fait part de sa stupéfaction qu'un accord ne soit pas conclu ? N'est-ce pas plutôt un prétexte pour le Secrétaire afin de développer ses propres arguments ? Sans doute, comme souvent dans les situations de renseignement complexe, tout cela est vrai et faux à la fois.

¹¹¹⁶ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 20 novembre 1502, *Till*, tome I, pp. 255-256.

¹¹¹⁷ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 9 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 268.

¹¹¹⁸ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 9 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 268.

L'ensemble forme, sur les lettres du mois, comme une conversation amicale et informelle avec un conseiller bienveillant à l'égard des intérêts florentins et soucieux de ceux de son maître. On peut noter à ce propos que tout ceci peut parfaitement consister en une mise en scène du Duc, de Spannocchi, de Machiavel voire de deux d'entre eux ou de deux d'entre eux avec l'accord tacite du troisième ou même des trois pour profiter de la situation et récupérer quelques florins. Ici, rien n'est contradictoire, puisque Spannocchi, dans ses conseils, ne trahit en rien le Duc, pas plus que Machiavel la Seigneurie. Toutefois, il semble inutile de soupçonner que « l'ami » soit une invention littéraire de Machiavel pour déployer son point de vue. Ou alors, il faudrait considérer que le Secrétaire a employé cette ruse pour pouvoir formuler une hypothèse qu'il nuancerait ensuite, puisque la fin de la lettre montre qu'il se démarque de son interlocuteur, et que ses objections tombent justes aux yeux de l'ami. Le procédé serait tout de même fort complexe et assez peu économique : on ne voit pas pour quelles raisons, dans le contexte de cette lettre, Machiavel aurait recours à un tel subterfuge. En effet, Machiavel n'hésite pas vraiment à donner des avis tranchés, ce que Biagio vient justement de lui reprocher¹¹¹⁹.

Dans le cadre de cette légation, Machiavel écrit encore une fois au sujet de cet « ami ». Les événements s'emballent de telle manière qu'il n'est plus possible de se fier à quiconque. A partir du 10 décembre et jusqu'à l'attentat de Sinigaglia 20 jours plus tard, César Borgia est sans cesse sur les routes avec son armée, et Machiavel ne peut que s'échiner à tenter de le suivre. Il marque à plusieurs reprises sa fatigue et sa lassitude, ainsi que l'impossibilité de savoir quoi que ce soit¹¹²⁰. Ce même jour, il lui fait une suggestion à propos du départ des soldats français du camp de César Borgia. Prenant prétexte de devoir informer la Seigneurie, il propose à l'ami de suggérer à son maître de prendre à son compte ce départ en faisant semblant de l'avoir ordonné ou de laisser courir le bruit qu'il s'agit d'un départ contre sa volonté. Borgia ne s'y trompe pas, remercie le Secrétaire par l'intermédiaire de l'ami et ne répond rien¹¹²¹. Il semble ensuite que Machiavel se soit fatigué de payer son ami pour des informations somme toute de peu de valeur, étant donné de toute manière le secret dans lequel opère le Valentinois. Un des signes du rafraîchissement de leur

¹¹¹⁹ Lettre de Biagio à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 226-227.

¹¹²⁰ Cf. par exemple la lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 23 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 283 : « D'authentique, rien à savoir qui paraisse raisonnable, et pourtant je n'ai pas manqué de me démener pour savoir la vérité. »

¹¹²¹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 23 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 283.

relation est patent lorsque, le lendemain et le surlendemain de Sinigaglia, Machiavel ne peut quasiment plus envoyer ses lettres¹¹²². Le soutien de Spannocchi eût alors été vraiment utile. Par la suite, de toute manière, Machiavel a enfin accès directement au Duc et la situation, dénouée par Sinigaglia et la mort des opposants au Duc, prend un tour totalement différent qui permet l'envoi d'un ambassadeur florentin, rendant obsolètes les avis d'amis.

On peut également faire l'hypothèse que ce procédé d'écriture fut une occasion pour effectuer une mise à distance à la fois évidente et irréprochable de ses propres opinions. La position de Machiavel est en effet délicate, tout comme celle de Spannocchi. Ses lettres sont sans doute interceptées par les agents du Duc. Il existe à Florence un émoi profond en raison de la puissance du Duc et de la menace militaire qu'il représente. Machiavel a donc été envoyé en mission pour négocier un accord, une alliance qui ne doit pas avoir lieu, sans que le Duc ne puisse se plaindre, tout en feignant de le négocier. Bref, il s'agit de temporiser auprès d'un homme qui a déjà fait la preuve de la plus remarquable absence de scrupules. Machiavel penche pour l'alliance et pour l'action. Il considère favorablement le Duc, à la fois fils du Pape et adoubé par le Roi de France, le « protecteur » de Florence. Toutefois, sa mission ne consiste pas à conseiller la Seigneurie mais à l'informer des données concrètes et des informations qu'il peut recueillir. Machiavel doit donc utiliser ce subterfuge pour passer outre la surveillance du Duc, ne pas froisser les membres de l'aristocratie qui suivent l'affaire et conseillent, en vertu de la tradition politique florentine, l'atermoiement comme unique méthode de politique extérieure possible. Nous rentrons dès lors, par le truchement de cette figure de style, dans le cœur de l'ambition politique machiavélique : faire comprendre aux citoyens de sa cité que les temps ont changé et que l'action n'est plus l'option du dernier ressort mais qu'elle est la condition nécessaire pour saisir l'occasion, la survie de Florence étant de toute manière engagée de manière beaucoup plus large : en 1494 ont commencé les guerres d'Italie avec l'invasion française, la contre invasion espagnole et l'emploi par les deux camps de troupes suisses et allemandes.

¹¹²² Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 2 janvier 1503, la première et la seconde, *TIII*, tome I, pp. 288-290.

La figure de l'ami revient ensuite dans certains moments des légations en France, par exemple à son arrivée à Milan, alors française, le 22 janvier 1504, où il expose ainsi les problèmes du Roi de France et les risques d'échec des opérations françaises en Italie¹¹²³. Machiavel précise ne pas donner son nom : « de peur qu'il ne lui arrive du mal si la lettre est prise. »¹¹²⁴ Il le mentionne quelques jours plus tard dans une lettre envoyée de Lyon : « La personne dont à mon passage à Milan, je vous ai écrit qu'elle augurait mal de la situation des français là-bas, s'appelle le comte Piccino da Novara. Je vous le dis afin que vous puissiez vous fier à son opinion, car il est connu de quiconque a été ambassadeur en France. »¹¹²⁵

A la lecture attentive de ses missives, on peut aisément s'apercevoir que parfois l'interlocuteur en question existe vraiment. Le modèle de cette manière de procéder réside dans le personnage historique de Robertet, à la cour de France. Ce dernier est mentionné comme ami des florentins dans les instructions données à Machiavel par Lorenzo Lenzi, ambassadeur sortant¹¹²⁶. Etant donné le piètre état des affaires florentines à la Cour de France en cet été 1500, Machiavel conseille de nourrir son amitié en ces termes : « C'est là ce que nous a fait entendre entre autres Robertet, le seul ami qui nous soit resté, [che ci è solo restato amico]¹¹²⁷ et que bientôt il faudra perdre, si son amitié n'est pas entretenue par autre chose que de bonnes paroles. »¹¹²⁸ Il renchérit plus tard en ces termes : « Je fais foi à V.S. que s'il n'est pas en mesure de témoigner du moins à Robertet quelque gratification de votre part, il n'aura pas la moindre possibilité de manœuvre, entre autre chose il n'obtiendra même pas l'expédition d'une simple lettre ordinaire. »¹¹²⁹ Ce dernier est donc à soigner, aussi bien de manière concrète que par des visites de courtoisie. Valori signale ainsi : « Ayant donc pris congé et jugeant, Machiavel et moi, qu'il était bon de faire entendre la chose de tous côté, il s'est rendu avec Ugolino à la demeure de Robertet, ce que ni moi ni lui, n'avons coutume de faire ; or Robertet ne serait pas fâché que les

¹¹²³ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 22 janvier 1504, *Till*, tome I, p. 411.

¹¹²⁴ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 22 janvier 1504, *Till*, tome I, p. 411.

¹¹²⁵ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 30 janvier 1504, *Till*, tome I, p. 415.

¹¹²⁶ *Instruction donnée par Lorenzo Lenzi à Francesco della casa et Nicolas Machiavel*, en 1500, *Till*, tome I, p. 78.

¹¹²⁷ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 3 septembre 1500, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 553.

¹¹²⁸ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 3 septembre 1500, *Till*, tome I, p. 104.

¹¹²⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 24 novembre 1500, *Till*, tome I, p. 137.

orateurs de V.S., comme ceux des autres États, lui fassent visite, en outre de toutes les démonstrations d'estime et d'amitié qui lui sont faites par ailleurs. »¹¹³⁰

On voit donc que dès son arrivée, Machiavel entend renouer avec un des personnages importants de la Cour de France et provoque ainsi l'admiration de Valori pour son aisance dans ce milieu étranger et sa perspicacité sur l'homme. Les conseils de Machiavel sur la corruption furent d'ailleurs suivis d'effets. Bien plus tard, en 1510, Machiavel de retour en France l'évoque ouvertement : « je n'ai pour le moment en guise d'affaire importante qu'à m'occuper de la question des pots de vin qui, comme V.S. le savent, ont été promis dans le dernier accord passé avec le Roi ; »¹¹³¹ A la suite de cette affirmation, Machiavel rentre dans les détails des personnes, cite Robertet comme l'un des principaux bénéficiaires, avec Chaumont et surtout 10000 ducats pour le Cardinal de Rouen, principal ministre de Louis XII. On le voit, les sommes en jeu sont importantes et l'amitié a ici un coût élevé. Toutefois, Machiavel a recours à lui à de nombreuses reprises lors de cette dernière légation, et il fait montre d'une belle fidélité.

Machiavel emploie le même terme « amico », pour Robertet et pour les autres personnes. Il s'agit bien, à notre sens, de désigner ainsi une fonction, celle d'informateur privilégié, de soutien efficace et, *de facto*, d'employé de la République. Tous ces « amis » ont en effet en commun d'être rétribués. Or, pas une seule fois Machiavel ne considère la chose comme immorale ni déraisonnable. Il ne la qualifie pas mais la constate et l'utilise. De plus, en 1510, il se permet d'en écrire ouvertement et d'évoquer l'accord du Roi à ce sujet. Barrincou va d'ailleurs trop loin en traduisant par « pot de vin » le simple « questi donativi »¹¹³². *De facto*, le terme d'ami a un usage dénotatif affirmé : il s'agit d'une personne appartenant à un autre maître que Florence mais qui en défend les intérêts dans une certaine mesure, sans forcément que cela soit totalement à l'insu de son maître d'origine. Il s'agit d'une forme de corruption très subtile, puisqu'on peut même considérer qu'il s'agit, pour le maître en question, d'accorder à certains de ses conseillers une rémunération supplémentaire. Dans le cas de la Cour de France, c'est patent, pour celle de César Borgia, c'est moins clair mais il est douteux de penser qu'un tel homme ait méconnu de telles pratiques. On peut même envisager, étant donné l'absence de surprise

¹¹³⁰ Lettre de Valori à la Seigneurie du 29 janvier 1504, *Till*, tome I, pp. 412-413.

¹¹³¹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 7 juillet 1510, *Till*, tome II, p. 206.

¹¹³² Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 7 juillet 1510, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1251.

et même la transmission officielle des noms des « amis », que la chose était pratiquée dans toute Cour d'importance.

Nous pouvons conclure que la figure rhétorique de l'ami chez Machiavel possède une réalité bien tangible, liée à la corruption et non à un moyen détourné d'exprimer des idées. On peut achever cette démonstration en commentant la lettre de Machiavel du 23 octobre 1522 à Raffaello Girolami qui résume tout ce qu'un ambassadeur doit faire¹¹³³. Machiavel souligne dans une sorte d'exorde la facilité d'être fidèle quand on est patriote et la difficulté, par contre, d'être efficace. Pour cela, il convient selon lui de se comporter « en homme de bien, libéral et droit ». ¹¹³⁴ Obtenir des renseignements, implique simplement de paraître fiable afin de pouvoir être en mesure d'en donner soi-même : « Mais celui qui veut que les autres lui confient ce qu'ils savent doit confier aux autres ce qu'il sait lui-même, car le bon moyen d'avoir des nouvelles, c'est d'en donner. »¹¹³⁵ Le cœur de la mission consiste bien entendu dans l'art d'envoyer des dépêches, qui retiennent toute l'attention de Machiavel. Il indique les trois choses que doit écrire un ambassadeur dans ses missives à ses maîtres : « les affaires en cours, les affaires bel et bien conclues et les affaires à survenir, et de celles-ci, deviner juste. »¹¹³⁶

Deux points sont de la plus haute importance pour notre analyse de la communication politique de Machiavel. Tout d'abord, l'ancien Secrétaire indique l'importance de chercher

¹¹³³ On retrouve des conseils équivalents à ceux qui structurent les *relazioni* vénitiens. Le chapitre III de la deuxième partie du livre de Philippe Amiguet *L'âge d'or de la diplomatie, Op. cit.*, montre l'organisation scrupuleuse des rapports d'ambassadeurs vénitiens. Pages 211-212, il fait la recension d'un, je cite, « document curieux qui contient, à l'usage des orateurs vénitiens, les divers points qu'ils doivent traiter dans leurs relations ». Trois d'entre eux sont mentionnés (je rechercherai le document d'origine qui n'est qu'incomplètement indiqué) : tout d'abord la géographie physique et politique complète du pays concerné par l'Ambassade, puis l'ensemble de ses caractéristiques morales, sociales, culturelles, religieuses et économiques et enfin ses institutions politiques ainsi que le détail des comportements politiques du peuple et des principales élites. Le souverain, en lui-même, dans ses rapports avec son peuple et avec les souverains voisins, doit faire l'objet d'une étude également scrupuleuse. Le caractère complet de la *relazioni* finale confiée aux archives vénitiennes, remise en grande pompe et soutenue par un oral solennel répond donc à des normes bureaucratiquement édictées qui concilient à la fois une certaine exigence de publicité intérieure, de secret extérieur (même le Roi de France ne put connaître le rapport d'un orateur vénitien malgré ses demandes explicites et réitérées) et d'efficacité politique. La communication politique prend ici une forme particulièrement élaborée qui a pu servir de modèle quand à l'organisation bureaucratique florentine (pour qui, on le sait, Venise est un exemple prestigieux, seule cité contemporaine qu'ils jugent comparable aux exemples antiques). Nous possédons donc sans doute là l'origine des conseils machiavéliens.

¹¹³⁴ Lettre de Machiavel à Raffaello Girolami du 23 octobre 1522, *Till*, tome II, p. 453.

¹¹³⁵ Lettre de Machiavel à Raffaello Girolami du 23 octobre 1522, *Till*, tome II, p. 453.

¹¹³⁶ Lettre de Machiavel à Raffaello Girolami du 23 octobre 1522, *Till*, tome II, p. 454.

l'information, de ne se priver d'aucune source et même de provoquer les confidences.

Pour cela, revient le terme d'« ami » :

« Et comme les cours des princes abondent toujours en chercheurs de nouvelles de toute espèce, toujours en éveil pour happer les on-dit qui circulent, il est fort à propos de se faire l'ami de tous ces gens-là pour pouvoir tirer à chacun d'eux ce qu'il sait. L'amitié de ces gens-là se gagne à les entretenir avec banquets et jeux ; et j'ai vu les hommes les plus graves tenir tables de jeux dans leur maison, pour fournir à ces gens l'occasion de le visiter afin de pouvoir les faire parler : le fait que l'un d'eux ne saura pas, l'autre le saura, mais la plupart du temps, tous savent tout. »¹¹³⁷

Cette description de l'amitié et de l'ami dans ce cadre se situe bien dans la continuité de l'emploi que nous avons relevé du terme. Un « ami » est un membre proche du pouvoir de l'État dans lequel l'envoyé de Florence accomplit sa mission. Sa fréquentation est une forme de sociabilité marquée par l'intérêt réciproque : il apporte des nouvelles, des informations et, en échange, on le nourrit, on le vêt voire on le pensionne. Bien évidemment, tout cela est lié à la place qu'occupe cet « ami » et à l'État qui l'emploie. On l'a vu, un cardinal ministre principal du Roi de France peut percevoir 10000 ducats. L'exemple qu'emploie Machiavel dans cette lettre ne va pas, et de loin, jusque là, mais se borne à considérer qu'une table ouverte et bien achalandée peut déjà être de quelque utilité. Après tout, c'est ainsi que lui-même avait noué contact avec Spannocchi. Les amitiés de l'ambassadeur ne sont pas de la même veine que celles de la Seigneurie et il est même de son intérêt d'en trouver par lui-même.

On le voit, nul besoin d'un intermédiaire imaginaire pour dire ce que l'on pense, selon Machiavel. En fait, il évoque un autre procédé pour parvenir à ses fins s'il n'est pas possible d'affirmer sa pensée. Il se situe au milieu de la lettre :

« Ce sont donc tous ces événements, bien entendus et triés plus soigneusement encore, qui vous permettront de discerner et de considérer le dénouement éventuel de quelque affaire en cours et d'en écrire votre pronostic. Et comme le fait de laisser tomber de vos lèvres une telle sentence serait odieusement prétentieux, on a coutume, dans ce genre de lettres, de recourir à l'artifice suivant : on expose les négociations en cours, les hommes qui les conduisent, les diverses humeurs auxquelles ils obéissent, et là-dessus, on écrit quelque chose dans ce genre : « étant donné toutes les considérations que nous vous avons soumises, les hommes d'expérience qui se trouvent à la Cour estiment qu'il peut s'ensuivre tels et tels effets. » Ledit artifice dextrement mené a fait de mon temps grand honneur à bien

¹¹³⁷ Lettre de Machiavel à Raffaello Girolami du 23 octobre 1522, *TIII*, tome II, p. 454.

des ambassadeurs ; de même que, maladroitement mené, il en a déshonoré certains. »

Il est révélateur de constater que ce nouveau procédé est habituel et distinct de celui de l'« ami ». Les deux ne doivent donc pas être mêlés si l'on ne veut pas induire le destinataire en erreur. Il devient donc très improbable que Machiavel ait utilisé la figure de l'« ami » autrement que pour signaler un personnage nécessitant une forme de corruption afin de continuer à en soutirer des informations et à le garder comme soutien. En ce qui concerne « les hommes d'expérience » ou « les sages », ce genre de périphrase doit bien évidemment être employé avec finesse, car il peut également recouvrir un personnage réel. La virtuosité véritable réside donc à faire en sorte que personne ne soit vraiment dupe, ce qui permet à tous de sauver la face et met en avant, précisément, le rédacteur de la lettre. Dans une situation de communication aussi complexe, l'abandon de la paternité de l'énonciation permet l'abandon de la paternité du conseil et même de celle de l'action.

2) La position d'autorité dans l'exercice de sa charge, Machiavel et la corruption

La question se pose de savoir si Machiavel a utilisé également cette technique, et jusqu'à quel point. Le récepteur, en 1522 un Prince médicéen, est fort différent de la République florentine. Lorsque Machiavel était aux affaires, il ne fallait pas convaincre un seul homme, celui qui vous avait choisi, mais une assemblée qui ne vous avait pas forcément choisi et tous ceux qui pouvaient influencer ses membres. L'action politique ainsi envisagée par la communication machiavélienne aurait pu l'amener, par prudence et étant donné l'urgence de la situation auprès de Borgia puis auprès du Roi de France, à utiliser des procédés détournés pour exprimer sa pensée, voire pour éviter de s'engager. Néanmoins, nous l'avons vu à de nombreuses reprises, Machiavel fit exactement le contraire. L'ensemble de sa correspondance marque une personnalité forte, qui n'hésite pas à affirmer vigoureusement son avis, tout en expliquant soigneusement ses raisons. C'est un trait caractéristique de Machiavel dès ses toutes premières légations, en 1499 auprès de Catherine Sforza, par exemple. Il n'hésite pas à affirmer son avis :

« Je suis intimement persuadé que si Vos Seigneuries veulent lui accorder quelques avantages pour son service passé, ou si elles consentent à augmenter les conditions nouvelles, elle nous conservera son amitié ; car je vois chaque jour, par les preuves les plus évidentes, qu'on ne peut être plus affectionné qu'elle pour la république. J'ai

cru devoir entrer dans tous ces détails avec Vos Seigneuries, afin qu'elles puissent mieux examiner ce dont je leur ai donné avis par ma lettre d'hier. »¹¹³⁸

et finalement à se mettre lui-même en scène, une fois berné par la Dame :

« Devant cette volte-face, je n'ai pu me retenir d'être fâché et de le montrer, et par mes gestes et par mes paroles, lui disant que V.S. elles aussi en seraient étonnées, après avoir appris de moi qu'elle venait d'accepter vos conditions sans réserve aucune ; mais je n'ai rien pu tirer d'autre de Son Excellence, et je me vois réduit à vous envoyer ma lettre d'hier, en la complétant par la présente, afin que vous puissiez juger, et trancher, et vite. »¹¹³⁹

On le voit, alors même que Machiavel est proprement dupé par la Dame, sa tactique de communication ne varie pas et est même explicitement avancée : il s'agit de sincérité. En ne scellant rien, en montrant les choses dans leur pleine et entière vérité, le Secrétaire se couvre de ridicule mais prouve par là même qu'il est parfaitement fiable et acquis à la République. Ce point est constant dans son attitude : il s'engage, donne ses raisons et pousse la Seigneurie à l'action, à « trancher, et vite ». Ce schéma se répète dans toutes ses légations. Du point de vue communicationnel et philosophique, on retrouve bien entendu la nécessité du choix. Machiavel reste un penseur tourné vers l'action, pour qui l'indétermination foncière du monde politique engendre la nécessité de l'action résolue. Au fond, puisqu'on ne peut pas être sûr de tout, puisque la raison ne peut pas rendre compte de tout en politique, alors autant, une fois qu'on a le sentiment d'avoir pesé toutes choses, s'engager dans l'action. Comme la communication politique est action politique dans un espace où la parole est libre comme dans la République florentine, Machiavel emploie très volontiers la première personne du singulier et affirme son autorité d'expert et d'homme politique.

Dans cette première légation, Machiavel est dupé, la Seigneurie avec lui. Cela peut arriver, c'est le risque de toute négociation. En ce sens, l'exercice requiert davantage de souplesse que de rigidité. Machiavel n'en manque pas, on l'a vu dès 1500 à la Cour de France puis auprès de César Borgia fin 1502 début 1503. Toutefois, l'affirmation de son autorité et de son expertise reste encore balbutiante. Il faut attendre la fin de la légation auprès de César Borgia pour voir Machiavel prendre une autre stature. L'affirmation d'une autorité dans la Seigneurie via l'élection du Gonfalonier à vie et le choix de ce dernier de Machiavel comme homme de confiance et partenaire politique lui ont conféré une autorité évidente.

¹¹³⁸ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 18 juillet 1499, *TIII*, tome I, p. 25.

¹¹³⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 18 juillet 1499, *TIII*, tome I, p. 33.

Néanmoins, on pourrait croire qu'elle est en quelque sorte une délégation, une émanation de Piero Soderini. En ce sens, Machiavel resterait, dans son travail à la Chancellerie, un simple factotum, où l'usage de son autorité et de son expertise dans ses activités politiques de communication serait plus le fait d'un concours de circonstances que d'une volonté propre. Ce n'est de toute évidence pas le cas. Dès son retour de France, en 1501, lorsque Machiavel retrouve son bureau à la Chancellerie, il reprend très clairement en main la situation et fait montre d'une autorité sans hésitation :

« nous jugeons qu'il faut tout faire pour qu'un tel projet échoue, car nous le jugeons la perte totale de votre cité ainsi qu'une perte grave pour l'État entier [...] ; nous ne vous en dirons pas plus long touchant notre désir que quiconque bouge ou bougera le moins du monde se voie, de n'importe quelle façon et par n'importe quel moyen, châtié. »¹¹⁴⁰

Le lendemain, il précise :

« nous ne pouvons donc vous répéter autre chose que ce que nous vous avons déjà dit jusqu'ici et que vous êtes assez sages pour entendre, à savoir : que vous punissiez vertement quiconque fait la moindre mine de désobéir à vos ordres ou de les outrepasser ; chose, croyons-nous, qui vous donnera, à vous réputation, et aux autres le sentiment de la sécurité, s'ils voient qu'on commence à faire justice ; dès que vous commencerez à gagner quelque réputation, vous conserverez plus aisément ensuite que vous ne l'aurez conquise, même si vos forces vont diminuant..... »¹¹⁴¹

Dans le contexte de l'urgence, et étant donné le potentiel hautement dangereux des ordres donnés, il va de soi que le signataire de la lettre s'engage fortement. Machiavel agit toujours par délégation, c'est un fait. En tant que haut fonctionnaire, il ne peut pas véritablement ordonner de sa propre autorité. Toutefois, il n'hésite pas à signer des ordres résolus. Sont-ils le résultat de son engagement personnel, d'un accord total avec les Seigneurs du moment ou seulement de certains d'entre eux, il est impossible de le savoir. Par contre, il est clair que dès 1501 des éléments concrets et patents d'un engagement personnel du Secrétaire dans l'action politique de sa patrie sont présents. La milice est l'aboutissement de ce processus, à la fois bureaucratique et politique, mêlant les moyens et les fins. Le citoyen-soldat reste la solution imaginée par Machiavel qui permet de synthétiser et de résoudre toutes les difficultés de la République.

¹¹⁴⁰ Lettre de la Seigneurie aux commissaires du 7 mai 1501, signée par Machiavel, *T/ll*, tome I, p. 146.

¹¹⁴¹ Lettre de la Seigneurie aux commissaires du 8 mai 1501, signée par Machiavel, *T/ll*, tome I, p. 146.

3) Conclusion : engagement et sincérité, leçon machiavélique de la communication politique

A l'opposé des représentations traditionnelles du machiavélisme comme figure de la rouerie, de la tromperie et du mal sous toutes les formes, cette analyse de la correspondance du Secrétaire en action, que ce soit pendant ses légations ou au cours de son travail au deuxième bureau de la Chancellerie, propose un tout autre visage de l'action politique telle qu'il la conçoit et l'exécute ¹¹⁴². Avant 1512, Machiavel agit fondamentalement pour sa patrie. Ses décisions, ses conseils, ses actions ne se comprennent que dans ce cadre. Mieux, dix années plus tard, alors que le régime a changé et que les Médicis sont revenus au pouvoir, lorsqu'il donne des conseils à un jeune ambassadeur, il évoque toujours le patriotisme comme un point incontestable de départ de l'action. Il est ce sans quoi on ne saurait être un homme politique véritable. Dès lors, ses conseils pratiques ne visent pas à la dissimulation ou au double jeu, mais, bien au contraire, à la sincérité absolue envers ses dirigeants et à la droiture envers les partenaires. Au fond, la leçon du *Prince* ne s'applique qu'aux princes, et en particulier aux princes nouveaux. Une lecture attentive de Machiavel ne saurait l'ignorer. La nouveauté du Florentin réside plutôt dans cette sincérité, cette franchise, ce devoir de vérité. Ce que Machiavel soulève à travers sa pratique, c'est une tension fondamentale propre à la politique : la tension entre l'honnêteté, toujours profitable mais qui risque de verser dans la naïveté et la duplicité, parfois inévitable mais toujours risquée. Là encore, on n'observe rien de très nouveau par rapport à une lecture attentive du Secrétaire. Par contre, l'exigence de transparence prend un tout autre sens lorsque le régime est une république, lorsque le débat est public. Dès lors, de nouvelles dimensions apparaissent : la nécessité de convaincre, y compris des gens qui ne sont pas des spécialistes de la politique ; la nécessité de l'explication publique des arguments et contre arguments, c'est-à-dire de l'argumentation qui a conduit à la décision ou qui doit y conduire ; la réputation de celui qui parle ; l'importance de son engagement patriotique et de son souci effectif du bien commun.

¹¹⁴² Corrado Vivanti oppose d'ailleurs l'activité de Machiavel en tant qu'ambassadeur à celle des ambassadeurs vénitiens, en particulier Quirini, à travers l'étude de leurs comptes-rendus finaux. Machiavel se montre engagé dans son analyse et tente d'expliquer la situation afin d'orienter l'action, là où Quirini reste plus circonspect. Cf. Vivanti, C., « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo 500 », art. cit., pp. 40-46.

Cela oriente d'ailleurs le problème de la corruption de Machiavel et des employés de la Seigneurie. En effet, la corruption des autres semble un fait naturel pour les employés de la Chancellerie et pour les plénipotentiaires florentins qui partent en ambassade. On possède ainsi le célèbre *Memento pour qui s'en va à Milan en ambassade*, qui constitue un parfait compendium des pourboires divers et variés qu'il faut distribuer. Après un cérémonial compliqué d'audience, la description des différentes prébendes aurait même un effet comique si l'énumération ne finissait par produire une gêne, comme le sentiment d'une usine à piller le quémandeur¹¹⁴³. On peut légitimement se demander si ces manières étaient inconnues des fonctionnaires florentins. On peut remarquer plusieurs choses sur ce point. En premier lieu, les membres de la Seigneurie sont et restent pauvres sous la République. Machiavel souligne assez ce point pour qu'on puisse, par juxtaposition avec ce que nous venons d'établir, juger qu'il ne fut l'agent d'aucune puissance étrangère. Quelques envois signalés par Biagio semblent témoigner d'achats qui auraient pu être des dons masqués¹¹⁴⁴, mais, étant donné les difficultés financières sans cesse réaffirmée par Machiavel lors de ses légations¹¹⁴⁵, il semble certain qu'il ne fut l'objet d'aucune corruption importante, rien qui dépassa le cadeau normal. Ces demandes réitérées peuvent même être interprétées, si on le souhaite, comme la marque d'un homme qui ne veut à aucun prix être acheté : à court d'argent faute d'en recevoir et d'être régalé par d'autres, il demande aux siens, qui l'ont envoyé, de soutenir son effort d'honnêteté. En ce sens, il leur rappelle également leur intérêt, et le coût de fonctionnaires probes dès sa première légation en France l'été 1500 :

« A cette heure, mes Magnifiques Seigneurs, c'est à mes frais que je suis la Cour, c'est à mes frais qu'en chaque chose j'ai dépensé et je dépense tout autant que Francesco [della Casa, ambassadeur en titre qui touche un salaire alors que Machiavel doit se contenter du sien et d'un défraiement mensuel fort léger]¹¹⁴⁶. Je vous prie donc de bien vouloir que je touche le même salaire ou de me rappeler pour de bon, car je me ruine et je sais que V.S. en seraient fâchées : j'ai déjà

¹¹⁴³ *Memento pour qui s'en va à Milan an Ambassade*, Till, tome I, pp. 506-509.

¹¹⁴⁴ Lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, Till, tome I, p. 94 : « Nicolas, je vous prierai, pour ce qui me regarde, de faire les frais d'une paire de gants et de deux escarcelles de toile, les plus petites possibles, et quelques babioles, que je rembourserai à qui vous m'indiquerez. Je vous prierai aussi de m'envoyer un estoc, mais ça je le veux en cadeau, puisque je n'ai pas eu celui que vous me promîtes en partant. ». S'il y a corruption, elle est bien légère...

¹¹⁴⁵ En France en 1500 comme auprès de César Borgia fin 1502- début 1503, dès que les légations durent un peu, le Secrétaire conclut au moins une lettre sur deux par des problèmes financiers.

¹¹⁴⁶ *Commission*, Till, tome I, p. 74.

déboursé de ma poche plus de quarante ducats et ordonné à mon frère Totto de m'endetter pour 70. »¹¹⁴⁷

Plus malicieusement, il leur confie lors de sa légation auprès de César Borgia : « N'ayant plus rien à vous rapporter, je termine cette missive en vous priant, soit de vouloir bien m'excuser quand je ne satisfais pas à vos désirs, soit de vouloir bien me donner les moyens de les satisfaire. »¹¹⁴⁸

Tout cela signale deux points qui nous semblent essentiels et liés. D'une part, Machiavel est bien un républicain patriote. Il ne cherche pas à devenir l'agent de quiconque et entend servir fidèlement sa chère patrie. On peut supposer que, s'il l'avait voulu, le Duc de Valentinois par exemple se le serait attaché étant donné les compliments qu'il lui fait prodiguer¹¹⁴⁹ et le nombre d'entretien dont il le gratifia lors de la légation. Machiavel fut d'ailleurs soupçonné sur ce point¹¹⁵⁰. Mais cela montre avant tout la faiblesse de la République florentine. Sur le fond, les membres de la Chancellerie ne valent pas la peine d'être achetés tout simplement parce que leur patrie ne représente pas une puissance. La vraie puissance de Florence, ce sont ses banquiers et nul en Europe ne s'y trompe : le pouvoir politique de la petite République est bien faible. Il est révélateur par exemple que jamais il ne soit fait mention d'un Ambassadeur du Roi de France à Florence, ou d'un quelconque représentant. Peut-être exista-t-il, mais il fut dès lors sans importance politique. Prise dans sa guerre civile contre Pise et donc incapable de faire la loi chez elle, prise également entre les États du Pape, ceux de Milan et de Venise, totalement dépendante de l'alliance française si lointaine lorsque les français sont chassés de Milan, la République ne vaut semble-t-il pas l'achat d'un secrétaire florentin. Pour autant, cela

¹¹⁴⁷ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 12 août 1500, *Till*, tome I, p. 89. La lettre est fort courte et ne porte que sur ce point financier. Une autre de Machiavel à la Seigneurie du 29 août 1500, *Till*, tome I, pp. 102-103 détaille les frais de l'envoyé pour la même raison financière. Et, le 25 octobre, il leur envoie un authentique appel au secours, rappelant le décès de son père un mois avant son départ, celui de sa sœur et son incapacité, étant donné son éloignement, à gérer ses affaires privées. Cf. Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 25 octobre 1500, *Till*, tome I, p. 129. Toutefois, il attendra le congé officiel de la Seigneurie, presque deux mois plus tard.

¹¹⁴⁸ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 13 novembre 1502, *Till*, tome I, p. 248.

¹¹⁴⁹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 23 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 283.

¹¹⁵⁰ Lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 359 : « Certains ne manquent pas de croire que vous quêtez encore par là quelque pourboire ; chose qui n'aurait guère de chances de réussir, car ici ce n'est pas de ragaillardir le duc qu'il faut parler, mais bien de tout ce qui peut le perdre. » Fin 1503, César Borgia est visiblement en passe d'être perdu, le Pape son père étant décédé et Jules II, son ancien ennemi, ayant été élu le 1^{er} novembre. Machiavel, pendant quelques lettres, pense encore que le Duc peut exister en Romagne, mais il change d'avis rapidement. Il faut noter ici que le pourboire ne vient pas du duc mais bien des deniers publics florentins. Même le soupçon populacien de corruption de Machiavel ne semble pas porter sur une corruption par l'extérieur !!!

n'enlève pas l'essentiel, qui est que la tradition républicaine et humaniste florentine a conduit à l'arrivée aux postes d'administratifs d'une génération d'hommes intègres et patriotes.

En ce sens, il est nécessaire d'évaluer leur comportement politique, leur manière de faire et de dire la politique. En ce qui concerne Machiavel, le problème réside dans la diversité des écrits. Toute la dialectique du *Prince*, par exemple, est fondée sur une communication politique verticale, où le prince doit convaincre et persuader ses sujets, les maintenir dans l'obéissance. Toute l'activité de Machiavel le montre virtuose dans l'art d'une communication qui n'est plus tant verticale qu'omnidirectionnelle. L'énumération de ses correspondants directs ou indirects en témoigne. Amis, opposants politiques, collègues de bureau, famille, magistrats en charge, citoyens susceptibles de le devenir, opinion publique, plèbe affolée, tous font l'objet de son attention. En ce sens, la lecture d'un tel ouvrage doit d'abord se faire selon les principes de fidélités et de transparence affirmés par Machiavel. Ils portent clairement sur les Médicis et Florence, dans l'épître dédicatoire et le chapitre conclusif. Dès lors, la question philosophique de la portée de l'ouvrage ne peut pleinement se poser qu'à la condition de partir de la situation d'énonciation où un florentin expert en politique parle au nouveau prince de sa cité.

En 1522, Machiavel ne donne pas à ce futur ambassadeur le conseil d'utiliser les lettres familières pour communiquer publiquement. Pourtant, il use volontiers du procédé, et consciemment. Dans ses lettres familières, il s'adresse aussi bien à ses collègues de bureau qu'à de grands aristocrates, comme sa grande lettre à Alamanno Salviati sur la situation de l'Empereur en Italie de 1509, assez récemment retrouvée, le prouve. Dans cette dernière, Machiavel se livre à un exercice éblouissant de prévision politique et il démontre que les florentins n'ont rien à craindre de la puissance impériale en examinant tous les arguments et toutes les possibilités stratégiques du moment. Ainsi, par l'ensemble de sa correspondance, il tente de couvrir tout le champ de la classe politique florentine, du peuple aux grands. Sa position de secrétaire l'implique, mais sa liberté de ton et la demande de renseignement par les grands montrent qu'il s'agit bien d'une parole politique privée qui déborde dans la sphère publique. Mais en 1522, sous le pouvoir médicéen, l'importance des amis politiques comme relais auprès de l'opinion publique et des maîtres

n'a plus du tout le même sens. Dès lors, ce procédé perd singulièrement de sa valeur et de son intérêt.

La grande nouveauté qu'introduit Machiavel dans le champ de la pensée politique est bien de vouloir dire la vérité à tout le monde, à tout prix, mais chacun selon sa qualité et selon les circonstances. Le seul point d'unification intangible de son action se situe dans sa fidélité patriotique à la Cité florentine. Nous postulons qu'il en est de même ensuite pour ses écrits *post res perditas*. Mais la première leçon de son action réside dans cette franchise absolue qu'il observe et qu'impliquent à la fois son patriotisme et cette forme particulière de gouvernement qu'est une république. Pour Machiavel, bien moderne en cela, la république est d'abord un espace de liberté de parole et donc, puisque la parole est action, de possibilité de prise de responsabilité, donc d'engagement. Sa modernité est contenue dans ce point : si *Le Prince* est un traité qui sort de toutes les typologies de « miroir des princes », c'est parce qu'il est écrit par un homme du peuple qui a vécu sous un régime qui lui a donné la parole. Dès lors, réellement, il peut dire au prince ce qu'il est et ce qu'il peut faire, en toute franchise, parce que ce prince est celui de Florence et que son action politique peut être patriotique. Machiavel est d'ailleurs un personnage public qu'on attaque, dont on lit les poésies à caractère journalistique et les rapports.

D) Un interlocuteur pour la société florentine

Lors de ses légations, en effet, et en particulier pour les plus cruciales d'entre elles, où le sort de la Cité dépend aussi de sa négociation, de ses rapports et de sa diligence, comme avec César Borgia, Machiavel est lu publiquement. Biagio Buonaccorsi le rapporte à plusieurs reprises et insiste sur l'accueil chaleureux qui est fait à la lecture de son patron. Dès 1499, il souligne : « A mon avis, c'est à votre grand honneur que vous vous êtes acquitté jusqu'à maintenant de votre mission. [...] Poursuivez donc, car vous nous avez fait grand honneur jusqu'à présent. »¹¹⁵¹ Si la cause de la manifestation concrète de la réussite est sous entendue, il est clair qu'elle est suffisamment publique pour concerner

¹¹⁵¹ Lettre de Biagio à Machiavel du 19 juillet 1499, *Till*, tome I, p. 27. La lettre du 27 juillet comporte également une citation curieuse : « Ce dernier [un certain Marco] a entendu faire force louange de vos lettres, ... » mais le contexte de la citation semble indiquer que ce Marco n'est pas fiable. Il est donc difficile d'en conclure que les lettres de Machiavel sont louées, et par qui. L'ensemble de la documentation est néanmoins suffisamment abondante pour laisser ce point irrésolu.

tout le service. Biagio fait référence dans ce passage à d'autres personnes qui sont soit des anciens du service soit des membres d'autres bureaux de la Chancellerie. Dans ce cadre, on peut donc supposer que l'honneur vient du fait que Machiavel remplit les objectifs assignés mais également qu'il en fait clairement part dans ses lettres. La satisfaction publique indiquée par « l'honneur » suppose une certaine publicité de ses lettres, au moins au niveau des Seigneurs qui en sont les destinataires officiels que dans les bureaux de la Chancellerie qui les voient transiter. La confirmation explicite de la satisfaction générale que causent les lettres de Machiavel vient très rapidement, lors de sa légation en France de l'année suivante :

« Je ne veux pas vous manquer de vous faire savoir quelle satisfaction vos lettres donnent à tous ; et croyez-moi, Nicolas, vous savez que l'adulation n'est pas mon fort, chaque fois que je me suis trouvé lire vos premiers messages à certains des tous premiers de nos concitoyens, vous en eûtes la plus haute louange ce dont je pris très grand plaisir et je m'efforçai, de quelques mots adroits, de corroborer leur opinion en montrant avec quelle facilité vous écriviez. »¹¹⁵²

Deux indications précieuses sont ainsi fournies par Biagio. La première est assez évidente étant donné le contexte de la légation de Machiavel en France et de sa mission. Il est envoyé pour que l'affaire pisane qui a dégénéré les mois précédents ne ruine pas l'alliance. Sa mission ne concerne donc pas l'ensemble des citoyens mais bien les principaux, ceux qui gèrent la politique extérieure de Florence. Le public ciblé par les lettres de Machiavel montre donc sa satisfaction. La missive de Biagio nous informe également que c'est bien Machiavel qui écrivit ces lettres, et non Francesco della Casa, et que Biagio l'estime doué pour cet exercice. En 1500, après seulement deux années effectives de travail, Machiavel possède déjà une telle maîtrise de cet outil de communication que ses collaborateurs peuvent non seulement la signaler mais même insister sur elle.

L'art de Machiavel en matière de communication politique transparaît particulièrement à la faveur de sa correspondance dans le cadre des légations auprès de César Borgia. D'une part, Biagio fait état d'un grand nombre de lettres non officielles envoyées par Machiavel.¹¹⁵³ Ensuite, d'autres sources montrent la très grande satisfaction générale que cause la lecture de ses lettres. Valori, par exemple, lui écrit :

¹¹⁵² Lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *Till*, tome I, p.94.

¹¹⁵³ Lettre de Biagio et Agostino Vespucci à Machiavel du 18 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 210 : « j'ai fait parvenir ce matin toutes vos lettres à destination, et en toute sûreté. »

« Quoique je vous sache fort bien renseigné par les missives officielles, et que j'en sois pour ma part bien content, je ne peux me passer de vous dire deux mots de ma satisfaction. Votre discours et le compte-rendu ne pouvaient pas rencontrer une plus entière approbation, et chacun reconnaît en vous ce que j'y ai toujours reconnu : netteté, exactitude et sincérité de la relation, bref tout ce sur quoi on peut s'appuyer à fond. [point de vue sur la relation de Machiavel à Piero Soderini] On désire avoir votre avis concernant toutes choses de là-bas, comme de celles de France, tant des forces réelles que de celles que le duc en attend. Puisque vous promettez de nous écrire sur ce sujet – réalités et espérances- autant italiennes que françaises, - inutile de vous dire autre chose, si ce n'est que mieux nous les connaissons et mieux et plus aisément nous déciderons. »¹¹⁵⁴

Ce passage est capital pour comprendre le point initial de la mission de Machiavel, tel qu'il forme accord entre l'envoyé et les mandataires. Le Secrétaire doit d'abord informer au mieux la Seigneurie. La lettre s'ouvre et se conclut sur ce point fondamental du renseignement, en particulier du renseignement militaire. L'approbation des écrits de Machiavel est d'ailleurs réitérée par Valori dans sa lettre du 21 octobre : « En vérité, les deux dernières lettres que vous nous avez envoyées ont tant de nerf, et votre jugement s'y montre tellement sûr qu'elles ne pouvaient rencontrer une plus entière approbation ; »¹¹⁵⁵ Puis du 23 octobre : « Et en vérité, rapports et discours, rien ne pouvait être mieux ni rencontrer plus pleine approbation. »¹¹⁵⁶ La dernière lettre de Valori date du 28 octobre. Elle réitère l'avis général favorable : « Ici toujours la même approbation pour les rapports que nous recevons de vous, mais pour vous en parler avec notre franchise habituelle, on les désirerait plus fréquents, tout en comprenant vos raisons. »¹¹⁵⁷

On peut supposer que la réorganisation de la Chancellerie avec l'arrivée du Gonfalonier à vie permit à Valori de ne plus servir d'intermédiaire entre Machiavel et ses maîtres. Dès lors, Piero Soderini assure seul le suivi parallèle de cette correspondance officielle et il nous reste peu de témoignages de celle-ci, dans la mesure où sa position à l'intérieur du dispositif gouvernemental florentin lui permet de s'en passer. Biagio atteste à presque chaque lettre qu'une autre est écrite par le Gonfalonier. Nous n'en avons presque plus de trace¹¹⁵⁸, mais celle de Marcello Virgilio, le Premier Chancelier, suffit à démontrer que la

¹¹⁵⁴ Lettre de Valori à Machiavel du 11 octobre 1502, *Tll*, tome I, p. 198.

¹¹⁵⁵ Lettre de Valori à Machiavel du 21 octobre 1502, *Tll*, tome I, p. 218.

¹¹⁵⁶ Lettre de Valori à Machiavel du 23 octobre 1502, *Tll*, tome I, p. 219.

¹¹⁵⁷ Lettre de Valori à Machiavel du 28 octobre 1502, *Tll*, tome I, p. 226.

¹¹⁵⁸ Les lettres de Piero Soderini à Machiavel supposent d'ailleurs l'excellence des travaux reçus plus qu'elles ne le soulignent. Soderini l'engage à « poursuivre, avec autant de fréquence et de diligence », pour

tendance favorable à la réception des lettres reste identique : « Le Gonfalonier m'a dit ce matin qu'il lui paraissait absolument impossible que vous partiez : ce n'est pas le moment, dit-il, et notre Cité ne peut pas renoncer à faire acte de présence dans un lieu si important ; quant à envoyer là-bas quelqu'un d'autre, on ne sait pas qui pourrait mieux faire que vous notre affaire, et cela à bien des égards. »¹¹⁵⁹

De fait, deux choses sont rajoutées par Valori dans sa lettre initiale du 11 octobre. D'une part, il lie l'approbation des lectures de Machiavel à leur style, leur fond et leur intention. La « netteté » est un critère formel, « l'exactitude » se rapporte à l'adéquation entre le style et la réalité et la « sincérité » renvoie à l'engagement personnel du Secrétaire. L'enchaînement de Valori est révélateur, puisque, à part la parenthèse sur Soderini, il lie cette sincérité avec « l'avis » de l'envoyé, terme vague qui inclut aussi bien une désignation aussi exacte que possible que la saisie de « l'air du temps ». Il demande ainsi explicitement à Machiavel de ne pas se limiter au renseignement brut mais bien de faire des prospectives et des analyses. La satisfaction unanime des grands dont il est ici question porte bien sur l'ensemble du contenu des lettres et rapports de Machiavel. Il s'agit clairement de la première forme de reconnaissance de son statut d'expert, fait confirmé par la considération que Soderini devrait bientôt faire des avances à Machiavel¹¹⁶⁰.

Cela ne tarde d'ailleurs pas et, quelque jours plus tard, Piero Soderini, recevant lecture des lettres de Machiavel par Agostino Vespucci, réagit ainsi : « Hier matin, la lecture que j'ai faite à Piero Soderini de vos derniers messages a été entrecoupée de fréquents murmures d'approbation de sa part, et il a conclu : « Celui qui a rédigé cette lettre a un talent vigoureux, est doué d'un grand jugement, et d'une sagesse peu commune. » Prenez bonne note. »¹¹⁶¹ Le Gonfalonier, dès sa prise de fonction, le considère donc, en tant qu'homme, comme un esprit d'exception. On comprend dès lors qu'il ne cessera de l'envoyer en mission et en légation dès lors que les enjeux seront élevés. Mais les marques de

mieux préciser ses demandes et l'orientation de la légation. Cf. Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 14 novembre 1502, *T/ll*, tome I, p. 249.

¹¹⁵⁹ Lettre de Marcello di Virgilio Adriani à Machiavel du 7 novembre 1502, *T/ll*, tome I, p. 239. Cette lettre ne contient d'ailleurs que cet ordre, renforcé par l'opposition de l'émetteur qui doit du coup assurer le travail de Machiavel en plus du sien.

¹¹⁶⁰ Lettre de Valori à Machiavel du 11 octobre 1502, *T/ll*, tome I, p. 198 : « Il semble que ce Seigneur, du moment qu'il est si bien avec vous, ne doit pas tarder à s'avancer davantage ; ceux qui sont juges de l'affaire croient bon de le laisser faire le premier pas, et raisonnable que ce soit lui qui fasse des offres et des conditions honorables. »

¹¹⁶¹ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 octobre 1502, *T/ll*, tome I, p. 203.

satisfaction s'élargissent très rapidement en ce mois d'octobre 1502, et on peut supposer une véritable campagne de communication de la part de Machiavel. En effet, après Valori et les frères Soderini, c'est Piero Guicciardini, père de l'auteur de la *Storia d'Italia*, qui écrit une lettre à Machiavel, témoignant à la fois de la satisfaction des grands, de l'élargissement du public et, indirectement, de la campagne de communication du Secrétaire : « J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de vous qui à première vue m'a paru opportune. Je n'y ai pas répondu, jugeant la chose inutile : je n'ai rien à vous dire concernant les choses de là-bas, si ce n'est de poursuivre comme vous l'avez fait jusqu'à présent car vous donnez satisfaction à tout le monde, semble-t-il. On constate ici que tous les citoyens sont assez enclins à s'allier audit Seigneur, ... »¹¹⁶²

Piero Guicciardini indique d'emblée qu'il répond à Machiavel. De manière aimable et discrète, il atteste que la précédente était bien motivée, et qu'il ne la prend donc pas pour un simple envoi de courtoisie. Il rassure Machiavel sur son silence en lui reconnaissant son expertise par le biais du jugement général. Le ton est fort mesuré : Piero ne valorise pas directement et en son nom propre le Secrétaire, pas plus qu'il n'affirme une approbation unanime sans nuance. Le « semble-t-il » est ici d'autant plus révélateur que Piero est beaucoup plus direct pour la suite, sur la volonté de « tous les citoyens » de conclure l'alliance. Ce ton peut être interprété comme celui d'un aristocrate, pour qui le jugement de la foule concernant la qualité d'un homme n'est pas d'un poids fort important. Son approbation personnelle est marquée par le seul fait qu'il relate ce jugement général, mais il lui confère peu de poids, du fait de son peu d'importance. Sans doute, aux yeux de Piero Guicciardini, l'expertise de Machiavel est un fait acquis, soit qu'il connaisse déjà bien Machiavel¹¹⁶³, soit qu'il considère, en bon aristocrate, que ce genre de talent va de soit lorsqu'on assume ce genre de mission. Finalement, l'importance de cette courte lettre réside dans l'affirmation que, désormais, l'opinion publique a pris le relais des seuls Seigneurs et des grands. « Tous les citoyens », en 1502, indique des discussions lors de « *pratiche* » ou autour du grand Conseil. La situation avec César Borgia commence à prendre une ampleur telle que les cadres habituels de la Cité florentine sont débordés. Ce n'est pas tant qu'ils ne peuvent gérer la situation, que l'ampleur de cette dernière : la

¹¹⁶² Lettre de Piero Guicciardini à Machiavel du 20 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 215.

¹¹⁶³ Lorsque Guichardin fait de son père, Piero, le porte-parole des idées de Machiavel dans son *Dialogue sur la façon de régir Florence*, il suggère par là une proximité entre les hommes qui date peut-être de la jeunesse de Machiavel, avant même son entrée en fonction à la Chancellerie.

République florentine est menacée par César Borgia, qui peut vouloir remettre les Médicis au pouvoir ou, plus simplement, se rendre militairement maître de Florence. Machiavel ne se trouve donc plus simplement être un médiateur pour les élites florentines, mais ses lettres concernent tous les citoyens de la cité. En ce sens, cette réponse de Piero Guicciardini indique que le Secrétaire correspond avec d'autres sources que les officielles. Cela lui permet de mieux s'insérer dans les cercles politiques importants de la République, ou tout au moins de maintenir une forme de présence. Les attestations de satisfactions sont trop nombreuses dans des lettres trop courtes pour qu'on ne suppose pas que Machiavel n'ait demandé des nouvelles de la réception de son action. En effet, l'approbation ne suffit pas. Piero Guicciardini, dans le même moment, se fait le porte-parole de l'opinion publique, ce qui suggère que tous deux ont conscience de son poids dans l'action politique au cœur de laquelle est placé le Secrétaire en mission. Dès lors, la politique de communication de Machiavel se fait véritablement omnidirectionnelle. Il communique directement avec certains aristocrates pour tenir ses réseaux et maintenir sa position. Valori se fait d'ailleurs son agent, comme il le souligne dans les lettres déjà citées et en particulier le 21 octobre : « Si je n'ai pu vous donner entière satisfaction sur ce point [un problème d'argent], Dieu m'est témoin que j'y ai remédié en faisant connaître, tant en public qu'en privé, votre bon travail : certes, il est assez brillant par lui-même, mais il n'est pas inutile de le mettre en lumière, et c'est à quoi j'ai satisfait vraiment, tant avec les nouveaux Seigneur qu'avec les Dix. »¹¹⁶⁴

Machiavel emploie donc une politique de communication d'homme de réseau. Ses collègues forment le premier pivot de cette dernière, autant par leur camaraderie que par leur position logistique dans l'établissement, le tri et la lecture des correspondances. Quelques aristocrates républicains le soutiennent et mettent en évidence ses qualités auprès des maîtres du jour. A partir de cette double organisation, en partie informelle puisque tous ces gens protestent qu'ils s'offrent à lui par amitié, Machiavel peut dès lors inonder la place de ses écrits, sans qu'aucune source concurrente ne lui fasse de l'ombre. Il faut le souligner, pendant l'affaire Borgia qui culminera avec Sinigaglia, il n'y a aucune autre source d'information directe pour les florentins que les missives de Machiavel. Son récapitulatif de l'année suivante forme donc bien le compte-rendu postérieur d'un envoyé

¹¹⁶⁴ Lettre de Valori à Machiavel du 21 octobre 1502, *Tilz*, tome I, p. 218.

en mission témoin direct des événements. Cette véritable campagne de communication culmine avec la lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 23 décembre 1502, inédite en français¹¹⁶⁵. Ce dernier, aristocrate opposé à Machiavel, reconnaît personnellement la qualité du travail fourni par le Secrétaire et l'assure de sa prochaine confirmation¹¹⁶⁶. En effet, les employés de la Chancellerie pouvaient être révoqués et le contexte d'une Seigneurie opposée à la faction républicaine à laquelle Machiavel appartenait pouvait lui faire prendre un risque. Vivanti, en note, souligne le ton cordial de la lettre et son poids pour Machiavel. Salviati, l'un des premiers parmi les grands, d'une grande réputation, lui assure ici son soutien¹¹⁶⁷. Cette lettre a pour nous l'immense intérêt de montrer l'estime portée à Machiavel. Ses opposants eux-mêmes lui reconnaissent des qualités essentielles et en particulier : « e tanto più quanto siate fuori per cosa publica et in luogo di non poca importanza. »¹¹⁶⁸

Machiavel informe donc la Seigneurie et le Gonfalonier tout en analysant les renseignements, c'est-à-dire qu'il assume en même les fonctions habituellement distinctes de légat et d'analyste. Il sait désormais que ses missives sont lues publiquement et qu'elles ont un poids politique nouveau. Biagio le prouve de manière indirecte. En effet, dans sa lettre du 28 octobre 1502, il décide de faire la leçon à son patron. Sans doute le subalterne se fait-il l'écho de rumeurs plus nuancées envers l'envoyé :

« Nicolas, tout sage et prudent que vous soyez, et tout présomptueux que je paraisse à vouloir vous remontrer de quelle façon vous devez écrire, [...] ¹¹⁶⁹, je vous dirai néanmoins brièvement ce qui se passe ici, [...]. Tout d'abord, je vous rappelle d'écrire plus souvent, car le fait de rester huit jours à la suite sans qu'il arrive ici une de vos lettres, ne vous fait pas grand honneur et ne satisfait guère ceux qui vous ont envoyé ; autant les Seigneurs que les autres vous le reprochent, car les choses étant d'une telle importance, on a le vif désir ici d'informations plus fréquentes sur le point où elles en sont. Et nonobstant [que Machiavel ait rendu compte précisément des mouvements de troupes] ; *tamen* (vous y allez un peu trop gaillardement) lorsque vous concluez que (les ennemis de ce Prince ne peuvent désormais plus guère lui faire de mal) ; il me semble en outre, - quoique personne d'autre que je sache ne vous ait fait ce reproche - que vous ne devriez pas émettre un avis aussi tranchant

¹¹⁶⁵ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 23 décembre 1502, Machiavelli, *Opere, Op. Cit.*, tome II, pp. 78-79.

¹¹⁶⁶ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 23 décembre 1502, Machiavelli, *Opere, ibid.*, tome II, p. 79.

¹¹⁶⁷ Cf. Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, note 5 de la page 79, page 1484.

¹¹⁶⁸ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 23 décembre 1502, Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 79.

¹¹⁶⁹ La lettre de Biagio est difficile à établir. Entre crochets, nous avons supprimé des passages ou les avons résumés. Ce qui est entre parenthèse est entre crochet dans le texte de Barincou car chiffré dans l'original, comme indiqué dans la première note de la page 227.

[Biagio énumère des raisons contraires et des sources distinctes d'information] ; ainsi, comme vous l'avez précédemment fait si sagement, une fois que vous aurez exposé en détail tout ce dont vous rendez compte, (laissez à d'autres le soin de conclure) »¹¹⁷⁰

L'ensemble est assez touffu, mais on peut distinguer deux critiques, ou plutôt deux craintes du prudent Biagio. D'une part, il souligne que Machiavel doit écrire plus souvent et surtout, il est embarrassé avec le positionnement engagé de Machiavel. D'une part, même si Machiavel est au cœur de l'action, des éléments peuvent lui manquer pour assurer la justesse finale de l'analyse et d'autre part, aux yeux de Biagio, il outrepassa sa fonction en le faisant. Ses hésitations sur ce dernier point prouvent la distance intellectuelle entre les deux hommes. En bon fonctionnaire de sa Chancellerie, Biagio entend se conformer strictement aux ordres. Machiavel voit dans sa mission une occasion de grandir, de sortir de sa condition inférieure de simple secrétaire et de faire la leçon aux grands, de s'imposer comme l'un des leurs par son talent. De ce fait, comme il fait état d'une expertise comparable voire supérieure à la leur, et qu'il montre son courage personnel puisque personne ne veut aller se jeter dans les griffes du Borgia, il peut leur écrire directement et s'engager politiquement comme eux. Biagio se trouve dès lors désarçonné par la situation. En effet, en se positionnant de la sorte, Machiavel devient un personnage politique public de premier ordre. Il risque donc d'être la cible d'adversaires variés. Mais la tactique de Machiavel est bien efficace, puisque tout cela est fondé sur une prise de risque maximale : que ce soit en France ou encore plus auprès de César Borgia, Machiavel prend des fonctions dont personne ne veut. Lors de la seconde, on l'a déjà évoqué, tous les aristocrates savent que le risque est vital. La *virtù* dont fait preuve Machiavel est ainsi estimée digne de l'antique et, dans un contexte d'apaisement politique suite à la création du poste de Gonfalonier à vie puis à la désignation de Piero Soderini, cela lui permet de prendre une dimension nouvelle dans la vie politique florentine. Dès lors, Machiavel n'est plus un simple secrétaire, même fort performant. Il devient un homme politique.

Par la suite, les témoignages de satisfaction de font plus rares, ne serait-ce que parce que Machiavel est considéré comme un spécialiste de l'exercice. Ainsi, en 1509 alors que Machiavel bat la campagne pisane avec les hommes de sa milice, Biagio lui écrit : « ce soir

¹¹⁷⁰ Lettre de Biagio à Machiavel du 28 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 226-227.

on va lire chez les Quatre-vingts et à la *Pratica* toutes vos lettres à l'exception de cette dernière, et l'on continuera à l'avenir : tâchez donc de nous en envoyer quelque une de celles que vous savez. »¹¹⁷¹ Auparavant, il donne cet ultime conseil, signe que l'objectif des lettres de Machiavel est toujours l'approbation générale : « Une autre chose que je voudrais vous rappeler, c'est que, quand vous écrivez, vous disiez les plus minimes incidents qui se produisent, tant là-bas où vous êtes que dans Pise, car ce sont ces détails qui remplissent nos gens de satisfaction et qui vous feront porter au ciel par eux. »¹¹⁷² En 1509 donc, la situation est toujours identique. Machiavel utilise sa position d'envoyé pour renforcer sa position en usant d'une communication politique fort élaborée. Il varie ses lettres en fonction de ses publics, sait choyer ses interlocuteurs selon leur rang et n'oublie pas sa réputation. Il se pose ainsi en acteur réseau central au sein de la société florentine. Non seulement, de 1499 à 1512, il participe à tous les événements importants de la vie politique de la République, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais surtout il souhaite en être et il le fait savoir. Machiavel n'est en aucun cas un « conseiller de l'ombre ». Cette figure qu'il met en scène dans le *Prince*¹¹⁷³, ne correspond pas à une république. Dans cette dernière, les citoyens doivent être soldats et, à leur image pourrait-on dire, le fonctionnaire doit être homme politique. Le patriotisme engage l'action et fusionne cette dernière avec le discours, qui peut être libre et ainsi faire honneur à la sincérité de l'engagement.

L'examen de la correspondance de Machiavel doit ainsi permettre une réévaluation globale de l'interprétation des œuvres théoriques de Machiavel. L'exemple de l'importance de la communication politique et de la liaison claire entre théorie et pratique qui y est à l'œuvre peut permettre de résoudre certaines « contradictions » soulevées par les lectures philosophiques du Florentin. La correspondance nous indique, là encore, que théorie philosophique et pratique politique ancrée dans la réalité historique ne se distinguent pas chez Machiavel. Il n'existe quasiment pas de règle générale (à l'exception de considérations sur le caractère changeant la nature humaine, ce qui ne nous renvoie pas précisément à beaucoup de certitudes...), de vérité révélée ou absolue, et c'est une erreur méthodologique que de vouloir en chercher. Il n'existe que des règles circonstanciées,

¹¹⁷¹ Lettre de Biagio à Machiavel du 21 février 1509, *Till*, tome II, p. 152.

¹¹⁷² Lettre de Biagio à Machiavel du 21 février 1509, *Till*, tome II, p. 152.

¹¹⁷³ Machiavel, *Le Prince*, chapitres XXII et XXIII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 359-362.

adaptées à la qualité du temps considéré, à découvrir dans une analyse sans cesse renouvelée, sur le modèle, sur le moule de l'activité politique. Au fond, le réexamen du Machiavel philosophe ainsi que sa compréhension pour lui-même, doit partir de cette vérité philosophique première pour lui qui consiste à exclure le raisonnement abstrait, pur au sens kantien, de la politique. La communication politique chez Machiavel, dès sa correspondance, est affaire de pratique, de justification rationnelle de pratique et de description de pratique. Par la suite, je ne crois pas que l'angle d'exposition et de réflexion de Machiavel soit changé, ce qui permet de comprendre à la fois sa résistance à l'analyse purement philosophique et son intérêt dans le champ de la pensée politique, y compris philosophique.

II) La recomposition de la correspondance ; de la conversation philosophique privée à la communication publique : la pratique politique dans la parole

L'ensemble de la correspondance familière de Machiavel permet de dégager un art d'écrire, une variation du ton et des styles en fonction des situations de communication que nous avons déjà évoquées. Certaines lettres témoignent d'échanges plus profonds et plus circonstanciés qui constituent de véritables conversations, conservées avec plus ou moins de bonheur, et qui montrent de manière plus détaillée les modalités d'écriture et de réflexion privilégiées par Machiavel. La correspondance professionnelle permet, de manière différente, d'envisager le Secrétaire en tant que penseur engagé dans l'action. L'étude de certaines légations, davantage plongées dans des situations tendues pour la République, témoignent d'un art d'écrire nouveau, nécessité par une situation de communication inédite. Le Secrétaire devient alors un intermédiaire, une sorte de correspondant pour l'opinion publique.

A) Un correspondant de guerre pour une opinion publique effrayée ? Le statut communicationnel des lettres de la légation auprès de César Borgia

La légation en France juste après l'échec des troupes royales et des mercenaires suisses devant Pise constitue un premier ensemble caractéristique. Machiavel est envoyé à la Cour parce qu'il est un témoin direct de ce qui s'est passé. Il n'a, bien entendu, pas de statut d'Ambassadeur, mais n'a rien de particulier à négocier ni à obtenir du Roi. Sa mission consiste à temporiser devant l'ire royale, à faire entendre la version florentine de la débandade militaire, à permettre aux deux États alliés déçus l'un par l'autre de niveler leur différent et ainsi de repenser leur alliance¹¹⁷⁴. Florence entend faire comprendre au Roi que son éloignement fut la cause principale de l'échec sans le lui dire. Il s'agit à la fois de le ménager et de lui faire comprendre que la situation dépend de ses actions comme elle a dépendu de Charles VIII en 1494 lorsqu'il a rendu aux pisans leur liberté. Dans ce contexte, Machiavel revêt plusieurs habits. Il est l'envoyé spécial de la Seigneurie, chargé de défendre le point de vue florentin ; il fut un témoin privilégié des erreurs françaises et des exactions des mercenaires suisses ; il devient le récepteur et annonceur des humeurs royales et le préparateur des négociations à venir. Sa mission est toute paradoxale : amener le Roi à accepter la décision florentine de se passer de lui sans le froisser dans son honneur ; lui faire admettre que Florence reste son alliée mais entend mener ses affaires pisanes selon ses modalités propres ; bref, l'alliance est maintenue à condition qu'elle reste lettre morte, sans effet concret. Il s'agit d'un camouflet pour le Roi, que seul l'étalement dans le temps peut lui permettre d'accepter. Machiavel, lors de cette légation, se retrouve rapidement seul et mène une négociation quasiment désespérée. Ses rapports à la Seigneurie montrent de manière extrêmement précise la composition de la Cour¹¹⁷⁵, les sentiments royaux¹¹⁷⁶, les membres de la Cour prêts à aider Florence, les conseils qu'ils

¹¹⁷⁴ *Instructions, Till*, tome I, p. 74 : « Ce dont vous êtes chargé consiste en deux points : accuser les désordres survenus avec leurs raisons et leurs responsables, et réfuter ou excuser les accusations portées contre nous. » Les deux pages d'instructions serrées ne consistent ensuite qu'à détailler ce que les envoyés savent fort bien, puisqu'ils en ont été témoin, des problèmes causés par l'armée sous les murs de Pise. La réaction du Roi ayant été dès l'abord de mauvaise foi, Machiavel dut seul temporiser et calmer le jeu. Le problème de l'alliance survint plus tard, lorsque les deux parties décidèrent de passer l'événement par pertes et profits.

¹¹⁷⁵ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 12 août 1500, la deuxième, *Till*, tome I, pp. 91-92.

¹¹⁷⁶ Ces derniers ne sont jamais directement évoqués mais on distingue à la fois le mécontentement royal, soit explicite soit implicite par la difficulté de Machiavel à obtenir une audience et son manque d'implication dans le gouvernement du royaume : tout passe par le Cardinal de Rouen et le Roi est fort souvent à la chasse...

Ainsi par exemple la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 3 septembre 1500, *Till*, tome I, p. 104 : « c'est de tous côtés, magnifiques Seigneurs, que depuis notre dernière lettre, nous viennent échos de la méchante humeur du Roi contre vous ».

donnent¹¹⁷⁷, et que Machiavel sélectionne soigneusement, afin que tout s'arrange. Il permet ainsi à la Seigneurie de savoir à quoi s'en tenir et de préparer l'envoi d'Ambassadeurs en titre avec des pouvoirs et un projet cohérent. A Florence, on est visiblement très satisfait de Machiavel¹¹⁷⁸. Le Secrétaire permet, par ses missives, une vision fort précise de la situation française. Machiavel, notamment par ses descriptions de l'état psychologique de ses interlocuteurs principaux, surtout le Cardinal de Rouen¹¹⁷⁹, donne les moyens de compréhension nécessaire. Par son insistance¹¹⁸⁰, il parvient malgré tout à calmer ces puissants Seigneurs et obtient le temps nécessaire à la Seigneurie.

Ses lettres forment un ensemble vivant, très détaillé. Une sorte de journal se fait jour, où l'auteur rend compte à la fois de son action, des paroles et manifestations de pensées de ses interlocuteurs et de sa compréhension générale de la situation. En quelque sorte, et pour sa première légation hors d'Italie et véritablement loin de Florence, Machiavel se comporte non seulement en envoyé politique spécial mais également en informateur généraliste. Son écriture est transparente. Machiavel ne cherche pas à rentrer dans les polémiques florentines ou à en tenir compte. Il donne fermement son opinion et n'hésite pas à prendre ses mandataires à parti : « Vous pouvez conclure, magnifiques Seigneurs, et constater que tout est suspendu à la venue de vos Orateurs, qu'il n'y a pas eu d'autres expédient pour gagner du temps que celui-là ; »¹¹⁸¹ Le destinataire de ses missives, ce sont clairement les Seigneurs en place et, à travers eux, tous les hommes d'État florentin, voire toute la population. L'enjeu, les conditions futures de la guerre contre Pise, implique cette modalité d'écriture, mais, de toute évidence, Machiavel l'emploie avec une conscience acérée, fortement liée à son patriotisme.

Durant la légation auprès de César Borgia fin 1502, lors des préparatifs et de l'exécution de l'attentat de Sinigaglia, le Secrétaire passe un cap supplémentaire dans l'écriture. Ses missives, comme les précédentes, visent à rendre compte au plus près de la situation,

¹¹⁷⁷ Nous avons en particulier déjà évoqué le personnage de Robertet, cf.

¹¹⁷⁸ Lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *T//*, tome I, p. 94 et notre travail

¹¹⁷⁹ Cf. par exemple la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 26 septembre 1500, *T//*, tome I, p. 114 : « le cardinal me répondit avec humeur ». Machiavel n'oublie jamais de dépeindre le ton dans lequel les interlocuteurs tiennent leurs discours.

¹¹⁸⁰ Qu'il suffise de considérer que, sans rien n'avoir d'autre que des paroles à donner, Machiavel resta d'août à novembre 1500 à la Cour de France, ne cessant de tenter de la disculper des fautes incriminées, d'atermoyer les paiements exigés et d'annoncer des Ambassadeurs jamais envoyés...

¹¹⁸¹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 26 septembre 1500, *T//*, tome I, p. 115.

quitte parfois à être aveuglées par l'émerveillement devant la densité du danger et le caractère de Borgia, comme l'a souligné Jean-Jacques Marchand¹¹⁸². On ne sait si César Borgia avait réellement anticipé Sinigaglia comme le prétend rétrospectivement Machiavel¹¹⁸³. Le Secrétaire, dans ses missives au cours des événements, ne comprend pas tout ce qui se passe, mais pressent des choses graves. L'intérêt de ses lettres est bien résumé par Piero Guicciardini¹¹⁸⁴ et par Valori¹¹⁸⁵. Elles sont lues et attendues par l'ensemble des florentins, qui comprennent qu'à tout moment leur territoire peut être envahi. Incontestablement, Machiavel passe du statut d'envoyé spécial de la République et de Piero Soderini, tout juste élu, à celui d'envoyé spécial du peuple florentin. Il est désormais un reporter au cœur de l'action : il se permet de souligner à plusieurs reprises qu'il risque sa vie étant donné le caractère des troupes duciales¹¹⁸⁶ et qu'il souhaiterait rentrer¹¹⁸⁷. Le changement de destinataire est clairement perceptible puisque, très rapidement¹¹⁸⁸, il n'évoque plus les négociations en cours, qui n'avaient d'ailleurs pour but réciproque que de temporiser. Dès lors, et jusqu'à l'arrivée d'un véritable Ambassadeur, Machiavel raconte, illustre, décrit les événements. Ses lettres sont sans doute ouvertes par les agents de Borgia mais leur contenu ne contient rien de répréhensible une fois l'armée de Borgia en mouvement, début décembre. Machiavel explique, en pédagogue, à la fois ce qu'il comprend, ce qu'il devine et pourquoi il émet ces jugements :

« je l'ai écrit souvent à V.S., ce Seigneur est le plus secret des hommes et je crois que personne d'autre que lui ne le [utilisation de troupes à venir] sait : ses premiers secrétaires m'ont plus d'une fois attesté qu'il ne publie chose aucune qu'au moment

¹¹⁸² Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., pp. 327-355, en particulier p. 341 où il parle de « émerveillement », entre tirets, de Machiavel, le lendemain de Sinigaglia, lorsque ce dernier est reçu par un duc parfaitement calme et sûr de lui.

¹¹⁸³ *Description de la manière dont le duc de Valentinois a fait tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le Seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orisini*, Till, tome I, pp. 302-306. Le commentaire de Marchand montre clairement que cette reconstruction est bien une vision rétrospective donnant une cohérence à la figure de César Borgia qui n'apparaissait pas dans les relations au quotidien de l'envoyé. Cf. Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., pp. 342-343.

¹¹⁸⁴ Lettre de Piero Guicciardini à Machiavel du 20 octobre 1502, Till, tome I, p. 215.

¹¹⁸⁵ Ainsi des trois lettres de Valori à Machiavel des 11, 21 et 23 octobre 1502, Till, tome I, pp. 198, 218 et 219.

¹¹⁸⁶ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 28 novembre 1502, Till, tome I, p. 261 : « comme il faut craindre d'une armée pareille le pillage et tous les autres excès, j'ai cru devoir vous prévenir. »

¹¹⁸⁷¹¹⁸⁷ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 22 novembre 1502, Till, tome I, p. 257 : « Tout bien réfléchi, je désire que la Seigneurie m'accorde mon rappel. Convaincu que ma présence ici ne peut plus servir la République, je vois de l'autre s'altérer ma santé. »

¹¹⁸⁸ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 13 novembre 1502, Till, tome I, p. 248 : « N'ayant plus rien à vous rapporter, je termine cette missive en vous priant, soit de vouloir bien m'excuser quand je ne satisfais pas à vos désirs, soit de vouloir bien me donner les moyens de les satisfaire. »

même de l'exécuter, et qu'il ne l'exécute que quand la nécessité le talonne, quand les faits sont là et pas autrement, d'où il s'ensuit que V.S. doivent m'excuser et non pas m'accuser de négligence quand je ne les comble pas de renseignements, et que si elles ne sont pas satisfaites de moi, *etiam* je ne le suis pas non plus de moi-même. »¹¹⁸⁹

Le caractère journalistique avant l'heure des lettres de Machiavel se justifie par une opinion publique florentine parfaitement connue du Secrétaire qui vient de quitter son bureau. Elle est attestée par la lettre que Biagio lui fait parvenir quelques mois plus tard, lorsqu'il est à nouveau question de César Borgia dans les lettres de Machiavel, lors du conclave qui élit Jules II¹¹⁹⁰. La haine populaire des Borgia, indique Barincou, conduisit même des florentins à barbouiller la porte de Soderini dès l'intronisation de ce dernier comme Gonfalonier à vie et sa décision de négocier avec le duc¹¹⁹¹. Au final, Machiavel se retrouve comme un intermédiaire dans une société complexe, marquée par des hiérarchies symboliques fortes. Entre les factions florentines et les intérêts de la Cité, Machiavel, pur patriote, choisit toujours ces derniers. Cela lui permet, dès lors, d'être un observateur impartial des autres puissances. La qualité de ses descriptions fait de ses lettres un outil important pour la compréhension collective de la situation. Ceci explique qu'elles furent souvent lues lors des *pratiche* et abondamment commentées, surtout dans une société aussi ouverte que pouvait l'être la République florentine.

Ces indications, plus le corpus tout à fait éloquent de la correspondance dite « familière » de Machiavel, qui contient aussi bien les lettres à sa famille, à ses collègues de bureau, à ses amis « du peuple » et à ses amis « des grands », voire à ses protecteurs et à des connaissances, montrent une activité de journaliste. Ainsi, le 28 septembre 1509, dans une lettre à Alamanno Salviati, un « grand » qui colporta des rumeurs peu flatteuses sur Machiavel mais qui fut un personnage politique de premier plan, Machiavel fait une recension de quatre pages sur la situation de Maximilien d'Autriche, Empereur du Saint Empire, en Italie¹¹⁹². Ce texte, salué comme un tour de force d'exposition d'une situation extrêmement complexe, de ses causes et conséquences possibles, nous intéresse car il

¹¹⁸⁹ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 26 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 285.

¹¹⁹⁰ Lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 359.

¹¹⁹¹ Cf. *Till*, tome I, p. 529, note 16 du chapitre VII, p. 359.

¹¹⁹² Lettre inédite en français, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 195-199. L'établissement critique du texte sa découverte et son commentaire sont établis dans : Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo e la politica di Firenze in una lettera inedita di Niccolò Machiavelli ad Alamanno Salviati (28 settembre 1509) », art. cit. Cf. Annexe 3 F), pp. 545-554.

n'est pas destiné aux Dix, aux Soderini ou aux habituels amis de Machiavel. Adressé spontanément à Salviati sur le modèle assumé d'une discussion politique : « Perché io non credo possere farvi presente più grato che darvi avviso delle cose di Padova et dello imperadore »¹¹⁹³ Cette lettre témoigne pour nous du brassage constitué par l'opinion publique florentine à cette époque.

La fonction journalistique est ainsi assurée par les correspondances familières destinées parfois à être lues publiquement¹¹⁹⁴, mais aussi par des lettres officielles destinées de toute manière à des responsables politiques qui changent plus rapidement que la durée de la mission et qu'il faut bien former de manière anticipée. Toute l'organisation des *pratiche* et des discussions informelles attestées dans la rue, sur les places témoignent de la fonction journalistique. Les historiens, d'ailleurs, lorsqu'ils évoquent ce moment, et d'autres, de la République florentine, font volontiers mention de la pression populaire¹¹⁹⁵. De ce point de vue, les rapports de Machiavel sur ses différentes missions¹¹⁹⁶ témoignent également de cette prise à parti d'une opinion publique diverse. Si les uns sont clairement des exposés politiques érudits qui visent à placer Machiavel dans sa fonction de secrétaire, comme par exemple la référence aux romains dans *De la manière de traité les populations du Val di Chiana révoltées*¹¹⁹⁷, d'autres, comme lors de la légation auprès de César Borgia, font de lui un

¹¹⁹³ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 195 : « Parce que je ne pense pas vous faire un cadeau que vous accepterez avec plus de plaisir qu'en vous renseignant sur ce qu'il se passe à Padoue et avec l'Empereur ». Notre traduction, annexe 3 F), p. 550.

¹¹⁹⁴ Cf. Lettre de Biagio à Machiavel du 23 août 1500, *Till*, tome I, pp. 93-94 ; mais il semble véritablement que l'échange de correspondance était un acte hautement social, voire symbolique et que, par conséquent, on se servait de la lecture ouverte pour se montrer. Ainsi, César Borgia n'hésite pas à montrer une lettre du Roi de France à Machiavel, cf. Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 23 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 220-221.

¹¹⁹⁵ Cf. par exemple Gaille-Nikodimov M., *Machiavel, Op. cit.*, p. 128.

¹¹⁹⁶ Nous faisons référence ici aux rapports qui ont immédiatement trait soit aux légations de Machiavel : *Exposé de la manière dont le duc de Valentinois a abattu Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini, Œuvres complètes, Op. cit.*, pp. 118-124 ; *Rapport sur les choses de l'Allemagne, Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 128-134 ; *De la nature des français, Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 134-135 ; *Rapport sur les choses de France, Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 135-149 ; soit aux actions de la Seigneurie à l'intérieur de son territoire et qui concernent davantage les missions confiées à Machiavel dans le cadre de son inscription comme chancelier au deuxième bureau : *De la manière de traité les populations du Val di Chiana révoltées, Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 124-128 ; *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, pp. 37-40 ; *rapport sur les choses faites par la république florentine pour pacifier les factions dans Pistoia, Till*, tome I, p. 161-163 dont Barincou indique en note de bas de page : « sans date ni signature, mais bien de Machiavel, et datée de mai 1502 dans l'édition Buchon. »

¹¹⁹⁷ Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp. 124-128. Il forme sur ce point un parfait contraste avec le *rapport sur les choses faites par la république florentine pour pacifier les factions dans Pistoia, Till*, tome I, p. 161-163, qui ne vise qu'à énoncer les faits et justifier l'action comme le montre la conclusion : « aucune difficulté ne viendra donc entraver tout ce que vous aurez décidé. », p. 163

précurseur du journalisme moderne en rendant compte d'un événement très saisissant sur le mode rationnel, alors que d'autres encore proposent une vision sociologisante des peuples visités, sur le modèle des *relazioni* vénitiens¹¹⁹⁸. Ces derniers rapports peuvent d'ailleurs être considérés comme des sortes de « hors série » consacrés à des pays étrangers. Il ne faut pas confondre le secret vénitien en cette affaire et la possible indifférence florentine. Les Vénitiens avaient fait des rapports finaux de leurs ambassadeurs des moments forts d'art oratoire destiné au seul Sénat. Leur conservation dans le secret de leurs archives était absolue.

Il n'a jamais été estimé que les rapports de Machiavel aient une quelconque vocation au secret. On peut même supposer, au moins dans la République florentine, qu'ils étaient accessibles à chaque citoyen en charge ou susceptible de le devenir. L'institution du Grand Conseil étant totalement différente dans l'esprit du Sénat vénitien, puisque destinée à rassembler le plus de citoyens possibles, les écrits des membres de la Chancellerie n'avaient pas un caractère obligatoire et particulier de secret, au moins vis-à-vis des Florentins. On voit donc à la fois une évolution des formes et contenus de ses rapports mais surtout la permanence de l'exposition claire, pour tout un chacun, de problèmes politiques de premier ordre. En ce sens, Machiavel adopte, pourrait-on affirmer, la posture d'un intellectuel patriote engagé qui vise à la fois à défendre son point de vue autonome et à exposer une situation complexe. Bien entendu, selon les circonstances, il oscille entre l'exposition en direct aussi claire que possible qui tend à des formes d'espionnage lors de ses légations et la recomposition intellectuelle qui vise à ressaisir les événements *a posteriori* et à les expliquer dans ses rapports ultérieurs.

Deux lettres particulières permettent de commencer à prendre la mesure de l'importance, pour le théoricien de la politique des années 1513-1518, de ces années d'activité : le brouillon à Soderini et la lettre du 28 septembre 1509 à Alamanno Salviati.

¹¹⁹⁸ Machiavel, *Rapport sur les choses de l'Allemagne*, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp.128-134 ; *De la nature des français*, in *Œuvres complètes, ibid.*, pp. 134-135 ; *Rapport sur les choses de France*, in *Œuvres complètes, ibid.*, pp. 135-149 plus Amiguet signale cette pratique chez les vénitiens, mais le contenu de ces rapports reste fort secret. Cf. Amiguet, P., *L'âge d'Or de la Diplomatie, Op. cit.*, pp. 209-216 : « elles sont secrètes afin que l'Ambassadeur soit libre de 'exprimer [il les lisait devant le Sénat, lors d'une cérémonie prestigieuse]. Elles sont même considérées comme un secret d'État. », p. 212.

B) Le brouillon à Soderini de 1506, la Fortune sans la virtù ?

L'échange maintenant connu entre Machiavel et le neveu du Gonfalonier à vie, Giovan Battista Soderini, n'a été véritablement compris que par le travail éditorial et bibliographique de Marchand¹¹⁹⁹, Martelli¹²⁰⁰, Ridolfi et Ghiglieri¹²⁰¹ entre 1969 et 1972. La traduction donnée par Barincou¹²⁰², comme d'autres travaux italiens jusqu'en 1969¹²⁰³, est donc faussée par l'ancienne interprétation¹²⁰⁴ : il date cette lettre de 1513 et ignore les deux envois de Giovan Battista Soderini qui l'encadrent et permettent sa contextualisation effective¹²⁰⁵. On peut reconstituer l'essentiel de la réflexion bibliographique savante qui a permis l'édition définitive du texte et ses différentes interprétations dans l'article récent de Ginzburg, qui utilise l'original du Vatican pour apporter quelques précisions supplémentaires et ainsi clarifie les sources probables utilisées par Machiavel¹²⁰⁶. Il indique également que ce brouillon ne fut sans doute jamais envoyé et penche pour un arrêt de son écriture lié à sa reprise dans le *Capitolo de la Fortune*¹²⁰⁷. Nous disposons désormais d'une version définitive en français grâce au travail

¹¹⁹⁹ Cf. Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, note 1, p. 1506 par Vivanti qui signale que Marchand, a retrouvé l'original. Il ne mentionne toutefois pas ce texte dans son ouvrage fondamental, Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici, Op. cit.*, sauf page 383 où il indique que cette lettre fut écrite lors de la légation auprès de Jules II et dans la note 33 page 383 qui donne la bibliographie complète et mentionne la polémique d'historien entre Ridolfi et Martelli sur la question du destinataire de la lettre.

¹²⁰⁰ Martelli, M., « I « Ghiribizzi » a Giovan Battista Soderini », in *Rinascimento*, II serie, IX, 1969, pp. 147-180 et Martelli, M., « Ancora sui « Ghiribizzi » a Giovan Battista Soderini », in *Rinascimento*, s. II, X [1970, ma 1972], pp. 3-27.

¹²⁰¹ Ghiglieri, P. e Ridolfi, R., « I « Ghiribizzi » al Soderini », in *La Bibliofilia*, LXXII, 1970, pp. 53-74. Ridolfi, R. « Ancora sui *Ghiribizzi* al Soderini », in *La Bibliofilia*, LXXIV, 1972, pp. 1-7. Ridolfi, R., « Ultime postille machiavelliane », in *La bibliofilia*, LVVVII, 1975, pp. 65-69. Ghiglieri, P. « Noterella all'edizione dei *Ghiribizzi* », in *La bibliofilia*, LXXXII, 1980, pp. 81-82.

¹²⁰² Barincou, *Tlll*, tome II, pp. 326-327. En fait, le texte proposé est finalement assez proche du texte original, Barincou ayant le bon goût de respecter la lettre plutôt que l'esprit de l'interprétation tardive de la date qu'il suivit.

¹²⁰³ Ainsi, par exemple, de Franco Masciandaro, « I « castellucci » e i « ghiribizzi » del Machiavelli epistografo », in *Italica*, XLVI, 1969, 2, pp. 135-148 qui met en avant l'ironie de Machiavel comme moyen de présenter les contradictions et d'émettre le « sentimento del contrario », p. 140, essentiel à toute veine comique et rapproché de Pirandello. Dans ce texte nous pensons que l'ironie est tout à fait secondaire, limitée à l'envoi du début à Soderini, et absente de la réflexion.

¹²⁰⁴ Sur ce point, cf. l'article de Ghiglieri et Ridolfi qui établit la tradition de l'édition du texte, pp.53-61.

¹²⁰⁵ Lettre de Giovan Battista Soderini à Machiavel du 12 septembre 1506, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 135 puis Lettre de Giovan Battista Soderini à Machiavel du 26 septembre 1506, Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 140.

¹²⁰⁶ Ginzburg, C., « Diventare Machiavelli. Per una lettura dei Ghiribizzi al Soderini », *Quaderni storici*, nuova serie, 121, aprile 2006, pp. 151-164.

¹²⁰⁷ Ginzburg, C., « Diventare Machiavelli. », *Ibid.*, p. 152.

de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini¹²⁰⁸. De fait, l'essentiel de la missive de Machiavel contient une réflexion à caractère presque philosophique sur les rapports entre la nature humaine et la fortune. Corrado Vivanti a proposé récemment une mise en perspective de ce texte dans l'ensemble des écrits de Machiavel¹²⁰⁹. Traditionnellement depuis Martelli, on associe ce texte au *Capitolo de la fortune*¹²¹⁰, dédié au même Giovan Battista Soderini, daté de la même période et qui développe la même thématique¹²¹¹. Le brouillon de lettre et la poésie sont en effet absolument parallèles, complémentaires et atteignent leur version la plus aboutie dans le célèbre chapitre XXV du *Prince*¹²¹².

Ces trois textes développent une réflexion poussée sur le rôle de la Fortune dans les affaires humaines et sur la possibilité pour l'homme de réaliser ses buts. Tous trois reprennent l'exemple de Jules II, entrant à Pérouse désarmé le 13 septembre 1506 alors qu'un des plus redoutables princes de l'époque, Giovanpagolo Baglioni, homme sans foi ni loi, la tenait. Sous les yeux incrédules de Machiavel, le redoutable condottiere se soumet au Pape désarmé au lieu de l'occire¹²¹³. Tous ces textes développent l'idée que la fortune est irrésistible, mais d'une manière subtilement différente. Nous ne suivons pas sur ce point l'idée développée par Martelli d'une absence d'évolution entre ces textes¹²¹⁴. Il conclut son article en s'appuyant sur Ridolfi¹²¹⁵ et en s'opposant à Sasso¹²¹⁶, pour estimer

¹²⁰⁸ Cf. Machiavel, *Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, *Op. cit.*, « Annexe 1 : *Ghiribizzi al Soderini* », pp. 510-517 et « Notes sur les *Ghiribizzi al Soderini* », pp. 519-525.

¹²⁰⁹ Vivanti, C. « Riscontrare il modo del procedere suo con il tempo », in Roncaccia, A., « *Pigliare la golpe e il liono* » *Studi rinascimentali in onore di Jean-Jacques Marchand*, Roma, Salerno Editrice, 2008, pp. 153-166.

¹²¹⁰ Les deux traductions disponibles en français, Pléiade de Barincou ou *Bouquins* de Bec ne sont pas satisfaisantes. La première date l'ensemble des *Capitolo* de 1512 et après, alors que Bec s'abstient de donner toute indication. Jean-Jacques Marchand ne les compte pas parmi les *Primi scritti politici* et il faut attendre le tome III de l'édition italienne de pour bénéficier d'un accès au texte et à son contexte. L'historiographie a singulièrement négligé ces documents.

¹²¹¹ Dionisotti C., « Appunti sui capitoli di Machiavelli », in *Collected essays on Italian Language and Literature, Presented to Kathleen Speight*, édité par Aquilecchia, G., Cristea, S. N., Ralphs, S., Manchester, Manchester University Press, 1971, pp. 55-71 ne fait que discuter de la datation des *Capitolo* et conclut qu'ils ont du être rédigés entre 1506 et 1510, alors que le *Capitoli sur la Fortune*, par exemple, était daté d'après 1512 suite aux erreurs sur le *Ghiribizzi*. Son article n'apporte toutefois pas d'analyse philosophique et de rapport aux autres textes.

¹²¹² Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp.

¹²¹³ Ginzburg, C., « Diventare Machiavelli », *art.cit.*, p. 157 suggère le rapport et donne les références aux *Discours*, I, 27 pour le jugement de Machiavel sur la vie de Baglioni et de la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 19 septembre 1506, *Till*, tome II, p. 137 qui décrit la scène.

¹²¹⁴ Martelli, M., « I « Ghiribizzi » a Giovan Battista Soderini », in *Rinascimento*, II serie, IX, 1969, p. 179 note 1.

¹²¹⁵ Ridolfi, *Machiavel*, *Op. cit.*, p. 190 dans le texte français, p. 233 en italien.

¹²¹⁶ Martelli indique surtout Sasso, *Niccolo Machiavelli, Storia del suo pensiero politico*, *Op. cit.*

que la pensée de Machiavel n'est pas « historicisable ». S'il est indiscutable que sa forme est définitive lors de l'écriture du *Prince* et des *Discours* et que le Secrétaire a exercé son talent à un âge où sa réflexion devait être déjà bien avancée, il est toutefois curieux de refuser l'idée même d'évolution dans sa pensée. Le choc de l'entrée téméraire et réussie de Jules II dans Pérouse a pu provoquer une prise de conscience et une mise en mot d'une intuition préalable et, sans nier pour autant le génie de Machiavel, il n'est guère surprenant que le processus de compréhension ne parvienne à une mise en forme définitive qu'au bout d'un processus assez long : d'abord une lettre descriptive rapportant la scène, ensuite un brouillon de lettre élaborant la question, puis une poésie la mettant en forme et enfin d'un texte la proposant dans une vision globale de la politique lui donnant sens. Après tout, si Machiavel avait eu sa pensée déjà consciente, il n'aurait pas été surpris de la scène.

Le *Ghiribizzi* part clairement d'une perplexité. Machiavel constate d'entrée que la conduite de Giovan Baptista n'est guère recommandable¹²¹⁷ mais qu'il parvient à ses fins : « et j'en conclus, [...] qu'en toute chose il faut considérer la fin, et non les moyens. »¹²¹⁸ Après ce court prologue, Machiavel se demande donc pourquoi « des conduites opposées aboutissaient à un seul et même résultat »¹²¹⁹. Il développe ensuite le *topoi* plutarquien¹²²⁰ d'une comparaison entre Scipion et Annibal, qui obtinrent des résultats semblables en étant deux natures diamétralement opposées. Après cet exemple illustre qui cadre le débat, Machiavel avoue son ignorance et lance son opinion. Pour lui :

« la nature, tout comme elle a donné aux hommes divers visages, leur a pareillement donné divers esprits et diverses fantaisies ; comme d'autre part, les époques elles-mêmes et les conjonctures se trouvent diverses, l'homme qui voit réussir *ad votum* tous ses désirs, l'homme fortuné, est celui qui a la chance de rencontrer la minute

¹²¹⁷ Sans que l'on sache concrètement pourquoi et en quel sens. On peut supposer toutefois, tant donné le ton de ses lettres et le cours de sa vie, que Giovan Baptista faisait partie de la « joyeuse bande » et qu'il dut mener une vie passablement dépravée du point de vue moral.

¹²¹⁸ *Till*, tome II, p. 326.

¹²¹⁹ *Till*, tome II, p. 326.

¹²²⁰ On sait que Machiavel demanda et obtint de Biagio des *Vies* de Plutarque où la méthode comparative deux à deux d'hommes d'état grec et romain forme le point d'appui de jugements réitérés sur l'importance relative de la Fortune et de la Vertu. Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 21 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 216. Ginzburg, C., « Diventare Machiavelli. », *art. cit.*, pp. 154-156 explore la question du texte réel mis entre les mains de Machiavel et de la question de savoir si le Secrétaire, à travers l'exemple de Scipion et Hannibal, lut le texte de Plutarque ou celui d'un pastiche. Cela nous paraît ici sans grand intérêt, puisque cette comparaison, telle que la propose Machiavel, était plus que courante chez de nombreux auteurs et que le *topoi* est de toute évidence revendiqué comme tel dans cette lettre.

propice à son comportement ; et contrairement, l'infortuné est celui dont le comportement ne tombe pas d'accord avec le temps et la fortune. »¹²²¹

L'ensemble de la pensée de Machiavel sur les rapports entre l'homme et la fortune est déjà présente. De fait, dans tous ses écrits ultérieurs, le Secrétaire insistera sur le fait que, dans presque tous les cas, l'homme qui triomphe dans le monde le doit à un accord chanceux entre sa manière d'être et la qualité des temps de son époque. Il n'est d'ailleurs pas innocent que Machiavel émette cette réflexion lors de sa légation auprès de Jules II en campagne pour conquérir la Romagne, quasiment sans arme et porté avant tout par son impétuosité. *Le Prince*, au chapitre XXV, utilisera ce Pape précisément pour illustrer cette thèse¹²²². Toutefois, Machiavel n'émet pas encore, dans cette lettre, l'idée ultérieure, présente distinctement à deux reprises mais noyée dans le développement de la toute-puissance de la Fortune qui est le sujet du *Capitolo*, que l'homme particulièrement intelligent et décidé puisse triompher de la fortune quelles que soient les circonstances : « Sa puissance naturelle renverse tous les humains, et sa domination n'est jamais sans violence, à moins qu'une *virtù* supérieure ne lui tienne tête. »¹²²³ « Au milieu de cette foule diverse et toujours nouvelle de serfs que renferme sa cour, c'est l'audace et la jeunesse qui obtiennent le plus de succès. »¹²²⁴ De fait, dans le *Capitolo de la Fortune*, Machiavel développe une vision très littéraire de la Fortune, et conforme à l'image d'« allégorie morale » qu'on s'en fait à l'époque¹²²⁵. Elle est personnifiée pendant tout le poème sous une forme féminine, d'une puissance irrésistible et éminemment versatile. Les topoï antiques abondent à travers les Allégories¹²²⁶, l'image réitérée de la roue¹²²⁷, les grands noms de Peuples, d'Empires et de Cités antiques puis de grands hommes¹²²⁸, tous convoqués pour montrer sa puissance. Il s'agit très clairement d'un texte à visée poétique et moralisatrice, puisqu'il se prolonge sur l'image de la « roue de la fortune » :

¹²²¹ Till, tome II, p. 327.

¹²²² Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp.

¹²²³ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 82.

¹²²⁴ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 83.

¹²²⁵ Cf. Buttay-Jutier, F., *Fortuna. Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, première partie, chapitres I et II, pp. 33 à 161.

¹²²⁶ Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 83-84 : Crainte, repentir, Envie, occasion, Oisiveté, Nécessité, Patience, Usure, fraude, libéralité, Hasard, Destin, Puissance, Gloire, Richesse, Santé, Servitude, Infamie, Maladie et Pauvreté en sept fort courtes strophes.

¹²²⁷ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 84 : Cinq mentions en sept strophes.

¹²²⁸ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 85 : Assyriens, Egypte, Mèdes, perses, grecs, Memphis, Thèbes, Babylone, Troie, Carthage, Jérusalem, Athènes, Sparte et Rome, tous cités en trois strophes ; puis pp. 85-86 : Alexandre et César, Cyrus et Pompée, Cicéron et Marius.

« Pareillement la Fortune élève un mortel jusqu'au faite, non pas pour l'y maintenir, mais pour qu'il en tombe, et qu'elle s'en rie, et qu'il en pleure. »¹²²⁹ Et se conclut finalement fort sévèrement, par le retour de la roue, dans un pessimisme qui détonne par rapport à ses écrits ultérieurs : « On y voit enfin que de tout temps les heureux ont été peu nombreux et que ces heureux-là sont ceux qui sont morts avant que leur roue fût marche arrière, ou, poursuivant son cours, les eût portés en bas. »¹²³⁰

Cet ensemble documentaire, datant de la fin de l'année 1506, montre un Machiavel déjà soucieux de comprendre pourquoi les événements semblent suivre un cours irrationnel. Jules II, pape impétueux et imprudent, réussit sans peine là où César Borgia, trois ans plus tôt, avait eu tant de peine à triompher, au prix d'efforts, de risques et grâce à une *virtù* quasi modèle. Le Secrétaire, témoin de ces deux moments, montre dans sa lettre sa méthode propre, bien plus que dans le *Capitolo*, où il se laisse aller à un pessimisme qu'impose l'exercice. En effet, que ce soit pour la Fortune, l'Ingratitude ou l'Ambition, Machiavel conclut toujours de manière moralisatrice sur l'inanité des efforts humains et en particulier de la politique. De fait, L'Ingratitude se conclut ainsi :

« Ainsi, puisque l'Ingratitude n'est point morte, que chacun fuie donc les cours et le pouvoir : il n'est point de chemin qui amène plus rapidement les hommes, A pleurer sur les honneurs qu'ils ont le plus vivement désirés, après les avoir conquis. »¹²³¹

De même, l'Ambition n'apporte que désespoir aux humains :

« J'apprends que l'Ambition, avec cette escorte cruelle que le ciel lui donna en partage à la naissance du monde, survole à cette heure les monts de la Toscane. Et qu'elle a déjà semé tant d'étincelles parmi les habitants de cette malheureuse contrée, toujours si pleine d'envie, qu'elle brûlera et leurs villes et leurs campagnes, si la miséricorde du ciel, ou une discipline plus sévère, ne parviennent à étouffer cet incendie. »¹²³²

On notera toutefois que malgré le pessimisme imposé par l'exercice de style, Machiavel ne peut s'empêcher de conclure avec « une discipline plus sévère » comme alternative à la clémence céleste.

¹²²⁹ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 86.

¹²³⁰ Machiavel, *Œuvres complètes, Idem*, p. 86, texte que l'on peut rapprocher de la fin du chapitre XXV du *Prince* où Jules II meurt assez vite pour ne pas éprouver le revers de la fortune que son impétuosité lui aurait fait connaître. Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 367.

¹²³¹ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 90-91.

¹²³² Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 95.

Dans le brouillon de lettre à Soderini, le Secrétaire pose une question générale, la justifie par des exemples antiques particulièrement judicieux et, avouant son ignorance, engage son avis dans le même geste, dans la même phrase. De toute évidence, déjà, Machiavel souhaite conserver la tension, l'opposition apparente du paradoxe. Il veut à la fois décrire la réalité de ce qui se passe et comprendre comment cela est possible. La raison est bien réduite à un outil de compréhension et non un principe de justification. Elle mène à la découverte de l'irrationnel comme fondement du réel, point essentiel de la pensée machiavélique. On peut saisir ici une évolution nette de la pensée du Florentin. Dans cette lettre, sans aucun doute point de départ de l'écriture de sa réflexion, Machiavel fait part de sa perplexité tout en la justifiant, en organisant intellectuellement la compréhension de l'absurde : des moyens opposés parviennent à des résultats identiques. Logiquement, cela signifie que le monde n'est pas organisé selon la raison, bien au contraire. Du coup, dans ce texte, se fait jour la compréhension de la nature profonde des choses, dont on ne peut rien dire de définitif sans la réifier et nier ainsi sa tendance fondamentale à la variation. Dès lors, est chanceux qui se trouve en adéquation avec « le sens du vent »¹²³³. Le *Brouillon* se clôt ainsi, sur ce constat quelque peu désabusé, suivant le ton du début de la lettre. Sans doute Machiavel est-il, à ce moment, profondément déçu de voir que l'occasion de mettre à bas la papauté, qu'il a parfaitement su voir lors de l'entrée du Pape à Pérouse où Baglioni aurait pu « s'acquérir une gloire impérissable »¹²³⁴, est manquée. De ce fait, la lettre projetée est comme une consolation envoyée à un ami fortuné face à la malchance de l'auteur : « et je m'étonnerai de cela, si le sort ne m'en avait tant fait voir, et de tant de couleurs, que j'en suis réduit à ne plus guère m'étonner de rien et à avouer que ni la lecture ni l'action ne m'ont appris à goûter ce que font les hommes et la façon dont ils le font. »¹²³⁵

Cet ensemble documentaire peut ainsi servir de modèle pour envisager l'évolution de la pensée de Machiavel et poser une hypothèse sur sa vision de la Fortune. Dans un premier temps, on assiste à un acteur perplexe de la vie politique, qui voit le réel déborder tous les cadres habituels proposés pour le comprendre. Dès la question posée en ces termes, en

¹²³³ On sait la remarquable fortune de la métaphore, jusqu'à la célèbre citation de Félix Faure : « ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent »

¹²³⁴ Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre XXVII « que les hommes sont rarement tout bons ou tout mauvais », in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 443.

¹²³⁵ *Till*, tome II, p. 326.

réaliste et en homme pragmatique, Machiavel conclut que ces cadres sont obsolètes et qu'il faut les repenser. L'allégorie classique de la Fortune nous permet bien de décrire l'inanité de l'action humaine dans le monde, mais elle nous mène à désertier la politique. Or, si l'on veut rester et agir, il faut bien à la fois penser son caractère irrésistible et, dans le même temps, en rendre compte par les actions humaines. De fait, si une partie du caractère implacable de la fortune n'est pas seulement due au Destin, au hasard ou à la Providence, mais bien par exemple, à l'imbécilité humaine, à l'entêtement qui nous caractérise dans notre naturel, alors une voie pour l'action est possible. Dès lors, le mouvement propre de sa pensée est lancé et il enchaîne les conséquences sans souci de la qualité de ce qu'il découvre. Dans un second temps, marqué par l'abandon de l'écriture et le refuge dans l'action, cet acteur infatigable de la vie politique florentine ne laisse pas son amertume obscurcir son jugement. Puisqu'il a compris que la Fortune décide de tout, mais que nous sommes en partie à l'origine de ce phénomène, il conclut que l'homme politique désireux d'agir doit veiller plutôt « à changer [m]ses désirs que l'ordre du monde »¹²³⁶ selon l'admirable mot cartésien qui dévoile l'horizon de sagesse quasiment impossible à atteindre concrètement dans le domaine de la vie politique marquée par l'irrationnelle cupidité. On peut considérer que le passage théorique de l'un à l'autre se fait assez rapidement. Le *Capitolo* est difficile à dater, mais il semble évident qu'il suit assez rapidement le *Ghiribizzi*, étant donné que les deux sont adressés à la même personne. On voit ici apparaître en quelque sorte un nouveau Machiavel, qui se lance dans des analyses à caractère philosophique et les adresse néanmoins à un ami particulier. Là encore, on ne peut totalement abstraire la pensée machiavélienne de son contexte de production et du destinataire qu'elle se propose. En partant de ce principe, on peut rendre compte des variations entre les quatre textes : le *Ghiribizzi* de la lettre de départ, adressé au seul Giovan Baptista Soderini, fait suite à la déception devant l'occasion perdue de détruire la papauté comme puissance italienne temporelle et vise à établir par l'histoire et le présent une pensée de la réalité politique ; le *Capitolo*, dédié au même Giovan Baptista Soderini est destiné à une publication plus générale même si le ton fort érudit vise plus à illustrer un *topoi* qu'à rendre compte du réel ; le chapitre XXV du *Prince* est adressé à un prince Médicis et propose une philosophie de l'action politique à l'individu capable de la mener

¹²³⁶ Descartes, *Discours de la méthode*, troisième partie, troisième maxime de la morale par provision, in *Œuvres philosophiques*, *Op. cit.*, tome I, p. 595.

afin d'unifier l'Italie ; enfin le chapitre XVII du premier livre des Discours donne franchement la leçon machiavélique de cet événement, et est adressé à des amis républicains.

En outre, le dynamisme souligné par Machiavel dans son examen de la Fortune n'est pas résolu dans le *brouillon* ni dans le *Capitolo*. Dans ces deux cas, il y a une forme de désespoir face à cette force incompréhensible. L'action humaine est absurde, écrasée et manipulée par cette force irrationnelle et complètement transcendante. Le moment précis où l'on voit Machiavel introduire un facteur humain au cœur de la Fortune, ce qui lui permet de l'humaniser, de la rendre à la mesure de l'action humaine, se situe dans le *Prince*, lors de l'analyse des qualités du Prince : « Ce qui ne signifie autre chose, d'avoir ainsi pour gouverneur un demi-bête et demi-homme [Chiron, le Centaure précepteur], sinon qu'il faut qu'un Prince sache user de l'une ou l'autre nature, et que l'une sans l'autre n'est pas durable. »¹²³⁷. Dans ce passage, Machiavel indique que le Prince doit user du renard et du lion pour faire la bête, et il développe essentiellement ce point dans la suite du chapitre. Or, comment user de l'un ou de l'autre, si ce n'est pas le propre de l'homme, l'autre moitié qui vient d'être évoquée, à savoir la raison ? Nous pensons voir dans ce passage célèbre l'essentiel du rapport que l'homme peut avoir avec la Fortune lorsqu'elle lui est commensurable. Par sa raison, l'homme peut modeler son naturel et l'adapter aux circonstances. Par la suite, Machiavel ne cesse de répéter que le problème fondamental qui fait échouer le dirigeant reste la rigidité de son naturel, surtout dès lors qu'il a triomphé, dans son heureuse concordance avec la qualité des temps. Il donne toujours des exemples de conduites irrationnelles : même la temporisation devient irrationnelle et naturelle dès lors qu'elle n'est pas une adaptation aux circonstances. Dès lors, donc, il est possible de faire plier la Fortune, de s'en rendre maître autant qu'il est humainement possible si on domine cette nature par l'entremise de la raison et de la volonté, selon une délicate combinatoire que Machiavel raccourcit par le terme de « *virtù* ». La *virtù* machiavélique, qui n'apparaît pas avant *Le Prince* est bien le concept complémentaire de la Fortune.

Cette dernière, en tant que puissance absolument transcendante et potentiellement cosmique, règne toujours sur le monde et aucune action humaine ne peut véritablement la

¹²³⁷ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 341.

fléchir. Dans ces cas-là, il n'y a rien à faire. On ne peut que pleurer et écrire des poésies. Mais au sein même de cette dernière, on peut distinguer la nullité humaine, l'absurde brutalité et rigidité du caractère, qui permet le triomphe par hasard. Comme l'indique Machiavel dans le chapitre XXV, elle triomphe même souvent ! Effectivement, elle est au moins agissante. Là encore, on est sous l'emprise de la Fortune, non pas à cause d'une divinité transcendante mais d'un trait de caractère noble, digne du lion. Reste que l'on n'est toujours pas un homme politique véritable, même dans ce cas. La trouvaille fondamentale de Machiavel dans *Le Prince* consiste à reconnaître à la Fortune une puissance transcendante¹²³⁸, pour mieux l'écarter en montrant qu'on lui attribue beaucoup plus de pouvoir qu'elle n'en a. Si l'homme politique était maître de lui, capable d'adaptation et de résolution, - les seules véritables qualités politiques -, alors la Fortune mériterait véritablement son allégorie. Mais dans la réalité de la politique humaine, nous n'avons pas souvent affaire à cette puissance divine. La métaphore du fleuve est éloquente. Le fleuve peut toujours déborder d'une manière telle que tout sera emporté. Cela seul est du ressort de la Fortune divine. Mais c'est rare, fort rare. La plupart du temps, de bonnes digues permettent de juguler sa force, même exceptionnelle. A un niveau beaucoup moins élevé, la politique est le domaine humain des renards et des lions, rarement des hommes. En se concentrant sur cet aspect des choses, il devient possible de laisser la Fortune pour ce qu'elle est et d'entrer résolument dans l'action. Par la *virtù*, Machiavel crée ainsi un système de concepts dynamiques. La Fortune se dédouble en puissance divine et stupidité humaine. La *virtù* devient ce qui triomphe inévitablement de la bêtise, mais qui ploie avec honneur face à la divinité lorsque cette dernière devient irrésistible. On le voit, la pensée de Machiavel cherche à rendre compte des tensions. Le concept de *virtù*, si difficile à définir, n'a pas vocation à autre chose qu'à remplacer l'action concrète de Machiavel secrétaire engagé par Machiavel conseiller engagé. La *virtù* n'est pas forcément liée à la réussite, puisque la bêtise et la résolution stupide peuvent parvenir à de bons résultats, comme aussi, mais plus rarement, l'attentisme paresseux. Elle est la tension de l'homme agissant, mû par un objectif et réfléchissant à l'adéquation des moyens pour l'atteindre, tout en ayant conscience de sa finitude.

¹²³⁸ Cf. Buttay-Jutier, F., *Fortuna. Op. cit.*, p. 319 : « Mais parce qu'il s'adresse à un type particulier de prince [le prince nouveau], Fortune y tient une place essentielle. C'est le seul miroir où cette allégorie a une telle importance. »

Fortune et *virtù* s'interpénètrent donc et toutes deux contiennent un réseau de significations et de situations inépuisables. A notre avis, elles ne sont pas véritablement des concepts au sens philosophique d'une prise de la raison sur une réalité. Ce sont plutôt des termes dynamiques, qui prennent leur sens par rapport à l'opposition et au problème dont ils rendent compte dans le contexte de leur utilisation. Potentiellement, l'extension de la Fortune peut englober théoriquement la *Virtù*. En effet, le héros politique qui fait preuve de *virtù* pour fonder un Empire n'est-il pas, d'une certaine manière, un instrument du Destin ? Mais, dans ce cas, puisqu'il y a adéquation de l'intention de ce héros et du Destin, on peut également dire qu'il a forcé le Destin, qu'il a forcé la Fortune. Conceptuellement, nous sommes pris dans un cercle sans intérêt. Le Secrétaire, en effet, se moque bien d'être le jouet du Destin et de la Fortune si ces derniers lui permettent de sauver Florence en unifiant l'Italie ou, autre formulation mais résultat politique équivalent, s'ils désirent par son intermédiaire montrer leur puissance en sauvant Florence par l'unification de l'Italie. On le voit, le problème philosophique est ici indifférent à Machiavel. Sa pensée est clairement et purement politique. Dès lors, la rigueur philosophique et le positionnement métaphysique sont de peu d'importance face à la réalité politique en train de se jouer. Il nous semble que c'est en cela que Machiavel est le plus moderne, que c'est pour cela que nous nous sentons proche de lui, qu'il nous parle avec autant de vigueur et qu'il pose un problème fondamental à la philosophie politique : la recherche de la vérité et de la compréhension du monde s'applique-t-elle à la politique comme à la métaphysique ? La politique est-elle une science dont les enjeux sont des enjeux de connaissance ? Face à la souffrance des peuples, aux pillages, aux exactions et à la sujétion dont ils sont les victimes, y-a-t-il une science, une entreprise de connaissance à tenir ? Plus exactement, la connaissance permet de dégager clairement les enjeux, mais en politique ne sont-ils pas assez évidents, dès lors qu'on suppose un bien commun ? La théorie ne pose guère de problème, contrairement à la pratique, toujours liée à l'échec, à la résistance, au réel. Le *Ghiribizzi*, tentative de réflexion philosophique, n'aboutit pas plus que la poésie à rendre possible l'action, ni à en rendre compte. Au contraire, il aboutit à une pensée désabusée, égarée dans ce qui la dépasse. Or, pour le Secrétaire, la pensée politique exprimée est et doit être action. Par conséquent, ces deux modalités d'expression sont congédiées pour une forme inédite sur le fond, à la fois véridique et engagée et donc fondamentalement liée aux circonstances d'énonciation.

C) La lettre à Alamanno Salviati de septembre 1509 et la virtuosité du spécialiste

La lettre du 28 septembre 1509 à Alamanno Salviati est une découverte philologique récente¹²³⁹. Alors que la réponse d'Alamanno Salviati était connue depuis Villari¹²⁴⁰ et conservée à la Bibliothèque Nationale Centrale de Florence, l'envoi de Machiavel était conservé dans les archives Salviati, sans avoir été repéré particulièrement. Le carton dans lequel le document était conservé contient de fort précieuses lettres des principaux hommes politiques florentins de la période républicaine¹²⁴¹.

Cet envoi propose une vue synthétique de la situation de l'Empereur en Italie fin 1509. Elle répond à une question capitale pour les décideurs florentins qui doivent peser la réalité du risque de l'entreprise de l'Empereur. A-t-il réellement les moyens de descendre en Italie pour se faire couronner et pour rançonner les États italiens sous sa sujétion ? Cette dernière était devenue nominale mais comment évaluer le risque afin d'adopter une politique cohérente vis-à-vis de lui ? Faut-il payer avant qu'il descende afin de montrer de la bonne volonté et, au final de donner moins ou prendre le risque d'attendre, en pariant qu'il ne puisse se rendre à Rome ? Depuis 1508, Maximilien guerroye face aux Vénitiens et alterne succès et replis. Le contexte d'appréciation de la descente de l'Empereur est analysé par les florentins depuis 1494 en fonction de la qualité de l'alliance française et des rapports de force entre l'Empereur et le Roi¹²⁴². Le souvenir de la descente française et de la force de cette armée marque l'importance de l'alliance, alors que l'Empereur, assez traditionnellement, demande la rupture de cette alliance, exige de l'argent et n'apporte rien. Sa versatilité, son éloignement et ses tentatives incessantes mais sans réel impact d'infiltration dans le conflit florentin-pisan, n'apportent rien de concret avant 1508. La position de Florence, malgré les peurs et la crainte de cette puissance, consiste à maintenir l'alliance française malgré tout et à éviter toute ingérence extérieure dans le conflit pisan :

¹²³⁹ Ce passage se contente de résumer l'article qui a permis la découverte de cette lettre et son édition critique. Il s'agit de Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo », art. cit., pp. 825- 854.

¹²⁴⁰ Cf. Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo », *Ibid.*, note 6 de cet article, p. 827.

¹²⁴¹ Cf. Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo », *Ibid.*, note 9, p. 827.

¹²⁴² Rubinstein, N., « Firenze e il problema della politica imperiale in Italia al tempo di Massimiliano », I, *Archivio Storico Italiano*, CXVI, 1958, p. 13.

les florentins souhaitent récupérer Pise sans qu'elle leur soit livrée, sauf éventuellement par le Roi de France. Dans ce contexte, l'alliance des puissances européennes contre Venise en 1507 permet à l'Empereur à la diète de Constance de fin avril de demander troupes et argent, de prétendre à nouveau être couronné à Rome et d'intervenir dans les affaires italiennes sous sujétion impériale. Florence envoie alors Piero Guicciardini et Alamanno Salviati comme ambassadeurs¹²⁴³. Ces deux derniers, mais surtout Piero Guicciardini, préconisent d'abandonner l'alliance française au profit de l'Empire¹²⁴⁴ et s'opposent ainsi au Gonfalonier à vie, qui entendait la maintenir ou rester aussi neutre que possible¹²⁴⁵. De là vient l'ambassade, en 1508, sur le front, de Fransceco Vettori, homme des aristocrates, rejoint peu après par Machiavel, homme de Soderini. Une année plus tard, alors que la guerre perdure et que la question de l'importance de l'Empereur pour la politique florentine demeure, malgré la conquête pisane par les efforts conjoints de Salviati et Machiavel, l'échange prend d'emblée l'allure d'une discussion sur fond d'apaisement.

La lettre de Machiavel est un modèle d'articulation logique. Elle commence par un état de la situation concrète de l'Empereur en Italie, de l'état de ses troupes devant Padoue et de la question de savoir s'il va se trouver capable de la prendre ou non¹²⁴⁶. A partir de ce préambule traditionnel qui donne les dernières actualités en date, Machiavel décline les hypothèses qui se présentent en les examinant selon une suite de possibilités fonctionnant par antithèses. A chaque étape de la réflexion, deux alternatives s'offrent à l'analyse concernant le comportement de l'Empereur : que se passe-t-il s'il fait ou s'il ne fait pas l'hypothèse proposée. Chacune est alors examinée sous l'angle de ce qu'il faut craindre ou pas. Machiavel annonce ainsi, sous une forme presque de dissertation scolaire, sa problématique : « Moi je laisserais tomber ce qu'on dit à propos de la perte de Padoue ou non, parce que je ne veux pas en parler à l'homme qui s'y connaît, et chacun en parle

¹²⁴³ Rubinstein, N., « Firenze e il problema della politica imperiale in Italia », *Ibid.*, pp. 22-23.

¹²⁴⁴ Rubinstein, N., « Firenze e il problema della politica imperiale in Italia », *Ibid.*, p. 26.

¹²⁴⁵ Rubinstein, N., « Firenze e il problema della politica imperiale in Italia », *Ibid.*, pp. 27-30.

¹²⁴⁶ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 195-197 et annexe 3 F), pp. 545-554.

selon son affection propre (son point de vue), mais je disputerai seulement si on doit craindre ou non l'un quelconque des deux événements prédits.¹²⁴⁷

A partir de là, chaque possibilité est divisée sur ce modèle jusqu'à épuisement de l'hypothèse de départ. Machiavel avait donc commencé sa lettre par un exposé de la situation militaire devant Padoue, en particulier pour les troupes de l'Empereur selon les dernières nouvelles des orateurs en place. Puis, avouant son manque de compétence militaire pour trancher la question, il pose le problème central pour l'opinion publique florentine, et qui motive sa lettre : « Les choses se trouvent, comme vous le voyez, dans ces termes et on dispute ici pour savoir si Padoue doit être perdue ou non et de là si en perdant Padoue ou en ne le perdant pas, si on doit craindre que l'Empereur remette en question les choses de Toscane et de Rome. »¹²⁴⁸ Juste après ce questionnement dont on peut souligner qu'il n'est pas celui de Machiavel mais qu'il est attribué à un indéfini « on » qui renvoie ici à l'opinion publique, à la rumeur, à une sorte d'opinion majoritaire et à l'avis des membres de la Seigneurie et de la Chancellerie, le Secrétaire indique l'avis qui est émis par la « maggior parte » à propos de la problématique que nous avons évoquée : « D'un côté pour la plus grande partie des gens qui sont là on ne doute pas de la suite, qu'il la prenne ou non, parce qu'on dit : s'il la prend, alors il aura une telle réputation que la France sera avec lui et il viendra pour la couronne sans obstacle et nous et tout le reste de l'Italie seront à sa discrétion ; s'il ne la prend pas et s'il s'accorde avec Venise aux dépens de nous autres il fera la même chose car, se trouvant lui sous les armes et ajoutant les armées ensemble, personne ne se verra lui résister. »¹²⁴⁹ Bien évidemment, le Secrétaire présente un avis contraire qui permet de déclencher ce qui ne constitue donc pas tant une analyse qu'une démonstration : « Mais moi je suis d'opinion contraire et je ne le crains pas, qu'il prenne Padoue ou non. »¹²⁵⁰

¹²⁴⁷ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Idem*, tome II, p. 197 et annexe 3 F), p. 552.

¹²⁴⁸ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Idem*, tome II, p. 197 et annexe 3 F), p. 551.

¹²⁴⁹ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 197 et annexe 3 F), p. 552.

¹²⁵⁰ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Idem*, tome II, p. 197 et annexe 3 F), p. 552.

On peut souligner l'opposition entre la « major pars » et la « minor pars », qui doit devenir la « melior pars », traditionnelle dans la rhétorique classique¹²⁵¹. Elle sous-tend ici la position de Machiavel, renforcée par l'usage réitéré de la première personne du singulier, opposée à l'indéfini. Comme il reconnaît à son interlocuteur ses qualités d'homme de guerre, il entend que ce dernier reconnaisse ses qualités de spécialiste de la politique, et en particulier de la politique internationale. Il propose en quelque sorte une alliance des experts, Salviati étant capable d'estimer ce qu'il va advenir du siège en termes militaires, Machiavel étant capable de comprendre la signification politique de cet affrontement. Le Secrétaire ne le rappelle pas, mais il fut l'année précédente envoyé en ambassade à la suite de Francesco Vettori auprès de ce même Empereur qui commençait alors la guerre menant à la situation présente. Il se présente donc d'un avis contraire à la plus grande partie des florentins connaisseurs de la politique et sous-entend ainsi qu'il fait partie de l'aristocratie politique, par le mérite propre de son expertise. Machiavel reconnaît l'homme de guerre Alamanno Salviati, qui vient de conduire ses hommes à la conquête de Pise par un blocus efficace. Il entend en retour être adoubé par lui sur le plan de la politique internationale et de ses perspectives. Dans le même temps, il marque habilement que le problème militaire est finalement secondaire, comme il va le démontrer par la suite. La prise de la ville est sans importance, c'est une alternative militaire intéressante, mais elle est sans enjeu politique : Maximilien, de toute façon, sera immobilisé.

Dès le début de son analyse, la méthode d'exposition est claire et fonctionne sur l'alternative et le dénombrement des raisons : « Et premièrement je dis, s'il ne la prend pas, il faudra qu'il fasse une des trois choses : »¹²⁵² L'examen de chacune de ces choses a ensuite lieu pas à pas, ainsi que l'examen de l'autre alternative, « s'il la prend ». Toute la lettre est marquée par cette méthode et le raisonnement s'en trouve renforcé. Il acquiert même un aspect finalement implacable, puisque toutes les hypothèses seront envisagées, dénombrées et discutées. Nous avons une mise en équation du réel et des possibles qui

¹²⁵¹ Nous avons suivi en 2008 le séminaire de Philippe Urfalino à l'EHESP consacré à la théorie du principe majoritaire. Les discussions portèrent notamment sur cette distinction et le problème de l'élection pontificale, où le choix humain et l'élection divine se superposent. Dans l'abondante bibliographie disponible, nous nous contentons de faire référence à un article qui montre l'ampleur du problème, y compris dans la Normandie médiévale. Cf. Peltzer, J., « Conflits électoraux et droit canonique. Le problème de la valeur des votes lors des élections épiscopales en Normandie au Moyen Age central » *Tabularia « Etudes »*, 2006, n°6, pp. 91-107.

¹²⁵² Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 197 et annexe 3 F), p. 552.

n'est pas sans rappeler, pour le lecteur cartésien, la méthode cartésienne du dénombrement complet et de l'ordre des raisons¹²⁵³. Ainsi, à l'issue de la lettre, Machiavel peut se permettre une conclusion ferme sur un des points les plus controversés et les plus obscurs de la politique internationale du moment : « J'entends cela ainsi, et vivant tous ces principes, je ne crains pas grand chose, encore que ceci soit contraire à la commune opinion. »¹²⁵⁴

Outre cette méthode d'exposition, Machiavel fonde son analyse sur la personnalité de l'Empereur et l'étude de ses actions récentes, de son naturel et de la stratégie de ses adversaires : « Les raisons qui feraient se mouvoir l'Empereur sont là où on peut voir l'honneur et l'utile. Celles qui peuvent mouvoir les Vénitiens consistent à vouloir gagner du temps »¹²⁵⁵ L'honneur et l'utile définissent en effet Maximilien depuis la légation de l'année précédente. De fait, cet envoi se trouve au milieu d'une forme de parenthèse. Machiavel avait rejoint Vettori lors d'une légation l'année précédente. Il avait été convenu que si l'Empereur descendait concrètement en Italie, des subsides lui seraient payés par Florence. Etant devant Padoue, Maximilien fait valoir ses droits et les florentins hésitent. Doivent-ils payer et respecter leur parole à la lettre ou peuvent-ils s'abstenir en considérant que l'Empereur ne pourra guère aller plus loin et donc qu'un refus ne serait pas risqué politiquement ? Déjà, en 1508, Machiavel avait souligné que l'Empereur était avant tout désargenté et un peu sensible à l'honneur, comme tout prince qui se respecte¹²⁵⁶. Par conséquent, ce moment de l'analyse s'impose, puisque Maximilien n'a pas dérogé à sa nature fondamentale et que sa situation au sein de l'Empire n'a pas évolué. Le Secrétaire a décrit les difficultés bien connues de l'Empereur pour obtenir de ses sujets les subsides et les troupes nécessaires à la guerre¹²⁵⁷. Toute la légation des envoyés n'avait cessé, en 1508, de rapporter les inextricables difficultés d'unification des États allemands pour permettre l'opération. Désabusé, Machiavel avait écrit directement à Soderini le 17

¹²⁵³ Descartes, *Discours de la méthode*, in *Œuvres philosophiques*, tome I, *Op. cit.*, seconde partie, pp. 587-590.

¹²⁵⁴ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 199 et annexe 3 F), p. 554.

¹²⁵⁵ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, p. 198 et annexe 3 F), p. 552.

¹²⁵⁶ Toutes les lettres envoyées par Vettori et Machiavel font état des problèmes d'argent de l'Empereur. Une seule, le 16 avril 1508, *Till*, tome II, p. 125, indique que l'Allemagne « paraisse à cette heure se piquer d'honneur plus que jamais. » On notera qu'il n'est jamais question de l'honneur de l'Empereur, mais bien de celui de ses sujets, qui lui obéissent fort peu et mettent ainsi une forte caution à son crédit.

¹²⁵⁷ Lettre de Vettori et Machiavel du 30 mai 1508, *Till*, tome II, p. 129 par exemple.

février 1508 pour lui confirmer l'impossibilité de démêler l'écheveau : « Je dis seulement ceci : que beaucoup de choses me font croire et beaucoup ne me font pas croire, de telle manière que je suis tout en l'air, tout en penchant plus vers le oui que vers le non, poussé plutôt par le jugement du plus grand nombre que par le mien. »¹²⁵⁸

La politique de l'Empire permet en effet à ses vassaux de lui octroyer ou de lui refuser ces moyens lors des diètes. De plus, l'indiscipline règne et il n'est pas rare de voir des troupes désertir, arriver trop tard... Ainsi, dès 1506, alors qu'il est en légation auprès du Pape Jules II, Machiavel fait part de ce genre de nouvelles qui augurent du type de respect et de crainte qu'inspire l'Empereur : « Des lettres toute récentes de Venise annoncent qu'à l'instant qu'on eut appris dans l'armée de l'Empereur la mort de l'archiduc, cette armée s'était entièrement débandée, et que par la suite de cet événement, tous les projets de l'Empereur s'étaient dissipés en fumée. »¹²⁵⁹ On comprend dès lors que Machiavel estime la situation selon les critères précis qui caractérisent, pour l'Empereur sa position sociale et la nécessité qui s'impose à lui et, pour les Vénitiens, l'attitude logique opposée de temporisation qui s'impose. La nécessité et la personnalité sont ici sommairement évoquées, réduites aux seules caractéristiques utiles pour l'analyse. Il va de soi que la personnalité de Maximilien est plus complexe, ainsi que Machiavel l'a déjà décrite de manière plus complète : « et ce sont ces deux traits de sa nature, trop libérale et conciliante, qui le font louer de tous et qui le perdent. »¹²⁶⁰ « il a par ailleurs des dons sans nombre, et s'il pouvait corriger les deux faiblesses susdites, ce serait le plus parfait des princes, car il est parfait capitaine, grand justicier en tout son pays, d'audience facile, aimable homme, et doué de bien d'autres qualités de très bon prince, telles que s'il venait à corriger ces deux faiblesses, de l'avis de tout le monde, il n'est rien à quoi il ne pourrait réussir. »¹²⁶¹

Là encore, on peut noter que le naturel reste l'obstacle politique principal et la maîtrise de soi un remède inaccessible. Au fond, le seul obstacle qui entrave la gloire et la réussite de l'Empereur se trouve avant tout dans sa libéralité, maintes fois signalée : « il est trop magnifique, ce qui ajoute des difficultés aux difficultés. La magnificence, je le sais, est une

¹²⁵⁸ Lettre de Machiavel à Piero Soderini du 17 février 1508, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 172-173, traduite en annexe 3 F), pp 543-544.

¹²⁵⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 25 octobre 1506, *Till*, tome II, p. 66.

¹²⁶⁰ *Rapport sur les choses de l'Allemagne, Till*, tome II, p. 137.

¹²⁶¹ *Rapport sur les choses de l'Allemagne, Till*, tome II, p. 138-139.

vertu chez un prince ; mais cependant il ne suffit pas de combler mille soldats, il faut en payer vingt mille. La magnificence est déplacée quand on n'a pas le nécessaire. »¹²⁶² La politique vénitienne, par contraste, n'est pas faite que d'atermoiements et la Sérénissime ne saurait être réduite à une petite cité comptant sur le seul avantage du temps qui passe. Il faut souligner ici que l'Empereur est, dans le langage machiavélien, paradoxalement défavorisé. En théorie, il dispose de forces infiniment supérieures aux Vénitiens puisqu'il peut compter sur ses terres propres et sur les ressources de l'Empire. Les Vénitiens sont, de plus, isolés diplomatiquement. Mais il doit lutter contre sa nature, qui l'entrave. Sa magnificence, ici suggérée par la combinaison de « l'honneur et l'utile », est son point faible qui entraîne de fortes dépenses et donc la nécessité de victoires rapides. On constate donc que la stratégie vénitienne est particulièrement adaptée, puisqu'elle se fonde sur cette faiblesse fondamentale. De ce fait, dans la situation décrite, ces deux traits effacent tous les autres et le Secrétaire peut donc faire abstraction du reste afin d'aller à l'essentiel de ce qui devient une démonstration. Il suffit, en effet, d'avoir un avis sur la nature d'un homme politique et sur l'environnement dans lequel il se meut, il agit, pour pouvoir augurer sans peine du résultat final si la stratégie de son adversaire est appropriée. Il est nécessaire, pour produire un savoir qui permette l'action, d'observer la nature humaine afin de la confronter à la réalité, c'est-à-dire d'articuler l'un à l'autre de manière cohérente et logique.

Le style, ici, révèle la rationalité à l'œuvre. Toutes choses égales par ailleurs, le raisonnement permet de dégager l'avenir le plus probable à partir des éléments connus. Dès lors, l'action devient possible et légitime et le désir de temporiser des florentins devient pusillanimité voire cécité, à l'opposé de celui des Vénitiens qui non seulement ne peuvent guère faire autre chose, mais surtout qui convient parfaitement à leur adversaire. Inutile, dès lors, d'imaginer ce que pourrait faire l'Empereur s'il se comportait autrement¹²⁶³. Cette fermeté du raisonnement est un des acquis essentiels de Machiavel en tant que fonctionnaire. En proie à un monde vacillant et de toute évidence en train de

¹²⁶² Lettre de Vettori et Machiavel à la Seigneurie du 8 février 1508, *Till*, tome II, p. 109.

¹²⁶³ *Rapport sur les choses de l'Allemagne*, *Till*, tome II, p. 137 : « Chacun de ceux que j'ai entendu parler tombe d'accord que l'Empereur réussirait en tous ses projets sur l'Italie si l'une des deux conditions suivantes se réalisait : ou qu'il changeât de nature, ou que l'Allemagne voulût vraiment l'aider. » Cette formulation aurait pu devenir proverbiale d'une double impossibilité factuelle radicale masquée par une possibilité théorique utopique...

muter rapidement, Machiavel n'élabore pas une science naturelle prédictive, mais une science humaine qui permet l'action politique avec un degré suffisant de confiance. L'objectif très clair de la plupart des missives de Machiavel en mission diplomatique consiste à rendre possible une décision, une action. Dans celle-ci, il se contente d'avouer explicitement à la fin : « Et désireux d'entendre votre avis, et en partie pour me prélasser, je me suis mis à vous écrire. »¹²⁶⁴

Cette lettre constitue donc un exercice de style avoué de Machiavel. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi il l'envoie à un homme politique florentin occupé à tenir Pise, peu de temps après sa prise. Alamanno Salviati est un aristocrate résolument opposé à Soderini et à Machiavel. Il fait partie de ces grands qui considèrent que le peuple ne peut gérer les affaires politiques, qu'il y a une différence de nature entre ces deux parties de la cité et que Soderini a trahi les aristocrates en conservant une forme de gouvernement trop populaire. Il eut le terme cruel de « ribaud » à propos de Machiavel, tenu lors d'un banquet en 1506 et rapporté au Secrétaire par son fidèle Biagio¹²⁶⁵. Lors de la conquête de Pise, les deux hommes se sont rapprochés. Salviati obtint un commandement prestigieux pour mener militairement les troupes à la bataille et put constater l'efficacité de Machiavel pour faire obéir sa milice mais aussi pour lui permettre de mener à bien son action. Le Secrétaire fut chargé à la fois d'assurer les fournitures aux armées et certains préliminaires des négociations. Il côtoya Salviati, qui le cite à l'appui d'un jugement sur l'humeur des ambassadeurs Pisans¹²⁶⁶. Bref, les deux hommes collaborèrent et réussirent à faire taire leur adversité politicienne pour le bien de Florence. Machiavel reçut des félicitations unanimes pour son action et celle de sa milice. Salviati ne fut pas en reste sur ce point, alors que le crédit militaire des opérations lui fut porté en tant que commissaire aux armées. C'est à la suite de cette euphorie générale que Machiavel se permet cet exercice de style. Beaucoup de choses sont en jeu. En effet, on peut considérer que Machiavel veut montrer sa virtuosité par fatuité, mais aussi qu'il entend, par le mérite, se poser en égal de cet aristocrate. Il va de soi que cette lettre constitue une prise de position sur le plan de la politique intérieure florentine comme sur

¹²⁶⁴ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 199 et annexe 3 F), p. 554.

¹²⁶⁵ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, p. 53.

¹²⁶⁶ Lettre des Trois commissaires à la Seigneurie du 6 juin 1509, *Till*, tome II, p. 174 : « Moi Alamanno [...] et Nicolas Machiavel nous rapporte la même impression de ceux qui sont revenus avec lui... »

celui des relations entre les deux hommes. En soulignant son appartenance à la « melior pars », Machiavel affirme ainsi que son appartenance sociale au peuple n'oblitére pas sa capacité de jugement. De même, en informant honnêtement de son opinion un adversaire politique, il montre que leur opposition s'arrête à un moment précis : la politique étrangère, où leurs intérêts sont communs.

L'attitude de Machiavel, faussement désinvolte, apparaît donc à la fois emprunte d'une certaine fatuité causée par ses succès récents et par ce qui constitue l'apogée de sa carrière, mais aussi d'un sens politique double. Machiavel se permet de prédire l'issue des mouvements de Maximilien au terme d'un raisonnement qui ne laisse aucune place à l'équivoque tout en tendant la main à un adversaire politique. Il offre ainsi, sinon une réconciliation, du moins une possibilité pour travailler ensemble à la prospérité florentine. Par cela, il se pose en égal tout en prétendant le contraire, comme le montre cet extrait, à la fin de la sorte d'exorde par lequel il débute sa lettre : « Et si vous trouvez dans mon jugement quelque présomption, je demanderai à votre magnificence de m'excuser en présumant que je parle avec elle familièrement. »¹²⁶⁷ Machiavel rappelle ainsi la distance entre eux par le titre de Salviati, « magnificence » tout en se permettant de lui demander de l'excuser parce qu'il s'adresse à lui « familièrement ». Il signe en tant que secrétaire, sa fonction, mais aussi « serviteur » de son « honorable patron ». En jouant ainsi sans cesse sur les motifs de la familiarité, du clientélisme et de la distance, Machiavel entend gagner sur tous les tableaux, ne pas froisser un aristocrate et se poser en familier, en recours précieux en faisant reconnaître à la fois sa compétence et sa position. On peut interpréter le fait que cette lettre ne fut pas écrite de la main de Machiavel mais de celle d'Agostino Vespucci¹²⁶⁸ en pensant à une sorte de revanche ou de prise de hauteur. Machiavel, secrétaire de Salviati pendant la campagne pisane, se permet, de retour à son bureau, de lui écrire une lettre familière dictée par un secrétaire, comme il est d'usage chez les aristocrates. Il ne faut pas exclure également l'hypothèse d'un Machiavel fier de sa réussite et tenant à montrer à ses collègues de bureau la distance qui s'accroît avec eux en dictant ostensiblement sa missive. L'astuce, voire la rouerie du Secrétaire ne peut s'expliquer que par une complicité effective entre les deux hommes dont nous n'avons que des traces

¹²⁶⁷ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 195 et annexe 3 F), p. 550.

¹²⁶⁸ Cf. Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo », art. cit., p. 828 et notes 12 et surtout 13, pp. 828-829.

momentanées et peu d'indices concordants avant la campagne pisane puisqu'à la dédicace des *Décennales*¹²⁶⁹, il semble que Salviati répondit par le mépris¹²⁷⁰. Salviati meurt à Pise en 1510¹²⁷¹ et sa réponse indique clairement qu'il n'était pas prêt à reconnaître une pertinence particulière à Machiavel ni à sa façon de penser la politique.

L'art d'écrire de Machiavel, son style, sa méthode, son ton paraissent ici définitivement acquis. Le jeu par lequel Machiavel rappelle à la fois sa familiarité avec son correspondant et la distance sociale qui les sépare, et dont Guichardin plus de dix ans plus tard se plaindra¹²⁷², est désormais pleinement maîtrisé. Le Secrétaire est capable d'en imposer aux plus grands, il a conscience de ses capacités et maîtrise parfaitement les possibilités de la communication. Il peut ainsi utiliser une situation dont il maîtrise tous les tenants et les aboutissants afin de la présenter à un adversaire politique en se hissant au-delà de sa condition. La situation de communication prend ici potentiellement une forme d'ellipse puisqu'on peut imaginer que Machiavel écrit avec l'aval de Soderini, mais on peut aussi considérer qu'il a agi ainsi pour son propre intérêt. De même, Salviati, destinataire officiel de la missive, peut à la fois être considéré comme un personnage dont Machiavel souhaite sincèrement l'avis, ce qui serait fort paradoxal puisque Machiavel conclut sa lettre en considérant : « J'entends cela ainsi, et vivant tous ces principes, je ne crains pas grand chose, encore que ceci soit contraire à la commune opinion. »¹²⁷³ Bien plutôt, Salviati constitue, pour le Secrétaire, à la fois le chef d'un parti d'opposition et un appui potentiel si leur amitié prend forme ou s'il reconnaît simplement sa compétence. Il ne faut donc pas surestimer la méthode employée ici par Machiavel et son côté assertif. Bien au contraire, il faut souligner que l'usage de cet exemple permet, par sa simplicité de fait pour le spécialiste, de s'engager sans risque dans une expertise visant à montrer ses capacités, sa virtuosité, sa capacité à s'élever au-dessus des craintes du vulgaire.

Bien plus qu'un simple exposé méthodologique, Machiavel montre qu'il adapte son discours et le choix de sa stratégie discursive à son interlocuteur. Face à un aristocrate

¹²⁶⁹ Machiavel, *Dédicace des Décennales à Alamanno Salviati*, le 8 novembre 1504, in *Œuvres Complètes, Op. Cit.*, p. 35. Le texte est en latin.

¹²⁷⁰ Lettre de Biagio à Machiavel du 6 octobre 1506, *Till*, tome II, p. 53.

¹²⁷¹ Cf. Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo », art.cit., page 840. Alamanno Salviati mourut le 24 mars 1510.

¹²⁷² Lettre de Guichardin à Machiavel du 7 août 1525, *Till*, tome II, pp. 463-464.

¹²⁷³ Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 199 et annexe 3 F), p. 554.

courageux et énergique, Machiavel choisit librement un exposé viril et clair, aisé à mener pour qui ne se laisse pas aveugler par la peur. Clairement, il s'agit d'une entreprise de séduction. On peut considérer d'ailleurs qu'elle portera en partie ses fruits puisque Machiavel sera nommé deux mois plus tard pour porter les sommes dues à Maximilien. Toutefois, on peut aussi considérer que, juste avant de se voir confier cette mission, Machiavel la désavoue par avance en indiquant clairement les raisons qui pourraient amener de lucides et courageux hommes d'État à ne pas payer.

Mais un envoi à un grand chargé de gloire pour avoir mené ses troupes à la victoire contre Pise est-il un acte politique innocent ? Si l'on considère que Salviati était parti en mission auprès de l'Empereur avant Machiavel et qu'il avait prôné une alliance avec ce dernier, au détriment de l'alliance traditionnelle avec la France¹²⁷⁴, on peut estimer que cette lettre consistait dans la poursuite d'un débat profond au sein des élites florentines, avec toutes les retombées auprès de l'opinion populaire. Dès lors, la réponse courtoise de Salviati prend une dimension particulière. Ce dernier reconnaît tout d'abord l'aspect impénétrable de la situation. Il émet quelques avis sur la prise de Padoue et ensuite il procède avec une forte modération dans ses prévisions. Il se contente de croire et rappelle à Machiavel qu'il s'avance fort avant dans ses propos¹²⁷⁵ alors qu'il préfère conclure en rappelant qu'il faut se confier à la clémence divine sous peine de voir l'Italie totalement ruinée¹²⁷⁶. Face à l'exposé rationnel et engagé de Machiavel, Salviati appelle une vision beaucoup plus prudente en apparence. Les hommes n'étant rien sous le regard de Dieu, c'est à Lui, quels que soient les efforts que nous pouvons déployer, qu'il faut in fine remettre notre destin en main. Cet échange est le dernier connu entre les deux hommes et il montre à quel point Machiavel pouvait être isolé de certaines couches sociales de la société florentine. Sa volonté de comprendre à l'aide des seuls instruments donnés par la raison humaine et de conjecturer en fonction du seul raisonnement, est considérée à la limite de l'acceptable du point de vue religieux par Salviati : « encore que je ne sache pas que cette conclusion te

¹²⁷⁴ Rubinstein, N., « Firenze e il problema della politica imperiale », art. cit., pp. 22-26.

¹²⁷⁵ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 200 : « adeo che credo ».

¹²⁷⁶ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, pp. 200-201.

satisfasse beaucoup, non parce que je ne crois pas que tu manques de foi, mais je suis certain qu'elle ne t'avance pas beaucoup. »¹²⁷⁷

La discussion ne peut donc avoir lieu et Salviati l'évite pour des raisons métaphysiques. On ne peut le suspecter ici de chercher un argument d'autorité pour éviter d'avoir à reconnaître la pertinence du Secrétaire. Le changement de personne est d'ailleurs significatif. Machiavel emploie la deuxième personne du pluriel pour s'adresser à Salviati, en marque de déférence et de respect. Ce dernier l'admoneste plus volontiers avec la deuxième personne du singulier, marquant la familiarité mais aussi la réprimande que peut effectuer un homme plus sage, plus âgé et plus chrétien envers un jeune qui « s'emballe ». A plus d'un sens, Salviati remet en place le Secrétaire. Plus profondément, et dans cette perspective, on peut souligner ici une des raisons fondamentales du désaccord profond entre Machiavel et les « sages florentins » qui préconisaient la pondération et l'attentisme. Ces derniers, pour la partie significative d'entre eux qui pensaient comme Salviati, se situaient dans la lignée de Savonarole : ils estimaient que Dieu était florentin et avait élu cette cité pour régénérer le christianisme. Dès lors, chercher à comprendre le futur et à l'anticiper ne pouvait être que l'œuvre, plus qu'humaine, d'un Prophète. Toute tentative laïque ne pouvait qu'être à la limite de l'impiété. Le Secrétaire ne pouvant ignorer cela, il est difficile d'interpréter les intentions de Machiavel lorsqu'il décide d'écrire et d'adresser cette lettre à Salviati. L'intention explicite d'ouvrir le débat est évidente, ainsi que celle de se poser en interlocuteur crédible face à l'un des tout premiers citoyens de la cité. Machiavel a-t-il considéré qu'ayant fréquenté Salviati au camp sous les murs de Pise, il pouvait faire fond de ce début de familiarité ? A-t-il pensé également que la victoire florentine pouvait créer une brèche dans l'attitude de Salviati et l'amener à discuter ? Veut-il profiter de leur relation pour le provoquer quelque peu en lui montrant son erreur passée ? Est-il en quelque sorte mandaté par Soderini pour sonder Salviati sur ce sujet ? L'impression que nous laisse l'esprit de cet échange est assez proche d'une passe d'arme cordiale mais finalement peu amène entre deux adversaires. Machiavel envoie une attaque assez frontale contre l'esprit même de la politique telle que Salviati la comprend. Il est impossible d'estimer que le Secrétaire l'ignorât. Il est difficile d'imaginer qu'il n'a pas

¹²⁷⁷ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, Machiavelli, *Opere, Ibid.*, tome II, p. 200 : « ancora che io non sappia come questa conclusione t'abbia molto a soddisfare, non perché io non creda che tu manchi di fede, ma sono certo che non te n'avanza molta. »

d'objectif particulier. La réponse maintient la position politique fondamentale et renvoie à l'impossibilité de toute discussion : Machiavel veut entrouvrir le futur afin d'agir alors que Salviati veut laisser le temps amener toute chose à la réalité en faisant confiance au messianisme de Florence.

La réflexion et l'exposition organisée des éléments du savoir permettent une décision rationnelle. Le style de Machiavel et sa méthode ont donc une fin qui n'est pas le savoir pour lui-même. Machiavel ne jubile pas de l'exactitude de ses prédictions politiques. Il se désole plutôt de ce que leur exactitude ne soit reconnue qu'après coup, lorsqu'il n'est plus temps de profiter de leur acuité. En ce sens, Machiavel, dans ses lettres, n'élabore pas une science prédictive mais pratique, toute entière dédiée à l'action. L'ennemi du fonctionnaire n'est pas l'erreur, toujours possible et parfois inévitable, mais bien l'irrésolution, toujours néfaste en temps de crise. L'étude des grands textes théoriques doit partir de cet art d'écrire de Machiavel, issu de sa formation et de son activité. Ainsi, les reproches concernant l'aspect trop apodictique des propos machiavélien, et donc les contradictions d'un texte à l'autre, doivent être réévalués à l'aune de ce tropisme de l'action qui traverse, comme une exigence grandissante et une prescience de la catastrophe à venir, tous les écrits du Secrétaire.

D) L'hypothèse de l'appartenance sociale de Machiavel : parvenu, déclassé, « homme nouveau », l'homme des classes moyennes ?

Andrea Guidi a consacré une partie importante de son analyse à la condition sociale de Machiavel, secrétaire engagé¹²⁷⁸. Il conclut en soulignant la provenance de Machiavel comme une sorte de mixte : « la sua provenienza da un preciso gruppo sociale, in una condizione economica precaria ¹²⁷⁹, ma con una buona formazione culturale. »¹²⁸⁰ Comprendre le statut d'émetteur de message du Secrétaire a une importance considérable

¹²⁷⁸ Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*, pp. 107-137.

¹²⁷⁹ Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*, p. 108 : « sebbene la sua famiglia potesse vantare nobili origini, il ceppo di suo padre Bernardo era relativamente povero », petite noblesse désargentée, donc, confirmée par ses propres paroles : « car je suis né pauvre et j'ai été à l'école des privations plus qu'à celle des plaisirs. », Cf. lettre de Machiavel à Vettori du 18 mars 1513, *Till*, tome II, p. 332.

¹²⁸⁰ Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*, pp. 119, 124-125 et surtout pp. 48-90.

car cela permet d'obtenir un point de départ rationnel et fonctionnel pour engager la lecture de ses œuvres. Machiavel n'écrit pas en philosophe détaché du monde matériel. Il n'est pas un savant vivant de son savoir, de son enseignement et de la reconnaissance sociale que cela pourrait lui apporter. Même après 1512 et lorsqu'il écrit, à partir de 1520, les histoires florentines grâce au mécénat médicéen, cela ne suffit pas à le faire vivre ou à assumer un rang élevé. Très clairement, il a des difficultés pour maintenir famille et enfants au niveau des classes moyennes¹²⁸¹. Machiavel est d'ailleurs fort différent des intellectuels de son époque¹²⁸². Il a la responsabilité de sa famille, par exemple, alors que ses contemporains érudits ne semblent pas considérer que l'activité intellectuelle soit compatible avec l'éducation d'une famille nombreuse. En ce sens, il faut reconsidérer la lecture des célèbres lettres où Machiavel défend l'opinion selon laquelle il est un homme total¹²⁸³, avec une vie sexuelle et amoureuse intense¹²⁸⁴, une vie de famille exigeante¹²⁸⁵, un fonctionnaire engagé et un intellectuel écrivain¹²⁸⁶. À l'opposé des conceptions du Moyen Âge où la « vie contemplative » intellectuelle et religieuse s'oppose radicalement à la « vie

¹²⁸¹ Lettre de Machiavel à Vettori du 10 juin 1514, *Till*, tome II, p. 390 : « habitué comme je le suis à dépenser, et ne pouvant vivre sans dépenser. »

¹²⁸² Cf. Martelli, M., « Schede sulla cultura di Machiavelli », in *Interpress*, VI, 1985-1986, pp. 283-330 qui conclut son travail d'évaluation des références utilisées par Machiavel par l'affirmation de son caractère typiquement autodidacte. Bausi, F., « Politica e poesia : Ancora sulla cultura di Machiavelli », *Intersezioni*, 22.2, 2002, p. 377-393 considère que l'opposition entre un Machiavel autodidacte ou avec une vaste culture romaine n'est guère féconde. Il propose plutôt d'enquêter sur le rapport entre poésie et politique chez Machiavel. De toute évidence, Machiavel connaît les plus illustres auteurs italiens, Dante, Pétrarque et la poésie burlesque. Cf. Puppo, M., « Machiavelli e gli scrittori italiani », in *Cultura e scuola*, 33-34, gennaio-giugno 1970, pp. 148-159. La discussion sur les auteurs grecs que pourrait avoir étudié ou utilisé Machiavel, dont le cas particulièrement intéressant de Polybe amène les mêmes considérations. On peut estimer que Machiavel était un autodidacte en ce qui concerne la culture savante. Cf., Krappe, A. H., « Quelques sources grecques de N. Machiavelli », in *Etudes italiennes*, 1924, pp. 80-90 ; Canfora, L., « Tucidide e Machiavelli » in *Rinascimento*, 37-1997, pp. 29-44 ; Simonetta, M., « Machiavelli lettore di Tucidide », in *Esperienze Letterarie*, 22-1997, pp. 53-68 ; Hexter, J.H., « Seyssel, Machiavelli and Polybius VI : the Mystery of the Missing Translation » in *Studies in the Renaissance*, iii, 1956, pp. 75-96.

¹²⁸³ Lettre de Machiavel à Vettori du 31 janvier 1514, *Till*, tome II, p. 408.

¹²⁸⁴ La correspondance avec Vettori est pleine de descriptions et de suggestions, par exemple, cf. Lettre de Machiavel à Vettori du 31 janvier 1514, *Till*, tome II, p. 407 : « Je saurais répondre à votre dernière lettre sur le rut par des paroles plus opportunes que celles de ce sonnet : il vous fera connaître avec quelle adresse ce fripon d'amour a su me lier de nouveau, et les chaînes qu'il m'a passées sont si fortes que je désespère de ma liberté. »

¹²⁸⁵ De nombreux enfants, un fils adoptif, des neveux... L'échange de Machiavel à son fils Guido qui nous est conservé atteste qu'il veut perpétuer la tradition familiale de l'éducation soignée dont il avait bénéficié enfant. Cf. lettre de Machiavel à Guido Machiavel du 2 avril 1527, *Till*, tome II, pp. 539-540 et lettre de Guido Machiavel à Machiavel du 17 avril 1527, *Till*, tome II, p. 548.

¹²⁸⁶ Lettre de Machiavel à Lodovico Alamanno du 17 décembre 1517, *Till*, tome II, p. 413.

active » dans le monde terrestre¹²⁸⁷, Machiavel ne cesse de tenir les deux extrêmes. Ainsi, en analogie, là encore, avec sa conception du conflit moteur de la cité, il considère que la tension entre les deux produit l'homme complet, composé irréductible de chair et d'esprit dont les exigences ne sont pas contradictoires mais complémentaires. Leur tension constitue d'ailleurs, à ses yeux, l'essence même de sa vie et il s'estime amputé lorsqu'il doit sacrifier durablement l'une de ses composantes. On peut ainsi comprendre ses infidélités répétées comme son insistance à lire et écrire. Machiavel, lors de quasiment toutes ses légations, est un mari infidèle et durant sa vieillesse, il fréquente également assidûment des femmes plus jeunes, au moins pour le plaisir d'être amoureux¹²⁸⁸. On ne peut donc sous-estimer cette attitude, d'autant qu'elle ne choque pas vraiment son entourage ou que du moins il s'en accommode. La pulsion de la chair et celle des sentiments est visiblement déconnectée de la vie de couple, en tout cas très rapidement. De toute évidence, il n'est pas question pour lui de renoncer à cette conduite et de la rationaliser moralement. D'après son attitude et ses écrits, il considérerait un tel choix comme une mutilation volontaire, comme un renoncement à l'acte même de vivre. Comme nombre de ses contemporains et selon une conception de la vie qui ouvre la porte à la modernité, il s'oppose ainsi à toute la tradition catholique d'opposition entre la chair et l'âme. Et, contrairement aux penseurs qui estiment que la conciliation de la séparation entre l'esprit et le corps doit se résoudre sur un plan intellectuel et moral avant tout, l'originalité de Machiavel réside dans son absence de pensée organisée sur le sujet et sur l'importance accordée à la vie. Machiavel ne pense pas sa vie, il vit. Ainsi, c'est au hasard d'une lettre qu'il formule des conceptions quelque peu iconoclastes mais qui sont finalement passées à la postérité en raison de leur clarté¹²⁸⁹. Le Florentin n'a aucune prétention intellectuelle à ce sujet, d'autant que son interlocuteur, Vettori, proclame la même attitude¹²⁹⁰. Il ne prétend pas changer la compréhension du monde qu'ont ses contemporains. Il justifie et surtout décrit avec simplicité sa manière d'exister.

¹²⁸⁷ Lettre de Machiavel à Vettori du 31 janvier 1514, *Till*, tome II, p. 408. Cf. sur ces questions Barberi Squarotti, G., « Il Machiavelli fra il « sublime della contemplazione intellettuale e il « comico » della prassi », in *Lettere italiane*, CXI, 1969, 2, pp. 129-154.

¹²⁸⁸ Ainsi la lettre de Machiavel à Vettori du 4 février 1514, *Till*, tome II, p. 380.

¹²⁸⁹ Lettre de Machiavel à Vettori du 31 janvier 1514, *Till*, tome II, p. 408.

¹²⁹⁰ Lettre de Vettori à Machiavel du 16 janvier 1514, *Till*, tome II, pp. 406-407, par exemple.

Dès lors, doit être posée la question de l'origine sociale de Machiavel. Après un examen superficiel, l'essentiel des traits montrent un caractère composite, en tension, comme on pouvait s'y attendre. Machiavel provient d'une famille de petite noblesse citadine. Un de ses ancêtres a exercé la charge de Gonfalonier. En ce sens, il fait partie de ces hommes qui ont le droit d'accéder aux offices. Toutefois, si sa famille est reconnue, elle est fort loin d'occuper les premières places dans la cité. Leur rang est honorable, mais effacé. Ridolfi a montré qu'on pouvait considérer que la famille de Machiavel était sur le déclin¹²⁹¹. Le fonctionnaire de la République, en d'autres temps, aurait pu prétendre aux plus importantes magistratures. Pour cela, il eut fallu que sa fortune fût bien supérieure. La nécessité de travailler pour survivre plus que pour maintenir un rang élevé est le signe d'une indiscutable déchéance sociale, déjà présente à la lecture du livre de raison du père de Nicolas, Bernardo¹²⁹². Ce dernier indique en effet une activité fort réduite, où le quotidien est géré chichement. En cela, les Machiavel appartiennent à une classe sociale précaire entre le petit peuple et le *popolo grasso* : sans être dans la misère qui caractérise le premier dès lors que la cité rencontre des difficultés économiques, ils n'ont pas non plus l'aisance caractéristique de la seconde. Propriétaires terriens comme les nobles, ils ne le sont pas assez pour pouvoir s'abstenir de travailler. Comme ils n'ont pas non plus une tradition familiale de marchands¹²⁹³ ou de banquiers, ils stabilisent leur condition autour des métiers de la législation, tels Nicolas et son père, ou comme ecclésiastiques, ainsi de Totto, frère puîné de Nicolas. Les mots de Machiavel attestent bien de cette réalité : « la fortune m'a fait ainsi : je ne sais discourir soie ou laine, bénéfices ou pertes ; il me faut discourir des choses de l'État, ou bien me vouer au silence. »¹²⁹⁴ « car je suis né pauvre et j'ai été à l'école des privations plus qu'à celle des plaisirs. »¹²⁹⁵

Cette dernière phrase est sans doute exagérée si l'on considère la pauvreté de la plèbe à cette époque, mais elle correspond bien à la fois à une situation toujours délicate et au ressenti d'un homme ambitieux qui espérait et pensait mériter mieux. L'examen de la formation de Nicolas et Totto permet de conclure sur ce point. De toute évidence, leur

¹²⁹¹ Ridolfi, R., *Machiavel, Op. cit.*, p. 12.

¹²⁹² Machiavelli Bernardo, *Libro di Ricordi*, Firenze, Le Monnier, 1954.

¹²⁹³ Machiavel aura un neveu marchand, mais aucune mention d'une tradition familiale dans ce sens n'a été évoquée ou mise en évidence par les historiens. Son père était « docteur en droit », cf. Ridolfi, R., *Machiavel, Op. cit.*, p. 12.

¹²⁹⁴ Lettre de Machiavel à Vettori du 9 avril 1513, *Till*, tome II, p. 335.

¹²⁹⁵ Lettre de Machiavel à Vettori du 18 mars 1513, *Till*, tome II, p. 332.

père fait un effort manifeste en leur faveur. Il les envoie à l'école de grammaire afin de poursuivre leur formation au-delà du calcul, là où les jeunes florentins s'arrêtaient pour la plupart. Deux causes peuvent être attribuées à cette attention, chacune ayant son importance. D'une part, cette formation est réservée aux futurs médecins, notaires ou prêtres¹²⁹⁶ : Bernardo est notaire, Totto est destiné à la prêtrise et Nicolas deviendra fonctionnaire. De ce point de vue, le pari de leur formation est tenu par l'adoption future de leurs professions respectives et on peut imaginer les raisons sociales ayant poussé le notaire Bernardo à ainsi former ses fils. D'autre part, la mode humaniste de la fin du XVe siècle correspond précisément à l'arrivée des deux rejetons dans les écoles¹²⁹⁷. Conjuguée au goût personnel et attesté de Bernardo pour les lettres latines, cela forme un faisceau de raisons plus personnelles qui permettent de comprendre pourquoi les deux jeunes enfants eurent accès à cette éducation. Machiavel fait ainsi figure à la fois de privilégié par le soin apporté à son éducation, par un environnement familial humaniste et de déclassé par rapport au visible manque de moyens familiaux. Cette conjonction, cette tension familiale ne le quittera pas et fera même partie du personnage. A notre sens, elle ne doit pas être perdue de vue lorsque l'on envisage le caractère circonstancié de ses écrits, de presque tous ses écrits, et en particulier de ceux que la postérité a jugé être et pensé comme des travaux purement théoriques, *Le Prince* et *Les Discours*.

Si Machiavel peut être considéré comme un déclassé par la déchéance de la situation familiale, il peut également faire figure de parvenu. Par ses quinze années de présence au sommet de l'administration de la République florentine, le Secrétaire a connu, sinon la réussite financière, du moins une ascension sociale considérable¹²⁹⁸. Pendant une dizaine d'années, il est le collaborateur privilégié du principal homme de gouvernement. Il négocie avec des Rois, des Princes de sang comme le souligne Guichardin des années plus tard¹²⁹⁹. A l'intérieur, il est le ministre dévoué qui lance une innovation considérable, la

¹²⁹⁶ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. Le témoignage des *Ricordanze* », in *Annales HSS*, 59-2004, p. 838.

¹²⁹⁷ Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. », *Ibid.*, p. 542.

¹²⁹⁸ Felix Gilbert indique que Machiavel fait même partie d'écrits contemporains à titre de personnage dans un *discours* inédit écrit par Luigi Guicciardini et ayant, bien entendu, la politique pour objet. C'est une preuve indirecte de son importance dans la politique florentine de l'époque. Cf. Gilbert, F., « Machiavelli in an Unknown Contemporary Dialogue », in *Journal of the Warburg Institutes*, Vol. 1, N°2 (Oct. 1937), pp.163-166.

¹²⁹⁹ Voir lettre de Guichardin à Machiavel du 18 mai 1521, *Till*, tome II, p. 449. On peut souligner à ce sujet que Guichardin, membre de l'aristocratie traditionnelle et défenseur de cette dernière, accepte l'idée

milice, en portant toutes les responsabilités dédiées. Son ascension est tellement importante, qu'elle suscite jalousie et inquiétude de la part des optimates¹³⁰⁰. Machiavel n'est pas considéré comme l'un des leurs, dont la famille aurait connu une éclipse et serait revenue au premier plan, mais comme un imposteur qui profite de la faiblesse d'un aristocrate, Soderini, pour occuper indûment des fonctions de représentation. L'épisode de l'ambassade auprès de Maximilien est assez révélateur¹³⁰¹ et il apparaît clairement que l'opposition des aristocrates à son départ n'est pas due qu'à des considérations politiques, mais aussi à l'agacement envers un « homme nouveau » qui occupe des prérogatives habituellement dévolues à la classe aristocratique. En effet, l'ambassade auprès d'un monarque était clairement considérée comme le moyen pour les jeunes membres de l'aristocratie de parfaire leur formation politique. Après la chute de la République et son éviction par le régime médicéen, le sentiment pénible de déchéance qui habite et mine Machiavel vient précisément de la hauteur à laquelle le Fonctionnaire s'était élevé.

Notre homme est membre de la « classe moyenne » florentine de son époque. Il fait typiquement partie de ces individus pour qui l'ouverture de la salle du « Grand Conseil » fait sens. Sa citoyenneté bien établie lui laisse la possibilité de participer au jeu politique. Son mérite lui ouvre des portes et l'amène à une ascension sociale fulgurante. Le fils de Bernardo Machiavel, petit notaire florentin, est reçu, en tant que représentant de la République florentine, par le Roi de France en personne. Certes, aucun aristocrate n'a accepté la première légation qui consistait à faire entendre à ce Roi des propos fort désagréables sur le comportement de son armée sous les murs de Pise et sur le paiement des mercenaires. Mais sa diligence et son efficacité à cette occasion ont montré qu'il était possible de se passer d'eux, qu'un simple fonctionnaire pouvait suppléer à toute l'intelligence et toute la sagesse d'une classe sociale qui se distinguait au sein de l'appareil politique de la cité par ces compétences. Toute la tension de la République florentine se trouve résumée à travers le « cas » Machiavel. En donnant la possibilité à des individus apparemment peu formés pour cela d'exercer des charges traditionnellement dévolues à des personnes de qualité et en constatant qu'ils les remplissaient correctement, les

que le mérite de l'individu peut compenser une naissance médiocre et permet l'amitié de deux individus de conditions sociales éloignées.

¹³⁰⁰ Sinon, Salviati et Cerretani ne l'auraient pas accablé de quolibets.

¹³⁰¹ Piero Soderini ne peut faire voter l'envoi de Machiavel et emploie le subterfuge d'instructions complémentaires pour l'envoyer à la suite de Vettori.

positions se sont rigidifiées. Machiavel a eu un comportement de plus en plus aristocratique tout en refusant jusqu'au bout d'être considéré comme leur égal. Ainsi, sa réaction à la dénonciation anonyme de bâtardise n'a rien de comparable à celle conseillée par Buonaccorsi. Machiavel la prend avec hauteur et mépris, comme un noble, alors que Buonaccorsi envisageait la dissimulation¹³⁰². Néanmoins, malgré les demandes réitérées de Guichardin et de Vettori, dont la correspondance assure le caractère fidèle de l'amitié, la forme des lettres de Machiavel respecte toujours la distinction sociale. Guichardin et Vettori voient toujours, en début et en fin de lettre, leurs titres officiels scrupuleusement rappelés, ce qui était déjà le cas lors de l'époque d'activité du fonctionnaire avec d'autres aristocrates, y compris pour des lettres familières¹³⁰³. En ce sens, Machiavel garde une forme de « conscience de classe » d'autant plus aigüe qu'il est passé fort près d'en changer en apparence mais qu'un simple changement de régime l'a rendu à son obscure condition initiale. Il faut rappeler que dans les mêmes circonstances, Marcello Virgilio Adriani, le premier chancelier, n'est pas même inquiété.

Conclusions du troisième chapitre

Machiavel est donc un « homme nouveau », un membre de cette « petite bourgeoisie » qui n'en est pas encore totalement une, qui connaît ses lettres et doit travailler, mais qui possède tout de même quelques méchantes terres et un passé. Son apparition sur la scène politique et philosophique ne peut donc être abstraite de ce moment historique particulier où Florence, forte de l'alphabétisation du tiers de ses habitants mâles, voit des mouvements sociaux, impossibles dans une autre cité, préfigurer notre modernité¹³⁰⁴. L'intérêt de son œuvre est également lié à ces circonstances et à sa position sociale. S'il théorise le conflit comme la vie propre et saine du politique à l'opposé de son temps, c'est aussi parce que la position politique dominante était celle des aristocrates et qu'il était dans leur intérêt de considérer leur position comme naturelle et non comme l'un des termes d'une situation toujours tendue. Les conceptions les plus modernes de la

¹³⁰² Lettre de Biagio à Machiavel du 27 décembre 1509, *Till*, tome II, pp. 199-200.

¹³⁰³ Ainsi à Alamanno Salviati comme nous l'avons noté dans la section précédente, chapitre p.

¹³⁰⁴ L'intérêt porté à la révolte des Ciompi, dont Machiavel fait un compte-rendu au chapitre XIII à XVII des *Histoires florentines*, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp. 1088-1099, a traversé les siècles et on a pu prétendre que cette révolte avait un caractère pré-révolutionnaire.

démocratie, comme lieu où le conflit forme la vie politique à l'opposé du totalitarisme qui tend à l'étouffer et donc à faire mourir la société¹³⁰⁵, peuvent reconnaître sur ces points en Machiavel un de leur précurseurs. La modernité du Florentin n'est donc pas issue d'un génie particulier, sortant des ténèbres de l'histoire et révolutionnant la pensée politique par un geste d'autant plus éclairé que parfaitement singulier. S'il est aussi proche de nous par certains aspects de sa pensée, c'est entre autre parce qu'il nous ressemble socialement et que la cité florentine possède des caractéristiques économiques et sociologiques précapitalistes. On s'est permis de penser que la République florentine de 1494 à 1512 voire en 1531 possédait des formes « d'espace public » proches de la définition qu'Habermas en propose pour Angleterre à partir du XVIIe siècle¹³⁰⁶. Machiavel en a parfois eu conscience. Ainsi, dans les *Discours*, lorsqu'il justifie le régime républicain comme étant le plus à même de garantir la puissance d'un État parce que les citoyens s'y sentent libres et en sécurité, au cœur de l'argumentation sur la sûreté des biens et la liberté des mariages qui favorisent l'engendrement d'enfants, vient cette considération :

« Tout individu ne met volontiers au monde que les enfants qu'il croit pouvoir nourrir, sans craindre de se voir enlever son patrimoine ; et lorsqu'il sait que non seulement ils naissent libres et non esclaves, mais qu'ils peuvent, avec de la *virtù*, devenir chefs de leur république, on voit se multiplier à l'infini, et les richesses de l'agriculture, et celles de l'industrie. »¹³⁰⁷

Ainsi, et conformément à sa vision pratique des choses politiques, Machiavel insère comme étant parfaitement naturel dans un vrai régime républicain le fait que le mérite permette l'ascension sociale. Ce passage ne semble pas devoir être considéré comme nostalgique. L'incise concernant le mérite n'est pas l'argument essentiel de l'argumentation parce qu'elle ne concerne finalement et par définition que peu d'individus. Elle est une conséquence du régime républicain qui permet de donner de l'espoir au peuple moyen, mais l'essentiel réside dans la sûreté des personnes et des biens acquise par l'égalité devant une loi respectée et conçue pour le bien commun, pour gérer le conflit et l'empêcher de sombrer dans la guerre civile ou la création de factions. Toutefois, cette courte considération n'est pas sans portée puisqu'elle interdit l'idée d'une domination « naturelle » des grands. Elle permet de comprendre que Machiavel n'accorde de rôle moteur aux grands, à la noblesse, aux « classes possédantes » que par leur

¹³⁰⁵ Ainsi de Kelsen, *La démocratie*, *Op. cit.* par exemple.

¹³⁰⁶ Voir chapitre premier, II, pp. 112-139.

¹³⁰⁷ Machiavel, *Discours*, livre second, chapitre 2, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 520-521.

existence et leur capacité à maintenir, à travers l'éducation des enfants, un écart qualitatif avec le reste de la population. Sous une république, cet écart se perpétue mais on peut voir à quel point il réside dans le hasard de la naissance. Un Machiavel, membre du populaire, peut, par son mérite révélé par une éducation adéquate, devenir grand. La lettre qu'il envoie à son fils pour l'inciter à travailler ses lettres prend ici tout son sens¹³⁰⁸. On ne peut supposer que Machiavel fut un père attentionné, présent pour ce qu'il jugeait de son ressort, à savoir l'éducation des fils, mais cela n'allait sans doute pas au-delà à l'époque. Machiavel est donc un individu socialement « mixte », pour utiliser métaphoriquement sa caractérisation de la société romaine. Il se comprend lui-même comme tel et assimile la tension qui en résulte à la plénitude d'une existence totale. L'analogie entre la vie politique et la vie individuelle n'est sans doute pas fortuite, en ce sens qu'elle procède d'un refus des explications monistes prônées par les possédants. Machiavel, homme nouveau qui doit se battre pour obtenir les fruits de ce qu'on devrait lui proposer étant donné son mérite, considère toute chose sur ce modèle. L'arrêt du conflit social, de la lutte, signifie la mort. La peur du conflit est donc morbide alors que sa prise en compte afin de le réguler traduit la salubrité de l'espace politique.

¹³⁰⁸ Lettre de Machiavel à Guido Machiavel du 2 avril 1527, *Tizi*, tome II, pp. 539-540.

Chapitre quatrième : Essais sur la fécondité de l'hypothèse d'un Machiavel communicant politique engagé pour ce qui concerne l'interprétation de sa pensée

Machiavel est donc un fonctionnaire engagé dans l'action, une combinaison de fonctionnaire et d'homme politique à l'opposé de la célèbre distinction weberienne¹³⁰⁹. De fait, la société florentine de son époque, l'histoire du républicanisme florentin et la montée d'une classe sociale d'hommes nouveaux reconnus pour leurs compétences combinée à l'urgence d'une situation politique dramatique permettent ce phénomène singulier. Machiavel n'est pas neutre et au service d'une bureaucratie étatique. Il garde ses convictions et a donc un sentiment profond de responsabilité, quand bien même sa situation sociale ne lui permet pas d'influer directement dans la politique de sa cité. De par sa naissance et sa fortune, il ne saurait être un homme politique public de premier plan. On ne peut pour autant parler de frustration d'après ses écrits d'avant 1512, alors qu'au moment de sa disgrâce, les échos en sont nombreux. L'ex-fonctionnaire ne cesse de vouloir revenir aux affaires et se désespère de n'être pas reconnu pour ses compétences, comme le montrent abondamment nombre de ses lettres de 1513 à Vettori¹³¹⁰, le prologue de sa *Mandragore*¹³¹¹ et le début de sa correspondance avec Guichardin¹³¹². Dans ce cadre, il se présente bien davantage selon le modèle weberien de fonctionnaire neutre, au service de l'État qui l'emploie. Néanmoins, cet État n'est pas compris comme tel par ses contemporains et, de ce fait, il ne peut conseiller les Médicis maîtres de Florence selon la seule problématique du bien de la Cité florentine. A cette époque, en Italie, les États sont tout de même, et avant tout, les propriétés privées des Seigneurs, à l'exception notable de Venise et, au moins sous la République, de Florence.

¹³⁰⁹ Weber, M., « le métier et la vocation d'homme politique », in *Le savant, Ibid.*, pp. 181-183.

¹³¹⁰ Ainsi les lettres du 18 mars 1513, *Till*, tome II, pp. 332-333, du 9 avril 1513, *Till*, tome II, p. 335 et du 16 avril 1513, *Till*, tome II, pp. 336-337.

¹³¹¹ Machiavel, « Prologue », *Mandragore*, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, pp. 188-189.

¹³¹² En particulier la lettre de Guichardin à Machiavel du 17 mai 1521, *Till*, tome II, p. 446.

Ainsi se fait jour une singularité historique qui, liée à la revisitation de l'antiquité romaine perçue comme un modèle d'engagement patriotique, permet à un homme comme Machiavel de viser le bien de sa Cité en conseillant un Prince qui ne la perçoit que comme une extension de ses propriétés. Cela ne gêne absolument pas Machiavel car il considère sans doute, d'un point de vue strictement pragmatique, qu'il ne peut pas exercer le pouvoir, qu'il ne peut que conseiller et que ses maîtres comme la plus grande partie de ses concitoyens ne peuvent pas totalement partager ses vues. Il en prend ainsi acte et ne perd jamais de vue la délicate articulation entre le bien de sa patrie en tant qu'État et l'intérêt bien compris de son interlocuteur. Cette manière de concevoir et d'organiser le conseil politique est présente dès ses premières légations, se manifeste de manière parfaitement claire dans sa lettre de 1509 à Soderini et structure l'ensemble de ses oeuvres politiques ultérieure. Machiavel ne cessera ainsi jamais d'être un fonctionnaire engagé, ce qui est un paradoxe du point de vue de l'organisation étatique moderne.

Du point de vue philosophique, ce positionnement absolument singulier du Florentin avant 1512 amène deux grands types de considérations en ce qui concerne le corpus de cette époque. D'une part, un certain nombre d'analyses fondamentales sur la géopolitique contemporaine sont élaborées et ne varieront plus par la suite. Elles font partie des acquis fondamentaux de la pensée machiavélienne et débordent largement sur des questions essentielles à la pensée politique, comme à la pensée philosophique. Ce sera l'objet des premiers moments de cette quatrième partie. Plus largement encore, l'hypothèse que Machiavel use consciemment de certaines formes de communication politique permet de formuler des remarques fondamentales concernant ce que nous pourrions nommer une épistémologie du Florentin, à travers son style, son ton, sa méthode et son rapport à la vérité.

I) Quelques grandes analyses présentes dans la combinaison des lettres et des rapports avant 1512

A) La vision des grands États européens

Dès ses premières légations en France, Machiavel tente de saisir la spécificité française par rapport à l'Italie et à Florence. Même s'il ne souligne pas dès l'abord sa surprise, étant sans doute prévenu par les fréquentes présences de Florentins en France, il est clair que le Secrétaire est marqué par la taille du pays¹³¹³. La première course pour retrouver la Cour lui donne bien du mal¹³¹⁴. Son premier rapport sur la Monarchie concerne d'ailleurs la Cour¹³¹⁵, et non le pays. Pris par l'importance de sa mission auprès du Roi, Machiavel n'indique donc qu'indirectement ses premiers contacts, à travers les problèmes de frais qu'ils lui engagèrent. Corrado Vivanti date son *De Natura Gallorum* de cette période, vers 1500-1501¹³¹⁶, alors que Barincou le situe à la fin de la deuxième légation, fin 1504¹³¹⁷ et Marchand fin 1503¹³¹⁸. Ce petit texte se veut une sorte d'exposé d'un « naturel français ». Il renferme néanmoins quelques vues sur la manière de se comporter avec le Roi, notamment l'idée que la réussite entraîne son approbation, quelle que soit sa position de départ¹³¹⁹. Cette sorte de poème est à la limite du pamphlet. Il marque davantage l'état d'esprit de l'envoyé qui a dû mener une négociation difficile avec de curieuses gens qu'un avis d'expert en profondeur méritant d'être lu, commenté et archivé soigneusement.

Lorsqu'il écrit le *Portrait des choses de la France*, une dizaine d'années plus tard¹³²⁰, Machiavel fait un travail en tout point différent. Dans ce texte, Machiavel saisit immédiatement l'altérité que représente cette Monarchie. Il en avait connaissance à travers les récits des ambassadeurs qui l'avaient précédé, mais il récapitule tout de même tous les faits possibles. Plus que la puissance française brute, que l'Italie a subie à partir de 1494, il

¹³¹³ En témoigne l'imprévoyance de la Seigneurie qui n'avait pas doté ses envoyés des ressources nécessaires pour mener une mission dans un si grand pays, où le Roi se déplace sans cesse. Cf. Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 29 août 1500, *Till*, tome I, p. 103.

¹³¹⁴ Cf. Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 7 août 1500, *Till*, tome I, p. 83 : « Ayant ensuite poursuivi notre route, maîtrisant lassitude et craintes du mal qui infeste le pays nous sommes parvenus ce matin, le nom de Dieu en bouche, en ce lieu-ci où se trouve sa Majesté, au milieu de petite Cour, car petit est l'endroit... »

¹³¹⁵ Cf. Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 12 août 1500, *Till*, tome I, pp. 91-92.

¹³¹⁶ Cf. Vivanti, C., *Introduzione*, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, p. 787.

¹³¹⁷ Cf. note 10 du chapitre VIII, *Till*, tome I, p. 531.

¹³¹⁸ Cf. Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*, p. 70 et 71-72.

¹³¹⁹ *De natura gallorum*, *Till*, tome I, p. 437.

¹³²⁰ *Tableau des choses de la France*, *Till*, tome II, pp. 252-261. Le texte et les notes sont identiques à l'édition de la Pléiade. Barincou date ce texte du retour de légation, fin 1510, de Machiavel. Il minimise les événements dont parle le Secrétaire, et qui datent de 1512, en évoquant des arrangements ultérieurs, cf. note 2 du chapitre XIV, *Till*, tome II, p. 564. L'*Introduzione* de Corrado Vivanti, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, pp. 790-791, pose le problème de la datation et de l'édition du texte, dont aucun autographe ne semble avoir subsisté. Il parvient finalement aux mêmes conclusions que Barincou, par l'entremise du travail de Marchand, Cf. Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici Op. cit.*, pp. 246-247.

cherche ce qui maintient cet État en ordre et en fait une puissance militaire et politique. En effet, la disproportion est énorme entre les Cités-États d'Italie centrale et le Royaume de France. Un Prince italien peut être plus riche, à proportion, que le Roi de France, sa cour plus élégante, son raffinement plus élaboré, mais il perd aussi beaucoup plus facilement son État, il meurt assassiné assez couramment et sa descendance a souvent assez peu de chances de lui succéder, si même elle survit à sa propre mort. Les Visconti et les Sforza de Milan, les Borgia, les Rois de Naples, les Bentivoglio de Bologne et tant d'autres maîtres d'État plus petits encore voient chaque jour leur prospérité menacée et il leur faut des trésors d'industrie pour seulement se maintenir ou survivre. Les peuples qu'ils dominent ne les soutiennent que peu et même les Médicis, pourtant maîtres de leur cité sans assumer un pouvoir ouvertement princier, peuvent être chassés. L'instabilité de la péninsule fait donc du Royaume de France issu de la « guerre de cent ans », un État moderne, organisé, paisible et puissant. Machiavel pose d'emblée son ouvrage dans la perspective de ce constat politique clair et sans appel, sur lequel il ne variera pas : « Couronne et rois de France sont aujourd'hui plus gaillards, plus riches et plus puissants qu'ils ne le furent jamais : pour les raisons ci-dessous. »¹³²¹

La France est un royaume unifié derrière son monarque parce que ce dernier décide de tout mais laisse les détails de la justice à des formes administratives décentralisées¹³²². N'ayant plus de noblesse capable de lui disputer des prérogatives¹³²³, le Roi de France peut se permettre d'être raisonnablement aimé et absolument obéi, voire vénéré des populations¹³²⁴. Machiavel saisit parfaitement, dans son esprit, la mutation qui est en train de s'effectuer en France, et dans le même temps en Espagne, autour d'une monarchie absolue. Certes, il ne caractérise pas le régime de cette manière, ce qu'il n'est d'ailleurs pas encore. Mais il souligne l'unité autour du Monarque et l'absence de division territoriale. De toute évidence, le peuple ne souhaite plus être séparé du Royaume de France et les tensions sécessionnistes ne risquent plus de faire diviser le Royaume. Elles sont d'ailleurs attribuées aux anciens grands barons¹³²⁵ et non aux peuples. La monarchie héréditaire

¹³²¹ *Tableau des choses de la France, Till, tome II, p. 252.*

¹³²² La liste des charges en est fort longue, *Tableau des choses de la France, Till, tome II, pp. 258-260.*

¹³²³ *Tableau des choses de la France, Till, tome II, p. 252.*

¹³²⁴ *Tableau des choses de la France, Till, tome II, p. 253* : « les populations de la France sont humbles et fort soumises, elles tiennent leur Roi en grande vénération. », p. 256 : « La parfaite soumission de son peuple permet au Roi de dépenser fort peu pour ses forteresses : il n'a pas à se garder de ses sujets. »

¹³²⁵ *Tableau des choses de la France, Till, tome II, p. 252.*

montre, sous les yeux du Florentin, son bon fonctionnement puisque de Charles VIII à François Ier, tous ces monarques ne sont que cousins et aucune guerre de succession ouverte n'a pourtant lieu. Au contraire, la France réussit à conserver la Bretagne malgré le décès sans héritier de Louis XII qui ne la possédait que par son épouse. Machiavel sent et décrit minutieusement les institutions françaises qui permettent de maintenir l'union d'un État aussi étendu. Au fur et à mesure que le temps passe et que les guerres d'Italie se poursuivent, il en vient à considérer que le même phénomène a lieu en Espagne, où les problèmes dynastiques sont également gérés sans guerre civile ni danger pour l'État et que ce dernier s'accroît toujours sans rien perdre de ses acquisitions¹³²⁶.

Ainsi, Machiavel parvient assez vite à se faire une idée assez précise de l'Europe de son temps. En premier lieu, à l'occident, se sont constituées trois grandes monarchies stables, capables d'intégrer de nouveaux territoires sans jamais être réellement menacées dans leur existence : la France, l'Espagne et l'Angleterre¹³²⁷. Ces trois puissances, mais surtout les deux premières, sont en lutte pour la suprématie et font du reste de l'Europe le lieu de leur affrontement, alors même que leur frontière commune, les Pyrénées, assez loin du centre de leurs administrations, n'est pas l'objet d'affrontements majeurs et décisifs¹³²⁸. De ce fait, ces deux États tournent leur regard vers le reste de l'Europe et en particulier vers l'Italie, morcelée et où la présence de la papauté empêche toute union, puis vers l'Empire à partir de 1515. Ainsi, s'il ne saisit pas forcément toutes les subtilités et tous les aspects des puissances monarchiques de son époque, Machiavel les identifie et, s'il a tendance à surévaluer leur stabilité intérieure, c'est à cause du contraste qu'elles forment avec l'Italie.

¹³²⁶ Ceci est visible notamment à partir des 1513 et des échanges épistoliers avec Vettori sur la situation européenne.

¹³²⁷ Machiavel en parle peu mais il ne la méconnaît pas. Cf. *Tableau des choses de la France*, Till, tome II, p. 255 où il évoque la terreur suscitée par leur nom avant d'expliquer qu'elle ne repose sur plus rien et où il affirme : « alors que les Anglais à l'encontre n'ont plus de discipline, car il y a longtemps qu'ils n'ont pas fait la guerre et nul d'entre eux aujourd'hui n'a jamais vu un ennemi en face ; en outre, à l'exception de l'archiduc, nul étranger n'a jamais abordé leurs rivages. » p. 261 où il conclut son tableau par les droits des Anglais sur le Royaume et son nombre d'archevêchés, d'évêchés et de paroisses.

¹³²⁸ *Tableau des choses de la France*, Till, tome II, p. 255 : « Mais au cas où leur roi [d'Espagne] voudrait attaquer la France, la chose lui serait très malaisée : de son point de départ jusqu'aux débouchés des Pyrénées sur le Royaume, le route est si longue et si stérile que ses troupes y parviendraient en piètre condition, entre autres raison à cause de son ravitaillement : la région qu'il laisserait derrière lui est presque inhabitée tant elle est stérile, et les rares habitants qu'elle a ont à peine de quoi vivre eux-mêmes. Voilà pourquoi les Français ont peu de chose à craindre des Espagnols du côté des Pyrénées. »

L'Empire forme le contre-exemple de ces deux modèles d'organisation¹³²⁹. Chose remarquable, son étude par Machiavel date d'avant celle de la France, alors que ses plus importantes légations en France ont lieu bien avant 1508. On peut supposer d'une part que la France était mieux connue des Florentins d'alors et qu'il n'y eut pas de demande particulière à son sujet. On peut considérer d'autre part que la maturité intellectuelle de Machiavel prend véritablement son essor lors de sa confrontation avec César Borgia, soit après son importante première légation en France. Dans cette perspective, on peut souligner que l'analyse de l'Allemagne précède de peu celle de la France, où sont évoquées l'Espagne et, dans une moindre mesure, l'Angleterre. L'ensemble ainsi constitué témoigne et forme l'expertise politique internationale de Machiavel, qu'il déploiera *post res perditas* dans sa correspondance avec Vettori. Le *Rapport sur les choses de l'Allemagne* offre néanmoins une structure bien différente du *Tableau des choses de la France*. Il ne débute pas par une thèse que l'écrivain va défendre mais par le récit de l'histoire de la dernière tentative de descente de l'Empereur en Italie pour se faire couronner et par le rappel de ses erreurs¹³³⁰. La thèse ne vient qu'ensuite et ne prête pas à démonstration :

« Je sais que tous ceux qui ont été témoins de ces événements ou qui en ont entendu parler se perdent en conjectures variées et se demandent pourquoi l'on n'a jamais vu paraître ces 19000 hommes qu'avait promis l'Empire, et comment l'Allemagne ne s'est pas ressentie davantage d'une pareille tache à son honneur, enfin pour quelle raison l'Empereur a pu se tromper à ce point : bref, les conjectures de tous se contredisent sur ce que l'on peut craindre ou espérer de l'avenir et le cours que vont prendre les choses. »¹³³¹

On le voit, l'objectif de Machiavel est différent. Avec la France, il propose de comprendre un fait qu'il estime intangible, à savoir la puissance du royaume. Avec l'Allemagne, il s'agit de saisir au contraire non seulement les raisons du dernier échec, mais surtout de montrer l'impossibilité du savoir. De fait, pour Machiavel, il n'est pas possible en telle matière d'imaginer une science exacte capable de prédire l'avenir. Au contraire, l'exercice requiert la plus grande modestie :

« Puisque j'ai été sur les lieux et que j'ai entendu parler maintes personnes, je vais relater tout ce que j'ai enregistré, opinions et nouvelles, qui toutes confuses qu'elles sont, répondront ainsi pêle-mêle aux propos énoncés ci-dessus : je ne les donne pas comme choses vraies ni raisonnables, mais comme choses entendues, estimant que

¹³²⁹ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, pp. 134-141.

¹³³⁰ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, pp. 134-136.

¹³³¹ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 136.

l'office du serviteur consiste à mettre sous les yeux de son seigneur tout ce qu'il peut apprendre afin que celui-ci puisse en recueillir tout ce qu'il y a de bon. »¹³³²

La modération de Machiavel peut surprendre. Il s'agit d'un des rares passages, et d'un des rares textes, où le Secrétaire ne met pas en avant son avis propre. Cette prudence ne se comprend pas par le seul contexte, où les Seigneurs florentins sont impressionnés. Machiavel ne saurait tenir ici ce qu'il ne fait nulle part ailleurs. La prudence réside dans la conclusion du rapport : « Et c'est ainsi que la question demeure pendante sans qu'on puisse la trancher dans un sens ou un autre. »¹³³³

Ainsi, Machiavel propose une démonstration pour montrer l'impossibilité de répondre à la question. L'audace est à la mesure de la conscience qu'a le Secrétaire de ses capacités. En effet, la confiance en sa propre expertise le mène à affirmer l'impossibilité d'un jugement. Les arguments qu'il avance sont de deux ordres. D'une part la personnalité de l'Empereur, sa nature et d'autre part la nature de la puissance de l'Allemagne. L'Empereur possède une personnalité affable et libérale qui l'empêche de poursuivre ses projets avec suffisamment de constance pour en venir à bout¹³³⁴. Mais le problème principal est structurel : par sa structure politique lâche, l'Empire renforce l'indépendance de chaque cité sans donner au monarque la possibilité d'intervenir à l'extérieur. Cela se traduit par un surcroît de puissance et de richesse pour chaque partie de l'Allemagne¹³³⁵, qui bénéficie ainsi d'une certaine liberté comparable à celle des Suisses¹³³⁶. Mais cela engendre une difficulté presque insurmontable pour fédérer les efforts : il suffit qu'une des parties de l'Empire ne le soutienne pas concrètement pour que tout s'effondre. Machiavel insiste sur ce point, découvert par lui-même et Vettori :

« C'était et c'est encore la vérité [qu'un prince puissant d'Allemagne peut contrecarrer les desseins de l'Empereur en s'opposant à lui], mais ce qui a bien trompé les autres, c'est ceci : que l'Empereur peut être contrecarré par quelque guerre ou tumulte suscités en Allemagne contre lui par ses vassaux, mais qu'il peut l'être aussi par la carence de leur appui, parce que tel d'entre eux qui n'osera lui faire la guerre, osera lui refuser son aide ; tel qui n'osera le lui refuser, osera ne pas tenir les promesses faites ; tel enfin qui n'osera même pas cela, osera tout de même

¹³³² *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 136.

¹³³³ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 141.

¹³³⁴ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, pp. 137-138.

¹³³⁵ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 139.

¹³³⁶ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 139.

retarder ses secours de telle sorte qu'ils ne seront plus à temps de pouvoir lui servir : toutes choses qui blessent l'Empereur et le paralysent. »¹³³⁷

Pour Machiavel, l'Empire se caractérise par l'impossibilité de l'envahir et son incapacité à envahir. La structure fédérale qui oblige toute décision générale à être validée par des discussions sans fin, où le tout ne peut pas véritablement obliger les parties, le rend impuissant à l'extérieur. L'impéritie de Maximilien Ier, constatée lors de sa légation de 1508 et du discours¹³³⁸ qui la suit immédiatement, n'est donc pas seule en cause dans le constat de sa faiblesse. Machiavel lui attribue ainsi des raisons structurelles qui font que seul un monarque d'exception pourrait contraindre cette fédération et l'entraîner dans un mouvement vers l'extérieur. Ce constat est bien entendu partagé par les deux grandes monarchies susmentionnées, François Ier et Charles Quint s'affrontant une poignée d'années plus tard pour s'emparer des potentialités de l'Empire, ayant chacun bien conscience de sa capacité à les mobiliser grâce à l'appui que constitue leur État d'origine. Jusqu'en 1512, Machiavel considère à juste titre que l'Empire ne peut peser directement sur les affaires italiennes et les quelques vellétés et menaces des années 1508-1509 ne le font pas changer d'avis. Sa lettre à Alamanno Salviati écrite une année après ce discours, est encore plus affirmative¹³³⁹. Par contre, il examine avec soin les particularités de ces cités capables d'assurer leur indépendance et leur prospérité en ayant une taille comparable aux États italiens qui en sont incapables. Il en vient dès lors à considérer les cités des Suisses et des Allemands comme des cités organisées de manière autarcique¹³⁴⁰, sur un modèle classique qui doit plus à la conception qu'on se faisait de Sparte qu'à la réalité. De fait, son passage dans ces régions ne lui apprend quasi rien et Machiavel ne voit que la confirmation de ses propres intuitions sur la nécessité d'armer les citoyens et de leur donner leur patrie afin qu'ils souhaitent la défendre. Cette vision quelque peu idéalisée des cités suisses et allemandes repose néanmoins sur une réalité que l'Italie sent peser régulièrement : la supériorité militaire des troupes suisses et allemandes, organisées par cantons et par cités, bien entraînées grâce à des formes de service militaire acceptées

¹³³⁷ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 140.

¹³³⁸ *Discours de Nicolas Machiavel concernant les choses d'Allemagne et l'Empereur*, Till, tome II, pp. 141-142. Barincou indique qu'il fut rédigé en 1509, note 11 du chapitre XI, Till, tome II, p. 559. Ce point est confirmé par Vivanti, *Introduzione*, in Machiavelli, *Opere*, Op. cit., tome I, p. 805. Il précise que l'autographe est perdu et indique que Marchand penche pour son écriture entre le 31 août et le 4 septembre 1509, cf. Marchand, J.-J., *Niccolò Machiavelli I primi scritti politici*, Op. cit., p. 204.

¹³³⁹ Voir notre analyse, chapitre p.

¹³⁴⁰ *Rapport sur les choses d'Allemagne, fait ce jour du 17 juin 1508*, Till, tome II, p. 139.

de tous. Ainsi, si les cités suisses et allemandes deviennent une forme de modèle pour Machiavel, c'est surtout par comparaison avec la sujétion italienne. Au fond, pour l'observateur attentif et pragmatique qu'est le Secrétaire florentin, il existe deux manières, deux modèles pour obtenir puissance et liberté. Il faut soit constituer une monarchie nationale, comme le propose le *Prince* aux Médicis, soit constituer une république formée de citoyens soldats patriotes, comme Machiavel a tenté de le faire via la milice et comme les *Discours* le théorisent.

En ce sens, Machiavel écrit toujours en ayant son présent et le présent de sa patrie à l'esprit. Le royaume de France ou les cantons suisses n'ont pas pour lui se seul intérêt d'intervenir dans la vie politique italienne. Le Secrétaire voit, pendant la période où il est aux affaires, le duché de Milan se dessiner et changer de maître presque chaque année, à la suite de guerres. Le Royaume de Naples subit le même sort. Venise est tantôt privée de ses possessions en terre ferme, tantôt en expansion. La paix de Lodi, obtenue par l'intelligence du Magnifique, avait fait admettre l'idée que l'intérêt bien compris de chaque État italien résidait dans leur équilibre réciproque. Bien au contraire, le phénomène politique fondamental pour les contemporains de Machiavel est que l'Italie n'existe pas comme État. « Les guerres d'Italie » est une expression qui situe géographiquement une série d'événements. Mais ce n'est pas l'Italie qui souffre, même si la rhétorique et l'appel à l'unité nationale semblent le montrer. En fait, ce sont les États milanais, génois, vénitiens, florentins, napolitains... tous indépendants et farouchement attaché à leurs particularités, qui sont menacés dans leur existence. L'appel humaniste à l'union italienne se fait sans que jamais cette dernière soit concrètement et géographiquement délimitée, Machiavel ne faisant pas exception sur ce point. Le nœud gordien de cette désunion est ailleurs, et les politiques de l'époque ne s'y trompent pas. La présence d'un État spirituel inassimilable par essence au cœur de cette entité politique théorique rend son union, même lâche comme celle de l'Empire, quasiment irréalisable. Par conséquent, l'analyse de l'Italie par Machiavel est marquée par le constat de la disparition d'États italiens puissants, absorbés ou réduits à l'état de vassaux par la France et l'Espagne. Le Royaume de Naples tombe dès 1494, alors même qu'il était l'une des cinq puissances italiennes signataires de la paix de Lodi. La guerre qui se poursuit ensuite voit s'affronter les Français et les Espagnols, alors que les autres puissances italiennes, et notamment le Pape, suzerain théorique de ce

royaume, tentent de profiter des changements d'alliance pour exister encore. Toutefois, Naples ne quittera plus la sujétion espagnole pendant plusieurs siècles. Guichardin et Machiavel, comme d'autres de leurs contemporains, comprennent ce nouvel état des choses assez vite. La descente française en Italie de 1494 a marqué les esprits et montré les limites de l'absence de puissance militaire. Si Guichardin écrit pour prendre conscience de cette situation afin de se mettre en demeure de conseiller efficacement voire de diriger lui-même la politique italienne, Machiavel, simple secrétaire, écrit pour influencer autant que possible sur le cours des événements. Il devient, à l'image de Savonarole, un politique désarmé.

La survie même de la cité florentine, prise dans ce contexte entre des voisins aux abois mais plus puissants qu'elle, est loin d'être acquise. A ce titre, Machiavel estime que la survie de la « florentina libertas » dépend d'une réforme en profondeur pour lui faire quitter la faiblesse militaire qu'elle ne peut plus compenser par des talents diplomatiques. Le changement d'échelle des problèmes, qui passent de l'équilibre intérieur de la Péninsule à la déflagration européenne, fait de Florence une puissance secondaire. L'examen de la France et de l'Allemagne résonne donc comme un appel à ses contemporains afin qu'ils suivent l'un ou l'autre modèle, suivant ce que les circonstances et la qualité des temps peuvent offrir. De fait, tous les écrits de Machiavel peuvent s'organiser comme une vision politique de l'Europe de son temps et de la place que peut y occuper Florence. Cette vision se met en place progressivement, mais en 1510, lorsque les rapports sur la France et l'Allemagne sont écrits, elle est pleinement consciente pour lui. L'action militante du Secrétaire lorsqu'il crée sa milice n'est donc pas simplement liée à des considérations humanistes et idéologiques de politique intérieure. Même si elle commence en 1506 et qu'elle prend sa source dans la confrontation avec César Borgia et dans une vision d'abord strictement italienne de la situation, la création de la milice constitue aussi le point de départ de la constitution d'un État. Machiavel souligne, dans son *Tableau des choses de la France* que cette dernière n'a plus d'infanterie : « L'infanterie qu'on lève en France ne peut être excellente, car il y a longtemps qu'elle n'a pas fait la guerre : elle n'en a donc aucune expérience. De plus, le reste de la population, roture et gens de métier, est tellement asservie à la noblesse et bridée en toute chose qu'elle en est

avilie. »¹³⁴¹ Ce constat fait évidemment et volontairement contraste avec les vertus des infanteries suisses et allemandes¹³⁴², voire espagnoles.

La particularité de Machiavel est ici l'adéquation de ses discours, de ses lettres privées et de son action d'homme politique et de fonctionnaire. Tous ces éléments se combinent, de manière certaine à partir de 1510, dans une vision globale de la politique européenne et dans un projet politique pour Florence. Le recours à l'Italie n'est pas innocent. En effet, on pourrait imaginer que le Secrétaire souhaite faire de Florence, par sa milice, une sorte de cité suisse, ou, sur le modèle antique, une nouvelle Lacédémone. Mais ce serait méconnaître à la fois la population de sa propre cité, ses factions, ses modes de vie, et surtout sa position géographique. Dans les *Discours*, Machiavel admet la théorie que Florence doit prendre pour modèle Rome, c'est-à-dire une république qui doit s'étendre et devenir un empire¹³⁴³. Dès lors, l'autarcie n'est plus de mise et la sauvegarde de la République et de l'État passe naturellement par son extension. Si l'on ajoute à cette vision un peu générale les considérations très concrètes de Machiavel sur l'émergence des monarchies européennes, on voit bien que tout ceci forme une vision politique pratique, concrète : un projet. Un des apports principaux de Machiavel à la philosophie politique consiste précisément dans la combinaison qu'il met en place d'une théorie politique générale, d'une expertise politique de son époque et d'un projet concret. A vouloir ne considérer qu'un des éléments de cette dynamique, on en perd l'esprit et on risque de ne plus comprendre.

Là encore, il faut souligner l'importance du contexte pour Machiavel, et l'importance de la situation d'énonciation de ses textes, aussi bien ses lettres que ses rapports. Avant 1512, Machiavel n'écrit jamais pour lui-même, comme un Guichardin ou un Montaigne. Le Secrétaire se situe toujours dans un horizon de l'action à mener, dans une posture de communicant. La modernité de son style et de sa pensée apparaît dès la *Première Décennale*

¹³⁴¹ *Tableau des choses de la France*, Till, tome II, p. 253.

¹³⁴² La bibliographie sur ce point est conséquente. Cf. Wicht, B., *Machiavel et l'idée de milice*, *Op. cit.*, pour une vision claire du fait que, pour Machiavel, les Suisses et les Allemands, qu'il confond souvent, forment des troupes quasi invincibles du fait que les soldats sont des citoyens, qu'ils s'exercent dans leurs communes respectives et qu'ils vont régulièrement à la guerre comme mercenaires.

¹³⁴³ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 393 : « Ou bien il s'agit d'une république qui veut étendre son empire, comme Rome ; ou bien il est question d'un État qui se borne uniquement à se conserver. Dans le premier cas, il faut imiter Rome, dans le second, suivre l'exemple de Venise, de Sparte »

où il se permet de conseiller, en clôture de ce qui ne devrait être qu'un exercice de divertissement historique, de « rouvrir le temple de Mars »¹³⁴⁴. Machiavel écrit toujours à ses concitoyens ou aux responsables politiques de sa cité, ceux en place ou ceux qui pourraient en devenir les dirigeants. Cette évidence s'explique d'abord par un contexte où la survie de la patrie est en jeu, même si ces dirigeants eux-mêmes sont peut-être aveuglés par leur croyance dans l'avenir mystique de leur cité¹³⁴⁵. De ce point de vue, l'utilisation dans le *Prince* et les *Discours* d'un propos plus théorique et plus classique qui succède aux rapports, décrets et à la correspondance active du fonctionnaire est avant tout un changement de stratégie de communication, bien plus qu'un changement de nature du propos. Certes, par cette évolution, Machiavel est conduit à écrire et à justifier des idées qu'il n'aurait pas forcément été obligé d'élaborer aussi consciemment ; néanmoins, la continuité temporelle entre eux et l'affirmation réitérée du Florentin concernant sa volonté de revenir aux affaires à tout prix permet de le supposer. L'abandon final de ce type d'écrit en 1518 pour se consacrer au théâtre, à l'histoire officielle ou à un traité militaire¹³⁴⁶ se justifie également, à nos yeux, par un changement de stratégie de communication. Dans tous les cas, l'objectif de Machiavel n'est pas tant de mettre au clair ses idées que de les rendre publiques à ceux qui pourraient les goûter. Contrairement à la tradition florentine des histoires familiales et des ricordi, Machiavel n'écrit rien pour lui-même. Seuls les *Discours* pourraient, pour une part, être considérés ainsi. Mais leurs dédicaces, leur diffusion quasi immédiate lors de leur écriture même et leur commentaire dans les cercles républicains invalident cette hypothèse. Machiavel, à tout moment, reste un homme public, qui vit de cette publicité puisqu'elle lui procure une renommée suffisante pour lui permettre d'obtenir les charges et les pensions nécessaires à la survie et à l'éducation de sa famille. Mais il est avant tout un citoyen qui possède une vision politique, un projet pour sa Cité.

¹³⁴⁴ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 48.

¹³⁴⁵ Comme en témoigne par exemple la réponse d'Alamanno Salviati, cf. Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 200-201 et notre analyse, pp.

¹³⁴⁶ *L'art de la guerre*, étant la seule œuvre politique de Machiavel éditée de son vivant, possède par cela même un statut particulier quant à sa situation d'énonciation dans l'œuvre du Secrétaire.

B) César Borgia et la modélisation de l'exemple chez Machiavel : une vision de l'utilité politique de l'histoire du présent

1) L'expérience directe

Une description magistrale de « l'évolution de la figure de César Borgia dans la pensée de Machiavel »¹³⁴⁷ a déjà été donnée par Jean-Jacques Marchand en 1969. Son propos commence par un résumé historique des faits. En 1502, Machiavel, encore jeune chancelier de la République florentine, doit rencontrer, au nom de la République mais sans avoir aucun titre officiel d'ambassadeur, un Prince nouveau, fils du Pape Alexandre VI Borgia et vassal du Roi de France, allié privilégié de la République florentine. Rappelons le dramatique contexte de l'Italie en miettes, dominée et traversée par les armées françaises, espagnoles, suisses, allemandes. Chaque principauté s'accroche jalousement à son indépendance, ce qui ne sert qu'à empêcher l'union et donc à favoriser la sujétion de tous. Dans ce jeu dangereux, César Borgia est en train de se tailler un État dans la Romagne d'obédience plus ou moins pontificale et lorgne sur tous les États voisins, dont Florence. L'homme est un monstre politique et l'article de Jean-Jacques Marchand nous montre comment Machiavel, assez rapidement, parvient à cette conclusion et élabore son portrait politique. En effet, le Secrétaire, envoyé en mission toute affaire cessante à cause de l'inquiétude causée par César, nous laisse un corpus important. Fin 1502, il envoie une quarantaine de lettres, près d'une tous les deux jours. Il a été envoyé auprès de Borgia pour négocier un accord entre la République florentine et le Duc, mais sans autorité pour conclure. Il s'agit, et César Borgia ne l'ignore pas, de temporiser, de ne pas s'engager puisque l'homme est trop puissant pour être défié ouvertement et trop habile pour qu'on puisse s'y fier.

Machiavel, donc, envoie lettre sur lettre, rapport sur rapport. Il mène, bien sûr, la négociation de manière à ne rien conclure. Il observe le Duc et en dresse un portrait rapidement clair, en fait dès leur première rencontre, où le Secrétaire accompagne Francesco Soderini, le futur Cardinal, frère du futur Gonfalonier à vie¹³⁴⁸. Surtout, il

¹³⁴⁷ Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., pp. 327-355.

¹³⁴⁸ Les références de Marchand aux lettres de Machiavel dans cet article sont datées. Cf. Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., note 1 p. 328. Nous respectons ses précieuses

observe la situation. En effet, à ce moment précis, les alliés italiens du Duc l'abandonnent et se liguent contre lui. Ils ont compris la dangerosité de sa puissance naissante et ont peur. Ces Seigneurs sont employés par lui et sont également membres des États pontificaux, donc sujets du Pape et craignent à juste titre d'être victimes de la rapacité de César. Leur conjuration et la réponse qu'y apporte Borgia forment l'objet principal des lettres de Machiavel. Il veut à la fois rapporter ce qu'il sait des négociations en cours et des mouvements de troupes,¹³⁴⁹ mais aussi tenter de deviner ce qui va avoir lieu. En effet, les deux armées qui risquent de s'affronter peuvent à tout moment converger et fondre sur la Toscane, qui pourrait servir d'objet de réconciliation des alliés d'hier¹³⁵⁰. Sans entrer dans le détail de chaque lettre, il faut en souligner un aspect stylistique fondamental : l'emploi du conditionnel et des formulations marquant l'hésitation, le doute. Machiavel ne forme que des conjectures. D'autre part, ses descriptions sont extrêmement précises et contextualisées : il utilise régulièrement le discours direct pour rapporter les paroles mêmes du Duc¹³⁵¹ ou des membres de sa Cour¹³⁵². Il précise toujours la source de l'information et son degré de fiabilité, indiquant par exemple si l'information est rapportée ou de source directe¹³⁵³. Dans son tableau des forces du Valentinois¹³⁵⁴, Machiavel

indications, mais indiquons en note directement la traduction de Barincou ou la version de Vivanti. Ainsi le premier « portrait » indiqué par Marchand correspond de fait à une lettre qui signale l'action du Valentinois avant même leur première entrevue. Cf. Lettre de Soderini et Machiavel à la Seigneurie du 22 juin 1502, *Till*, tome I, p. 164. Mais le premier portrait complet est effectué après leur première rencontre, cf. lettre de Soderini et Machiavel du 26 juin 1502, *Till*, tome I, p. 169 et Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., pp. 329-332.

¹³⁴⁹ Ainsi la lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 15 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 204-206, commence par les explications de César Borgia sur la conjuration, se poursuit par un échange sur les saufs-conduits réciproques entre les états de César et ceux des florentins pour se conclure par une estimation complémentaire des lettres précédentes concernant les forces du Duc.

¹³⁵⁰ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 27 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 225 : « on parle bien d'une chance d'accord [entre le Duc et les conjurés], mais d'une seule : celle qui se ferait aux dépens d'un tiers contre lequel ils s'uniraient ; [...] Contre Florence, l'entreprise est des plus faciles étant donné ce qu'est Florence, mais plus difficile étant donné le Roi. »

¹³⁵¹ Par exemple la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 20 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 214-215. Suivant les lettres, Machiavel rapporte des discours quasi complets du Duc de près d'une page imprimée ou quelques lignes précises. Dans les deux cas, on peut soit supposer qu'il prit des notes au cours des discussions ou que sa mémoire lui permettait de le faire.

¹³⁵² Outre l'« ami » que nous avons déjà étudié, chapitre troisième I C) 1), pp. 299-309, la lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 17 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 208 où il cite par exemple, cette fois, « les confidences d'un des premiers de ses intimes, sans le nommer puisqu'il m'en a prié ». Il s'agit sans doute de Spannocchi, mais ce n'est pas certain et ailleurs, il est fait mention d'autres personnages.

¹³⁵³ Par exemple dans cette même lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 17 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 209, Machiavel signale le retour d'un cavalier : « j'ignore ce qu'il rapporte. Je suppose que... »

¹³⁵⁴ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 29 octobre 1502, *Till*, tome I, pp. 229-230 corrigée au 13 novembre 1502 par Corrado Vivanti in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 708-709.

indique ainsi à la fois des chiffres fermes, à la dizaine près, et des estimations¹³⁵⁵. La vérité effective de la chose est présente d'autant plus que l'heure est grave, que les événements s'accélèrent et que le Duc fait preuve d'un secret quasi absolu sur ses intentions¹³⁵⁶. Ainsi, dans sa lettre du 26 décembre 1502, il indique, au milieu de toutes les descriptions possibles sur les troupes qui se déploient :

« je l'ai écrit souvent à Vos Seigneuries, ce Seigneur est le plus secret des hommes et je crois que personne d'autre que lui ne le sait (ce qu'il fait) : ces premiers secrétaires m'ont plus d'une fois attesté qu'il ne publie chose aucune qu'au moment même de l'exécuter, et qu'il ne l'exécute que quand la nécessité le talonne, quand les faits sont là et pas autrement, d'où il s'ensuit que Vos Seigneuries doivent m'excuser et non pas me taxer de négligence quand je ne les comble pas de renseignements, et que si elles ne sont pas satisfaites de moi, etiam je ne le suis pas non plus de moi-même. »¹³⁵⁷

Ici la description est envisagée d'un point de vue méthodologique quant à sa possibilité même. On voit qu'au nom de l'exactitude, de l'honnêteté intellectuelle et surtout à l'aune du risque encouru, Machiavel ne peut se permettre l'invention ou la fantaisie. Un des critères de la description réaliste reste son inclusion dans un contexte qui la limite, l'enclot et la légitime. Le moment de la recomposition *a posteriori* engendre une autre posture, une autre méthode, d'autres résultats.

Comme le remarque Jean-Jacques Marchand, deux traits de caractère de Borgia sont cristallisés par la description machiavélienne autour de deux qualités fondamentales : « le recours à la force et l'art de la diplomatie joint à la tromperie »¹³⁵⁸. L'art du secret doit y être adjoind.

A l'issue de cette légation, et de retour à Florence, Machiavel écrit, sans doute très rapidement après les événements, la Description de la manière dont le Duc de Valentinois a fait tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le Duc de Gravina

¹³⁵⁵ « Ils sont dit-on, au nombre de trois mille piques. » ; « Avant l'échec de Fossombrone, ces trois compagnies n'étaient plus au complet ; elles doivent l'être beaucoup moins depuis. »... p. 229.

¹³⁵⁶ Ce n'est pas un trait unique et particulier à César Borgia. Deux ans plus tard, Machiavel relève la même caractéristique chez Pandolfo Petrucci, tyran de Sienna, cf. lettre de Machiavel à la Seigneurie du 19 juillet 1505, *Till*, tome I, p. 474 : « Il appartient à V.S. de deviner maintenant d'après tout ce que je leur ai appris quelle idée peut bien trotter dans la tête dudit seigneur, car on a beau le scruter face à face, on en devine bien peu, si ce n'est rien. »

¹³⁵⁷ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 26 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 285.

¹³⁵⁸ Cf. Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia » art. cit., note 1 p. 339

Orsini.¹³⁵⁹ En italien, le terme « description » n'est pas employé. Machiavel n'utilise que de « modo », « manière dont ». Mais la traduction française a le mérite de dévoiler un point essentiel du texte. De fait, il s'agit d'une description sous l'apparence d'une narration. Ce texte, en effet, ne fait que rendre compte d'un événement en suivant l'ordre rigoureux et chronologique des faits. Il décrit la maturation lente d'un événement brutal par un maître de la politique : César Borgia. Machiavel s'emploie à décrire ce fait politique en le restituant dans son contexte, tout d'abord, puis en explicitant les articulations logiques qui l'ont rendu possible. Il s'agit de l'ultime dénouement d'une conjuration de Seigneurs, potentats et condottiere italiens¹³⁶⁰ contre le fils du Pape, Capitaine de l'Eglise, vassal du Roi de France, à l'extrême fin de l'année 1502. Le texte de Machiavel, fort court, rappelle l'essentiel. A cette conjuration qui remporte de premières victoires militaires¹³⁶¹, Borgia répond en recrutant des forces alliées ou mercenaires tout en négociant avec tous et chacun des conjurés. Son activité se déploie dans toutes les directions et, très logiquement, il se retrouve rapidement en position de force grâce à l'argent pontifical et à l'aide militaire française. Dès lors, Machiavel le décrit dans sa tergiversation avec les conjurés, dans sa conclusion d'une paix qui leur est heureuse¹³⁶² et dans le guet-apens final qu'il leur tend¹³⁶³. César Borgia utilise la restitution en main propre d'une place forte détenue par ses anciens ennemis redevenus ses alliés pour les prendre au piège en ayant fait croire qu'il venait peu accompagné, comme s'il leur faisait confiance. Bien entendu, il envoie par des chemins détournés, et de manière échelonnée, des troupes fiables, en nombre suffisant pour prendre la place des troupes des autres Seigneurs et ainsi les cueillir au nid et les faire « garrotter » quelques jours plus tard¹³⁶⁴.

On pourrait croire que ce texte est romancé, que, rédigé une année après les événements, il possède une vue rétrospective qui globalise faussement la situation. On pourrait penser que Machiavel va porter un jugement moral sur le Duc ou les conjurés, afin de justifier l'attitude de l'un par la condamnation des autres. On attend donc un jugement évaluatif. La crainte méthodologique est d'importance. En effet, la méthode de Machiavel, à notre

¹³⁵⁹ *Description de la manière dont le Duc de Valentinois a fait tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le Duc de Gravina Orsini*, Till, tome I, pp. 302-306.

¹³⁶⁰ *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, p. 303.

¹³⁶¹ *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, p. 303, leur victoire à Fossombrone.

¹³⁶² *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, pp. 304.

¹³⁶³ *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, pp. 304-305.

¹³⁶⁴ *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, pp. 305-306.

sens, se joue déjà dans cette description. Le risque d'outrepasser les faits est réel et majeur. La « vérité effective de la chose » politique ne peut se conjuguer avec une description fantaisiste. Le réalisme machiavélien n'a de sens, dans sa critique d'un normatisme extérieur en politique, que si les constructions intellectuelles qu'il produit restent fermement adossées au réel. Machiavel rédigea ce rapport car il fut un des témoins directs de l'événement. Il y a ici une posture presque journalistique, d'envoyé spécial¹³⁶⁵. De fait, l'événement est saisissant, c'est un coup d'éclat, un triple assassinat politique, un fait divers comme on n'en rencontre que rarement. De plus, César Borgia ne cherche à aucun moment à dissimuler son forfait. Bien au contraire, dès le lendemain de l'attentat : « il me fit quérir, et de l'air le plus tranquille du monde il se félicita auprès de moi de ce succès, me rappelant qu'il m'en avait parlé la veille, mais à mots couverts, comme c'est exact ; »¹³⁶⁶

Aucun document direct autre que les lettres envoyées par Machiavel ne filtre pendant ces événements et, si les chroniqueurs de l'époque font volontiers mention que le Duc annonça bien auparavant et explicitement son désir de vengeance¹³⁶⁷, Machiavel, seul témoin direct, n'en parle pas. Finalement, toute l'Italie sait ce qui s'est passé, connaît le résultat, mais le mystère demeure sur la manière dont César Borgia a pu accomplir ce monstrueux tour de force. L'écrit ultérieur de Machiavel, par sa forme, son style et son titre, vient précisément remplir cette fonction, mais d'une manière très particulière. Il s'agit de rendre compte avec exactitude, de lever le voile du mystère et de préciser les qualités du Duc et les faiblesses des conjurés qui ont amené ce retournement de situation. A aucun moment, il n'est signalé que le Duc souhaite se venger des conjurés. Au contraire, Machiavel souligne les préparatifs, les négociations, ne cherche pas à masquer l'évidente conclusion et les doutes des conjurés mais, par l'absence de sentiments et de réaction du Duc, en dévoile l'art du secret. Il souligne que : « Le duc aussitôt, -c'était le 30

¹³⁶⁵ Cf. notre travail, chapitre troisième, II A) pp. 325-332.

¹³⁶⁶ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du premier janvier 1503, *Till*, tome I, p. 287.

¹³⁶⁷ Cf. note 10 du chapitre VI de Barincou, *Till*, tome I, p. 526. Selon lui, trois chroniqueurs, dont Biagio lui-même, « complètent » ce propos de César Borgia. Leur nombre ne doit pas prêter à confusion : si le témoin direct n'en fait pas même mention, cette attribution est hasardeuse et les chroniqueurs ont fort bien pu se copier les uns les autres ou, plus probablement, tenir la rumeur publique pour véridique en lieu et place d'un témoin direct finalement peu loquace.

décembre de l'an 1502, la veille du jour où il devait quitter Fano-, confia son dessein à huit de ses hommes les plus sûrs »¹³⁶⁸.

C'est donc au tout dernier moment que César Borgia dévoile ses plans, et seulement parce que c'est indispensable à la réalisation de l'action. L'observateur ne peut auparavant savoir comment le projet a mûri dans la conscience du duc, comment ce dernier l'a amené à la réalisation. Le Valentinois est ici dépeint en maître de la politique, non parce qu'il n'a pas de plan établi, comme le croient les chroniqueurs que cite Barincou¹³⁶⁹, mais au contraire parce qu'il laisse les choses se dérouler tout en se préparant à toute éventualité. Dès lors, si l'occasion se présente, il n'a plus qu'à la cueillir. La leçon de Machiavel est ainsi doublement saisissante. En effet, d'une part elle forme un écrit journalistique de premier ordre, se contentant de rétablir la vérité des faits et d'expliquer clairement comment ils ont pu avoir lieu, dans un style sec, sans un quelconque jugement moral. Ainsi, le terme de description, employé par la plupart des traducteurs français se comprend par cet aspect absolument exemplaire de l'approche machiavélique. D'autre part, la description, ce « modo » est également évaluation. Machiavel n'envisage pas la neutralité comme une fin en soi absolue. Il entreprend de changer le registre de l'évaluation. La description n'est ainsi ni neutre ni normative. Elle correspond à une entreprise de saisie du réel, qui comporte une évaluation politique. Machiavel décrit et évalue une situation historique en fonction de critères purement politiques, c'est-à-dire internes à la science à laquelle appartient cette description.

Dans le texte de Machiavel, le registre de l'évaluation est clairement politique : « il ne négligea aucun artifice pour les convaincre »¹³⁷⁰. « il estima plus sûr et plus profitable »¹³⁷¹. De même, la description est orientée clairement en faveur de César Borgia, toujours sujet de l'action une fois la conjuration déclenchée. Toutefois, aucune marque méliorative n'est attribuée au Duc. Quelques traits péjoratifs sont émis concernant la lâcheté des conjurés devant leur supplice¹³⁷², mais on ne saurait en tirer, à l'inverse, quelque louange pour le Duc. L'ensemble forme une description claire et neutre de l'action ponctuelle d'un maître

¹³⁶⁸ *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, p. 304.

¹³⁶⁹ Cf. note 10 du chapitre VI de Barincou, *Till*, tome I, p.526.

¹³⁷⁰ *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, p. 303.

¹³⁷¹ *Description de la manière dont ...* Till, tome I, p. 304.

¹³⁷² *Description de la manière dont ...*, Till, tome I, p. 306 : « Aucun d'eux ne dit alors un mot qui fut digne de leur passé ».

en politique, des moyens objectifs qu'il a dû employer et de la temporalité qu'il a assumée. Ainsi est utilisée une première science politique qui dépasse le simple rendu des faits, qui écarte l'apologie et tend vers l'analyse. Les faits rapportés sont exacts, mais là où la correspondance insistait sur l'ignorance de l'envoyé de la République, marquant, bien malgré lui, un véritable suspense, le rapport final éclaire tout ce qui pourrait rester dans l'ombre et formule les hypothèses les plus rationnelles, en l'état du savoir accumulé par l'auteur, pour rendre compte du « modo ». Entre le fait et le « modo », rationnellement restitué, se situe un premier espace pour la science. L'écueil qu'écarte avec soin Machiavel consisterait à aller plus loin et à prêter au Duc des intentions, certes plus que probables étant donné l'action finale, mais toutefois abusives étant donné qu'il ne les déclare qu'après coup. Au fond, si César Borgia n'avait pas eu l'occasion, par exemple parce que ses ennemis auraient été plus fins, il aurait tout aussi bien pu changer d'intention.

2) *Le sens de la modélisation*

Le chapitre VII du *Prince* déploie un portrait du Duc bien différent qui choque le lecteur des lettres et du rapport final. En effet, le Valentinois est décrit comme un modèle pour qui veut devenir un prince nouveau : « je ne sache point meilleurs enseignements pour un nouveau Prince que l'exemple des faits de ce Duc. »¹³⁷³ Les six pages qui résument la vie de César Borgia n'en comportent à peu près qu'une seule consacrée à Sinigaglia. Machiavel maintient le cap de son rapport en lui donnant toutefois une orientation générale. En effet, il affirme que César Borgia voulut fonder un État¹³⁷⁴ et qu'il constitue, malgré son échec final, le modèle à suivre. Or, Machiavel écarte l'étude de François Sforza qui a réussi. On est en droit de se demander pourquoi, avant même de rentrer dans la lecture des faits de César. Machiavel mentionne que Sforza réussit par *virtù* là où Borgia bénéficia de la fortune, étant fils de Pape¹³⁷⁵. Cette affirmation, à notre sens, prête à confusion. En effet, nous ne voyons aucune raison pour que Machiavel choisisse d'étudier Borgia parce qu'il est fils de la fortune. Pourquoi ne pas également étudier Sforza, qui a de la *virtù*? En quoi Borgia serait-il davantage un modèle que Sforza? La fortune ne

¹³⁷³ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 307.

¹³⁷⁴ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Idem*, p. 307.

¹³⁷⁵ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Idem*, p. 307. La traduction de la Pléiade donne « talent » pour l'italien « *virtù* » que nous choisissons bien entendu de maintenir.

dépendant que de la chance, il serait au contraire plus légitime d'étudier l'homme faisant preuve de *virtù*. Il est même absurde d'étudier le fils du Pape : s'il faut attendre d'être fils de Pape pour fonder un État en Italie, avouons que la chose risque de ne pas se reproduire ! Mais, examiner ce qu'est la *virtù* et ce qu'a réalisé celui qui l'incarne, voici qui est bien plus prometteur. Pourquoi, dès lors, étudier Borgia plus particulièrement ? Nous voulons insister ici sur le fait qu'aucune raison politique théorique ne peut résoudre ce choix. Or il existe deux raisons pratiques à ce développement : *Le Prince* est adressé à un Médicis, et cette famille possède à la fois Florence et Rome, puisqu'un de ses membres est Pape. Sforza a conquis Milan mais n'a pas unifié l'Italie, objet du dernier chapitre de l'ouvrage alors que Borgia a failli le faire, comme d'ailleurs il le suggère à Machiavel en parlant du bien qu'il a fait à l'Italie en éliminant les conjurés à Sinigaglia¹³⁷⁶.

Par conséquent, si l'on considère le choix de César Borgia comme exemplaire du modèle d'action d'un prince nouveau, théoriquement parlant, on se trompe. Ce choix ne se justifie que dans une intention spécifique de Machiavel, homme politique engagé qui veut convaincre une famille de l'opportunité unique qu'elle a de réaliser des objectifs qui ne sont pas forcément les siens au départ, dont elle ne perçoit pas forcément, d'ailleurs, l'existence. L'art d'écrire de Machiavel ne réside donc pas tant dans le portrait du duc que dans l'acte politique qui consiste à le choisir comme modèle. Dès lors, ce modèle n'a pas une exemplarité universelle et générale. Il doit être lu comme pourrait le lire un Médicis, prince de Florence dont l'oncle Pape pourrait le faire maître de ses États. Notre thèse vise précisément une lecture de Machiavel en ce sens : les modèles qu'il utilise ne sont pas valables de tout temps, mais ils correspondent à une situation particulière pour Machiavel et pour l'interlocuteur qu'il s'est choisi.

Le secret dans lequel il s'entoure est signe, selon Machiavel, d'une intelligente dissimulation d'une stratégie mûrie, celle de : « Prendre racine en ces États que les armes et la fortune d'autrui lui avaient donnés. »¹³⁷⁷ Or, cela ne va pas de soi. A la lecture des lettres, on peut clairement distinguer des moments de flottement, d'hésitation dans la

¹³⁷⁶ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du premier janvier 1503, *Till*, tome I, p. 287. Il rapporte les propos de César Borgia : « un succès qui [...] balayait tous les germes de scandale et de zizanie qui menaçaient de gâter l'Italie. » Par la suite, le Valentinois évoque systématiquement l'Italie lorsqu'il parle au Secrétaire du fait que son action profite également à Florence, cf. Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 8 janvier 1503, *Till*, tome I, p. 292, Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 10 janvier 1503, *Till*, tome I, p. 296, Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 13 janvier 1503, *Till*, tome I, p. 298.

¹³⁷⁷ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 307.

tactique du Valentinois. Mieux, si l'on considère la manière dont il perçoit et exploite l'occasion, on peut estimer que sa tactique consistait plus à se mettre en demeure d'exploiter toute occasion possible que de tenir un plan défini, une stratégie. L'opportunisme semble clairement le plan d'action de César Borgia aux yeux de Machiavel dans ses lettres, bien plus qu'un dessein complet et méthodique de conquête. L'articulation entre la tactique et la stratégie est ici une donnée fondamentale de l'art d'écrire de Machiavel, fondé sur sa situation d'émetteur et sur la perception qu'il a de son public.

Dans sa légation, le Secrétaire ne prend pas en compte la dimension stratégique d'ensemble du Valentinois. Elle est assez connue : il est en train de se constituer un État en partant des possessions du Pape, en expulsant donc les Seigneurs locaux dont la soumission au Pontife était plus que lointaine. Au nom du Pape et de l'Église, avec le soutien de la France qui est sollicitée par le Pape, il conquiert la Romagne ou est en train de le faire. Les Florentins n'ont aucun doute sur les ambitions ducales : ce dernier prendra toute cité, tout État possible. Florence est défendue d'abord par le Roi de France, qui fournit une partie des troupes de César Borgia. Les termes du Valentinois à Machiavel laissent transparaître un appétit pour l'Italie, mais sa devise « aut Caesar, aut nihil » n'induit pas à lui supposer modération ou modestie. Par conséquent, le Secrétaire en mission doit avant tout s'occuper de la tactique présente mise en œuvre par le Duc. Pour ce qui est de ses intentions, il n'y a guère de doute : conquérir tout ce sur quoi il peut faire main basse. De même, lorsqu'il récapitule les faits dans son rapport ultérieur, la situation de communication n'a pas changé sur le fond. Certes, les lettres s'adressaient à une Seigneurie et aux premiers citoyens qui décidaient, dans l'urgence, des mesures à prendre.¹³⁷⁸ En particulier, le nouveau Gonfalonier devait pouvoir asseoir ses décisions et sa politique sur des rapports aussi circonstanciés et précis que possible. Lorsque Machiavel envoie ses lettres, il sait qu'il fait figure d'envoyé spécial du gouvernement florentin, mais que ses lettres sont destinées à un bien plus large public. Comme elles sont la seule source directe d'information de la République florentine, elles forment la source primaire à partir de laquelle on va discuter dans les rues et les places florentines de

¹³⁷⁸ Cf. lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 16 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 207 où le Secrétaire conclut, de manière successivement humble et cavalière « Et je prie V.S. de ne pas voir là conseil ou présomption de ma part, n'en accusez que le penchant naturel que tout homme doit avoir envers sa patrie. Et j'attends réponse sur tout cela, et prompte. »

l'événement en cours. Valori l'atteste de manière décisive, s'il en était besoin¹³⁷⁹. Dans ce premier contexte de production, Machiavel écrit directement aux responsables politiques qui l'ont mandaté, mais également à toute la classe politique florentine, aussi bien l'aristocrate que le Florentin moyen, et au Duc qui va intercepter nombre de ces lettres. Sa position est partiellement celle d'un journaliste envoyé spécial pour couvrir un conflit qui peut concerner à tout moment et au premier chef ses lecteurs. Par conséquent, son travail analytique passe au second plan et il lui faut plutôt rendre compte des faits, et surtout des faits qui pourraient signifier un péril direct pour la République. Dans la description, Machiavel complète ce dispositif journalistique et y adjoint une dimension explicative. Toutefois, son rapport ne constitue pas un écrit théorique autonome. Au contraire, il s'inscrit dans le fil direct des lettres précédentes. Un an plus tard, personne n'a oublié César Borgia et chacun souhaite comprendre comment il procède. A cette demande de « l'espace public », l'envoyé spécial qui avait fait ses preuves en gagnant la confiance, même relative, de César Borgia, en survivant et en rendant compte avec exactitude de la situation, produit son explication, sa recomposition des faits.

Le caractère *a posteriori* de l'écrit en constitue donc l'essence principale, revendiquée et assumée par l'auteur mais aussi demandée par son public. Par conséquent, la structure et le fond des propositions que Machiavel déploie dépendent fortement de ces conditions. Pour ce petit texte récapitulatif à usage public, destiné à permettre aux Florentins de se faire une vue d'ensemble de l'événement qui a bouleversé l'Italie et choqué les foules, Machiavel choisit logiquement une structure très serrée où les événements s'enchaînent et s'appellent selon l'explication rationnelle, composée essentiellement des dimensions psychologiques des protagonistes et secondairement de l'évolution des rapports de force. La simplification *a posteriori* de l'évènement ne se joue donc pas sur la nécessité, pour Machiavel, de mieux assimiler ce qui s'est passé en le retranscrivant, à la manière d'un Guichardin qui écrit pour comprendre. Bien au contraire, c'est la situation de communication qui entraîne cette simplification et qui amène Machiavel à passer sous silence des hypothèses autrement inévitables sur, par exemple, le caractère réel de César Borgia. Un an après les événements, la reconstitution n'a, bien entendu, plus la marque de l'urgence. Elle vise avant tout à permettre de faire le point sur une période agitée et de

¹³⁷⁹ Cf. notre travail, chapitre deuxième I C) 2) a, pp. 221-224.

comprendre un moment de l'histoire récente de la région. Toutefois, lorsque ce rapport est écrit, César Borgia n'est pas encore totalement en-dehors du jeu politique italien. Simplement, tout s'est stabilisé à la suite de Sinigaglia et c'est la mort du Pape qui oblige à repenser le délicat équilibre, ou plutôt l'absence d'équilibre, de cette Italie centrale. De ce point de vue, résumer et synthétiser Sinigaglia constitue un moyen de porter à la connaissance du public intéressé la réalité des événements. Dans les deux cas, Machiavel s'adresse à la Chancellerie, aux grands et au peuple des citoyens de Florence. Dix années plus tard, *Le Prince* ne s'adresse plus du tout à eux : c'est un ouvrage qui vise explicitement une rentrée en grâce auprès des Médicis, qui prétend donc leur donner de bons conseils, valables pour eux avant tout. Dès lors, choisir César Borgia pour incarner le modèle du prince nouveau oblige à envisager le personnage et ses actions sous un jour nouveau. César voulut-il unifier l'Italie ? Rien n'est moins sûr quant au projet politique. Le Valentinois voulut plutôt se tailler un État, voire seulement courir l'aventure, sentir l'adrénaline. Néanmoins, il est certain qu'il voulut passionnément la politique et qu'il déploya des trésors d'ingéniosité politique. Le choisir, c'est avant tout faire la synthèse d'un projet politique noble et nécessaire, l'unification italienne, d'une méthode adéquate aux circonstances et d'un point de départ commun au Duc et aux Médicis.

Machiavel donne donc sa vision définitive du Valentinois, ce qu'il pense de son projet politique et de la manière dont il l'a mené au chapitre VII du *Prince*. Il en fait un modèle du Prince nouveau, et, sans aucun doute, de ce qu'un Médicis devrait accomplir pour réaliser l'unité italienne. Là encore, sa description-narration ne s'ancre que dans le champ politique, de manière tout à fait exemplaire. De fait, sa description commence par : « bien qu'il employât tout son esprit à agir comme tout homme doué et sage [prudente e virtuoso, que nous traduisons par prudent et faisant preuve de *virtù*] doit faire »¹³⁸⁰ « Prudente » et « virtuoso » sont ici des adjectifs évaluatifs à caractère purement politique. La *virtù* renvoie bien évidemment à l'idée antique et plutarquienne¹³⁸¹ de celui qui est

¹³⁸⁰ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 307.

¹³⁸¹ Les *Vies* de Plutarque sont demandées et lues par Machiavel dès 1502 à Biagio. Rappelons que Plutarque entend questionner la part de fortune et de vertu dans la vie des grands hommes politiques de l'Antiquité en les comparant deux à deux, un romain et un grec. Cette dualité est donc au cœur des préoccupations de Machiavel depuis 1502 au moins. Rappelons également qu'au moment de cette demande, Machiavel est en mission auprès de César Borgia. Il tente sans doute de préparer la manière dont il va intellectuellement saisir le personnage et cherche des modèles antiques pour cela. Cf. lettre de Biagio à Machiavel du 21 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 216.

dévoué à la politique et la prudence est traditionnellement, au moins depuis Aristote¹³⁸², une vertu cardinale du politique. Après la description des actions de ce prince, Machiavel conclut. Il l'évalue dans des termes sans équivoque comme un exemple politique, par un éloge qui confine au panégyrique :

« Qui donc juge nécessaire, en sa nouvelle Principauté, de s'assurer de ses ennemis, s'attacher des amis, vaincre ou par force ou par ruse, se faire aimer et craindre du peuple, suivre et respecter des soldats, ruiner ceux qui nous peuvent ou nous doivent nuire, rajeunir par nouveaux moyens les anciennes coutumes ; être rigoureux et bienveillant, magnanime et libéral, éteindre une milice infidèle, en créer une nouvelle, se maintenir en amitié avec des Rois et des Princes, en sorte qu'ils soient portés à te servir et qu'ils regardent à te nuire, celui-là ne peut choisir plus frais exemples que les faits du duc de Valentinois. »¹³⁸³

La lecture de cette conclusion est éloquente : il s'agit du programme de Machiavel lui-même, tel qu'il va être développé dans les chapitres suivants. Là encore, la situation de communication transforme le discours. Le César Borgia réel est différent de celui décrit. Machiavel a connu sa déchéance lors de la mort du Pape son père et l'élection, en deux temps, de Jules II. Représentant la République florentine lors de cette seconde élection, Machiavel retrouve César à Rome et le décrit de manière à nouveau objective, comme un homme fini, en proie à des illusions¹³⁸⁴, ridicule dans sa violence verbale¹³⁸⁵. Le caractère mouvant du Duc, qui lui a permis, dans une situation où il était en position de force, de saisir au mieux les opportunités, produit une incapacité à dominer une situation inversée. De ce fait, César Borgia devient dans la réalité un authentique jouet de la fortune, et non un homme plein de *virtù*. Il commet même une erreur politique impardonnable : « Le duc se laisse transporter par son excès de confiance en lui ; il se fie à la parole des autres, qu'il croit plus sûre que ne le fut la sienne »¹³⁸⁶. On le voit, la personne réelle fut bien différente de celle décrite par Machiavel. La conclusion du chapitre VII se termine

¹³⁸² Aristote, *Ethique à Nicomaque*, traduction par J. Tricot, Paris, Vrin, 1959, livre VI chapitres 5 à 9, pp. 284-298.

¹³⁸³ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 312.

¹³⁸⁴ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 10 novembre 1503, la première, *Till*, tome I, p. 348 : « il s'attendait à être nommé Capitaine de la Sainte Eglise dès le premier Consistoire ; mais au dit Consistoire d'hier, il n'a aucunement été question, à ce que j'apprends, de ses intérêts... » Il n'aura jamais ce poste.

¹³⁸⁵ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 18 novembre 1503, *Till*, tome I, pp. 363-364. Les Florentins, d'accord avec le nouveau Pape Jules II, atermoient au lieu de se hâter de donner un sauf-conduit au duc. Ce dernier s'en émeut et les menace : il « traiterait avec les Vénitiens, avec le diable, irait à Pise, et mettrait tout l'argent, toutes les forces, tous les amis qui lui restent en jeu pour votre perte. » Paroles d'homme sans armes...

¹³⁸⁶ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 4 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 344.

d'ailleurs sur la faute que commit César Borgia : « Celui qui pense que chez les grands personnages, les nouveaux bienfaits fassent oublier les vieilles injures, il s'abuse. Le Duc donc fit une faute [Erro] en cette élection et fut cause de sa ruine finale. »¹³⁸⁷

Si le constat final est identique, le portrait du personnage pourrait fort bien changer. Pour l'avoir côtoyé à Rome lors de sa déchéance suite à l'élection de Jules II, Machiavel pourrait clore son portrait sur les marques de son irrésolution finale, de sa folle présomption à rebondir... Mais, dès lors, il sortirait de son but qui est d'offrir aux Médicis un modèle de conduite à adopter. En changeant l'histoire réelle, de manière consciente et résolue, en omettant des traits pourtant évidents et connus de César Borgia, Machiavel sort de l'histoire pour faire de la politique. Au fond, peu importe l'histoire et le Duc. Ce qui compte, c'est de voir dans l'épopée du Valentinois ce qu'elle peut montrer des opportunités du présent, ce qui peut servir à qui veut agir. Il n'y a donc pas de conséquences ultimes et définitives à trouver dans la geste ducale, sauf quelques formules bien tournées mais qui ne brillent pas vraiment par leur originalité¹³⁸⁸. Bien au contraire, il faut rapporter tout ce discours à la situation d'énonciation et à ce qu'elle révèle, en creux. La position de la famille Médicis est encore plus favorable que celle des Borgia. En appliquant ce qui a réussi à César, on devrait obtenir des résultats plus grandioses encore. L'unification de l'Italie est un projet politique à portée de main pour cette famille.

Machiavel adopte ainsi une méthode tout à fait originale sur le cas particulier de César Borgia. Il n'est ni historien, ni philosophe. Il fut en effet témoin de Sinigaglia, des événements qui l'ont précédé et de ceux qui lui ont immédiatement succédé. De plus, outre l'aspect quasiment journalistique du premier point de vue via sa correspondance, nous disposons de deux comptes-rendus fort différents. Le premier, la *Description*, qui se veut avant tout une synthèse pour permettre à ses contemporains de pleinement saisir l'événement, choqua fort l'opinion publique de l'époque. On alla jusqu'à soupçonner Machiavel d'être un partisan de Borgia, voire de chercher des prébendes¹³⁸⁹. Le second, au chapitre VII du *Prince*, veut tirer une leçon politique de la vie politique de César Borgia. Il s'agit donc bien d'une triple démarche proche de nos sciences descriptives : collection des

¹³⁸⁷ Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 312-313.

¹³⁸⁸ Ainsi « Celui qui pense que chez les grands personnages, les nouveaux bienfaits fassent oublier les vieilles injures, il s'abuse », Machiavel, *Le Prince*, chapitre VII, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 312-313.

¹³⁸⁹ Lettre de Biagio à Machiavel du 15 novembre 1503, *Till*, tome I, p. 359.

faits au plus près et au plus juste ; synthèse récapitulative permettant une description complète de l'événement et lui donnant du sens ; mise en perspective d'un point de vue plus global, plus général, afin d'en tirer une leçon. Mais cette dernière leçon n'est en aucune manière une vérité générale. Elle n'est qu'un modèle constitué dans un contexte donné qui, s'il venait à se répéter de manière quasiment identique, inviterait à être médité, reconstruit et imité. En cela, la science politique formulée par Machiavel prend une forme critique d'elle-même dans le moment même de son élaboration.

C) L'analyse de l'Eglise

Comme l'a fait remarquer entre parenthèses Emmanuelle Cutinelli Rëndina, lorsque Machiavel évoque l'Eglise, il n'entend jamais la communauté des fidèles de la foi catholique romaine¹³⁹⁰ mais seulement le pouvoir temporel du Pape¹³⁹¹. Dans son article, l'auteur suit l'ordre chronologique des recensions de missives discutant de l'Eglise, de son influence et de ses volitions. Il va de soi que, dans un premier temps, de la légation en France de 1500 jusqu'à la mort d'Alexandre VI en 1503, il faut entendre par politique de l'Eglise les menées des Borgia. Ces derniers mènent une politique dynastique mais permettent d'envisager l'Eglise comme la seule force italienne, outre les Vénitiens, capable de faire pièce aux grandes monarchies européennes¹³⁹². Ensuite, la figure de Jules II, Pape terrible et impulsif, domine l'analyse. L'auteur montre justement à quel point, pour Machiavel, l'Eglise peut se permettre des attitudes à la limite de l'irrationnel en politique et néanmoins triompher. De ce fait, les missives du Secrétaire en légation auprès de Jules II font penser au célèbre chapitre XI du *Prince* où Machiavel admet le caractère hors norme des principats ecclésiastiques¹³⁹³. Sous la description restituée par E. Cutinelli Rëndina¹³⁹⁴ pointe, à notre avis, l'ironie sur la limite de la raison, qui n'a pas pour objet la puissance divine mais la foi bien humaine qu'elle inspire. De fait, la recension de la légation à la Cour de France de 1510 culmine avec un appel de Machiavel à une participation à la lutte

¹³⁹⁰ Nous renvoyons à nouveau, pour une étude classique de la religion chez Machiavel, à Tenenti, A., « La religione di Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, 4, pp. 709-748.

¹³⁹¹ Cutinelli-Rëndina, E., « La politica della Chiesa nel Machiaveli diplomatico », in Marchand, J.-J. (dir.), *Niccolò Machiavelli politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna, 27-30 settembre 1995, Roma, Salerno Editrice, 1996, p. 210.

¹³⁹² Cutinelli-Rëndina, E., « La politica della Chiesa », *Ibid.*, pp. 211-221 en particulier p. 219.

¹³⁹³ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XI, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 322-324.

¹³⁹⁴ Cutinelli-Rëndina, E., « La politica della Chiesa », art. cit., p. 225.

anticléricale¹³⁹⁵ qui serait totalement en contradiction avec la croyance en une félicité d'origine divine de la Papauté. L'auteur conclut sur l'anticléricisme de Machiavel, très visible à partir de 1510, qui l'amène même, contrairement à sa lucidité habituelle, à se tromper sur l'issue du conflit entre Louis XII et Jules II¹³⁹⁶. L'intérêt de cet article réside bien entendu dans la mise au clair des textes où Machiavel discute explicitement de l'Eglise romaine et dans leur commentaire linéaire. L'auteur de l'article nous permet ainsi d'appréhender aisément une thématique qui traverse toute la correspondance et culmine dans les analyses du *Prince* et surtout des *Discours*. Toutefois, il faut sans doute aller plus loin.

D'une part, l'anticléricisme de Machiavel est partagé par de nombreux contemporains¹³⁹⁷. En ce sens, le Secrétaire n'est pas d'une grande originalité. La réduction de l'Eglise au pouvoir temporel des Papes n'est pas non plus originale, sauf si l'on considère que nous n'avons aucun témoignage de la foi de Machiavel qui viendrait contrebalancer ce point. Ainsi, la famille de Guichardin est anticléricale mais non anticatholique, bien au contraire¹³⁹⁸. L'influence de Savonarole sur les Florentins provient bien évidemment d'un anticléricisme dont l'origine est fondamentalement chrétienne et catholique, d'une volonté réformatrice et ne peut en aucun cas se penser comme une tendance à la laïcité. Il faut souligner que, pour les Florentins, l'Eglise est d'abord une puissance temporelle à laquelle il faut échapper et qui a la particularité de disposer des armes spirituelles en plus des armes temporelles. Or, si ces dernières peuvent être combattues et sembler absolument indécentes, c'est précisément parce que la croyance dans les premières est indiscutée. Au fond, ce n'est pas l'Eglise en tant que telle qui est remise en cause par les critiques des italiens de l'époque que le comportement de ses membres, et en particulier des plus éminents. Mais certaines armes spirituelles peuvent avoir des effets dévastateurs dans une mesure qui outrepassent les possibilités d'une force armée. L'interdit paralyse le commerce, par exemple, puisqu'aucun État n'a le droit de

¹³⁹⁵ Cutinelli-Rèndina, E., « La politica della Chiesa », *Ibid.*, p. 229.

¹³⁹⁶ Cutinelli-Rèndina, E., « La politica della Chiesa », *Ibid.*, pp. 229-233.

¹³⁹⁷ Comme exemple, entre mille, la lettre de Vettori à Machiavel du 3 août 1510, *Tll*, tome II, p. 223 : « je souhaiterais que le Roi [...] chasse le Pape de Rome et que nous en finissions avec les grimaces, dût toute chose aller au diable. »

¹³⁹⁸ En témoigne l'attitude de Guichardin lui-même lors de la légation de Machiavel auprès des frères de Carpi, se prêtant bien volontiers à la mascarade imaginée par Machiavel.

commercer avec la Cité interdite. Aucun blocus militaire ne peut être aussi efficace pour asphyxier une économie.

Il faut envisager l'hypothèse que Machiavel ne déclare jamais son opinion sur l'Eglise en tant que telle. Si nous considérons qu'il s'adresse toujours à des destinataires particuliers qui sont tous chrétiens, nous ne pouvons que nous émerveiller de son apparent manque de foi proclamée, qui choque d'ailleurs à tel point ses compatriotes qu'ils ne l'oublieront pas lors de la révolution de 1527¹³⁹⁹. Dans ses écrits, les appels à Dieu semblent véritablement rhétoriques, mais non totalement ironiques pour autant. Tout se passe comme si Machiavel suspendait son jugement concernant le caractère véridique de la Révélation proclamée par l'Eglise. N'ayant pas besoin d'elle pour rendre compte de l'action de l'Eglise en tant que puissance temporelle, Machiavel ne prononce pas un mot à son sujet. L'athéisme ou l'agnosticisme de Machiavel semblent devoir être retenus en dernière analyse. Son amour des Romains, l'examen de la religion romaine comme religion nationale dans les *Discours*¹⁴⁰⁰ ne sont pas que de simples formules rhétoriques. Ils visent à montrer l'influence concrète de la religion dans la politique. Mais, sans le souligner outre mesure, le point fondamental de son analyse consiste à passer de l'Eglise à la religion, en général. Dans les *Discours*, la comparaison entre les religions montre une attitude totalement iconoclaste : il est impensable pour un chrétien du début du XVIème siècle de comparer les religions païennes antiques fausses avec la Religion Révélée Vraie. Certes, dans une perspective purement politique, cela est envisageable. Mais dans le monde de Machiavel, cette perspective purement politique ne peut exister sans être finalement diabolique. Les propos d'Alamanno Salviati sont ici révélateurs : le simple fait de vouloir prédire l'avenir par des raisons politiques revient, à ses yeux, à oublier Dieu et sa puissance dans les choses humaines mais également à écarter tout messianisme florentin¹⁴⁰¹. Or, dans les *Discours*, nous pensons que Machiavel pousse le raisonnement jusqu'au bout. Florence ne saurait être la nouvelle Rome et le centre d'une réforme religieuse parce que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Au fond, la décadence de Rome étant due à la présence de l'Eglise et de son refus de l'immanence au profit d'une transcendance apolitique, si Florence devenait une nouvelle Rome, ce serait sa

¹³⁹⁹ Gaille-Nikodimov, M., *Machiavel, Op. cit.*, p. 209.

¹⁴⁰⁰ Machiavel, *Discours*, livre I, chapitres XI à XV, in *Œuvres complètes, Op.cit.*, pp. 411-422.

¹⁴⁰¹ Lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 200.

perte. La solution consiste bien à en faire une nouvelle Rome, mais à l'Antique, selon le principe de l'exemple qui a réussi et que nous avons déjà découvert avec César Borgia. Rome, si on la repense non pas en historien mais avec le paysage politique florentin en arrière-pensée régulatrice, peut former un exemple à suivre.

Dès lors, la découverte de la positivité du conflit entre la plèbe et les sénateurs, lié à une plèbe armée et à des institutions dominées par les grands, s'impose comme modèle pour Florence¹⁴⁰². On le voit, l'Eglise se trouve absolument exclue de cette perspective, sauf à se transformer en une religion nationale suivant l'exemple romain. Il est fort probable que Machiavel, sans nier le suprasensible, ne le réduise pas à un dogme religieux¹⁴⁰³. L'analyse des effets dans les cœurs et les esprits humains indique chez lui une croyance, mais non un dogme. En somme, le doute ironiquement mais directement exprimé sur les propos de Savonarole dès 1498¹⁴⁰⁴ ne se démentit pas jusqu'à ses dernières paroles. Que ce soit avec l'établissement de son frère ou dans ses analyses de l'action de l'Eglise jusqu'aux considérations sur le rôle que doit jouer toute religion, Machiavel garde prudemment ses distances et procède en refusant de conclure. Il apparaît ainsi comme un agnostique mais sans doute et plus fondamentalement est-il profondément indifférent à la question de la Vérité de la Foi. Pour lui, de toute évidence et a contrario de toutes les idées reçues et traditions de son époque, le rôle de la religion est politique et social et cela seul mérite d'être analysé. Fondamentalement, l'essence de la religion n'a aucune importance en soi, seule compte sa force politique, l'impact qu'elle peut posséder sur les citoyens. Il s'agit donc d'une position violemment antichrétienne, qui s'oppose frontalement au discours catholique centré sur l'ultramondain.

¹⁴⁰² Machiavel, *Discours*, livre I, chapitres IV à VI, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 390-399.

¹⁴⁰³ Cf. Landi, S., « Alcune considerazioni sulla « voce d'un popolo » in Machiavelli (*Discorsi*, I, 58) », in *Le peuple, formation d'un sujet politique*, numéro de la revue *Laboratoire italien, Politique et société*, ENS éditions, 1-2001, pp. 38-40 où le peuple est une forme de parole divine dans l'esprit de l'époque ; cf. surtout Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. Machiavel, le peuple, la doxa », in *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 118-1, 2006, où, à travers l'analyse du même passage du chapitre 58 du livre I des *Discours*, qu'il traduit ainsi, p. 134 : « Ce n'est pas sans raison que l'on compare la voix d'un peuple à celle de Dieu », in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 504. L'auteur en vient à considérer que la parole populaire possède des vertus occultes capables de prédiction selon Machiavel, pp. 134-140. Sur l'importance de la prophétie chez Machiavel, cf. Ménissier, T., « Prophétie, politique et action selon Machiavel », in *Les études philosophiques*, numéro 66, 2003, pp. 289-313. L'auteur montre que la prophétie chez Machiavel est avant tout un paradoxe : elle permet de critiquer la raison humaine en montrant ses limites et en revanche elle valorise l'action, dégagée de la pesanteur d'un savoir inaccessible.

¹⁴⁰⁴ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Till*, tome I, pp. 9-12.

Les légations nous montrent un Secrétaire attentif au rôle politique de l'Eglise. Cette attitude ne variera pas. En tant que lieu de la Révélation, cette dernière lui est indifférente : il n'a pas un mot pour la considérer ainsi, elle ne bénéficie à ses yeux de nul privilège particulier. Dans *Le Prince* et *Les Discours*, Le Christ n'est quasiment jamais cité¹⁴⁰⁵, encore moins étudié et on chercherait en vain le terme de Messie. Dans l'ensemble documentaire donné par Barincou, il n'est pas mentionné une seule fois en tant que personnage, sauf dans la lettre à Bechi relatant quelques sermons de Savonarole¹⁴⁰⁶. Je ne l'ai pas rencontré non plus sous une forme proverbiale ou une expression. Machiavel élude la question et, dans ces mêmes textes, ne se permet qu'à peine de parler de Moïse¹⁴⁰⁷, jamais cité non plus dans sa correspondance¹⁴⁰⁸. Par conséquent, il est extrêmement délicat de parler du statut de la religion chrétienne chez Machiavel. Nous sommes tenus de partir d'une absence évidente. Le sermon de Savonarole rapporté par Machiavel ne nous livre pas grand-chose :

« Avant d'en venir au développement de son thème, il montra pourquoi il avait battu en retraite [...]. Il ajoute là-dessus que tous les hommes ont eu et ont une fin, mais que cette fin diffère : celle des chrétiens étant le Christ, celle des autres hommes, présents et passés, ayant été et étant une autre, suivant les sectes. Comme nous donc, qui sommes chrétiens, nous devons tendre à cette fin qui est le Christ, il nous faut sauvegarder son honneur avec la tactique la plus prudente et la plus conforme au moment. »¹⁴⁰⁹

Avouons-le, même en s'aidant du reste du texte et du contexte, la proposition est absolument ridicule, sans aucun sens. Aucun lien n'est fait entre le Christ, fin du chrétien et la prudence, si ce n'est par l'affirmation. De fait, on serait bien en peine de considérer que le Christ possédât cette vertu politique aristotélicienne. Nulle ironie n'est décelable en ce qui concerne la figure du Christ, bien entendu, mais le sous-entendu sur l'attitude du Frère, fort éloignée de celle du Christ, est palpable. Un peu plus loin, pour ce qui

¹⁴⁰⁵ Aucune mention de lui ni du terme « Messie » dans *Le Prince*. Dans *Les Discours*, une mention du Christ, avec Saint François d'Assise et Saint Dominique, est faite au chapitre premier du livre III, Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 610.

¹⁴⁰⁶ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Tll*, tome I, p. 10 : le Christ est cité trois fois dans le même paragraphe.

¹⁴⁰⁷ Il est cité cinq fois au chapitre VI du *Prince*, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 304 et une fois au chapitre XXVI, p. 368. Dans *Les Discours*, il est cité d'entrée, au premier chapitre du premier livre, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 380 au chapitre IX, p. 406 puis au chapitre VIII du second livre, p. 534 et 535 et enfin au livre III, chapitre XXX, p. 685, comparé à Savonarole et Piero Soderini.

¹⁴⁰⁸ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Tll*, tome I, p. 11, Moïse est cité deux fois en une phrase.

¹⁴⁰⁹ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *Tll*, tome I, p. 10.

concerne Moïse, il prête à Savonarole ces propos : « Parvenu au passage relatant que Moïse tua un Egyptien, il dit que l'Egyptien, c'étaient tous les méchants, et Moïse, le sermonnaire qui les exterminait en dénonçant leurs vices. Il ajouta : « O Egyptien, moi aussi je veux te porter un coup de couteau ! » »¹⁴¹⁰ La suite du texte est encore plus burlesque puisque, selon Machiavel, Savonarole prétendit qu'un homme dans Florence voulait s'en faire le tyran et le persécuter. Dans les seuls passages de sa correspondance où le Secrétaire parle de l'Eglise et des Textes Sacrés qui en constituent la lettre, Machiavel ne parle finalement que de politique, dénonçant par une ironie mordante le ridicule de Savonarole et de ses interprétations bibliques suivant les circonstances florentines. On peut remarquer ici que la position machiavélienne pourrait parfaitement être chrétienne, si elle était indignée. Après tout, utiliser le nom du Christ pour parler de prudence politique et se prendre pour un nouveau Moïse en faisant une analogie entre la situation actuelle et un passage de l'*Exode* reste une manière fort légère de faire de la politique, mais aussi d'enseigner la religion catholique et chrétienne. Néanmoins, la conclusion de Machiavel n'est pas du tout celle d'un chrétien indigné mais bien d'un politique avisé qui voit le masquer s'abaisser : « Et c'est ainsi, à mon avis, qu'il va réglant sa marche sur celles des événements et va donnant couleur à ses menteries. »¹⁴¹¹

Le problème de Savonarole et de l'analyse par Machiavel des prophètes désarmés est désormais bien documenté. Sans aucun doute, par simple prudence mais aussi simplement pour ne pas trop choquer ses lecteurs concitoyens qui acceptent d'entendre ses idées politiques mais ne risquent pas de goûter fort ses idées religieuses, cette théorie est la plus facile à faire passer. Le prophète désarmé échoue systématiquement, selon Machiavel. Savonarole en est l'exemple récent le plus éloquent, et cela suffit à l'analyse, en apparence. Mais nous ne pouvons nier que d'autres prophètes désarmés ont agi dans l'histoire et qu'ils ont obtenu des succès non négligeables. Néanmoins, dans la correspondance de Machiavel, il n'en est pas fait mention. L'Eglise est considérée par Machiavel comme un État italien puissant, central dans le jeu politique qui décide du sort de la Péninsule, et son analyse se conforme en tout point à celle de ses contemporains. Sa seule singularité est de ne jamais la considérer du point de vue sacré, comme d'une institution ayant un destin à part, marquée par la Providence. Mais là encore, même les plus croyants des Florentins

¹⁴¹⁰ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *TIII*, tome I, p. 11.

¹⁴¹¹ Lettre de Machiavel à Ricciardo Bechi du 9 mars 1498, *TIII*, tome I, pp. 11-12.

n'adhèrent pas à cette vision, puisque nombre d'entre eux sont savonaroliens, et considèrent donc que Florence doit devenir le centre de la chrétienté, le point de départ de la réforme de l'Église. L'absence de toute considération proprement liée à la religion et la réduction de cette dernière à son seul aspect de puissance politique temporelle préfigure clairement la critique que les *Discours* élaborent de manière plus explicite quelques années plus tard.

D) La milice, une intervention directe et autonome de Machiavel dans la vie politique intérieure de Florence, l'expérimentation concrète d'un programme

Le problème soulevé par la milice dans la pensée de Machiavel s'est posé assez récemment dans les analyses sur Machiavel. Ce fait historiographique s'explique par la découverte des textes rédigés par Machiavel et la réévaluation, dans sa biographie, de cet aspect de son activité. Autrefois, avant les années 1930, l'auteur du *Prince*, à de rares et érudites exceptions italiennes près, était avant tout considéré du point de vue de cet opuscule, et peu de lecteurs lisaient avec attention les *Discours* et les *Histoires florentines*. Les travaux de Nicolai Rubinstein¹⁴¹², Felix Gilbert¹⁴¹³ et Hans Baron¹⁴¹⁴, principalement, puis la biographie et les travaux afférents de Ridolfi¹⁴¹⁵ ont permis l'émergence de cet autre aspect de l'activité du Secrétaire, en lien direct avec ses affirmations sur les « bonnes armes » et sur le lien entre celles-ci et les institutions, puis les mœurs. Dans les travaux les plus récents, on perçoit très nettement un intérêt de plus en plus profond pour l'activité de Machiavel et ses écrits concernant la milice. Depuis Weibel¹⁴¹⁶ et Wicht¹⁴¹⁷, qui ont exposé les données factuelles du problème et montré l'importance de l'organisation

¹⁴¹² Par exemple Rubinstein, N., « The Beginnings of N. Machiavelli's in the Florentine Chancery », in *Italian Studies*, XI (1956), pp. 72-91.

¹⁴¹³ Voir par exemple, Gilbert, F., « The Concept of Nationalism in Machiavelli's *Prince* », in *Studies in the Renaissance*, Vol. 1 (1954), pp. 38-48.

¹⁴¹⁴ Cf. Baron, H., « The Republican Citizen and the Author of *The Prince* », in *The English Historical Review*, Vol. 76, N°299 (Apr., 1961), pp. 217-253.

¹⁴¹⁵ Voir le chapitre VIII dédié principalement à la milice in Ridolfi R., *Machiavel, Op. cit.*, pp. 107-117 et le chapitre IX, pp. 212-229 et chapitre X, pp. 141-144.

¹⁴¹⁶ Voir nos analyses sur cette biographie, première partie, I A) 2) p. 76 et Weibel, E., *Machiavel, biographie politique, Op. cit.*

¹⁴¹⁷ Wicht, B., *Machiavel et l'idée de milice, Op. cit.*

politique des cantons suisses et des communes allemandes pour le Secrétaire, les études se sont approfondies jusqu'aux travaux de Jean-Jacques Marchand¹⁴¹⁸ et, plus récemment, à l'apport considérable d'Andréa Guidi¹⁴¹⁹. Peu à peu, une fois les éléments historiographiques indispensables établis et connus, s'est posée la question de l'importance de ce moment dans la vie et la pensée machiavélienne. Les nombreuses et « théoriques » citations de l'auteur de *L'art de la guerre* prennent un relief différent à l'aune de ce travail concret.

1) Histoire de l'expérience de la milice, bilan de son action

En créant et en développant sa milice, Machiavel fait une œuvre absolument singulière et personnelle. Dès les premiers moments de l'élaboration du projet, ses correspondants, y compris le Cardinal Salviati, frère du Gonfalonier à vie, lui attribuent toute la paternité du projet et de son esprit¹⁴²⁰. Machiavel est d'ailleurs naturellement nommé secrétaire de l'organe politique nouvellement créé, les neuf de la milice, et est ainsi en charge de son administration¹⁴²¹. En suivant la biographie du Florentin, aucun doute n'est permis sur son implication. Lors du siège final de Pise, été 1509, sa présence est estimée nécessaire parce qu'en tant que leur recruteur, les troupes de la milice le reconnaissent plus spontanément comme leur chef que les mercenaires ou les citoyens provéditeurs affectés à leur commandement. Aux yeux de tous les Florentins, sauf de quelques aristocrates inquiets de voir cette création de troupes risquer de signifier une dérive autoritaire du

¹⁴¹⁸ Voir par exemple, Marchand, J.-J., « L'autografo del « Consulto per l'elezione del capitano delle fanterie » di Niccolò Machiavelli », in *La Bibliofilia*, LXXI, 1969, pp. 243-252 et les chapitres 8 pp. 120-143, 9 pp. 144-156, 13 pp. 213-220, 14 pp. 221-234 et 15 pp. 235-245 de la première partie puis le 2 de la seconde partie pp. 331-341 consacrés au sujet dans Marchand, J.-J., *Niccolò Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*

¹⁴¹⁹ Rappelons que plus de la moitié du livre de Monsieur Guidi est consacré à la milice ; Guidi, A., *Un segretario militante*. *Op. cit.* Ce dernier s'oppose sur le fond à la posture de Filippo Grazzini qui voit dans l'activité de Machiavel et la défaite de 1512, des raisons d'estimer que, progressivement, Machiavel perd ses illusions politiques, concernant une possible « résurrection politique », p. 294, de sa patrie. Cf. Grazzini, F., « Spunti di un'autobiografia politica nelle lettere familiari di Machiavelli (1498-1515) », in *Miscellanées, Niccolò Machiavelli politico storico e letterario*, Rome, Salerno editrice, 1996, pp. 271-295.

¹⁴²⁰ Lettre du cardinal Soderini à Machiavel du 29 mai 1504, *Till*, tome I, p. 443, parle explicitement de la milice. Celle du 27 janvier 1504 l'évoque sans doute, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 97 ; le 4 mars 1506 (1507 chez Barincou), *Till*, tome II, pp. 83-84, Soderini déclare : « Et vous ne devez pas être médiocrement content que ce soit par votre entremise qu'ait été donnée naissance à si digne chose ».

¹⁴²¹ On lui attribue d'ailleurs pleinement la rédaction des décrets lui donnant naissance.

Gonfalonier à vie Soderini¹⁴²², la milice est une institution utile, peu coûteuse par rapport aux troupes mercenaires, et plus fiable. Seul, le sujet de la puissance de cette armée cause des divergences de point de vue. En effet, la milice est composée de paysans du territoire entourant Florence, de sujets de la République. Ces derniers, victimes des exactions des adversaires de la cité du Lys et trop proches géographiquement d'elle pour souhaiter s'émanciper, forment des troupes idéales. Leurs intérêts se confondent avec ceux des Florentins. Le système de recrutement de Machiavel se fonde sur des principes simples, où l'unité de base n'est pas l'individu mais la famille, conformément à la structure sociologique des groupes de l'époque. A Florence et dans l'ensemble de l'Europe, l'unité de recensement est bien entendu le foyer, et non la personne. Machiavel institue ainsi un recrutement qui permet à chaque famille de fournir un ou plusieurs soldats si elle en est capable. Les frais de l'équipement, également, sont partagés et, très vite, les recrues sont assez fières de parader¹⁴²³. Leur enrôlement dans des opérations et leur entraînement leur rapporte une solde, donc de l'argent, ce qui fait que Machiavel, dans l'ensemble, n'eut pas trop de mal à constituer ses troupes, malgré d'inévitables désertions et problèmes de justice. En effet, pour renforcer l'attrait de la milice, il fut décidé de donner une sorte d'amnistie aux recrues pour les délits passés, mais de ne pas lésiner sur la discipline une fois les hommes incorporés¹⁴²⁴. Machiavel, tenant compte des circonstances, préconisa et employa ainsi une politique subtile de contraintes et d'incitations, voire de récompenses. Au final, on peut affirmer que l'enrôlement fut un succès, marqué par le travail acharné du Secrétaire¹⁴²⁵.

La question principale porte donc sur la qualité militaire de ces troupes. On le sait aujourd'hui, elles furent déterminantes pour la prise de Pise et s'effondrèrent devant les

¹⁴²² Cf. Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 29 mai 1504, *Till*, tome I, p. 443 ; *Frammento di discorso sulla milizia a cavallo*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 43. La traduction de ce fragment se trouve chez Barincou, dans le tome II de *Till*, p. 270, sous le titre « proposition pour porter à 500 chevaux l'ordonnance montée (fragment) », non mentionnée dans la table des matières, tout comme la « proposition pour le choix du capitaine de l'infanterie et ordonnance florentines », pp. 269-270 qui est une traduction du *Giribizo circa Iacopo Savello ragioni perché e' sare' ben fare capitano delle fanterie el Signore Iacopo Savello*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 44-45.

¹⁴²³ Dès le carnaval du printemps 1506, quelques mois avant le décret officiel, Machiavel recrute des troupes qui paradedent volontiers.

¹⁴²⁴ Cf. Lettre de Machiavel à Lorenzo Diotallevi Neroni, vicaire de Pescia de juin 1506, *Till*, tome I, pp. 505-506.

¹⁴²⁵ Cf. l'ensemble des lettres, examiné plus loin, envoyé par Machiavel à la Seigneurie du printemps 1506. *Till*, tome I, pp. 495-506.

troupes espagnoles à Prato trois ans plus tard. En 1509, lors de la campagne pisane, elles contribuèrent à stabiliser l'armée de mercenaires et n'eurent pas à engager de véritables combats. La tactique florentine consistait à étouffer la vie pisane par un siège véritablement hermétique. L'aspect militaire pouvait ainsi être assuré sans combattants aguerris et l'aspect politique, où Pise devait être abandonnée à son sort par toutes les puissances européennes et italiennes, avait été assuré auparavant par une diplomatie adéquate. Il s'agit de l'application du projet de blocus déjà examiné en 1499 par Machiavel dans son *Discours aux Dix sur la situation à Pise*¹⁴²⁶. Dans ce contexte, la milice fit merveille. Elle coûta beaucoup moins cher que des mercenaires et l'argent engagé l'était de toute manière à l'intérieur du territoire, pour des sujets et donc contribuait à la prospérité de la République. Les paysans soldats furent moins exigeants que les mercenaires, plus durs à la tâche et finalement plus obéissants¹⁴²⁷. Trois ans plus tard, à Prato, leur inexpérience des combats et un rapport de force éminemment défavorable les conduisit à s'enfuir au lieu de combattre lors du second assaut et ainsi à se faire massacrer. La défaite de la milice lors de son premier véritable combat pose problème. Machiavel connut-il un échec dû à son idéalisme, son utopisme, son aveuglement ? Ses propos ultérieurs mésestimant les troupes mercenaires et négligeant l'artillerie¹⁴²⁸ n'étaient-ils pas le fait d'un idéologue, à rebours d'un politique prônant le réalisme ? En d'autres termes, le projet de milice du Secrétaire ne fut-il pas la vision d'homme déconnecté des réalités militaires de son temps ?

En regardant le problème du point de vue de Machiavel, l'échec de Prato mérite d'être analysé : il est indiscutable que la milice y fut balayée honteusement. Toutefois, ce fait reste à expliquer. La structure de la milice, non permanente, corrélée à la jeunesse de son organisation et au manque d'un chef militaire charismatique expliquent pour une grande partie cet échec. De fait, ces troupes participaient à leur première vraie guerre, sans commandement prestigieux et sans que la République, derrière elle, fasse un front clair et uni. Au surplus, la milice n'avait pas été conçue pour une lutte où tout se joue sur une seule bataille. Il s'agissait d'un processus politique long et progressif, nécessitant du temps

¹⁴²⁶ *Discours aux Dix sur la situation à Pise*, *Tll*, tome I, pp. 37-40.

¹⁴²⁷ Lettre de Machiavel aux commissaires du 7 mars 1509, *Tll*, tome II, pp. 153-155. Le détail que le Secrétaire donne des actions menées par les miliciens est éloquent, comme le soin que Machiavel prend de ses hommes.

¹⁴²⁸ Cf. Machiavel, *L'art de la guerre*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 723-910. Les huit premiers chapitres du livre I examinent qui doit être enrôlé et excluent d'emblée le « métier des armes ». De l'artillerie et de la puissance dévastatrice des armes à feu, il n'est pas question dans le traité.

pour réformer les institutions et les mœurs de Florence. Au moment où la milice manœuvrait devant l'armée espagnole, les négociations étaient erratiques et les factions florentines se déchiraient. Dans ces conditions, l'inexpérience ne pouvait que mener au désastre. Du point de vue de Machiavel, il manqua à la milice du temps et des chefs compétents pour former les soldats, et à la République un chef véritable pour unifier l'action militaire avec l'action politique. C'est ainsi que l'on peut saisir la cruauté de Machiavel concernant Piero Soderini, lors de sa mort. De toute évidence, Soderini avait estimé Machiavel pendant toute la durée de son action puisque, des années plus tard, il lui proposa de le rejoindre à Raguse¹⁴²⁹. On ne voit donc aucune raison, alors qu'ils avaient des années de travail en bonne intelligence, pour que Machiavel l'accable de ces vers à sa mort :

« La nuit où mourut Pier Soderini

Son âme s'en fut à la porte de l'Enfer :

« En enfer, toi, cria Pluton, benêt !

Aux limbes, là-haut, avec les autres moutards ! » »¹⁴³⁰

Mais lors du dénouement final, pendant de la crise de la fin de l'été 1512, Soderini montra que son caractère était trop sujet à la tergiversation pour permettre une issue heureuse à leurs efforts communs¹⁴³¹. Aussi est-il permis de penser que Machiavel attribuait l'échec militaire de la milice à la naïveté politique de Soderini. Après l'échec du premier assaut, une négociation résolue était possible, des renforts pouvaient être envoyés. Soderini choisit de ne pas négocier et de renforcer Florence.

Les écrits ultérieurs de Machiavel ne font jamais état d'un doute en ce qui concerne la nécessité de la milice. *L'Art de la guerre* consiste même à montrer à quelles conditions l'organisation militaire souhaitée par Machiavel pourrait permettre d'assurer des succès militaires. L'échec historique de la milice n'est pas, pour le Secrétaire qui fut à l'origine de sa création, une raison pour remettre en cause le bien-fondé de la tentative. Bien au contraire, les succès devant Pise montrent qu'il fallait poursuivre le travail entamé et l'amplifier pour se mettre en état de peser dans la politique européenne où l'Italie était devenue un enjeu malgré elle.

¹⁴²⁹ Lettre de Piero Soderini à Machiavel du 13 avril 1521, *Till*, tome II, p. 430.

¹⁴³⁰ Machiavel, *Epigrammes* I, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 117.

¹⁴³¹ Lettre de Machiavel à Alfonsina Orsini de' Médicis de septembre 1512, *Till*, tome II, p. 315.

2) *Analyse des documents en notre possession, ce qu'ils signifient des intentions de Machiavel*

La correspondance de Machiavel nous instruit de peu de choses sur la milice. On sait, par les envois du cardinal Soderini, l'approbation de cette famille au projet machiavélien, leur intérêt profond manifesté par les demandes d'éclaircissement. Dès janvier 1504, une lettre du Cardinal¹⁴³² semble montrer un intérêt, non précisé explicitement, pour un projet de Machiavel. Les historiens italiens considèrent qu'il s'agit d'une marque prouvant que le projet de milice remonte à 1503, lors de la légation de Machiavel à Rome pour l'élection de Jules II¹⁴³³. Sa lettre du 29 mai 1504, de toute manière, indique clairement que le projet est en discussion :

« Chercher des excuses à la milice n'est pas une bonne chose dans une chose tant nécessaire et salutaire : et l'on ne peut incriminer l'usage de la force, du moment qu'elle n'est pas au service de l'intérêt privé, mais du bien public¹⁴³⁴, ne doutez pas qu'un jour elle ne nous donne peut-être la gloire à défaut d'autres moyens. »¹⁴³⁵

Sans la lettre originale de Machiavel, cette réponse du Cardinal Soderini reste quelque peu confuse. Toutefois, il semble clair que le projet de milice est bien avancé. En effet, s'il ne faut pas lui « chercher des excuses », c'est sans doute d'une part parce qu'il est sous le feu de critiques et d'autre part parce qu'il faut argumenter différemment, ces critiques étant soit impossibles à contrer, soit totalement inadéquates. La suite de la phrase permet de les imaginer. La création de la milice revient à former une troupe militaire dans le territoire florentin. Or ce procédé permit à quelques uns, dans l'histoire, de briguer la tyrannie. De fait, un tyran se doit d'avoir des armes propres et dévouées. A la présentation du projet de milice, alors que Piero Soderini venait d'être désigné Gonfalonier à vie, ce qui représentait pour une partie de l'opinion publique florentine une concession importante aux grands et une limitation du pouvoir du grand conseil, on put craindre que ce dernier ne se

¹⁴³² Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 27 janvier 1504, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p.97.

¹⁴³³ Vivanti l'indique dans sa note 3 de la page 97, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, p. 1490.

¹⁴³⁴ Les termes en italiques sont en latin dans le texte original, autrement écrit en toscan. Barincou les rend en latin et traduit ces expressions en note de bas de page, p. 443.

¹⁴³⁵ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 29 mai 1504, *Till*, tome I, p. 443.

constituât une armée privée, capable de lui assurer une tyrannie effective¹⁴³⁶. Face à cette crainte, le Cardinal voit clair. Il est impossible de rassurer sur le fond et de s'excuser¹⁴³⁷. En effet, soit la milice est républicaine et est constituée pour le bien public, afin de mener la guerre contre Pise et d'armer l'État florentin, soit elle devient une arme pour le tyran. Par définition, de l'une à l'autre, seule l'intention diffère, mais pas l'exécution de la chose. L'excuse est ici inappropriée parce qu'elle reviendrait à admettre la possibilité de l'argument. Or, il faut aller de l'avant : c'est une fois la milice créée et fonctionnant qu'on s'apercevra de sa nature républicaine et non tyrannique¹⁴³⁸. La bonne conscience des fondateurs, Piero Soderini et surtout Machiavel, n'a pas à être défendue car ce serait inefficace, inutile voire contreproductif. Au final, de manière très proche du Secrétaire, le Cardinal conclut que l'usage de la force est indispensable. Sa dernière phrase laisse penser que certains faisaient preuve d'un certain refus de la force. Il était en effet de tradition, dans certains cercles florentins, de considérer que Florence n'avait pas besoin d'armes propres. En effet, sa puissance financière lui permettait d'engager des mercenaires si nécessaire et sa diplomatie combinée à sa puissance financière devait lui permettre d'éviter les conflits directs. C'est une sorte de vue idéalisée de la période du Magnifique et de la paix de Lodi, moment d'équilibre entre les cinq puissances principales constituant l'Italie, à savoir Florence, Milan, Venise, Rome et Naples. Cette manière de percevoir les choses perdurait dans certains esprits, visiblement, alors même que la descente française et l'intervention espagnole ne la rendait clairement plus d'actualité. Reste que la question d'armer Florence, puissance secondaire sur l'échiquier européen, pouvait risquer de la faire désigner comme cible. De toute évidence, Francesco Soderini estime que ce positionnement est dépassé. Sur le fond, il partage avec Machiavel l'estimation qu'au moins cette tentative peut rapporter de la gloire, ce qui constituait pour Cicéron l'objet le

¹⁴³⁶ Cette crainte se poursuit des années plus tard, et est encore présente dans le *Frammento di discorso sulla milizia a cavallo*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 43. *Till*, tome II, p. 270, « proposition pour porter à 500 chevaux l'ordonnance montée (fragment) ».

¹⁴³⁷ L'institution de la Milice fut de toute évidence un acte politique complexe et difficile à faire comprendre aux florentins. Il fut impossible, par exemple, à Machiavel de se référer à l'exemple romain dans l'exposition officielle de l'entreprise. Cf. Hörnqvist, M., « Perché non si usa allegare i Romani : Machiavelli and the Florentine Militia of 1506 », in *Renaissance Quarterly*, 55-2002, pp. 148-191.

¹⁴³⁸ Andrea Guidi souligne ce point en insistant sur l'absence de références aux armées orientales dans la réflexion de Machiavel. Il estime, avec Chabod, que ce dernier considérait que le modèle militaire oriental excluait le soldat-citoyen, qui forme le cœur de sa réflexion et de son action concernant les armes propres. Cf. Guidi, A., « Machiavelli e la « setta saracina » », in *I Fiorentini alle crociate*, ed. S. Agnoletti and L. Mantelli, Intro. F. Cardini, Florence, Edizioni della Meridiana, 2007.

plus désirable pour l'homme en politique¹⁴³⁹. De toute manière, « à défaut d'autres moyens » indique que la milice est également l'opération d'une sorte de dernière chance. Les autres moyens se limitant à la traditionnelle diplomatie florentine et ayant échoué, car étant de toute évidence inadaptés face à la nouvelle qualité des temps, la résolution d'entrer dans la partie avec de nouvelles perspectives et de nouvelles armes ne peut qu'être positive.

Il semble donc qu'avec la famille Soderini, le projet de milice connut un appui considérable, engagé et réfléchi dès son élaboration. L'échec du détournement de l'Arno durant l'automne 1504¹⁴⁴⁰ contribua sans doute également à susciter l'intérêt ; la question pisane ne pouvait rester sans réponse et les solutions réalistes et ambitieuses commençaient à manquer. A cette occasion, le Cardinal écrivit à Machiavel : « Quant à ce qu'on doit faire, nous sommes de la même opinion, mais nous craignons que celui que vous nous dites s'être un peu refroidi, ne l'ait fait pour ôter à tel malintentionné l'occasion de mal dire, de mal faire, et d'interpréter en son intérêt particulier les intérêts communs. »¹⁴⁴¹ Il est délicat d'affirmer que ce court passage désigne la milice. Vivanti l'assure en note¹⁴⁴², et indique que Ridolfi pense le Cardinal vise ici son frère¹⁴⁴³. La tournure peu claire de la phrase en français est atténuée par l'italien, qui emploie « dubitiamo »¹⁴⁴⁴, « nous doutons » traduit de manière légèrement différente par Barincou en « nous craignons ». Le sens global est néanmoins clair : le Cardinal continue de soutenir le projet de milice et interprète le refroidissement public de son frère comme une tactique afin de calmer des opposants craignant une dérive autoritaire de son action. A partir de ce moment, le processus est en marche. Les lettres de Machiavel n'indiquent guère de traces de ce qui se passe pendant un an, mais on peut supposer que la gestion des affaires courantes et les discussions accaparèrent la Chancellerie. Début 1506, on observe que Machiavel est envoyé officiellement en mission pour recruter des troupes,

¹⁴³⁹ Cf. par exemple Cicéron, *Des devoirs*, *Op. cit.*, livre 1, paragraphe 33, p. 121 : « Mais le meilleur héritage que transmettent les parents à leurs enfants et qui l'emporte sur tout patrimoine, c'est la gloire de leur vertu et de leurs entreprises : la déshonorer doit être jugé comme un sacrilège et une tare. »

¹⁴⁴⁰ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 26 octobre 1504, *Till*, tome I, p. 448.

¹⁴⁴¹ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 26 octobre 1504, *Till*, tome I, p. 448.

¹⁴⁴² Cf. Vivanti in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, note 2 de la page 105, p. 1494.

¹⁴⁴³ Cf. Vivanti in Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, note 3 de la page 105, p. 1494.

¹⁴⁴⁴ Lettre du Cardinal Soderini à Machiavel du 26 octobre 1504, Machiavelli, *Opere*, *Op. Cit.*, tome II, p. 105.

sans doute dans le Mugello¹⁴⁴⁵. Grâce aux lettres de Machiavel à la Seigneurie et aux réponses de ses collègues, nous avons presque une chronologie de ses actions de recrutement. Dans un premier temps, Machiavel fait état de la situation, de ses actions et des quelques difficultés qu'il rencontre, des connétables à nommer ainsi que du nombre de soldats qu'il compte enrôler¹⁴⁴⁶.

La réaction de la Seigneurie est enthousiaste. Machiavel est chaudement félicité et encouragé à chaque réponse¹⁴⁴⁷. Même Marcello Virgilio Adriani, son chef et premier secrétaire, prend un ton plus affable et familier, lui donnant du « très cher » et signant « tuus Marcellus »¹⁴⁴⁸. L'ensemble de ces envois se caractérise par une gradation très nette. Au départ, les Seigneurs félicitent pour encourager, de toute évidence : « Nous sommes très satisfaits de tout ce que tu as fait jusqu'à ce moment, et nous t'en adressons nos félicitations. Nous t'exhortons à persévérer jusqu'à la fin dans ton entreprise avec le même zèle que tu y as déployé jusqu'à cette heure, afin que nous puissions de nouveau t'en féliciter. »¹⁴⁴⁹ La deuxième lettre continue de féliciter, se permettant tout de même de maintenir le conseil de la hâte, tout en montrant qu'elle s'attend à ce que le Secrétaire agisse ainsi : « Ta lettre d'hier nous a fait connaître tout ce que tu as exécuté relativement à l'inscription de ces deux *podesterie*. Nous sommes satisfaits de ton zèle et de ta diligence, sachant très bien que tu n'as point perdu un moment, et que l'opération nécessaire pour rassembler tous ces hommes est plus difficile qu'elle ne paraissait d'abord. Mais on fait toujours vite quand on fait bien, et nous supposons que c'est ainsi que tu en agis. Nous n'avons d'autre recommandation à te faire là-dessus, que de continuer comme tu as commencé. »¹⁴⁵⁰

Marcello Virgilio lui transmet les compliments du Gonfalonier pour sa « résolution » et pour le nombre de personnes enrôlées. Il ajoute une chose d'importance : la Seigneurie suit l'action de Machiavel puisqu'elle envoie de quoi habiller les milices afin qu'elles

¹⁴⁴⁵ Cf. Lettre des Dix à Machiavel, dans le Mugello du 3 janvier 1506, *Till*, tome I, p. 495.

¹⁴⁴⁶ Lettres de Machiavel à la Seigneurie du 5 février 1506, *Till*, tome I, pp. 495-496, du 3 mars 1506, *Till*, tome I, pp. 498-499 et du 5 mars 1506, *Till*, tome I, pp. 499-500.

¹⁴⁴⁷ Lettre des Dix à Machiavel du 3 janvier 1506, *Till*, tome I, p. 495, lettres de la Seigneurie à Machiavel du 6 février 1506, *Till*, tome I, p.496, du 5 mars 1506, *Till*, tome I, p. 499 et du 7 mars 1506, *Till*, tome I, p. 500.

¹⁴⁴⁸ Lettre de Marcello di Virgilio Adriani à Machiavel du 6 février 1506, *Till*, tome I, pp. 496-497.

¹⁴⁴⁹ Lettre des Dix à Machiavel du 3 janvier 1506, *Till*, tome I, p. 495.

¹⁴⁵⁰ Lettre de la Seigneurie à Machiavel du 6 février 1506, *Till*, tome I, p. 496.

puissent défiler pour Carnaval¹⁴⁵¹. Ceci témoigne à coup sûr d'une préparation et d'un planning concertés. Le recrutement doit être présenté publiquement afin de tester l'opinion publique et de voir s'il doit se poursuivre. A ce moment-là, la milice n'a officiellement pas d'existence réelle. Aucun vote n'a eu lieu pour la financer et lui donner une existence juridico-légale. La Seigneurie poursuit d'ailleurs dans cette voie, puisqu'elle omet de continuer à féliciter Machiavel et ne se préoccupe plus que de tenter de suivre son rythme en armant les recrues au fur et à mesure de leur enrôlement. C'est elle, désormais, qui conclut sa missive ainsi : « Néanmoins nous ne négligeons rien, et nous faisons toute diligence. »¹⁴⁵² Dans la dernière lettre traduite par Barincou sur cette période, le retournement est complet : « Comme nous nous reposons entièrement sur toi du succès de l'opération que tu diriges sur les lieux, et que tu jugeras de plus avantageux à cet égard, nous approuverons toujours toutes les mesures que tu auras prises »¹⁴⁵³ On le voit, en trois mois, le zèle de Machiavel est devenu tellement évident et efficace, qu'il est passé du statut d'initiateur du mouvement à celui d'âme, de cheville ouvrière et de patron. Les Seigneurs non seulement ne lui donnent pas vraiment des instructions, contrairement aux habitudes que l'on a pu voir dans les légations où elles peuvent faire plusieurs pages, mais s'abstiennent peu à peu de tout conseil, avant de tenter simplement de suivre l'action de leur secrétaire et finalement de s'en remettre totalement à lui. Pour autant que nous puissions en juger, cette évolution est sans précédent dans les rapports entre la Seigneurie et un secrétaire de la Chancellerie.

Par conséquent, on ne saurait s'étonner si Machiavel use d'un ton seigneurial pour s'adresser, sur le sujet des miliciens, à un responsable local. Sa lettre est un modèle de la manière dont il entend procéder avec ses troupes, que ce soit pour les administrer ou pour les recruter. Dans un premier temps, le Secrétaire se permet d'adresser satisfecit et louanges au destinataire de ses instructions. Ce dernier a en effet bien senti le vent et fait honneur au chef des milices locales, ce qui est porté deux fois à son crédit. Honneur au chef militaire, donc, et justice particulière aux recrues :

« tous les hommes inscrits sous ces drapeaux doivent être relevés de toute condamnation encourue avant la date de leur inscription, hormis ceux qui ont encouru peine capitale ou prison, ou coupables de rébellion ; qu'en ce qui concerne

¹⁴⁵¹ Lettre de Marcello di Virgilio Adriani à Machiavel du 6 février 1506, *Till*, tome I, p. 497.

¹⁴⁵² Lettre de la Seigneurie à Machiavel du 5 mars 1506, *Till*, tome I, p. 499.

¹⁴⁵³ Lettre de la Seigneurie à Machiavel du 7 mars 1506, *Till*, tome I, p. 500.

les fautes qu'ils viendraient à commettre dorénavant, nous entendons bien qu'ils en soient châtiés, mais d'une manière assez mesurée pour leur démontrer que le fait d'être inscrits leur confère un certain privilège sur les autres sujets ; et tu feras sagement de considérer que ce sont là des hommes destinés à faire des soldats et non pas des moines. »¹⁴⁵⁴

Le programme se veut résolu et engagé. Ces hommes, destinés à former des soldats dans une période de guerre, vont risquer leur vie. Pour créer leur patriotisme, il faut d'abord cesser de les traiter comme des sujets indifférenciés. S'ils n'obtiennent pas la citoyenneté florentine, du moins ne peut-on les considérer comme des sujets quelconques. Machiavel entend donc qu'ils soient honorés à travers leur chef et qu'ils bénéficient d'une certaine mansuétude de la part des autorités civiles. Au fond, il les achète sans que cela coûte et il anticipe d'emblée certains problèmes politiques que peuvent causer ses miliciens. En effet, comment ceux-ci vont-ils accepter l'administration de la justice alors qu'ils vont être en armes ? On le voit, la tâche du recrutement est fort délicate, et les lettres de Machiavel à ce sujet le prouvent : on ne saurait recruter des bandits de grand chemin pour les armer et leur donner de tels droits. Sa première lettre montre bien qu'il ne s'agit pas là d'une crainte illusoire, mais que dès le premier moment du recrutement, ce sont précisément de tels hommes qui cherchent à se faire recruter, sans doute en intimidant les autres puisque là où ils se présentent, ils sont seuls :

« mais du côté de [...] nul n'a voulu se faire inscrire ; il en a paru devant moi une quarantaine, [...]. Ils étaient déterminés à n'aller nulle part où leurs chefs ne pouvaient aller aussi, mais que, si l'on trouvait le moyen de donner garanties à ces chefs, tous marcheraient à l'envi. Ils sont en effet, comme le fils d'Andreasso, bannis sous peine de mort, et ils se figurent que le moyen est bon, pour se faire grâcier, de se faire désirer. »¹⁴⁵⁵

Machiavel réussit à les éconduire et montre son souci d'avoir des troupes unies. On le voit, ces premiers moments de recrutement correspondent d'assez près aux propos ultérieurs sur l'organisation de troupes armées propres. Le programme que déploie avec enthousiasme Machiavel est de toute évidence le sien, ou du moins il l'adopte comme tel et s'en fera, sa vie durant, l'ardent promoteur.

Outre ces documents, nous disposons d'un écrit capital de Machiavel, qui date de ce moment en 1506, le *Rapport sur l'institution de la milice*, particulièrement connu pour avoir

¹⁴⁵⁴ Lettre de Machiavel à Lorenzo Diotisalvi Neroni, vicaire de Pescia, juin 1506, *Till*, tome I, pp. 505-506.

¹⁴⁵⁵ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 5 février 1506, *Till*, tome I, p. 496.

été annoté par Machiavel, rajoutant : « 1512. Raison de l'Institution, où elle en est, et ce qu'il faut faire. Post res perditas. »¹⁴⁵⁶ Marchand, suivant les historiens et la lettre même du texte, élimine l'hypothèse du printemps 1506¹⁴⁵⁷ pour retenir une date vers septembre 1506¹⁴⁵⁸. Ce texte est capital à plus d'un titre. Il constitue d'abord une réponse à une question, plutôt qu'un rapport ordinaire. Il commence en effet ainsi : « Vous m'avez requis d'écrire sur quoi se fonde ladite institution et à quel point elle en est, »¹⁴⁵⁹ Machiavel entame alors une réflexion sur la puissance d'un État que les lignes célèbres du chapitre XII du *Prince*¹⁴⁶⁰ reprendront : « [...] chacun sait que dire Empire, Royaume [...], c'est dire justice et armes. De la justice, vous n'en avez guère, et d'armes point du tout. »¹⁴⁶¹

L'institution de la milice est donc perçue comme une chose indispensable et nécessaire. Certes, la cité florentine a vécu plusieurs siècles dans le passé en s'abstenant de s'armer. Toutefois, le changement des temps impose cette évolution. A partir de ce premier constat, Machiavel élabore dans le détail la manière dont il a pensé l'organisation de sa milice. Il commence par exposer que le recrutement doit se faire dans le *contado* proche de Florence et non dans les campagnes trop lointaines et risquant d'être attirées par une autre sujétion ni dans la Cité elle-même, puisque les citoyens sont destinés à servir à cheval, à commander¹⁴⁶². Ensuite, il précise à la fois les lieux où le recrutement a été organisé, rappelle les armes données et les connétables nommés et la manière dont il faut compter les troupes. De fait, selon lui et selon un écrit de « messire Ercole », sans doute Bentivoglio à qui Machiavel avait envoyé les *Décennales*¹⁴⁶³, il convient d'enrôler un grand nombre de personnes, à la fois pour faire du chiffre à l'extérieur et pour pouvoir bénéficier quand même d'un nombre minimal de soldats compétents¹⁴⁶⁴. On le voit, Machiavel n'est pas utopiste dans ses prévisions sur le comportement de ces hommes. Au contraire, il souligne leur peu de valeur militaire et compte sur des effets de seuil

¹⁴⁵⁶ *Rapport sur l'institution de la milice*, note de bas de page de Barincou, *Till*, tome II, p. 67.

¹⁴⁵⁷ Etablie par Rubinstein, *Studies on Machiavelli*, *Op. cit.*, p. 15.

¹⁴⁵⁸ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*, pp. 130-133 et conclusion p. 133.

¹⁴⁵⁹ *Rapport sur l'institution de la milice*, *Till*, tome II, p. 67

¹⁴⁶⁰ « Les principaux fondements qu'aient tous les États, aussi bien les nouveaux que les anciens et les mixtes sont les bonnes lois et bonnes armes. » Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 324.

¹⁴⁶¹ *Rapport sur l'institution de la milice*, *Till*, tome II, p. 68.

¹⁴⁶² *Rapport sur l'institution de la milice*, *Till*, tome II, p. 68.

¹⁴⁶³ Machiavel, *Décennales*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 35-53.

¹⁴⁶⁴ *Rapport sur l'institution de la milice*, *Till*, tome II, pp. 68-69.

purement numérique pour y pallier. Bien entendu les vertus de l'exercice, de l'entraînement, de la discipline et de l'habitude devraient faire la valeur de ces soldats, mais tout cela demande du temps et la répétition des efforts. Machiavel envisage même sa réforme sur un temps très long puisque dans sa conclusion, il indique : « Et vous vous apercevrez déjà de votre vivant de la différence qu'il y a à être servi par vos concitoyens, par des soldats d'élection, et non de corruption, tels que ceux que vous avez maintenant ! »¹⁴⁶⁵

Cette phrase suppose de fait que l'éducation militaire et citoyenne ne produise pas tous ses effets dès cette génération de soldat. Il s'agit donc bien d'une réforme fondamentale qui vise à changer les assises même de l'État florentin. La dernière partie de ce rapport porte sur l'administration judiciaire des membres de la milice et sur l'établissement de la hiérarchie à laquelle ils doivent se plier. Machiavel pense à ces deux choses de manière conjointe. Il veut d'une part, comme nous l'avons déjà mentionné, une justice particulière pour ces hommes¹⁴⁶⁶, mais il entend également qu'ils n'obéissent pas à des responsables particuliers et trop facilement identifiables. Il envisage tout un système de permutation des responsables militaires, en particulier, et quelques règles dans leur choix qui fassent en sorte de ne jamais avoir pour connétable un homme venant de la même région que ses soldats¹⁴⁶⁷. Dès lors se dévoile son véritable but, que la conclusion déjà citée, indiquant « être servis par vos concitoyens », implique par ailleurs : « C'est ainsi qu'ils finiraient à la longue par ne plus voir que confusément leurs chefs pour servir le bien public au lieu de servir un particulier. »¹⁴⁶⁸

L'objectif politique de la milice est ainsi clairement explicité, conscientisé et assumé par Machiavel. Il s'agit d'une entreprise véritablement républicaine qui vise à refonder en profondeur l'État florentin sur le modèle de la République romaine telle que Machiavel la concevait. Il envisage à terme de constituer une plèbe composée des populations paysannes environnant Florence et une aristocratie constituée des citoyens florentins. Ainsi, il entend donner la citoyenneté progressivement à ces paysans, en leur apportant une « bonne éducation », comme il le souligne à la fin de sa conclusion : « mais celui qui

¹⁴⁶⁵ *Rapport sur l'institution de la milice*, Till, tome II, p. 71.

¹⁴⁶⁶ *Rapport sur l'institution de la milice*, Till, tome II, p. 70.

¹⁴⁶⁷ *Rapport sur l'institution de la milice*, Till, tome II, p. 71.

¹⁴⁶⁸ *Rapport sur l'institution de la milice*, Till, tome II, p. 71.

sort de l'école honnête et qui a eu bonne éducation pourra se faire honneur à soi comme à sa patrie »¹⁴⁶⁹

De la réforme chrétienne imaginée par Savonarole, Machiavel entend passer à une réforme citoyenne tout aussi fondamentale mais sur un autre modèle, celui de la puissance politique, étant donné de toute manière que la première a échoué faute de cette puissance. Au fond, on voit bien ici que le « prophète désarmé » Savonarole s'oppose au « politique de l'armement » Machiavel. Dans la conclusion des premières *Décennales* le Secrétaire se propose d'ailleurs pleinement d'investir ce rôle¹⁴⁷⁰. Ce programme est donc immense par son ambition déclarée. Il s'agit de refonder totalement Florence, cité communale centrée sur le commerce, l'industrie, les activités marchandes et bancaires, en une cité armée. Si l'on conjugue les intentions déclarées de Machiavel avec son analyse de la situation géopolitique de l'Europe de son époque, on comprend sa volonté de faire évoluer sa cité. Sa lucidité pousse son patriotisme : pour exister en Europe, au milieu des grandes monarchies qui sont déjà constituées, Florence doit devenir une puissance capable de peser militairement, puisque c'est la seule chose qui compte désormais. L'entreprise est à la fois utopique, lucide et désespérée. Elle est utopique puisqu'elle engage, pour porter pleinement ses fruits, une temporalité qui s'étend sur plusieurs générations. Son modèle est également antique, fort éloigné des habitudes contemporaines. Il s'agit finalement, par l'octroi d'une forme de citoyenneté à ces paysans sujets, de leur faire aimer leur patrie afin qu'ils acceptent de mourir pour elle¹⁴⁷¹. Par l'acceptation de cette temporalité longue, elle est précisément lucide. Dans l'état de l'Italie d'alors, la République de Florence ne peut espérer survivre qu'en se réformant en profondeur ou en acceptant de ne plus être une puissance. Une république ne peut renoncer à l'indépendance, par conséquent aux conditions de cette dernière, et donc ici à s'armer. L'entreprise est donc finalement

¹⁴⁶⁹ *Rapport sur l'institution de la milice*, Till, tome II, p. 71.

¹⁴⁷⁰ Machiavel, *Première Décennale*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 48.

¹⁴⁷¹ Sur ce point où l'amour de la patrie finit par remplacer l'amour de Dieu chez Machiavel, cf. Mais nous voulons ici souligner que la difficulté de la réforme des mœurs des citoyens florentins n'est pas l'unique considération de Machiavel. Il s'agit aussi d'élargir la notion communale de citoyenneté au *contado*, ne serait-ce que pour tenir compte de la taille des armées européennes. Cf. Zancarini, J.-C., « Machiavel et Guichardin. Guerre et politique au prisme des guerres d'Italie », in *Laboratoire italien*, « Justice et armes au XXVIème siècle », Lyon, 10-2010, ENS éditions, 2010, pp. 9-25, en particulier pp. 16-18 : « Machiavel : l'amour sert à faire la guerre », mais aussi Zancarini, J.-C., « « Se pourvoir d'armes propres » : Machiavel, les « péchés des princes » et comment les racheter », in *Asterion* [en ligne], 6/2009, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 2 mars 2014. URL : <http://asterion.revue.org/1475>, en particulier : « l'amour comme force militaire », dernière partie du texte, numéros 24 à 31.

désespérée, puisqu'à la fois lucide et utopique. Toutefois, cette vision *a posteriori* ne trouble pas Machiavel et ses contemporains. Sans doute estimaient-ils avoir enfin une route à suivre, une conduite à tenir. Dans ces temps d'incertitude et de malheurs pour la péninsule italienne, c'était sans doute déjà beaucoup.

Barincou donne à la suite de ce célèbre rapport un *Discours sur l'ordonnance et milice florentine*, qui ne se trouve ni chez Marchand ni chez Vivant et que Guidi ne cite pas dans ses sources¹⁴⁷². Toutefois, ce document peut parfaitement être authentique. D'une part, il reprend une partie de l'argumentation du traité sans rien apporter de plus et d'autre part, il peut parfaitement exister et avoir été pris en compte dans l'énorme masse documentaire utilisée par Guidi. Par prudence toutefois, nous l'écartons de cette étude.

A la suite du projet détaillé par le rapport, naît le texte de loi proprement dit¹⁴⁷³. Là encore, un problème de traduction se pose pour le lecteur français. Barincou n'en donne qu'une petite partie, indiquant en note que le reste du texte est sans grand intérêt¹⁴⁷⁴. Buchon, lui, propose un texte complet qui traduit correctement ce texte, au demeurant très centré sur des détails d'organisation pour la partie que ne traduit pas Barincou, c'est à dire la parti législatrice stricto sensu¹⁴⁷⁵. La datation du texte par Marchand le situe au plus tard au premier décembre 1506¹⁴⁷⁶. Le premier décret débute par un texte liminaire qui reprend l'essentiel du rapport précédent. Machiavel précise ainsi :

« Les Magnifiques et Très hauts Seigneurs ayant considéré comme quoi toutes les républiques qui par les temps passés se sont conservées et agrandies ont toujours eu pour principales fondations deux choses, à savoir la justice et les armes, afin de pouvoir tenir en bride et corriger leurs sujets et se défendre contre leurs ennemis ; [...] ont jugé bon de s'armer d'armes qui leur soient propres et d'hommes qui leur soient propres »¹⁴⁷⁷

On le voit, il s'agit d'un préambule qui porte entièrement la marque d'une pensée machiavélienne. Le seul argument de fond conservé pour la justification de la loi reste la critique des armes mercenaires, selon les arguments traditionnels que Machiavel rebattra

¹⁴⁷² Guidi, A., *Un segretario militante*. *Op. cit.*, pp. 29-35.

¹⁴⁷³ *Décrets de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*, Till, tome II, pp. 74-77.

¹⁴⁷⁴ Cf. Till, tome II, note 15 du chapitre 10, p. 558.

¹⁴⁷⁵ Machiavelli, *Œuvres complètes*, édition Buchon, *Op. cit.*, tome I, pp. 405-414.

¹⁴⁷⁶ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*, p. 148.

¹⁴⁷⁷ *Décrets de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*, Till, tome II, p. 74.

dans tous ces textes, à savoir que leur puissance les rend dangereuses pour qui les emploie et donc suspectes et leur faiblesse inutiles. Dès lors, le reste du texte rentre dans les détails d'abord de la magistrature des neufs, du mode de désignation de ses membres à ses attributions. Les neufs sont nommés sur une période sensiblement plus longue que les autres magistratures : huit mois, renouvelables par moitié au bout de quatre mois¹⁴⁷⁸. Leur rang se situe juste après la magistrature des Dix et avant celle des Huit. Leur action consiste à gérer la milice en temps de paix, à veiller surtout à ce que soient continuellement enrôlés dix milles hommes au moins¹⁴⁷⁹. L'ensemble des prescriptions respecte le projet rédigé dans le *Rapport sur l'institution de la milice*. Ainsi l'administration d'une justice particulière pour les recrues est-elle établie¹⁴⁸⁰. Les fonctions des connétables devant suivre « l'ordonnance militaire des Allemands »¹⁴⁸¹, leur roulement et leur origine loin de leur affectation¹⁴⁸² suivent également le projet. L'essentiel de sa mise en place réside ainsi dans le recrutement et l'armement¹⁴⁸³ des troupes, leur entraînement¹⁴⁸⁴ et les interdictions. Ces dernières portent essentiellement sur l'usage privé des troupes de la milice, que ce soit pour l'un d'entre eux, un connétable ou une personnalité¹⁴⁸⁵. Seuls les Dix sont habilités à les employer, ce qui implique un temps de guerre seulement¹⁴⁸⁶. Enfin, une police spéciale pour les miliciens est prévue, plus lourdement armée¹⁴⁸⁷.

Toutes les dispositions prises correspondent donc effectivement à la position machiavélienne et le développement de la milice se poursuit dès lors sans heurts majeurs pendant quatre années, si ce n'est la révocation de don Micheletto, le premier chef de la milice¹⁴⁸⁸. Barincou le nomme Don Michele Coreglia et donne une lettre de ce dernier adressée à Machiavel afin de se disculper¹⁴⁸⁹. Ce ne fut de toute évidence pas suffisant,

¹⁴⁷⁸ *Décrets de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*, Till, tome II, pp. 75-76.

¹⁴⁷⁹ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Op. cit.*, tome II, article 15, p. 408.

¹⁴⁸⁰ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 18, p. 408 pour le rapport à la justice ordinaire et articles 38 à 41 pp. 412-413.

¹⁴⁸¹ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, article 19, p. 409.

¹⁴⁸² *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 19, 20, 21, 22 et 23 p. 409.

¹⁴⁸³ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 30 et 31, p. 411.

¹⁴⁸⁴ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, article 32, p. 411.

¹⁴⁸⁵ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 32, p. 411 et 37 p. 412.

¹⁴⁸⁶ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 33, p. 411 et 35 p. 412.

¹⁴⁸⁷ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 42 et 43, p. 413.

¹⁴⁸⁸ Vivanti, *Introduzione* au *Giribizzo circa Iacopo Savello*, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, p. 783.

¹⁴⁸⁹ Lettre de Don Michele Coreglia à Machiavel du 15 septembre 1508, Till, tome II, pp. 142-145.

même si la lettre prouve l'importance du Secrétaire, désigné dans l'adresse de la lettre : « mon très honorable chef »¹⁴⁹⁰. Il faut nommer un nouveau chef militaire de la milice et le *Brouillon autour de Iacopo Savello* examine le problème et propose cet homme¹⁴⁹¹. *De facto*, à part ce problème, la milice est un succès. Le Cardinal Soderini en témoigne encore par deux fois, la première pour lui attribuer une inspiration « divine » tant son développement se déploie admirablement malgré les obstacles¹⁴⁹². La seconde remercie Machiavel d'une longue lettre détaillant le « principe militaire » de la milice, mais dont nous ne savons rien¹⁴⁹³. Il loue ensuite le Secrétaire d'être à l'origine de cette institution et donne son accord à l'idée que la justice doit être au cœur de l'action politique. Il promet même de relancer son frère, le Gonfalonier, à ce sujet¹⁴⁹⁴. Dès lors, le quotidien de la milice et de l'action de Machiavel consiste à contrôler le recrutement et à gérer l'administration de la justice.¹⁴⁹⁵ En 1509, la milice montre son efficacité en permettant le blocus efficace de Pise¹⁴⁹⁶. Elle est d'ailleurs utilisée pour mobiliser les hommes qui vivent sur son territoire¹⁴⁹⁷. On ne sait pas si cette mesure visait à enrôler quasiment de force des hommes qui risquaient de porter secours aux Pisans ou s'il s'agissait de trouver des troupes aisément dans la région des combats, afin d'éviter également rapines et déboires que risquaient de causer des miliciens venant d'une autre région du *contado*. Mais le résultat est indiscutable : Pise est prise.

Barincou ne donne pas, ni dans les deux volumes des lettres ni dans l'édition Pléiade, les deux textes sur la milice à cheval, dont le décret est pourtant connu par Buchon. Sans doute, comme celui sur la milice, le considéra-t-il comme trop aride, trop juridique. Il ignore tout simplement le *Fragment de discours sur la milice à cheval*, pourtant connu depuis

¹⁴⁹⁰ Lettre de Don Michele Coreglia à Machiavel du 15 septembre 1508, *Till*, tome II, p. 142.

¹⁴⁹¹ *Brouillon autour de Iacopo Savello. Raisons pour lesquelles le Seigneur Iacopo Savello pourrait faire l'affaire comme capitaine de l'infanterie*, Machiavelli, *Opere*, tome I, pp. 44-45.

¹⁴⁹² Lettre du cardinal Soderini à Machiavel du 15 décembre 1506, *Till*, tome II, p. 82.

¹⁴⁹³ Lettre du cardinal Soderini à Machiavel du 4 mars 1507, *Till*, tome II, p. 83.

¹⁴⁹⁴ Lettre du cardinal Soderini à Machiavel du 4 mars 1507, *Till*, tome II, p. 84.

¹⁴⁹⁵ Comme en témoigne le petit ensemble de trois lettres des Neuf de la milice du 2 juin 1507, 31 juillet 1507 et 3 novembre 1507, dont Barincou indique en note de bas de page qu'elles sont de Machiavel, *Till*, tome II, pp. 88-89.

¹⁴⁹⁶ Cf. par exemple la lettre de Antonio da Filicaia à la Seigneurie du 14 avril 1509, *Till*, tome II, pp. 160-161, dont Barincou indique en note de bas de page qu'elle est de la main de Machiavel : « On m'a assuré qu'il y avait quatre jours qu'il n'était entré de blé dans la ville, et c'est ce qui les réduit au désespoir : nous continuerons donc, grâce à notre infanterie et à notre cavalerie, à empêcher que rien ne puisse y pénétrer. », p. 161.

¹⁴⁹⁷ Mission à l'intérieur. Patente des Dix de pouvoir à Machiavel du 16 août 1508, *Till*, tome II, p. 150.

l'édition de Tommasini¹⁴⁹⁸ mais extrêmement court. Il est centré sur le risque de tyrannie¹⁴⁹⁹, dont on perçoit qu'il était au cœur des discussions sur la milice¹⁵⁰⁰.

Ce nouveau décret fait explicitement référence au premier, qu'il date du 6 décembre 1506 et auquel il renvoie pour tous les cas non prévus¹⁵⁰¹. Sa datation selon Marchand est estimée au début de l'année 1511, puisque le vote a lieu le 30 mars 1511¹⁵⁰². L'armement et le nombre de recrues sont inversés par rapport à la milice à pied. Dix pour cent des hommes de cette dernière devaient être équipés de mousquets, soixante-dix pour cent de lances et le reste au choix des hommes¹⁵⁰³. Chacun des cheuau-légers composant la cavalerie, au nombre d'au moins cinq cents, devra être équipé d'une arbalète ou d'un mousquet, sauf pour dix pour cent de lanciers au plus¹⁵⁰⁴. Ces délibérations concernant l'équipement offensif laissent penser qu'il est à la charge de la recrue. En effet, si l'indemnité pour l'entretien du cheval fait l'objet d'un article spécifique¹⁵⁰⁵, et son prêt plusieurs¹⁵⁰⁶, rien n'est mentionné pour les armes individuelles offensives. Dans le *Rapport sur l'institution de la milice*, Machiavel indiquait : « c'est vous et votre Cité qui êtes destinés à servir à cheval et à commander »¹⁵⁰⁷.

Le *Fragment de brouillon* évoque tout juste cet aspect du problème du recrutement et le *Décret* ne le précise pas, au contraire : « il appartient au conseil des respectables Neuf de l'ordonnance [...] d'inscrire les hommes qu'ils jugeront propres au service de la cavalerie, dans toutes les villes et autres lieux du domaine de la République, de la manière qu'il leur semblera convenable ; »¹⁵⁰⁸ La mention des « villes » est une traduction abusive de Buchon, puisque le texte de Vivanti donne : « in tutte le terre et luoghi »¹⁵⁰⁹. Par

¹⁴⁹⁸ Cf. Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*, p. 214.

¹⁴⁹⁹ *Frammento di discorso sulla milizia a cavallo*, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, p. 43. *Till*, tome II, p. 270, « proposition pour porter à 500 chevaux l'ordonnance montée (fragment) ».

¹⁵⁰⁰ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*, p. 215, le date de la fin octobre début novembre 1510.

¹⁵⁰¹ *Seconde provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Op. cit.*, tome II, article 1er, p. 414.

¹⁵⁰² Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*, p. 239.

¹⁵⁰³ *Première provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Op. cit.*, tome II, article 30, p. 411. L'article 31 p. 411 prévoit de créer quelques bannières « entièrement composées de fusiliers ».

¹⁵⁰⁴ *Seconde provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, article 2, p. 414.

¹⁵⁰⁵ *Seconde provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, article 3, p. 415.

¹⁵⁰⁶ *Seconde provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, articles 4 à 12, pp. 414 à 417. Cette attention au cheval est bien entendu liée au coût de l'animal et à sa fragilité sans commune mesure avec tout le reste de l'équipement.

¹⁵⁰⁷ *Rapport sur l'institution de la milice*, *Till*, tome II, p. 68.

¹⁵⁰⁸ *Seconde provision*, in Machiavelli, *Œuvres complètes*, Buchon, *Ibid.*, tome II, article 1er, p. 414.

¹⁵⁰⁹ Machiavelli, *L'ordinanza de' cavali*, in *Opere*, *Op. cit.*, tome I, p. 46.

conséquent, seul le faible nombre d'hommes enrôlés permet de supposer que l'intention présentée dans le *Rapport* ait été suivie d'effets.

3) *Bilan et poursuite des idées machiavéliennes après la défaite de Prato*

Un premier bilan de l'expérimentation de la milice consiste à apprécier l'adéquation entre les discours et les faits. Avec la milice, Machiavel fait tout simplement ce qu'il dit. On peut constater sur ce point la cohérence absolue avec l'ensemble de sa pensée, quels que soient les textes envisagés. Quelles que soient les circonstances, le Secrétaire considère que se pourvoir d'armes propres constitue le fondement d'un État, sauf pour l'exception vénitienne. Dès lors, il faut souligner que pour lui l'objectif de puissance de l'État, sa nécessité, impose de faire front aux difficultés qui vont advenir du fait d'armer le peuple. La République romaine permet dès lors, dans un examen du conflit entre la plèbe et le Sénat, d'avoir une possible modélisation de ce qui risque d'arriver. Dans les faits, Machiavel tente d'amener peu à peu ses concitoyens à la conscience de la nécessité de refonder la République florentine en rendant la ville de Florence le lieu de l'exercice du gouvernement et donc en donnant aux campagnes environnantes un réel droit d'administré, une part dans la République. De fait, le problème essentiel dans l'organisation des communes médiévales comme Florence reposait sur l'opposition entre la ville et la campagne qui recoupaient une opposition entre les nobles et les bourgeois libres et avait produit une sujétion absolue de la campagne par la ville¹⁵¹⁰. Or, selon Machiavel, le contexte des guerres d'Italie impose la nécessité de lutter ensemble et donc de penser l'articulation dynamique de la ville à la campagne.

Le Secrétaire, pour la milice, déploie une activité politique où la parole et l'action se superposent quasiment totalement. Dans un contexte de liberté d'expression, Machiavel use de sa parole pour provoquer la prise de conscience de certaines élites, sans doute au moins les républicains convaincus qui l'ont amené à son poste et la famille Soderini. L'enjeu est tel à ses yeux qu'il oriente ultimement la République elle-même, dans sa signification. Un passage du début des *Discours* en témoigne plus que clairement :

¹⁵¹⁰ Cf. Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale. », art. cit., pp. 151-164.

« Il est bien vrai que ces réformes ne s'opèrent jamais sans danger, parce que jamais la multitude ne s'accorde sur l'établissement d'une loi nouvelle tendant à changer la constitution de l'État, sans être fortement frappée de la nécessité de ce changement. Or, cette nécessité ne peut se faire sentir sans être accompagnée de danger. La République peut être aisément détruite avant d'avoir perfectionné sa Constitution. Celle de Florence en est une preuve complète. Réorganisée après la révolte d'Arezzo, en 1502, et renversée après la prise de Prato, en 1512. »¹⁵¹¹

Bien évidemment, la réforme de 1502 consiste essentiellement dans l'élection d'un Gonfalonier à vie. Toutefois, il faut souligner que Machiavel indique ici que la réforme n'est pas terminée avec ce point de départ, puisqu'en 1512, sa Constitution n'est toujours pas parvenue à perfection. Il conçoit donc la République florentine d'un point de vue évolutif, dont le point de départ reste cette nouvelle magistrature. De ce point de vue, si l'on considère que le Secrétaire indique ici que la réforme n'est pas achevée par cette nomination, il désigne bien la milice comme le cœur principal de la réforme de l'État florentin, avortée en 1512. Il semble que Machiavel envisage la transformation complète de l'État florentin, dans une forme de république peuplée de citoyens-soldats et d'aristocrates sur le modèle de la Rome antique telle qu'il l'explicite peu après dans les *Discours*.

Ainsi, les passages de Machiavel concernant l'institution d'armes propres permettent de percevoir l'importance qu'il attribue au patriotisme. Il doit devenir le résultat de l'enrôlement de la population sous des armes communes. En fait, dans *Le Prince* et les *Discours*, ce point est considéré comme essentiel. Il en est de même dans *L'art de la guerre*. Avec l'exemple de l'antiquité romaine et des troupes suisses contemporaines, Machiavel possède deux moyens de montrer que ce principe traverse les âges. Comme pour César Borgia et les Médicis, ces exemples ne sont pas tant historiques que programmatiques. Machiavel considère que Rome puis les Suisses sont quasiment invincibles sur le champ de bataille parce que leurs troupes sont formées de concitoyens exercés au maniement des armes. Comme une armée de métier, ces soldats-paysans s'entraînent régulièrement et vont chaque année ou presque au combat. Ainsi, les nouvelles recrues bénéficient de l'expérience des vétérans. Ils deviennent de ce fait les égaux des mercenaires, du strict point de vue militaire. Mieux, en ce qui concerne les Suisses, on peut voir qu'ils sont les meilleurs mercenaires parce qu'ils forment une armée de citoyens. Au final, il a manqué

¹⁵¹¹ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre II, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 383-384.

quelques années à la milice florentine pour devenir l'égal des troupes mercenaires, voire pour les dominer. Sans vétérans dans ses rangs, elle était bien entendu inférieure à des professionnels de la guerre. Le patriotisme est ainsi la production principale de l'organisation armée.

Dès l'institution de la milice, Machiavel avait parfaitement conscience des conséquences, même lointaines, de cette situation. A la fin de son *Rapport sur l'institution de la milice*, le Secrétaire indique ainsi que les conséquences à long terme de l'enrôlement de soldats parmi les sujets de Florence amèneront une extension de la notion de citoyenneté¹⁵¹². Conformément aux exemples suisse et romain, le soldat n'est efficace et « propre » à sa patrie que s'il en est citoyen. Le cas romain montre même que si la citoyenneté n'est pas accordée par la loi, elle devra être concédée face aux armes de ces soldats, sur le modèle des diverses sécessions de la plèbe et suivant l'idée que les conflits internes sont porteurs de fécondité lorsqu'ils sont équilibrés¹⁵¹³. Machiavel a donc parfaitement conscience de mettre en place un processus qui doit déboucher sur un bouleversement des fondements de l'organisation politique florentine. Ayant perçu et établi publiquement la suprématie des grandes monarchies française et espagnole, il entend contraindre par un système de conséquences sans appel la Cité-État florentine à se transformer à moyen, voire à long terme. L'horizon de l'action et du discours de Machiavel, lorsqu'il critique les armes mercenaires, consiste à transformer la cité florentine. Le Secrétaire a parfaitement conscience que « rouvrir son temple au dieu Mars »¹⁵¹⁴, comme il l'évoque à la fin de sa première *Décennale* ne peut s'effectuer sans un profond renouvellement des mœurs et des lois. Son insistance ultérieure sur le modèle romain en matière d'organisation militaire ne vient pas, comme on pourrait le croire, d'un attachement presque maniaque à l'Antiquité. Machiavel ne voit dans ce matériau qu'un modèle indiquant une voie efficace pour l'action. Les Romains sont devenus maîtres du monde grâce à leur armée. Les Suisses sont indépendants pour la même raison. Il se trouve que ces deux organisations militaires reposent sur le fait que le soldat est un citoyen et non un professionnel de la guerre. Par conséquent, pour assurer à Florence son indépendance, il faut armer ses citoyens. Politiquement, à cause de la dégradation des mœurs et de la cécité politique à l'égard du

¹⁵¹² *Rapport sur l'institution de la milice*, Till, tome II, p. 71.

¹⁵¹³ Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre IV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 390-391.

¹⁵¹⁴ Machiavel, *Première Décennale*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 48.

changement de dimension de la politique en Italie, il est impossible de demander aux membres du Grand Conseil de s'armer et ils sont trop vieux pour cela. De toute manière, une armée de 3000 à 5000 soldats constituée par les futurs citoyens florentins, les membres de ces familles qui auront accès, à 29 ans, au Grand Conseil, serait insuffisante en nombre. Par conséquent, Machiavel engage le processus avec la campagne sujette, et, dès 1508, l'élargit à la Cité elle-même avec le projet de milice à cheval. Sans doute les citoyens de Florence avaient saisi le danger de la milice pour leurs prérogatives et commençaient à être jaloux de la popularité des défilés et des manifestations, voire des rémunérations, des membres de la milice. Machiavel créa ainsi un corps de cavalerie, instituant la domination des citoyens florentins sur leurs sujets par le prestige de la cavalerie. Ainsi, il associait les citoyens florentins au mouvement général d'armement de l'État, il leur donnait le maintien de leurs prérogatives et préparait l'incorporation de nouvelles recrues issues de régions plus éloignées de la cité. À terme, le déséquilibre numérique au sein de la milice aurait contraint la cité communale à intégrer politiquement ces soldats et leurs familles, comme dans l'administration de la justice l'appartenance à la milice créait déjà, de fait, un statut intermédiaire.

On le conçoit donc, les traités et développements de Machiavel sur l'armée et les armes s'ancrent dans une réflexion qui fut mise en pratique avant d'être énoncée. La milice, à travers son organisation totalement pensée et mise en œuvre par le Secrétaire, constitue une preuve de l'antériorité de l'action sur l'expression de la pensée chez Machiavel. Elle fournit même la clef pour bien saisir la critique des mercenaires. Face à un fait historique consistant dans le triomphe apparent des armées professionnelles lors des guerres d'Italie, Machiavel maintient la supériorité des armes propres nationales et justifie ce point de vue, suivant les circonstances de ses actions et écrits, en ayant toujours à l'esprit la réalité effective d'une armée patriote, la citoyenneté de ses soldats. Hors de ce contexte, l'expression du point de vue machiavélien apparaît utopiste, voire sans objet. Le Secrétaire vit l'histoire et il croit indubitablement en la possibilité de l'écrire par des actions, y compris contre son prétendu sens. Face à l'impuissance florentine, il considère que le seul remède consiste à créer une force armée cohérente. Florence ne peut se comparer à la Rome papale, qui possède autant d'argent qu'elle pour recruter des troupes mais un prestige religieux tel que son prince ne peut être écarté et son État anéanti. Elle ne peut

envisager sa sécurité à la manière de Venise, imprenable cité, sauf si l'on conjugue invasion terrestre et navale, et qui peut donc se contenter de renforcer sa marine pour ne jamais être en danger mortel. Elle risque le sort de Milan et Naples, puisqu'elle ne saurait se comparer financièrement et militairement à l'Espagne et à la France. Son indépendance ne peut se faire qu'en deux ou trois temps, d'abord par le recrutement et la formation d'une armée propre, ce qui permettrait ensuite une réforme fondamentale de ses institutions communales dans le sens soit d'un principat capable d'unifier l'Italie sous sa bannière soit dans celui d'une république capable d'absorber les autres États italiens. Dans les deux cas, la survie de l'État florentin dépend de la constitution de cette milice.

E) Pise et la dialectique centre/périphérie, ou, pour le dire en termes de l'époque, la liberté des uns implique la sujétion des autres

La question de Pise aurait dû donner lieu à un débat profond dans la pensée de Machiavel. En effet, comme il le constate dans les *Discours*, cette cité qui fut cent ans auparavant un État¹⁵¹⁵, tint tête avec vigueur aux tentatives florentines pour la ramener sous le joug. Or, Machiavel, attaché à la liberté républicaine de sa cité, n'a pas un mot pour disqualifier l'attitude florentine et pour reconnaître à Pise son droit de cité libre. Mieux, selon le modèle qu'il a lui-même élaboré concernant la suprématie militaire des cantons suisses et selon ce qu'il a essayé de mettre en place avec sa milice, il devrait reconnaître là un authentique moment de la liberté où Florence apparaît impérialiste. La question pisane devient alors la question de l'altérité. Pourquoi, dès lors que Pise a fait la preuve de son attachement à la liberté, ne pas concevoir une fédération toscane sur le modèle suisse ? Pourquoi ne pas lier les deux Républiques et « libérer » Lucques et Sienne de leurs potentats ? Deux remarques s'imposent concernant le fait que cette question ne soit pas même envisagée alors qu'en théorie, elle aurait dû l'être. Tout d'abord, la situation toscane, sur le modèle de l'Italie, consiste dans un morcellement de jalouses indépendances. Une fédération est inimaginable car il n'est pas même question d'alliance.

¹⁵¹⁵ La prise de Pise par Florence remonte à 1406. Son soulèvement au passage de Charles VIII a lieu en 1494. Il faudra quinze années de guerre ininterrompues à Florence pour la recouvrir. De ce terrible conflit, la cité pisane ne se remettra pas et elle ne retrouva plus sa grandeur passée.

Dans ce cadre géographique réduit, il n'est question que de domination, de luttes à mort. La République florentine ne reconnaît pas la République pisane comme un régime avec qui elle pourrait s'allier contre les principats alentours. Elle considère tous les États autres comme de dangereux adversaires destinés à être assimilés par elle. La domination de la Toscane consiste en un but d'autant plus indiscutable qu'il est impensé. Ainsi, sans être jamais ouvertement mentionnée, la domination de la Toscane est considérée par tous les Florentins comme le point de départ de la liberté florentine. On peut estimer que l'unité italienne, réclamée à grand renfort de rhétorique, se conçoit de la même manière. L'appel du dernier chapitre du *Prince* à réaliser l'unité de l'Italie consiste bien dans un recours à la force. César Borgia dans sa tentative ou les Médicis dans leur position dominante comparable, à la fois Pape et maîtres de Florence, permettent une union sous la contrainte. L'appel est lancé à un homme qui est prince, non au peuple pour le suivre. La question pisane permet donc de comprendre le sens particulier des textes des *Discours* où Machiavel indique qu'une cité doit s'agrandir indéfiniment ou être autarcique¹⁵¹⁶, mais que dans ce dernier cas, il faut des conditions géographiques particulières :

« Je crois que quiconque voudrait fonder une république qui subsistât longtemps, devrait l'organiser intérieurement comme Sparte, et comme Venise la placer dans une situation forte et la rendre assez puissante pour que personne ne pût se promettre de pouvoir la terrasser d'un seul coup, mais pas assez pour porter ombrage à ses voisins. Avec ces conditions, elle pourrait jouir longtemps de sa liberté. »¹⁵¹⁷

Un peu plus loin, il précise sa pensée :

« Ainsi, attendu l'impossibilité d'établir parfaitement l'équilibre, ou de le garder exactement après l'avoir établi, il faut, en constituant une république, prendre le parti le plus honorable ; et si elle était jamais dans la nécessité de faire des conquêtes, la mettre en état du moins de conserver ce qu'elle aurait acquis. »¹⁵¹⁸.

La Toscane n'étant pas une contrée isolée, il est nécessaire que l'expansion indéfinie soit le moteur de l'existence des États qui la composent. En ce sens, Florence est proche de la Rome des débuts, en guerre permanente contre ses voisins. Le choix de la première décade de Tite-Live n'est donc pas simplement un choix érudit classique. Il permet bien

¹⁵¹⁶ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 393 : « Ou bien il s'agit d'une république qui veut étendre son empire, comme Rome ; ou bien il est question d'un État qui se borne uniquement à se conserver. Dans le premier cas, il faut imiter Rome, dans le second, suivre l'exemple de Venise, de Sparte ».

¹⁵¹⁷ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre VI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 397-398.

¹⁵¹⁸ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre VI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 398.

plutôt une analogie fonctionnelle avec la cité du Lys. En ce sens, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir Machiavel se comporter de manière aussi dure envers les Pisans aux abois, ou de façon aussi diligente dans l'organisation du conflit armé, avec les Français en 1500, Léonard de Vinci en 1504 ou avec sa milice en 1509. L'enjeu ne nécessite pas commentaire, discussion ou changement de point de vue. La guerre à mort avec les Pisans ne peut se comprendre que dans une dialectique centre/périphérie de type impérialiste, pour employer un terme moderne. Pour poursuivre la comparaison romaine, Pise est comme Ostie. On ne saurait imaginer la puissance de l'une sans la parfaite sujétion de l'autre. Florence étant la « nouvelle Rome », Pise doit accepter sa condition de « nouvelle Ostie ».

Plus profondément, on peut considérer que les écrits et rapports tendant à comparer la situation florentine au modèle romain et à poser la question de ce qu'auraient fait les Romains à la place des Florentins¹⁵¹⁹ ne sont pas un simple modèle rhétorique classique se référant à l'Antiquité. Bien au contraire, nous l'avons vu, le statut de la modélisation de l'histoire chez Machiavel comme sa manière de concevoir la refondation de la République florentine invitent également à une lecture littérale de ces textes et des propositions qu'ils contiennent. Ainsi, dans le *De la manière de traiter les populations rebelles du Val di Chiana*, Machiavel ne propose pas de solution alternative à celles qu'il voit chez les Romains. D'un autre point de vue, leur exemple est parfaitement dispensable puisqu'il s'agit juste de dire qu'il faut éviter la voie médiane et se résoudre soit à pardonner soit à éliminer. Les romains ne sont-ils invoqués que pour signifier qu'il est possible d'agir ainsi ? Le sont-ils uniquement pour indiquer la bonne politique à mener ? Il faut ici voir que Machiavel réalise et veut faire comprendre à ses interlocuteurs dans ce texte que le destin de Florence, si elle veut être la nouvelle Rome, c'est-à-dire simplement survivre en commençant par tenir son territoire, doit être l'imitation intelligente de ce que le modèle classique propose. Dès lors, dans sa relation avec les cités de Toscane, et en particulier Pise, Florence doit être impérialiste sur le modèle romain. La liberté romaine consiste à être Romain ou à disparaître. Carthage ou la sujétion de type gallo-romain sont les deux seules alternatives qu'offrirent les Romains aux autres peuples. Pour Machiavel, il va de soi que la liberté n'est pas un universel, ni un particulier dévolu à chacun. La liberté

¹⁵¹⁹ Ainsi, par exemple, *De la manière de traiter les populations rebelles du Val di Chiana*, in Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 124-128.

politique est un des ressorts de la puissance de l'État. Dans une république, les citoyens armés sont libres et leur volonté de puissance peut être employée pour agrandir l'État afin de maintenir cette liberté, toujours en tension avec la liberté d'autrui. La liberté étant puissance, elle ne saurait se contenter d'elle-même.

Sur ce point, Machiavel ignore absolument la conception moderne d'une liberté comme construction légale de l'individu dans l'État, protégeant sa liberté contre l'État qui risque à tout moment de l'opprimer. Machiavel n'envisage pas ce problème comme étant le premier, avant tout parce qu'à son époque, en tant que bon Florentin et homme de la Renaissance, l'État ne disposait pas des moyens d'écraser les individus qu'on lui connaît aujourd'hui. Machiavel naît et agit dans une bureaucratie, mais elle est encore balbutiante et il ne saisit pas à quel point elle va changer la relation de l'homme à sa patrie. Sa conception de la liberté est plus simple et en un sens plus brutale : entre citoyens, elle doit être limitée par les lois et les individus doivent être « domptés », voire « éduqués » à terme et lorsque c'est possible. Mais, avant tout, la liberté est menacée par l'autre, mon concitoyen mais surtout l'étranger qui vient ravager mon territoire, me déposséder, se livrer chez moi à des rapines, des meurtres, des viols et mille autres exactions abominables. Machiavel vit dans une époque de guerre incessante où le droit est une conquête qui ne peut avoir lieu que dans un second temps, après la survie, car le Secrétaire n'imagine pas que le droit se tienne par lui-même, ni à l'intérieur de l'État ni avec l'étranger. L'autre est ainsi constitué en un indépassable obstacle, qu'il convient soit d'assimiler pour augmenter ma puissance et ma liberté, soit d'éliminer. Or la conciliation ne peut être l'effet de la volonté. Jamais Machiavel n'envisage de faire tenir la puissance politique sur une telle absurdité : à ses yeux, la contrainte seule peut faire de mon voisin mon concitoyen, le révéler comme pouvant être tel. De ce fait, c'est par la loi, et donc la crainte du châtement et l'espérance d'une récompense immédiate ou la prise de conscience progressive des avantages de l'association d'hommes libres dans le combat armé, que l'autre peut devenir mon alter ego. Ce n'est pas un droit, notion quasi inconnue et ignorée de Machiavel, mais une possibilité qui ne peut donc advenir à l'être que si elle présente des avantages pour les deux parties. L'homme n'est pas un loup pour l'homme par nature, mais il n'est pas non plus un autre moi-même. L'indifférence machiavélique et le recentrage sur soi ne procèdent donc pas d'une théorie extra politique, mais résultent du

simple bon sens et du refus absolu de considérer un autre horizon que la réalité du présent. Par conséquent, la reconquête de Pise au nom de la liberté florentine ne peut pas être une aberration logique, une abomination où l'on tue pour assujettir au nom de la liberté des deux côtés, mais où tout cela est parfaitement logique et cohérent. Les Pisans, bien entendu, se battent pour leur liberté. Cette dernière n'est pas une demande légitime, dans un cadre légal international de reconnaissance du droit des peuples à l'autodétermination où la discussion peut se déployer. Leur liberté est, à terme, l'assujettissement de Florence. Dans un contexte international de guerre, entre Rome et Carthage, il n'y a pas de troisième choix autre que la sujétion ou l'anéantissement. Par conséquent, ces guerres ne sont pas fratricides mais parfaitement et consciemment impérialistes : sur les rives de l'Arno, on se bat pour savoir qui aura la possibilité, à terme, de fonder le nouvel Empire universel. Aussi saugrenu que cela paraisse *a posteriori*, pour les Florentins et les Pisans de l'époque, leur affrontement se fait dans cet horizon. La guerre est un état initial qui établit où se situe le centre et qui en est à la périphérie. L'idée d'une fédération de Républiques n'est tout simplement pas imaginée. D'ailleurs, elle n'a jamais vraiment existé avant l'invention des États-Unis d'Amérique à leur création, et cette dernière se fait entre des États qui n'existent que parce qu'ils se fédèrent. L'idée moderne d'une cohabitation pacifique des États dans leur intérêt commun lié essentiellement par le commerce n'est perçue par personne, et certainement pas par Machiavel ou par un Italien de son époque. Seule la Suisse pourrait alors former une altérité politique de ce genre, mais sa singularité politique est pensée en lien avec la position géographique de son territoire.

On le voit donc, le Republicanisme et la notion de liberté tels qu'ils sont employés par Machiavel ne sont pas des notions abstraites, des concepts opératoires de la pensée. Il n'est pas contradictoire que ma liberté implique la sujétion d'autrui, c'est même évident, de l'ordre du bon sens. Machiavel n'a pas même l'idée qu'il pourrait ici subsister une contradiction rationnelle capable de réduire à néant la notion même de liberté. De fait, l'idée de liberté, pour lui, ne signifie rien dans l'absolu. Le Secrétaire utilise ces termes pour décrire des réalités et pas pour élaborer une pensée compréhensive sur le modèle rationnel. Il s'agit donc de la désignation d'une tension, d'un dynamisme et non d'une chose. La liberté d'un individu ou d'un État est toujours conditionnée par celle des autres,

sous leur menace, dans leur limitation. A quoi bon comprendre ce qu'est la liberté quand on se bat pour ne pas être opprimé ? De fait, la sujétion de Pise, pour Florence, est condition de sa propre indépendance. Si Pise est libre, elle peut réduire considérablement le commerce florentin et surtout, elle peut aisément devenir la sujette d'une tierce puissance qui disposera dès lors d'un moyen pour anéantir la cité du Lys. Ainsi, assujettir Pise est bien une entreprise de libération de Florence. Ce point fait l'objet d'un consensus si vaste, qu'à l'annonce de sa reconquête, les scènes de liesse à Florence seront comparables à des scènes... de libération¹⁵²⁰.

Cela doit nous mettre à nouveau sur le qui-vive concernant la pensée et la rationalité du Florentin. L'idée de concepts rationnels, l'idée que le principe de non-contradiction est le fondement de la rationalité n'effleure même pas le Secrétaire. Au contraire, le paradoxe, le conflit, la tension, le dynamisme de la condition humaine sont pour lui autant de réalités premières dont la raison doit rendre compte si elle le peut, mais qu'elle ne saurait invalider. On n'invalide pas les faits par un raisonnement, chez Machiavel. Or les faits ne sont pas des choses rigides et immobiles, mais elles sont toujours dans la perspective de l'autre, donc en tension. L'homme politique n'est jamais seul, il est toujours en situation. On pourrait objecter que Machiavel n'imagine comme condition initiale de l'homme politique que le contexte de la guerre, mais ce serait renverser la position machiavélienne et ce qui fait sa force : l'homme politique vit dans ce contexte parce qu'il est politique et libre. En effet, ma liberté est toujours limitée par celle d'autrui. Ce point de départ forme bien une situation anthropologique fondamentale et observable. Si l'on suppose un homme en politique dans une société où il n'est pas en tension, on rêve. La tension, et la force de Machiavel consiste à en percevoir la positivité, est première, elle est toujours là, elle constitue l'essence de la politique. Les fameuses assertions de Machiavel sur la méchanceté humaine doivent se comprendre ainsi, non comme un constat moral désabusé, mais comme le fondement de l'existence de la politique en tant que chose : en politique, l'homme doit être supposé mauvais, sinon on sort du politique car il

¹⁵²⁰ Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 8 juin 1509, *Tll*, tome II, p. 176 : « il est impossible d'exprimer ici quelle félicité, quelle jubilation et allégresse le peuple entier a éprouvées à la nouvelle que cette fameuse cité de Pise est conquise : tout homme de quelque condition qu'il soit devient fou à force d'exulter ; il y a des feux de joie par toute la cité, bien qu'on ne soit pas encore à la vingt-deuxième heure : imaginez ce qu'on va faire toute la nuit. »

disparaît¹⁵²¹. Une société où les hommes ne s'affronteraient pas, outre qu'on n'en a jamais vu la moindre trace, serait bel et bien une société sans histoire et sans politique. Il n'y aurait pas de bien commun à définir comme objectif collectif permettant d'unifier les biens particuliers afin de les dépasser et de les réaliser car il n'y aurait dès lors tout simplement pas de bien commun. Lorsque Machiavel fait référence à ce dernier, et dans ses légations et son action engagée il y tient beaucoup, le Secrétaire l'envisage comme un point focal qui permet à chaque membre de la société de se réaliser individuellement. De fait, le bien commun permet de donner la gloire à celui qui y contribue. Cette dernière, conformément à l'idéal cicéronien, reste bien la plus haute valeur politique. En effet, elle est la reconnaissance par mes concitoyens de mon excellence, de ma supériorité. Ainsi, ma vanité, ma cupidité, ce qui forme le ressort premier de la politique, est satisfaite au sein de la société. Le bien commun, pour Machiavel, se trouve toujours en tension avec le bien commun des autres cités, comme mon bien individuel avec celui de mes concitoyens. Ainsi la gloire est véritablement une vertu politique : elle permet la réalisation d'un objectif individuel à travers l'objectif collectif et ma gloire se définit par la tension avec la gloire relative de mon concitoyen, qui produisent toutes deux la gloire de l'État. Ainsi, toute la vision machiavélienne de la politique se fonde sur l'idée de tension, et non sur l'unification rationnelle. Le cercle polybien des révolutions n'est ainsi pas convoqué pour disserter sur les régimes politiques mais plutôt sur la mobilité incessante du politique¹⁵²². Machiavel le souligne d'ailleurs, à quoi bon parler des différents types de régimes s'ils doivent tous dégénérer. C'est donc qu'ils sont tous mauvais !¹⁵²³ Par conséquent, la cause du cercle des révolutions ne réside pas dans la qualité des régimes politiques ou dans un quelconque destin implacable, mais bien dans la nature humaine. La politique est le lieu où l'homme convoite ce qu'il n'a pas. Dès lors, rien ne saurait durer éternellement et, bien entendu, les causes et les effets reviennent incessamment. On n'apprend rien de moral par

¹⁵²¹ Paul Larivaille montre ainsi que c'est bien l'appétit humain qui est à l'origine du mal en politique. Le mal n'est pas une qualité acquise, un caractère originaire. En bon républicain, Machiavel selon lui entend le prévenir par une bonne éducation. Cf. Larivaille, P., « Dal cosiddetto *libro delle repubbliche* alle soglie del *discursus* : tre schede machiavelliane, in Roncaccia, A., « *Pigliare la golpe e il liono* » *Studi rinascimentali in onore di Jean-Jacques Marchand*, Roma, Salerno Editrice, 2008, pp. 135-152.

¹⁵²² Cf. Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre II, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 383-388 par exemple.

¹⁵²³ Cf. Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre II, in *Œuvres complètes*, *Ibid*, pp. 386-387 : « je dis donc que toutes ces espèces de gouvernements sont défectueuses. Ceux que nous avons qualifiés de *bons* durent trop peu. La nature des autres est d'être *mauvais*. » D'où la nécessité d'une constitution mixte où « chacun de ces trois pouvoirs surveille les autres. »

l'histoire, mais seulement quels moyens employer dans des situations données. On peut donc sans risque s'éloigner de la vérité historique si l'on perçoit clairement la nécessité de l'action à mener, comme, dans la religion antique, on falsifiait les augures afin qu'ils soient positifs¹⁵²⁴.

En ce sens, Machiavel nous interroge parce qu'il effectue machinalement, naturellement, le geste scientifique moderne qui voit dans la raison un outil et non une fin. La question pisane ne saurait donc être un problème rationnel d'accord avec soi-même. Que ma liberté implique la sujétion d'autrui est une évidence, un fait comme un autre. Analogiquement, on comprend mieux pourquoi Machiavel maintient l'idée que, pour les nobles, la liberté consiste à ne pas être assujéti aux lois¹⁵²⁵. De fait, le choix d'une liberté où nul n'est opprimé n'est pas l'objet d'une réflexion rationnelle mais est fonction du désir d'une catégorie sociale. Le pas qui consistera à examiner laquelle de ces deux « liberté » est légitime et permettra donc d'exclure celle qui opprime comme contradictoire avec elle-même au point qu'on ne saurait en bonne logique la nommer « liberté » n'apparaît pas chez le Florentin. De fait, il considère que ce désir est naturel chez des hommes qui sont nés nobles et ont été élevés dans ce cadre. D'autre part, son existence concrète et puissante rend caduque toute condamnation morale ou rationnelle. Encore une fois, ces écrits ne se séparent pas de leur contexte général et de la situation de communication politique de leur auteur. Machiavel, à propos de Pise par exemple, n'envisage même pas de justifier l'action florentine. Au mieux, il la décrit du point de vue commun comme un exemple historique, mais elle ne saurait devenir le lieu d'une remise en cause des fondements rationnels d'une action nécessaire. Machiavel ne voit même pas de problème de choix entre la nécessité et la possibilité de considérer l'injustice ou l'incohérence. D'où sa surprise devant un potentat, Giovampagolo Baglioni, coupable de toutes les exactions morales, qui ne profite pas de l'impétuosité de Jules II pour l'éliminer alors qu'il est à sa merci :

« En l'année 1505, le pape Jules II marcha vers Bologne [...]. Il voulut enlever Pérouse à Giovampagolo Baglioni, qui s'en était rendu maître ; [...] Parvenu sous les murs de Pérouse, bien déterminé à exécuter son projet qui était connu de tout le monde, il ne prend pas le temps d'attendre son armée pour pénétrer dans la place, sous la garde de ses soldats, mais il y pénètre désarmé. C'est ainsi qu'emporté par la

¹⁵²⁴ Cf. Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre XII, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 414-417 par exemple.

¹⁵²⁵ Cf. Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 392-394 par exemple.

fureur qui commandait toutes ses actions, il se livre, lui et quelques gardes, entre les mains de son ennemi. Et celui-ci se laisse emmener prisonnier, et remplacer dans Pérouse par un gouverneur qui tient la ville au nom de l'Eglise ! »¹⁵²⁶

Le Secrétaire avait d'ailleurs été témoin de cette scène puisqu'il était envoyé par la République en légation auprès de Jules II. Il rapporte l'armement de Giovampagolo Baglioni quelques jours auparavant¹⁵²⁷ mais reste prudent sur les décisions que vont prendre ce potentat et les Bentivoglio de Bologne, unis dans leur sort quel qu'il soit¹⁵²⁸. Il rapporte ainsi que « le pape a fait dans la journée son entrée solennelle à Pérouse »¹⁵²⁹. On peut le constater, l'écart est grand entre le rapport de l'envoyé et la recomposition des *Discours*. Mais cet écart reste celui du possible. On sait¹⁵³⁰ que la mise en scène de son entrée fut spectaculaire, mais aussi qu'un piège eût été chose facile à mener. Sinigaglia en témoigne. Finalement, le jugement de l'envoyé Machiavel est inexistant : il se contente de rapporter la chose, d'informer donc son gouvernement et l'opinion publique florentine. Il n'y a pas lieu alors de faire de la politique fiction. Mais dans une perspective où l'histoire sert de modèle pour comprendre la nature humaine, ce même moment est édifiant :

« Ainsi Giovampagolo, qui ne rougissait pas d'être publiquement incestueux et parricide, ne sut, ou, pour mieux dire, n'osa pas saisir l'occasion qui se présentait à point, d'exécuter une entreprise où chacun aurait admiré son courage et qui l'eût immortalisé ; [...] il eût enfin fait un geste dont la grandeur eût de loin surpassé l'infamie et les risques. »¹⁵³¹

Non seulement le contexte d'une action lui donne du sens, mais ce sens peut manifestement varier selon le propos à tenir, sans qu'il y ait contradiction. Ici, c'est sans doute l'esprit de républicain vertueux qui constitue le mode d'exposition de ses idées dans les *Discours* qui permet à Machiavel de suggérer que Baglioni fut incapable d'être vertueusement mauvais, parce qu'on ne peut l'être qu'en étant d'abord vertueux, ce qui exclut le parricide gratuit et l'inceste. Il est donc incapable de lutter pour la liberté de son État, pour se maintenir. Il agit en parfait mercenaire, de manière profondément vile.

¹⁵²⁶ Cf. Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre XXVII, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 442-443. L'année est en réalité 1506.

¹⁵²⁷ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 5 septembre 1506, *Till*, tome II, pp. 22-23.

¹⁵²⁸ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 6 septembre 1506, *Till*, tome II, pp. 23-24 ; lettre de Machiavel à la Seigneurie du 9 septembre 1506, *Till*, tome II, pp. 28-29.

¹⁵²⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 13 septembre 1506, *Till*, tome II, p. 32.

¹⁵³⁰ Cf. Barincou, note 7 du chapitre X, *Till*, tome II, p.558.

¹⁵³¹ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre XXVII, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 443.

Dans le cas du conflit pisan, Machiavel, avant même d'avoir exprimé de manière théorique la nécessité pour tout État de soumettre les autres afin de garantir sa liberté, agit selon ce principe, en accord avec tous les Florentins. Cela permet de relativiser une fois de plus l'idée d'un Machiavel philosophe, de relativiser également l'originalité de certaines de ses idées et de renforcer l'idée d'une absence de hiatus entre l'acteur politique et l'écrivain.

F) Les écrits publiés pendant cette période et les premières tentatives de « théorisation »

On ne peut faire abstraction des écrits publiés par Machiavel durant cette période où il fit preuve d'un sens aigu de la communication politique. Indubitablement, comme nous l'avons déjà remarqué en ce qui concerne la *Description de la manière dont le duc de Valentinois a fait tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini* et la *Capitolo de la Fortune*, mais aussi à travers les divers écrits sur les choses ultramontaines de la France et de la Magne notamment, Machiavel entend publier au sens propre du terme, c'est-à-dire rendre public un certain nombre de ses idées, de ses choix politiques, des indications qu'il estime nécessaire pour comprendre la politique de la République florentine ou ses propres suggestions. Il convient déjà de considérer que tous les textes avant 1512 sont des textes publics et témoignent de cette démarche. En effet, Machiavel pourrait fort bien s'abstenir de les composer, pour la plupart. Pour convaincre la Seigneurie du moment, il n'est nul besoin de ses rapports, souvent écrits après coup. Les écrits sur la milice témoignent d'une inversion : Machiavel doit d'abord convaincre et sa pensée est déjà élaborée. On peut donc distinguer, du point de vue de leur conception, différentes sortes de rapport.

Les uns portent sur ce qui s'est passé sur le territoire florentin en termes de révoltes, guerres et séditions. Le Secrétaire de la Deuxième Chancellerie est alors à son affaire : il tire le bilan des troubles et de la manière dont ils ont été gérés. Néanmoins, Machiavel ne s'arrête pas à ces considérations. Que ce soit pour Pise, pour le Val di Chiana, ou pour Pistoia, il clôt son propos par des considérations sur les événements à venir. Pour Pise, il s'agit de formuler un plan d'action¹⁵³², pour le Val di Chiana, de prendre en compte

¹⁵³² *Discours aux Dix sur la situation à Pise*, Till, tome I, p. 40.

l'activisme débordant de César Borgia et son statut de fils d'un Pape vieillissant¹⁵³³ et pour Pistoia, de permettre l'action à venir en ayant investi militairement la ville¹⁵³⁴. Un rapport se singularise, la *Description de la manière dont le duc de Valentinois a fait tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini*. Dans celui-ci, Machiavel ne fait que revenir sur les événements de l'année précédente dont il avait été un témoin direct. Dans tous ces rapports, le Secrétaire fait montre de la même tendance à vouloir rapporter des faits exacts et précis. Toutefois, il ne s'arrête jamais à une description stricte. Pour Pise, il vise à proposer les moyens les plus efficaces pour la conquête. Pour les populations rebelles du Val di Chiara, il propose une manière de gérer les territoires florentins trop peu soumis à la République et dans le cas de Sinigaglia, il dresse le portrait de l'efficacité politique princière. Ces ambitions ne sont pas toutes du même ordre, bien entendu. La *Description* se pose davantage comme un exercice de style récapitulatif alors que les deux autres rapports montrent un souci de l'action et du conseil. Il faut souligner que les deux premiers rapports portent sur des situations amenées à se répéter, sinon à l'identique, du moins dans des cas fort semblables, alors que l'aventure de César Borgia brille par son irréductible singularité.

Les rapports sur l'étranger forment un second ensemble. Comme nous l'avons vu, ils forment une vision singulière des particularités de l'Allemagne et de la France, mais préconisent également un comportement vis-à-vis de ces puissances. Présentées dans leurs forces et leurs faiblesses, leurs dirigeants brossés également, ces rapports sont plus traditionnels dans leur contenu. Ils témoignent de la prise de conscience par Machiavel de la nécessité de comprendre les forces dans lesquelles la République florentine est prise, et de les faire saisir à ses concitoyens. Dans ce domaine, le Secrétaire empiète sur les prérogatives des érudits et des aristocrates, en dévoyant leurs méthodes et leurs discours. Mais son expertise est reconnue aussi bien par Valori lorsqu'il est en mission¹⁵³⁵ que par la

¹⁵³³ Machiavel, *De la manière de traiter les populations rebelles du Val di Chiana*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 128.

¹⁵³⁴ *Le rapport sur les choses faites par la république florentine pour pacifier les factions dans Pistoia*, *Till*, tome I, p. 163.

¹⁵³⁵ Lettre de Valori à la Seigneurie du 29 janvier 1504, *Till*, tome I, p. 414 : « V.S. peuvent donc voir et considérer, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, ce que nous avons obtenu depuis l'arrivée ici de Nicolas Machiavel. »

suite lorsqu'on lui demande des conseils sur la manière de se comporter en tant qu'ambassadeur¹⁵³⁶.

Enfin, nous pouvons souligner l'ensemble documentaire que composent les écrits sur la milice, aussi bien les rapports préliminaires que les décrets officiels rédigés de sa main ou sous sa dictée. Dans ces derniers, Machiavel n'est plus, comme précédemment, un analyste *a posteriori* qui envisage l'avenir, mais bien un fondateur qui met en œuvre sa vision. La particularité de ces textes réside dans leur valeur performative. Ce sont de véritables textes engagés, qui élaborent consciemment une réforme en profondeur de la société florentine et en constituent les premières étapes¹⁵³⁷.

Ces trois ensembles de rapports montrent une grande diversité de formes et d'intentions. Ils ont néanmoins une structure commune : celle de leur liberté de ton. Les destinataires sont toujours indistincts : les Seigneurs en charge de l'administration de la République et en premier lieu le Gonfalonier, bien entendu, mais aussi tous ceux qui peuvent, à un titre ou à un autre, exercer ces charges. Les collègues de Machiavel, ses amis, le peuple florentin ne sont pas exclus de la discussion. En fait, dans ces rapports, le Secrétaire ne fait pas œuvre confidentielle de spécialiste. S'il montre la qualité de son expertise, il ne s'adresse pas forcément aux seuls membres de l'aristocratie dirigeante. Potentiellement, il le fait pour tout le monde. La nuance est d'importance car on sait, d'autre part, que Florence est une cité en ébullition, que la foule y possède une âme, et que les discussions vont bon train dans les arrière-boutiques. Si Machiavel doit convaincre avant tout la classe dirigeante des aristocrates florentins, il doit également songer aux lectures publiques dans les *pratiche*. Sa rhétorique, il le sait, doit permettre de fourbir des arguments aux relais de la faction républicaine à laquelle il appartient afin de convaincre le peuple, au moins les citoyens électeurs du grand conseil. Son processus de production et d'énonciation est donc infiniment plus complexe qu'on pourrait l'imaginer : toute parole peut se retrouver n'importe où dans Florence et faire l'objet d'analyses. La liberté d'expression et de pensée permet au Secrétaire de se trouver au centre de certains débats, et donc des critiques. Le génie de Machiavel dans ces écrits consiste dans son absolue franchise. Le Secrétaire ne craint pas l'opinion publique, la déformation de ses propos ou de ses arguments. Même

¹⁵³⁶ Lettre de Machiavel à Raffaello Girolami du 23 octobre 1522, *TIII*, tome II, pp. 453-456.

¹⁵³⁷ Voir notre travail, p.

dans le cas de la milice, il ne cèle pas qu'il s'agit aussi de conférer des droits particuliers au-delà de la sujétion habituelle à ceux qui vont donner leur sang pour ce qui deviendra *de facto* leur patrie. Machiavel possède un art d'écrire qui correspond parfaitement à la situation et qui est résumé dans l'anecdote de la dénonciation anonyme dénonçant sa filiation afin de le priver de droits civiques. Biagio, qui rapporte la manœuvre, en conçoit une grande crainte et propose la prudence, la discrétion et l'absence¹⁵³⁸. Machiavel rentre au plus vite à Florence, affronte la rumeur et renverse la situation sans peine. Son attitude est pleinement adaptée à une société ouverte : on ne craint rien de la rumeur lorsqu'on peut tout montrer. Ainsi, son attitude ne varie pas, ni dans ses légations, ni dans ses lettres, ni dans ses rapports. Elle témoigne d'une authentique franchise¹⁵³⁹, axée sur la perspective du bien commun et de l'attachement à la République, et plus loin, à la Cité elle-même.

Mais Machiavel publie également un certain nombre de textes. Vivanti indique que cette étrangeté d'un secrétaire en service actif publiant quelque chose de semblable est liée aux relations cordiales de Machiavel avec une partie de l'aristocratie florentine, et a dû avoir la bénédiction de Soderini¹⁵⁴⁰. Cela semble clair, mais avant tout nous pensons que le climat d'ensemble de la République florentine fut ouvert, comme en témoigne l'avertissement d'Agostino Vespucci : « Nicolas Machiavel, [...] en citoyen désireux de vous témoigner la reconnaissance des nombreux honneurs qu'il a reçus de vous »¹⁵⁴¹. Le Secrétaire n'est pas désigné comme tel mais bien comme un citoyen à part entière, susceptible de recevoir des gratifications honorifiques comme n'importe quel aristocrate, en fait, comme tout membre du grand conseil. Cela en dit long sur la liberté d'expression en vigueur et la lutte presque joyeuse que Vespucci mena contre une édition frauduleuse en est un autre indice¹⁵⁴². Pour qu'un Secrétaire en vue se permette de publier un tel texte, édité par un de ses subordonnés et réimprimé frauduleusement avec des coquilles un mois plus tard par

¹⁵³⁸ Lettre de Biagio à Machiavel du 27 décembre 1509, *Tll*, tome II, pp. 199-200.

¹⁵³⁹ Réitérée à plusieurs reprises, on l'a vu, dans ses lettres lorsque Machiavel émet des conseils un peu plus pressants que d'ordinaire à ses Seigneurs. Denis Fachard insiste d'ailleurs sur l'importance de cet idéal dès 1498. Cf. Fachard, D., « Gli scritti cancellereschi inediti di Machiavelli durante il primo quinquennio a Palazzo Vecchio », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale di studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 87-121.

¹⁵⁴⁰ Vivanti, *Introduzione*, in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 813.

¹⁵⁴¹ *Agostino Vespucci aux Citoyens florentins*, in Machiavel, *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 36.

¹⁵⁴² Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, *Tll*, tome I, pp. 500-501.

un imprimeur indélicat, il ne fallait certainement pas un État fermé sur le modèle vénitien¹⁵⁴³.

De la même manière, les *Capitoli*, écrits pendant cette période¹⁵⁴⁴, ne sont pas, selon leur éditeur moderne, de simples poèmes. Pour Inglese, le *capitolo de la Fortune*, en particulier, est une tentative de Machiavel pour créer un soutien à une politique d'initiative et de mouvement, à l'intérieur avec la milice et également à l'extérieur. Il considère que ce texte se situe dans la continuité des *Décennales* sur ce plan¹⁵⁴⁵. *De facto*, l'interrogation portée sur les *Décennales* vaut pour les trois *Capitoli* écrits pendant cette période¹⁵⁴⁶. Un secrétaire qui se permet d'écrire des poèmes publics, dédiées à des personnages en vue et proposant une vision du monde comme il va témoigne à la fois d'une position sociale pour le moins particulière et d'une liberté de parole également inédite. Notre postulat réside dans l'idée que Machiavel vit, comprit et utilisa cette qualité des temps particulière à la République florentine. Nous pensons qu'il ne fut sans doute pas le seul, même s'il le fit sans doute plus volontiers et plus consciemment. Nous n'avons pas beaucoup d'indications sur l'existence d'autres écrits de ce genre par d'autres auteurs. La documentation sur les chroniques et récits historiques est importante¹⁵⁴⁷ mais nous pensons que celle concernant ce genre d'écrit s'est perdue : il n'y a aucune raison pour que Machiavel inaugure un genre poétique. On ne saurait affirmer cependant qu'il ne soit pas seul à l'utiliser pour transmettre un message politique.

Notre hypothèse de lecture concernant la pensée de Machiavel vient de cet art d'écrire dans la transparence et la visibilité, avec la pleine conscience des enjeux et l'envie de bien faire. Nous pensons que la lecture du *Prince* et de ses conseils de dissimulation risque d'induire en erreur si l'on ne se souvient pas de ce fait particulier que, pour conseiller la dissimulation, il faut être franc, ou être monstrueusement retors. Il n'est pas impossible que Machiavel soit les deux, entre autres parce qu'il vécut dans une période où il put être

¹⁵⁴³ On ne comprend d'ailleurs pas pourquoi Dionisotti fait la comparaison avec un secrétaire vénitien. Les deux états, à l'époque, n'ont en commun que le nom de République, et il est évident que nul espace public ne peut être attribué à Venise. Cf. Vivanti, *Introduzione* in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 813.

¹⁵⁴⁴ Machiavelli, *Capitoli. Introduzione, testo critico e commento*, a cura di G. Inglese, Roma, 1981, p. 170.

¹⁵⁴⁵ Machiavelli, *Capitoli. Op. cit.*, chapitre III, *De fortuna*, pp. 61-89, texte transcrit p. 89.

¹⁵⁴⁶ Les *Capitoli de la Fortune, de l'Ingratitude et de l'Ambition*.

¹⁵⁴⁷ Landucci, Biagio Buonaccorsi... de nombreux contemporains écrivirent leur histoire des faits, leurs *Ricordi*.

libre de penser et d'agir, de mettre en conformité pensée et action et qu'il en usa bien volontiers. En ce sens d'ailleurs, Machiavel reste assez singulier, semble-t-il. Lorsque les aristocrates écrivent, cela reste dans les archives familiales. Ils entendent dépasser la théorie et consigner les choses afin d'aider à la formation de leurs enfants, mais dans un strict cadre familial¹⁵⁴⁸. La position machiavélienne est donc relativement inédite. Il fusionne deux traditions bien établies pour porter une parole publique, qui contribue au débat. L'essentiel de l'innovation du Secrétaire réside dans ses idées, bien entendu, mais également dans la publicité volontaire qu'il leur donne. Loin du travail des factions et des intrigues, il entend permettre au débat public d'avoir lieu et en présume la fécondité. En agissant ainsi, il est certain qu'il se met au cœur du processus, ou du moins qu'il y contribue, mais, de toute évidence, on ne saurait comprendre l'existence de ces écrits comme de simples moments où il tente de mettre par écrit sa pensée, comme un intellectuel dans le secret de son cabinet. De fait, on sait d'une part qu'il eut un succès assez important pour les *Décennales*¹⁵⁴⁹ et que certains rapports furent discutés abondamment¹⁵⁵⁰. Par ces textes, Machiavel apporte relativement peu d'information à des aristocrates comme Guichardin, Vettori, les Salviati et de multiples autres familles qui disposaient déjà d'une tradition familiale de *Ricordi* suffisamment importante pour constituer la source intellectuelle de premier plan afin de les mettre en état de comprendre l'univers politique. Par contre, cette source manquait cruellement aux nouveaux membres du Grand Conseil, à ces hommes semblables à Machiavel ou moins éduqués que lui. Il ne fait guère de doute que, lorsque Machiavel écrivit *De la manière de traiter les populations rebelles du Val di Chiana*, il entendit proposer une sorte d'exercice de style. Toutefois, cela ne suffit pas à en rendre compte. Le Secrétaire avait assisté à bien d'autres épisodes de la vie politique florentine qui auraient mérité son récit, comme la campagne de l'été 1500 contre Pise, qui fut un modèle d'échec pour Florence et le Roi de France dans l'usage des mercenaires, en particulier suisses. Machiavel choisit cet épisode particulier de la vie politique florentine parce qu'il estime qu'il s'agit d'un problème purement florentin, où

¹⁵⁴⁸ Baron, H., « The Historical Background », art. cit., pp. 316-317.

¹⁵⁴⁹ Elles furent en effet réimprimées frauduleusement très peu de temps après leur première impression, sans doute autour de février 1506, comme l'indique Vivanti dans son *Introduzione*, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome I, p. 813. Cf. lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 13 mars 1506, *Till*, tome I, pp. 500-501 pour le récit savoureux de la poursuite du contrefacteur par l'éditeur lui-même.

¹⁵⁵⁰ C'est évident pour tout ce qui touche à la milice, notamment. Mais on peut imaginer la même chose pour Sinigaglia, par exemple.

l'action de la République se trouve engagée par rapport à ses sujets. Sans l'évoquer, le fait évident que la République ne soit pas un principat et donc que ses Seigneurs ne puissent pas, à première vue, réagir avec la vigueur d'un Prince, pose le problème de la sujétion. Comment une république, basée sur une citoyenneté qui implique une égalité entre ses membres, au moins ceux de la plèbe, peut-elle gérer un rapport de sujétion ? Ce problème fondamental, que Machiavel ne peut poser directement, revient sans cesse dans son étude du problème de la puissance militaire florentine. La solution qu'il envisage, dans ce premier texte, consistant, sur le modèle romain, à détruire ces gens pour les remplacer par des colons ou à les gracier, montre par elle-même les limites de la République florentine : puisque les citoyens sont peu nombreux et pas armés, ils ne peuvent constituer des colons. Dès lors, il n'y a pas d'autre solution possible que de pardonner sans cesse et donc de se mettre dans l'incapacité de châtier. La milice, une fois encore, constitue la réponse politique concrète à ce problème. Elle permet d'envisager réellement l'envoi de colons, de donner une forme à la grâce en intégrant les rebelles dans des troupes fiables et à terme de leur permettre de devenir citoyens. Les armes propres, dont Machiavel ne cesse de rappeler l'importance, sont avant tout une arme politique qui permet l'assimilation des sujets. Il leur est possible d'obtenir une récompense pour leur fidélité par l'octroi de la citoyenneté ou un châtiment pour leur dissidence par leur dispersion. Certes, dans ce texte précoce, il est délicat d'assurer l'existence de ces idées qui seront mises en place trois ans plus tard. Toutefois, il est évident que la réflexion de Machiavel se met en place et peut y conduire.

Sa volonté d'écrire publiquement à ce sujet renvoie bien entendu à sa position de Secrétaire qui doit éclairer ses maîtres et d'homme qui entend se montrer. Sinon, ces écrits, comme tous ceux de la période, seraient restés dans ses archives personnelles. Il semble ainsi y avoir eu une diffusion relativement aisée des idées et des écrits dans la Florence de cette époque. De toute évidence, on écrit beaucoup, au moins pour soi et pour sa famille, mais aussi pour les amis, de manière assez large. L'alphabétisation d'un tiers de la population masculine pousse à cet état de fait par la force des choses¹⁵⁵¹. Toutefois, la volonté manifeste de Machiavel d'écrire publiquement provient aussi bien

¹⁵⁵¹ Cf. par exemple Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. Le témoignage des *Ricordanze* », in *Annales HSS*, 59-2004, pp. 827-846.

d'une réputation d'humaniste, qui n'est pas acquise en ce qui le concerne¹⁵⁵², que de l'absence de famille prestigieuse à qui léguer ses pensées¹⁵⁵³. Mais, plus fondamentalement, on peut remarquer que tous ses écrits possèdent un caractère non partisan. Tous, sans exception, se préoccupent uniquement de la patrie florentine dans sa globalité et concernent ainsi tous les citoyens, voire tous les habitants. Or cette position est tout à fait nouvelle car jusqu'à Machiavel, ce genre d'écrits était le fait d'aristocrates confondant l'intérêt de Florence avec celui de leur faction ou d'érudits dont le patriotisme restait abstrait. Machiavel, en prenant position publiquement au nom d'un patriotisme concret dépassant les clivages factieux, inaugure une nouvelle manière de penser la politique, mais aussi de la dire, de l'écrire. Pour la première fois peut-être, il envisage de parler ouvertement à tous, au nom de tous, dans l'intérêt de tous. Aucun de ses textes ne permet de situer une haine des aristocrates, des Médicis, de la Plèbe ou des nostalgiques de Savonarole. Il n'envisage jamais le triomphe d'une faction mais toujours la façon dont la politique florentine pourrait être menée afin de produire des fruits pour la cité. Cette obsession commune à l'ensemble de son œuvre est particulièrement visible dans les écrits d'avant 1512, où Machiavel est membre d'une faction, et surtout assimilé à celle-ci. On peut constater que les Médicis comme les républicains de 1527 ne comprennent en aucun cas ses offres de service. Son patriotisme l'engage à considérer les vicissitudes des changements de régime comme des événements secondaires, puisque l'essentiel reste sa Cité et qu'ils ne sont que les manifestations des humeurs des factions qui la composent.

Là où les érudits humanistes écrivent une histoire édifiante sur la cité du Lys et sa légende¹⁵⁵⁴, Machiavel utilise l'histoire pour expliquer le présent et indiquer les actions à mener. Les deux écrits sont destinés à être publics et lus, mais seul Machiavel entend faire œuvre politique, lui seul considère que l'utilité donne des formes concrètes au patriotisme de façade et l'engage dans l'action.

¹⁵⁵² Comme le montre son oubli par l'Arioste et le dépit qu'il en conçut. Cf. lettre de Machiavel à Lodovico Alamanno du 17 décembre 1517, *Till*, tome II, p. 413 : « Je viens de lire le *Roland Furieux* de l'Arioste, et c'est vraiment d'un bout à l'autre un très beau poème, et même par endroits admirable. Si l'auteur est à Rome, rappelez-moi à lui, et dites-lui que je me plains d'une seule chose : alors qu'il remémore tant de poètes, il m'a laissé de côté ni plus ni moins qu'un *cazzaro*, et bien, ce qu'il fait pour moi dans son *Rolland*, je ne le ferai pas pour lui dans mon *Ane d'or*. »

¹⁵⁵³ On l'a vu, Machiavel ne fait pas partie des grandes familles qui tiennent des *Ricordi*. Néanmoins, son père et lui semblent avoir débuté une forme de tradition familiale puisque c'est un neveu ou petit-neveu qui commencera à compiler ses œuvres.

¹⁵⁵⁴ Ainsi les prédécesseurs de Machiavel au poste de Secrétaire de la Chancellerie florentine avaient l'obligation d'écrire l'histoire.

II) Retour sur l'hypothèse : la cohérence philosophique de l'hypothèse du communicant politique

A) La formation d'une écriture et d'un style

En conclusion de ces analyses sur l'activité de Machiavel en tant que correspondant et fonctionnaire, il est nécessaire de pointer un aspect absolument remarquable du Secrétaire. Au cours de ses activités, Machiavel utilisa essentiellement la lettre et les rapports officiels pour s'exprimer et agir. Cet ensemble gigantesque de documentation ne peut évidemment faire l'objet d'une étude philosophique systématique, alors même que les historiens peinent à en dégager la totalité. De plus, nombre de textes de la main de Machiavel peuvent lui avoir été dictés et d'autres peuvent avoir été écrits sous sa dictée. Comment faire la part, d'un point de vue strictement historique, entre ce qui lui appartient en propre et ce qui est le produit d'une collaboration, voire d'une obéissance, et comment évaluer ces moments de travail à plusieurs ? Ces questions restent en partie sans réponse possible. Toutefois, il existe un corpus constitué, surtout par les légations et les lettres familières, qui peut nous guider. Nous nous attacherons plus loin à dégager quels thèmes, quelles idées, quelles conséquences peuvent être tirés de ces écrits et à analyser certains de leurs moments les plus frappants et révélateurs. Mais dès à présent nous pouvons faire un premier point formel. Dans ses lettres et ses rapports, il est indiscutable, comme Jean-Jacques Marchand l'a démontré, qu'il existe une pensée et un style¹⁵⁵⁵. Sans vouloir immédiatement rendre compte de cette pensée, par crainte que la lecture du Machiavel politologue ne trouble notre compréhension, nous pouvons faire quelques remarques sur le style, qui appellent naturellement des considérations de méthodes et un questionnement sur un art d'écrire.

On l'a vu, à travers sa correspondance professionnelle, Machiavel adopte un style assez marqué par la neutralité. Très clairement le fonctionnaire se pose en spécialiste de l'analyse, ce qui correspond précisément aux raisons de son envoi. De manière réitérée, Machiavel se fait l'écho de la voix de l'État qui l'accueille et rend compte du déroulement

¹⁵⁵⁵ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici*, *Op. cit.*

de sa mission à ses maîtres¹⁵⁵⁶. Néanmoins, systématiquement, il trouve moyen d'aller plus loin et de se procurer des renseignements, voire des analyses, qui vont au-delà de son strict mandat. Auprès du Roi de France, il converse régulièrement avec des membres de la Cour qu'il a réussi à maintenir bien disposés à l'égard de la Cité du Lys¹⁵⁵⁷. Avec César Borgia, faute d'informations issues de discussions stratégiques puisque rien ne filtre, il fréquente assidument ce dernier et indique chacun des mouvements de troupes qu'il peut observer¹⁵⁵⁸. Machiavel s'impose donc par sa diligence autant que par ses capacités. En effet, son attitude contraste avec celle de Filippo Casavechia en France par exemple¹⁵⁵⁹. Ce dernier, estimant sans doute la mission quasiment impossible puisqu'il s'agit de convaincre le Roi de l'attitude honteuse de ses troupes et de ses mercenaires et montrer que l'échec devant Pise est attribuable à sa responsabilité et non à celle de Florence, tombe rapidement malade et se démet de sa mission. Devant César Borgia, Machiavel fait son testament et maintient sa présence alors même qu'il estime sa vie en danger, sa présence inutile et qu'il est malade¹⁵⁶⁰. Les précieuses analyses du Secrétaire ne sont sans doute pas moins appréciées que son zèle.

On peut ainsi dégager quelques constantes dans le style, la méthode et l'art d'écrire au travers de l'ensemble de cette correspondance. Indubitablement, Machiavel intègre le style de la Chancellerie et procède de manière claire et appropriée aux circonstances. Comme le

¹⁵⁵⁶ Ainsi auprès de Catherine Sforza, cf. Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 23 juillet 1499, *Till*, tome I, p. 31 : « Son Excellence, dit-il [Baldraccone, remplaçant Catherine Sforza indisposée] *Ulterius*, désire en outre une indemnité quelconque, sinon pour la totalité, du moins pour une partie de son aide passée, afin de subvenir à des besoins et à des dépenses extrêmement urgents ; elle se refusait à croire que vos charges actuelles soient telles qu'elles vous en empêchent, elle me presse donc instamment de vous en informer et, à mon tour, de vous presser instamment la part de Son Excellence. » Avec Pandolfo Petrucci, maître retors, Machiavel parvient à peine à formuler ses demandes, cf. Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 21 juillet 1505, *Till*, tome I, p. 479 : « Et comme il craint de n'être pas assez fort, il demande le renfort de V.S., mais il le veut tel qu'il soit salutaire pour chacun des deux et non pas à un seul. Je m'évertue à vous répéter exactement ses propos pour donner à V.S. le moyen de conjecturer ses intentions, de porter leur jugement et de prendre leur décision au mieux des intérêts de la cité. »

¹⁵⁵⁷ Voir notre chapitre deuxième II A), pp. 247-258.

¹⁵⁵⁸ Voir notre chapitre troisième II A), pp. 325-332.

¹⁵⁵⁹ Ce dernier quitte Machiavel le 14 septembre « pour Paris, saisi d'une fièvre sans gravité, mais qu'il fallait soigner avant qu'elle s'aggravât, et, à ce qu'il m'écrit, ce sera vite fait ». Il ne reviendra pas avant le 24 novembre, date de la fin de la mission et de l'envoi des nouveaux Ambassadeurs... cf. lettre de Machiavel à la Seigneurie du 26 septembre 1500, *Till*, tome I, p. 114.

¹⁵⁶⁰ Cf. lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du 10 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 274 : « je partirai demain matin pour suivre la cour, mais ce ne sera pas sans peine. Sans parler du mauvais état de ma santé... » et du 14 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 275 : « je n'y serai pas longtemps, d'abord parce que je n'ai plus que quatre ducats, comme le sait le porteur de ma lettre qui vous dira et mes frais et mon état de santé, ensuite parce que mon séjour ne sert plus la république. »

souligne Lars Vissing dans son étude, fondée en grande partie sur les travaux italiens de Chiappelli :

« Cette hypothèse [qui empêche de traiter l'utilisation par Machiavel de son vocabulaire de manière purement statistique¹⁵⁶¹] consiste dans le flottement extrême du signifié chez Machiavel, caractéristique qu'il partage d'ailleurs avec d'autres chanceliers contemporains. Le faisceau de sens différents couverts par chaque terme est souvent d'une telle largeur que seule la syntaxe dans laquelle les mots individuels se trouvent insérés, leur confère une signification précise. »¹⁵⁶²

Nous entendons partir de ce constat, de fait déjà émis par Chiappelli :

« Tuttavia la costituzione di un sistema terminologico nel *Principe* avviene sulla base del materiale linguistico descritto, e per l'assenza di veri neologismi, attraverso operazioni sintattiche. Vengono scelte nella loro famiglia sinonimica alcune parole che l'autore comincia ad adoperare in costrutti assoluti, attribuendo loro un significato definito e costante. »¹⁵⁶³

Il est remarquable d'ailleurs que, dans ses études stylistiques dédiées au langage employé par Machiavel dans ses premiers écrits, Chiappelli souligne très rapidement que les principaux termes de son lexique apparaissent dès les tout premiers écrits :

« Molte parole che avranno un'importanza nel linguaggio machiavelliano delle « grandi opere » sono senz'altro assunto dall'uso tecnico dell'ambiente cancelleresco e come tali sono riconoscibili fino dai primissimi scritti ; »¹⁵⁶⁴

Toutefois, il omet de signaler que le terme « *virtù* », contrairement à celui de « *fortuna* » est absent lorsqu'il souligne l'emploi fréquent d'« *occasione* »¹⁵⁶⁵. De fait, l'usage de l'occasion comme terme intermédiaire entre la *virtù* et la fortune, les trois concepts formant une unité descriptive, n'apparaît pas avant *Le Prince* alors que l'occasion et la fortune sont déjà bien présentes, au moins dans le Capitolo dédié¹⁵⁶⁶. Son analyse permet donc de comprendre que les traits d'écriture du *Prince* qui ne sont pas liés au caractère propre d'un traité sont communs à l'ensemble de ses œuvres. Sa conclusion porte donc sur le fait que

¹⁵⁶¹ Vissing, L., *Machiavel et la politique de l'apparence*, *Op. cit.*, p. 50.

¹⁵⁶² Vissing, L., *Machiavel et la politique de l'apparence*, *Idem*, p. 50.

¹⁵⁶³ Chiappelli, *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, *Op. cit.*, p. 112, « Pourtant, la constitution d'un système terminologique dans le *Prince*, se fait sur la base du matériel linguistique décrit, et par l'absence de véritables néologismes, à travers des opérations syntaxiques. Certaines paroles sont choisies dans leur famille synonymique, celles que l'auteur commence à utiliser dans les constructions absolues, leur attribuant une signification définie et constante. » Traduction personnelle.

¹⁵⁶⁴ Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, *Op. cit.*, p. 30 : et l'ensemble de cette partie, pp. 30-36. « Beaucoup de mots qui auront une importance dans le langage du Machiavel des « grandes oeuvres » sont sans aucun doute pris dans l'usage technique du contexte de la chancellerie, et comme tels sont reconnaissables dès les tous premiers écrits. » Traduction personnelle.

¹⁵⁶⁵ Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, *Ibid.*, p. 32.

¹⁵⁶⁶ Voir notre analyse au chapitre troisième, II B), pp. 332-342.

la période machiavélienne, sa phrase, constitue l'élément distinctif de son style, bien plus que le lexique¹⁵⁶⁷ :

« L'eccezionale organicità del periodo machiavelliano ne costituisce l'elemento distintivo fra i testi analoghi e coevi: l'abbondanza dei costrutti e la ricerca di completezza, il continuo passare da vie spontanee a processi connessi alla tradizione retorica e viceversa, la cura di ripartizione e di connessione, non infirmano praticamente mai la robustezza generale e l'accuratezza particolare del complesso, né l'imposizione di un ritmo inconfondibile. Si può situare in questi primi testi machiavelliani un memento preciso di quello stadio che lo Spongano descriveva così: « Il nuovo organismo del discorso non starà più nella modulazione poetica, ma nella struttura architettonica delle sue membra ». »¹⁵⁶⁸

Certains procédés stylistiques reviennent de manière fréquente voire systématique et possèdent une authentique postérité dans les écrits ultérieurs du Florentin: l'énumération complète et la juxtaposition; l'alternative; la décomposition des questions en éléments plus simples en sont des exemples patants.

Nous suivons totalement la conclusion de Freddi Chiappelli, concernant ses études sur le style de Machiavel qui portent sur *Le Prince*¹⁵⁶⁹ puis sur l'ensemble formé par les *Discours* et les écrits d'avant 1512¹⁵⁷⁰ :

« L'altra, che da questa in parte deriva, e che si appoggia a tutte le altre osservazioni presentate un questa scorsa, à l'unità del pensiero, della personalità, dell'espressione machiavelliana anche nella fase iniziale della sua storia. »¹⁵⁷¹

¹⁵⁶⁷ Lorsque Whitfield étudie le terme d'*ordini* dans les textes de Machiavel, il le fait significativement uniquement dans les textes d'après 1513, écartant p. 23 notre corpus. Cela n'est pas sans raison. Néanmoins, et significativement là encore, l'auteur ne parvient à unifier le « concept » qu'en constatant son vide. Les *ordini* donnent et proviennent d'une conception de l'honneur, ils donnent de la stabilité, de la sécurité, du pouvoir, mais on ne sait jamais, dans cet article, en quoi ils consistent concrètement. Cela nous renforce dans la conviction que les choses politiques ne sont pas universalisables pour le Florentin, ce qui n'exclut pas forcément des généralisations. Cf. Whitfield, J.H., « On Machiavelli's use of *Ordini* », in *Italian Studies*, X, 1955, pp. 19-39.

¹⁵⁶⁸ Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, *Ibid.*, p. 167. « L'organicité exceptionnelle de la période machiavélienne en constitue l'élément distinctif parmi les textes analogues et contemporains: l'abondance des constructions et la richesse de l'exhaustivité, le passage continu de voies spontanées aux processus liés à la tradition rhétorique et vice-versa, le soin de la répartition et de la liaison, n'infirment pratiquement jamais la robustesse générale et la précision particulière de l'ensemble, ni l'imposition d'un rythme incomparable. On peut situer dans les premiers textes machiavéliens un moment précis de l'étape que Spongano décrivait ainsi: « Le nouvel organisme du discours ne consistera plus dans la modulation poétique, mais dans la structure architectonique de ses éléments. » Traduction personnelle.

¹⁵⁶⁹ Chiappelli, *Studi sul linguaggio del Machiavelli*. *Op. cit.*

¹⁵⁷⁰ Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*. *Op. cit.*

¹⁵⁷¹ Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, *Ibid.*, p. 167. « L'autre, qui dérive de celle-ci en partie, et qui s'appuie sur toutes les autres observations présentées dans ce parcours, [conclut] à l'unité de la pensée, de la personnalité, de l'expression machiavéliennes même depuis la phase initiale de son histoire. » Traduction personnelle.

« Non c'è sdoppiamento di personalità, non c'è, per quel che concerne pensiero e lingua e stile, un Machiavelli segretario e un Machiavelli autore. »¹⁵⁷²

Ce point de vue de l'étude de la langue rejoint ceux plus strictement biographiques de Corrado Vivanti ou Sandro Landi, par exemple. Il doit constituer un point de départ pour juger de l'apport philosophique du Secrétaire et de l'apport que constitue sa pensée à la conception de la politique.

Nous ne discuterons donc pas les travaux de ces éminents spécialistes, ayant un accès direct aux textes originaux pendant toute leur carrière. Nous entendons par contre nous interroger sur le sens philosophique de ce constat stylistique. Machiavel, comme nombre de ses contemporains, emploie donc un vocabulaire lâche, qui ne tient sa précision et sa clarté que dans un ensemble qui est celui de la phrase, de la lettre, du discours. Pour le dire en d'autres termes, le Secrétaire produit du sens sans utiliser le concept philosophique¹⁵⁷³. Nous voulons nous interroger à la fois sur les raisons d'une telle attitude et sur les conséquences qu'elle implique. Nous pensons fondamentalement que, pour Machiavel, le réel politique ne saurait se réduire à des concepts rationnels. Il excède, de toute évidence, l'entreprise moniste et réificatrice de la raison. Avec le concept, on ne saurait rendre compte d'une tension, d'une dynamique. Tout au plus peut-on lui donner un nom. Mais le terme « conflit », par exemple a-t-il un sens comme concept ? Pour rendre la réalité du conflit en train de se faire, son instabilité fondamentale, son irréductible imprévisibilité ou au contraire l'évidence de la victoire à venir, il convient de

¹⁵⁷² Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, *Ibid.*, p. 168. « Il n'y a pas de dédoublement de la personnalité, il n'y a pas, pour quoi que ce soit qui concerne la pensée et la langue et le style, un Machiavel secrétaire et un Machiavel auteur. » Traduction personnelle.

¹⁵⁷³ Le travail d'Hervé Guineret nous semble ressortir de cette logique qui consiste à ne pas conceptualiser à outrance les termes afin de parvenir à saisir la cohérence de l'œuvre de Machiavel. Cf. Guineret H., « Bestialité et cruauté chez Machiavel », in *Figures* (centre G. Bachelard) n° 21/23, Dijon, UB/Centre G. Bachelard, 2001, pp. 153-165 ; Guineret H., « Le terme de nature dans le Prince de Machiavel », in *Revue philosophique*, N° 1/1999, pages 7 à 18. Sur le terme de nature, par exemple, on peut comparer ses résultats à ceux de Nicola Badaloni sur la naturalité de la condition sociale chez Machiavel. Cf. Badaloni, N., « Natura e società in Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, pp. 675-708. Dans la même direction de recherche, on peut souligner que les études récentes insistent sur l'imprécision de la langue du Secrétaire. Cf. Fournel, J.-L., « Frontiere e ambiguità nella lingua del *Principe*: condensamenti e diffusione del significato », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale di studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 71-86. Dans cet article, l'auteur montre que cette imprécision est à la fois le reflet des *pratiche*, p. 73 et qu'elle veut ainsi devenir la langue d'un « homme de l'art » -*uomo di mestiere*-, p. 85. Là encore, on peut opposer cette démarche à d'autres typiques d'une recherche de conceptualisation chez Machiavel, comme par exemple Zanon, R., « *Potenza, autorità, reputazione* in Machiavelli (*Principe, Discours, Arte della guerra*) » in *Cultura neolatina*, 40-1980, pp. 319-332, qui commence significativement son article par : « *Il concetto di « potere »* ».

donner à comprendre l'esprit d'une situation. Machiavel n'utilise pas le concept en tant que tel. Lorsqu'il le fait, il l'emploie dans des combinaisons par deux voire trois où les deux concepts permettent de saisir une dimension indicible par le mot seul. Ainsi la fortune et la *virtù* ne se comprennent que dans leur rapport, car ce qui existe, c'est leur tension permanente, arbitrée par l'occasion. La fortune n'est jamais seule, la *virtù* non plus. Bien au contraire, la politique est constituée par leur lutte. Dès lors, on peut imaginer sans peine que, pour des raisons fondamentales liées à la nature même de la politique, Machiavel et quelques-uns de ses contemporains estiment qu'il est impossible et illusoire de conceptualiser et de réduire à du rationnel pur ce qui ne peut se saisir. En ce sens, en tant que praticiens, ces hommes délaissèrent sans même y penser véritablement des outils inadaptés : la morale, la métaphysique, la raison universalisante. Ils s'appuyèrent naturellement sur d'autres propriétés du langage, notamment sa souplesse, son étonnante capacité de suggestion et sur la phrase comme outil sémantique, contre le mot comme concept réifiant.

Les conséquences philosophiques de cet usage de la langue sont précieuses pour la compréhension de la politique. En remarque préliminaire, nous pouvons faire remarquer que, dans l'université d'aujourd'hui, personne ne sait exactement où placer la politique, ni comme l'appeler. La science politique, en France, s'étudie en faculté de droit, dans des Instituts d'Etudes Politiques dont le plus célèbre et le plus ancien, Sciences-po Paris, est géré par l'Association Française de Science Politique. Comment distinguer la « philosophie politique » et la « science politique » ? La philosophie politique est-elle une branche de la philosophie ? Mais alors, d'où procède la science politique ? Du droit, de l'histoire, de la sociologie, de la philosophie ? On s'accorde généralement à la définir plus par son objet que par sa méthode. Il nous semble qu'il y a ici une reconnaissance de ce dont Machiavel et ses collègues avaient pleinement conscience : la pratique de la politique et le discours sur la politique se rejoignent et l'idée d'une science rationnelle n'est pas forcément adaptée à cet objet dont tout le monde s'accorde à reconnaître l'existence, mais que personne ne peut décrire scientifiquement. La tension est au cœur de la politique. De ce fait, la restitution de cette tension, d'une complexité irréductible à l'analyse rationnelle

unilatérale, empêche les critères scientifiques habituels de s'appliquer¹⁵⁷⁴. De notre point de vue, l'intérêt de Machiavel consiste à remettre sans cesse au cœur du discours politique cette irréductibilité que nous pensons être la partie visible dans le collectif du libre arbitre de chacun. Ainsi, une science au sens classique du terme, ou même une philosophie conçue comme un système, sont des attitudes inadéquates lorsqu'on étudie la politique. Ce que Machiavel dévoile presque malgré lui, c'est que le discours sur la politique est lui-même politique. Il est un engagement, une volonté d'agir. Il est partie prenante dans la tension autant que description de cette dernière. La science et la philosophie expliquent, donnent du sens et ne visent l'action que par ricochet. Le discours politique ne peut que viser l'action, il lui est intimement lié, même lorsqu'on bâtit des châteaux en Espagne. Au fond, l'entreprise platonicienne, par exemple, consiste à réformer la cité athénienne. *L'utopie* de Thomas More est vouée avant tout à critiquer les hommes tels qu'ils sont, donc à les pousser à évoluer¹⁵⁷⁵. Par conséquent, pour Machiavel, autant assumer totalement ce caractère par définition performatif du discours politique.

Son style est avant tout celui du discours, formé de connivence¹⁵⁷⁶, de rhétorique argumentative, de sous-entendus, de rapport à la situation florentine contemporaine... Cet aspect très largement majoritaire de ses écrits se situe dans l'exact prolongement de ses légations, de ses missives, de son action de secrétaire : Machiavel continue son projet par d'autres moyens de communication. Ne pouvant organiser, conseiller voire ordonner comme un administrateur possédant le pouvoir par délégation, il tente d'influer, de montrer la validité de son projet, de faire saisir l'opportunité aveuglante et malheureusement ignorée. Chacun de ses écrits doit être saisi par rapport à sa valeur performative, bien avant de chercher des cohérences générales digne d'un système philosophique. Pour le philosophe, Machiavel est le penseur qui invite à méditer sur

¹⁵⁷⁴ Ainsi, lorsque Giulio Ferroni détaille la tendance manifeste de Machiavel à user voire abuser de la contradiction dans sa correspondance en général, il en fait une marque stylistique en même temps qu'un trait de caractère. Nous pensons qu'au-delà des données biographiques évidentes d'un Machiavel joueur avec les mots et les idées, prompt à la répartie et amateur du jeu de mot, il faut voir dans cette habitude l'expression de la tension profonde, naturelle et irréductible que le Secrétaire perçoit dans le réel. Cf. Ferroni, G., « La struttura epistolare come contraddizione (carteggio privato, carteggio diplomatico, carteggio cancelleresco) », in *Miscellanées, Niccolò Machiavelli politico storico e letterario*, Rome, Salerno editrice, 1996, pp. 247-269.

¹⁵⁷⁵ More, T., *L'Utopie*, édition de Guillaume Navaud, Paris, Gallimard « folio classique », 2012.

¹⁵⁷⁶ Ainsi Pironie, que nous pensons quasiment omniprésente dans le *Prince*, par exemple. Pour une réflexion sur les tonalités ironiques, comiques des textes machiavéliens d'après 1513, cf. Barberi Squarotti, G., « Il Machiavelli fra il « sublime della contemplazione intellettuale e il « comico » della prassi », art.cit.

l'irréductibilité de la politique. En cela, il se situe à l'intérieur de la philosophie, puisqu'il pose des limites au savoir, et à l'extérieur, puisqu'en fait il les suppose et les assume tellement qu'il n'en fait pas même mention.

La raison fondamentale pour laquelle on revient sans cesse à Machiavel réside précisément dans la prise de conscience qu'il impose du fait que tout contexte politique est indépassable, qu'il est un objet irréductible. On l'a vu avec le tribunal de Nuremberg : il a fallu utiliser un registre particulier, « les droits de l'homme », afin de pouvoir condamner des fonctionnaires qui n'avaient fait, selon eux, qu'obéir aux ordres. L'apport de Machiavel à des processus historiques de ce type consiste à comprendre qu'en fait, dans le politique, le surgissement de l'imprévisible est possible, puisque le libre arbitre humain, par définition totalement imprévisible dans son irréductibilité fondamentale, s'y déploie de manière visible car grossi dans des processus collectifs. Dès lors, l'invention politique est toujours un lieu de surprise, dans le mal comme dans le bien, dans l'horreur comme dans la bonne volonté. Après tout, les droits de l'homme consistent bien à contraindre nécessairement les hommes à être bons, selon le mot du *Prince*.¹⁵⁷⁷ Il s'agit bien d'une justice qui entend peser par-delà la justice des États, étant donné que certains sont de toute évidence monstrueux et le problème est bien celui de l'usage de la force pour l'imposer. Bien évidemment, d'un point de vue machiavélien, le jour où cette justice sera effective, elle basculera fatalement dans la négation des idéaux qui l'ont constitué, parce que toute justice est d'abord une force de contrainte au service de ceux qui s'en servent. Mais ce point ne saurait être pris en compte dès maintenant puisqu'elle n'est pas effective. On peut même estimer que si elle ne le devient jamais, c'est car elle constitue un cas limite où la force pourrait être légitime. La question d'une justice supranationale n'est politique que dans son développement actuel et concret. D'un point de vue machiavélien, sa finalité théorique, bonne mais très éloignée, ne doit pas occulter sa finalité concrète et actuelle que permet seule une analyse fine de sa réalité.

Dans ses missives personnelles, on perçoit très clairement chez le Florentin un art d'écrire qui procède d'une subtile combinaison entre les positions réciproques de l'émetteur et du destinataire. Le ton varie alors dans des proportions qui vont bien au-delà de la fonction officielle du Secrétaire. Cet élargissement de la palette de communication ne se constate

¹⁵⁷⁷ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 362.

finalement que chez les aristocrates très éduqués avec qui Machiavel correspond. Ainsi, Machiavel est familier avec Valori et Vettori alors qu'il est docte et professionnel avec Salviati, précis et courtois avec les frères Soderini... Or, chez Machiavel, on peut estimer que président des intentions politiques propres à chacune de ces variations. Le Secrétaire tente ainsi de maintenir un statut auquel sa naissance ne le fait pas appartenir. De ce statut dépend la pérennisation de son emploi, sa réputation et sa capacité à agir. Parallèlement, l'art d'écrire du Florentin se déploie également dans sa correspondance de travail, où il parvient à faire exister à la fois l'essence de sa fonction dans la neutralité de ses analyses et de ses rapports, le point de vue dominant de Soderini à partir de fin 1502 lorsqu'il choisit d'en faire son envoyé personnel, et son propre avis. Le style, le ton, la méthode, le rapport à la vérité et l'art d'écrire forment ici les points cardinaux d'une science de la communication politique particulièrement dense et élaborée en raison des circonstances propres à la République florentine. Loin d'un art de la dissimulation, loin du danger qu'inspire la théologie et toute entreprise à caractère religieux, l'espace politique florentin s'élabore pendant la République comme un espace ouvert, où tous les citoyens membres du Grand Conseil peuvent participer directement. Au sein de ce mouvement général marqué par l'ébullition permanente des échanges et la place prépondérante de la rumeur, Machiavel apparaît comme une figure de modération et de sagesse. Contrairement aux factions partisans, le Secrétaire échange avec tous et chacun. Ses adversaires, pour lui, sont d'abord des partenaires politiques pour les intérêts florentins. De ce fait, Machiavel n'effectue jamais de rétention d'information. Il ne rédige pas de double correspondance afin de doubler la Seigneurie au profit du seul Soderini, par exemple¹⁵⁷⁸. Bien au contraire, il communique volontiers avec chaque personnalité souhaitant son avis et écrit ses lettres pour que chaque citoyen puisse s'y référer et comprendre la situation. Comme nous l'avons souligné, en particulier lors de la légation auprès de César Borgia, Machiavel entre alors dans un rôle que nous pouvons qualifier anachroniquement de journaliste, de reporter, puisque ses lettres sont lues publiquement et qu'elles correspondent à une attente générale de l'opinion publique florentine. Ce souci de tous et de chacun caractérise un art d'écrire, un style et une méthode qui prennent des traits étonnamment modernes du fait de la similitude des conditions d'énonciation avec notre contemporanéité.

¹⁵⁷⁸ Ainsi de sa lettre à Soderini pendant sa légation avec Vettori auprès de l'Empereur, cf. Lettre de Machiavel à Soderini du 17 février 1508, Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome II, pp. 172-173.

B) Le ton : l'usage stratégique du langage

Machiavel utilise une palette fort large de tons pour écrire à ses correspondants. Ceux-ci s'articulent avec des situations, des contextes, des interlocuteurs, des intentions... La combinatoire de ces éléments induit un choix plus ou moins marqué de tonalités plus ou moins variées. L'écrivain Machiavel se montre ici tel un virtuose, capable d'une écriture multiforme et presque insaisissable. Ainsi, Franco Masciandaro associe-t-il l'ironie et le sentiment qui résulte du caractère contradictoire des choses¹⁵⁷⁹. Ayant sans doute en point de mire le Machiavel de la *Mandragore* et des nouvelles grivoises¹⁵⁸⁰, il associe le sourire du Secrétaire à ce qu'il nomme lui-même ses « castellucci »¹⁵⁸¹, que nous pourrions traduire par « lubies » ou plus littéralement par « châteaux en Espagne » ; Barincou traduisit élégamment ce terme par « visions »¹⁵⁸². Ce sourire de Machiavel n'est pas forcément ironique. Il est certain qu'il demande ici la bienveillance de Vettori pour ses idées, mais on sait qu'il est précisément en train d'écrire les matériaux qui serviront directement au *Prince* et aux premiers chapitres des *Discours* si l'on admet l'hypothèse selon laquelle un traité *Des Républiques* fut écrit en même temps que *Le Prince* et correspond aux premiers chapitres des *Discours*¹⁵⁸³. Là encore, la prise en considération du contexte et de la situation de communication invite à nuancer l'hypothèse habituelle d'un Machiavel écrivant pour lui-même et pratiquant ainsi une forme d'auto-ironie pour s'interroger sur le fait que cette lettre ne contient nulle part ailleurs la moindre trace d'ironie et qu'elle ne fait que traduire la peur sans doute réelle de Machiavel d'être considéré pour rien. En 1513, le Secrétaire a tout perdu et tente désespérément de rentrer en grâce auprès des Médicis. L'ironie qu'il applique à son existence est assez acerbe et souligne un profond sentiment de mal-être. La figure du penseur détaché des contingences ne s'applique que difficilement à notre auteur. Ses difficultés matérielles l'engagent à varier cette tonalité, et oscillent de l'espoir du professionnel au désespoir du vaincu. Le détachement ironique, le sourire et le rire qui

¹⁵⁷⁹ Masciandaro, F., « I « castellucci » e i « ghiribizzi » del Machiavelli epistolografo », art. cit., pp. 135-148.

¹⁵⁸⁰ Machiavel, *Nouvelle très plaisante de l'Archidiabole qui prit femme*, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 159-169.

¹⁵⁸¹ Machiavel, lettre à Vettori du 9 avril 1513, in Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, pp. 240-241. Vivanti ajoute une note à ce terme et donne pour synonyme « Fantasia, progetti », note 5 p. 241, p. 1548.

¹⁵⁸² Machiavel, lettre à Vettori du 9 avril 1513, *Till*, tome II, p. 335.

¹⁵⁸³ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1982, en particulier les deux premières parties, le « livre des républiques », pp. 17-64 et « l'époque du *Prince* », pp. 65-86.

peuvent en découler sont loin d'être systématiques. De ce fait, l'ironie est assez peu présente avant 1512. Machiavel est plutôt un adepte de la grivoiserie, du rire plein et franc. La distorsion fut sans doute liée à la lecture presque exclusive de sa correspondance avec Vettori et Guichardin, mais auparavant, Machiavel n'est pas réclamé par ses collègues de bureau et amis pour son air subtil. Ils mettent en avant ses bons mots et ses savoureuses histoires. Au vu de ce qu'il nous reste, Machiavel est plus proche de Rabelais que de Voltaire, comme du reste la plupart des nouvelles italiennes de l'époque¹⁵⁸⁴. Machiavel, avec *belfegor arcidiavolo*¹⁵⁸⁵, est considéré comme un des maîtres des « spicciolata »¹⁵⁸⁶, sortes de nouvelles « à considérer comme appartenant à un jeu collectif et domestique, avec ses discours conviviaux, ses distractions festives »¹⁵⁸⁷.

Dans sa correspondance des années 1498-1512, Machiavel utilise les très nombreuses ressources de sa langue pour varier le propos et la tonalité de son discours en fonction des circonstances, de la situation de communication, des destinataires possibles. Ainsi, dans ses lettres familières, il n'hésite pas à se montrer protéiforme.

Il est sérieux pour la gestion des affaires familiales. Chaque échange avec son frère Totto détaille des dispositions à prendre, des opportunités à saisir ou des choix à faire¹⁵⁸⁸. Le Secrétaire peut se montrer docte, et même presque pédant, lorsqu'il s'agit de convaincre de la qualité de son expertise. Ainsi, lorsqu'il veut impressionner de grands personnages, il sait prendre de la hauteur afin de se hisser à leur niveau¹⁵⁸⁹. Ces derniers lui réclament d'ailleurs régulièrement des rapports sur la situation internationale, confirmant ainsi la reconnaissance de son expertise. Systématiquement, Machiavel emploie un ton impersonnel et neutre, purement technique et descriptif, caractéristique des spécialistes.

¹⁵⁸⁴ Cf. le recueil *Conteurs italiens de la Renaissance*, établi sous la direction d'Anne Motte-Gillet, Paris, Gallimard, nrf, bibliothèque de la Pléiade, 1993. Dès la *Préface* de Giancarlo Mazzacurati est indiqué que le modèle des contes est toscan du fait de la situation exceptionnelle de l'éducation dans cette cité, p. XII.

¹⁵⁸⁵ Machiavel, *Nouvelle très plaisante de l'Archidiavole qui prit femme*, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 159-169.

¹⁵⁸⁶ *Préface* de Giancarlo Mazzacurati in *Conteurs italiens de la Renaissance*, établi sous la direction d'Anne Motte-Gillet, Paris, Gallimard, nrf, bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. XXXVII.

¹⁵⁸⁷ *Préface* de Giancarlo Mazzacurati in *Conteurs italiens de la Renaissance*, établi sous la direction d'Anne Motte-Gillet, Paris, Gallimard, nrf, bibliothèque de la Pléiade, 1993, p. XXXVI. Il indique dans sa note 1 l'article de référence de M. Martelli sur le sujet : « Considerazioni sulla tradizione della novella spicciolata », in *La Novella italiana*, ed. E. Malato, Rome, 1989, deux volumes.

¹⁵⁸⁸ Ainsi de la lettre de Machiavel à Totto du 23 janvier 1503, Machiavelli, *Opere*, *Op. cit.*, tome II, p. 81 et annexe 3 A) pp. 535-536 où une accusation pour simonie est envisagée. L'ensemble des échanges avec Totto ne témoigne jamais de familiarité mais bien plutôt du souci patrimonial, voir notre chapitre deuxième, I) A) pp. 182-193.

¹⁵⁸⁹ Cf. Lettre de Machiavel à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, Machiavelli, *Opere*, *Ibid.*, tome II, pp. 195-199 et annexe 3 F), pp. 545-554.

Dès 1499, il commence ce genre d'envoi qui résume les missives reçues et permet ainsi une synthèse de la situation internationale¹⁵⁹⁰. A cette date, Machiavel vient d'être nommé à la chancellerie et s'occupe essentiellement de la correspondance. Dès les deux lettres suivantes à Tosinghi, il fait évoluer son écriture, ne cite plus les lettres à l'origine de son savoir et propose une véritable synthèse¹⁵⁹¹. Pendant toute la durée de son activité, il produit ce genre de communication, dont nous avons des témoignages, par exemple en 1506.¹⁵⁹² Dans sa lettre à Ridolfi, Machiavel indique d'ailleurs qu'il lui est habituel de les écrire, puisqu'il répond à une commande¹⁵⁹³ et qu'il craint d'ailleurs de lasser son interlocuteur : « Je sais que je vous ai cassé la tête : pardonnez-moi ; si vous n'en voulez plus, de ces lettres-bibles, dites-le moi »¹⁵⁹⁴.

Le ton passe donc aisément du professionnalisme strict au familial. La fonction de Machiavel l'oblige à faire la synthèse aux Commissaires de la situation extérieure pour laquelle la Seigneurie draine toutes les informations possibles. Le plus souvent, Machiavel se contente d'indiquer ce qui concerne le Commissaire et son action. Ainsi par exemple les lettres à Antonio Giacomini de l'été 1502 où Machiavel guide les troupes de Giacomini suivant ses informations et l'informe des nouvelles de l'arrivée prochaine de troupes françaises¹⁵⁹⁵. La Seigneurie écrit le 2 août à ce même Antonio Giacomini, par la main de Machiavel des nouvelles du Valentinois à la Cour de France.¹⁵⁹⁶ Ce cas n'est bien entendu pas isolé et se retrouve dès lors que Machiavel reprend son activité du bureau de la deuxième Chancellerie. Barincou donne d'ailleurs parfois des lettres qui ne sont pas forcément de la main de Machiavel mais qui témoignent du fait que le Secrétaire s'occupe d'organiser l'activité normale de son bureau¹⁵⁹⁷.

¹⁵⁹⁰ Lettre de Machiavel à Francesco Tosinghi du 22 avril 1499 (29 avril pour Vivanti), *Till*, tome I, pp. 13-14.

¹⁵⁹¹ Lettre de Machiavel à Francesco Tosinghi du 5 juin 1499, *Till*, tome I, p. 15 et lettre de Machiavel à Francesco Tosinghi du 6 juillet 1499, *Till*, tome I, pp. 15-16.

¹⁵⁹² Lettre de Machiavel à G. Ridolfi du 12 juin 1506, *Till*, tome I, pp. 503-505.

¹⁵⁹³ Lettre de Machiavel à G. Ridolfi du 12 juin 1506, *Till*, tome I, p. 503 : « Seigneur Commissaire. Si je ne vous ai pas donné de nouvelles précédemment, cette lettre-ci et la lettre suivante vont vous dédommager. »

¹⁵⁹⁴ Lettre de Machiavel à G. Ridolfi du 12 juin 1506, *Till*, tome I, p. 505.

¹⁵⁹⁵ Lettres à Antonio Giacomini Tebalducci du 2 et 4 juillet 1502, *Till*, tome I, pp. 172-173 et 173-174.

¹⁵⁹⁶ Lettre de la Seigneurie à Antonio Giacomini du 2 août 1502, par la main de Machiavel comme indiqué en note de bas de page par Barincou, *Till*, tome I, pp. 180-181.

¹⁵⁹⁷ Ainsi la lettre des Dix de la Seigneurie à Carnesecchi du 30 juillet 1505, *Till*, tome I, pp. 485-486 : « pour mieux te faire connaître les ressources réelles de l'ennemi, sache que... »

Mais Machiavel, aussi bien avec ses collègues de bureau qu'avec des amis aristocrates, sait faire preuve de légèreté voire, de vulgarité, et peut dès lors faire porter à ses lettres un ton fort grivois. Nous n'avons pas d'exemple des lettres que Machiavel envoyait à ses collègues de bureau où il ferait preuve de ses facéties ou de ses histoires salaces. Ce sont les réponses de ces derniers qui nous indiquent leur probable existence¹⁵⁹⁸. Dans le même temps qu'il s'emploie à orienter la politique florentine et à jauger César Borgia, Bartolomeo Ruffini, dont il marie la fille, souligne : « Vos lettres à Biagio et aux autres rédacteurs nous font à tous un plaisir inexprimable, leurs boutades nous font tous rire et gaudir, à nous décrocher les mâchoires. »¹⁵⁹⁹ Par contre, la lettre de la vieille ribaude est bien connue et a été fort étudiée, aussi bien dans son inspiration antique que dans sa littérature propre¹⁶⁰⁰. Son ton est assurément allègre, mêlant les effets de suspense d'une narration classique aux détails les plus sordides. L'effet comique est rendu par le contraste et la morale finale assez peu morale : Machiavel n'aura plus de relations sexuelles en Lombardie par dégoût de son aventure¹⁶⁰¹. Il faut noter tout de même que là encore, Machiavel ne semble pas l'initiateur de cette lettre mais répond à son interlocuteur qui lui demande visiblement de narrer ses aventures sentimentalo-sexuelles s'il en a¹⁶⁰². Nous l'avons vu, avec ses collègues de bureau, Machiavel est capable d'une grande familiarité, même si nous ne possédons pas de preuve directe de celle-ci¹⁶⁰³.

Toutefois, dans l'exercice de ses fonctions, le Secrétaire peut être cassant. Ainsi, pour la défense de sa patrie, dès 1499, il emploie avec vivacité l'indignation¹⁶⁰⁴ mais aussi une certaine forme de mépris : « Le reste de votre lettre ne mérite pas que j'y réponde ; il roule d'ailleurs tout entier sur les mêmes points. »¹⁶⁰⁵ La conclusion est une menace avancée sous le masque de l'affection, elle est sans réplique : « Je vous inviterai *solum* à ne pas trop

¹⁵⁹⁸ Ainsi dans la lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel du 20 octobre 1500, *Till*, tome I, p. 125, il écrit : « En effet, il nous faut vos propos si plein d'urbanité et d'agrément dans la besogne assidue qui nous accable et nous énerve, il faut que nos oreilles les entendent pour que nous nous sentions soulagés, égayés et réconfortés. »

¹⁵⁹⁹ Lettre de Bartolomeo Ruffini à Machiavel du 23 octobre 1502, p. 219.

¹⁶⁰⁰ Machiavelli, *Dieci lettere private*, *Op. cit.*, pp. 7-10.

¹⁶⁰¹ Lettre de Machiavel à Louis Guichardin du 7 décembre 1509, *Till*, tome II, p. 195.

¹⁶⁰² Lettre de Machiavel à Louis Guichardin du 7 décembre 1509, *Till*, tome II, p. 194. La lettre commence par : « marasme complet, Louis »

¹⁶⁰³ Cf. par exemple la lettre de Biagio et Agostino Vespucci à Machiavel du 18 octobre 1502, *Till*, tome I, p. 210.

¹⁶⁰⁴ Lettre de Machiavel à un chancelier de Lucques du 30 septembre 1499, *Till*, tome I, p. 53.

¹⁶⁰⁵ Lettre de Machiavel à un chancelier de Lucques du 30 septembre 1499, *Till*, tome I, p. 54.

vous réjouir des menées que vous dites s'ourdir autour de nous : vous ne savez rien des contre-menées que nous ourdissons. Et je vous répéterai, *fraterno amore*, mon avertissement que, si vous entendez tout de même à l'avenir suivre le penchant de votre méchante nature à offenser gratuitement les gens, vous le fassiez du moins de telle façon qu'on vous tienne pour un peu plus raisonnable. »¹⁶⁰⁶ Le mépris, la hauteur sous couvert d'un conseil d'ami, l'accusation de perfidie, le constat de l'imbécilité, tous ces points soulevés dans cette dernière phrase forment un ton cassant, brutal, signifiant à la fois l'indignation du Secrétaire et sa supériorité.

Machiavel, dans toutes ses légations, utilise énormément l'insistance. La plupart de ses lettres rappellent les précédentes et les complètent peu à peu. Le procédé est bien entendu d'abord pratique, puisqu'une partie du courrier se perdait, était volé ou détourné. Mais on peut remarquer toutefois que Machiavel a tendance à conclure assez rapidement et ainsi à s'impatienter devant les atermoiements des Seigneurs¹⁶⁰⁷. Dans l'ensemble, le Secrétaire évite la grandiloquence mais sait être dramatique. La montée de la tension avant Sinigaglia et la brusque descente de cette dernière avec la satisfaction stupéfiante du Duc en est un exemple¹⁶⁰⁸. L'ironie, quoique difficile à déceler à coup sûr, n'est évidemment pas absente. Elle est évidente dans la description finale de Savonarole, mais plus absente dans ses légations. Elle peut poindre dans ses analyses de Maximilien Ier et de son incapacité à utiliser une puissance impériale fortement imposante pour parvenir à ses fins, mais ce procédé d'écriture ne constitue pas ici la tonalité des lettres. Ni en légation, ni dans son travail de bureau Machiavel ne semble l'utiliser. Au contraire, la franchise et la transparence restent la tonalité principale de ses rapports avec ses commanditaires aussi bien qu'avec ses administrés. Ainsi, il prétend toujours parler franchement en faveur de sa patrie. Lors de sa légation auprès de Pandolfo Petrucci à Sienne, il se permet même des initiatives pour connaître la vérité dans ce que dit ce subtil condottiere : « Après une si longue discussion, et si controversée sur toutes ces affaires, il m'a paru bon de lui faire voir qu'on ne se méprenait pas sur toutes ces complications tant fortuites que voulues qui

¹⁶⁰⁶ Lettre de Machiavel à un chancelier de Lucques du 30 septembre 1499, *T//I*, tome I, p. 54.

¹⁶⁰⁷ Nous avons développé ce point dans l'étude de sa légation auprès de César Borgia, chapitre troisième II A), pp. 325-332. Mais le travail serait identique avec d'autres légations, la première auprès du Roi de France ou la première auprès de l'Empereur, même si les lettres sont signées Vettori.

¹⁶⁰⁸ Nous avons également développé ce point dans l'étude de sa légation auprès de César Borgia, chapitre troisième II A), pp. 325-332.

ne cessaient de surgir. »¹⁶⁰⁹ Lorsque sa légation lui paraît ne plus être utile, il n'hésite pas à demander son renvoi, de manière directe¹⁶¹⁰. Une preuve nette de la combinaison de patriotisme, de fidélité, de transparence et de franchise réside dans sa missive aux Dix du 14 décembre 1502. Machiavel est alors à bout. Il ne cesse de suivre César Borgia, sans pouvoir autre que celui de le faire lanterner. La situation dure depuis deux mois, et il ne peut rien faire, si ce n'est discuter avec le Duc, rapporter les bribes d'informations qu'il peut glaner, et attendre. Sa santé se dégrade, son argent fond et sa mission devient de plus en plus ridicule : faire patienter César Borgia en lui faisant miroiter des offres de condotta qui n'ont aucune chance de se réaliser concrètement est un art délicat qui ne peut durer des mois. De ce fait, Machiavel sort plusieurs fois de sa réserve et décide finalement de rappeler leurs devoirs à ses maîtres :

« Le Seigneurie me permettra de lui dire avec la loyauté que je lui ai toujours montrée, que, pour négocier une alliance avec le duc, il vaudrait mieux envoyer ici qu'à Rome un homme de renom. Voici pourquoi : c'est au duc et non au pape qu'il faut que cette alliance plaise ; ce que ferait le pape pourrait bien être rejeté par le duc, tandis que les accords conclus par le duc ne seront pas modifiés par le pape [...]. Comme il est dangereux de traiter la même affaire dans deux endroits, c'était auprès du duc, et non à Rome, qu'il fallait traiter celle-ci. Je n'étais pas chargé de cette mission. J'ai d'ailleurs toujours pensé qu'il était plus à propos d'envoyer pour la remplir un ambassadeur de plus d'éloquence, de prestige et d'expérience que moi. [...] Il est vrai qu'il fallait apporter, non des vues bornées, mais des résolutions fermes sur plusieurs points. [...] Mon devoir, qui m'a souvent dicté les mêmes observations, m'oblige à les répéter aujourd'hui, parce que, si l'on a perdu beaucoup de temps, cette perte peut pourtant se réparer encore. J'espère qu'en les jugeant, vous tiendrez compte du motif qui me les a suggérées. Je vous rappelle mes instances pour obtenir des secours et mon rappel. »¹⁶¹¹

Cette citation fort longue est néanmoins indispensable pour saisir la capacité peu commune de Machiavel à utiliser toutes les ressources de la situation afin d'énoncer et de transmettre plusieurs messages. Ici, le Secrétaire entend à la fois obtenir son rappel et de l'argent. Ses demandes ne s'effectuent pas par la simple plainte, mais bien par le développement de ses raisons. Ces dernières sont simples : ne pouvant rien conclure, n'étant qu'un secrétaire sans pouvoir, sa seule présence dessert les intérêts de la République, puisque César Borgia en déduit forcément l'absence de volonté de conclure

¹⁶⁰⁹ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 21 juillet 1505, *Till*, tome I, pp. 479-480.

¹⁶¹⁰ Par exemple la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 24 juillet 1505, *Till*, tome I, p. 484 : « Je prie V.S. de vouloir bien me donner congé ou de quoi vivre ici ; je préférerais le premier parti. » La légation avec Pandolfo Petrucci est un modèle de complication sans aucun aboutissement.

¹⁶¹¹ Lettre de Machiavel aux Dix de Pouvoir du 14 décembre 1502, *Till*, tome I, p. 275.

de la part de la Seigneurie. Or, la situation prouve que le jeu politique du moment se situe à la cour du Duc. Au nom de sa loyauté envers la République et de son double devoir de citoyen et de fonctionnaire, Machiavel se voit obligé d'infliger à ses maîtres une leçon claire et nette. On peut remarquer que dans tout cela il n'est pas question d'excuses, de fausseté, de fuite des responsabilités. Bien au contraire, le Secrétaire avance sans masque et prend même le risque d'une disgrâce, tant il est déçu des atteroiements de la Seigneurie, de sa duplicité¹⁶¹² et, finalement, de son manque de finesse politique, voire de son incompetence. On peut rapprocher ces passages et la liberté générale de ton de Machiavel envers la Seigneurie du chapitre XXIII du *Prince*, où l'ex-Secrétaire indique comment le prince doit se comporter à l'égard de ses conseillers : « Aussi doit-il [le prince] être de son côté grand demandeur et puis patient écouteur de toutes vérités, et s'il sait que quelqu'un, par certain respect, ne les lui dit pas, s'en fâcher. »¹⁶¹³

On le voit donc, la franchise libre possible pendant une république doit se prolonger dans le conseil du prince, au gré du prince pour ce qui est du moment et du sujet¹⁶¹⁴. C'est même ici la condition pour obtenir, non la vérité, mais le « parler vrai » du conseiller, seule chose intéressante que le prince peut obtenir de lui. Outre cela, il ne mésestime pas non plus des affaires de simple justice peu de temps avant l'avancée des troupes espagnoles sur le territoire florentin¹⁶¹⁵. Dans son travail, Machiavel est un authentique professionnel, soucieux du détail comme de la vision d'ensemble.

Machiavel n'est pas qu'un spécialiste de la langue de chancellerie, avec des variantes propres. Il est avant tout un homme politique engagé, dans une société qui lui permet d'assumer pleinement son humanité, son caractère, ses défauts et son champ d'expertise propre. Avant 1512, Machiavel se montre tel qu'il est vraiment, son activité d'épistolier ne se sépare pas de son activité de fonctionnaire et de son engagement citoyen. En cela, Machiavel est éminemment moderne. Du point de vue philosophique, cette capacité de

¹⁶¹² De toute évidence, la Seigneurie a envoyé un Ambassadeur à Rome pour traiter avec le pape pendant que Machiavel occupait César Borgia de bonnes paroles...

¹⁶¹³ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 362.

¹⁶¹⁴ « Partant, un Prince doit toujours prendre conseil, mais quand il veut et non au gré des autres ; au contraire, il doit ôter l'envie à chacun de lui donner conseil qu'il ne lui demande. », Machiavel, *Le Prince*, chapitre XXIII, in *Œuvres complètes*, *Idem*, p. 362. Ce passage précède juste celui que nous avons cité dans le corps du texte.

¹⁶¹⁵ Lettre de la Seigneurie à Mariotto Segni, vicaire de Certaldo, *Till*, tome II, pp. 304-305. Barincou indique en note de bas de la page 304 que « La Seigneurie, dans ces X lettres, c'est Machiavel ».

variation est importante, car elle permet au Secrétaire d'échapper à une vision moniste des choses. Le Secrétaire n'est pas l'homme d'une idée, d'une doctrine. Son engagement patriotique n'est pas seulement fondé en raison, il consiste aussi dans une prise de parti viscérale de l'homme. Ces deux termes forment un paradoxe constitutif de l'individu et des raisons qui le poussent à agir en politique. Là encore, même au niveau de l'individu, la tension porte la vie. Pour Machiavel, et c'est ce qu'il expérimente, le monde humain est sans cesse en mouvement, en mutation. C'est le monde des possibles. Dès lors, sa conception de la politique en fait également le lieu du possible. Il échappe ainsi aussi bien au fatalisme aveugle qu'à la rationalisation déterministe à outrance. La politique est le lieu de l'action humaine. Par conséquent, elle constitue une antécédence à toute construction de l'esprit qui voudrait l'enclorre et la limiter. La tension du monde humain, sa fondamentale indétermination n'est pas négative. Elle n'est pas l'ignorance d'une rationalité supérieure qui la guiderait dans l'ombre et malgré nous mais elle se constitue comme une prise de conscience : il faut délaissier ces questions insolubles, faire preuve de bon sens et se tourner vers ce qui dépend de nous, sans illusion quant à nos capacités d'analyse, qui ne sont pas infinies, mais sans non plus les minimiser, les mépriser au nom d'une sagesse transcendante. La variation des tonalités des lettres de Machiavel répond ainsi à sa conception du naturel humain au chapitre XVIII du *Prince*. Le centaure¹⁶¹⁶, à la fois bête et homme, ne peut symboliser l'homme que dans la multiplicité qu'il implique. Non seulement il est raison et naturel, mais le naturel est multiple et la raison confuse. L'unification de la personne humaine ne peut se faire qu'en partant de la multiplicité, en l'assumant, en ne la considérant pas comme un obstacle, un problème, une illusion ou un défaut mais comme une richesse qu'il convient de maîtriser pour s'en servir. L'être humain ne domine son naturel que s'il l'accepte, le revendique et l'utilise. Il y a là un paradoxe, bien sûr, puisque l'homme se fait à la fois sujet de lui-même et objet pour lui. L'homme de Machiavel s'observe comme il observe les choses et parvient à se manipuler pour obtenir ce qu'il souhaite. C'est ainsi qu'il peut user du renard, du lion, du loup voire de l'homme s'il le faut. Là encore, ce paradoxe vient du constat de la nature des choses, qui ne saurait être remise en cause. Pour Machiavel, je suis amoureux avant de savoir ce qu'est l'amour. Fondamentalement, d'ailleurs, peu importe ce qu'est l'amour. Il convient

¹⁶¹⁶ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 341.

seulement de ne pas être une victime totalement inconsciente de ce « fripon d'amour »¹⁶¹⁷, sans pour autant le brider à tout prix, ce qui serait d'ailleurs impossible ou malsain. L'analogie est ici fonctionnelle. La pluralité des tonalités renvoie à la pluralité du réel. Être ironique avec la description de Savonarole, dramatique avec César Borgia correspond à la volonté de rendre une réalité particulière, non de la mettre à distance. L'ironie elle-même ne vise pas tant à rendre ridicule qu'à souligner l'inconséquence politique et donc l'échec prévisible. On peut se moquer du leurre grossier qui trompe le naïf, mais il ne s'agit pas tant de le dénoncer d'une manière voltairienne que de décrire la situation d'ensemble. L'ironie peut être douloureuse, chez Machiavel, parce qu'elle renvoie le républicain et son idéal de visée du bien commun à la triste réalité des ambitions partisans et personnelles. Ainsi les différentes tonalités employées dans sa correspondance font signe d'une humanité riche, employée dans sa diversité. Elles montrent un penseur de la diversité qui n'entend pas soumettre le réel au singulier, mais qui, tout au contraire, plonge dans la dynamique des possibles et en jouit. Le Secrétaire est un homme complet qui s'adresse avec lucidité à chacun selon son caractère propre mais qui se refuse à limiter, à brider sa nature en adoptant une seule stature. L'anthropologie qui se dégage ici n'a rien de « négatif »¹⁶¹⁸, au contraire, elle déborde de positivités, de potentialités et donc de tensions¹⁶¹⁹. La vie n'est pas, pour Machiavel, une aride pensée.

C) La méthode

La méthode de Machiavel se conjugue selon diverses modalités. Le Secrétaire emploie toujours une méthode d'exposition qui correspond à ce que l'on nomme aujourd'hui la

¹⁶¹⁷ Lettre de Machiavel à Vettori du 31 janvier 1515, *Till*, tome II, p. 407. Pour Machiavel et l'amour, soulignons qu'il en parle et le chante de plus en plus en vieillissant. Nous remarquons également qu'il chante surtout l'amour éconduit ou méprisé par la femme, ainsi ses *Chants des amants désespérés et des femmes*, *Œuvres complètes*, pp. 98-99, sa *Pastorale*, *Œuvres complètes*, pp. 106-109, la *Sérénade*, *Œuvres complètes*, pp. 110-115. Les *Stance de la Barbera* et les *Sirambotti* chantent également l'amour délaissé, parce que l'amant est trop vieux pour l'aimée, Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 116-117 et 116.

¹⁶¹⁸ Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, *Op. cit.*

¹⁶¹⁹ Ainsi la célèbre lettre de Machiavel à Vettori du 10 décembre 1513, *Till*, tome II, pp. 368-371 où Machiavel brosse son auto-portrait d'exilé à la campagne. On peut ajouter ses déclarations au sujet de l'amour et de ses « filets dorés », évoquant là encore le paradoxe d'une douce souffrance dans la lettre de Machiavel à Vettori du 3 août 1514, *Till*, tome II, pp. 392-393. Il faut surtout citer celle du 31 janvier 1515 où Machiavel évoque la correspondance des deux compères où ils passent du grivois aux considérations géopolitiques les plus élevées d'une lettre à l'autre, *Till*, tome II, pp. 407-409. : « Qui verrait nos lettres, honorable compère, et leur diversité, s'émerveillerait fort », p. 408.

« communication politique ». De fait, contrairement à l'historien ou au philosophe, qui écrivent pour une postérité indéfinie, pour eux-mêmes ou pour ceux qui pourront les lire, Machiavel s'adresse toujours à un public contemporain. Ses écrits sont toujours en situation. Même les *Histoires florentines*, travail commandité par les Médicis pour former un livre d'histoire selon une tradition florentine bien établie ne se laissent pas totalement subsumer. Machiavel y écrit non seulement l'histoire de Florence, mais surtout le récit d'une lutte civile entre factions qui empêcha la cité du Lys de réaliser les conditions qui lui auraient permis de devenir la nouvelle Rome. Or, ce point de vue est typiquement lié à son auteur sur le plan de l'analyse et du verdict de l'impact de la lutte civile à son époque en ce qui concerne la vision du destin de Florence, et à la communication politique du point de vue de la technique d'écriture employée. Machiavel indique explicitement selon Giannotti, un de ses lecteurs, qu'il mettra son point de vue dans la bouche des opposants¹⁶²⁰. Ainsi, l'œuvre d'histoire elle-même ne consiste pas à rendre compte de son temps, à la manière de Guichardin dans l'*Histoire d'Italie*¹⁶²¹, mais à porter un jugement politique sur cette histoire et donc à expliquer à ses contemporains la réalité de ce qui s'est produit afin de se mettre en demeure de saisir les difficultés actuelles. Le discours de l'historien, chez Machiavel, est donc également lié à celui du politique. Le statut de l'histoire consiste à servir d'exemple, avant même sa nécessité propre d'être véridique, comme nous l'avons vu dans le cas de l'analyse de la légation auprès de César Borgia¹⁶²².

La communication politique employée par Machiavel implique une méthode d'écriture et une méthode de lecture. Comme l'avait suggéré Leo Strauss, il existe un art d'écrire chez le Secrétaire florentin. Leo Strauss l'établit ainsi : d'une part, Machiavel souligne que sous un prince on ne peut parler aussi librement que sous une république¹⁶²³, d'autre part, le *Prince* est adressé à un prince dans une principauté et les *Discours* à deux futurs princes, dans une principauté¹⁶²⁴. Par conséquent, Machiavel doit toujours parler avec prudence : « les *Discours* ne peuvent pas faire totalement l'économie d'une certaine réserve »¹⁶²⁵. Ce dernier n'écrit donc pas tout, il dissimule certains aspects de sa pensée, il faut lire avec

¹⁶²⁰ Cf. Ridolfi, *Machiavel, Op. cit.*, p. 255.

¹⁶²¹ Guichardin, F., *L'histoire d'Italie, Op. cit.*

¹⁶²² Cf. chapitre troisième II A), pp. 325-332.

¹⁶²³ Strauss L., *Pensées sur Machiavel, Op. cit.*, p. 57.

¹⁶²⁴ Strauss L., *Pensées sur Machiavel, Ibid.*, pp. 52-53.

¹⁶²⁵ Strauss L., *Pensées sur Machiavel, Ibid.*, p. 57.

attention ce qu'il n'écrit pas¹⁶²⁶... Toutefois, sa franchise, dans le même temps, semble évidente. Plutôt que de juger, à l'image de certains écrits de l'Antiquité ou du Moyen Âge, un art d'écrire ancré dans la dissimulation nécessaire du philosophe rationnel confronté à un âge de croyance, comme le propose Pierre Bouretz pour Maïmonide à la suite des inspirations de Leo Strauss¹⁶²⁷, il est sans doute préférable d'envisager l'écriture et le discours machiavélien comme une stratégie purement politique. On l'a souvent évoqué, chez le Secrétaire florentin, on ne sort pas du politique, tout y est ramené. Par conséquent, il est cohérent que le propos politique lui-même soit inclus dans une stratégie, voire dans plusieurs. *Le Prince* consiste à la fois à montrer les capacités de Machiavel, à faire une offre de service aux Médicis, à montrer que son républicanisme ne l'empêchera pas de servir un Prince, à dévoiler aux opposants de la tyrannie à la fois ce qu'elle est véritablement et ce qu'elle permet historiquement, à donner aux Médicis le programme politique qui peut leur assurer la gloire et le trône d'Italie et à permettre ainsi à Florence et aux Florentins d'assumer leur vœu de devenir la nouvelle Rome. Cet énoncé n'est sans aucun doute pas complet et on peut imaginer que Machiavel a encore d'autres objectifs politiques qu'il croise dans son texte. Bien entendu, ses écrits ne se limitent pas à cette situation politique sous-jacente. Mais s'ils ne sont pas typiquement des textes philosophiques, ils ne doivent donc pas être lus comme s'ils appartenaient avant tout à l'histoire des idées. Comme le souligne Guillemain :

« C'est l'absence du sens de l'histoire chez les commentateurs, qui a fait de Machiavel-objet de la critique le plus extraordinaire caméléon du monde, tour à tour athée, démocrate masqué, janséniste, patriote, quarante-huitard, hégélien, héros de la bourgeoisie, fasciste, chrétien, selon l'humeur de l'exégète et la mode de la période où il écrit. »¹⁶²⁸

¹⁶²⁶ Les commentaires sur le commentaire de Strauss sur Machiavel sont nombreux. Nous rejoignons M. Guillemain dans sa critique d'un Leo Strauss fondamentalement étranger à l'esprit de l'œuvre de Machiavel et sans doute en partie de mauvaise foi, cf. Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, *Op. cit.*, pp. 3-12. Toutefois, nous considérons que cette dernière pose question et qu'il faudrait véritablement se pencher sur la raison de la haine manifeste que voue ce grand lecteur du XX^{ème} siècle au Florentin. Nous pensons que Leo Strauss ne sépare pas la théorie de la pratique et que, pour lui, la théorie politique est pratique politique, qu'elle est sa manière de faire de la politique. Sans doute, sa métaphysique est à ce point éloignée du Secrétaire qu'il n'a pas même voulu voir ce qui les unissait. D'autre part, Leo Strauss écrit à un moment où le « travail de l'œuvre » l'emporte considérablement sur l'esprit de l'œuvre. Ce n'est finalement que récemment que nous lisons à nouveau Machiavel pour lui-même et selon les perspectives qui étaient les siennes.

¹⁶²⁷ Bouretz, P., « A la recherche des Lumières médiévales : la leçon de Maïmonide », art. cit., pp. 28-41.

¹⁶²⁸ Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, *Op. cit.*, p. 12.

La méthode de Machiavel, de ce point de vue, est son enseignement philosophique principal. De fait, étant donné l'importance du contexte pour l'écriture, s'impose l'idée que ces textes sont des propositions politiques, des traités politiques, des discours politiques. Ils le sont au sens machiavélien du terme : il ne parle pas d'un ailleurs indéfini, d'un temps utopique mais toujours de l'ici et maintenant de Florence entre 1498 et 1525. Si Machiavel envisage une postérité à ses textes, c'est soit à partir de disciples directs, et il y en eut¹⁶²⁹, soit à partir de l'idée que ses écrits deviennent eux-mêmes objet d'une réflexion politique, sur le modèle de la sienne. Cela implique donc d'envisager la création, par Machiavel, d'une méthode pour analyser la politique. En première analyse, un passage d'une lettre à la Seigneurie montre assez bien ce que Machiavel entend par action politique. Au cours de sa légation à Sienne auprès de Pandolfo Petrucci, Machiavel se voit opposer un homme faux, fuyant, dissimulé, voisin de Florence qui, sans jamais vraiment lui être un ennemi déclaré n'en est pas pour autant, loin s'en faut, un allié fidèle. Après quatre jours de déclarations, considérations et contre-déclarations, le Secrétaire ne sait pas même exactement ce que Pandolfo Petrucci souhaite qu'il doive rapporter à ses maîtres. Par conséquent, il écrit :

« Et comme il craint de n'être pas assez fort, il demande le renfort de V.S., mais il le veut tel qu'il soit salutaire pour chacun des deux et non pas à un seul. Je m'évertue à vous répéter exactement ses propos pour donner à V.S. le moyen de conjecturer ses intentions, de porter leur jugement et de prendre leur décision au mieux des intérêts de la cité. »¹⁶³⁰

Le Secrétaire ne peut donc pas disposer d'une intention clairement déclarée de la part de son interlocuteur. Il sait donc devoir rapporter ses propos afin d'aider Florence à minimiser l'incertitude. L'objectif final est, de toute manière, la prise de décision et donc l'action. Etablir les faits sert précisément à se décider avec plus de confiance et plus de chance de réussite. Toutefois, cette dernière n'est jamais absolue, puisque les hommes et les États avec lesquels nous interagissons n'ont pas intérêt à notre réussite. En politique, pour Machiavel, la réussite de l'un est toujours le pendant de la défaite de l'autre. Puisque le champ est limité, enclos au moins géographiquement, et que la volonté de gagner est l'essence de la politique, il faut un perdant. La confiance en autrui peut donc être exclue

¹⁶²⁹ Ne serait-ce par exemple que les dédicataires des *Discours*, certains de ses interlocuteurs dans les orti Oriccelari, mais aussi des membres de sa famille et Donato Giannotti, qui sera aussi secrétaire à la Chancellerie à partir de 1527. Cf. Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique, Ibid.*, p. 229.

¹⁶³⁰ Lettre de Machiavel à la Seigneurie du 21 juillet 1505, *Till*, tome I, p. 479.

d'emblée. C'est un fait politique primordial, indépassable. Dès lors, la méthode doit viser à permettre la prise de décision en établissant les faits, autant qu'il est possible. Ensuite, il devient envisageable et nécessaire de deviner les autres, de juger et de décider, dans l'ordre.

Cette méthode peut être dégagée en pointant les constantes principales et assumées à travers l'ensemble de son œuvre.

Le premier point consiste dans l'idée que l'écriture, en politique, vise l'action concrète et n'appartient pas au champ philosophique et historique pur¹⁶³¹. Pour Machiavel, de toute évidence, l'écriture est le prolongement d'une volonté, d'une intention et doit donc être stratégisée aussi bien par l'écrivain que lue en ce sens par le lecteur. Ce point n'est pas évoqué par le Florentin parce qu'il est évident pour son milieu et à son époque.¹⁶³² Toutefois, ce premier fait de la méthode se trouve inclus dans une considération plus générale et plus fermement méthodologique : tout écrit politique ne peut être qualifié comme tel que s'il réduit tous les faits rencontrés à leur aspect purement politique. Ainsi, la morale n'existe dans le champ politique que si les acteurs en sont pourvus, en font montre, paraissent en avoir ou une combinaison quelconque des trois. La morale n'est donc pas exclue de la politique, elle en constitue une composante parmi d'autres. Rien n'est exclu du politique, mais tout doit être subsumé aux causes et effets réels des faits politiques. Chez Machiavel, l'art politique consiste en une réduction de tout fait à sa stricte dimension politique. Tout fait apparent doit être analysé de manière à faire sens à l'intérieur de la sphère politique. Ainsi, les phénomènes paranormaux ne sont pas jugés en tant que tels. Machiavel n'affirme jamais que leur existence est hors de doute. Il se

¹⁶³¹ Cf. Martelli, M., « Prosa cancelleresca », in Marchand, J.-J. (dir.), *Machiavelli senza i Medici (1498-1512) Scrittura del potere / potere della scrittura*, Atti del Convegno di Losanna, 18-20 novembre 2004, Roma, Salerno Editrice, 2006, pp. 15-40. Nous pensons que les analyses de Mario Martelli permettent cette interprétation. En particulier les passages indiquant que la langue de Machiavel est une sorte d'osmose entre le vulgaire et le latin, page 18 ou que Machiavel utilise des chaînes de *perché* casuelles, c'est-à-dire sans lien ferme avec des relations de causes à effets. Mario Martelli voit bien que parfois la langue de Machiavel est méticuleuse et d'autres fois bâclées. Il ne parvient pas à conclure sur ce paradoxe et ouvre le problème. Il nous semble que notre proposition d'un Machiavel toujours agissant en politique via ses écrits permet d'en rendre compte. Dans la même direction intellectuelle et interprétative, cf. Ferroni, G., « Dalla pratica quotidiana alla scena della teoria », in Marchand, J.-J. (dir.), *Machiavelli senza i Medici (1498-1512) Scrittura del potere / potere della scrittura*, Atti del Convegno di Losanna, 18-20 novembre 2004, Roma, Salerno Editrice, 2006, pp. 41-51. L'analyse permet à l'auteur d'affirmer d'emblée que les écrits de la chancellerie marquent l'enracinement pratique de la pensée de Machiavel, bien loin d'une théorie politique. Il conclut en soulignant que Machiavel cherche des remèdes à des situations difficiles et dangereuses pour la République florentine.

¹⁶³² Nous renvoyons sur ce point à ce que nous avons évoqué lors du chapitre premier II, pp. 112-139.

contente d'acter que des gens y croient et que cette croyance possède des effets politiques et un sens politique¹⁶³³.

La réduction consiste en une suspension du jugement sur l'essence des choses et une analyse de leur existence indirecte, via les faits, sur le politique. Le libre arbitre, la *virtù* et la fortune en sont d'autres exemples patents. L'idée que l'action humaine existe en politique se déduit de l'observation. Le fleuve endigué ou non est une métaphore¹⁶³⁴ qui insiste sur la réalité observable des effets de ces trois notions, qui ne sont jamais définies pleinement au sens philosophique du terme. Elles ne sont pas pour autant des concepts opératoires ou des idées régulatrices. Ce sont juste des termes pratiques désignant commodément des effets des actions humaines et de l'environnement naturel, de la lutte, sur le modèle du conflit civil, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la nature, entre l'homme rationnel et l'homme impulsif. La méthode machiavélienne consiste donc avant tout à contraindre l'esprit à ne considérer que le politique et à refuser toute considération autre que ce dernier dans l'analyse. Le titre même du chapitre XX est éloquent : « Combien peut la fortune dans les choses humaines et comme on peut y faire tête. *Quantum fortuna in rebus humanis possit, et quomodo illi sit occurrendum.* »¹⁶³⁵ On peut constater que la question ne porte ni directement sur la fortune ou sur ce qui s'y oppose, qui n'est ici pas mentionné, mais sur ce qu'elle peut faire. Le contexte porte sur « les choses humaines » et non sur les choses en général. Il est réduit au maximum et les termes n'ont pas de valeur en eux-mêmes. Tout est contextualisé, inséré dans le politique. Il ne s'agit pas de prudence, d'un art d'écrire sous la menace de l'Eglise, par exemple, mais bien plutôt d'un point de vue méthodologique et axiologique. Fortune, *virtù*, libre arbitre et occasion ne se comprennent

¹⁶³³ C'est pourquoi il consulte un « astrologue » pour savoir à quelle heure faire l'entrée solennelle dans Pise enfin conquise. Cf. Lettre de Lattanzio Tebaldi à Machiavel du 5 juin 1509, *Till*, tome II, p. 174. Nous ne savons pas exactement comment interpréter cette lettre : il n'est pas certain que Machiavel ait fait une demande au sujet de la meilleure heure et journée pour rentrer à Pise, puisque Lattanzio Tebaldi n'explique pas clairement qu'il répond. D'un autre côté, les deux hommes se connaissent puisque Tebaldi est cité par Agostino Vespucci comme un soutien dans l'affaire de la contrefaçon des *Décennales*, cf. Lettre d'Agostino Vespucci à Machiavel, *Till*, tome I, p. 501. Enfin, le ton de Tebaldi est très chrétien. Il donne du « frère » à Machiavel et inclut des formulations pieuses et conformes à la religion dans ses conseils, qui ne se réfèrent à aucune indication astrologique précise. Nous penchons pour l'idée qu'il y eut bien, de la part de Machiavel et de la Seigneurie, l'envie de mettre toutes les chances de leur côté et que Tebaldi fut sans doute envoyé en consultation sur le problème de l'heure propice. De toute évidence, étant donné la forme de la lettre et le contexte, on ne voyait pas forcément d'opposition entre l'astrologie, les augures antiques et le miracle chrétien.

¹⁶³⁴ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XXV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 365.

¹⁶³⁵ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 364.

ni les uns sans les autres ni en-dehors du mode des actions humaines. Ils marquent donc une tension, un état général bien plus que des choses opposées. En un sens, il n'existe pas de *virtù* sans fortune, ni de fortune sans *virtù*, et aucune des deux ne saurait advenir sans un être doué de libre arbitre pour prendre conscience de la situation, sentir l'occasion et se mettre à agir. La politique est tout entière dans cet espace de l'action humaine, de ses limites et de ce qu'elle signifie d'affrontement avec les autres et avec les choses. Cela renvoie totalement à la communication politique. En tant qu'analyste, en tant que professionnel, Machiavel se doit d'employer un ton absolument neutre pour décrire les faits politiques. La forme de ses textes est ainsi cohérente par rapport à sa propre position de spécialiste. Un médecin n'évoque pas l'immoralité de la maladie ou des conditions dans lesquelles elle a été inoculée au patient. Il diagnostique et propose un traitement. Le politique se situe, pour Machiavel, dans la même configuration.

La méthode de Machiavel repose également sur une conception de l'être humain. A deux reprises au moins, le Florentin nous explique comment appréhender l'homme en politique. Là encore, il faut passer par une analyse des effets. L'histoire montre sans ambiguïté, comme le présent, que :

« Quiconque veut fonder un État et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants, et toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion. Si ce penchant demeure caché pour un temps, il faut l'attribuer à quelque raison qu'on ne connaît point, et croire qu'il n'a pas eu l'occasion de se montrer ; mais le temps qui, comme on dit, est le père de toute vérité, le met ensuite au grand jour. »¹⁶³⁶

Cette citation des *Discours* fait écho au célèbre chapitre XVII du *Prince*, qui explique justement que les actions politiques des humains conduisent inévitablement qui veut agir en politique à tenir compte en premier lieu de cette tendance : « Car on peut dire généralement une chose de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner ; »¹⁶³⁷ Le chapitre XXIII se conclut d'une manière équivalente : « car les hommes toujours se découvrent à la fin méchants, s'ils ne sont par nécessité contraints d'être bons. »¹⁶³⁸ La raison en est simple. Machiavel, dans son analyse des passions des grands et du peuple, leur donne un trait commun : les individus de ces deux ensembles désirent. Les uns désirent dominer, les autres ne pas l'être : « Sans doute,

¹⁶³⁶ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre III, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 388-389.

¹⁶³⁷ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 339.

¹⁶³⁸ Machiavel, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 362.

à ne considérer que le caractère de ces deux ordres de citoyens [les grands et le peuple], on est obligé de convenir qu'il y a, dans le premier, un grand désir de dominer ; et, dans le second le désir seulement de ne pas être dominé, par conséquent, plus de volonté de vivre libre. »¹⁶³⁹ Cela n'est pas dû à une quelconque qualité de la plèbe, puisque Machiavel ne réifie quasiment jamais les choses, mais bien aux circonstances de la domination sociale : « Le peuple préposé à la garde de la liberté, moins en état de l'usurper que les grands, doit en avoir nécessairement plus de soin, et, ne pouvant s'en emparer, doit se borner à empêcher que d'autres ne s'en emparent. »

La nécessité n'est donc pas liée aux qualités du populaire mais par définition plutôt à sa faiblesse. La nature humaine, fondamentalement, désire. Mais lorsqu'elle ne peut obtenir, du fait des circonstances et de sa propre incapacité, elle veut au moins conserver. Dès lors, la liberté n'est pas une chose positive mais seulement le degré le moindre de la domination de l'homme par l'homme ! Au final, elle n'est pas une chose par elle-même mais une modalité de l'acquisition, exactement l'équilibre des puissances d'acquiescer. Cet équilibre est donc délicat et fort instable, car la nature humaine ne saurait se contenter de l'absence de mouvement : « la crainte de perdre provoque des mouvements aussi vifs que le désir d'acquiescer. L'homme ne croit s'assurer ce qu'il tient déjà qu'en acquiesçant de nouveau ; et d'ailleurs ces nouvelles acquisitions sont autant de moyens de force et de puissance pour abuser ; »¹⁶⁴⁰

Le cercle du désir est en place. Il est même l'essence de la politique, son moteur selon notre interprétation de Machiavel. Ce dernier souligne que rapidement, sous l'effet de la corruption du temps, la plèbe désire le bien des grands « mais ce qui est encore plus terrible, les manières hautaines et l'insolence des riches et des grands excitent dans l'âme de ceux qui ne possèdent pas, non seulement le désir de posséder, mais le plaisir secret de dépouiller de leur richesse et de leurs honneurs ceux qu'ils voient en faire un si mauvais usage. »¹⁶⁴¹ Le désir est ainsi consubstantiel à la politique. De fait, pour un chrétien, on peut même considérer qu'il s'agit là d'une évidence, dont nombre de passages des

¹⁶³⁹ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 392.

¹⁶⁴⁰ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 394.

¹⁶⁴¹ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes, Idem*, p. 394.

Evangelies témoignent¹⁶⁴². Si l'homme n'était pas concupiscent, il n'y aurait pas de politique. L'originalité de Machiavel, du point de vue de l'héritage chrétien, consiste à assumer pleinement le fait que la sainteté met en-dehors du monde et de l'histoire. Par conséquent, parler et penser dans l'histoire en train de se faire, implique d'ignorer les personnes capables de dépasser leurs désirs et de considérer, a contrario, que la politique est précisément le lieu de la confrontation des désirs.

Tout l'enjeu pour une société consiste à réguler les désirs divergents, voire contradictoires et nécessaires, qui se font jour en son sein pour les orienter dans une dynamique de conquête extérieure¹⁶⁴³. Il est remarquable d'ailleurs que toutes ces thématiques soient regroupées dans le même chapitre V des *Discours*. L'ensemble forme une vision cohérente et claire de la nature de la politique. En tant que lieu de l'action humaine, elle doit être articulée sur le naturel humain. Comme elle est le lieu du conflit social, de la tension permanente dont témoigne l'histoire de l'humanité, cette nature humaine ne saurait se définir par une qualité de sociabilité pacifique. Au contraire, elle doit être source de tension. Dès lors, le désir d'acquérir, la chrématistique chère à Aristote dans un autre contexte¹⁶⁴⁴, devient évidemment la pulsion qui met en mouvement l'humanité. L'histoire est bien le lieu de la confrontation, la politique est bien un espace de lutte. Cela ne se conçoit, ne peut se concevoir que si l'homme est méchant. Dès lors qu'on envisage un problème d'un point de vue politique, l'hypothèse méthodologique fondamentale consiste donc à le supposer « méchant » du point de vue des catégories chrétiennes, c'est-à-dire voulant acquérir le bien d'autrui ou défendre le sien propre avec le minimum d'efforts, sachant que défendre son bien propre avec un minimum d'efforts suppose précisément d'acquérir celui d'autrui.

Ces éléments de méthode peuvent être aisément identifiés dès avant 1512. On peut même affirmer qu'ils ne prennent sens que parce que la leçon des choses présentes fut en adéquation avec celles des Antiques. Lors de sa période d'activité, Machiavel insiste toujours et a systématiquement affaire avec des individus concupiscent qu'il décrit ou

¹⁶⁴² Ainsi le célèbre « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », Marc, XII, 17; Matthieu, XXII, 21; Luc, XX, 25.

¹⁶⁴³ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre V, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 393.

¹⁶⁴⁴ En tant qu'activité sans fin, sans finalité et sans limite dans le temps, elle est bien motrice pour la cité humaine réelle. Elle ne l'est donc non pas pour la cité humaine juste. Cf. Aristote, *Les politiques*, Paris, GF, 1990, livre I, chapitre 9, pp. 115-120 et son commentaire dans la préface de Pierre Pellegrin, pp. 59-62.

manœuvre en fonction de cela. César Borgia n'est ainsi jamais considéré comme un monstre, mais comme un ambitieux au milieu d'autres ambitieux. L'intérêt de l'étude de ce personnage réside dans sa capacité à trouver cela évident, normal et à agir en conséquence pour trouver le succès. Lorsque César Borgia élimine ses adversaires, il invite la Seigneurie à se réjouir avec lui puisque ces derniers lui étaient également opposés : « Il me pria pour conclure d'écrire à V.S. trois choses. La première, complimenter V.S d'un succès qui éteignait les ennemis numéro un du Roi, de lui, de vous, qui balayait tous les germes de scandale et de zizanie qui menaçaient de gâter l'Italie, de quoi V.S. devaient lui être reconnaissantes. »¹⁶⁴⁵. La monstruosité de l'action et l'absence de réaction émotionnelle du Duc sont telles que Machiavel avoue : « J'en demeurai stupide. »¹⁶⁴⁶ La même thématique est évoquée lors du célèbre mot concernant le peuple « en même temps satisfait et stupide » suite à l'exécution par César Borgia de Rémy d'Orque, au chapitre VII du *Prince*¹⁶⁴⁷. Ici, il ne faut donc pas oublier que Machiavel témoigne des émotions des autres d'après les siennes propres. Néanmoins, le maître du jeu politique, celui qui administre la leçon, reste César Borgia. Et ce dernier, politique plus qu'homme, entend que Florence, qui n'a pas trempé dans la conspiration, s'aventure tout de même à le féliciter afin de s'engager au moins dans les conséquences à venir. Très vite donc, il déclare à Machiavel ne pas vraiment comprendre pourquoi les félicitations se font attendre :

« chacun commence à s'étonner ici de ce que V.S. n'aient rien écrit ni fait entendre au Prince la moindre chose pour le féliciter de ce qu'il vient de faire en votre faveur et dont il attend la gratitude de toute notre cité, car, dit-il, il vous en aurait coûté 200000 ducats pour nettoyer Vitellozzo et éteindre les Orsini, et encore n'y auriez-vous pas réussi d'une manière aussi nette qu'il y a réussi, lui. »¹⁶⁴⁸.

A aucun moment, le caractère odieux de ce qu'il a accompli ne semble venir ternir la satisfaction qu'il éprouve. Le Duc de Valentinois, en ce sens, n'est pas simplement un monstre amoral, il est surtout un parfait politique, sans autre horizon. On peut signaler que très vite, une fois passé le choc décrit dans la lettre du premier janvier, Machiavel ne réagit pas différemment. La leçon, semble-t-il a porté de manière définitive : il fait dès lors

¹⁶⁴⁵ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du premier janvier 1503, *Till*, tome I, p. 287 : « Ensuite, à la deuxième heure de nuit environ, il me fit quérir, et de l'air le plus tranquille du monde il se félicita auprès de moi de ce succès, »

¹⁶⁴⁶ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du premier janvier 1503, *Till*, tome I, p. 287.

¹⁶⁴⁷ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 310.

¹⁶⁴⁸ Lettre de Machiavel aux Dix de pouvoir du premier janvier 1503, *Till*, tome I, p. 292.

systématiquement preuve d'incompréhension voire d'incrédulité lorsqu'il voit un prince agir de manière morale, alors que son milieu ne le lui permet pas, qu'il met sa vie en danger et qu'il a souvent déjà éliminé ses adversaires à cause de cette attitude¹⁶⁴⁹. L'institution de la milice elle-même vise à créer des citoyens pleins de *virtù* à moyen ou long terme. Pour cela, elle commence par conférer une amnistie judiciaire et des avantages matériels à ses membres. Machiavel ne suppose pas le patriotisme ou même la lucidité lorsqu'ils n'existent pas. Il n'imagine pas qu'il puisse y avoir de différence de nature humaine entre un prince, les grands ou le peuple. Il considère par contre que la situation dans le corps social des uns ou des autres entraîne, suivant les circonstances, des attitudes nécessaires. Si un prince ne sait pas saisir une occasion d'être méchant de façon magistrale alors qu'il en a la possibilité et que son intérêt l'y pousse, alors il est proprement anormal. Machiavel, quant à lui, s'échine littéralement à tenter de créer les conditions politiques qui permettront l'éclosion future d'une génération de citoyens véritables. La méthode qu'il emploie n'est donc pas théorique. Elle ne provient pas d'une compréhension sortant de la raison pour y retourner. Elle n'est pas transcendante à l'histoire, mais s'inscrit en elle. Machiavel, en ce sens, est proprement un politologue. Il s'inscrit dans l'histoire plutôt qu'il ne l'écrit. Il n'utilise pas des concepts philosophiques pour comprendre la politique, puisque cette dernière est déjà comprise. Il se contente d'employer des termes qui permettront l'action à Florence, entre 1498 et 1525.

Son intérêt philosophique et sa modernité résident dans ce choix lucide et sans concession. Machiavel ne définit pas les termes qu'il emploie parce que ses lecteurs sont ses concitoyens et amis, qu'ils les utilisent eux-mêmes et que, connaissant Machiavel, ils savent comment les comprendre. De plus, l'exactitude du langage possède une moindre importance à ses yeux à partir du moment où l'action envisagée est comprise par l'interlocuteur. Les mots ont également une importance liée aux circonstances, y compris aux conditions d'énonciation, au destinataire. L'important est de se comprendre entre individus engagés dans l'action. Machiavel n'éprouve pas le besoin de se confier, et même ses lettres sont trompeuses à ce sujet. A Vettori comme à Guichardin, Machiavel ne s'ouvre que sur un mode conventionnel et à leur demande. La familiarité littéraire

¹⁶⁴⁹ Nous renvoyons ici à l'histoire de l'entrée de Jules II dans la Pérouse de Baglioni. Cf. lettre de Machiavel à la Seigneurie du 19 septembre 1506, *Till*, tome II, p. 137. La stupéfaction de Machiavel dans les *Discours* sur cet épisode n'est pas feinte, si l'on considère que quelques mois seulement séparent la « lâcheté » de Baglioni et la résolution de César Borgia.

l'intéresse moins que la familiarité réelle. En ce qui concerne ses écrits, seul compte l'usage politique qu'en feront ses lecteurs contemporains. Les *Discours* sont inachevés en grande partie à cause de cela : Machiavel ne sait plus quoi dire hors d'un contexte d'action raisonnablement envisageable. L'acquis principal que le lecteur moderne peut faire de la lecture du Florentin ne réside donc pas dans une succession de « conseils » et maximes décontextualisés mais plutôt dans la reconnaissance du dévoilement de la manière d'analyser une situation politique. Ainsi, face à l'angélisme qui voit le jour lors des périodes de paix un peu longues ou lorsqu'un État semble dominer de manière outrancière son environnement politique, le machiavélisme est invoqué pour saisir l'agression qui semble surgir du néant et témoigner d'une barbarie immonde¹⁶⁵⁰. En fait, cette lecture du machiavélisme permet, à terme, aux agressés de ressaisir leur situation dans le monde. Leur domination est toujours la concrétisation de leurs désirs de domination, de leur cupidité, et elle s'exerce toujours aux dépens d'autres, qui la secoueront dès qu'ils en auront l'occasion. La paix n'est pas l'absence de mouvement, elle est soit l'écrasement des adversaires, soit le moment inédit de l'équilibre des cupidités. Ainsi, la « pax americana » n'est que la domination outrancière des États-Unis d'Amérique par le biais d'une armée surdimensionnée par rapport aux autres. Elle pèse quantitativement autant que toutes les autres armées réunies, alors même qu'elle est qualitativement la meilleure. La paix européenne n'est que l'équilibre des cupidités des États-nations européens épuisés par deux guerres mondiales et presque tous envahis en 1944. La barbarie, in fine, n'est qu'un jugement moral qui vise à se dédouaner, à oublier que la politique est toujours affaire de domination. Le sujet ne l'oublie jamais et se charge régulièrement de le rappeler à son maître. La première leçon politique de Machiavel consiste à nous rappeler ce fait fondamental et à refuser absolument qu'il puisse y avoir une issue à cette situation. Pour le coup, il faudrait un autre monde où les hommes seraient changés. Comme Machiavel, nous ne sommes pas certains que cela soit possible et, de ce fait, réellement souhaitable.

D) Le rapport à la vérité

¹⁶⁵⁰ Ainsi du choc du 11 septembre 2001.

La méthode de Machiavel conduit à un paradoxe dans son rapport à la vérité. Le Secrétaire n'utilise presque pas le terme dans sa correspondance, et jamais de manière importante, avec un sens philosophique et conceptuel tendant vers l'absolu. Au mieux, il parle de vérité pour le caractère de certains hommes, de certaines situations. Mais la plupart du temps, des expressions comme « il est vrai » se retrouvent surtout pour marquer l'ignorance ou du moins l'absence de certitude et donc renforcer l'avis propre et subjectif de l'émetteur¹⁶⁵¹. N'étant pas philosophe, son choix des termes, nous l'avons vu, ne cherche pas à être systématique. La réalité n'est pas de cet ordre, surtout dans le domaine de la politique, qui mêle les forces de la nature, les forces humaines et la raison humaine, sans parler de puissances supranaturelles qu'on ne peut exclure. Vouloir imposer une vérité paradigmatique dans ce contexte consisterait à se fourvoyer. Cela ferait surtout signe vers une inadéquation entre l'idée et la réalité, puisque cette dernière est fondamentalement une tension. La vérité, paradoxalement, se trouve donc dans l'appréhension de cette situation. La recherche de la vérité en politique, pour le Secrétaire, consiste à produire un discours permettant l'appréhension de la positivité des tensions. Il lui faut donc élaborer une langue spécifique, capable de montrer le conflit à l'œuvre, de le décrire dans toute son ampleur et sa vitalité, sans l'affadir. La réification des choses humaines est l'obstacle permanent auquel le Florentin est confronté. Cette réification consiste surtout dans le fait de figer, à l'aide des concepts, une réalité essentiellement dynamique. Machiavel n'est pas pour autant un sceptique, parce que la position de ce dernier est fondée sur un jugement *a priori* concernant les capacités de la raison¹⁶⁵².

Le Secrétaire n'est pas sceptique, car il renverse le sens de l'argument paresseux : c'est précisément parce que nous ne pouvons pas tout savoir, parce que tout n'est pas écrit de manière définitive que nous pouvons et devons agir. Nous donnons du sens à notre action parce qu'elle n'en a pas par elle-même. En politique pour le Secrétaire, le sens de l'action est donné par l'opinion publique, par le jugement des sages mais surtout par celui qui agit. Les deux premiers sont difficiles à maîtriser mais doivent compter dans le calcul

¹⁶⁵¹ Ainsi la lettre de Machiavel à la Seigneurie du 22 juillet 1499, *Till*, tome I, p. 29 : « tel est du moins mon avis. Il est vrai que je peux me tromper ; [...] il est extrêmement difficile de juger... »

¹⁶⁵² Il est remarquable que Montaigne, au livre I, chapitre XLVII « de l'incertitude de nostre jugement. » des *Essais*, expose une première version de son scepticisme en partant d'exemples militaires et politiques. Il ne conclut sur la relativité de nos discours et de notre prudence qu'à l'extrême fin de son chapitre. Cf. Montaigne, *Les Essais*, *Op. cit.*, pp. 301-307.

du sujet agissant. L'opinion publique et la rumeur peuvent causer des mouvements extrêmement importants dont les conséquences entraînent tout. Mais avant tout, la rumeur et le jugement des sages constituent ce qui confère la gloire, valeur proprement politique qui peut justifier l'action, à défaut d'une vision patriotique autonome. Le sujet agissant donne seul la signification première de toute action. Il est l'axe véritable de la détermination. Machiavel est sceptique sur le plan purement théorique, parce que le plan pratique est marqué par une diversité trop forte et ne permet pas d'élaborer des modèles apodictiques. *A posteriori*, par contre, il est tout à fait possible de reconstituer les choses et de comprendre ce qui a fait basculer la situation. *A priori*, il est possible de s'orienter dans le dédale humain de la politique et, par une action résolue, de le faire basculer avec des chances raisonnables de succès. Rien n'est jamais certain concernant l'action d'autrui, ce qui, du point de vue machiavélien, renforce l'importance de l'action propre. L'attentisme, prôné comme une vertu de la rationalité par ses contemporains, est pour Machiavel, en situation de crise, une soumission à l'action d'autrui. Le « bénéfique du temps » se conçoit dans une situation d'équilibre objectif où l'attentiste possède une position inattaquable. Il peut être judicieux, mais fondamentalement ce sont les circonstances qui dictent l'opportunité du type d'action humaine. Rien ne ressemble, même de loin, à l'argument paresseux dans sa pensée. Au contraire, ses écrits eux-mêmes se conçoivent dans et par l'action.

La « vérité effective de la chose »¹⁶⁵³ institue une rupture très nette entre l'ordre pratique et l'ordre théorique. Outre les quelques remarques précédentes sur la nature humaine telle que la politique oblige à la concevoir, elle interdit même une induction systématique qui permettrait d'obtenir des règles universalisables. L'expression elle-même est significative : la vérité n'est pas un concept autonome, allant de soi, sur le modèle de l'évidence. Elle n'est pas non plus purement rationnelle, ni une construction de l'esprit. Pour Machiavel, elle est « effective » c'est-à-dire en rapport avec les faits. Ces derniers doivent donc être produits par l'analyse et constituent la matière première de la réflexion après leur établissement. La méthode scientifique de Machiavel en politique consiste donc d'abord à

¹⁶⁵³ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335. « verità effettuale della cosa », Machiavel, *Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, p. 136. Cf. également leur postface, « Sur la langue du *Prince* : des mots pour comprendre et agir », pp. 545-610. Ils indiquent clairement la diversité du vocabulaire machiavélien, qui apparaît dès « que l'on ne cherche ni à figer *a priori* des définitions conceptuelles ni à accepter le pur et simple éclatement des sens. » p. 556.

établir des faits, proprement politiques. La récurrence des situations historiques et la nature humaine toujours en jeu dans l'action politique ne suffisent pas à établir une science prédictive. Elles permettent une orientation dans la pensée en vue de l'action. Que penser de cette orientation ? D'une part, si elle est correctement menée, par un spécialiste de la politique menant un travail objectif, elle constitue le meilleur conseil possible. La seule crainte réside dans le dénombrement complet des faits, dans le caractère totalement imprévisible de la nature et dans le tempérament humain, certes porté à rester identique à lui-même, mais parfois, de manière imprévisible, sujet à des changements et de toute manière difficile à évaluer¹⁶⁵⁴. Ces réserves indiquent clairement qu'il ne saurait être question d'une science ou d'une philosophie spéculative dans la discipline du savoir humain qui est nommée « politique ». Machiavel lui-même nous indique qu'il s'agit plus d'une nécessité que d'un objet de savoir. Le propre du politique est de s'imposer à nous malgré nous. Machiavel authentifie l'absence de certitude et l'articule à un art tout entier tourné vers l'action. Cette idée force, énoncée au chapitre XXV du *Prince*¹⁶⁵⁵ et illustrée par toute sa vie active avant 1512 comme après sa rencontre avec Guichardin, reste que l'action seule peut influencer sur le cours des événements.

Il ne s'agit pas pour autant d'une philosophie de l'action, même si on pourrait sans doute raccorder son propos à celui de philosophes plus contemporains de nous. Le caractère proprement particulier des écrits de Machiavel réside dans le fait que lui-même ne distingue pas vraiment ses écrits, lorsqu'il agit et conseille, de ceux qu'il produit lorsqu'il se trouve en-dehors d'une fonction officielle. Dans les deux cas, son travail possède une visée, celle du renforcement de la puissance de Florence. A cet égard, cet objectif est indépassable. Le Secrétaire ne fait jamais œuvre de philosophie ni d'histoire. Seules les *Histoires florentines*, commande médicéenne avec rétribution, ressortent explicitement de cette science. Pour le reste, ses écrits sont proprement inclassables selon les modalités actuelles des sciences humaines, sauf à admettre cet objet singulier du savoir qu'est la science politique. Ce point d'ailleurs mérite analyse. La science politique moderne, dont Machiavel est considéré comme l'un des pères fondateurs, peine à se définir. Jean

¹⁶⁵⁴ Comment deviner que Baglioni cèdera devant le pape, alors qu'il est incestueux et parricide ? Comment savoir ce que prépare Catherine Sforza, cf. lettre de Machiavel à la Seigneurie du 22 juillet 1499, *Till*, tome I, p. 29 ? Comment percer César Borgia ? Comment savoir ce que le versatile Empereur Maximilien décidera in fine et si cela ira au bout ?

¹⁶⁵⁵ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 364-367.

Baudouin, par exemple, la définit au croisement des autres sciences que sont le droit, l'histoire, la sociologie et la philosophie¹⁶⁵⁶. Dans d'autres contextes, on considère souvent qu'elle se constitue plus par son objet, qui est clair : l'espace politique dans lequel interagissent les humains, plutôt que par une méthode propre. A ce titre, Machiavel peut à juste titre être considéré comme son premier ancêtre. Il pose l'unité de l'objet, sans jamais accepter d'être enfermé par une science particulière. Mieux, il estime que l'objet est absolument singulier. La vision qu'il en donne est celle du lieu du libre arbitre, c'est-à-dire l'espace de l'indifférenciation par excellence, le lieu où l'homme peut décider de faire absolument n'importe quoi. Dès lors, nulle science prédictive et universelle ne saurait convenir. La politique forme l'espace de la surprise¹⁶⁵⁷, de l'impensable, où le libre arbitre peut se déployer et révéler, mais seulement après coup et de manière conjecturale, la véritable nature de l'individu.

Le ciel des idées et des vérités universelles étant une fois pour toutes remis à sa place, il devient nécessaire de se préoccuper de l'ici et maintenant sans se réfugier dans ces « châteaux en Espagne »¹⁶⁵⁸. Machiavel devient donc le penseur qui, au terme d'une analyse philosophique de la nature humaine en tant que fondamentale indétermination et de la société comme le lieu de l'interaction de ces indéterminations, refuse d'outrepasser cette critique rationnelle et de donner des lois intangibles à une espèce fortement tangible. L'esprit humain cherche à se rassurer en trouvant des récurrences qui pourraient avoir force de lois. Machiavel rappelle sans cesse que ces occurrences existent, qu'il faut bien entendu les identifier car elles permettent d'ajuster l'action, mais qu'elles sont toujours susceptibles d'être infirmées et que rien n'est sûr. S'il fallait voir une position philosophique fondamentale dans la posture machiavélienne, on la retrouverait bien plutôt dans la morale cartésienne énoncée dans le *Discours de la méthode*¹⁶⁵⁹. La métaphore du chemin à choisir¹⁶⁶⁰ convient parfaitement à l'image machiavélienne de la résolution en

¹⁶⁵⁶ Cf. Baudouin, J., *Introduction à la science politique*, Paris, Dalloz, 10^{ème} édition, 2012.

¹⁶⁵⁷ Les exemples principaux des événements modernes qu'utilise Machiavel sont souvent marqués par la surprise : César Borgia, Baglioni... surprennent explicitement le Secrétaire, soit pendant sa légation, soit lors de son analyse.

¹⁶⁵⁸ Masciandaro, F., « I « castellucci » e i « ghiribizzi » del Machiavelli epistolografo », art. cit., pp. 135-148.

¹⁶⁵⁹ Descartes, *Discours de la méthode*, seconde partie, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Bordas, « classiques Garnier », 1963, tome I, pp. 586-587.

¹⁶⁶⁰ Cette métaphore est très fréquente dans la pensée cartésienne. Dès le début de la première partie du *Discours de la méthode*, in *Œuvres philosophiques*, *Op. cit.*, tome I, p. 570 et surtout dans la troisième partie, lors de la seconde maxime de la morale par provision, celle des voyageurs égarés, p. 595.

politique. Devant agir, l'homme utilise sa raison pour se déterminer du mieux possible, rien de plus. Face à un chemin, le raisonnement est simple et consiste à se renseigner le plus honnêtement possible. Face à une situation politique complexe, la méthode consiste d'abord à ne pas se laisser distraire et influencer par des considérations étrangères à la politique. Mais ensuite, dans les deux cas, la détermination finale est laissée, comme la responsabilité, à celui qui agit. L'irresponsable est celui qui ne se renseigne pas et n'agit donc pas vraiment mais se laisse porter. Dans les deux cas, le résultat final ne peut être totalement positif que si la source de l'action réside dans la *virtù*, dans l'autonomie de la décision. Ainsi, si je décide de prendre le chemin où risquent de m'attendre les bandits, cela n'est pas irresponsable. Je peux décider de ne pas en avoir peur, de vouloir les affronter, de penser qu'ils ne seront pas là car ils auront bougé, leur intérêt n'étant pas de rester sans cesse au même endroit... Je peux faire une multitude de raisonnements raisonnables, c'est là ce qui constitue ma justification à ma libre détermination. En ce sens, chez Machiavel et Descartes, l'un penseur politique l'autre philosophe du libre arbitre, on retrouve une communauté de vues dans la conception de l'action humaine.

L'avis cartésien sur *Le Prince* montre précisément à la fois la distance sur le fond des deux penseurs et leur accord sur la méthode¹⁶⁶¹. Descartes, en effet, récuse le caractère outrancier des propositions machiavéliennes. Toutefois, il n'infirme pas leur bien-fondé absolu et, surtout, il ne les condamne pas à partir de cela. Il se positionne d'emblée dans les conséquences pour affirmer que Machiavel va trop loin. De fait, la source même du fondement du pouvoir est renversée par Machiavel, puisqu'à son époque le pouvoir à Florence est à la fois branlant et menacé de l'extérieur. Descartes, méconnaissant cette situation historique, n'en voit donc pas l'utilité. Toutefois, il saisit bien que des circonstances extraordinaires peuvent justifier le point de vue de Machiavel. Ainsi, ce point de vue est cohérent étant donné la matière dont il est question. Descartes renvoie d'ailleurs à une conception divine de la légalité politique précisément parce que, si ce n'est pas le cas, alors Machiavel a raison et les conséquences sont terribles pour un homme qui

¹⁶⁶¹ Lettre de Descartes à Elisabeth de septembre 1646, Descartes, *correspondance avec Elisabeth*, *Op. Cit.*, pp. 176-180, réponse d'Elisabeth à Descartes dans sa lettre du 10 octobre 1646, pp. 181-184 et terme de l'échange dans la lettre de Descartes à Elisabeth suivante de novembre 1646, p. 187. Pour le commentaire de cet échange et sa position dans la pensée cartésienne, cf. Guénancia, P., *Descartes et l'ordre politique*, Paris, Gallimard, 2012, « I. Critique cartésienne de la politique », pp. 23-72 et surtout Guénancia, P., *Lire Descartes*, Paris, Gallimard, « folio essais », 2000, « Questions ouvertes de cartésianisme », « la lettre sur Machiavel », pp. 501-509.

a connu la Fronde et les guerres de religion : on ne peut guère imaginer à cette époque que l'homme, étant donné ce qu'il montre, soit son propre législateur autonome et que le libre arbitre, précisément, implique l'indétermination en politique. L'arbre cartésien de la connaissance s'arrête, de toute évidence, devant la politique. Il ne reste que la morale par provision, l'action décidée quoique marquée par l'incertitude de l'acteur. La morale cartésienne énoncée dans les *Passions de l'âme* consiste dans un retour sur soi, le moi étant le seul objet sur lequel on peut réellement et absolument agir si on le veut¹⁶⁶². Elle exclut donc la politique en tant qu'objet d'une vérité politique. Le cartésien n'agit, dans le domaine de la vérité et de l'évidence, que sur lui ou sur la machine. Il admet implicitement qu'une collection de libre arbitre ne peut pas faire science et peut difficilement être gérable. En ce qui concerne le monde de la politique et de l'histoire se faisant, Descartes, comme Machiavel, est trop perspicace pour ne pas constater qu'une science de la vérité outrepasserait le simple bon sens. Lorsque Descartes, dans une barque, comprend que des brigands vont tenter de le détrousser voire de le tuer, il réagit de manière toute machiavélique. Bénéficiant de son savoir et de l'ignorance des sbires, il les affronte ouvertement, faisant montre d'une grandeur d'âme et d'une assurance qu'il n'éprouve pas réellement. Bref, dans ce célèbre épisode de la vie de Descartes, le philosophe bluffe. Il utilise le renard pour faire le lion, parce qu'il est homme et qu'il peut donc user de l'un ou de l'autre suivant les circonstances. Confronté à la politique, il n'agit donc pas selon une science méthodique qui lui assure à coup sûr le résultat s'il la suit. Hors de l'ordre des idées, il n'est point de certitude, mais juste des probabilités, à partir desquelles on doit néanmoins agir comme s'il s'agissait de certitudes¹⁶⁶³. Le philosophe rejoint ici le politique appelant à la résolution dans l'action pour affronter la fortune.

En ce sens, l'analyse des textes machiavéliens d'avant 1512, de la correspondance sous toutes ses formes comme des rapports et des traités de lois voire des propositions de discours, permet d'éclairer les textes postérieurs de Machiavel selon la logique qui préside à leur écriture. Machiavel n'abandonne pas la pratique pour se réfugier, par défaut, dans la théorie politique. Cela est d'ailleurs contredit par la lettre même du texte. Dans *Le Prince*, *les Discours* et *L'Art de la guerre*, il entend continuer son action politique par d'autres

¹⁶⁶² Descartes, *Les passions de l'âme*, in *Œuvres philosophiques, Op. cit.*, tome III.

¹⁶⁶³ Descartes, *Discours de la méthode*, in *Œuvres philosophiques, Op. cit.*, tome I, seconde maxime de la morale par provision, pp. 594-595.

moyens. N'étant plus au cœur de l'action, il entend d'une part y retourner et d'autre part orienter l'action des autres afin de lui donner un sens pour le bien de sa patrie. En cela, il est plus proche des auteurs antiques qu'on a pu le soupçonner. Certes, son érudition est bien loin d'être titanesque et très précise. Par contre, il rejoint l'esprit des historiens grecs et romains dont il a eu connaissance sur le point essentiel de l'écriture engagée *pro patria*.

Machiavel est le premier politologue moderne : conscient de lui-même et du caractère performatif de ses écrits. Son utilisation de l'histoire, de la philosophie et des modèles antiques correspond bien à ce qu'il a montré à travers l'action : la théorie n'intervient que s'il est absolument nécessaire de convaincre un autre d'agir, si on ne peut le faire soi-même. La science politique moderne, telle qu'elle est communément définie aujourd'hui en France¹⁶⁶⁴, consiste précisément dans cette capacité à solliciter l'ensemble des savoirs juridiques, philosophiques et historiques pour produire du sens à l'action. Avant Machiavel, cette attitude scientifique n'existait pas vraiment. Les analyses de Platon et Aristote, puis de leurs successeurs jusqu'au Moyen Age, portaient sur la recherche d'un absolu en politique sur le modèle de la morale. La question était indiscutablement celle du juste, qualité estimée propre au politique, qu'il fallait définir et remplir mais qui ne pouvait être réellement remise en question sans sortir de la philosophie, donc de la science et du savoir. La « révolution copernicienne » de Machiavel consiste à partir du principe inverse : il faut abandonner l'idée qu'un absolu puisse exister dans les relations humaines. Etant donné leur caractère de toute évidence marqué par le mal, l'injuste, toute la négativité morale, on ne voit pas pourquoi il faudrait faire plier la réalité à ce qui apparaît dès lors comme des lubies. Du coup, la science, le savoir possible, consiste à partir de la cupidité humaine qui, de toute évidence, forme l'essence de ce qu'on nomme la politique. La révolution cartésienne, consistant à situer un absolu dans la raison de l'individu et non dans le monde, est en quelque sorte anticipée par la pensée machiavélienne, qui ancre dans l'individu agissant l'idée que l'incertitude du résultat induit la résolution de l'action. La science politique moderne se constitue précisément dans ce mouvement et la position du politologue n'a pas varié depuis son invention par Machiavel vers 1514 : il est à la fois engagé par la pensée et distant de l'exécution concrète. Spécialiste sans avoir accès à la matière sur laquelle agir, le politologue moderne se définit précisément dans cette distance

¹⁶⁶⁴ Baudouin, *Introduction à la science politique*, *Op. cit.*

au pouvoir qui lui donne la capacité de comprendre par son détachement, sa distanciation. Machiavel souscrirait partiellement à ce point de vue en soulignant que l'objectivité ne doit pas être affaire de positionnement extérieur à l'action politique de l'individu mais de disposition volontaire de l'analyste. Le paradoxe de la mise à distance, mythe consistant à édifier en dogme que l'action est forcément aveugle et que seule la réclusion dans la moralité et la pensée abstraite permettent une vision exacte de ce qu'il faut faire comme le mythe similaire de « l'intellectuel engagé » français feraient sans aucun doute sourire le Florentin dans leur incapacité à cibler précisément leur discours et leur prétention absurde à l'universel. Bien plutôt, les lobbyistes forment les héritiers directs de ses analyses et de ses textes. Il est à noter qu'ils obtiennent souvent des résultats concrets et observables.

Dès lors, il convient de savoir gré à Machiavel d'une découverte philosophique de premier ordre concernant la politique, ou à tout le moins d'une hypothèse fondamentale : la politique ne peut se constituer comme une science. Par essence, en tant que lieu paradoxal de la cupidité et du libre arbitre, elle ne peut être l'objet d'aucune prédictibilité. Dès lors, le discours sur la politique ne prend sens que s'il est lié à un engagement immanent et immédiat. Mieux, s'il n'y a pas de science politique, c'est parce que ce que l'on croit être science est en fait un discours politique. La politique est communication politique. Elle s'adresse à des peuples ou des personnes liés à une situation. Même lorsqu'elle prétend parler de l'absolu, de l'universel, elle n'est au fond qu'une conception particulière et culturelle de ce dernier. Le patriotisme de Machiavel est lucide : il oblige à écraser la liberté pisane. Ce fait politique est paradoxal si l'on manie des concepts universalisables : la liberté serait en conflit avec elle-même. Rationnellement, il faudrait émettre l'idée d'une fédération, possible uniquement entre des républiques dont les citoyens comprendraient qu'il est préférable de s'unir et de commercer plutôt que de s'entre-détruire. Soit. Dans les faits, on s'étripe, parce que le moyen le plus sûr et le plus facile de conserver ma liberté consiste tout de même à m'assurer la sujétion de mon voisin. Dès lors, pour Machiavel, la parole politique vaut engagement, dans un temps et des circonstances donnés. Son temps ne peut pas être celui de l'universel et de la fédération volontaire des États et des peuples. Il ne l'envisage donc pas, et comme ce modèle n'est prôné que par l'Église, dont le haut clergé se comporte d'une manière pire que le plus abominable des potentats locaux, il s'en méfie. Une lecture rousseauiste de Machiavel est donc possible, mais à l'époque de

Rousseau. *De facto*, toute époque peut trouver dans Machiavel des justifications ou des inspirations pour ses propres débats. En effet, le Secrétaire prônant avant tout le réalisme, l'examen des faits politiques et donc la discussion engagée sur ce qui fait débat, sur ce qui va orienter l'action, il atteint une forme d'universalisme et de généralité bien plus élevée qu'une défense rationnelle d'une utopie ou qu'une rationalisation universalisante d'un régime politique particulier. Machiavel fait donc signe vers la particularité de tout discours politique : son ancrage dans son présent, son historicité et donc son caractère de communication. Philosophiquement, la leçon que donne le Secrétaire, sans jamais, et pour cause, en avoir pleinement conscience, c'est que le propre de tout discours sur la politique n'est pas d'être une science mais c'est d'être une rhétorique, une argumentation liée à son contexte, une proposition d'action. Pour lui, la justification *a posteriori* n'est qu'une formulation idéalisante et utopiste d'un état particulier de l'histoire qu'on imagine seul valable et rationnel, en faisant semblant d'oublier que l'homme à l'origine de ce phénomène qu'on appelle la politique n'est rien moins que rationnel, conséquent et encore moins bon. En ce sens, on comprend pourquoi Machiavel utilise les historiens et non les philosophes : ces derniers sont tout simplement à côté du problème, à côté de la « vérité effective de la chose ». Sans doute est-ce ce paradoxe monstrueux et dont on peut se demander comment la philosophie peut l'assimiler que Leo Strauss voulait combattre à tout prix.

Conclusion

L'ensemble de ce travail entend proposer une interprétation de la pensée de Machiavel aussi proche que possible de ce que sa biographie permet de comprendre. Il existe un esprit de la pensée du Florentin, entièrement tourné vers les nécessités politiques du moment au milieu desquelles le Fonctionnaire s'est débattu. Machiavel ne se considérait pas comme un philosophe, un penseur théorique¹⁶⁶⁵. La question philosophique que nous pouvons dès lors lui poser est de savoir pourquoi il a refusé ce positionnement, pourquoi il a, d'une manière aussi instinctive que naturelle, émis un tel refus de la philosophie politique classique. En promouvant un examen des faits lié à la spécificité de l'action, Machiavel dégage avant tout le problème essentiel de la philosophie politique : son idéalisme. Il dévoile également les limites d'une science politique en affirmant l'irréductibilité de la réalité aux faits. Enfin, il montre le caractère aléatoire de l'engagement dans l'action qui s'oppose aux idées de son époque. Dans le même mouvement, Machiavel critique la prétention à la prédiction et promeut l'imagination. De fait, son expérience d'une crise aiguë de la politique lui a imposé ce pragmatisme modeste, cette attitude critique et la volonté de résoudre la crise par des moyens nouveaux. L'actualité et la permanence de la pensée de Machiavel, ainsi que la diversité des interprétations théoriques qui se sont déployées dans l'histoire des idées politiques à son sujet, proviennent de ce point initial.

Ces apports nous permettent de proposer un éclairage ou une argumentation renouvelés à propos de plusieurs problèmes d'interprétation classique concernant la pensée du Florentin. Il s'agit, en définitive, de peser le choix machiavélien d'exclure la philosophie du politique et de considérer la valeur philosophique de ce geste dans l'histoire des idées

¹⁶⁶⁵ Cf. Gaille, M., *Machiavel et la tradition philosophique*, Paris, PUF, 2007. Marie Gaille entame son ouvrage sur ce problème : « Machiavel, l'étranger respectable de la philosophie », pp. 7-20. Elle considère que Machiavel n'est pas un philosophe mais fut bien un objet de réflexion pour les philosophes. Toutefois, elle conclut par son *Epilogue*, p. 150 où elle revient sur cette affirmation de départ, finalement discutée dans le champ des historiens de la philosophie. Notre propos se distingue du sien en ce qu'il envisage Machiavel tel qu'il se comprenait lui-même et donc indépendamment de l'histoire du travail de son œuvre. De notre point de vue, étudier Machiavel en philosophe signifie d'abord le restituer dans sa singularité, dans l'autonomie de sa pensée. Le retour à l'histoire des idées et à l'histoire des commentaires qui ont porté sur certaines parties de son œuvre ne doit se faire que dans un second temps.

et des concepts. Le paradoxe ici présent est lourd, puisque la philosophie se retourne en quelque sorte sur elle-même afin d'interroger la valeur de ce positionnement extra-philosophique. La position de Machiavel est actuelle parce qu'elle n'intègre pas l'exclusion de la philosophie dans un système philosophique. Bien plutôt, il s'agit d'une démarche « scientifique »¹⁶⁶⁶ fondée sur la considération de « l'expérience », de « la réalité effective de la chose »¹⁶⁶⁷ selon les termes mêmes de Machiavel. Or, si la philosophie est exclue de la science pour que cette dernière soit constituée de manière autonome, la science politique possède le redoutable privilège de n'être pas une science de la nature, mais bien de reposer sur les actions humaines. Machiavel est également le penseur qui fait de l'action humaine libre et volontaire le point d'ancrage de sa pensée. Même si le cas est peu fréquent, toute la construction du *Prince* peut être comprise comme une invitation à la constitution d'un libre arbitre véritable pour être en position de dominer sa nature, la nature des autres et la Nature¹⁶⁶⁸. De ce point de vue, la philosophie et la morale reviennent sous un autre abord, extrêmement moderne et proche de nous, où le principe de responsabilité devient possible et premier dès lors que le Juste et le Bon ont été écartés.

Avec Machiavel, la philosophie politique change l'ordre de ses questions et se pose d'abord le problème moderne lancinant de l'acteur politique probe que Machiavel n'a jamais cessé d'être : que puis-je faire pour ma patrie ? Le principe de responsabilité, dégagé de toute référence transcendante mais lié à des références pratiques et à des occurrences historiques évidentes, émerge dans sa complexité et sa fécondité. Une morale d'origine transcendante n'a ici plus cours car la responsabilité ne vaut que devant ses concitoyens et devant l'histoire. Le retour à l'antiquité romaine idéalisée qu'effectue Machiavel permet de sortir du cadre contraignant du Devoir transcendant pour organiser le réel. L'action humaine ne peut pas se proposer la Perfection comme objet ni comme fin. Elle doit s'autonomiser de la Perfection pour pouvoir se découvrir responsable, en tant que fondateur de sa finalité. Dès lors le règne des fins est celui que se choisit le sujet

¹⁶⁶⁶ Cf. Foucault,

¹⁶⁶⁷ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335.

¹⁶⁶⁸ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XXV, in *Œuvres complètes*, *Idem*, p. 365 sur le libre arbitre et le chapitre XVIII, *Ibid.*, pp. 341-342. De manière générale, on peut souligner, comme nous l'avons fait dans notre mémoire de master *Le libre arbitre chez machiavel et La Boétie*, qu'en ce qui concerne Machiavel la lecture de la métaphore du centaure doit se comprendre comme un redoublement de l'être humain, qui, part sa *virtù*, peut dominer sa nature, portée soit vers l'impétuosité, soit vers la pusillanimité, soit vers la ratiocination.

qui, pour pouvoir s'orienter de manière éclairée, a besoin de réalisme pragmatique et non de lumières idéales. Là encore, le geste de Machiavel ne peut se comprendre que dans un univers saturé de transcendance, où l'idéalisme imprègne chaque acte de la vie quotidienne. Il est ainsi d'abord une réaction de refus afin de pouvoir devenir une force de proposition. Etant lui-même pris dans un mouvement extrêmement déséquilibrant de l'histoire, sa position devient très délicate à maintenir. En effet, là où la thèse transcendante brille par son évidence rationnelle et sa clarté aussi bien que par l'autorité sociale qui lui était universellement accordée, le libre arbitre et principe de responsabilité de l'acteur ne peut guère que le conduire à l'incompréhension de ses contemporains voire à leur mépris. Tout le mérite de Machiavel consiste dans l'accord entre la lucidité et la clarté d'exposition sur tous ces points et aussi dans l'organisation de sa parole en fonction de cette situation initiale.

Contrairement à Leo Strauss, nous ne pensons pas que Machiavel ait caché quoi que ce soit, ni qu'il écrivit sous un « âge de croyance » rendant nécessaire la dissimulation de la pensée par un art d'écrire¹⁶⁶⁹. Toute sa correspondance de haut fonctionnaire témoigne qu'il ne s'agit pas de cela, puisqu'elle forme une continuité remarquable avec ses écrits ultérieurs. Par contre, il semble évident que Machiavel eut à affronter l'incompréhension voire le mépris de certains de ses concitoyens. Par conséquent, il faut prendre au sérieux l'hypothèse d'un art de la communication déployé par le Florentin. Ce dernier, en effet, n'écrivit que pour ses concitoyens : soit pour tous, soit pour certains d'entre eux. Il ne vécut d'ailleurs que pour sa patrie. L'art d'écrire de Machiavel n'est donc jamais un art de la dissimulation, de la ruse, lié à un art de vivre et de penser médiéval¹⁶⁷⁰, qu'un art de la parole moderne, lié à l'analyse et à la compréhension d'un phénomène nouveau : la montée globale du niveau d'éducation des masses, l'émergence d'une classe « moyenne » et la prise en considération de son rôle politique. En cela, Machiavel est bien un précurseur de nos sociétés modernes dans la mesure d'ailleurs où la société florentine de son époque

¹⁶⁶⁹ Cf. Strauss L., *Pensées sur Machiavel*, *Op. cit.*, en particulier l'introduction de Michel-Pierre Edmond, pp. 10-11.

¹⁶⁷⁰ Cf. Bouretz, P., « A la recherche des Lumières médiévales : la leçon de Maïmonide », in *Critique*, janvier-février 2008, p. 28 où Pierre Bouretz, à la question : « que veut dire être philosophe au Moyen-âge ? » répond en soulignant le caractère singulier d'une entreprise philosophique qui se veut une « enquête libre de préjugés » au sein d'une société dominée par une « religion révélée revendiquant elle aussi la vérité sur l'homme, le monde et la félicité de l'âme ».

possède quelques caractéristiques présentes, des siècles plus tard, dans nos sociétés contemporaines.

Si nous supposons qu'il faut lire Machiavel tel qu'il se pensait lui-même, nous sommes obligés de reconnaître qu'il refuse que les questions d'ordre philosophique et scientifique aient leur place dans la politique. Le Florentin prend une position négative claire à leur égard, il recherche « la vérité effective de la chose »¹⁶⁷¹ et que cette thèse est à comprendre avant de l'examiner et de la juger. Au fond, si Machiavel refuse la religion, la philosophie et la science en politique et s'il est aussi lu et incontournable, c'est peut-être parce que nous ne sommes toujours pas sorti du problème tel qu'il l'a vécu, à défaut de le formuler totalement. En ce sens, il ne voyait sans doute pas pourquoi le formuler, selon l'idée que la politique n'est pas un savoir comme les autres. Dès lors, notre étude de Machiavel veut d'abord s'orienter autour de ce positionnement et ne pas commencer par interroger philosophiquement cette posture. Il faut donc partir de l'activité politique de l'homme pour saisir les raisons fondamentales de son intuition et ainsi se mettre en mesure d'interpréter comme il les pensait lui-même les quelques raisons qu'il a pu donner. L'horizon de cette démarche reste de se demander si la science et la philosophie politique peuvent constituer un savoir et quel type de savoir, ou, en d'autres termes, nous voulons rechercher les raisons qui ont poussé Machiavel à ne pas écrire un traité théorique de philosophie politique alors qu'il édita un *De re militari*, par exemple. Cela ne fut pas un accident mais correspondit bien à ce qu'il estimait être une impossibilité fondamentale, peut-être une absurdité, en tout cas quelque chose qu'il n'était pas nécessaire de discuter.

Du point de vue théorique, la philosophie politique et la science politique se distinguent par le fait qu'on connaît davantage leur objet que leur méthode formelle. Leo Strauss a montré clairement leur différence essentielle : la philosophie politique recherche la vérité en ce qui concerne la politique en tentant d'appréhender la nature des choses politiques alors que la science politique entend, pour ce faire, se conformer au modèle des sciences de la nature. Elle préférera donc partir des objets politiques connus afin de les mesurer et d'en tirer un savoir¹⁶⁷². Leo Strauss indique, comme en passant, que leur relation est conflictuelle. La dernière née se considère comme la seule voie valable et professe un

¹⁶⁷¹ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XV, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 335.

¹⁶⁷² Strauss, L., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, Paris, PUF, 1992, chapitre I : « qu'est-ce que la philosophie politique », pp.16-20.

certain mépris pour sa devancière, entend s'en passer¹⁶⁷³. Ce court passage ironique désigne directement Machiavel, tel que Strauss l'a perçu ou que la science politique le définit. Le Secrétaire, qui refuse les idées et entend parvenir à la réalité effective de la chose sans passer par la philosophie mais bien plutôt en manipulant l'expérience, c'est-à-dire en partant de la chose plutôt que de l'idée qu'on devrait s'en faire, est ainsi implicitement désigné comme le moment du passage d'une discipline à l'autre¹⁶⁷⁴. Il va de soi que ce moment n'est pas considéré comme un progrès par Leo Strauss. Mais, de notre point de vue, il est surtout important de le questionner. Machiavel a-t-il réellement pensé la politique comme une science naturelle ? Si certains ont pu considérer que ce fut le cas, pour les raisons déjà mentionnées et en assumant l'anachronisme, nous pensons que c'est aller un peu vite. La récusation de la philosophie classique par Machiavel n'équivaut pas à une fondation de la science et il faut examiner ce qu'il veut faire avant de juger qu'il s'agit de science politique. En d'autres termes, il faut voir si Machiavel fonde réellement la science politique moderne comme on peut le croire ou si, tout au contraire, sa posture implique une critique aussi vive pour elle que pour la philosophie politique.

Comme le constate Pierre Rosanvallon, cette discipline se caractérise par sa position à la croisée de nombreuses autres sciences et disciplines bien délimitées dont les travaux ont une scientificité bien établie par des méthodes propres : le droit, le droit constitutionnel, la philosophie, l'histoire, la sociologie. La question de savoir ce qu'est la science politique reste une question théorique ouverte¹⁶⁷⁵. Elle est d'abord la tentative de saisie par la pensée d'un objet clair : le politique. En ce sens, elle voisine volontiers avec la philosophie politique qui pourrait se définir de la même manière. L'absence de clarté de la méthode formelle, de la scientificité de cet objet remonte, à notre avis, à son père fondateur à l'époque moderne. C'est même sans doute une de ses découvertes principales, bien qu'il ne la pense pas comme telle. Machiavel, praticien et théoricien politique, ne distingue pas

¹⁶⁷³ Strauss, L., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, *Ibid.*, p. 19.

¹⁶⁷⁴ Strauss, L., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, *Idem* : « Si l'on considère le contraste entre la solidité de l'une de ces activités [la science politique] et le caractère prétentieux et pitoyable qui caractérise l'autre [la philosophie politique], il est en tout les cas plus raisonnable de donner totalement leur congé aux spéculations vagues et inanes de la philosophie politique que de continuer à se conformer du bout des lèvres à une tradition discréditée et décrépète. »

¹⁶⁷⁵ Cf. Rosanvallon, P., *Pour une histoire conceptuelle du politique, leçon inaugurale au Collège de France faite le jeudi 28 mars 2002*, Paris, Seuil, 2003. Il faut noter ici que Pierre Rosanvallon, dans ce texte, assimile l'histoire de la politique et l'histoire de la démocratie, estimant que la démocratie est avant tout une histoire, donc une prise de conscience progressive d'elle-même à travers les exercices de l'histoire. Cf. : « Il faut considérer que la démocratie *est* une histoire », p. 17.

ces deux approches car toujours, selon lui, la parole politique est performative, elle est communication politique, elle est action. Les idées n'existent pas en-dehors de la politique : elles lui sont immanentes et en cela réside leur force. Une idée politique est un projet d'action, une impulsion, un devenir possible. Dès lors, l'imagination politique n'est pas désincarnée sans être délirante. En excluant l'autonomie de l'idéal, Machiavel réintègre l'idéal dans le réel et lui impose de justifier de son sens, de sa possibilité d'advenir. Par le geste d'exclusion d'une certaine idée de la philosophie et de l'histoire, le Secrétaire ouvre le champ des possibles et d'une indétermination fondamentale, même si elle n'est que partielle, de l'action humaine. Pour comprendre ce geste, le mesurer, en justifier l'existence, une étude sur Machiavel ne peut se fonder sur les textes seuls qu'il a écrit *post res perditas*. Il fallait plutôt partir de son activité forcenée, de sa vie dont nous avons vu la conclusion « à l'Antique » et ressaisir ainsi l'esprit de sa pensée.

Le travail de Machiavel a une portée philosophique critique puisqu'il oblige mettre en contexte l'action et la communication. En sortant la philosophie politique du ciel des idées, en l'obligeant à venir sur le terrain du libre arbitre humain dans toute l'ampleur de son indécidabilité fondamentale, le Florentin ouvre la modernité en refusant les confortables distinctions entre science politique, philosophie politique et engagement politique. La science se veut l'affaire de la prédictabilité ; la philosophie entend dégager ce qui devrait être, ce au nom de quoi il faudrait agir ; l'engagement vise la mobilisation de tous pour la réalisation d'un projet. Pour Machiavel, ces trois distinctions ne constituent pas des sciences séparées. La pensée peut séparer pour comprendre, la vie du Secrétaire témoigne de leur union. Dans la réalité empirique de la politique, en particulier en temps de crise, on ne peut distinguer la visée, la prévoyance rationnelle et l'engagement. Au fond, Machiavel établit que la politique est un domaine particulier où l'homme agit sur l'homme directement et dans la réciprocité. L'existence de la politique et de l'histoire, qui constitue la narration du déploiement de la première dans le temps¹⁶⁷⁶, implique une nature humaine constituée de désir. La politique est le lieu commun où s'affrontent les désirs humains. Par conséquent, étant donné le caractère insaisissable de la concupiscence, la politique ne saurait être un terrain stable et immuable d'exercice de la raison. Dans le

¹⁶⁷⁶ Ainsi Machiavel est un historien tout à fait particulier, qui fit école en raison de la vie de sa description de l'État. Cf. Rubinstein, N., « Machiavelli storico », in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, serie III, vol. XVII, 3, 1987, pp. 695-733 ; Ménissier, T., *Machiavel, la politique et l'histoire*, chapitres IV et V, pp. 87-163, Paris, PUF, 2001.

moment présent, il faut à la fois conjuguer l'idéal et ce que la situation permet, envisager les conséquences et convaincre les autres de l'action à réaliser. La portée philosophique de Machiavel réside dans l'affirmation de cette continuelle union des perspectives. Plus encore, leur union est dynamique puisqu'il faut sans cesse aménager la pensée aux particularités du présent et de la situation. Machiavel indique le caractère irréductible de l'idéal, de ce qu'implique la prévision rationnelle et de la nécessité de convaincre. Chaque élément ne peut se passer des autres, dans l'action comme dans le discours qui la vise.

On pourrait objecter que cette thèse est le fait du contexte historique particulier des guerres d'Italie et qu'on prend ici l'état pathologique de la crise politique majeure pour norme. Machiavel, du fond de la crise, indique l'essence même du politique. Ce dernier n'est pas un objet de savoir comme tous les autres car il est marqué par ce que chaque individu désire, pour lui-même et pour les autres. Dès lors, rien n'est neutre en politique. Par nature, la politique est le lieu du désir humain : un homme sans désir sort de l'histoire et de la politique. De ce constat primordial naît l'évidence, pour Machiavel, de la nécessité d'élaborer un désir commun aux hommes réunis dans une société donnée. Ce projet, en même temps qu'il est élaboré dans l'idéal, ne peut ignorer la réalité contextuelle qui l'a fait naître ni les conséquences que son exécution va très probablement produire. Concomitamment, il ne saurait faire sens s'il n'est partagé, et donc communiqué. Ainsi, écrire en politique devient à la fois un acte de foi philosophique, un avis pragmatique et un engagement public. Machiavel, dans son travail de haut-fonctionnaire, dans toute sa correspondance comme dans ses écrits alors qu'il est en exil politique, n'envisage jamais son travail sans qu'il ne partage tous ces aspects.

Machiavel est un Secrétaire engagé. L'ensemble de sa correspondance avant sa disgrâce en témoigne. Mais ce fait historique, aujourd'hui bien documenté¹⁶⁷⁷, possède un sens philosophique profond. Il est une position intellectuelle de toute première importance en ce qui concerne l'étude de la politique. Machiavel emploie, dans sa correspondance et dans tous ses écrits, une manière d'écrire qui est résolument performative. Le Secrétaire ne se contente pas d'être le conseiller des princes ou des citoyens. Avant toute chose, son analyse de la politique concerne sa patrie, Florence. Cette dernière, prise dans les guerres d'Italie et donc dans des luttes entre grandes puissances européennes qu'elle ne peut

¹⁶⁷⁷ Guidi, A., *Un segretario militante. Op. cit.*

maîtriser, risque sa ruine. Pour Machiavel, il ne s'agit pas d'un risque théorique et incertain. Tout au contraire, l'impuissance militaire florentine encadre son existence politique, de la chute des Médicis lors du passage de l'armée française en 1494 à leur retour au pouvoir par l'armée espagnole en 1512. Sa grande action politique, l'institution de la milice, est d'ailleurs la seule source d'optimisme lorsqu'elle permet la reconquête de Pise, en 1509. Machiavel n'est pas un théoricien, un historien ni un philosophe. Il est un fonctionnaire éminent de la bureaucratie d'une Cité-État importante, mais limitée face aux grandes monarchies en formation en France et en Espagne. Ce point est capital pour mieux comprendre ses écrits et mieux saisir ses idées. Sans le penser clairement, il élabore, par son positionnement engagé dans la lutte, une critique radicale de la pensée politique désincarnée, qui entend fonctionner par les seuls principes rationnels. En ce sens, il inaugure les nombreux débats de la modernité, en formulant nettement un pragmatisme assumé conjugué avec une prise de position affective profonde : le patriotisme. Toutefois, le pragmatisme lui-même est une théorie politique. Machiavel, dans le moment même où il l'inaugure avec force et un certain cynisme, ne le fait qu'en fonction d'un projet politique clair, qui répond à l'urgence du moment. L'unité italienne est à ses yeux une nécessité. Les moyens restent secondaires et liés aux occasions, que ce soit par une grande famille visant la monarchie ou par une république impérialiste sur le modèle romain. De ce point de vue, l'ensemble des textes de Machiavel, l'ensemble de sa pensée politique, ne peuvent être séparés de leur visée politique propre et de leur statut de textes performatifs. La correspondance d'avant 1512 vient donc abonder la fin de sa vie et lier la pensée et l'œuvre du Secrétaire autour d'un projet patriotique à la fois nécessaire du point de vue de l'analyse et passionnément vécu. Pour Machiavel, de toute évidence, l'écriture politique est un acte politique en soi.

Annexe 1) Les grands textes à l'aune des lettres

A) Le Prince, une œuvre de circonstance d'un esprit libre dans une société fermée

Notre hypothèse de travail impose de considérer que ce texte majeur de la pensée politique moderne ne peut se comprendre comme un texte de philosophie politique pure¹⁶⁷⁸. *Le Prince* est inscrit dans son contexte avec une force toute particulière, qui lui permet justement de tendre vers un écrit plus politique que philosophique, malgré certaines apparences et traditions de lecture. Félix Gilbert, rendant compte des rapports d'influence de Machiavel sur Guichardin et de l'apparente absence du *Prince* dans les lectures de ce dernier, donne en note une réflexion importante qui peut nous servir de point de départ¹⁶⁷⁹. Gilbert souligne qu'il n'est pas *a priori* étrange que le texte du *Prince* soit ignoré de Guichardin dans la mesure où Machiavel lui-même considère ce livre comme « only a work of expediency », selon l'expression de l'Américain. Ce jugement de Gilbert, qu'il ne développe pas à ce moment, nous paraît parfaitement exact¹⁶⁸⁰. L'historien insère sa réflexion dans une réévaluation des *Discours* et une explication de leur importance à cette époque par rapport à la sienne, où ces derniers sont largement mésestimés voire oubliés. Du point de vue de Machiavel, il est tout à fait clair que *Le Prince* n'est pas un texte de philosophie politique majeur. Exilé du pouvoir, Machiavel tente, par tous les moyens à sa disposition, de rentrer dans les bonnes grâces des Médicis, nouveaux maîtres de Florence et de Rome. Au-delà des quelques vers écrits lors de son séjour dans les geôles florentines¹⁶⁸¹, Machiavel, une fois gracié par la relaxe due à

¹⁶⁷⁸ Nous retrouvons, en ce sens, l'intuition de Cristina Ion : « *Le prince* n'est pas une simple « mise en écriture » de la pratique, une copie de la réalité (il n'est pas non plus une construction spéculative), mais le résultat d'une refonte intellectuelle des choses vues et des choses lues. », p. 525. Nous pensons toutefois qu'on ne saurait se limiter à ce que ce texte n'est pas et estimons que la question de sa performativité permet de sortir de cette double négation. Cf. Ion, C., « Vivre et écrire la politique chez Machiavel : le paradigme du ritratto », *Archives de Philosophie*, 2005/3 Tome 68, pp. 525-544.

¹⁶⁷⁹ Gilbert, F., « Machiavelli and Guicciardini », in *Journal of the Warburg Institutes*, Vol. 2, N°3 (Jan., 1939), note 1 p. 266.

¹⁶⁸⁰ Gilbert, F., « Machiavelli and Guicciardini », *Idem*, note 1 p. 266.

¹⁶⁸¹ *Nicolas Machiavel au magnifique Julien de Médicis, Quand ledit Nicolas était en prison, en l'an XII comme suspect*, Till, tome II, pp. 329-330. Les deux sonnets content le séjour de Machiavel en prison et réclament sa libération, sur un ton tragi-comique.

l'élection d'un pape médicéen¹⁶⁸², entreprend de retrouver du travail, et donc un emploi à la Chancellerie ou pour elle. Il se livre dès lors à deux approches connues : l'une bien documentée et l'autre moins visible et souvent mésestimée.

Tout d'abord, il tente, à l'aide de son ami Vettori, bien en cour et Ambassadeur de la République florentine auprès du Pape, donc Ambassadeur des Médicis envers eux-mêmes, de faire reconnaître l'excellence de ses jugements, de ses compétences, bref de son expertise en donnant des avis sur la politique internationale. S'ensuit la correspondance bien connue avec Vettori, qui, comme tout ce que cet ami tentera ou fera semblant de tenter, ne débouchera sur aucun emploi ferme. En même temps que ces efforts, et sans doute parce qu'il s'aperçoit qu'ils sont insuffisants, Machiavel entreprend d'écrire afin de porter sur le papier les enseignements de son activité et de son savoir, c'est-à-dire d'exposer son expertise. Conscient de celle-ci, de ses connaissances et de son expérience, l'ancien Secrétaire rédige un petit traité *des Républiques*, dont on considère aujourd'hui que certains des premiers livres des *Discours* l'ont composé¹⁶⁸³. Dans le même moment, comme la lettre de Vettori le confirme¹⁶⁸⁴, il écrit le *De Principatibus*, dont le titre fait pendant au premier, ainsi que Machiavel l'affirme lui-même au deuxième chapitre : « Je laisserai de côté les Républiques, dont j'ai en un autre lieu discoursu bien amplement. »¹⁶⁸⁵

Ces deux premiers textes tendent apparemment à présenter de manière complète les deux principaux types de régimes. Mais dès leur rédaction, leur propos thématique de départ est emporté par les circonstances. De fait, aucun de ces deux écrits ne présente véritablement, à la manière classique, les différentes sortes de régimes pour les analyser. D'emblée, Machiavel axe son propos sur le présent, puis dépasse la thématique pour poser les problèmes fondamentaux autour de l'acquisition et de la conservation du pouvoir. Au-delà même de ces questions, se pose le problème florentin dans toute son opacité. Qu'est

¹⁶⁸² Nicolas Machiavel à Giuliano de' Medici, *Tll*, tome II, p. 330 : troisième et dernier sonnet de Machiavel, écrit cette fois pour à la fois remercier le nouveau Pape de sa libération, continuer d'exister à la cour et se défendre de ses adversaires, qu'il évoque : « Et qu'aux gens de votre Cour qui aiment à mordre ».

¹⁶⁸³ Cf. Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, *Op. cit.*, en particulier le tableau récapitulatif des pages 182-184 qui donne son résultat sur ce point.

¹⁶⁸⁴ Lettre de Vettori à Machiavel du 18 janvier 1514, *Tll*, tome II, p. 378 : « J'ai parcouru les chapitres reçus de votre traité et ils sont fort de mon goût ; mais je ne veux pas formuler mon jugement avant d'avoir l'ouvrage entier. »

¹⁶⁸⁵ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 290.

Florence après 1512 et avant 1519 ? Avant 1512, elle est une république, où les citoyens gèrent les problèmes par le vote du Grand Conseil, assemblée des citoyens mâles de plus de 29 ans, sur proposition de la Seigneurie et de Conseils restreints, dominés par les aristocraties florentines et par la figure du Gonfalonier à vie, Piero Soderini, dont Machiavel est une sorte de directeur de cabinet dévoué et efficace. Après 1519, la mainmise médicéenne se confirme puisque l'absence de descendance de la branche « majeure » ne l'empêche pas de décider de transmettre peu à peu le pouvoir à la branche mineure. Par cette décision, les Médicis montrent définitivement qu'ils se conçoivent comme une dynastie et qu'aucun espoir de revenir à une république par le biais d'une absence de succession ne peut être caressé. Entre 1512 et 1519, la situation n'est pas stabilisée, et Machiavel, comme ses contemporains florentins, attendent la forme que les Médicis vont donner à leur domination sur le long terme. Dans ce contexte, Machiavel propose aux Médicis le *Prince* comme un traité leur donnant un certain nombre de clés pour résoudre les problèmes intérieurs à leur administration et surtout pour leur offrir un projet politique. Paul Larivaille souligne que le chapitre IX du *Prince*, sur les principautés civiles, s'adresse particulièrement aux Médicis¹⁶⁸⁶. En effet, ce chapitre indique qu'une principauté civile se caractérise par l'accession au pouvoir d'un prince via l'accord d'une des deux grandes parties de la population, le peuple ou les grands. Il est indubitable que Florence est restée une principauté civile depuis Côme de Médicis. En effet, même s'il y eut parfois des violences, Côme, Laurent, Soderini et les Médicis à leur retour en 1512¹⁶⁸⁷, bénéficient du soutien d'une des deux parties de la population et s'appuient sur elle afin de gouverner et de se maintenir au pouvoir. Machiavel, dans le chapitre IX, indique qu'il vaut mieux se fonder sur le peuple que sur les grands, afin de durer. Le propos est on ne peut plus paradoxal : Soderini eut l'appui populaire, mais tomba. Savonarole eut l'appui de fractions des deux, ce qui fut insuffisant et inadapté. Les Médicis sont parvenus au pouvoir avec l'appui des aristocrates et Machiavel leur propose donc de rallier le peuple.

¹⁶⁸⁶ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel, Op. Cit.*, deuxième partie, chapitre X, « Le *Prince* comme manifeste politique à usage florentin », pp. 77-86.

¹⁶⁸⁷ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel, Ibid.*, ajoute en sus Savonarole page 81, à notre avis à tort. Ce dernier ne fut pas prince mais prophète, de l'aveu même de Machiavel et il ne s'appuya jamais ni sur les grands ni sur le peuple : le parti qui se constitua autour de lui était un mélange de respect religieux, de volonté de réforme morale et de messianisme florentin qui dépassait justement cette division. Savonarole excède clairement la principauté civile.

On le voit par cet exemple, une lecture du *Prince* totalement reliée au contexte florentin est possible et souhaitable. Larivaille insiste d'ailleurs en ces termes : « le chapitre IX du *Prince* offre à l'évidence tous les caractères d'un « manifeste » politique à usage avant tout florentin »¹⁶⁸⁸ Toutefois, cela n'induit pas l'idée d'un relativisme de la pensée machiavélienne. L'art d'écrire déployé dans *Le Prince* correspond à des objectifs bien définis et des enjeux très clairs, qui parcourent l'œuvre du Florentin depuis ses premières légations et constituent sa pensée politique propre. Il s'agit proprement d'une communication aux Médicis, où se mêlent érudition classique, évaluation de la situation présente, exposition d'une expertise et présentation d'un projet politique : la réalisation de l'unité italienne par cette famille, possédant le trône de Saint Pierre et dominant Florence.

Pendant cette période, les possibles restent ouverts. La famille Médicis est encore nombreuse et ses membres sont considérés suivant les ambitions politiques de ceux qui les regardent et celles qu'on leur prête. On dénombre à peu près trois ou quatre personnalités capables par la naissance ou le mérite et la naissance, d'exercer un rôle politique. Les deux dédicataires successifs du *Prince* forment les principaux, mais même un bâtard à la *virtù* exceptionnelle comme Jean des Bandes Noires s'impose dans l'esprit des florentins soucieux d'avenir politique¹⁶⁸⁹. *Le Prince* est avant tout un texte qui veut donner un sens politique, une issue acceptable, à cette situation. Florence et Rome aux mains des Médicis, l'occasion est parfaite pour réaliser ce que César Borgia et son père Alexandre ont tenté. Cette recomposition de l'histoire est double, et Machiavel ne l'évoque pas. De fait, il ne prête jamais aux Borgia que leurs intentions explicites : tailler en Romagne un duché pour César sur les terres du Pape son père. Il s'agit donc de faire rentrer dans une dynastie temporelle des États soumis à l'autorité temporelle d'un souverain spirituel. Si l'on imagine, comme Machiavel et de nombreux florentins ont dû le faire dans les cours et les places florentines, ce que César aurait réalisé si son père n'était décédé, et si l'on adjoint le texte de Machiavel du chapitre VII où il montre que le Valentinois avait su rendre fidèle à sa personne les populations et les villes conquises, on peut penser que César eût conquis Rome pour son compte. Sa devise « Aut Caesar, aut nihil » qui mit en avant son prénom, en est une préfiguration. La situation intérieure à l'Italie se répète donc

¹⁶⁸⁸ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, *Ibid.*, pp. 81-82 et note 184 pour ses sources de commentateurs italiens.

¹⁶⁸⁹ Par exemple, Guichardin l'aurait aimé capitaine des troupes de la Ligue de Cognac, cf. Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Op. cit.*, p. 255.

de manière inédite : les Médicis sont maîtres de Rome, donc de la Romagne, et de Florence, donc de la Toscane. Il suffirait d'une simple volonté de leur part, il suffirait qu'un seul d'entre eux possède la *virtù* et l'absence de scrupule de César pour que la chose apparaisse comme faisable. En un sens, elle est déjà faite, il suffit de l'explicitier, de l'énoncer et de se préparer aux réactions des puissances européennes. On peut adjoindre à ces indices le célèbre passage de Machiavel sur la possibilité qu'a eu Giovanpaolo Baglioni de supprimer le Pape Jules II. Tuer le Pape ne paraît pas, aux yeux des Italiens traumatisés par les guerres incessantes et par le rôle des titulaires du siège de Saint Pierre dans ces désastres, comme un sacrilège impie¹⁶⁹⁰. De toute évidence, même pour un Guichardin, il faut libérer le monde « de la tyrannie des scélérats de prêtres »¹⁶⁹¹ et réaliser l'urgence politique : l'unité italienne¹⁶⁹².

Le prince « nouveau » décrit par Machiavel tout le long de son opuscule ne peut qu'être l'unificateur de l'Italie, et, de ce fait, le fondateur d'un État nouveau. La figure centrale du législateur au début des *Discours* vient faire comme un parallèle à celle du prince. De fait, l'Italie a besoin d'un homme doué d'une extraordinaire *virtù* pour parvenir à l'union. Elle a également besoin de circonstances particulières, comme celles que sont en train de vivre les Médicis. Machiavel leur propose donc un programme politique à travers le *Prince*. Sous couvert de montrer le prince nouveau tel qu'il est et tel qu'il doit être pour se maintenir, Machiavel le décrit tel qu'il doit être pour unifier l'Italie : faire semblant de respecter extérieurement la religion mais savoir la fouler au pied prend ainsi un sens bien plus profond. L'ensemble du texte gagne ainsi en profondeur, parce qu'il sort des idées philosophiques où Machiavel l'a en partie maintenu pour rentrer dans « la vérité effective de la chose ». Cette vérité, et il le mentionne explicitement, ne concerne qu'un prince nouveau dans un État nouveau. Pour les autres principautés, Machiavel indique souvent qu'elles ne nécessitent pas de moyens extraordinaires pour se maintenir et faire fonctionner l'État. Ce serait même contradictoire, pour le coup. Mais le seul État nouveau

¹⁶⁹⁰ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre XXVII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 443.

¹⁶⁹¹ Guichardin, F., *Avertissements politiques*, Paris, cerf, 1988.

¹⁶⁹² Le républicanisme et surtout le patriotisme de Machiavel ont été repérés et documentés sous différentes formes dans les commentaires classiques. Cf. par exemple Baron, H., « The Republican Citizen and the Author of *The Prince* », in *The English Historical Review*, Vol. 76, N°299, Apr., 1961, pp. 217-253 ; Gilbert, F., « The Concept of Nationalism in Machiavelli's *Prince* », in *Studies in the Renaissance*, Vol. 1, 1954, pp. 38-48 ; Gilbert, F., « The Humanist Concept of the Prince and the Prince of Machiavelli », in *The Journal of Modern History*, Vol. 11, N° 4, Dec., 1939, pp. 449-483, traduit par Marie Gaille-Nikodimov dans *Cahiers Philosophiques*, avril 2004, N°97, pp. 87-115.

dont il est question dans ce texte, et de quelle manière !, est l'Italie. Dans les premiers livres des *Discours*, si on accepte l'hypothèse qu'ils forment le *De Republicatibus* pendant du *De principatibus*, on peut également s'apercevoir qu'il est question des républiques et de leur manière de se conserver, c'est-à-dire explicitement, pour Florence, de s'agrandir¹⁶⁹³.

La liaison n'est malheureusement jamais assumée comme telle par le Florentin, mais cette interprétation permet de donner une cohérence profonde à ce qui semblait désuni. Etant donné que l'Italie est opprimée par les ultramontains, qui disposent d'une puissance incomparable par rapport aux petits États italiens divisés grâce à leur union derrière une monarchie bien établie, les solutions pour Florence ne sont au nombre que de deux. Soit elle devient un principat et alors le rôle de son prince, pour défendre son État, consiste à réaliser en Italie ce qui existe en France, en Espagne et en Angleterre : unifier l'Italie en spoliant le Pape de ses domaines ; soit elle reste une république et dès lors elle doit prendre modèle sur l'organisation militaire et morale des Suisses et se comporter, à cause de sa géographie, comme la République romaine afin de devenir la République italienne. Un indice sur ce point réside dans la volonté de Machiavel de considérer tout empire comme une décadence, et non comme la suite inévitable de l'agrandissement d'une république. Ce point peut sembler curieux car, après tout, pourquoi un État voué à s'agrandir indéfiniment devrait-il s'arrêter ? D'autre part, comment rester une république quand on tend à s'agrandir indéfiniment ? Ces problèmes ne sont pas abordés par Machiavel car la fin de la République romaine, pour lui, correspond à l'unification de l'Italie. La première décade de Tite-Live, *de facto*, couvre la période qui va de la fondation de Rome à la conquête de l'Italie. Par conséquent, on peut supposer que les lecteurs florentins de Machiavel ne pouvaient se tromper en lisant le titre de son ouvrage. Il n'est donc pas étonnant que Machiavel ne suive pas de près le texte de Tite-Live, qu'il n'en formule pas un véritable commentaire. Comme le dernier chapitre du *Prince*, le titre des *Discours* impose la finalité politique dans laquelle s'insère ce discours politique. Pour Machiavel, le problème est l'unification de l'Italie. Le *Prince* propose aux Médicis de le faire en exploitant une opportunité historique rare ; les *Discours* envisagent de réfléchir sérieusement à constituer Florence de manière à lui permettre la conquête de l'Italie. Ce

¹⁶⁹³ Par exemple, l'avant propos et les quatre premiers chapitres du livre second des *Discours* est consacré entièrement à la question de l'agrandissement des républiques, en particulier le chapitre IV « Les républiques ont employé trois moyens pour grandir », Machiavel, *Discours* in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 509-528 dont surtout 523-528.

dernier point, à notre avis, était évident pour les lecteurs florentins de Machiavel, d'une part parce qu'ils connaissaient les idées du personnage et d'autre part parce que le titre même de son ouvrage y renvoyait explicitement¹⁶⁹⁴. Ces deux hypothèses ne forment pas une théorie philosophique, mais résultent bien d'une analyse politique sans concession qui considère la liberté et l'indépendance comme les seuls buts réels d'un État. Machiavel, lors de ces écrits, ne sort pas du domaine de l'action. Il ne propose pas seulement une politique, à ses yeux évidente et la seule possible, mais examine les conséquences qui vont devoir être assumées pour réaliser le seul objectif possible.

Il crée la science politique moderne par ce geste. Contrairement à toute une tradition de penseurs, il sort du domaine des formes politiques et part de l'objectif politique concret qui s'impose à sa cité. Le cœur de l'originalité de Machiavel, ce qui, pour nous moderne, le rend à jamais un recours, réside précisément dans ce geste, presque inconscient tellement il lui paraît évident. La réflexion ensuite menée par le Secrétaire peut se déployer et faire objet de discussions, de désaccords. Il n'empêche que le geste initial doit lui être restitué pour le comprendre comme ses contemporains florentins le comprenaient, lui qui ne fit l'objet d'aucun scandale de son vivant, si ce n'est pour son rapport délicat aux conventions morales et religieuses. Machiavel est un scientifique, et surtout un professionnel : à partir des axiomes communs à tous les florentins concernant la puissance de Florence et sa légitimité à dominer l'Italie et donc à se faire une place autonome dans l'Europe, il ne fait que déployer les conséquences des manières de réaliser cet objectif. Entre 1414 et 1516, cela semble tout à fait évident. La suite de l'écriture des *Discours* puis leur abandon au plus tard vers 1519, témoignent d'abord d'une évolution, dans un premier temps, de cet objectif, puis d'un renoncement lorsque les deux hypothèses s'effondrent à cause de l'impéritie, de la cécité et de la couardise médicéenne. Il faudra François Guichardin pour ranimer une dernière fois, via la ligue de Cognac, à la fois l'objectif et celui qui l'avait si bien envisagé.

Le Prince est donc bien un traité de politique. Il sollicite la philosophie, l'histoire, la raison, le bon sens, la lucidité et même une dose de mauvaise foi voire de roublardise parce qu'il propose un objectif politique moderne : la constitution d'un État. La manière de le

¹⁶⁹⁴ Ce point est toujours aveuglant. Dans la traduction française en poche chez GF-Flammarion d'Anette Flobert en 1996, la première décade est divisée en deux parties dont la première est intitulée « de la fondation de Rome à l'invasion gauloise » et la seconde « la conquête de l'Italie »...

constituer ici examinée est liée à une situation historique particulière : la place de Florence dans l'Italie à construire, et la place de la famille Médicis. Dès lors, tous les conseils, toutes les propositions générales, sur le modèle de l'analyse du chapitre IX par Larivaille¹⁶⁹⁵, doivent être reçus comme des injonctions circonstanciées. Mieux, nous pensons que la position fondamentale de Machiavel et sa leçon est précisément de considérer que toute parole politique est un acte circonstancié.

Dans ce contexte, les lettres, rapports et légations qui précèdent ces grands traités servent à valider l'hypothèse. Que fit donc Machiavel pour unifier l'Italie ? A-t-il eu cette idée, d'une manière ou d'une autre, auparavant ? En se basant en particulier sur les passages des *Discours* qui proposent les conditions d'expansion d'une république, peut-on dégager dans la politique qu'il put mener ou influencer des indices concordants de l'existence d'un tel programme ? Bien entendu, l'analyse de la Milice vient en premier lieu¹⁶⁹⁶. Il est indiscutable que Machiavel la concevait comme le premier palier d'une réforme devant amener Florence à s'armer, à réformer sa citoyenneté en l'ouvrant déjà au *contado*, et donc à se mettre en demeure d'unifier l'Italie sous sa domination. Son activité pour reprendre Pise se situe bien évidemment dans la même veine, comme sa critique incessante de la Curie romaine. On ne peut que voir dans l'action du Secrétaire une politique concertée et déterminée. Par définition, Machiavel était un exécutant. Mais les axes de ses actions et toutes ses initiatives personnelles avancent dans le sens du renforcement de la puissance militaire de sa cité. Le programme des *Discours* est en partie appliqué par lui-même avant d'être énoncé. *Le Prince* ressort d'une situation nouvelle et constitue l'adaptation de ce programme.

Du point de vue de l'art d'écrire, ce traité pose un problème particulier. En effet, avant 1512 et pendant les *Discours*, Machiavel avoue explicitement qu'il entend être franc¹⁶⁹⁷ et direct. *Le Prince* ressort d'une autre logique, puisqu'il est écrit sous un principat, pour un Prince. De ce fait, Machiavel ne peut, en théorie, exposer toutes ses idées de manière aussi directe¹⁶⁹⁸. D'un autre côté, l'ancien Secrétaire est suffisamment connu à Florence pour ne

¹⁶⁹⁵ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel, Op. cit.*, deuxième partie, chapitre 10 « Le Prince comme manifeste politique à usage florentin », pp. 77-86.

¹⁶⁹⁶ Voir notre chapitre quatrième I D), pp. 394-416.

¹⁶⁹⁷ Voir notre chapitre quatrième, II D) pp. 461-470.

¹⁶⁹⁸ Mattingly, G., « Machiavelli's *Prince* : Political Science or Political Satire ? », in *The American Scholar*, XXVII, 1958, pp. 482-491. Mattingly pose une excellente question, mais ne la considère que dans

pas avoir à se dissimuler : ce serait inutile. D'ailleurs, il est suspect aux Médicis. Par conséquent, son art d'écrire se doit d'être subtil : il s'agit de trouver le point où les Médicis et lui peuvent se retrouver, où il peut les servir en étant lui-même et où ils peuvent être dignes de son activité. Là encore, nous rencontrons le chapitre IX du *Prince*, puisque Machiavel peut être utile aux Médicis pour se rapprocher du peuple, et l'on comprend également pourquoi il insiste tant sur cette appartenance dès la dédicace : elle est clairement son atout maître dans la situation s'ils optent pour cette politique. Le conseil n'est donc pas neutre, loin s'en faut, même s'il est sincère. Ce procédé d'exposition traverse tout l'ouvrage. Machiavel n'est pas indifférent : il doit convaincre les Médicis de l'employer et donc leur montrer que c'est leur intérêt politique. De ce point de vue, il articule son engagement patriotique personnel et ses convictions bien connues de tous sur la nécessité d'unifier l'Italie et le pouvoir médicéen. On le voit, la dédicace, le chapitre IX et le dernier chapitre s'articulent autour de cette situation. Il existe deux autres chapitres où Machiavel livre sa clef de lecture du *Prince*, où il parle de lui-même et donc de la manière dont il s'exprime dans cet ouvrage : ce sont chapitres XXII où il examine les secrétaires du prince et XXIII où il considère leurs opposés, les flatteurs. Dans le chapitre XXII, Machiavel indique seulement trois choses : un bon ministre est intelligent, il ne parle à son maître que de ce qui concerne ce dernier et le prince doit lui donner d'amples récompenses pour le maintenir dans de bonnes dispositions. La clef de lecture du *Prince* est ici assez évidente : Machiavel y livre une réflexion qui doit aider les Médicis et ces derniers, s'ils l'ont compris, s'honoreront d'employer un tel ministre et le gratifieront. En ne le faisant pas, ils montrent simplement ce qu'on peut augurer de leur propre sagesse. Mais le chapitre suivant, sur les flatteurs, se termine sur une note bien différente, qui considère la manière dont le prince doit écouter. Bien entendu, les flatteurs forment l'antithèse, le parasite du secrétaire. Ils sont néfastes en un point essentiel : ils déforment l'oreille du prince. Machiavel pose ici le problème essentiel de la possibilité de dire la vérité au prince. En effet, il est vital pour un prince de savoir que ses ministres lui disent ce qu'ils pensent être vrai. La vérité, ici, n'est pas philosophique et absolue. On la rendrait

l'optique où Machiavel aurait adressé *Le Prince* à d'autres que les Médicis afin d'éveiller les consciences. C'est évidemment possible, mais il nous semble plus économique de considérer que l'ironie machiavéenne est simplement la résultante d'une situation de communication connue de tout Florence et objectivement désespérée.

mieux en parlant de franchise puisque le problème lorsque « chacun peut te [le prince] dire la vérité, c'est la révérence qui fait défaut. »¹⁶⁹⁹

De fait, le prince a besoin d'avis francs et libres, qui visent la vérité. Pour cela, il faut que ses ministres, en toute chose, pensent à lui, comme Machiavel l'a conseillé au chapitre précédent, faisant de ce trait de comportement le critère de choix du ministre par le prince et de son entretien le souci du prince. Or, le ton de la fin de ce chapitre est assez désabusé. Machiavel a ainsi indiqué que le prince avisé ne donne la parole et son oreille qu'à quelques sages judicieusement choisis. Il le conclut conséquemment : « Je conclus que les bons conseils, qu'ils soient de qui on voudra, procèdent de la sagesse du Prince et non pas la sagesse du Prince desdits bons conseils. »¹⁷⁰⁰ Ainsi, la franchise de Machiavel est absolue, ironique et désabusée. N'étant pas employé par les Médicis, et ne risquant visiblement pas de l'être, soit il est mauvais ministre, soit ils sont de mauvais princes. La seconde solution s'impose, non parce que Machiavel est évidemment un bon ministre, puisqu'il pourrait y en avoir d'autres, mais parce que les Médicis n'ont pas de programme politique. Dans la mesure où le seul objectif envisageable pour Florence est l'unification de l'Italie, étant donné que cette dernière est la proie des États ultramontains, l'exercice du pouvoir comme dans le siècle précédent, à savoir la simple conservation de l'équilibre de la Péninsule, devient une faute politique grave, qui signale la cécité de ces dirigeants et la ruine à venir. Machiavel a une prescience tout à fait claire de cela. Il suffit de comparer le ton de ce chapitre et de l'ensemble du *Prince* à celui avec lequel il parle de Guichardin lors de la ligue de Cognac¹⁷⁰¹, où ce dernier tente l'unification *de facto* des forces italiennes pour éviter la ruine commune. La conséquence de l'hypothèse que les Médicis sont de médiocres princes qui s'appuient sur le modèle caduc du siècle précédent est d'ailleurs donnée immédiatement, puisque le chapitre XXIV explique « pourquoi les princes d'Italie ont perdu leurs États ». L'ancrage dans le présent qui caractérise le projet politique machiavélien est d'ailleurs clairement opposé à leur attitude : « car n'ayant en temps de paix jamais pensé que ce temps peut changer [...] quand, après, les orages sont venus, ils ont plutôt pensé de se sauver que de se défendre, [...] c'était très mal avisé d'avoir laissé

¹⁶⁹⁹ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 361.

¹⁷⁰⁰ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 362.

¹⁷⁰¹ Cf. le chapitre XVIII « retour à l'action, du tome II de Barincou, *Till*, pp. 487 à 550. La documentation réunie prouve surabondamment l'activité et l'investissement de Machiavel dans ce qui apparaît de plus en plus clairement comme l'opération de la dernière chance pour l'Italie.

échapper les autres moyens et remèdes pour celui-là, car il ne faut point se laisser choir, [...] »¹⁷⁰²

L'échec des princes d'Italie précédents anticipe bien évidemment celui des princes d'Italie présents qui n'adoptent pas un programme politique adapté au changement des temps. Le *Prince* constitue ainsi un traité déroutant où des considérations philosophiques générales et un projet politique ferme sont intrinsèquement liés. C'est ainsi que le chapitre XXV, qui articule la fortune, la *virtù* le libre arbitre et l'occasion de la manière que l'on sait, propose bien entendu une philosophie de l'action. Mais cette dernière n'est évoquée que par opposition à la thèse opposée, qui veut que tout soit gouverné par Dieu et la fortune. Or, ce point de vue, que nous avons déjà observé chez Alamanno Salviati, est réduit à l'argument paresseux : « Je sais bien qu'aucuns furent et sont en opinion que les affaires de ce monde soient en cette sorte gouvernées de Dieu et de la fortune, que les hommes avec toute leur sagesse ne les puissent redresser, et n'y aient même aucun remède ; par ainsi, ils pourraient estimer bien vain de suer à les maîtriser, au lieu de se laisser gouverner par le sort. Cette opinion a repris crédit en notre temps pour les grandes révolutions qu'on a vues et voit tous les jours, dépassant toute conjecture des hommes. »¹⁷⁰³

Le plus important dans cet exorde réside dans le fait que c'est la position commune, dans son apparente sagesse, qui contraint Machiavel à venir sur le terrain de la philosophie. On peut suivre le Florentin à la lettre. Il n'aurait jamais écrit ce chapitre XXV si l'attitude contraire n'avait eu un tel poids, dont Alamanno Salviati permet de mesurer l'importance. Machiavel ne vient sur le terrain de la philosophie que contraint par la politique. En effet, l'attitude passive, qui a poussé les princes d'Italie à leur perte, risque de pousser les Médicis à la leur, en entraînant Florence et l'Italie. Par conséquent, en bon conseiller, Machiavel indique le problème : leur attitude politique est inadéquate aux temps présents. De fait, Machiavel n'entame pas sa profession de foi de manière tranchée et sûre, comme il le fait lorsqu'il s'agit d'une situation politique concrète. Au contraire, ayant conscience qu'il sort de son champ d'expertise où il est incontesté, il indique : « si bien qu'en y

¹⁷⁰² Machiavel, *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 364.

¹⁷⁰³ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 364-365.

pensant quelquefois moi-même, en partie je me suis laissé tomber en cette opinion. Néanmoins, pour que notre libre arbitre ne soit éteint, j'estime qu'il peut être vrai... »¹⁷⁰⁴

L'abondance des réserves ne doit pas être balayée comme une simple précaution rhétorique. Lorsque Machiavel affronte des adversaires politiques, il est beaucoup plus direct. Sur des questions comme les armes mercenaires, il ne craint même pas les militaires professionnels. De plus, on ne peut supposer ici une réserve prudente sur un point qui touche au dogme : par son acceptation du libre arbitre, Machiavel est bien plus près du dogme catholique que ses adversaires caricaturés comme des fatalistes. Sa réserve ne se justifie pas par elle-même, mais bien sur d'autres plans. Tout d'abord, Machiavel lui-même indique qu'il est hésitant et qu'il fut tenté par cette position. Nous avons des traces de ce souci dans ses écrits et ses lettres sur la fortune¹⁷⁰⁵, précisément. La solution philosophique que propose Machiavel n'est donc pas importante à ses yeux en tant que telle mais parce qu'elle permet de sortir du dilemme provoqué par la conscience de l'ignorance. Le problème de l'argument fataliste réside dans le fait qu'il conduit à la sujétion de l'Italie. La solution philosophique ne s'impose donc pas, elle devient nécessaire d'un point de vue politique. En cela, Machiavel est conséquent jusqu'au bout : le recours aux idées n'a de sens que s'il permet l'élaboration d'une politique nécessaire. Sa position n'est pas inversée : tout est réduit au politique, même la philosophie voire la théologie. Il devient dès lors capital de scruter les *Discours*, lieu explicite du programme politique d'unification italienne par la voie républicaine sur le modèle romain, puisque l'art d'écrire y est moins subtil, les conditions d'énonciation étant plus ouvertes.

B) Les Discours

1) Une « œuvre ouverte »

Comme le *Prince*, les *Discours* ne furent pas destinés à être publiés du vivant de Machiavel. Ce fait primordial appelle plusieurs réflexions. La première, c'est que *L'art de la guerre* prouve que Machiavel était parfaitement capable de publier un texte s'il en avait l'intention. Le fait que ces deux grands traités sur la politique n'aient pas fait l'objet d'une

¹⁷⁰⁴ Machiavel, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 365.

¹⁷⁰⁵ Voir chapitre troisième, II B), pp. 332-342.

volonté de publication appelle donc commentaire. D'autre part, Machiavel est un homme public bien connu des Florentins et sans doute de l'élite italienne de l'époque. Sans bénéficier d'une immense notoriété, l'inventeur de la milice florentine, le secrétaire de Soderini et l'auteur de la *Mandragore*, des *Décennales* et des *Capitoli* bénéficie d'une certaine notoriété. On peut ainsi interpréter la lettre à Lodovico Alamanno de 1517, où le Secrétaire regrette que l'Arioste ne l'ait pas cité dans son *Rolland Furieux*¹⁷⁰⁶. Machiavel fait part de sa déception car il s'attendait à être cité ce qui suppose évidemment une certaine notoriété littéraire. Or, en 1517, *L'art de la Guerre* n'est pas publié. On peut donc affirmer que l'absence de publication des deux textes politiques majeurs de l'auteur soit un acte politique. Dans la mesure où avant 1512 chaque acte de Machiavel suppose une intention politique, nous devons envisager que l'absence de publication de ces textes avait forcément un sens. De ce point de vue, il semble que Machiavel nous en indique les raisons lui-même dans ses dédicaces. Le *Prince* est adressé aux Médicis : c'est-à-dire à un prince nouveau, en Italie, qui puisse unifier la péninsule sur le modèle de César Borgia. Les *Discours* sont adressés à des jeunes aristocrates républicains et le titre de l'ouvrage évoque immédiatement à ces jeunes gens la conquête de l'Italie. On le voit, l'objectif politique est le même, mais les destinataires sont ciblés. En un sens, ces textes sont impubliables. D'une part, ils proposent tous deux l'objectif politique principal du Secrétaire, objectif que, pour des raisons que lui-même expose, il vaut mieux laisser secret jusqu'au moment où le dévoilement s'impose. Dans le *Prince*, les Médicis peuvent lever le masque à tout moment, puisque les circonstances le permettent. Ils doivent même se hâter, la perspective d'avoir un Pape dans la famille ne saurait perdurer. De ce point de vue, l'ouvrage leur est très précisément destiné et il est inutile qu'il soit lu en-dehors du cercle de leurs partisans et des Florentins convaincus de la nécessité d'unifier l'Italie : ce serait donner les armes pour se faire battre. Les *Discours* procèdent de la même logique : hors du cercle des républicains convaincus que l'avenir politique de Florence passe par un renouveau de la citoyenneté en arme afin de se mettre en état de conquérir l'Italie par la force, ce texte n'a aucune utilité, il peut même être néfaste. Ces deux traités n'en sont pas, c'est pourquoi Machiavel ne les publie pas. Certes, ils ne sont pas dénués de toute visée théorique, loin de là et ils reposent bien sur l'expertise du principal Secrétaire de la République florentine d'avant 1512. Mais ils sont surtout, à ses yeux et à ceux de ses

¹⁷⁰⁶ Lettre de Machiavel à Lodovico Alamanno du 17 décembre 1517, *Till*, tome II, p.413.

contemporains, la poursuite de ses objectifs politiques avec les moyens qui lui restent et en fonction des circonstances florentines. Dès lors, la question de l'adéquation des deux textes se pose avec une acuité différente. De ce point de vue, leur diffusion à l'état de manuscrit est à la fois importante et confidentielle. On sait que Biagio Buonaccorsi, par exemple, copia *Le Prince* et *L'art de la guerre*¹⁷⁰⁷. Nul doute qu'une diffusion florentine fut assurée au *Prince* comme aux *Discours*, la densité du premier contribuant très largement à sa circulation et à son succès, dès cette époque. Etant donné leur objectif conjoint mais les moyens radicalement opposés qu'ils envisagent, jusqu'à donc leur étendue respective, il n'est pas surprenant que des écarts immenses séparent ces deux traités non édités par le Secrétaire. Avant d'en examiner certains, nous voulons faire le point sur la franchise de Machiavel dans ces deux textes. En effet, si son objectif est commun aux deux, les modalités pour l'atteindre engagent une communication différente. Dans un cas, on parle au prince, dans l'autre, à des amis. Les passages où Machiavel indique les conditions de la prise de parole politique sont assez rares. Dans le *Prince*, comme nous venons de le voir, il n'envisage pas la liberté d'expression pour elle-même mais uniquement le rapport du prince au ministre, à celui dont il a intérêt à entendre un avis franc. On peut remarquer que le Secrétaire n'envisage pas la suppression de la liberté d'expression. Au contraire, il faut laisser l'humeur populaire se répandre librement, afin de mieux la contrôler, la manipuler, l'utiliser. Machiavel n'a pas la stupidité des potentats qui entendent étouffer la parole politique : il ne l'envisage même pas. Etant donné que le conflit politique en constitue l'essence, la vie et l'épanouissement, vouloir éteindre la liberté d'expression ne peut constituer à ses yeux que la mort de la société. La politique est l'art d'agir et de parler, puisque parler c'est agir et cela n'a de sens que dans une société relativement ouverte. Dans le *Prince*, les choses étant proposées du point de vue du prince, la discussion entre les sujets n'est donc pas particulièrement envisagée. La communication politique est envisagée sur un modèle strictement vertical, entre le prince et ses sujets, ses ministres n'étant qu'un cas particulier de sujets. Toutefois, l'acte politique d'écriture du *Prince* est déjà paradoxal. Machiavel s'adresse directement aux Médicis mais, s'ils appliquaient ses propres conseils, ils ne le liraient pas puisque :

¹⁷⁰⁷ Cf. Fachard, *Biagio Buonaccorsi, Op. cit.*, p. 215 pour les deux ouvrages, demandés par un certain Giovanni Gaddi et p. 211 pour le seul *De re militari*, que désire un homme prénommé Marco.

« Partant, un Prince doit toujours prendre conseil, mais quand il veut et non au gré des autres ; au contraire, il doit ôter l'envie à chacun de lui donner conseil qu'il ne lui demande. »¹⁷⁰⁸

D'où la structure si particulière du traité *De Principatibus*, adressé à un Médicis, proposant un programme politique que les membres de cette famille devraient appliquer pour leur propre gloire et dans l'intérêt des Italiens, mais qu'il ne peut proposer franchement puisqu'ils ne lui ont rien demandé. Dès lors, il est contraint, par sa propre logique politique, de proposer un ouvrage en partie théorique sur les princes nouveaux dans lequel ils pourront se reconnaître et s'aviser de la pertinence de ses conseils.

Dans les *Discours*, le problème induit par la situation de communication est fort différent. Ils sont écrits sous la domination médicéenne, mais cette dernière reste un « principat civil » qui tolère, comme nous l'avons vu pour les périodes précédentes, une assez large liberté d'expression. Au fond, de manière assez traditionnelle, les Médicis répriment après coup, contrôlent les organes du pouvoir, mais ne semblent guère tenter de museler l'opinion. S'adressant à des jeunes gens ouvertement républicains, lui-même connu pour ses positions, Machiavel peut donc se livrer franchement pour l'essentiel. Toutefois, cela ne signifie pas qu'il n'est pas contraint par sa situation d'énonciation, bien au contraire. En effet, la parole politique n'étant pas théorie mais au minimum visée de l'action, il a la liberté de pouvoir indiquer son véritable projet politique. Le titre de son ouvrage est donc particulièrement révélateur. En effet, alors qu'on pourrait attendre un traité sur la république ou sur les républiques, Machiavel choisi de commenter la première Décade de Tite-Live. Pour un esprit florentin républicain et ami de Machiavel, cela signifie très clairement que le Secrétaire propose de commenter la République romaine en tant qu'elle est un modèle pour réaliser la conquête de l'Italie par les armes. Le Florentin n'est pas un amateur de la République romaine par hasard. Il n'en veut pas l'imitation sans raison. Il la propose et exclut l'Empire parce qu'elle est le dernier moment qui a permis l'unité italienne. Machiavel explicite même la situation de communication qui permet de comprendre son positionnement :

« Mais si l'on veut savoir d'où naît le préjugé défavorable au peuple, généralement répandu, c'est que tout le monde a la liberté d'en dire ouvertement le plus grand

¹⁷⁰⁸ Machiavel, *Le Prince*, chapitre XXIII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 362.

mal, même au moment où il domine ; au lieu que ce n'est qu'avec la plus grande circonspection et en tremblant qu'on parle mal d'un prince. »¹⁷⁰⁹

Cette conclusion d'une longue réflexion où Machiavel s'oppose aux Anciens, aux Modernes et surtout à son cher Tite-Live concernant la sagesse du peuple nous paraît révélatrice. Pour rendre compte de l'erreur quasiment universelle et de sa singularité qui consiste à avoir raison contre tous, Machiavel est contraint d'avancer vers la situation de communication. Tite-Live écrit sous l'Empire, comme presque tous les historiens romains. Par conséquent, il est libre de critiquer le peuple, pas de critiquer le prince. De la même manière, dans ses *Histoires florentines*, il semble bien que Machiavel ait été confronté à cette difficulté. Dans *Le Prince*, elle va de soit. Par contre, en ne publiant pas les *Discours*, le Secrétaire se permet d'échapper à la censure des Médicis : il sait très bien que ces derniers ne réagissent que s'ils s'estiment en danger et que leur propagande même leur interdit trop de répression sur l'expression des idées. Dans les *Discours*, Machiavel suggère son programme politique pour Florence et en montre la pertinence. Il se contente de ne pas appeler au tyrannicide¹⁷¹⁰ et adopte, par la forme du pseudo-commentaire érudit, une position qui lui permet d'énoncer ce qu'il pense sans risque. Il est évident que Machiavel penche davantage, en termes de préférence politique personnelle, pour les solutions des *Discours* que pour celles du *Prince*. En effet, *Le Prince* est explicitement lié au désir qu'a Machiavel d'être employé. Ce point est évident, aussi bien pour des raisons financières personnelles bien documentées que pour des raisons d'opportunisme politique. Les *Discours* ne correspondent pas à l'actualité politique du moment où ils sont écrits. Ils correspondent à la période d'avant 1512 et à un avenir dont Machiavel ne voit pas la possibilité sans pour autant l'exclure.

En ce sens, il est illusoire de chercher l'endroit où Machiavel aurait donné le fin mot de sa théorie politique. Il n'y en a pas. Toute parole politique étant performative par essence, puisqu'elle porte sur le lieu où l'irrationalité du désir humain se déploie, ne saurait être science ou philosophie. On peut certes rechercher le bon modèle qui correspond à la situation présente afin de s'éclairer dans les ténèbres. On peut imaginer qu'à partir de l'essence de la politique, il est possible d'imaginer des possibilités pour un vivre-ensemble cohérent et en adéquation avec une finalité véritablement collective. Mais il n'est pas

¹⁷⁰⁹ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre LVIII, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 506.

¹⁷¹⁰ Machiavel, *Discours*, livre troisième, chapitre VI « des conjurations », in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 617-637.

nécessaire d'écrire les centaines de pages des *Discours* pour cela. Même le conflit entre les grands et le peuple n'est pas universalisable, contrairement à une première lecture du début des *Discours*. En effet, s'il est la cause de la puissance et de la grandeur romaine, cela ne signifie pas qu'il est la seule cause de grandeur et de puissance politique. Ainsi, le Royaume de France ne connaît pas ce conflit, et pourtant il est fort puissant. Machiavel explique d'ailleurs pourquoi : la couronne est héréditaire, les barons sont soumis ou de sang royal¹⁷¹¹, mais surtout : « le reste de la population, roture et gens de métier, est tellement asservie à la noblesse et bridée en toute chose qu'elle en est avilie. »¹⁷¹² La conclusion du *rapport* consiste à remarquer qu'il est donc impossible d'en faire une infanterie digne de ce nom. Nous pouvons donc déduire, du point de vue de la problématique des *Discours*, que le royaume de France ne saurait se donner pour modèle l'antiquité romaine. Il a trouvé une autre forme de puissance, qui confine à la monarchie orientale, comme le montrent les citations suivantes, toutes issues des différentes parties du *Rapport* :

« c'est à peine si les sujets peuvent amasser de quoi payer leurs redevances à leur seigneur, si minces qu'elles soient [...] De sorte que l'argent afflue tout entier chez les seigneurs qui sont richissimes, tandis que les gens du peuple croient l'être quand ils ont un florin. »¹⁷¹³

« Les populations de France sont humbles et fort soumises, elles tiennent leur Roi en grande vénération. »¹⁷¹⁴

Quand bien même ces passages seraient ironiques ou gentiment moqueurs ou devraient davantage à la réalité qu'à l'observation, si Machiavel devait conseiller le Roi de France, écrirait-il *Le Prince* ou les *Discours* ? Plus fondamentalement donc, la théorie qui préside aux analyses machiavéliennes est sans importance à ses yeux parce qu'elle est évidente, pour lui comme pour ses interlocuteurs. Certes, on peut dégager certains points, mais ils sont rares, sujets à discussion sans fin et, de toute manière, comme pour le problème de la fatalité évoqué au chapitre XXV du *Prince*, ils ne doivent être pris en considération que s'ils proposent un obstacle à l'action politique. Dès lors, discourir sur la politique ne peut signifier que chercher des solutions au problème actuel qui se pose à nous. En termes d'époque, il faut cesser de prier et agir.

¹⁷¹¹ Machiavel, *Rapport sur les choses de la France*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 136-137.

¹⁷¹² Machiavel, *Rapport sur les choses de la France*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 137.

¹⁷¹³ Machiavel, *Rapport sur les choses de la France*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 139.

¹⁷¹⁴ Machiavel, *Rapport sur les choses de la France*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 142.

L'ensemble du corpus machiavélien implique l'idée de ce qu'en termes anachroniques nous appelons le « relativisme culturel ». Les variations de Machiavel, sa capacité à adapter son discours, donc sa tactique et sa stratégie en fonction des circonstances appellent cette conception des choses. De fait, ce qui compte pour Machiavel, c'est la réussite ou l'échec. Or, en politique, il n'y a pas de vérité absolue et la réussite dépend d'abord des circonstances. Pour augmenter la puissance d'un État, Machiavel ne dit pas qu'il faut appliquer les recettes romaines, mais bien qu'il faut le « renvoyer à son principe »¹⁷¹⁵. Cela signifie qu'il y a une sorte de « naturel » des peuples, qui pourrait être une analogie au naturel humain ou être une construction historique, peu importe. La combinaison du « naturel » d'un peuple et des circonstances historiques dans lesquelles il se trouve placé indiquent les solutions possibles. Il est donc impossible d'élaborer une science architectonique. Le réel est trop divers, trop aléatoire pour cela. Et surtout, la politique provenant directement du libre arbitre humain, elle ne peut, par définition, se constituer comme science. Si ces hypothèses sont exactes, nous comprenons pourquoi Machiavel ne les énonce pas en observant qu'il n'a jamais écrit de théorie politique pure et que c'est parfaitement inutile puisque ce relativisme culturel est partagé par l'ensemble des contemporains à qui il s'adresse. L'originalité de Machiavel ne réside donc pas dans sa conception fondamentale de la politique, qu'il n'énonce qu'incidemment, mais bien par sa prise en compte radicale et effective : les valeurs ont tout simplement disparues en tant qu'universels. Deux points largement présents dans les *Discours* le montrent clairement : la question du meilleur régime et le problème de la religion chrétienne.

2) *La question du meilleur régime*

Ainsi, la question du meilleur régime prend un tour tout à fait singulier. Jusqu'à Machiavel, on considérait que la réponse à ce problème signifiait la fin des maux humains et la résolution du conflit politique. Un régime juste devait assurer la paix sociale, le bonheur humain autant qu'il était possible. La compréhension des *Discours* passe par la perception d'une adéquation singulière entre l'histoire romaine ancienne et l'histoire florentine présente. Machiavel, on le sait, découvre l'anacyclose de Polybe et la transforme

¹⁷¹⁵ Machiavel, *Discours*, livre troisième, chapitre I, « veut-on qu'une religion ou une république vive longtemps, il faut les ramener souvent à leur principe », in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 607-611.

à son usage¹⁷¹⁶. Larivaille, par exemple, a montré que le Secrétaire avait découvert dans une phase assez tardive cette idée, ce qui pose le problème de la datation des articles anciens, où Machiavel ne devrait pas la connaître et qui néanmoins y font allusion¹⁷¹⁷. Larivaille montre, formellement, que le cercle de Polybe est devenu rectangle chez Machiavel : « conception fondée sur un système logique d'oppositions binaires »¹⁷¹⁸. On retrouve l'opposition de Machiavel à réifier les choses par le biais de concepts. Dans le texte, il conclut l'anacyclose ainsi : « Je dis donc que toutes ces espèces de gouvernement sont défectueuses. Ceux que nous avons qualifiés de *bons* durent trop peu. La nature des autres est d'être *mauvais*. »¹⁷¹⁹

Les régimes et leurs qualités disparaissent de concert. Quel est le sens d'un régime qui ne peut se maintenir ? A quoi bon lui donner un nom ? Quelle différence fondamentale existe-t-il entre un régime bon qui ne dure pas et un mauvais qui ne dure pas ? En fait, dès lors que nous sommes dans l'anacyclose, la réalité effective de la chose condamne l'utilisation des concepts. Ce qui existe, c'est le cercle, et les points isolés que la raison humaine identifie pour son confort ne signifient pas grand-chose. Ainsi, la royauté n'en est pas vraiment une si elle doit se transformer en autre chose qu'elle-même. Dès lors, et contrairement à Polybe et aux antiques, la recherche de Machiavel prend une autre tournure. Il ne s'agit plus pour lui de rechercher le concept du régime stable. Polybe, lui, propose explicitement de passer cet examen sous l'égide de la philosophie, sous une version édulcorée et accessible au plus grand nombre, mais néanmoins philosophique. Il s'agit pour lui de savoir non pourquoi les Romains ont vaincu les Grecs et asservi la Méditerranée, mais quel type de régime a permis un tel phénomène. Polybe, de manière tout à fait significative, entend réduire le réel aux catégories, quitte à élargir l'utilisation de ces dernières. Machiavel fonctionne de manière totalement différente. Il constate que le réel excède le concept, que ce dernier n'est pas adapté. Rien ne fonctionne, dans la description intérieure de l'anacyclose. C'est pourquoi, puisqu'elle décrit le réel, il faut la penser différemment. Pour sortir, aussi peu que ce soit, de l'anacyclose, il convient de sortir des concepts philosophiques et d'en considérer la réalité. Puisque l'anacyclose existe de toute manière, il faut donc faire en sorte que l'État se maintienne et qu'elle se déroule à

¹⁷¹⁶ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, *Op. cit.*, tableau 12 p. 170.

¹⁷¹⁷ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, *Op. cit.*, pp. 171-173.

¹⁷¹⁸ Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, *Op. cit.*, tableau 12 p. 170.

¹⁷¹⁹ Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre II, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 386-387.

l'intérieur de lui. Là encore, Machiavel est un penseur du dynamisme. Ce dernier ne l'effraie pas. Au lieu de chercher un régime stable par lui-même, il pense que la stabilité vient de l'équilibre : « Ainsi les législateurs prudents, ayant connu les vices de chacun de ces modes pris séparément, en ont choisi un qui participât de tous les autres, et l'ont jugé plus solide et plus stable. »¹⁷²⁰

Machiavel introduit un mélioratif, pas un absolu. La prudence ne consiste pas à tenter de sortir du cercle, mais d'en limiter les effets négatifs et d'en tenir compte pour l'État, en négligeant donc sur le fond le régime. Le terme n'est d'ailleurs même plus utilisé. Machiavel emploie « espèces de gouvernement » et « modes » ce qui pourrait d'ailleurs signifier qu'il y en a d'autres. Les catégories ne sont plus ici liées à l'être. La solution machiavéenne est immédiatement indiquée : « En effet, quand, dans la même Constitution, vous réunissez un prince, des grands et la puissance du peuple, chacun de ces trois pouvoirs surveille les autres. » Le glissement sémantique du « régime » originel s'achève ici dans la « Constitution ». Face à une conception antique axée sur le problème du bon régime et donc sur la substantialisation de la forme du gouvernement, Machiavel propose une substantialisation de l'État, qui seul existe. De ce fait, la Constitution - qui n'est pas un régime mais qui est la forme juridique choisie par l'État - peut absorber le problème posé par la tension entre les régimes, qui n'est autre que la tension entre le peuple et les grands, arbitrée parfois par le prince. Le dynamisme fondamental issu de l'essence humaine de la politique, la cupidité, doit être admis et réglé par un dispositif législatif qui permet, par l'équilibre des pouvoirs, à la fois son expression mais surtout sa positivité. La conclusion de ce chapitre indique ainsi que les Romains, par leur Constitution mixte, purent vivre l'anacyclose à l'intérieur de l'État et ainsi ne pas subir de révolution mais une évolution interne. La conséquence logique de cet état de fait, c'est que Rome fut, dès lors, en état de conquérir l'Italie par le surcroît de puissance ainsi conféré. Le raisonnement de Machiavel est finalement assez simple : il existe une dynamique universelle qui veut que les États soient toujours déséquilibrés. Cette dynamique vient de la nature même de la politique, puisque la politique est le lieu où les humains montrent leur désir de posséder et d'acquérir. Par conséquent, toute société est le lieu d'une lutte entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, ou entre ceux

¹⁷²⁰ Machiavel, *Discours*, livre premier chapitre II, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 387.

qui veulent posséder plus et ceux qui veulent garder. Ceci est la cause de la mutabilité des régimes traditionnels. Ces derniers ne correspondent à aucune réalité stable puisqu'ils ne sont que la cristallisation de la domination d'une partie de la société sur l'autre. Dès que le rapport de force change ou que survient un élément étranger, la société se désunit et explose, et donc le mouvement continue. La solution consiste bien entendu dès lors à empêcher la domination absolue et la rigidité sociétale. Il faut qu'au sein de l'État, les tensions puissent s'exprimer et être gérée, équilibrée. Pour atteindre cela, il n'est qu'un seul moyen : une Constitution non fondée sur la seule force mais traduisant les aspirations de chacun des grands groupes sociaux antagonistes de manière à leur ôter motif de se craindre les uns les autres. Ainsi, les luttes sociales se poursuivent mais n'aboutissent pas à des révolutions. Elles rendent l'État plus dynamique et plus puissant. En effet, face à une agression extérieure, il est aisé de convaincre chacun de défendre le bien commun puisque ce dernier existe réellement et n'est pas qu'un mot. Dans une monarchie, le bien commun est le bien du prince. Comment convaincre le sujet d'aller mourir pour ce qu'il ne possède pas ? Comment convaincre le peuple de mourir pour que les nobles puissent continuer à l'asservir ? Comment convaincre les nobles de commander le peuple pour aller à leur propre ruine ? Comment convaincre le peuple d'obéir aux grands s'il n'y est pas contraint ? Ce que Machiavel met en exergue dans les premiers chapitres des *Discours* est véritablement une théorie politique qui dépasse les conceptions philosophiques traditionnelles et oblige à inventer un langage mais surtout une autre forme de pensée. L'exemple romain est caractéristique parce qu'il révèle le dynamisme fondamental du vivre ensemble. Vivre ensemble, pour Machiavel, signifie lutter les uns contre les autres. Si cette lutte est trop intense, alors l'État implose et est à la merci d'un autre. Si cette lutte est légitime, si elle est la défense des équilibres fondamentaux de la diversité sociale, alors elle est le signe d'une société saine dont la puissance intérieure peut se déployer avec vigueur à l'extérieur, que ce soit pour défendre le bien commun précieux que tous ont intérêt à défendre ou pour porter vers l'extérieur le désir fondamental d'acquiescer qui caractérise l'homme dans la politique.

Dans cette perspective, Machiavel fonde une pensée politique fort différente de celle des Anciens : elle n'est absolument pas universalisable. En effet, pour que Rome conquière le monde, pour que Florence réalise l'unité de l'Italie, il convient que toutes deux soient

exceptionnelles. Machiavel n'envisage même pas l'hypothèse où tous les États seraient ainsi constitués. A son époque, l'idée d'un grand nombre d'États administrés en fonction de cet équilibre des forces sociales ne se pose pas vraiment. Même dans l'exemple français, Machiavel souligne que le peuple est soumis et fort différent du peuple florentin. Il est bien entendu possible pour un lecteur non florentin d'universaliser le propos du Secrétaire, de vouloir trouver dans ses termes une généralité. Mais c'est outrepasser l'intention de l'auteur. L'opposition entre les grands et le peuple existe réellement à Florence, dans une Cité-État. Qu'en est-il dans les grands royaumes occidentaux ? Machiavel ne se pose pas vraiment la question. Il part plutôt du problème florentin et italien : Florence peut-elle réaliser ce que Rome a accompli par le passé ? A quelles conditions l'analogie est-elle fonctionnelle ? Il est possible de prendre Rome pour modèle parce que Florence a des points communs suffisamment importants avec elle : elle est une cité, la lutte entre le peuple et les grands y est active et pas encore éteinte. Dès lors, il y a un sens à vouloir reproduire le modèle romain, ou en tout cas à le lire pour voir les conditions de son succès. Si Florence était un État plus vaste, comparable à la Macédoine on pourrait par exemple retenir l'Empire d'Alexandre le Grand et examiner les raisons de sa réussite. Le choix par Machiavel de retenir la République romaine comme modèle exclusif ne signifie pas qu'elle est le seul modèle possible, ni qu'elle est universalisable. Il indique simplement qu'un certain nombre de conditions essentielles sont réunies à Florence pour reproduire l'expérience romaine, ce qui est totalement différent.

3) Le problème de la religion chrétienne

Nous avons déjà observé le rapport de Machiavel à la religion chrétienne dans sa vie personnelle. Il est établi pour l'ensemble des commentateurs qu'il s'agit d'un sujet délicat. En effet, s'il est inimaginable d'affirmer que le Secrétaire est un bon chrétien, il est difficile de mesurer son impiété. Fut-il joueur avec les codes de son époque ou athée ? La question est de toute manière sans grand intérêt. Ce qui apparaît certain, c'est que Machiavel est un adversaire résolu de l'Eglise en tant que puissance temporelle. Dans ses légations, nous l'avons vu, il ne la considère que de ce point de vue, refusant absolument,

mais c'est aussi ce que commande sa mission, de l'envisager autrement¹⁷²¹. Son anticléricalisme ne fait tout de même guère de doute non plus. Outre les épisodes autour de la simonie avec son frère Totto¹⁷²², l'épisode de la légation auprès des frères à Carpi pour trouver un prédicateur est révélateur, surtout grâce à la lettre sans nuance de Guichardin à son sujet¹⁷²³. D'autres lettres font mention de l'opposition virulente de Machiavel au clergé. En décembre 1513, Machiavel divertit Vettori dans une lettre familière, où nous avons tout lieu de penser qu'il se dévoile tel qu'il est, puisqu'elle suit immédiatement la célèbre lettre du 10 décembre 1513, tenue pour le modèle du dévoilement personnel de Machiavel¹⁷²⁴ et qu'elle précède d'un an l'affirmation de la dualité de la nature humaine, sérieuse, haute et paillard, basse¹⁷²⁵. Machiavel, dans ce passage, un peu long, peu fréquemment cité et pourtant sans équivoque, avance son opinion sur la religion quotidienne à Florence :

« Dans notre cité de Florence qui est un aimant pour tous les charlatans du monde, il se trouve actuellement un franciscain, à moitié ermite, et qui, pour donner plus de crédit à sa prédication, joue les prophètes ; et hier matin, dans l'église de Santa Croce où il prêche, il a proféré *multa magna et mirabilia* : qu'avant qu'il ne s'écoule beaucoup plus de temps qu'il ne faut pour que ceux qui ont aujourd'hui nonante années puissent en être témoins, il y aurait un pape illégitime suscité contre un pape légitime, et qui aura ses faux prophètes, créera des cardinaux, et divisera l'Eglise ; *item*, que le Roi de France sera anéanti, et qu'un des membres de la maison d'Aragon dominera l'Italie ; que notre cité sera la proie des flammes et du pillage, que ses églises seront abandonnées et réduites en ruines, ses prêtres dispersés, et ses ouailles privées durant trois ans de l'office divin ; qu'il viendra la peste et la famine les plus redoutables, qu'il ne restera pas dix hommes dans la ville, qu'il n'en restera pas deux dans la campagne ; que durant dix-huit années, un diable aura hanté un corps humain et dit la messe ; que deux millions de démons ont été déchaînés pour être les exécuteurs des susdits châtiments, entrant dans les corps de nombreux moribonds dont ils ne laisseront pas putréfier les cadavres afin que de faux prophètes et faux religieux puissent ressusciter les pseudo-morts et se faire croire véritables. Toutes choses qui m'ont tellement démonté hier, que ce matin encore où je devais aller faire visite à la Riccia, je n'y suis pas allé, et que je me demande même si, en tête à tête avec le « riccio », j'eusse pu prendre garde à lui. Je n'ai pas entendu le sermon car je

¹⁷²¹ Cf. chapitre quatrième I C), pp. 388-394.

¹⁷²² Cf. chapitre deuxième I A) pp. 182-193.

¹⁷²³ Lettre de Guichardin à Machiavel du 17 mai 1521, *Till*, tome II, p. 446.

¹⁷²⁴ Lettre de Machiavel à Vettori du 10 décembre 1513, *Till*, tome II, pp. 368-371 : « Aussi ne puis-je, pour vous rendre gentillesse pour gentillesse, vous conter autre chose en cette lettre que comme je passe ma vie... ».

¹⁷²⁵ Lettre de Machiavel à Vettori du 31 janvier 1514, *Till*, tome II, p. 408.

n'ai pas des accointances avec ces gens-là, mais je l'ai entendu rabâcher par tout Florence. »¹⁷²⁶

De notre point de vue, il devient difficile de continuer à supposer une profonde religiosité chez le Florentin. Outre le jeu de mot scabreux qui conclut le récit, « riccio » signifie à la fois hérisson et toison de la dame, Machiavel affirme clairement son incrédulité et le ridicule de ces pratiques. Mais le trait définitif tiré sur la religion chrétienne vient encore des *Discours*. Tout d'abord, on peut souligner, comme cela est fait classiquement, que la religion chrétienne est examinée comme une autre religion antique, sans bénéficier d'un statut spécial. Il est évidemment souligné par Machiavel qu'elle a perdu la valeur antique en affaiblissant les cœurs et en détournant les hommes de la politique et de ses valeurs propres. Mais, en deux passages au moins, Machiavel va encore plus loin et s'engage sur une critique fondamentale de la religion de son époque. Lors de l'épisode de l'entrée de Jules II à Pérouse désarmé devant Baglioni, il indique ainsi que si ce dernier avait tué le pape : « il [Giovampagolo Baglioni] eût été le premier qui eût montré aux prélats de l'Eglise le peu de cas qu'on doit faire d'êtres qui vivent et règnent comme eux. »¹⁷²⁷ L'anticléricisme est ici directement lié à l'inadéquation entre le modèle chrétien originel et la pratique observable de ceux qui le professent. En fait, le discours réformateur de Savonarole, commun dans l'Italie et même l'Europe de l'époque puisque chaque concile est censé « réformer l'Eglise », peut convenir à Machiavel. Après tout, ce serait pour la religion chrétienne un authentique retour à ses sources :

« Mais cette rénovation n'est pas moins nécessaire pour les religions, et la nôtre même en fournit la preuve. Elle eût été entièrement perdue si elle n'eût pas été ramenée à son principe par Saint François et Saint Dominique. Ceux-ci, par la pauvreté dont ils firent profession, et par l'exemple du Christ qu'ils prêchèrent, la ravivèrent dans les cœurs où elle était bien éteinte. Les nouveaux ordres qu'ils établirent furent si puissants qu'ils empêchèrent que la religion ne fût perdue par la licence des évêques et des chefs de l'Eglise : [...] et ils ont assez d'influence sur le peuple, par le moyen de la confession, pour parvenir à le persuader qu'il est mal de médire de ceux qui gouvernent mal ; qu'il est bon et utile de leur montrer obéissance, et de laisser à Dieu seul le soin de punir leurs égarements ; ainsi cette engeance, sans nulle crainte d'un châtement qu'elle ne voit pas venir, continue à faire tant de mal. »¹⁷²⁸

¹⁷²⁶ Lettre de Machiavel à Vettori du 19 décembre 1513, *Till*, tome II, pp. 372-373.

¹⁷²⁷ Machiavel, *Discours*, livre premier, chapitre XXVII, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 443.

¹⁷²⁸ Machiavel, *Discours*, livre troisième, chapitre I, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 610 : « Veut-on qu'une religion ou une république vive longtemps, il faut les ramener souvent à leur principe ».

Ce long extrait est tout d'abord absolument singulier car c'est, à notre connaissance, la seule fois dans l'œuvre de Machiavel que le Christ, Saint François d'Assise, fondateur des franciscain et Saint Dominique, fondateur des Dominicains, sont cités. Dans le chapitre, il est question de ramener régulièrement à son origine une république, une monarchie ou une religion si l'on veut qu'elle dure. On voit la distance conceptuelle d'avec l'anacyclose du début du premier livre. Il s'agit d'une perspective totalement différente, d'où les régimes sont écartés pour ne garder que les deux seuls qui subsistent à l'époque de Machiavel, ceux-là même de *l'art de la guerre*. La relativité culturelle est ici pleinement présente et constitue même le fondement de la réflexion. La religion chrétienne en fait les frais. Alors que Machiavel livre une tirade contre les prélats odieux de son époque en s'appuyant sur la rénovation monastique et l'exemple même de la pauvreté du Christ, il en fait un modèle exemplaire de ce qu'on doit politiquement faire. Par conséquent, l'essence même de la religion chrétienne est ignorée. Elle ne dure pas parce qu'elle est la Vraie Religion, issue de la Parole Divine mais parce qu'elle a su se réformer efficacement et mettre en place un contrôle de la parole par un contrôle des esprits. Le retournement est complet : la religion chrétienne est pour Machiavel une religion comme les autres en tant qu'institution humaine. Reste donc à mesurer son impact politique. Il est désastreux : elle est à l'origine de l'actuelle division italienne.

On peut donc affirmer que Machiavel refuse absolument l'universalisme chrétien, autant que l'universalisme philosophique. La politique reste pour lui le lieu du particularisme, des peuples, des systèmes, des religions, des territoires. Dès lors, les récurrences sont à rechercher car elles ne sont pas forcément évidentes et elles ne signifient pas, loin de là, l'existence de règles toujours valables.

4) *L'articulation du Prince et des discours*

Comme l'a suggéré Mario Martelli, la question de la détermination de l'homme et de l'œuvre de Machiavel est extrêmement controversée¹⁷²⁹. De fait, comme il le souligne, chacun voit dans le Florentin un homme différent, dont les écrits sont attribués à des

¹⁷²⁹ Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », in Marchand, J.-J. (dir.), *Niccolò Machiavelli politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna, 27-30 settembre 1995, Roma, Salerno Editrice, 1996, p. 15.

disciplines proches mais distinctes. Dans son énumération, Martelli omet, et pour cause, notre proposition de voir en Machiavel un communicant politique avant l'heure, dans une Florence qui le permet, là aussi avant le mouvement européen général décrit et théorisé par Habermas. Dans son article sur l'oscillation machiavélienne entre la république et le principat, Martelli indique à juste titre que les circonstances aussi bien qu'une réflexion sur l'histoire florentine et l'ascension des Médicis de 1434 à 1494 permettent de comprendre le passage théorique entre ces deux termes qui s'excluent dans la pensée traditionnelle. Indubitablement, un « principat civil » a existé à Florence¹⁷³⁰. Nous pensons toutefois qu'on peut aller plus loin dans cette réflexion en soulignant que cette forme de principat a existé à Rome au moins théoriquement et dans les relations ultérieures des historiens romains sous le siècle d'Auguste. Mais surtout nous pensons que, par la compatibilité entre le principat et la république, soutenue dans le *Discours sur la réforme de l'État à Florence fait sur la demande de Léon X*¹⁷³¹, Machiavel s'oppose clairement aux aristocrates. Comme le rappelle Martelli¹⁷³², Machiavel voit dans l'opposition entre le peuple et les grands le moteur conflictuel de la cité. Mais ce dernier indique également l'avantage considérable qu'il y a à suivre une voie politique fondée sur le peuple : nulle ambition autre que celle de n'être pas dominé ne l'anime. Machiavel sait qu'à son époque à Florence, les grands ne risquent pas de laisser le peuple devenir licencieux et trop fort. Le risque dans l'équilibre interne de la République florentine est bien constitué par ces grands qui refusent d'armer le peuple et peuvent ainsi continuer à dominer la politique pour leurs intérêts personnels d'ordre financiers et de prestige, mais de manière totalement inappropriée étant donné la position de l'Italie dans le concert des nations européennes. Par conséquent, Machiavel, qui fait partie du peuple et qui a du subir l'opposition systématique et aveugle des aristocrates sous Soderini, joue la carte du principat civil contre l'aristocratie¹⁷³³. Le fond de sa pensée politique pour la Florence de son époque consiste à tenter de lui donner les possibilités de devenir un État souverain assez puissant pour réunir l'Italie sous sa bannière. Martelli forme l'hypothèse que les mutations incessantes des allégeances des contemporains de Machiavel l'amènèrent à la pensée de la nécessité d'un « principat

¹⁷³⁰ Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », *Ibid.*, p. 17.

¹⁷³¹ *Discours sur la réforme de l'État à Florence fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, pp. 431-441.

¹⁷³² Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », art. cit., p. 16.

¹⁷³³ Cf. le résumé chronologique de Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », *Ibid.*, p. 18.

civil », déjà exercé par Soderini, et qui pouvait se perpétuer avec les Médicis afin de résoudre l'apparente impossibilité de gouverner Florence¹⁷³⁴. L'hypothèse possède une certaine fécondité¹⁷³⁵ mais nous pensons que cette impuissance de gouverner ne constituait pas le problème de fond pour Machiavel et que ses écrits ultérieurs n'envisagent ce problème que de manière accessoire. En effet, il s'agit là d'une réduction de la pensée du Florentin à la manière de gouverner Florence alors que ce dernier montre de manière bien plus aiguë que le problème réside dans la survie de sa patrie. De ce point de vue, un principat ou une république importent peu. Martelli envisage, bien entendu, ce point de vue mais n'en développe pas les conséquences pour la compréhension de la pensée machiavélienne, sauf à insister sur les formes de déliquescence de la société florentine du point de vue de Machiavel, en s'appuyant sur une lecture politique de la *Mandragore*¹⁷³⁶. Nous pensons qu'il faut aller plus loin dans cette direction, qu'elle offre des hypothèses d'interprétation fécondes pour la lecture des *Discours* qui sont bien davantage fécondes qu'une interprétation politique de la *Mandragore* qui ne peut se fonder sur aucun écho à l'époque de Machiavel, cette comédie étant perçue d'abord comme amusante¹⁷³⁷.

Le peuple peut et doit être enrôlé dans cette vision, puisqu'il doit former l'armée qui permettra ce dessein. Les grandes familles florentines, par contre, sont absolument opposées à ce mouvement. En effet, cet objectif dessert leurs intérêts économiques et marchands en opposant l'Italie à leurs partenaires commerciaux européens. D'autre part, étant donné qu'il s'agit d'une aristocratie peu guerrière mais surtout marchande, ils ne peuvent guère profiter de la situation pour encadrer la future armée à la manière des membres du Sénat auprès de l'armée romaine. Certes, certains en sont capables et Machiavel les a côtoyés et appréciés¹⁷³⁸. Mais leur groupe s'oppose à cette vision et doit, en quelque sorte, être exclu du paysage politique florentin pour un temps. En ce sens, le partage de la pensée politique du Florentin entre un versant populaire, les *Discours*, et un

¹⁷³⁴ Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », *Ibid.*, p. 20.

¹⁷³⁵ Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », *Ibid.*, pp. 21-25.

¹⁷³⁶ Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », in Marchand, J.-J. (dir.), *Niccolò Machiavelli politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna, 27-30 settembre 1995, Roma, Salerno Editrice, 1996, pp. 26-31.

¹⁷³⁷ Lettre de Guichardin à Machiavel du 26 décembre 1525, *Till*, tome II, p. 475. Guichardin tient en haute estime la pièce, supervise sa préparation et indique : « la récréation est plus nécessaire que jamais parmi tant de perturbations. » Pour un parallélisme entre cette pièce et la pensée du Secrétaire, cf. par exemple Fido, F., « Machiavelli 1469-1969 : politica e teatro nel badalucco di messer Nicia », in *Italica*, XLVI, 1969, 4, pp. 359-375.

¹⁷³⁸ Ainsi Salvati, Giacomini... cf. chapitre deuxième I C), pp. 207-234.

versant autoritaire, *Le Prince*, prend son sens non dans leur opposition réciproque mais plutôt dans leur opposition commune au troisième régime, aristocratique, qui n'est jamais étudié et accepté pour lui-même. Machiavel considère que Florence ne peut être une république sur le modèle romain à cause de son aristocratie, incapable de s'appuyer sur le peuple pour augmenter la puissance de l'État. Pour le dire en termes classiques, la Florence républicaine est une ploutocratie. Les tentatives politiques de Machiavel pour la faire parvenir à une véritable république, où les citoyens sont armés et obéissants aux lois, montrent par leur échec et par leur tentative même que la République florentine ne pouvait être classée auprès de la République romaine. Reste de toute évidence la ploutocratie, que Machiavel ne nomme pas parce qu'il n'écrit jamais à propos de la république entre 1494 et 1512. De fait, pendant cette période, il agit pour sortir de la ploutocratie effective afin d'atteindre une république réelle. On peut ainsi entendre différemment les propos du *Prince* sur les bonnes armes et les bonnes lois. Si Machiavel écarte les lois, c'est également parce qu'en tant que partisan du Grand Conseil, supprimé par les Médicis auxquels il dédie son essai, il estime qu'il n'y a plus lieu d'en parler. Machiavel reste convaincu de la nécessité du Grand Conseil, marque de la citoyenneté effective des Florentins. Il va de soi qu'en armant les Florentins, ils reviendront vite à l'exigence de l'existence d'une forme de Grand Conseil. Le refus de discuter des lois se comprend bien mieux de cette manière, alors que les *Discours*, à l'opposé, ne cessent d'en parler. S'adressant aux Médicis, qui ont fait une erreur politique majeure en s'appuyant sur la ploutocratie florentine plutôt que sur le peuple en arme, il convient de leur montrer l'avantage du peuple en arme sans pour autant les brusquer en montrant ce que les *Discours* permettent de déduire : le peuple en arme est un peuple de citoyens qui va réclamer ses droits, ce qui revient à dire, pour Florence, la réouverture à terme du Grand Conseil. Ne pas parler des lois, dans *le Prince*, est donc d'abord une question de prudence logique par rapport aux destinataires médicéens du conseil, étant donné les conséquences prévisibles de l'armement des citoyens. Il s'agit d'une marque de l'art d'écrire de Machiavel : les sujets armés ont de bonnes chances de réclamer une citoyenneté en acte. Il est donc inutile de souligner ce point au prince qui doit les armer. Néanmoins, il ne s'agit pas non plus d'un mensonge, comme nous venons de le voir : il est très nécessaire à la survie du prince médicéen actuel d'armer son peuple sous peine de se voir spolié par les États européens. Se fait jour une hiérarchisation de l'urgence : d'abord armer le peuple

pour sauver l'existence de l'État, donc du peuple et du prince. Plus tard, il sera toujours temps pour le prince de composer avec lui et d'instaurer la dynamique positive du conflit entre les grands et le peuple.

L'articulation entre *le Prince* et les *Discours* se joue ainsi sur le terrain de la politique florentine. Loin d'un propos purement théorique, Machiavel articule ses connaissances théoriques avec la réalité de la politique de son temps. En ce sens, il fait bien œuvre de théoricien de la politique, puisqu'il assigne des buts à la pratique, mais il découvre et applique ce que la science moderne de la politique ne doit pas oublier : il n'existe pas de théorie pure du politique. En politique, il faut toujours partir de la situation concrète pour ensuite assigner les moyens du but. Pour Machiavel, le but reste toujours la puissance de l'État, seule garantie du bien-être des citoyens. Le conflit interne naturel entre les grands et le peuple doit se résoudre dans le conflit externe de l'État avec ses voisins. Le résultat peut être l'autarcie ou l'expansion indéfinie suivant ce que les conditions géographiques impliquent. Mais les moyens à mettre en œuvre dépendent toujours d'une attention scrupuleuse à la qualité des temps, aux circonstances, au particulier, à l'expérience¹⁷³⁹. Par conséquent, la théorie politique est réduite à une théorie des moyens efficaces pour parvenir à la puissance de son État et de sa société, non une discussion sur le bien-fondé de ces fins. Ainsi, la discussion entre les différents types de régimes n'est pas une fin en soi. Dans le cas de la société florentine, Machiavel estime de toute évidence que l'élément aristocratique est pleinement corrompu, que sa position dominante et ploutocratique a conduit à la chute de la République, amènera la chute des Médicis et détruira l'État florentin s'il n'est pas maté et renvoyé à sa fonction originale qui est de chercher la gloire et de conduire les armées. Le sens des discussions dans les *Orti Oricellari* peut être envisagé ainsi : Machiavel tente d'y former une nouvelle génération d'aristocrates, aptes à remplir un rôle positif dans la cité en rallumant chez eux la passion de la chose publique et de l'engagement guerrier. Les dédicaces des *Discours* et le sens général de son action politique

¹⁷³⁹ Andréa Guidi montre à quel point les notions « d'expérience » et de « qualité des temps » sont prégnantes dans le langage de la Chancellerie du temps de Machiavel. Il conclut en indiquant que la prose machiavélique se situe entre tradition et innovation, reprennant les expressions de la Chancellerie en les personnalisant, en les assouplissant au cas par cas et en les modernisant. Cf. Guidi, A., « 'Esperienza' e 'qualità dei tempi' nel linguaggio cancelleresco e in Machiavelli (con un'appendice di dispacci inediti di vari cancellieri e tre Scritti di governo del Segretario fiorentino), » in *Laboratoire italien* IX, 2009, pp. 233-272.

par la parole se comprennent ainsi plus aisément, et cette fois sans opposition radicale entre *le Prince* et les *Discours*.

C) L'art de la guerre, un écrit de circonstance qui vise à justifier la position politique passée et présente de Machiavel

Lorsque Machiavel décide d'écrire *L'art de la guerre*, il se trouve personnellement dans une situation quelque peu curieuse. Personne n'ignore qu'il fut le principal artisan de la politique sodérinienne et qu'il fut chassé de son poste par les Médicis. Ainsi marqué comme un républicain anti-médicéen, ce dernier a toutefois manifesté publiquement son désir de servir les Médicis, de manière semi-privée par *Le Prince* comme de manière publique dans le prologue de la *Mandragore*¹⁷⁴⁰. L'ancien Secrétaire reste un personnage curieux : il est républicain et a clairement toujours fréquenté ces cercles, il a été accusé et suspecté de menées hostiles aux Médicis. Néanmoins, il n'a jamais été condamné pour une conjuration ou une activité anti-médicéenne et n'a cessé de proposer ses services. Est-il perçu comme un patriote, un traître ou un élément instable, incompréhensible ? De toute évidence, Machiavel est un patriote. Ses lettres, ses écrits, sa déception de ne jamais être employé, sa vision de l'Europe, de l'Italie et de Florence l'indiquent. Il est également devenu un homme plus que modeste, à la limite de la pauvreté. Il est retourné à une condition ingrate alors qu'il fut l'interlocuteur des Rois. Pour les Florentins, le personnage est à la fois inclassable et familier. Visiblement, à travers sa correspondance et celles de ses concitoyens comme à travers de nombreux témoignages, récits historiques, dialogues imaginaires¹⁷⁴¹, il est perçu comme un républicain se référant toujours à l'exemple des Romains, de manière souvent caricaturale. Machiavel n'est pas compris de ses concitoyens car s'il est un homme de parti, il refuse d'être un homme de faction. Son clientélisme reste toujours mesuré et il ne défend farouchement qu'une position : l'intérêt de Florence. Son patriotisme communal est incompréhensible pour ses concitoyens. Ces derniers, de fait, ne saisissent pas le changement capital qui se fait jour à leur époque. Ils pensent toujours dans les termes des divisions florentines, capitales à leurs yeux, sans percevoir qu'elles

¹⁷⁴⁰ Machiavel, « Prologue », *Mandragore*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 188-189.

¹⁷⁴¹ Ainsi l'exemple de Guichardin utilisant son propre père pour exposer les idées machiavélienne dans le *Discorso di Logrono* dès 1512, comme le font remarquer Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience*, *Op. cit.*, note 43 du chapitre 12, pp. 282-283.

deviennent dérisoires au regard des rapports de force engagés. Les Florentins ont bien conscience qu'avec la descente des Français en 1494, les choses ont changé. Mais ils restent pris dans leurs mœurs, dans leurs habitudes de pensée. Ils continuent, finalement, à estimer que la France et l'Espagne sont fort loin d'eux et que la plupart des problèmes peuvent être réglés en misant sur l'attente de temps propices, donc en faisant le dos rond sans s'engager. De ce fait, ce consensus mou débouche fatalement sur la réévaluation des divisions internes. Au final, cette attitude consiste à nier l'urgence extérieure et à parier sur la fortune de Florence, toujours épargnée puisqu'elle a un rôle historique majeur, donné par le Christ ou acquis par la science de la politique au plus haut point maîtrisée par ses élites, ce qui se conjugue aux yeux de beaucoup d'entre eux¹⁷⁴². Bref, la position de Machiavel consiste avant tout à inverser les urgences et à imposer à l'ordre du jour l'idée d'une union nationale, ou plutôt la fin des factions paralysantes. L'enjeu, pour le Secrétaire lors de son activité comme lors de sa mise à l'écart, consiste à nommer et à contrer cette tragédie que constitue la cécité collective de ses concitoyens face au changement de paradigme de la politique européenne. La paix de Lodi avait pour principe l'équilibre à l'intérieur d'une Italie isolée et suffisamment puissante pour ne pas craindre ses voisins. 1494 ruine cet équilibre et impose une nouvelle évaluation de la situation. Mais les Florentins, les Italiens en général ne comprennent pas encore l'acuité du danger. Aussi, lorsque Machiavel se comporte en patriote désespéré par la situation, lorsqu'il tente de mettre en place des mesures à caractère militaire alors que Florence voit la guerre à ses portes mais non sur son territoire, lorsqu'il continue, exilé et banni, à prôner cette politique, il est perçu comme un esprit dominé par une lubie, celle de la grandeur des anciens et de l'armée de citoyens sur le modèle romain. Sans doute conscient de cette image, Machiavel, par *L'art de la guerre*, entend à la fois l'assumer et en proposer une version acceptable. Son intention est d'abord de poursuivre son projet politique initié par la milice, parce que plus le temps passe et plus il est d'actualité, urgent. Par ce biais, il défend également son bilan, son initiative de Secrétaire. Il referme donc son propos autour de la critique des troupes mercenaires et entend montrer, par une armée sur le papier, les conditions grâce auxquelles la reconquête de l'indépendance sur le champ de bataille est possible. Texte technique, *L'art de la guerre* n'aborde qu'en passant les grands

¹⁷⁴² On peut ainsi interpréter la lettre d'Alamanno Salviati à Machiavel du 4 octobre 1509, in *Opere, Op. cit.*, tome I, pp. 200-201.

thèmes politiques qui le soutiennent. Comme pour la milice, Machiavel masque son projet politique par la nécessité militaire, ou, plus exactement, il constate que la nécessité militaire implique des mesures de conscription, et il sait parfaitement quelles conséquences cela va produire. Il ne dessine pas totalement le schéma politique global qu'il entrevoit par prudence élémentaire mais aussi, sans doute, parce qu'il ne le perçoit pas totalement lui-même. Machiavel voit dans l'armée de citoyens un moyen efficace de réguler le conflit entre les grands et le peuple en donnant aux grands les moyens de leurs ambitions et en les dirigeant vers l'extérieur de la cité tout en donnant au peuple le moyen de limiter à l'intérieur la puissance des grands tout en le maintenant dans une relation d'infériorité par rapport à eux. L'équilibre dynamique ainsi assuré peut se déployer vers l'extérieur, vers la conquête et l'unité italienne. Ce modèle militaire romain ne correspond pas à la situation romaine historique, puisque l'organisation de la légion a fortement évolué à travers les siècles. Machiavel l'a recomposée d'après ses nombreuses lectures d'historiens romains. A le regarder de près, ce modèle correspond beaucoup plus à la situation contemporaine des Suisses ou, de manière anachroniquement révélatrice, à la conscription moderne. De fait, le peuple en arme pour défendre une patrie qu'il conçoit comme étant la sienne ne peut se comprendre et se justifier que si ce peuple participe réellement au pouvoir politique. *L'art de la guerre*, par son aspect technique, évite précisément ces questions et ces conséquences gênantes pour promouvoir une solution politique. Une armée autonome et sûre reste la seule possibilité pour que l'Italie parvienne à se libérer de sa dépendance aux ultramontains. Le projet est d'autant plus acceptable pour les Florentins que Machiavel, via sa milice, leur offre à la fois une justification de ce qu'ils ont accepté et la suggestion implicite que le premier embryon de cette armée pourrait être florentin. Ce leitmotiv de la pensée machiavélique ne saurait être assez souligné. Depuis les premières *Décennales* et leurs derniers vers¹⁷⁴³ jusqu'à ses derniers moments, notre penseur ne cesse d'appeler aux armes, à constituer une armée digne de ce nom. Cette constante, présente dans chacun de ces grands traités « théoriques », n'est légitimée qu'au nom de la situation présente de l'Italie. Sous Laurent le Magnifique, Machiavel concède volontiers le nul besoin immédiat de forces propres¹⁷⁴⁴. Mais, dans le

¹⁷⁴³ Machiavel, *Décennales*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 53.

¹⁷⁴⁴ Le début du portrait de Laurent de Médicis marque l'établissement d'une Italie pacifiée « par son habileté et sa puissance ». Ce portrait porte la marque du Secrétaire : Laurent y est généralement pris en

même mouvement, cette absence coïncide avec l'incapacité à faire front à une menace extérieure. Le besoin d'armes propres à la manière romaine devient donc une exigence pratique et théorique. Elle est pratique au moment où Machiavel écrit, puisque, chaque année ou presque, l'Italie est le théâtre de guerres et que si Florence est souvent épargnée, cela n'est dû qu'au hasard, à la fortune, et à son éloignement géographique des lieux principaux du conflit, dans le duché de Milan, sur les confins vénitiens et le Royaume de Naples. Mais elle est théorique parce que les temps d'équilibre et de paix ne peuvent de toute façon durer, malgré toutes les ressources de la raison humaine. Laurent le Magnifique ne pouvait pas deviner que le royaume de France allait sortir renforcé de la guerre de Cent ans et que la *Reconquista* achevée permettrait l'unification espagnole définitive. Mais, précisément, s'il avait été un fin politique, il aurait su qu'il ne pouvait pas deviner et anticiper toutes les situations, notamment extérieures à l'Italie et il aurait, dès lors, dû promouvoir une armée propre à Florence. Le sens de *l'art de la guerre* réside dans cette mise à disposition du public florentin de la capacité à comprendre la nécessité d'une forme de conscription. A défaut d'être entendu des Médicis, lassé de passer auprès de ses concitoyens pour un théoricien quelque peu farfelu, Machiavel compose un appel au peuple et aux élites que tous peuvent comprendre. La guerre étant en Italie, il faut s'armer. Le point de départ de toute force militaire reste le soldat, particulièrement le soldat qui se bat pour sa patrie, c'est à dire ses biens et ses proches. Cette évidence est publiée pour que chaque Florentin comprenne le sens véritable de la milice et surtout sa nécessité absolue dans le contexte italien. A nouveau, nous rencontrons l'importance de la place de l'énonciateur et de la personne du destinataire dans la construction du message machiavélien. Dans ce texte, Machiavel, ancien inventeur de la milice, s'adresse à tous les Florentins pour leur expliquer les raisons techniques d'une décision politique. Comme il s'adresse à tous, les raisons politiques invoquées ne peuvent froisser personne : seule la domination militaire italienne semble en cause. Mais chaque commanditaire d'une autre des œuvres de Machiavel peut comprendre la suite implicite du message. Le prince saisit l'arme qui peut lui permettre de réaliser l'unité italienne, seul objectif politique qui peut le légitimer définitivement à fonder une dynastie et à se couvrir de gloire. Le républicain voit

bonne part mais son habileté est soulignée essentiellement en ce qui concerne les divertissements et son enrichissement personnel. Reste la question des armes, qui revient une fois Laurent mort et sa capacité de conseil éteinte avec lui. Machiavel, *Histoires florentines*, livre VIII, chapitre XXXVI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 1394-1397.

que cette arme, outre cette même finalité, permet de rendre le peuple apte à assurer sa liberté face aux grands une fois le mythe du prince écarté. Les grands voient dans cet objectif et ce moyen la possibilité de se couvrir de gloire en commandant l'armée à venir. De plus, tous, s'ils sont lucides, doivent convenir que cet objectif prime sur leurs intentions personnelles. En cela, Machiavel se montre un authentique patriote, voire un nationaliste, au sens moderne et étroit du terme. Peu lui importe, de fait, le régime politique en place s'il permet l'indépendance et la puissance de la cité. La fin visée n'est d'ailleurs pas si amorale, ou immorale, que l'on pourrait l'imaginer. De fait, dans les circonstances de l'époque, la puissance reste le seul moyen pour éviter que la guerre ne se déroule sur son territoire, en la gagnant et en l'exportant. Il s'agit donc finalement de la survie concrète du peuple et des grands, des individus qui composent la cité. En 1512, les Espagnols massacrent les soldats basés à Prato et mettent à sac la ville, femmes et enfants compris. En 1527, le sac de Rome sera l'occasion de violences inouïes. De 1494 à 1531, la guerre ininterrompue se déroule avec la plus vive cruauté pour les civils. C'est à partir de ce constat et pour lutter contre cet état de fait que Machiavel agit, pense et publie.

On peut remarquer plusieurs points qui concernent le lien entre le traité et la milice. Tout d'abord, on peut remarquer qu'il est possible de dater avec précision ce dialogue fictif : automne 1516¹⁷⁴⁵, alors que le texte est publié cinq années plus tard, en 1521. Il s'agit donc d'un texte d'une brûlante actualité, qui n'entend pas placer ses propos dans un passé révolu, ancien ou exemplaire mais qui s'occupe du présent. S'il fut lu comme un traité théorique d'art militaire, voire comme un ouvrage d'historien sur l'organisation des armées antiques, son positionnement communicationnel indique clairement que ces points sont secondaires dans l'intention de l'auteur. Si un détour par l'histoire est nécessaire, explique-t-il, c'est parce que la valeur militaire actuelle est perdue mais : « qu'il n'est pas impossible de restituer l'ordre militaire avec toutes ses antiques vertus »¹⁷⁴⁶. En premier lieu, le livre premier reprend clairement des questions et des problèmes qui furent déjà examinés par Machiavel dans les *Discours* sur comme dans le décret instituant la

¹⁷⁴⁵ Vivanti, *Introduzione* in Machiavelli, *Opere, Op. cit.*, tome I, p. 1132. Le principal protagoniste du dialogue passe à Florence à cette date, revenant de la guerre et se rendant à Rome. Cosimo, un autre protagoniste, meurt en 1519 et son souvenir est célébré dans les premières livres du traité. Vivanti indique donc automne 1516 pour la datation par Machiavel de son dialogue fictif, 1519-1520 pour sa rédaction définitive, 1521 pour sa publication, p. 1133.

¹⁷⁴⁶ Machiavel, *L'art de la guerre, Préface de Nicolas Machiavel à Lorenzo di Filippo Strozzi*, in *Œuvres complètes, Op. cit.*, p. 724.

milice. Ainsi, après avoir souligné qu'il ne faut pas de soldats de métier parmi des citoyens ou des sujets, il indique son choix d'hommes et de manière de lever son armée : « Je vois que vous feriez une milice comme celle qui est établie en Toscane »¹⁷⁴⁷. Dès lors, Cosimo, qui a eu ce mot, pose les objections classiques sur la milice :

« mais auparavant je veux vous dire de quoi on l'accuse, afin que vous puissiez plus complètement la justifier. Ou elle n'est bonne à rien, disent-ils, et alors en nous fiant à elle, nous perdons Florence ; ou bien elle vaudra quelque chose, et, bien commandée, elle donnera Florence à son condottiere. [...] Mais plus que sa force, c'est sa faiblesse qu'on accuse en notre milice, et on en donne deux raisons : son inexpérience, et la contrainte du service. Jamais à un certain âge on ne peut s'habituer aux exercices militaires, et la contrainte n'a jamais rien produit de bon. »¹⁷⁴⁸

On le voit, les objections sont de deux ordres. D'une part, à Prato, la milice vient de faire la preuve de son inefficacité et d'autre part, d'un point de vue politique, elle constitue par son existence même une menace permanente pour la cité de sombrer sous la coupe du chef militaire. Ce second point, on l'a vu, était très présent chez les opposants à la milice¹⁷⁴⁹. La réponse de Machiavel, sous les paroles de Fabrizio Colonna, vient immédiatement : « Votre milice dit-on, n'est bonne à rien ; mais je soutiens qu'il n'y a pas d'armée plus efficace que celle du pays même, et qu'il n'y a pas d'autre moyen de l'organiser que celui que je propose. »¹⁷⁵⁰

Dès lors, le traité commence véritablement. Machiavel consacre la fin du premier livre à réitérer ses arguments en faveur de la milice telle qu'il l'a organisée, par exemple sur le grand nombre de conscrits à lever¹⁷⁵¹ ou sur la milice à cheval¹⁷⁵², en commençant à lier ses arguments à ceux des antiques, à la fois en consacrant un chapitre entier aux légions¹⁷⁵³ et en rappelant régulièrement que la milice est inspirée du modèle romain¹⁷⁵⁴. Ce premier livre est donc capital car il ordonne l'ensemble du reste de l'ouvrage, consacré à des questions plus techniques. Il n'affronte pas les questions politiques induites par la

¹⁷⁴⁷ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre premier, chapitre VI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 741.

¹⁷⁴⁸ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre premier, chapitre VI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 742.

¹⁷⁴⁹ Voir chapitre deuxième II C) pp. 276-280.

¹⁷⁵⁰ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre premier, chapitre VII, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 742.

¹⁷⁵¹ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre premier, chapitre X, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 749-750 qui correspond aux arguments que nous avons déjà relevés, chapitre quatrième I D) pp. 394-416.

¹⁷⁵² Machiavel, *L'art de la guerre*, livre premier, chapitre XI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 753-754.

¹⁷⁵³ Machiavel, *L'art de la guerre*, chapitre IX, *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 747-749.

¹⁷⁵⁴ Par exemple, Machiavel, *L'art de la guerre*, livre premier, chapitre XI, *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 754 : « J'imiterais les Romains : je les prendrai parmi les riches ; »

conscription directement. Machiavel présente sa milice comme la seule option possible. Le sous-entendu évident reste que ce traité en dispute en réalité que de Florence et de sa milice. La préface, une fois encore, nous l'indique :

« Jugeant pour ma part, d'après tout ce que j'ai vu et lu, qu'il n'est pas impossible de restituer l'ordre militaire avec toutes ses antiques vertus, j'ai décidé, pour que le temps de mon loisir ne soit pas entièrement stérile, [...] d'écrire ce que je sais de l'art de la guerre. »¹⁷⁵⁵

Le dernier chapitre est, lui aussi, éloquent, puisque, par un retour sur le début du livre, il indique clairement que ses projets auraient réussi si on l'avait laissé faire entièrement ce qu'il voulait au lieu que la milice élaborée fut « une ébauche manquée »¹⁷⁵⁶ ; que seule l'Italie est véritablement le sujet du livre¹⁷⁵⁷ ; et, en Italie, que les États capables de lever « quinze à vingt mille jeunes gens »¹⁷⁵⁸. Ce traité indique donc clairement qu'il possède le même objectif politique que tous les autres écrits de Machiavel : l'unité italienne. Il l'envisage par le seul moyen que les temps permettaient : la fondation d'une armée efficace, capable militairement de tenir tête aux armées étrangères et secondairement d'obliger politiquement les princes d'Italie et le peuple italien, dont Fabrizio Colonna dit ouvertement pis que pendre¹⁷⁵⁹, les uns à devenir d'authentiques princes et les autres à devenir des hommes.

Par conséquent, il y a une réelle unité entre les trois traités politiques de Machiavel. Tous trois partent de l'expérience acquise par l'ex Secrétaire et entendent, au moins en partie, justifier son action et ses choix politiques concrets. Machiavel ne se présente jamais comme un simple exécutant mais bien comme un homme engagé dans un projet, qui en a conscience et qui entend à la fois en montrer la pertinence, la permanence et l'urgence. De ce fait, le Florentin se comprend lui-même comme un acteur réseau. Son intérêt philosophique, à nos yeux, provient d'abord dans cette volonté de se mettre en situation et de le rester. Machiavel refuse la simple option théorique. Il veut toujours faire œuvre utile et, du coup, ne cesse d'écrire pour le présent politique, dans son irréductible

¹⁷⁵⁵ Machiavel, *L'art de la guerre*, Préface à *Lorenzo di Filippo Strozzi*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 724.

¹⁷⁵⁶ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre septième, chapitre XVII, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 901.

¹⁷⁵⁷ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre septième, chapitre XVII, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 898. Après avoir rappelé des exemples antiques, Fabrizio indique : « Il ne suffit donc pas aujourd'hui en Italie de savoir commander une armée toute formée... ».

¹⁷⁵⁸ Machiavel, *L'art de la guerre*, livre septième, chapitre XVII, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 898.

¹⁷⁵⁹ Le peuple italien est brocardé vertement dans Machiavel, *L'art de la guerre*, livre septième, chapitre XVII, *Œuvres complètes*, *Ibid.*, pp. 898-899 et les « princes actuels vivent dans les mêmes désordres et persistent dans les mêmes erreurs. » *Ibid.*, p. 901.

singularité. Il n'a nullement l'intention de donner des leçons universelles de philosophie ou de science politique. S'il y en a, c'est pour lui qu'elles sont évidentes et donc sans grand intérêt : il ne les rappelle qu'en passant. Par contre, jamais il ne sort des bornes qu'il s'est fixées. Il reste centré sur l'Italie et sur le problème majeur de son époque : sa sujétion aux armées étrangères. Sa lucidité est d'ailleurs confondante : toute sa vie se passe comme une tentative pour éviter le sac de Rome de 1527. Ses actions comme ses écrits font signe vers la catastrophe imminente et de plus en plus inévitable. Par conséquent, c'est à un relativisme culturel radical que nous convie Machiavel. L'histoire est le champ dans lequel on peut trouver les moyens pour agir, à condition de bien choisir, en tenant compte de la nature des peuples et de la qualité des temps. La leçon de philosophie du Florentin consiste à assumer que, puisque la politique est le lieu de l'action humaine libre, elle est donc dominée par la cupidité mais cette domination peut être modérée et canalisée par la raison. Le libre arbitre s'exprime totalement dans la politique, aussi bien du point de vue négatif de l'égoïsme forcené des Italiens, entretenu par des éducations déplorables, que d'un point de vue positif dont les Anciens montrèrent l'exemple et qu'on peut obtenir par une réforme de l'État. Peut-on espérer tirer de ce point de vue des leçons universalisables ? Pour Machiavel l'exemple antique prouve que non. Sa diversité et la singularité absolue de l'expérience romaine l'orientent plutôt vers la considération d'une diversité qualitative des peuples et des éducations. En ce sens, Machiavel nous semble très proche de l'expression de ce phénomène chez La Boétie¹⁷⁶⁰, à la même époque. S'il ne l'exprime pas directement, nous pensons que c'est parce que cela lui apparaît évident.

D) Les écrits « historiques »

Le statut communicationnel des *Histoires florentines* est beaucoup plus problématique. Machiavel est ouvertement employé comme historien pour les écrire¹⁷⁶¹, il avoue lui-même n'avoir guère de marge de manœuvre¹⁷⁶², connaître des difficultés pour l'écrire¹⁷⁶³

¹⁷⁶⁰ Cf. notre mémoire de master *Figures du libre arbitre chez Machiavel et La Boétie*, sous la direction d'Olivier Remaud, EHESS, 2010.

¹⁷⁶¹ Il s'agit d'une commande de l'Académie florentine, présidée par Jules de Médicis, en 1520, cf. Dotti, U., *La révolution Machiavel*, *Op. cit.*, p. 499.

¹⁷⁶² Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, *Op. cit.*, p. 11 cite la célèbre lettre de Donato Giannotti. Machiavel y indique clairement qu'il ne peut pas s'exprimer directement.

¹⁷⁶³ Lettre à Guichardin du 30 août 1524, *Till*, tome II, p.456.

et cette œuvre d'historien pose de nombreux problèmes. On sait même de manière indirecte qu'il ne considérerait pas que ce texte pu être lu en partant du principe de l'honnêteté de son auteur¹⁷⁶⁴. Nous ne ferons ici que quelques remarques. Tout d'abord, avant ces *Histoires florentines*, il écrivit la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca*. Il semble que ce texte, écrit en 1520¹⁷⁶⁵, ait été présenté comme un essai de ce que Machiavel pouvait faire en tant qu'historien. A y regarder de près, le travail est invraisemblable. Historiquement, rien n'est vrai puisque même le nombre de ses enfants est inexact ! L'invraisemblance est telle qu'elle ne peut être méconnue de ses destinataires. La méthode de Machiavel dans ce texte donné comme historique est aisément caractérisable. Ce qui intéresse notre « historien » n'est pas la vérité historique mais la construction d'un exemple, à l'instar de la construction intellectuelle déjà proposée avec César Borgia. A travers César Borgia, Romulus ou Castruccio Castracani da Lucca, Machiavel construit des modèles théoriques dont le fondement historique est secondaire. Machiavel en est parfaitement conscient. On l'a vu une première fois dans la comparaison des analyses de César Borgia sur le terrain, puis le résumé qu'il en donne et enfin la vision qu'il en propose dans *Le Prince*¹⁷⁶⁶. Sa *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* est donc historiquement infondée sur la plupart des points, comme le soulignent tous les traducteurs. Il nous semble qu'il faut donc interroger cette tendance, d'autant plus que Machiavel fausse la réalité en pleine connaissance de cause. Il lui invente une absence d'enfant afin de pouvoir comparer son héros moderne à Scipion et Philippe de Macédoine¹⁷⁶⁷, alors qu'il en a eu au moins sept ! Son objectif est donc de proposer un exemple : « J'ai cru bon de la [sa vie] rappeler à la mémoire des hommes, car j'ai rencontré en elle tant de traits aussi bien de sa *virtù* que de sa chance, qu'ils m'ont paru parfaitement exemplaires. »¹⁷⁶⁸

De ce fait, l'histoire s'efface et n'est pas l'objectif visé par le narrateur. On rentre dans le panégyrique et l'exemplaire. Le public visé est ici particulier, fort différent des ouvrages ouvertement politiques : « Et c'est à vous que j'ai cru bon de la dédier [cette vie] comme à

¹⁷⁶⁴ Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, *Op. cit.*, p. 11. Selon la lettre de Donato Giannotti, Machiavel lui aurait affirmé avoir mis une partie de sa pensée dans la bouche des aversaires des Médicis.

¹⁷⁶⁵ Machiavel, *Vie de Castruccio Castracani da Lucca*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, pp. 913-940.

¹⁷⁶⁶ Voir chapitre quatrième I B), pp. 375-388 et Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia », art. cit., pp. 327-355.

¹⁷⁶⁷ Machiavel, *Vie de Castruccio Castracani da Lucca*, in *Œuvres complètes*, *Op. cit.*, p. 940.

¹⁷⁶⁸ Machiavel, *Vie de Castruccio Castracani da Lucca*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 913-914.

ceux de toutes mes connaissances qui goûtent le mieux les faits et gestes d'un homme de *virtù*. »¹⁷⁶⁹

Nous avons donc affaire à un exercice de style privé, destiné à des personnes capables de distinguer la part d'invention de la vérité, et de remarquer ainsi le message politique distillé par Machiavel. Pour le coup, il s'agit de proposer un modèle d'homme vertueux à l'Antique qui vécut un siècle plus tôt en Italie. Ainsi, la construction du Secrétaire rejoint son affirmation de *L'art de la guerre* selon laquelle il est possible de faire revenir l'antique valeur dans l'Italie contemporaine. Néanmoins, le tableau est complexe. En effet, cette « histoire » n'en est pas une. Elle est inexacte dans des détails capitaux. Son intention moralisatrice pose également problème : est-ce une conception reçue du genre historique de l'époque ? Machiavel lit-il Tite-Live et les Anciens de la manière dont il écrit cette vie ? On peut engager deux éléments de réflexion à ce sujet. D'une part, il est évident que pour Machiavel l'histoire n'a d'intérêt que dans les exemples qu'elle nous offre. Loin d'une téléologie, loin d'une vision circulaire rigide sur le modèle de l'anacyclose, Machiavel n'oublie pas qu'elle est le lieu de dévoilement *a posteriori* de la politique, donc aussi l'histoire visible du libre arbitre humain. Les exemples importants sont donc ceux qui témoignent d'une *virtù* singulière, et des conditions sociales et historiques qui l'ont permise. De ce point de vue, s'il est nécessaire de tordre l'histoire pour insuffler la *virtù* à son lectorat, l'auteur est autorisé à le faire car l'histoire est clairement subordonnée à la politique en train de se faire. On pourrait également relever des indices d'ironie vue la distorsion entre le modèle historique véritable et ce qu'en propose Machiavel. Nul n'est dupe, ni l'auteur ni son lectorat. En prenant un personnage historique et en le travestissant en modèle machiavélien, Machiavel propose une sorte de pierre de touche pour reconnaître le bon prince ou la bonne politique. On pourrait ici discuter sur l'objectif propre à Machiavel. S'agit-il de proposer un modèle véritable de Prince parfait, une sorte de « miroir du Prince », voire un symbole, ou ne peut-on déceler une ironie véritable, qui permettrait au lecteur averti de reconnaître le caractère mythologique, et donc irréel, d'un tel Prince ? Il est possible même de considérer que le symbole et l'ironie douloureuse ne sont pas forcément ici contradictoires. Le symbole que Machiavel tente d'édifier au travers d'un personnage historique qui lui est presque contemporain peut être

¹⁷⁶⁹ Machiavel, *Vie de Castruccio Castracani da Lucca*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.*, p. 914.

doublé du constat douloureux que celui-ci ne peut plus être réalisé et qu'il en devient mythique.

Si l'on applique cette vision de la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* aux *Histoires florentines*, on se trouve face à un texte qui devient extrêmement compliqué à lire. Sa situation d'énonciation le rend difficile à saisir. D'une part, il s'agit d'une commande médicéenne pour réaliser l'histoire de l'implantation de cette famille dans la République florentine. De ce point de vue, il est impossible à l'auteur de critiquer trop ouvertement les Médicis, mais surtout de montrer à quel point ils ont été néfastes. En effet, Machiavel indique franchement dans tous ses autres textes, y compris *L'art de la guerre*, à quel point les princes italiens du siècle passé furent peu vigilants et à quel point les actuels sont inexcusables. De ce fait, Côme l'Ancien et Laurent le Magnifique, par exemple, devraient être durement critiqués pour avoir pratiqué une politique extérieure fondée sur la diplomatie et n'avoir pas profité du temps de paix relatif que connut la péninsule avec l'extérieur pour réaliser la réforme fondamentale consistant à armer Florence d'armes propres. Avec tous les autres écrits de Machiavel, le verdict politique de la domination médicéenne est sans appel : ils surent bénéficier de la paix de l'Italie avec les ultramontains pour assurer leur domination à l'intérieur de Florence en réalisant l'équilibre des États italiens mais ne surent anticiper le changement européen qui allait bouleverser cet équilibre. Ils furent, de ce fait, incapables de voir au-delà de l'Italie, de la penser dans le cadre européen de référence. Ils furent surtout complètement étrangers à toute idée de grandeur pour leur Patrie. En bons banquiers, ils la gèrent comme on gère un patrimoine. Il va de soi que ces réflexions ne peuvent apparaître dans les *Histoires florentines*. Tout au plus peuvent-elles être présentes de manière négative, par de subtiles suggestions, des propos d'opposants... De ce fait, la principale critique que les *Histoires florentines* adressent aux Médicis et aux Florentins est négative : elles ne permettent pas un panégyrique, ni une vision exemplaire. Leur sécheresse, comparée à la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* mais aussi aux exemples historiques utilisés dans les textes politiques de Machiavel, montre que rien de noble ne s'est accompli à Florence en un siècle de domination médicéenne. Un indice de cette vision cynique et ironique de l'histoire florentine réside aussi dans le fait que Castruccio Castracani da Lucca combattit et défit

les Florentins¹⁷⁷⁰. Ces deux chapitres rejoignent la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca* sur des points essentiels. D'une part, Castruccio est représenté très positivement pour lui-même dans les deux textes¹⁷⁷¹. Mais, de plus, les effets de sa grandeur sur les florentins sont tels que leur crainte les pousse à agir et à prendre des dispositions militaires efficaces, dans un premier temps¹⁷⁷². Il faut noter qu'à ce moment-là, Florence est en arme à la manière de la milice machiavélienne et marche pour défendre Prato : « Les Florentins, décidés à secourir cette ville, fermèrent leurs magasins et marchèrent en masse, au nombre de vingt mille hommes à pied et quinze cents à cheval. »

Il nous semble impossible de ne pas voir là des indices concordants du message machiavélien. Face à Castruccio, sorte de César Borgia avant la lettre, les Florentins s'unissent et forment spontanément la milice que voulut créer Machiavel. Ils font alors ce que la République de Soderini ne sut pas mettre en place : défendre le territoire, à Prato, lieu symbolique de la défaite de 1512. L'histoire se répète parfois et les leçons en sont claires : suite à cette mobilisation, Castruccio se retire. Mais, au lieu de fonder sur cette mobilisation un ordre nouveau et de la rendre permanente, les nobles veulent retourner à leurs boutiques et provoquent une lenteur qui, malgré la décision finale de poursuivre les opérations, fait perdre l'occasion. Ce court passage nous semble emblématique et exemplaire de ce que pense Machiavel. La *virtù* du peuple florentin existe, elle est mobilisable. Mais la corruption des nobles par l'argent est sans appel. Du coup, le peuple n'a personne pour le commander, pour le diriger, pour canaliser son énergie et lui donner son sens politique. Castruccio, malheureusement, n'est pas florentin. Peu après, Castruccio, poursuivant ses opérations de conquête noblement, anéantit cette armée florentine qui s'était donné un chef mercenaire incapable et plus soucieux de prendre politiquement Florence que de la sauver militairement¹⁷⁷³. Nous pensons que Machiavel met ainsi dans ces deux textes conjoint la véritable leçon politique qu'on pouvait tirer de l'histoire de Florence : un peuple dynamique, prêt à s'armer, et une noblesse argentée tournée vers le commerce et refusant d'assumer son rôle politique de chef des armées. Dès lors, l'opposition entre Castruccio et les Médicis devient une opposition entre des

¹⁷⁷⁰ Machiavel, *Histoires florentines*, livre second, chapitres XXVI et XXIX, in *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 1034-1035 et 1038-1039.

¹⁷⁷¹ Machiavel, *Histoires florentines*, livre second, chapitres XXVI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 1034.

¹⁷⁷² Machiavel, *Histoires florentines*, livre second, chapitres XXVI, in *Œuvres complètes, Ibid.*, p. 1035.

¹⁷⁷³ Machiavel, *Histoires florentines*, livre second, chapitres XXIX, *Œuvres complètes, Ibid.*, pp. 1038-1039.

modèles politiques plus qu'entre des personnages historiques et elle est le signe d'une décadence et de ses causes, donc des remèdes à apporter.

E) Le Discours sur la réforme de l'État à Florence fait sur la demande de Léon X

En 1520, lors d'une courte légation à Lucques, Machiavel conçut puis écrivit la *Vie de Castruccio Castracani da Lucca*. Il établit également un autre document, donné par Barinco, le *Sommaire de la chose publique à Lucques*¹⁷⁷⁴. Ce court texte décrit les magistratures de la République de Lucques et, sur certains passages, les compare aux florentines, aux vénitiennes voire aux romaines. Ce texte est anecdotique dans la production de Machiavel, mais il est révélateur d'un thème qui traverse la société et les élites florentines, à savoir le problème des institutions, de la constitution. De fait, la question de savoir quel régime adopter était au cœur de bien des discussions. Mais à Florence particulièrement, étant donné que le régime était républicain, la manière de désigner les magistrats et l'autorité à leur conférer étaient de vrais problèmes politiques. Machiavel entreprend donc dans ce petit texte de présenter la République lucquoise et d'en faire un examen critique. Il considère, après avoir exposé l'essentiel des dispositions et les détails les plus importants, que : « Et si l'on considère les résultats, on ne peut que louer leur gouvernement. Toutefois, il faut que nous considérions qu'à côté de ce qu'il a de bon, il a aussi du méchant. »¹⁷⁷⁵ Il détaille plus loin le problème, en signifiant que Lucques réussit à se gouverner alors même qu'elle diffère des canons des anciens :

« Il est vrai qu'elle s'éloigne de la règle des anciennes républiques, où c'était le grand nombre qui attribuait [le pouvoir], le nombre moyen qui conseillait, le petit nombre qui exécutait. [...] A Lucques, ces trois pouvoirs sont confondus [...] il est vrai que dans la République de Lucques cette confusion n'a jamais tourné mal, mais ce n'est pas une raison pour que celui qui veut constituer une république l'imité en cela. »

De fait, les raisons de la réussite relative de cette République résident d'abord dans sa taille. Étant modeste, avec peu de citoyens et surtout peu de « grands », la brigue y est moins intense et moins intéressante qu'à Florence, par exemple :

¹⁷⁷⁴ Machiavel, *Sommaire de la chose publique à Lucques*, Till, tome II, pp. 425-430.

¹⁷⁷⁵ Machiavel, *Sommaire de la chose publique à Lucques*, Till, tome II, p. 428.

« La raison pour laquelle cela n'a jamais mal tourné, c'est qu'en cette cité, les honneurs et les profits ne sont brigués que mollement, d'abord parce qu'ils sont minces, [...] En outre le petit nombre de citoyens qu'il y a, [...] amène ceci, que tout un chacun veut et espère le devenir. »¹⁷⁷⁶

L'intérêt de ce court texte réside dans la pratique par Machiavel d'une comparaison d'institutions. Jusqu'en 1512, lors de ses rapports, le Secrétaire se contentait de notifier les institutions des autres États et leur fonctionnement afin d'aider les futurs ambassadeurs florentins à remplir leur office, et les citoyens florentins à comprendre la situation européenne. Ce rapport présente donc dès l'abord une facture différente puisqu'il ne se situe pas dans cette situation d'énonciation. En fait, *a priori*, on ne voit pas trop pourquoi Machiavel entreprend un tel travail. Ce texte prend sens dans le contexte de l'époque, où le cardinal Jules de Médicis prenait conseil sur une réforme des institutions florentines. Barincou pense qu'il s'agit d'une tentative des Médicis pour percer à jour les républicains... Ne sachant sur quoi repose un tel jugement, nous aurions tendance à penser que ce n'est pas impossible, mais que la branche aînée des Médicis étant sans enfant, la question du pouvoir à Florence se posait réellement. De ce fait, poser la question officiellement était un moyen à la fois de connaître les positions de chacun et de tâter l'opinion publique, de gagner du temps pour prendre une décision, mais aussi, sans doute, de la mûrir.¹⁷⁷⁷

Le texte proposé par Machiavel nous semble absolument capital et caractéristique. Comme aux plus belles heures de sa gloire de Secrétaire, Machiavel est consulté pour savoir ce sur quoi il convient de faire porter un effort législatif et institutionnel. La demande est officielle et claire : le Pape Médicis, et le Cardinal Médicis font appel à l'expertise de l'ancien bras droit de Soderini. Leur problème est capital : comment gouverner Florence, alors que la branche aînée des Médicis est en train de s'éteindre puisque seuls deux grands ecclésiastiques lui survivent encore ? Comment assurer la sécurité de tous, et notamment des partisans des Médicis ? Machiavel part de l'histoire de la Cité florentine. Il la divise en trois : le gouvernement des Aristocrates, celui des Médicis puis la République de Soderini. Aucun de ces régimes ne trouve grâce à ses yeux : celui des aristocrates excluait le peuple¹⁷⁷⁸, celui de Cosme et de Laurent ne se maintint que par

¹⁷⁷⁶ Machiavel, *Sommaire de la chose publique à Lucques*, *Tll*, tome II, p. 429.

¹⁷⁷⁷ Note 8 du chapitre XVII, *Tll*, tome II, p. 571.

¹⁷⁷⁸ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'État à Florence, fait sur la demande de Léon X*, *Tll*, tome II, p. 432.

la grande vertu de ces deux individus mais céda dès le passage du Roi de France¹⁷⁷⁹, et celui de Soderini : « était si défectueux et si éloigné d'une véritable république que le Gonfalonier à vie, quand il était habile et méchant, pouvait aisément s'en faire prince ; quand il était bon et faible, en être chassé, et la république abattue. »¹⁷⁸⁰

Une fois ce tour d'horizon critique établi, la suggestion de revenir à l'état ancien des choses ne saurait tenir puisqu'aucun de ces États n'était satisfaisant. Dès lors, se pose la question de la forme à adopter. Fort de ces expériences, Machiavel ne tergiverse pas, il faut à Florence soit un principat soit une république, mais que ce soit l'un ou l'autre, il faut le faire de manière à ce qu'il soit stable. Le texte s'ouvre sur : « La raison des variations fréquentes du gouvernement à Florence est qu'il n'y a jamais eu dans cette cité ni république ni principat dûment qualifié. »¹⁷⁸¹ Dès lors, toute proposition doit se tenir à l'une ou l'autre des extrémités. On reconnaît là, bien entendu, à la fois le thème principal de chacun des deux traités purement politiques mais également la raison pour laquelle *L'art de la guerre* ne tranche pas la question : elle est sans importance par elle-même. En effet, dans une reprise rapide et caricaturale de l'anacyclose, Machiavel indique :

« que nul État ne se peut bâtir s'il n'est ou franc principat ou vraie république, et que sont défectueux tous les états intermédiaires, la raison en est très claire : le principat n'a qu'une issue à sa décadence qui est de s'abaisser à devenir une république, et pareillement, la république n'a qu'une issue à la sienne qui est de s'élever au principat. Les états intermédiaires ont deux issues, pouvant monter vers principat ou descendre vers république : dont naît leur instabilité. »¹⁷⁸²

Comme dans les *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, mais de manière encore plus explicite, Machiavel indique que la solution pour sortir de l'anacyclose réside dans la perception de la stabilité de l'État, de la patrie. Il convient de ce point de vue de changer de modèle de référence, d'ignorer le problème du régime en tant que problème principal et de se tourner vers celui de l'État. Dès lors, la solution s'impose avant même que Machiavel ne la professe. Sans héritier, il serait absurde de vouloir établir un principat médicéen à Florence. La question reste donc d'assurer la tranquillité des Médicis restant et de leurs partisans et de donner une forme adéquate à la qualité de Florence. En effet, Machiavel insiste : « en toutes les cités où règne une grande égalité entre citoyens, il ne se

¹⁷⁷⁹ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'État à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 432.

¹⁷⁸⁰ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'État à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 432.

¹⁷⁸¹ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'État à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 431.

¹⁷⁸² Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 434.

peut ordonner de principat qu'avec la plus grande difficulté ; de même qu'en toutes les cités où est grande inégalité entre citoyens, il faudrait éteindre toute cette noblesse et la réduire à égalité avec le reste ; »¹⁷⁸³

Machiavel va plus loin encore, il indique auparavant que Florence a changé depuis l'époque de Cosme¹⁷⁸⁴ et qu'il est donc impossible de revenir à la situation précédente¹⁷⁸⁵. Il n'y a donc pas même de naturel pour un peuple, il n'y a qu'une qualité des temps et des hommes fortement circonstanciée, et en même temps difficile à faire évoluer. Le paradoxe de la réalité, à la fois dynamique et ancrée, oblige le législateur à tenir compte du passé récent et du présent pour offrir un avenir. Dès lors, Machiavel propose un dispositif institutionnel ouvertement républicain qui assure l'équilibre des trois humeurs de la Cité, assure le principat médicéen du vivant des deux membres restants, et permet ainsi une stabilité à l'État. Les trois humeurs sont le peuple, les grands et les moyens¹⁷⁸⁶. Ce texte indique donc explicitement la construction intellectuelle à laquelle Machiavel pense sans l'avoir jamais formulée aussi clairement auparavant : la nécessité d'inventer une législation le pousse à observer que le peuple comme les grands ne forment pas une entité à Florence, contrairement à sa chère Rome antique. Dès lors, il faut assurer aux grands les honneurs qu'ils réclament pour mettre leur excellence au service du bien commun¹⁷⁸⁷, un conseil intermédiaire pour les moyens¹⁷⁸⁸ et rouvrir le grand conseil pour la « masse »¹⁷⁸⁹. Il est délicat ici de soutenir que les « moyens » sont formés par les membres de ce qu'on nommerait improprement la bourgeoisie. Dans l'esprit des institutions proposées par Machiavel, il s'agit d'un Conseil de deux cents citoyens de quarante ans accomplis nommés à vie et choisis dans les congrégations artisanales traditionnelles florentines. On ne saurait affirmer, par exemple, que Machiavel se projetait personnellement dans ce groupe. Il s'agit de donner une place aux arts, dont l'influence diminue avec la domination des grands groupes financiers, puisque les membres de ce conseil sont choisis parmi eux. Néanmoins, est-ce une concession habile ou la réflexion fondamentale que les humeurs

¹⁷⁸³ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 435.

¹⁷⁸⁴ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 433.

¹⁷⁸⁵ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 434.

¹⁷⁸⁶ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 435.

¹⁷⁸⁷ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 435 : « le dernier gouvernement n'a pas croulé pour une autre raison que pour avoir manqué de donner satisfaction à une telle humeur. » et p. 436.

¹⁷⁸⁸ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 436-437.

¹⁷⁸⁹ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X, Till*, tome II, p. 437.

des sociétés qui sortent du Moyen Age sont plus complexes que les sociétés antiques et que, dès lors, leurs membres forment un corps social plus complexe ? Nous pensons qu'il y a là, comme dans la réflexion sur les humeurs que nous avons soulignée auparavant¹⁷⁹⁰, cette intuition, encore diffuse mais nette, de la part d'un homme qui est précisément un intermédiaire entre le peuple et les grands. La proposition d'institutions se clôt par la proposition d'ouverture du grand conseil et par les organisations afférentes avant que les Médicis n'y soient contraints : « On ne contentera jamais les Florentins si on ne rouvre pas la salle [...] et sache Votre Sainteté que quiconque songera à lui ravir le pouvoir, songera avant toute autre chose à la rouvrir. Le meilleur parti est donc que ce soit vous qui ouvriez la Salle de la façon et manière la plus sûres »¹⁷⁹¹

Auparavant, Machiavel indique les moyens par lesquels le Pape et le Cardinal peuvent tenir la justice et l'armée de leur vivant¹⁷⁹². Ainsi : « Il nous semble, à considérer cet organisme en tant que république, et abstraction faite de votre personne, qu'il ne lui manque chose aucune, [...] que si on le considère, étant vivants Votre Sainteté et le Monseigneur Révérendissime, c'est une monarchie »¹⁷⁹³. Les deux dernières pages de l'exposé montrent à nouveau le patriotisme viscéral de Machiavel. Il ose en effet affirmer au Pape, gardien de la Transcendance de l'ordre divin :

« le plus grand honneur à mon avis que puissent obtenir les hommes est celui que spontanément leur patrie leur attribue ; le plus grand bien qu'ils puissent accomplir à mon avis et le plus agréable à Dieu est le bien qu'ils font à leur patrie. »¹⁷⁹⁴

« Il n'est donc point de faveur plus grande que le ciel puisse faire à un homme, ni de but plus glorieux qu'il puisse lui assigner. Et parmi tant de félicités que Dieu a bien voulu accorder à votre illustre maison et à la personne même de Votre Sainteté, il faut compter le pouvoir et l'occasion qu'il vous accorde d'obtenir une véritable immortalité par une si noble institution. »¹⁷⁹⁵

Pour interpréter le sens de ce passage, ironique ou au contraire résolument franc, nous pensons qu'il faut faire référence à l'homme et à la situation de communication dans laquelle il écrit. Machiavel a reçu la commande de ce texte, de cette réflexion. Il est bien connu des Florentins et des Médicis, à la fois pour ses positions républicaines et ses amis républicains, mais aussi pour avoir proposé ses services aux Médicis. Le temps a passé

¹⁷⁹⁰ Voir chapitre troisième I B) 3) pp. 290-299.

¹⁷⁹¹ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, p. 437.

¹⁷⁹² Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, p. 437.

¹⁷⁹³ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, p. 439.

¹⁷⁹⁴ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, p. 439.

¹⁷⁹⁵ Machiavel, *Discours sur la réforme de l'état à Florence, fait sur la demande de Léon X*, Till, tome II, p. 440.

depuis 1512 et on peut estimer que les Médicis le considèrent comme un homme qui ne représente plus un danger. Dès lors, en maîtres, ils l'interrogent. Le Secrétaire répond, et nous avons tous les indices pour considérer que sa réponse est franche et entière. Dans *Le Prince*, comme nous l'avons vu, il indique que le ministre doit dire la vérité à son maître. Dans tous ses travaux politiques, il ne s'est jamais départi de cette attitude : une franchise claire. Ici, il ose à la fois être à la limite du sacrilège avec un Pape et rappeler à son commanditaire que ce dernier va mourir sans héritier et que donc il ne peut que souhaiter sa tranquillité pour ses vieux jours et une immortalité politique. Nous pensons donc que Machiavel ne fait preuve d'aucune ironie dans la lettre du texte. Il adapte d'ailleurs son texte, encore une fois, à la situation de communication : il ne dit rien de l'unité italienne alors même qu'il va se battre pour elle au côté de Guichardin quelques mois plus tard. En effet, le prince ayant posé une question précise et circonstanciée, le ministre exemplaire que souhaite être Machiavel lui répond ponctuellement. *Le Prince* peut se permettre des considérations plus générales puisqu'il n'est pas demandé par le souverain. On comprend d'ailleurs que le titre de l'ouvrage soit *De Principatibus*, puisque Machiavel est contraint de conseiller les Médicis malgré eux alors même qu'il leur conseille de ne pas prêter l'oreille aux conseils non sollicités. Dans ce dernier texte politique commandé, ce dernier rapport en quelque sorte, nous n'avons aucune raison de penser que Machiavel ait changé en aucune manière de principes d'expression et de mode de communication. A une question précise du maître, la réponse du serviteur est franche et honnête, en adéquation avec la pensée du ministre et l'intérêt du maître.

Annexe 2) Prosopographie

Notre travail repose sur un corpus de lettres délimité par un facteur chronologique : avant la prise de Prato, les 28 et 29 août 1512. Il repose également sur un ensemble éditorial : l'édition des lettres par Edmont Barincou en deux tomes, complémentaire de l'édition Pléiade, celle de Corrado Vivanti dans le tome II des *Œuvres complètes*. Nous avons complété et vérifié cet ensemble avec l'édition complète des lettres de Machiavel en cours en italien. Nous avons également adjoint quelques articles éditant des lettres inédites. Pour plus de précision, nous renvoyons au début de notre bibliographie et à la fin de notre introduction¹⁷⁹⁶. Dans ce cadre, plusieurs types de missives sont examinés.

A) *Les lettres « familières »*

1) *Les lettres écrites par Machiavel*

Les lettres de Machiavel dites « familières », envoyées à ses parents, amis et collègues. Leur particularité consiste en ce qu'elles ne sont pas émises par le Secrétaire dans le cadre direct de ses fonctions. Elles ne sont donc pas officielles. Barincou en compte treize, nous en avons rajouté six de Vivanti.

Il s'agit, pour celles traduites par Barincou :

Du *Fragment de minute* en latin du premier décembre 1497, *Tll*, tome I, p. 9, *Opere*, tome II, p. 3.

De la lettre au cardinal Lopez du 2 décembre 1497, *Tll*, tome I, pp. 8-9, *Opere*, tome II, p. 4-5.

De la lettre à Ricciardo Becchi du 9 mars 1498, Barincou orthographe « Bechi », *Tll*, tome I, pp. 9-12, *Opere*, tome II, pp. 5-8.

De la lettre à Francesco Tosinghi du 29 avril 1499, *Tll*, tome I, pp. 13-14, *Opere*, tome II, pp. 8-10.

De la lettre à Francesco Tosinghi du 5 juin 1499, *Tll*, tome I, p. 15, *Opere*, tome II, pp. 10-11.

¹⁷⁹⁶ Bibliographie, p. et présentation, p.

De la lettre à Francesco Tosinghi du 6 juillet 1499, *Ttll*, tome I, pp. 15-16, *Opere*, tome II, pp. 11-12.

De la lettre à un Chancelier de Lucques du 3 octobre 1499, Barincou la date du 30 septembre 1499, *Ttll*, tome I, pp. 53-54, *Opere*, tome II, pp. 19-20.

De la lettre à Angelo Tucci de novembre-décembre 1503, Barincou n'identifie pas le destinataire et la considère comme une « minute », *Ttll*, tome I, pp. 393-394, *Opere*, tome II, pp. 95-96.

De la lettre à Giovanni Ridolfi du premier juin 1504, *Ttll*, tome I, pp. 443-444, *Opere*, tome II, p. 100.

De la lettre à Giovanni Ridolfi du 12 juin 1506, *Ttll*, tome I, pp. 502-505, *Opere*, tome II, pp. 124-127.

Du *Ghiribizzi al Soderino* du 13-21 septembre 1506, Barincou l'attribue à tort en 1513 à Piero Soderini, *Ttll*, tome II, pp. 326-327, *Opere*, tome II, pp. 135-138.

De la lettre à Luigi Guicciardini du 29 novembre 1509, Barincou la date à tort du 20, *Ttll*, tome II, p. 184, *Opere*, tome II, p. 203.

De la lettre à Luigi Guicciardini du 8 décembre 1509, Barincou la date à tort du 7, *Ttll*, tome II, pp. 194-195, *Opere*, tome II, pp. 205-206.

Pour celles données par le seul Vivanti :

De la lettre à Totto du 23 janvier 1503, *Opere*, tome II, pp. 81-82.

De la lettre à Antonio Giacomini Tebalducci du 19 mai 1503, *Opere*, tome II, p. 82.

De la lettre à Antonio Giacomini Tebalducci du 27 août 1505, *Opere*, tome II, pp. 113-114.

De la lettre à Antonio Giacomini Tebalducci du 23 septembre 1505, *Opere*, tome II, p. 114.

De la lettre à Piero Soderini du 17 février 1508, *Opere*, tome II, pp. 172-173.

De la lettre à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509, *Opere*, tome II, pp. 195-199.

Toutes ces lettres sont retranscrites et traduites dans l'annexe 3.

2) *Les lettres reçues par Machiavel*

Les lettres des parents, amis et collègues de Machiavel qui sont émises dans le même cadre. Ainsi sont considérées comme « familières » toutes les lettres qui ne sont pas directement liées à une fonction professionnelle authentifiée. On en compte 107 chez Barincou, décomposée comme suit : 115 lettres numérotées comprenant celles émises par Machiavel, dont nous devons donc ôter les 11 traduites et rajouter 3 lettres, les 81 bis de Francesco Pepi à Machiavel du 25 octobre 1506, *Ttll*, tome II, pp. 64-65, *Opere*, tome II, p. 153-154, 91 bis de Dom Michele Coreglia à Machiavel du 15 septembre 1508, corrigée en 1507 par Vivanti, *Ttll*, tome II, pp. 142-145, *Opere*, tome II, pp. 165-169 et 112 bis de Roberto Acciaiuoli à Machiavel du 10 octobre 1510, *Ttll*, tome II, p. 248, *Opere*, tome II, pp. 225-226. Vivanti en compte 179, soit 68 supplémentaires.

B) Les lettres de travail

1) *Les lettres écrites par Machiavel*

Les lettres de Machiavel en tant que Secrétaire de la Chancellerie. Elles sont de trois types essentiels : d'une part, ses lettres en tant que secrétaire principal de la seconde chancellerie, d'autre part ses lettres lors de ses légations et enfin ses lettres liées à la milice. Il est impossible de donner le détail pour chaque catégorie, car, hormis la deuxième qui se compose de 290 lettres, elles ne sont pas clairement répertoriées et il est par exemple impossible de certifier qu'une lettre ait été dictée à Machiavel ou qu'elle provient de sa propre initiative. De ce point de vue, nous avons donc globalement suivi les indications de Barincou qui donne 60 lettres de Machiavel secrétaire de la deuxième chancellerie et 15 secrétaire des Neufs de la Milice tout en rajoutant une bonne cinquantaine de lettres qui émanent de son secrétariat et les avons confrontées aux travaux de Guidi, qui les complète. Pour la deuxième, nous renvoyons à l'analyse plus précise du corpus dans notre première partie, mais pouvons déjà préciser que Barincou propose un corpus très proche de celui établi par Vivanti.

2) *Les lettres reçues par Machiavel*

Les lettres des partenaires professionnels de Machiavel, envoyées dans le cadre de fonctions déterminées. Elles sont de trois types : les lettres adressées au secrétaire de la seconde chancellerie, celles envoyée au légataire de la République florentine et celles adressées au secrétaire des neufs de la milice. On peut faire exactement la même remarque que pour les lettres envoyées par Machiavel, à la distinction près que Barincou ne donne généralement pas, dans les légations, les réponses de la Seigneurie, au nombre de 264 pour Vivanti. Lorsque cela nous a paru nécessaire, nous nous sommes donc tournés vers l'édition Vivanti, qui les donne toutes. Néanmoins, la discussion se poursuivant et Machiavel suivant scrupuleusement les indications qui lui sont données, cela ne pose pas de problème.

Au total, par Vivanti, nous arrivons à un corpus de 19 familières + 290 en légation soit 309 lettres de Machiavel. On en dénombre 179 familières + 264 en légation soit 443 lettres reçues.

Barincou en propose 13 + 60 + 263 + 15 soit 351 lettres de Machiavel pour 107 familières + 15 instructions et quelques officielles qui lui sont adressées soit 125 lettres reçues environ.

C) Les écrits de Machiavel

Les rapports et écrits de Machiavel liés directement à ses fonctions sont également incorporés dans notre corpus. Il s'agit d'une part des textes présentés par Jean-Jacques Marchand¹⁷⁹⁷ dans son essai, d'autre part des textes publiés par Machiavel alors qu'il est secrétaire.

1) *Les écrits publiés en son nom propre et à vocation littéraire*

Les Décennales, in *Œuvres complètes, Première Décennale*, pp. 36-48 ; *Deuxième Décennale*, pp. 48-53.

¹⁷⁹⁷ Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici (1499-1512), nascita di un pensiero e di uno stile*, Padova, Editrice Antenore, Medioevo e umanesimo .23, 1975.

Les *Capitoli*, in *Œuvres complètes, Capitolo de l'occasion*, p. 81 ; *Capitolo de la fortune*, pp. 81-86 ; *Capitolo de l'ingratitude*, pp. 86-91 ; *Capitolo de l'ambition*, pp. 91-95. Pour le texte italien et le commentaire, nous faisons référence à Machiavelli, *Capitoli. Introduzione, testo critico e commento*, a cura di G. Inglese, Roma, 1981.

2) Les écrits professionnels

Les textes de rapports, tels qu'ils sont présentés par Jean-Jacques Marchand, utilisés dans leur version française sont, dans l'ordre chronologique et la datation donnée par Marchand et confirmée par Vivanti :

Discorso sopra Pisa, Opere, tome I, pp. 3-4, fin mai début juin 1499 ; *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Till*, tome I, pp. 37-38. Le texte se poursuit directement avec celui séparé et identifié par Marchand comme *Provedimenti per la reconquista di Pisa*, daté du. La partie de la traduction qui nous intéresse s'achève à ces mots « Puisqu'il faut employer la force, je crois bon de considérer s'il convient de s'en servir maintenant ou non. »

Discursus de pace inter imperatorem et regem, Opere, tome I, pp. 4-7, avril 1501, non traduit par Barincou car seulement édité en 1966 par Ghiglieri¹⁷⁹⁸.

De rebus pistoriensibus, Opere, tome I, pp. 7-12, mars 1502 ; *Rapport sur les choses faites par la République Florentine pour pacifier les factions dans Pistoja, Till*, tome I, pp., 161-163. Barincou ne donne ni le *Sommario della città* ni le *Sommario del contado, Opere*, tome I, pp. 10-11 et pp. 11-12.

Parole da dirle sopra la provisione del danaio, facto un poco di proemio et di scusa, Opere, tome I, pp. 12-16, mars 1503 ; *Paroles à prononcer devant la Balia sur la nécessité de se procurer de l'argent, Till*, tome I, pp. 310-313.

De natura Gallorum, Opere, tome I, pp. 51-52, mai 1503 ; *De Natura Gallorum, Till*, tome I, p. 437.

Il tradimento del duca Valentino al Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo et altri, publié pour la première fois en 1532¹⁷⁹⁹ avec le titre classique donné par Vivanti, *Il modo che tenne il duca*

¹⁷⁹⁸ Ghiglieri, P. « Discursus de pace inter imperatorem et regem », in *La bibliofilia*, LXVIII, 1966, pp. 178-180.

¹⁷⁹⁹ Marchand, J.-J., *I primi scritti politici (1499-1512)*, *Op.cit.*, p. 79.

Valentino per ammazzar Vitellozzo, Oliverotto da Fermo, il signor Pagolo et il duca di Gravina Orsini in Senigaglia, *Opere*, tome I, pp. 16-22, juin-août 1503 ; *Description de la manière dont le Duc de Valentinois a fait tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini*, *Ttll*, tome I, pp. 302-306.

Del modo di trattare i popoli della valdichiana ribellati, *Opere*, tome I, pp. 22-26, juillet-août 1503, *De la manière de traiter les populations rebelles du Val di Chiana*, *Ttll*, tome I, pp. 330-333.

La cagione dell'ordinanza, dove la si trovi et quel che bisogna fare, *Opere*, tome I, pp. 26-31, septembre ou novembre 1506 ; *Rapport sur l'institution de la milice*, *Ttll*, tome II, pp. 67-71. Barincou indique en note de bas de page 67 qu'il s'agit du texte sur lequel Machiavel rajouta d'une autre encre : « 1512. Raison de l'Institution, où elle en est, et ce qu'il faut faire. *Post res perditas*. »

Discours sur l'ordonnance et milice florentines, *Ttll*, tome II, pp. 71-74. Vivanti indique dans l'*Introduzione*, in *Opere*, tome I, p. 776, se référant aux travaux de Marchand, pp. 129-130 que la première édition du texte de *la cagione dell'ordinanza*... eut pour titre *Discorso dell'ordinare lo stato di Firenze alle armi*, donné par Ghinassi, per le nozze Zanbrini – Della Volpe, Faenza, Piero Conti (1868) et D'Ancona (1872) le réimprima dans *Due scritture inedite di Niccolò Machiavelli*, a cura di A. D'Ancona, per le nozze Cavalieri-Zabron, Pisa, Nistri (18 ottobre) 1872, pp. 11 e sgg.

Provisione della l'Ordinanza, *Opere*, tome I, pp. 31-43, 5 décembre 1506. Marchand publie deux textes : celui de Machiavel, intitulé comme plus haut, pp. 432-449 et *Militie florentine ordinatio*, la version finale du texte de loi, pp. 450-461. Les deux sont fort proches et Vivanti indique dans son *Intruzione*, p. 778, qu'il ne publie que la version de Machiavel et indique en note les différences, de fait minimales ; *Décret de la République de Florence pour instituer la magistrature des neuf officiers de l'ordonnance et milice florentines dictés par Nicolas Machiavel*, *Ttll*, tome II, pp. 74-77. Barincou indique sous le titre : « premier décret pour l'infanterie du 6 décembre 1506. » Il ne donne pas le texte intégral, mais s'arrête au décret N°13 inclus. Il donne en note 15 du chapitre X, à l'extrême fin du texte, que « l'édition Panella publie à la suite deux pages de prescriptions sans intérêt ». Heureusement pour les non italianophones, Buchon au tome I des *Œuvres complètes*, pp. 405-414 avait traduit ce texte in extenso et en numérotant les articles différemment de l'édition italienne critique de Vivanti puisque le préambule n'est pas numéroté chez Buchon alors que Vivanti

numérote par paragraphe et comme donc avec le N°1 pour le préambule, sous le titre *Deux provisions rédigées par Macchiavelli pour l'institution d'une milice nationale dans la République de Florence. Première provision. Pour l'infanterie.*

Rapporto di cose della Magna, Opere, tome I, pp. 69-77, terminé au 17 juin 1508 ; *Rapport sur les choses de l'Allemagne, Ttll*, tome II, pp. 134-141.

Provedimenti per la reconquista di Pisa, Opere, tome I, pp. 84-87, fin mars 1509 ; *Discours aux Dix sur la situation à Pise, Ttll*, tome I, pp. 38-40. Le texte commence à la suite de la première partie et de la citation précédente. Il enchaîne par le début : « Pour achever l'entreprise, il faut avoir la ville, soit par le blocus et la famine, soit en l'enlevant d'assaut et en amenant de l'artillerie sous ses remparts. » La traduction de Barincou est correcte, sauf à rendre en un seul texte, qui s'enchaîne d'ailleurs tout à fait correctement, ce qui vient de deux rapports séparés.

Discorso sopra le cose della magna e sopra l'Imperatore, Opere, tome I, pp. 78-79, fin août début septembre 1509 ; *Discours de Nicolas Machiavel concernant choses d'Allemagne et l'Empereur, Ttll*, tome II, pp. 141-142.

Frammento di discorso sulla milizia a cavallo, Opere, tome I, p. 43, fin octobre début décembre 1510. Marchand l'intitule *Discorso sulla milizia a cavallo*, mais il est tellement fragmentaire que le titre de Vivanti et de la tradition s'impose ; *Proposition pour porter à 500 chevaux l'ordonnance montée (fragment), Ttll*, tome II, p. 270. La traduction est correcte sauf pour l'extrême fin du texte, voir annexe, et Barincou indique en note de bas de page qu'il a extrait ce fragment de Tommasini, I, 661. De fait, il n'est pas présent chez Buchon. Par contre, il oublie de le mentionner dans sa propre table des matières.

Giribizzo circa Iacopo Savello. Ragioni perché e' sare' ben fare capitano delle fanterie el signore Iacopo Savello, Opere, tome I, pp. 44-45 Vivanti ne le date pas. Marchand donne la date du 6 mai 1511 notée sur le manuscrit, p. 223 et estime que le texte date de toute manière des premiers mois de 1511, pp. 222-223 ; *Proposition pour le choix du capitaine de l'infanterie et ordonnance florentines, Ttll*, tome II, pp. 269-270. Barincou, curieusement, ne le note pas dans la table des matières.

L'ordinanza de' cavalli, Opere, tome I, pp. 46-51, Vivanti souligne que le texte fut voté en mars 1512, mais Marchand le situe entre octobre 1510 et mars 1511 pour sa rédaction. Il

est certain que le texte retrouvé par Marchand et donné ne fut pas celui qui fut voté. Barincou ne le traduit pas mais il existe à la suite de l'ordonnance d'infanterie chez Buchon, tome I des *Œuvres complètes*, pp. 414-419. Il traduit à nouveau ce texte in extenso et numérote les articles comme pour le premier texte sous le titre *Deux provisions rédigées par Macchiavelli pour l'institution d'une milice nationale dans la République de Florence. Seconde provision. Pour la cavalerie.*

Ritratto di cose di Francia, Opere, tome I, pp. 56-68, Vivanti souligne les différences de datation. Marchand penche pour octobre 1510, avec des réaménagements ultérieurs, alors que Chabod le date de fin 1512, début 1513. Nous penchons pour Marchand, à cause de l'ambiance de légation, d'empreinte de la chose vécue qui domine le texte. S'il est finalement ultérieur à notre période, sa composition reste marquée par les légations en France. Nous signalons aussi que, du point de vue de l'intérêt de la composition d'un tel texte, il est plus logique pour Machiavel de le faire alors qu'il est en fonction qu'une fois révoqué ; *Tableau des choses de France, Till*, tome II, pp. 252-261. Barincou divise le texte en 6 parties cohérentes qui ne modifient rien. Le titre est modifié dans l'édition pléiade en *Rapport sur les choses de France*, in *Œuvres complètes*, pp. 135-149 mais il s'agit exactement de la même traduction, sauf les chiffres qui sont en toutes lettres dans l'édition pléiade.

Ritratto delle cose della Magna, Opere, tome I, pp. 79-84, Vivanti indique dans son *Introduzione*, d'après Marchand, qu'il s'agit d'une réélaboration et d'un approfondissement du *Rapporto*. Marchand penche pour la seconde moitié de 1512, p. 286. Nous penchons également pour un texte écrit pendant l'action, et peut-être remanié ensuite ou dans l'intervalle qui suivit la défaite de Prato et la mise à pied, par exemple ; *Rapport sur les choses d'Allemagne, Œuvres complètes*, pp. 128-134. Barincou indique dans sa note 1 de la page 128, p. 1485, comment il distingue les trois textes sur l'Allemagne. S'il maintient la mention « Fait ce jour-ci 17 juin 1508 » page 128, le lecteur de la note déduit qu'il s'agit du texte de 1512. Il n'est donc pas donné dans les deux tomes de *Toutes les lettres*.

Nous rajoutons un texte que Marchand ne donne pas :

Notula per uno che va amasciadore in Francia, Opere, tome I, pp. 52-56. Vivanti, dans son *Introduzione*, p. 789, indique suivre Bertelli pour adresser ce texte de Machiavel à Valori lorsqu'il fut envoyé en France en 1503. Il daterait donc de cette période, comme le suggère les fréquentes formules latines typique du style de la chancellerie ; *Memento pour*

quelqu'un qui s'en va à Milan en ambassade, Tlll, tome I, pp. 506-509. Barincou commet deux erreurs au début : le titre et le tout début du texte « A la porte de Florence » au lieu de « A la porte de Bologne ». La suite est correcte.

Nous excluons la lettre ouverte *Ai pallechi*, qui date d'après le sac de Prato.

L'ensemble de la documentation traduite en français des écrits de Machiavel pendant sa période d'activité qui court jusqu'au sac de Prato est donc assez fournie. Néanmoins, elle est éparpillée entre les deux tomes des lettres, le volume dans la collection Pléiade et même l'édition Buchon. Cela rend sa consultation délicate et les augmente les risques d'erreurs. Certains textes ne sont pas même répertoriés dans la table des matières, ce qui pourrait faire croire qu'ils n'ont jamais été traduits. De fait, il ne reste à ce jour que deux textes important à traduire : la lettre à Alamanno Salviati du 28 septembre 1509 et le *Discursus de pace inter imperatorem et regem*. Mais un important travail de vérification pourrait être envisagé, au moins à partir de l'ouvrage de Marchand afin que le francophone dispose d'un outil plus commode et plus sûr. Outre les textes inédits, le plus urgent reste tout de même de corriger le *Ghiribizzi al Soderino* et d'en donner une version correcte, liée au *Capitolo della Fortuna* et aux lettres de Giovanbattista Soderini qui l'encadrent.

Annexe 3) Lettres familières de Machiavel inédites en français

A) Niccolò Machiavelli a Totto Machiavelli

Firenze, post 23 gennaio 1503.

Carissime frater. Sabato fece 8 dì, ti si scrisse, dandoti notizia come e' ci pareva di pensare di far San Piero in Mercato litigioso, come àuto da messer Baldassarre per simonia perché 'l piovano¹⁸⁰⁰ vecchio non volle mai cedere allo renunzia, se non avena cento ducati da Pèro, e di questo ce ne è tanti testimoni e sì autentici e sì disposti al provare, che se questa cosa si dà in accomandita a chi voglia la golpe, el priore ci ha una speranza grandissima, e crede che sia costì chi ci attenderà. Messesi innanzi messer Piero Accolti o el cardinal di San Pietro in Vincula o messer Ferrando Pucciatti.

A me pare che tu ti ingegni di torre uomo che non solum sia atto a favorire la causa, ma ancora a spendere di suo, e che dal canto nostro non corra spesa ; e più tosto convenire co lui grassamente, purché e' titoli una volta rimanghino : dell'altre cose [...] mettile a tuo modo, perché la spesa si lievi da dosso a noi, e che altri [...] colli favori e con la industria e con danari. Dal canto nostro puoi offerire la simonia certa, la contenteza de' 2/3 de' padroni, la professione facile, le pruove della simonia vera et autentica, le quali son tutte cose da farci correre un dì a simile imprese, quando e' ne possono avere. E tu sai tri che hanno e' benefizii litigiosi, et assai li hanno perduti. È costì messer Giovanni delli Albizi, che è uomo d'animo : penserai se a questo tu potessi valertene in cosa alcuna. Niccolò nostro ci farà tutti quelli favori che saranno possibili, e parli mill'anni vedere el fummo di questo fuoco. Le altre letere si mandorno per la via dello 'mbasciatore, et arai ricevuto la cifera, con la quale ora ti scrivo. Di nuovo ti ricordo el mettere in questa impresa uomo che spenda et abbi favori da sè. Vale.

¹⁸⁰⁰ « piovano », ici, désigne un prêtre qui gère une « pieve » c'est-à-dire une paroisse ou un agglomérat de plusieurs paroisses.

Traduction¹⁸⁰¹ :

Nicolas Machiavel à Totto Machiavel

Florence, après le 23 janvier 1503.

Très cher frère. Samedi d'il y a 8 jours, je t'ai écrit pour t'informer de ce que nous avons pensé faire au sujet du litige pour la simonie à San Piero in Mercanto avec l'aide de monsieur Baldassare car le vieux curé ne voulut jamais céder à la renonciation sauf à recevoir 100 ducats de Però et de ce fait il y a tant de témoins et si authentiques et si prêts à le prouver, que cette chose si elle est donnée par commandite à qui veut faire le renard, le prieur qui a une très grande espérance, il croit qu'il soit ici celui qui nous attendra. Avant cela fais intriguer monsieur Piero Accolti ou le Cardinal de Saint Pierre aux Liens ou monsieur Ferrando Pucciatti.

Il me semble que tu t'ingénies à trouver l'homme qui non seulement sera apte à favoriser la cause mais encore à payer de sa poche afin que de notre côté nous n'ayons aucune dépense ; et plutôt à convenir grassement avec lui pourvu que les titres restent : en ce qui concerne les autres choses [...] arrange-les à ta manière pour que les dépenses s'allègent pour nous et que d'autres [...] avec des faveurs, de l'industrie et de l'argent. De notre côté à nous tu peux offrir la certitude de la simonie, la satisfaction des 2/3 des patrons, la profession facile, les preuves de la simonie vraie et authentique qui sont toutes susceptibles de nous faire courir un jour les mêmes risques. Tu en connais trois qui ont obtenu des bénéfices litigieux et qui ont tout perdu. Et ce monsieur Giovanni delli Albizi qui est un homme d'esprit : pense en quoi il pourrait t'être utile en quelque cause. Notre Nicolas nous fera toutes les faveurs possibles, car il a l'impression de connaître cette histoire depuis toujours. Les autres lettres te seront envoyées par la voie de l'ambassadeur et tu auras reçu le chiffre avec lequel je t'écris. De nouveau je te rappelle de mettre dans cette entreprise un homme qui dépense et ait des faveurs par lui-même. Salut.

¹⁸⁰¹ Fournel, J.-L., Zancarini, J.C., « les enjeux de la traduction » Traduire les penseurs politiques florentins de l'époque des guerres d'Italie, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002/5 N°145, p. 84-94. Cet article fournit le cadre conceptuel dans lequel, bien modestement, nous proposons ce travail. Nous n'avons pas, dans les lettres ici présentées, à nous confronter aux difficultés que présente Thierry Ménissier, mais nous avons gardé présent à l'esprit ses conseils de rigueur. Cf. Ménissier, T., « Traduire Machiavel », in *Traduire. Revue de la Société française des traducteurs*, 218, 2008, pp. 29-42. Nous voulons ici remercier Marie-Elise Testori, qui nous a donné une première approche de ces textes originaux et Simone Petacchi qui a bien voulu relire et vérifier ce travail.

B) Niccolò Machiavelli ad Antonio Giacomini Tebalducci

Firenze, 19 maggio 1503.

Magnifico viro Antonio Tebalduccio dignitissimo generali Commissario cascinae et benefactori suo precipuo.

Magnifice vir. Bastiano da castiglione, presente apportatore, et uno delle lancie spezate deputate da questi Signori, è moi amico, et ha voluto che i ove lo raccomandi. Io lo ho fatto volontieri, perché so che voi etiam lo amerete quando arete facto esperienza di lui ; né ha voluto che io vi scriva altro, sed non che io vi preghi che voi lo adoperiate et mettiate ad quelli pericoli et fazzioni che occorreranno : et da le opere sua vuole essere giudicato, et io di tanto vi priego, raccomandandomi ad voi infinitissime volte.

Die XVIII maii MDIII.

Vostro deditissimus Niccolò Machiavegli,

Cancellieri in Firenze.

Traduction : Nicolas Machiavel A Antonio Giacomini Tebalducci

Florence, le 19 mai 1505.

Au magnifique seigneur Antonio Giacomini Tebalducci Commissaire général de Cascina et son bienfaiteur

Magnifique seigneur. Bastiano da Castiglione, qui apporte la présente, et un des lanciers francs¹⁸⁰² délégué auprès de ces Seigneurs, est mon ami, et a voulu que je vous le recommande. Je le fais volontiers, parce que je sais que vous l'aimerez aussi quand vous aurez fait l'expérience de lui ; il n'a rien voulu que je vous écrive d'autre, mais sinon que je vous prie que vous l'adoptiez et le mettiez en quels périls et façons qui se présenteront : et là vous voudrez être juge de son travail, et moi je vous en prie, je me recommande à vous infiniment.

Le jour du 19 mai 1503.

Votre très dédié Nicolas Machiavel,

Chancelier à Florence.

¹⁸⁰² Vivanti indique, note 3 de la page 82 pour « spezate », que ce terme signifie « soldat d'aventure n'appartenant pas à une compagnie ». Nous le rendons par « franc ».

C) Niccolò Machiavelli ad Antonio Giacomini Tebalducci

Firenze, 27 agosto 1505.

Magnifico viro Antonio Tebalduccio, generali commissario in castris, patrono suo.
In campo.

Magnifice vir. Tenete secreto quello che io vi scrivo. La pratica ha deliberato questa mattina di dare el bastone a messer Ercole, ma vogliono differire un dì o dua a significarlo, per vedere come gl'anno a satisfare a Marco Antonio, dubitando che non facci el diavolo. Serebbe bene fare dua cose : l'una, che 'l signore Iacopo e messer Annibale mandassino qui a fare intendere come la gloria della rotta non è tutta sua, perchè lui ha mandato più dì fa a chiedere e bandire la sua valentia ; l'altra, che voi scrivessi a qualche amico qui d'altorità, e li mostrassi che Marcantonio non à per dividere el campo, né è per essere seguitato dal signor Luca, né dal signore Iacopo, come e' credono ; perchè tale credenza ha fatto più tarda la deliberazione in favore di messer Ercole. Insomma, la onestà del signore e di messer Annibale ha fatto insolenter troppo quel terzo e li ha dato troppa reputazione. Voi vi potete rimediare. E stracciate questa lettera.

Die XXVII augusti 1505.

Servitor Niccolò Machiavegli,

Secretarius.

Traduction : Nicolas Machiavel à Antonio Giacomini Tebalducci

Florence, le 27 août 1505.

Au magnifique seigneur *Antonio Tebalducci*, commissaire général au château, son patron. Au camp.

Magnifique seigneur. Gardez secret ce que je vous écris. La *pratica* a délibéré ce matin de donner du bâton à messer Ercole, mais ils préfèrent différer d'un jour ou deux le moment de lui signifier, le temps de voir comment négocier avec Marcantonio, avant qu'il ne fasse un scandale du diable. Il serait bon de faire deux choses : l'une, que nous mandions ici le Seigneur Iacopo et messer Annibale pour témoigner que la gloire de la bataille n'est pas uniquement la sienne car plus d'une fois il a demandé à croire et à proclamer son habileté ; l'autre, que vous écriviez à quelque ami qui aurait de l'autorité ici, et vous lui montreriez que Marcantoine n'a aucune intention de partager le camp, ni d'être suivi par le seigneur Luca, ni par le seigneur Iacopo comme il le croient ; parce qu'une telle croyance a retardé la délibération au sujet de messer Ercole. En somme, l'honnêteté du seigneur Iacopo et de monsieur Annibale a rendu trop insolent le troisième et lui a donné trop de réputation. Voyez si vous pouvez remédier à cela. Et déchirez cette lettre.

Le 27^{ème} jour d'août 1505.

Votre serviteur Nicholas Machiavel,
secrétaire.

D) Niccolò Machiavelli ad Antonio Giacomini Tebalducci

Firenze, 23 settembre 1505.

Magnifico generali commissario Antonio Tebalduccio patron suo observandissimo. In Cascina.

Magnifice Vir. Io vi prego per l'amore di Dio che voi siate contento stare costì tutto questo mese, come vi commettano e Dieci ; e dovvi la fede mi ache voi non vi starete più una ora, perché Piero Bartolini si espedirà subito, e di questo i ove ne impegno la fede. E di nuovo vi prego non partiate per questo poco di tempo senza licenza, per non dare appicco a questi traditori di questi invidi che si sono racheti, e non vorrei avessino causa di latrare di nuovo : e sono pochi dì, e lo aver simili pazienze fa che in una republica li uomini che vagliono sgarono ciascuno. Raccomandomi ad voi.

Die 23 septembris 1505.

Vester

Nicolò Machiavegli

in Firenze.

Traduction : Nicolas Machiavel à Antonio Giacomini Tebalducci

Florence, le 23 septembre 1505.

Au magnifique commissaire général *Antonio Tebalducci* son patron très respecté.
Dans Cascina.

Magnifique seigneur. Je vous prie pour l'amour de Dieu de vous satisfaire de rester en ce lieu pour tout ce mois, comme vous le commande les Dix ; je vous donne ma parole que vous ne resterez pas une heure de plus, car Piero Bartolini se dépêchera et de ceci je fais serment. Et de nouveau, je vous prie de ne pas partir sans permission pendant ce laps de temps, pour ne pas donner prétexte à ces traîtres d'envieux qui se sont regroupés¹⁸⁰³, et je ne voudrais pas qu'ils aient à nouveau des raisons d'aboyer : et il s'agit seulement de quelques jours, et avoir une telle patience fait que dans une république les hommes de valeur ne s'écartent pas du droit chemin. En me recommandant à vous.

Le jour du 23 septembre 1505.

Votre

Nicolas Machiavel

A Florence.

¹⁸⁰³ « Rachedi », ici, vient du latin « racemor-atus » et signifie « être en grappe sur les traces de... »

E) Niccolò Machiavelli a Piero Soderini

Bolzano, 17 febbraio 1508.

Illustrissimo Domino Petro de Soderinis Vexillifero Iustitiae populi florentini,
domino unico.

Illustrissime Domine. Vostra Signoria vedrà quanto si scrive delle cose di qua che è insomma quanto si può dire volendo porvi innanzi a li occhi queste cose ; ciò che altro si dicessi bisognerebbe entrare in fare iudicio, il che si aspetta a chi è costà più che a chi è qua. Dico solo questo : che molte cose mi fanno credere e molte non credere, tale che io sono al tutto in aria, pure pendo più dal sì che dal no, mosso più tosto dal iudizio de' più che dal moi. Raccomandomi alla signoria vostra e vi fo fede che per uno disperato viaggio egli è quello che io feci, come el Diavolaccio vi potrà refrire, el quale vi spedireno quando aveno da dire altro ; io so che non bisogna pregarvi che voi non mi lasciate qui solo perchè a farlo voi peggioreresti qua vostre condizioni et costì vi sarebbe carico ; sono bene contento quando e' paia costì starci qualche dì et fare el mero cancellieri di Francesco, né scriverò più al pubblico, ma qua farò quel poco del buono intenderò, ancora che la stanza mia qui sia al tutto superflua. Raccomandomi a voi.

Ex Bulsano, die XVII februarii 1508.

Servus Niccolò Machiavegli

secretarius.

Traduction : Nicolas Machiavel à Piero Soderini

Bolzano, le 17 février 1508.

A l'Illustrissime Maître Piero Soderini Porte-enseigne de la justice du peuple florentin, son unique maître.

Illustrissime maître. Votre Seigneurie verra ce qu'on écrit des choses d'ici qui correspondent à ce qu'on peut dire en voulant mettre en avant ces choses ; ce qui se dirait autrement il faudrait le juger, ce qui reviendrait plutôt à celui qui est ici qu'à celui qui est là-bas. Je dis seulement ceci : que beaucoup de choses me font croire et beaucoup ne me font pas croire, de telle manière que je suis tout en l'air, tout en penchant plus vers le oui que vers le non, poussé plutôt par le jugement du plus grand nombre que par le mien. En me recommandant à votre seigneurie et je vous assure que pour un voyage horrible je fis un voyage horrible, comme le Diavolaccio pourra vous le rapporter, lequel vous enverra son rapport quand il y aura autre chose à dire ; je sais qu'il ne faut pas vous prier de me laisser ici tout seul car si je le faisais alors vous aggraverez vos conditions et ceci serait à votre charge. Je suis bien content d'avoir passé quelques jours à faire le simple chancelier de Francesco, je n'écrirai plus au public mais ici je ferai le peu que je sais faire, encore que mon logement ici soit lui-même en tout superflu. Je me recommande à vous.

De Bolsano, le jour du 17 février 1508.

Servus Nicholas Machiavel

Secrétaire.

F) Niccolò Machiavelli ad Alamanno Salviati

Firenze, 28 settembre 1509¹⁸⁰⁴

Magnifice vir etc. Perché io non credo possere farvi presente più grato che darvi aviso delle cose di Padova et dello imperadore, vi scriverò in qual termine si truovino et che iudicio si facci, o possa fare, dello exito et fine loro. Et se conoscerete nel iudicare mio alcuna presumptione, la lascerò excusare a la vostra Magnificentia, presubponendosi che io parli seco familiarmente.

Trovavasi lo 'mperadore a dí X del presente con lo exercito suo nel borgo di Sancta Croce, proprinquo a Padova a uno miglio, et desiderando porsi in luogo più facile ad battere la terra et commodo ad impedire e' subsidii che venissino da Venezia, et bisognandoli per questo girare la terra largo [me] per evitare certi paduli, fece uno alloggiamento ad Bovolento sul fiume di Bacchillone, discosto da Padova VII miglia, dove svaligiorono et amazono assai villani rifuggiti con bestiame.

Fece di poi uno altro alloggiamento ad Stra, palazotto posto dove si congiunge Bacchillone con la Brenta, discosto 4 miglia da Padova. Di quivi si accostò alla terra et a' [IX] XXI dí cominciò a batterla.

Tiene lo exercito suo dalla porta al Portello fino a la porta che va a Trevi, che dicono essere una lunghezza di 3 miglia, et per larghezza occupa uno miglio. Dicono esser questo suo exercito 30 mila pedoni, che ne è XVII alamanni, gli altri sono gente conductevi da Ferrara, papa et Francia. Dicono bene che tutto giorno vi vengon nuove fanterie tedesche senza avere altri denari che l'utile della preda presente et speranza della futura. Sonvi di poi XII mila cavalli o più, la metà borgognoni et tedeschi, gli altri tutti italiani et franzesi. Ha 40 pezi d'artiglierie grosse et fino in 100 fra mezane et minute.

Arrivorno li ambasciadori vostri in campo a dí 21 et le lettere loro sono de' 24. Advisono avere in questo tempo piantato la maggior parte della sua artiglieria et avere già in terra tanto muro quanto è da Sancto Stefano a Mercato Nuovo et che certe artiglierie grossissime ha di tirata di 300 libbre di ferro. Fanno passate mirabili et che non è riparo vi regga et, per chi era uscito di Padova, s'intendeva aveano morte di molte gente, tra' quali diceano essere il Zitolo et messer Perecto Corso.

1804 Archivio Salviati, serie I, busta 5, ins. 34, n. 26

Advisono [lo] no lo 'mperadore esser di fermo animo // di expugnarla et fare buono uficio di capitano et di soldato, et che il campo sta unitissimo et abundantissimo di vectovaglie.

Non scrivono li 'mbasciadori vostri delle cose di dentro alcuno particolare, salvo che e' traggono al campo continuamente et gli fanno assai danno, et che messer Luzio Malvezi andò per danari a Venezia con buona scorta e ritornò in Padova salvo senza molto impedimento.

Questo è ciò che advisono li oratori vostri. Èssi inteso bene da uno frate venuto di Padova da VIII di in qua gli ordini et difese loro di dentro, quale dice esser queste. Avere prima ripieno e' fossi d'acqua intorno a la città et aver facti certi bastioni intorno a le mura per difendere i fossi et le mura di fuori; di poi essere il muro dentro, al quale, intorno intorno, hanno ficti alberi distanti 4 braccia dal muro, et da l'uno albero all'altro incatenato con travi et legniami a uso di chiudenda; et hanno quello spatio che resta fra decta chiudenda et il muro ripieno di terra, quale hanno pillata et stivata iuxta il possibile. Dopo questo, pur dal lato di dentro, hanno facto un fosso cupo ad uso franzese 14 braccia incirca. Dopo al quale hanno poi facto uno riparo alto VIII braccia sopra il fosso, el quale dalla parte di dentro è in modo pianato ch' e' cavalli vi possono correre sopra. Hanno drieto a questo [fosso] riparo facte piane grande perché ' cavalli possino maneggiarvisi.

Riferisce questo frate un nugolo di munizioni et di artiglierie distese su pe' ripari et nelle casematte [in su] di decti fossi; dice esservi X mila fanti pagati, 4 mila cavalli, X mila uomini tracti di Vinezia et piú di 4 mila contadini, tutti uniti et disposti alla difesa et che monstrono non dubitare di cosa alcuna, sperando et nelle provisioni facte e nel tempo che diventa contrario al campeggiare.

Truovonsi, come vedete, le cose in questi termini, et qui si disputa prima se Padova si debbe perdere o no, et di poi, se perdendosi o non si perdendo Padova, si ha a temere [se] che lo imperadore travagli per ora le cose di Toscana o di Roma.

Io lascerò quello si dica della perdita di Padova o no, perché non veggo parlarne a l'uomo che se ne intenda, et ciascuno ne parla secondo l'affectione propria, ma disputereno solo se se ne debba // temere o no in qualunche de' predicti 2 eventi.

Una volta per la maggior parte di chi è qui se ne dubita assai, o pigliandola o no, perché dicono: se la piglia, e' sarrà in tanta reputatione che Francia starà seco, et ne verrà per la corona senza obstaculo, et noi et tutto questo restante di Italia fia a sua discretione; se non la piglia, e' si accorderà con Venezia a danno di noi altri et farà il medesimo perché, trovandosi lui sull'arme et unendo li exerciti insieme, non ci si vede resistenza per alcuno.

Ma io sono di contraria opinione et non lo temo, pigli o non pigli Padova. Et primum dico: se non la piglia, conviene che facci una delle 3 cose: o che si ritiri nella Magna et lasci queste cose di qua a discretione d'altri, o si ritiri in Vicenza et Verona alleggerendosi della spexa, in gran parte, delle fanterie et attenda, con lo aiuto francese, a fare questa vernata co' veniziani una guerra guerriabile, o veramente ch'egli accordi co' veniziani.

In quelli primi 2 casi non bisogna temerlo; et quanto al 3°, che è l'accordare con veniziani, bisogna tale accordo sia o con consentimento de' collegati o contro alla voglia di tutti o di parte.

Nel primo caso non è da temerne molto, perché e' collegati sono per regolarlo et dovranno voler salvare loro in tutto et gli amici loro almeno in parte.

Se lo fa contro alla voglia de' collegati, io non veggo che male ci possa fare, né anche veggo [*che*] come tale accordo possa stare che vi sia dentro il suo et quello de' veniziani, perché a voler vedere se uno accordo debba seguire bisogna esaminare prima quali cagioni abbiano a muovere le parti et, se le vi sono, allora crederlo.

Le cagioni hanno ad muovere lo 'mperadore sono dove vegga onore et utile. Quello ha a muovere i veniziani è dove vedessino guadagnare tempo, evitando ora quelli pericoli che alla lor libertà soprastanno et vedessino alleggerirsi di spexa.

Ora io non veggo che accordo possa nascere infra costoro contro a la voglia de' collegati che facci per ciascuno di loro et che vi sia questi due fini predefecti.

Et prima, a volere che lo 'mperadore ci abbi dentro l'utile et l'onore suo bisogna o ch'e' veniziani li dieno Padova o che gli dieno tanti danari che possa ire con lo exercito suo ad uno acquisto che risponda ad [*uno acquisto*] la 'npresa che lasciassi di Padova. In qualunque di queste due [*d*] cose mi pare ch'e' veniziani non avanzino né tempo né danari, perché dove // e' gli hanno, si può dire, uno inimico adosso, n'aranno tre, ché Francia, Spagna et papa, quali hanno quasi rimessa la spada dentro, la trarranno fuora, sí che tale accordo

non li cava di pericolo, né etiam gli libera da spexa, anzi la raddoppia loro, perché, oltre a danari assai arebbono a dare a lo 'mperadore, arebbono anche a continuare di pagare el loro exercito si truovono ora, per non rimanere a discretione sua, del quale non si possono fidare.

Dunque io non so come o perché e' si abbino a fare uno accordo con uno imperadore che non possi pigliare Padova per duplicare spesa et rimanere in maggior guerra che prima. Tanto che, concludendo, io non veggo prima come questo accordo possa farsi contro a la voglia de' collegati et, quando pur fussi facto, non veggo come se abbia da temere.

Né mi pare etiam [e] si possi fare col consenso di parte di decti collegati, non facendo per Francia, né per Ispagna, né per il papa la grandezza dello imperadore in Italia, per le cagioni che sono sí note che le non hanno bisogno di commento. Sí che, non pigliando Padova, o accordi o no, non è da temerlo.

Né anche è da temerlo se la piglia, perché lo 'mperadore, presa Padova, ha a fare una delle 2 cose: o a stare in sullo accordo facto a Cambrai o ad romperlo.

S'e' gli starà sullo accordo, bisognerà che ante omnia e' convenga co' collegati quid agendum de Venetiis, et porre fine alla guerra veniziani, o con conventione con loro, o con totale destructione di essi veniziani. La destructione pare difficile, l'una perché parte de' collegati desiderano che Vinegia rimanga cosí, et maxime Ispagna et papa, a' quali due parrà sempre con quella tenere uno stecco ne l'occhio a lo 'mperadore et a Francia; l'altra difficultà è la stagione, che non patisce maneggiare acque, et lo esser risolute l'armate, onde è necessario si voltino ad uno appunctamento ch'e' veniziani si stieno là et vivant suis legibus et, facto questo, pensi poi al suo passare per la corona, el quale, quando fia regolato, non è da temerne molto, come di sopra si dixè.

Se non vorrà stare sullo accordo di Cambrai, e' si troverà prima manco il terzo dello exercito che ha ora, perché, considerato lo exercito suo, il terzo di esso non è suo, tanta gente vi ha Francia, papa et Ferrara, le quali genti, dopo la presa di Padova, si restrignerebbono insieme, perché e' padroni loro diventeranno subito gelosi della grandezza di costui, non tornando // ad proposito quella, come ho decto, ad alcuno di loro. Et i franzesi sono, si può dire, in su l'armi, per esser con le genti d'arme presti et col

danaio, et avere e' svizeri vicini, di modo che lo 'mperadore arà tanto da fare, innanzi venga otioso in Toscana, ch'e' passerà molto tempo, perché non veggo come possa passare oltre et lasciare lo stato preso, se non ha prima posate tutte le cose a l'intorno. Et il posarle per forza non vuole né poco tempo, né poca spexa. Et, senza dubbio, come lo 'mperadore si trovassi solo senza subvenitori et fussi puncto temporeggiato da chi potessi spendere, in pochissimo tempo rimarrebbe senza exercito; il che gli è in molte imprese sua molte volte intervenuto. Et chi dicessi e' veneziani lo subvenirebbon di danari, me ne riderei, perché la loro ferita ha gittato tanto sangue che quando e' faranno in parte ristagnata, e' parrà loro rimanere sí deboli che non la vorranno riaprire piú, se le ferite dolgono loro come agli altri.

Io la 'ntendo adunque cosí, et [v] vivendo tutti questi principi, non temo molto, ancor che questo sia contro alla commune opinione.

Et desideroso di intendere la vostra, et parte pascervi con questo badalucco, mi sono mosso a scrivervi.

Valete. Florentiae. Die XXVIII septembris MDIX°.

Servitor Niccolo Machiavegli secretario. //

Magnifico viro Alamanno de Salviatis dignissimo capitaneo pisarum patrono honorando etc. Pisis. (tavv. LV-LX).

Traduction : Nicolas Machiavel à Alamanno Salviati

Florence, le 28 septembre 1509.

Parce que je ne pense pas vous faire un cadeau que vous accepterez avec plus de plaisir qu'en vous renseignant sur ce qu'il se passe à Padoue et des nouvelles sur l'Empereur, je vous écrirai en quels termes ils se trouvent et quel jugement on en fait, ou on peut en faire au sujet de leur issue et de leur but. Et si vous trouvez dans mon jugement quelque présomption, je demanderai à votre magnificence de m'excuser en présumant que je parle avec elle familièrement.

L'Empereur s'est trouvé il y a dix jours avec son armée dans le bourg de Santa Croce, aux environs d'un mille de Padoue, et étant désirant de se déplacer dans un lieu plus facile pour battre la campagne et plus commode pour empêcher que les subsides puissent arriver de Venise, et il est nécessaire pour ceci de contourner la terre pour éviter certains marais, il fit donc une étape et campa à Bovolento sur le fleuve Bacchillone situé à 7 milles de Padoue où ils dévalisèrent et tuèrent beaucoup de vilains réfugiés là avec leur bétail.

Il installa ensuite un autre camp à Stra, un petit palais (posto) situé là où se rejoignent le Bacchillone et la Brenta, situé à 4 milles de Padoue. De là, il s'approcha de la terre et le 21 il commença à la battre.

Il tient son armée de la porte Portello jusqu'à la porte qui va à Trevi, qui, à ce que l'on dit, sont éloignées d'une longueur de 3 milles et occupent une largeur de 1 mille. On dit que son armée est composée de 30 000 fantassins dont 17 000 Allemands, les autres étant des gens venus de Ferrara, des territoires du Pape et de la France. On dit également que chaque jour arrivent de nouveaux fantassins Allemands sans avoir d'autre argent que ce qu'il prend d'utile du butin présent et d'espoir de celui du futur. Il y a en sus 12000 cavaliers ou plus, la moitié Bourguignons et Allemands, tous les autres Italiens et Français. Il a 40 pièces d'artillerie lourde et jusqu'à cent de moyenne et de petite.

Vos ambassadeurs sont arrivés au camp le 21 et leurs lettres sont du 24. Ils disent que pendant ce temps il a planté la majeure partie de son artillerie et qu'il a déjà élevé de la terre autant de mur que la distance qui va de Sancto Stephano à Mercato Nuovo et que certaines pièces d'artillerie très grosses ont la capacité à tirer des boulets de 300 livres de fer. Ils ajustent le tir de manière merveilleuse et il n'y a pas de protection qui résiste et

selon certaines personnes qui étaient sorties de Padoue, beaucoup de gens seraient morts parmi lesquels on dit qu'il y aurait le Zitolo et Messer Perecto Corso.

Ils disent que l'Empereur est animé de la plus ferme intention de s'emparer de la place et de faire bon office des capitaines et des soldats, et que le Camp est très uni et abondamment pourvu de victuailles.

Vos ambassadeurs ne disent rien d'autre de particulier les concernant, sauf qu'il y a des tirs en direction du camp de manière continue et ils provoquent pas mal de dégâts et que messer Lucio Malvezi alla à Venise pour des raisons d'argent sous bonne escorte et retourna à Padoue sain et sauf sans trop de problème.

Voici ce que disent vos orateurs. Ils ont bien entendu par un frère venu de Padoue il y a 8 jours de cela les ordres et interdictions qui ont été donnés dans ce lieu, dont on dit qu'ils sont ainsi. Ils ont tout d'abord rempli les fossés d'eau autour de la ville et ils ont construit certains bastions tout autour des murs pour défendre les fossés et les murs extérieurs ; ensuite, à propos du mur intérieur, tout autour ils ont planté des arbres éloignés de 4 bras du mur et enchainés les uns aux autres avec des poutres et des morceaux de bois pour servir de verrou ; et dans l'espace qui reste entre ce dit verrou et le mur rempli de terre, ils ont accumulé et rempli du plus de choses possible. Après ceci, même du côté intérieur, ils ont fait un fossé profond comme le font les Français d'environ 14 bras. Duquel ils ont ensuite fait une barrière haute de 8 bras au-dessus du fossé lequel du côté intérieur est aplani de façon à ce que les chevaux puissent y courir dessus. Derrière toutes ces protections, ils ont fait de grandes places pour que les chevaux puissent y manœuvrer.

Ce frère parle d'une poignée de munition et d'artillerie étendue le long des protections et dans les casemates desdits fossés ; il dit qu'il y a 10000 fantassins payés, 4000 cavaliers, 10000 hommes venus de Venise et plus de 4000 paysans du voisinage, tous unis et disposés à la défense et qui donnent l'impression de ne douter de rien, espérant et dans les provisions faites et dans le temps qui devient contraire au campement.

Les choses se trouvent, comme vous le voyez, dans ces termes et on dispute ici pour savoir si Padoue doit être perdue ou non et de là si en perdant Padoue ou en ne le perdant pas, si on doit craindre que l'Empereur remette en question les choses de Toscane et de Rome.

Moi je laisserais tomber ce qu'on dit à propos de la perte de Padoue ou non, parce que je ne veux pas en parler à l'homme qui s'y connaît bien, et chacun en parle selon son affection propre, mais je disputerai seulement si on doit // craindre ou non l'un quelconque des deux événements déjà mentionnés.

D'un côté pour la plus grande partie des gens qui sont ici on doute de beaucoup, qu'il la prenne ou non, parce qu'on dit : s'il la prend, alors il aura une telle réputation que la France sera avec lui et il viendra pour la couronne sans obstacle et nous et tout le reste de l'Italie seront à sa discrétion ; s'il ne la prend pas et s'il s'accorde avec Venise aux dépens de nous autres il fera la même chose car, se trouvant lui sous les armes et ajoutant les armées ensemble, personne ne se verra lui résister.

Mais moi je suis d'opinion contraire et je ne le crains pas, qu'il prenne Padoue ou non. Et premièrement je dis, s'il ne la prend pas, il faudra qu'il fasse une des trois choses : ou qu'il se retire en Allemagne et qu'il laisse les choses ici à discrétion des autres ou qu'il se retire à Vicenza et Verona en allégeant les dépenses, en grande partie, de l'infanterie et qu'il attende avec l'aide française, de faire cet hiver avec les Vénitiens une guerre de guérilla ou vraiment qu'il s'accorde avec les Vénitiens.

Dans ces deux premiers cas, il ne faut pas le craindre ; et quant au troisième, qui est qu'il s'accorde avec les Vénitiens, il faut voir si tel accord est ou non fait avec le consentement des alliés ou contre la volonté de tous ou d'une partie.

Dans le premier cas, il n'y a pas à en craindre beaucoup parce que les alliés veulent le réguler et ils voudront se sauver eux-mêmes complètement et leurs amis au moins en partie.

S'il le fait contre la volonté des alliés, je ne vois pas quel mal il pourrait faire ni même je ne vois pas comment tel accord pourrait s'établir qui conviendrait à lui et aux Vénitiens, car à vouloir voir si un accord doit suivre, il faut examiner premièrement quelles raisons ont poussé les parties à se mouvoir et, si on les voit, alors le croire.

Les raisons qui font se mouvoir l'Empereur sont là où on peut voir l'honneur et l'utile. Celles qui peuvent mouvoir les Vénitiens consistent à vouloir gagner du temps, évitant maintenant ces dangers qui menacent leur liberté et cela permettrait d'alléger leurs dépenses.

Maintenant je ne vois pas qu'aucun accord puisse naître entre eux contre la volonté des alliés qui serait fait pour chacun d'entre eux et qu'il ait ces deux fins citées ci-dessus.

Et d'abord, à vouloir que l'Empereur joigne l'utile et son honneur, il faut ou que les Vénitiens lui donnent Padoue ou qu'ils lui donnent tellement d'argent qu'il puisse aller avec son armée vers une conquête qui corresponde à la prise qu'il laisse avec Padoue. Dans l'une quelconque de ces deux choses, il me semble que les Vénitiens ne surabondent ni en temps ni en argent parce que là où // il y a qu'ils ont, si l'on veut dire, un seul ennemi sur le dos, ils en auront trois, parce que la France, l'Espagne et le Pape, qui ont pratiquement remis l'épée au fourreau, la tireront à nouveau, si un tel accord ne les sort pas du danger, ni même ne les libère de la dépense, et même la redoublera, car, outre à l'argent qu'il leur faudra donner en abondance à l'Empereur, ils devront également continuer de payer leur armée qu'ils ont en ce moment, pour ne pas rester à sa discrétion, de laquelle ils ne se peuvent fier.

Donc je ne sais pas ni comment ni pourquoi ils devraient faire un accord avec un Empereur qui ne peut pas prendre Padoue pour doubler leurs dépenses et rester dans une guerre plus grande qu'avant. Si bien que, pour conclure, je ne vois pas en premier lieu comment cet accord pourrait se faire contre la volonté des alliés et, quand bien même il se ferait, je ne vois pas ce qu'il y aurait à en craindre.

Il ne me semble pas non plus qu'il puisse faire avec un consensus du côté des dits alliés, ni la France, ni l'Espagne ni le Pape ne voulant faire la grandeur de l'Empereur en Italie, pour des raisons si connues que je n'ai pas besoin de les commenter, c'est pourquoi, ne prenant pas Padoue, accord ou pas accord, il n'y a pas lieu de le craindre.

Il n'y a pas non plus lieu de le craindre s'il la prend car l'Empereur, une fois Padoue prise, doit faire une des deux choses : ou rester sur son accord fait à Cambrai ou le rompre.

S'il maintient l'accord, il faudra avant toute chose qu'il convienne avec les alliés de ce qu'il faut faire des Vénitiens, et mettre fin à la guerre vénitienne ou avec une convention avec eux ou avec la destruction totale des Vénitiens. La destruction semble difficile, d'une part parce qu'une grande partie des alliés désirent que Venise reste ainsi, et surtout l'Espagne et le Pape, car à leurs yeux ils auront toujours l'impression de tenir une poutre dans les yeux de l'Empereur et de la France ; l'autre difficulté est la saison, qui ne permet pas de

naviguer, et que l'armée soit décisive, d'où il est nécessaire qu'il se tourne vers un arrangement avec les Vénitiens, s'ils restent là et devant vivre selon leurs lois et, ayant fait ceci, qu'il pense à son passage pour la couronne, lequel, quand ce sera réglé, il n'y a pas à en craindre beaucoup, comme on le dit ci-dessus.

S'il ne veut pas respecter les accords de Cambrai, il ne se retrouvera même pas avec le tiers de son armée qu'il a maintenant car, considérant son armée, le tiers de celle-ci n'est pas à lui, beaucoup de gens ont été envoyés par la France, le Pape et Ferrara, lesquels gens, après la prise de Padoue, se retireraient ensemble, car leur patrons deviendront immédiatement jaloux de la grandeur de celui-ci et ne viendront // à cette proposition, comme je l'ai dit, aucun d'eux. Et les Français sont, si l'on peut dire, sur le pied de guerre, pour être avec les gens d'arme et avec l'argent, et avoir les Suisses voisins, si bien que l'Empereur aura tant à faire, avant qu'il puisse arriver en passant en Toscane, qu'il passera beaucoup de temps, car je ne vois pas comment il pourrait passer outre et laisser l'État qu'il vient de prendre s'il n'a pas auparavant disposé toutes les choses à l'entour. Et les disposer par la force ne nécessite ni peu de temps ni peu de dépense. Et, sans aucun doute, comme l'Empereur s'y trouverait seul sans partisan et serait à ce moment-là forcé de s'attarder par ceux qu'il pourrait engager, en très peu de temps il se trouverait sans armée ; ce qui lui est arrivé plusieurs fois dans un certain nombre de ses entreprises. Et celui qui dirait que les Vénitiens le soutiendraient en l'argent me ferait rire, car de leur blessure a giclé tellement de sang que quand ils l'auront en partie refermée, il leur semblera se retrouver si faibles qu'ils ne voudront pas la rouvrir à nouveau, si les blessures leur font mal comme aux autres.

J'entends cela ainsi, et vivant tous ces principes, je ne crains pas grand chose, encore que ceci soit contraire à la commune opinion.

Et désireux d'entendre votre avis, et en partie pour vous rassurer avec ce passe-temps, je me suis mis à vous écrire.

Portez-vous bien. De Florence. Le 28^{ème} jour de septembre 1509.

Serviteur Nicolas Machiavel secrétaire. //

Au magnifique homme Alamanno de Salviati très digne capitaine de Pise honorable patron etc. à Pise

Annexe 4) Chronologie de la vie et des principales publications de Machiavel

Machiavel naît le 4 mai 1469. De 1476 à 1481, nous avons des traces certaines de son apprentissage du latin. Rien d'autre n'est connu de sa formation.

Le 18 juin 1498, il est élu Secrétaire de la Seconde Chancellerie de la République florentine, née du renversement, en 1494, des Médicis. En 1500, suite à l'échec des troupes commandées par les Français devant Pise, il est envoyé en France pour sa première grande mission. En 1501, il se marie avec Marietta Corsini, dont il aura plusieurs enfants. En juin, puis d'octobre 1502 à janvier 1503, il est en légation auprès de César Borgia. Il devient l'homme de confiance du Gonfalonnier à vie Soderini, élu fin 1502. De 1506 à 1512, il invente, régleme, organise et recrute sa Milice, en plus de ses autres fonctions. De janvier à juin 1509, il est un des artisans principaux de la prise de Pise. Il gère l'intendance et mène certaines des négociations finales. Fin août 1512, sa Milice se débande sous les murs de Prato, devant l'armée espagnole venue rétablir les Médicis. Machiavel est arrêté, emprisonné, torturé puis libéré suite à l'élection du Pape Médicis Léon X le 15 mars 1513.

Assigné à résidence à la campagne, Machiavel s'emploie à des activités centrées sur l'écriture. D'une part, il tient une correspondance fournie avec Vettori, Ambassadeur de Florence auprès du Pape. D'autre part, il se lance dans l'écriture littéraire. Après l'échec de son *Ane d'or*, qu'il ne parvient pas à terminer, il obtient la consécration en 1518 avec les représentations de sa *Mandragore*. Cela lui permet de devenir, à partir de 1520, historiographe officiel de Florence, emploi rémunéré et officiel. Parallèlement, il poursuit ses activités de conseil politique en écrivant *Le Prince*, sans doute en 1513-1514, puis les *Discours*, sans doute à partir de 1513 et jusqu'à 1521. A cette date, Machiavel publie *L'art de la guerre*, traité d'art militaire apprécié. Il rencontre la même année François Guichardin. En 1526, ce dernier, principal artisan de la Ligue de Cognac, obtient que Machiavel soit utilisé, auprès de lui ou à Florence même.

Le 22 juin 1527, Machiavel meurt, un mois après le sac de Rome par les troupes impériales rebelles de Charles Quint et quelques jours après l'avènement de la seconde République florentine, qui lui refuse tout poste pour cause de collusion avec les Médicis.

Bibliographie

A) *Ouvrages de machiavel :*

1) *Editions des lettres*¹⁸⁰⁵ :

Machiavelli, *Legazioni. Commissarie. Scritti di governo*, Roma, Salerno Editrice, 6 tomes publiés, 2002, 2003, 2005, 2006, 2008, 2011.

Machiavelli, *Dieci lettere private*, a cura di Giovanni Bardazzi, Roma, Salerno Editrice, 1992.

Machiavelli, *Opere*, Torino, Einaudi, Biblioteca della Pléiade, introduction et notes de Corrado Vivanti, 3 tomes, 1999.

Machiavelli, *Lettere a Francesco Vettori e a Francesco Guicciardini*, a cura di Inglese, G. Rizoli, 1996.

Machiavel, *Toutes les lettres officielles et familières de Machiavel, celles de ses Seigneurs, de ses amis et des siens*, présentées et annotées par Edmont Barincou, préface de Jean Giono, deux tomes, NRF, Paris, 1955.

The Letters of Machiavelli, Edited and Translated by Allan Gilbert, *The University of Chicago*, Chicago, 1961.

2) *Œuvres :*

Machiavelli, *Opere*, Torino, Einaudi, Biblioteca della Pléiade, introduction et notes de Corrado Vivanti, 3 tomes.

Machiavelli, *Capitoli. Introduzione, testo critico e commento*, a cura di G. Inglese, Roma, 1981.

Machiavel, *Œuvres complètes*, Paris, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1952.

Machiavel, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1996.

Machiavelli, *Œuvres complètes*, édition Buchon, 2 tomes, Paris, Auguste Desrez éditeur, 1837, tome 1, 618 pages, tome 2.

¹⁸⁰⁵ Pour un commentaire des différentes éditions des lettres, nous renvoyons à la page , à la fin de notre introduction.

Machiavel, *Le Prince*, traduction et commentaire de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini, Paris, PUF, 2000.

Machiavel, *Le Prince*, traduction et analyse de Thierry Ménissier, Paris, Hatier, 2011.

Machiavel, *l'art de la guerre*, traduit, présenté et annoté par Jean-Yves Boriaud, Paris, Perrin, collection « tempus », 2011.

B) Biographies de Machiavel :

Barincou, E., *Machiavel*, Paris, Seuil, coll. « écrivains de toujours », 1957.

Dotti U., *La révolution Machiavel*, Grenoble, Millon, 2006.

Gaille-Nikodimov M., *Machiavel*, Paris, Tallandier Editions, 2005.

Gil C., *Machiavel, Fonctionnaire florentin*, Paris, Perrin, 1993.

Hale, J.R., *Machiavelli and Renaissance Italy*, London, The English Universities Press LTD, 1961.

Heers J., *Machiavel*, Paris, Fayard, 1985.

Landi S., *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008.

Marinetti, M., *Machiavel, le penseur de la nécessité*, Paris, Payot, 2009.

Oppenheimer, P., *Machiavelli, a life beyond ideology*, London-New-York, Continuum International Publishing Group, 2011.

Prezzolini G., *Machiavel*, Paris, Payot, 1985.

Prolongeau H., *Machiavel*, Paris, Gallimard, 2010.

Ridolfi, R., *Vita di Niccolò Machiavelli*, Roma, Belardetti, 1954.

Ridolfi, R., *Machiavel*, Paris, Fayard, 1960.

Viroli, M., *Niccolo's Smile: A Biography of Machiavelli*, New York, Hill and Wang, 2002.

Vivanti, C., *Machiavel ou les temps de la politique*, Paris, Editions Desjonquères, 2007.

Weibel, E., *Machiavel, biographie politique*, Fribourg, éditions universitaires, 1988, réédition Paris, Ellipses, 2012.

C) Ouvrages sur la pensée de Machiavel

1) Commentaires en italien :

- Barberi Squarotti, G., *Machiavelli o la scelta della letteratura*, Roma, 1987.
- Barbuto, G. M., *Antinomie della politica. Saggio su Machiavelli*, Napoli, Liguoni, 2007.
- Bartas, J., *Della tirannia : Machiavelli con Bartolo*, Florence, Olschki, 2007.
- Bausi, F., *Machiavelli*, Rome, Salerno, 2005.
- Carta, P., Tabet, X., *Machiavelli nel XIX e XX secolo –Machiavel aux XIXe et XXe siècle*, Padoue, CEDAM, 2007.
- Chabod, F., *Scritti su Machiavelli*, Einaudi, Turin, 1980.
- Chiappelli F., *Machiavelli e la « lingua fiorentina »*, Bologna, Massimiliano Boni Editore, 1974.
- Chiappelli F., *Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Firenze, Le Monnier, 1952.
- Chiappelli F., *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, Le Monnier, 1969.
- Cutinelli-Rèndina, E., *Introduzione à Machiavelli*, Laterza, 1999.
- Guidi, A., *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli*, Bologne, Il Mulino, 2009.
- Inglese, G., *Per Machiavelli, L'arte dello stato, la cognizione delle storie*, Roma, Carocci editore, 2006.
- Marchand, J.-J. (dir.), *Cultura e scrittura di Machiavelli*, Rome, Salerno, 1998.
- Marchand, J.-J., *Niccolo Machiavelli I primi scritti politici (1499-1512), nascita di un pensiero e di uno stile*, Padova, Editrice Antenore, Medioevo e umanesimo .23, 1975.
- Marchand, J.-J. (dir.), *Niccolo Machiavelli politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna, 27-30 settembre 1995, Roma, Salerno Editrice, 1996.
- Marchand, J.-J. (dir.), *Machiavelli senza i Medici (1498-1512) Scrittura del potere / potere della scrittura*, Atti del Convegno di Losanna, 18-20 novembre 2004, Roma, Salerno Editrice, 2006.

- Martelli, M., *Saggio sul Principe*, Salerno, 1999.
- Martelli, M., *Tra filologia e storia. Otto studi machiavelliani*, a cura di Francesco Bausi, Rome, Salerno, 2009.
- Martelli, M., *Machiavelli e gli storici antichi, osservazioni su alcuni luoghi dei "Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio"*, Roma, Salerno Editrice, 1998.
- Matucci, A., *Machiavelli nella storiografia fiorentina. Per la storia di un genere letterario*, Firenze, Olschki, 1991.
- Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli, Atti del Convegno internazionale di studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001.
- Procacci, G., *Machiavelli nella cultura europea dell'Età moderna*, Roma, Laterza, 1995.
- Roncaccia, A., « *Pigliare la golpe e il leone* » *Studi rinascimentali in onore di Jean-Jacques Marchand*, Roma, Salerno Editrice, 2008.
- Sasso, G., *Niccolo Machiavelli. Storia del suo pensiero politico*, Napoli, 1958.
- Sasso, G., *Niccolo Machiavelli*, 2 volumes, Bologne, Il Mulino, 1993.
- Sasso, G., *Machiavelli e gli antichi e altri saggi*, Milano-Napoli, Ricciardini, 1988.
- Taranto, D., *Le virtù della politica : civismo e prudenza tra Machiavelli e gli antichi*, Naples, Bibliopolis, 2003.
- Zanzi, L., *I « segni » della natura e i « paradigmi » della storia : il metodo di Machiavelli. Ricerche sulla logica scientifica degli « umanisti » tra medicina e storiografia*, Manduria, Lacaita Editore, 1981.

2) *Commentaires en français :*

- Aron R., *Machiavel et les tyrannies modernes*, Paris, Editions de Fallois, 1993.
- Audier, S., *Machiavel, conflit et liberté*, Paris, Vrin/EHESS, 2005.
- Bec, C., *Machiavel*, Paris, Balland, 1985.
- Bergès M., *Machiavel, un penseur masqué ?*, Paris, éditions complexe, 2000.
- Colonna d'Istria G. et Frapet R., *L'art politique chez Machiavel*, Paris, Vrin, 1980, 216 pages.

- Cugno, A., *Apprendre à philosopher avec Machiavel*, Paris, ellipses, 2009.
- Del Lucchese, F., *Tumultes et indignations, conflit, droit et multitude chez Machiavel et Spinoza*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.
- Desan P., *Naissance de la méthode (Machiavel, La Ramée, Bodin, Montaigne Descartes)*, Paris, Nizet, 1987.
- De Vries, H., *Essai sur la terminologie constitutionnelle chez Machiavel*, thèse publiée par l'Université d'Amsterdam, 1957.
- Drei, H., *La vertu politique : Machiavel et Montesquieu*, L'Harmattan, 1998.
- Duvernois J.-F., *Machiavel*, Paris, Bordas, 1986.
- Ehnmark, A., *Les secrets du pouvoir, Essai sur Machiavel*, Paris, Acte Sud, 1988.
- Ferrari, J., *Machiavel, juge des révolutions de notre temps*, Paris, Payot, 2003.
- Gaille-Nikodimov, M., *Conflit civil et liberté – la politique machiavélienne entre histoire et médecine*, Paris, Champion, 2004.
- Gaille, M., *Machiavel et la tradition philosophique*, Paris, PUF, 2007.
- Gaille-Nikodimov, M., Ménissier, T., (dir.) *Lectures de Machiavel*, Paris, Ellipses, 2006.
- Garin Eugenio, *Machiavel entre politique et histoire*, Paris, Allia, 2006.
- Gilbert F., *Machiavel et Guichardin, Politique et histoire à Florence au XVIème siècle*, Paris, Seuil, 1996.
- Guichardin, F., *Avertissements politiques (1512-1530)*, Paris, cerf, 1988.
- Guichardin, *Considérations à propos des discours de Machiavel sur la première décade de Tite-Live*, traduit et présenté par Lucie De Los Santos, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Guichardin, *Ecrits politiques, Discours de Logrono, Dialogue sur la façon de régir Florence*, Paris, PUF, 1997.
- Guillemain B., *Machiavel, l'anthropologie politique*, Genève, Droz, 1977.
- Guineret H., *Le Prince [De la liberté des peuples]*, Machiavel, Paris, Ellipses, 2001.
- Kerdellant, C., *Relire le Prince de Machiavel*, Paris, economica, 2000.
- Larivaille, P., *La pensée politique de Machiavel*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1982.

- Lefort C., *le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard, 1986.
- Manent P., *Histoire intellectuelle du libéralisme*, Paris, Clamann-Lévy, 1987.
- Manent P., *Naissances de la politique moderne, Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Paris, Gallimard, 2007, 1^{ère} édition, Paris, Payot, 1977.
- Mansfield, H. C., *Le Prince apprivoisé. De l'ambivalence du pouvoir*, trad. Fayard, 1999.
- Mboukou, S., *Espace et temps de la méditation politique*, Strasbourg, Le Portique, La Phocide, 2009.
- Ménissier, T., *Le vocabulaire de Machiavel*, Paris, Ellipses, 2002.
- Ménissier, T., *Machiavel, la politique et l'histoire*, Paris, PUF, 2001.
- Ménissier, T., *Machiavel ou la politique du centaure*, Paris, Hermann, 2010.
- Ménissier, T., Zarka, Y.-C., (coord.) *Machiavel, Le Prince ou le nouvel art politique*, PUF, 2001.
- Namer E., *Machiavel*, Paris, PUF, 1961.
- Roux, E., *Machiavel, la vie libre*, Paris, raisons d'agir, 2013.
- Senellart M., *Machianélisme et raison d'état*, Paris, PUF, 1989.
- Sennelart, M., Sfez, G., (dir) *L'enjeu Machiavel*, Paris, PUF, 2001.
- Senellart M., *Les arts de gouverner*, Paris, Seuil, 1995.
- Sfez, G., *Leo Strauss, lecteur de Machiavel, la modernité du mal*, Paris, Ellipses, 2003.
- Sfez, G., *Machiavel, la politique du moindre mal*, Paris, PUF, 1999.
- Skinner Q., *Machiavel*, Paris, Seuil, 2001.
- Strauss L., *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot, 1982.
- Vissing, L., *Machiavel et la politique de l'apparence*, Paris, PUF, 1986.
- Weil, C., *Machiavel, le pouvoir et la ruse*, Paris, CNRS éditions, 2007.
- Wicht, B., *L'idée de milice et le modèle suisse dans la pensée de Machiavel*, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, 1995.
- Zarka Y.-C., *Figures du pouvoir*, Paris, PUF, 2001.

3) *Commentaires en anglais*

Ascoli, A.R., Khan, V., (éd.), *Machiavelli and the Discours of Litterature*, Ithaca-Londres, 1993.

Bock, G., Skinner, Q., and Viroli, M. (ed.), *Machiavelli and Republicanism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

Capponi, N., *An Unlikely Prince: The Life and Times of Machiavelli*, Philadelphia, Da Capo Press, 2010.

Mansfield, H. C., *Machiavelli's Virtue*, Chicago, Tue University of Chicago Press, 1966.

Masters, R. D., *Mabiavelli, Leonardo and the Science of Power*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1996.

Najemy, J. M., *The Cambridge Companion to Machiavelli*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

Najemy, J., *Between Friends: Discourses of Power and Desire in the Machiavelli-Vettori Letters of 1513-1515*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

Parel, *The Machiavellian Cosmos*, Princeton, University Press, 1992.

Ruggiero, G., *Machiavelli in Love: Sex, Self, and Society in the Italian Renaissance*, Baltimore, The Jhon Hopkins University Press, 2007.

Sullivan, V. B., *The Comedy and Tragedy of Machiavelli: Essays on the Literary Works*, London, Yale University Press, 2000.

Sullivan, V. B., *Machiavelli's Three Romes: Religion, Human Liberty, and Politics Reformed*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1996.

Vatter, M., *Between Form and Event : Machiavelli's Theory of Political Freedom*, Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer Academic Publishers, 2000.

Viroli, M., *How to Read Machiavelli*, London, Granta, 2008.

Viroli, M., *Machiavelli's God*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

D) Ouvrages généraux :

- Akrich, M., Callon, M., Latour, B., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, les Presses Mines Paris, 2006.
- Alberti, Leon Battista, *Della Famiglia*, trans. Watkins Renée Neu, *The Family in Renaissance Florence*, Columbia : University of South Carolina Press, 1969.
- Amiguet, P., *L'âge d'Or de la Diplomatie, Machiavel et les Vénitiens*, Paris, Albin Michel, 1963.
- Aristote, *Ethique à Nicomaque*, traduction par J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.
- Aristote, *Les politiques*, traduction Pierre Pellegrin, Paris, GF, 1990.
- Atkinson, C., *Debts, Dowries, Donkeys. The Diary of Niccolo Machiavelli's Father, Messer Bernardo*, Francfort, Peter Lang, 2002.
- Barbier, F., *L'Europe de Gutenberg, le livre et l'invention de la modernité occidentale*, Paris, Belin, 2006.
- Baudouin, J., *Introduction à la science politique*, Paris, Dalloz, 10^{ème} édition, 2012.
- Bec, C., *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence : 1375-1434*, Paris et La Haye, Mouton, 1967.
- Berns, T., *Souveraineté, droit et gouvernementalité. Lectures du politique moderne à partir de Bodin*, Editions Léo Scheer, 2005.
- Boucheron, P. et Offenstadt, N., (coord.) *L'espace public au Moyen Âge, débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, PUF, 2011.
- Boutier, J., *Anatomie d'une noblesse urbaine. Florence à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, thèse de l'EHESS soutenue le 13 février 1988 sous la direction de M. Aymard, Paris, éditions de l'EHESS, 1995.
- Boutier, O., Landi, S., Rouchon, O., *Florence et la Toscane XIV^e-XIX^e siècles, les dynamiques d'un état italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- Boutier, O., Landi, S., Rouchon, O., *La politique par correspondance, les usages politiques de la lettre en Italie (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- Burke, P., *The Italian Renaissance: Culture and Society in Italy*, 2nd Edition, Combridge, Polity Press, 1999.

- Burns, J., H., *Histoire de la pensée politique moderne*, chapitre I : « La pensée politique italienne 1450-1530 », Paris, PUF, Léviathan, 1997.
- Buttay-Jutier, F., *Fortuna. Usages politiques d'une allégorie morale à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008.
- Cadoni G., *Lotte politiche e riforme istituzionali a Firenze tra il 1494 e il 1502*, Roma, Istituto Storico Italiano per il medio evo, 1999.
- Cadoni G., Sciullo, F., *Provvisioni concernenti l'ordinamento della repubblica fiorentina 1494-1512*, Roma, Istituto Storico Italiano per il medio evo, tome II, 12 mai 1497- 29 décembre 1502, 2000.
- Cerretani, B., *Storia fiorentina*, a cura di G. Berti, Firenze, Olschki, 1994.
- César, J., *La guerre des Gaules*, in *Historiens romains II*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1968.
- Chastel, A., *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique*, Paris, PUF, 1959.
- Cicéron, *Discours*, tome X, *Catilinaires*, Texte établi par H. Bornecque et traduit par E. Bailly, 10e tirage, 1985. Collection des Universités de France (Belles Lettres).
- Cicéron, *Les Devoirs*, texte établi et traduit par M. Testard, Collection des Universités de France (Belles Lettres). Tome I : *Livre I*, 2e tirage, 1974 ; Tome II: *Livres II-III*, 2e tirage revu et corrigé, 1984.
- Clarke, *The Soderini and the Medici : Power and Patronage in fifteenth-Century Florence*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- Cloulas, I, *Laurent le Magnifique*, Paris, Fayard, « marabout université », 1982.
- Coletti V., *L'éloquence de la chaire, victoires et défaites du latin entre Moyen Age et Renaissance*, Paris, cerf, 1987.
- Connell, W. J., *Society and Individual in Renaissance Florence*, Berkeley, University of California Press, 2002.
- Descartes, *Œuvres philosophiques*, Paris, Bordas, « classiques Garnier », trois volumes présentés et annotés par Ferdinand Alquié, tome I, 1963, tome II, 1967, tome III, 1973.
- Descartes, *correspondance avec Elisabeth*, Paris, GF, 1989.

- Devonshire Jones, R., *Francesco Vettori, Florentine Citizen and Medici Servant*, London, The Athlone Press of the University of London, 1972.
- Fachard, D., *Biagio Buonaccorsi*, Bologna, Massimiliano Boni, 1976.
- Fachard, D., *Consulte e pratiche 1498-1505*, 2 volumes, Genève, Droz, 1993.
- Fachard, D., *Consulte e pratiche 1505-1512*, Genève, Droz, 1988.
- Fontana, A., Fournel, J.-L., Tabet, X., Zancarini, J.-C., *Langue et discours de la République et de la guerre. Etudes sur Machiavel*, Gènes, Name, 2004.
- Fontes, A., Fournel, J.-L., Plaisance, M., *Savonarole, Enjeux, débats, questions, Actes du Colloque International de Paris, janvier 1996*, Paris, Centre Interuniversitaire de Recherche sur la Renaissance Italienne, 1997.
- Fournel, J.-L., Zancarini, J.-C., *La politique de l'expérience, Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*, Turin, Edizioni dell'Orso, 2002.
- Guenancia P., *Descartes et l'ordre politique*, Paris, Gallimard, « Tel », 2012.
- Guenancia, P., *Lire Descartes*, Paris, Gallimard, « folio essais », 2000.
- Guichardin, F., *Histoire d'Italie, 1492-1534*, 2 tomes, Paris, éditions Robert Laffont, col. « bouquins », 1996.
- Guidi, G., *Lotte, pensiero e istituzioni politiche nella Repubblica fiorentina dal 1494 al 1512*, Firenze, Olschki, 1992, trois tomes.
- Habermas, J., *L'espace public*. Paris, Payot, 1988.
- Heers, J., *Le clan des Médicis*, Paris, Perrin, collection « tempus », 2008.
- Hobbes, *Le citoyen ou le fondement de la politique*, Paris, GF, 1982.
- Horace, *Odes et Epodes*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, 2^{ème} tirage du 12^{ème} tirage revu et corrigé par J., Hellegouarc'h, Paris, collection des Universités de France, « Belles Lettres », 1992.
- Hugedé, N., *Savonarole et les Florentins*, Paris, éditions France-Empire, 1998.
- Hume, D., *Essais moraux, politiques et littéraires et autres essais*, tr. De G. Robel, Paris, PUF, 2001.

- Kant, E., *Projet de paix perpétuelle*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, « pléiade », 1986, tome III, pp. 327-383.
- Kelsen, H. *la Démocratie, sa nature – sa valeur*, Paris, dalloz, 2004, réimpression de la 2^{ème} édition de 1932.
- Guyon, E.-F., *Diplomates et voyageurs, de Machiavel à Claudel*, Paris, éditions Pedone, 1987, textes parus dans la *Revue d'Histoire Diplomatique*.
- La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Vrin, 2002.
- Landi, S., *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- Launay, S., *La guerre sans la guerre, Essai sur une querelle occidentale*, Paris, Descartes et compagnie, 2003.
- Lowe, K., J., P., *Church and Politics in Renaissance Italy, The life and Career of Cardinal Francesco Soderini, 1453-1524*, 1993.
- Lucas, J., *Les obsessions de Tacite*, E. J. Brill, Leiden, Netherlands, 1974.
- Luzzati, M., *Una guerra di popolo. Lettere private del tempo dell'assedio di Pisa (1494-1509)*, Pisa, Pacini Editore, 1973.
- Machiavel et Simone Weil, *La Révolte des Ciompi. Un soulèvement prolétarien à Florence au XIV^e siècle*, Livre III des *Histoires florentines* de Machiavel, traduction de Guiraudet, revue par Laura Brignon, précédé d'une introduction de Simone Weil (*La Critique Sociale*, n° 11, mars 1934), postface d'Emmanuel Barot : « 1378 ou l'émergence de la question moderne du sujet révolutionnaire », Toulouse, éditions CMDE, 2013.
- Machiavelli Bernardo, *Libro di Ricordi*, Firenze, Le Monnier, 1954.
- Manin, B., *Principes du gouvernement représentatif*, Paris, Flammarion, collection « champs essais », dernière édition 2012.
- Marzi, D., *La Cancelleria della repubblica fiorentina*, Rocca S. Casciano, Cappelli, 1910 ; réédition avec présentation de C. Cherubini, Firenze, Le Lettere, 2 tomes, 1987.
- Mesnard, P., *L'essor de la philosophie politique au XV^{ème} siècle*, Paris, Boivin & Cie éditeurs, 1936.

- Montaigne, *Les Essais*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 2007.
- More, T., *L'Utopie*, édition de Guillaume Navaud, Paris, Gallimard « folio classique », 2012.
- Negri, A., *Le pouvoir constituant, essai sur les alternatives de la modernité*, Paris, PUF, 1997.
- Passy, M. L., *Un ami de Machiavel, François Vettori, sa vie et ses œuvres*, 2 tomes, Paris, Plon, 1914.
- Polybe, *Histoire*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2003.
- Raynaud, P., Rials, S., (dir.) *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, PUF, « quadrige », 3^{ème} édition complétée, 2012.
- Ridolfi, R., *Savonarole*, Paris, Fayard, 1957.
- Roeder, R., *Savonarole*, Paris, Armand Colin, 1933.
- Rousseau, *Du contrat social*, Paris, GF, 1966.
- Strauss, L., *Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, Paris, PUF, 1992.
- Strauss, L. *Maimonide*, Paris, PUF, 1988.
- Verrier, F., *Les armes de Minerve, L'humanisme militaire dans l'Italie du 16^{ème} siècle*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997.
- Warburg, A., *Essais florentins*, Paris, Klincksieck, 2003.
- Weber, M., *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 10/18, 1959.
- Weinstein, D., *Savonarole et Florence. Prophétie et patriotisme à la Renaissance*, Paris, Calman-Lévy, 1973.
- Xénophon, *Anabase*, in *Œuvres complètes 2*, Paris, GF, 1967, pp. 23-249.
- Zarka, Y. C., *Hobbes et la pensée politique moderne*, Paris, PUF, 3^{ème} édition, 2012.

Ouvrages romanesques :

- Bataille, C., *Le rêve de Machiavel*, Paris, Grasset, 2008.
- Bausi, F., *Scandalo Machiavelli, Un intrigo fiorentino*, Firenze, Edizioni Polistampa, 2014.
- Boucheron, P., *Léonard et Machiavel*, Paris, Verdier, 2009.

E) Articles :

« La politique cartésienne », numéro spécial in *Archives de philosophie*, tome 53, cahier 3, juillet-septembre 1990.

« Machiavel ou la maîtrise de l'urgence », numéro spécial in *Archives de philosophie*, tome 62, cahier 2, avril-juin 1999.

Althusser L., « Machiavel et nous », in *Ecrits philosophiques et politiques*, tome II, Paris, Le livre de poche, Stock, 1997, pp. 39-173.

Badaloni, N., « Natura e società in Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, pp. 675-708.

Barberi Squarotti, G., « Il Machiavelli fra il « sublime della contemplazione intellettuale e il « comico » della prassi », in *Lettere italiane*, CXI, 1969, 2, pp. 129-154.

Baron, H., « Machiavelli on the Eve of the *Discourses*: the date and place of his *Dialogo intorno alla nostra lingua* », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXII, 1961, pp. 449-479.

Baron, H., « The Historical Background of the Florentine Renaissance », in *History*, n. s. vol. 88, march 1938, pp. 315-327.

Baron, H., « The Republican Citizen and the Author of *The Prince* », in *The English Historical Review*, Vol. 76, N°299 (Apr., 1961), pp. 217-253.

Basile, B., « Grotteschi Machiavelli », in *Convivium*, XXXIV, 1966, 6, pp. 576-583.

Battaglia, F., « La Dottrina dello Stato misto nei politici fiorentini del Rinascimento », in *Rivista internazionale di filosofia del diritto*, anno VII, 1927, fasc. III, pp. 286-304.

Bausi, F., « Politica e poesia : Ancora sulla cultura di Machiavelli », *Intersezioni*, 22.2, 2002, p. 377-393.

Bausi, F., Saro, G., « per l'epistolario di Niccolò Machiavelli », in *Interpres*, XI, 1991, pp. 367-389.

Bec, C., « Guerre et politique étrangère dans les mentalités florentines du début du XVIème siècle », in *Lettere italiane*, XXV, 1973, pp. 225-234.

Bec, C., « A propos d'un ouvrage récent : Fortune et prudence au Cinquecento », in *Revue des Etudes Italiennes*, janvier-mars 1969, pp. 69-77.

- Berns T., « Le retour à l'origine de l'État (Machiavelli, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, livre III, chapitre 1) », in *Archives de philosophie*, tome 59, cahier 2, avril-juin 1996, pages 219 à 248.
- Bertelli, S., Gaeta, F., « Noterelle machiavelliane. Un codice di Lucrezio e di Terenzio », *Rivista storica Italiana*, 73.1, 1961, pp. 544-557.
- Bertelli, S., « Constitutional reforms in Renaissance Florence », in *The Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 3, 1973, pp. 139-164.
- Bertelli, S., « Machiavelli and Soderini », in *Renaissance Quarterly*, Vol. 28, N°1, Spring, 1975, pp. 1-16.
- Bertelli, S., « Noterelle machiavelliane. Ancora su Lucrezio e Machiavelli », *Rivista storica Italiana*, 76.2, 1964, pp. 774-792.
- Bertelli, S., « Per l'edizione di un nuovo epistolario machiavelliano », in *Machiavellismo e antimachiavellismo nel Cinquecento*, fasc. Spec. De *Il Pensiero Politico*, II, 1969, 3, pp. 536-579.
- Bertelli, S., « *Petrus Soderinus Patriae Parens* », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXXI (1969), pp. 93-114.
- Bertelli, S., « When did Machiavelli write *Mandragola* ? », in *Renaissance Quarterly*, Vol. 24, N°3, Autumn, 1971, pp. 317-326.
- Black, R., « Ecole et société à Florence aux XIVe et XVe siècles. Le témoignage des *Ricordanze* », in *Annales HSS*, 59-2004, pp. 827-846.
- Bouretz, P., « A la recherche des Lumières médiévales : la leçon de Maimonide », in *Critique*, janvier-février 2008, tome LXIV, N° 728-729, Paris, les éditions de Minuit, pp. 28-41.
- Burke, Peter, « L'homme de cour » in Garin, E. (sous la direction de), *L'homme de la Renaissance*, Paris, Seuil, collection « points histoire », 1990, 2002, pp. 147-178.
- Butters, H. C., Stephens, J. N., « New light on Machiavelli », *English Historical Review*, XCVII, 1982, pp. 54-69.
- Canfora, L., « tucidide e Machiavelli » in *Rinascimento*, 37-1997, pp. 29-44.

Cantimori, D., Yates, F., A., « Rhétoric and Politics in Italian Humanism », in *Journal of the Warburg Institute*, Vol. 1, N°2, Oct., 1937, pp. 83-102.

Cazale Berard, C. et Klapisch-Zuber, C., « Mémoire de soi et des autres dans les livres de famille italiens », in *Annales EHESS*, 59, 2004, pp. 805-826.

Cibois, P., « Machiavel lecteur de Cicéron » sur le site <http://enseignement-latin.hypotheses.org/4524>, article du 29 janvier 2012 consulté le 25 février 2014.

Cutinelli-Rèndina, E., « La politica della Chiesa nel Machiaveli diplomatico », in Marchand, J.-J. (dir.), *Niccolo Machiavelli politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna, 27-30 settembre 1995, Roma, Salerno Editrice, 1996, pp. 209-233.

Cutinelli-Rèndina, E. « Mythe de l'ancien et perception du moderne chez Machiavel », *Astériorion*, Numéro 2, 15 juillet 2004, <http://asterion.revues.org/document91.html>, 9 pages.

Damien, R., « Paysage et lecture chez Machiavel », in *Archives de Philosophie*, tome 62 cahier 2, avril-juin 1999, pp. 281-300.

Davidson, R., « L'avo di Niccolo Machiavelli cronista fiorentino », in *Archivio storico italiano*, 1935, Vol. I, pp. 35-48.

De Mattei, R., « Un cinquecentista confutatore del Machiavelli : Antonio Ciccarelli », in *Archivio storico italiano*, 1967, pp. 69-91.

Del Lucchese, F., « « Disputare » e « combattere ». Modi del conflitto nel pensiero politico di Niccolo Machiavelli », *Filosofia politica*, XV-2001, pp. 71-95.

Descendre, R., note de lecture sur « Guidi, A., *Un segretario militante. Politica, diplomazia e armi nel cancelliere Machiavelli* » in *Laboratoire italien*, « Justice et armes au XXVIème siècle », Lyon, 10-2010, ENS éditions, 2010, pp. 239-242.

Devonshire Jones, R., « Some observations on the relations between francesco Vettori and Niccolo Machiavelli during the embassy to Maximilian I », in *Italian Studies*, XXIII, 1968, pp. 93-113.

Dionisotti C., « Appunti sui capitoli di Machiavelli », in *Collected essays on Italian Language and Literature, Presented to Kathleen Speight*, édité par Aquilectchia, G., Cristea, S. N., Ralphs, S., Manchester, Manchester University Press, 1971, pp. 55-71.

Edmond M., « Machiavel et la question de la Nature », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, N°3/1989, pages 347 à 352.

Fachard, D., « « *A maggiore vostra cognizione, mi fàro un pocado lato, e voi arete pazienza e leggerla* », Appunti su inediti Machiavelliani riguardanti l'attuazione dell'ordinanza », in *Filologia italiana*, VII, 2009, pp. 129-145.

Fachard, D., « Gli scritti cancellereschi inediti di Machiavelli durante il primo quinquennio a Palazzo Vecchio », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale si studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 87-121.

Ferroni, G., « La struttura epistolare come contraddizione (carteggio privato, carteggio diplomatico, carteggio cancelleresco) », in *Miscellanées, Niccolò Machiavelli politico storico e letterario*, Rome, Salerno editrice, 1996, pp. 247-269.

Ferroni, G., « Le « cose vane » nelle lettere di Machiavelli », in *La Rassegna della letteratura italiana*, serie VI, LVVVI (1972), pp. 215-264.

Ferroni, G., « Dalla pratica quotidiana alla scena della teoria », in Marchand, J.-J. (dir.), *Machiavelli senza i Medici (1498-1512) Scrittura del potere / potere della scrittura*, Atti del Convegno di Losanna, 18-20 novembre 2004, Roma, Salerno Editrice, 2006, pp. 41-51.

Fido, F., « Machiavelli 1469-1969 : politica e teatro nel badalucco di messer Nicia », in *Italica*, XLVI, 1969, 4, pp. 359-375.

Fischer, Markus, « Machiavelli's Political Psychology », in *The Review of Politics*, 59-1997, pp. 789-829.

Fontana, A., « Fortune et décision chez Machiavel », in *Archives de Philosophie*, Tome 62, avril-juin 1999, pp. 255-267.

Fontana, A., « Les Ambassadeurs après 1494 : la diplomatie et la politique nouvelles », in *Italie 1494, Cahiers de la Renaissance italienne*, 3, Paris, 1995, pp. 142-178.

Fournel, J.-L., « Frontiere e ambiguità nella lingua del *Principe*: condensamenti e diffusione del significato », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale si studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 71-86.

- Fournel, J.-L., « la guerre, l'amour et les mots. Rhétorique et langue vulgaire en Italie au XVI^e siècle », in Fumaroli, M. (dir.), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne (1450-1950)*, Paris, PUF, 1999, pp. 313-340.
- Fournel, J.-L., Zancarini, J.C., « les enjeux de la traduction » Traduire les penseurs politiques florentins de l'époque des guerres d'Italie, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002/5 N°145, p. 84-94.
- Gerbier, L., « Médecine et politique dans l'art machiavélien de la prévision » in *Nouvelle Revue du XVI^e siècle*, 21-2003, pp. 25-42.
- Ghiglieri, P. « *Discursus de pace inter imperatorem et regem* », in *La bibliofilia*, LXVIII, 1966, pp. 178-180.
- Ghiglieri, P. « Noterella all'edizione dei *Ghiribizzi* », in *La bibliofilia*, LXXXII, 1980, pp. 81-82.
- Ghiglieri, P. e Ridolfi, R., « I « Ghiribizzi » al Soderini », in *La Bibliofilia*, LXXII, 1970, pp. 53-74.
- Gilbert, F., « An Unpublished Machiavelli Letter », in *The American Historical Review*, Vol. 47, N° 2, Jan., 1942, pp. 288-292.
- Gilbert, F., « Bernardo Rucellai and the *Orti Oricellari*: a study on the origin of modern political thought », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XII, 1949, pp.101-131.
- Gilbert, F., « Florentine Political Assumptions in the Period of Savonarola and Soderini », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, Vol. 20, N°3/4, Jul.-Dec., 1957, pp. 187-214.
- Gilbert, F., « Guicciardini, Machiavelli, Valori on Lorenzo Magnifico », in *Renaissance News*, Vol. 11, N°2, Summer, 1958, pp. 107-114.
- Gilbert, F., « Machiavelli and Guicciardini », in *Journal of the Warburg Institutes*, Vol. 2, N°3, Jan., 1939, pp.263-266.
- Gilbert, F., « Machiavelli in an Unknown Contemporary Dialogue », in *Journal of the Warburg Institutes*, Vol. 1, N°2, Oct. 1937, pp.163-166.

Gilbert, F., « The Concept of Nationalism in Machiavelli's *Prince* », in *Studies in the Renaissance*, Vol. 1, 1954, pp. 38-48.

Gilbert, F., « The Humanist Concept of the Prince and the Prince of Machiavelli », in *The Journal of Modern History*, Vol. 11, N° 4, Dec., 1939, pp. 449-483, traduit par Marie Gaille-Nikodimov dans *Cahiers Philosophiques*, avril 2004, N°97, pp. 87-115.

Gilbert, F., « The venetian constitution in florentine political thought », in Rubinstein, N., (éd.) *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, London, 1968, pp. 463-500.

Ginzburg, C., « Diventare Machiavelli. Per una lettura dei Ghiribizzi al Soderini », *Quaderni storici*, nuova serie, 121, aprile 2006, pp. 151-164.

Ginzburg, C., « Machiavelli, l'eccezione e la regola. Linee di una ricerca in corso », in *Quaderni storici*, nuova serie, 112, aprile 2003, pp. 195-213.

Goyard-Fabre S., « Descartes et Machiavel », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, N°3/1973, pages 313 à 334.

Grazzini, F., « Spunti di un'autobiografia politica nelle lettere familiari di Machiavelli (1498-1515) », in *Miscellanées, Niccolò Machiavelli politico storico e letterario*, Rome, Salerno editrice, 1996, pp. 271-295.

Guelfucci, M.-R., « Anciens et Modernes : Machiavel et la lecture polybienne de l'histoire », in *Dialogues d'histoire ancienne*, 2008/1, pp. 85-104.

Guidi, A., « Due inediti dell'epistolario machiavelliano », in *Annali dell'istituto italiano per gli studi storici*, XX, 2003/2004, pp. 69-80.

Guidi, A., « 'Esperienza' e 'qualità dei tempi' nel linguaggio cancelleresco e in Machiavelli (con un'appendice di dispacci inediti di vari cancellieri e tre Scritti di governo del Segretario fiorentino), » in *Laboratoire italien IX*, 2009, pp. 233-272.

Guidi, A., « L'esperienza cancelleresca nella formazione politica di Niccolò Machiavelli, » *Il Pensiero Politico XXXVIII/1*, 2006, pp. 3-23.

Guidi, A. « Machiavelli al tempo del sacco di Prato alle luce di sei lettere inedite a lui inviate » in *Filologia e critica XXXI/2*, 2006, pp. 274-287.

Guidi, A., « Machiavelli e la « setta saracina » », in *I Fiorentini alle crociate*, ed. S. Agnoletti and L. Mantelli, Intro. F. Cardini, Florence, Edizioni della Meridiana, 2007.

Guineret H., « Bestialité et cruauté chez Machiavel », in *Figures* (centre G. Bachelard) n° 21/23 Dijon, UB/Centre G. Bachelard, 2001, pp. 153-165.

Guineret H., « Le terme de nature dans le Prince de Machiavel », in *Revue philosophique*, N° 1/1999, pages 7 à 18.

Hexter, J.H., « *Il Principe* and *lo stato* » in *Studies in the Renaissance*, IV, 1957, pp. 113-138.

Hexter, J.H., « Seyssel, Machiavelli and Polybius VI: the Mystery of the Missing Translation » in *Studies in the Renaissance*, iii, 1956, pp. 75-96.

Hörnqvist, M., « Perché non si usa allegare i Romani: Machiavelli and the Florentine Militia of 1506 », in *Renaissance Quarterly*, 55-2002, pp. 148-191.

Hurtubise, P., « Le cas des archives Salviati », in Brezzi, P. et Lee, E., *Gli atti privati nel tardo medioevo: fonti per la storia sociale*, Roma, 1984, pages 153-167.

Imberciadori, I., « I Due poderi di Bernardo Machavelli ovvero mezzadria poderale nel'400 », in *Studi in onore di Armando Sapori*, Milano, 1957, volume II, pp. 833-846.

Ion, C., « Vivre et écrire la politique chez Machiavel: le paradigme du ritratto », *Archives de Philosophie*, 2005/3 Tome 68, pp. 525-544.

Klapisch-Zuber, C., « La construction de l'identité sociale. Les magnats dans la Florence de la fin du Moyen Age », in Lepetit, B., (éd.) *Les formes de l'expérience, une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 151-164.

Klapisch-Zuber, C., « les hors-la-loi de la famille. Rejets et exclusions de parenté à Florence au XIVème siècle », *Riches et pauvres. Mélanges B. Geremek*, Varsovie, 1992, pp. 155-167.

Klapisch-Zuber, C., « Ruptures de parenté et changements d'identité chez les magnats florentins du XIVe siècle. » In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 43e année, N. 5, 1988. pp. 1205-1240.

Klapisch-Zuber, C. et Pastoureau, M., « un dossier florentin du XIVème siècle », in *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 43ème année, 1988, N°5, pp. 1201-1256.

Krappe, A. H., « Quelques sources grecques de N. Machiavelli », in *Etudes italiennes*, 1924, pp. 80-90.

Landi, S., « Alcune considerazioni sulla « voce d'un popolo » in Machiavelli (*Discorsi*, I, 58) », in *Le peuple, formation d'un sujet politique*, numéro de la revue *Laboratoire italien, Politique et société*, ENS éditions, 1-2001, pp. 35-52.

Landi, S., « Décrire et gouverner l'opinion. Pour une phénoménologie de la correspondance publique de Machiavel », in *Renaissance and Reformation*, 32-3, été 2009, pp. 3-27.

Landi, S., « Le peuple, formation d'un sujet politique », in *Laboratoire italien*, ENS éditions, 1-2001, pp. 35-52.

Landi, S. « Opinions et conflits, une relecture des *Histoires de Florence* de Machiavel », in *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, N°33, 1^{er} semestre 2011, pp. 137-162.

Landi, S., « Penser l'opinion publique à la Renaissance. Machiavel, le peuple, la doxa », in *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 118-1, 2006, p. 121-140.

Landi, S., « « Popolo », « voce » del popolo, « opinione universale » in Machiavelli », in G. Delille, A. Savelli, eds, *Essere popolo. Prerogative e rituali d'appartenenza nelle città italiane di antico regime*, *Ricerche storiche*, XXXII, 2-3, maggio-dicembre 2002, pp. 359-376.

Landi, S., « Une relecture de Machiavel : « Trahir ses amis, une forme de sacrilège ». », in *Géopolitique*, 109, p. 27-32.

Larivaille, P., « Dal cosiddetto *libro delle repubbliche* alle soglie del *discursus* : tre schede machiavelliane, in Roncaccia, A., « *Pigliare la golpe e il liono* » *Studi rinascimentali in onore di Jean-Jacques Marchand*, Roma, Salerno Editrice, 2008, pp. 135-152.

Lazzeri, C., « La guerre intérieure et le gouvernement du prince chez Machiavel », in *Archives de Philosophie*, tome 62 cahier 2, avril-juin 1999, pp. 241-254.

Luzzati, M., Sbrilli, M., « Massimiliano d'Asburgo e la politica di Firenze in una lettera inedita di Niccolò Machiavelli ad Alamanno Salviati (28 settembre 1509) », in *Annali della scuola normale superiore di Pisa*, vol. XVI, 3, 1986, pp. 825- 854.

Marchand, J.-J., « Ancora due frammenti degli abbozzi autografi delle *Storie fiorentine* » di Niccolò Machiavelli », in *La Bibliofilia*, LXXII, 1970, pp. 75-89.

- Marchand, J. J., « Contributi all'Epistario machiavelliano. La lettera al vettori del 10 dicembre 1514 nel testo originale inedito », in *la bibliofilia*, LXXII, 1970, 3, pp. 289-302.
- Marchand, J.-J., « L'autografo del « Consulto per l'elezione del capitano delle fanterie » di Niccolò Machiavelli », in *La Bibliofilia*, LXXI, 1969, pp. 243-252.
- Marchand, J.-J., « L'évolution de la figure de César Borgia dans la pensée de Machiavel », in *Revue suisse d'histoire*, XIX, 1969, pp. 327-355.
- Marks, L. F., « La crisi finanziaria a Firenze dal 1494 al 1502 », in *Archivio Storica Italiana*, CXII, 1954, pp. 47-72.
- Martelli, M., « Ancora sui « Ghiribizzi » a Giovan Battista Soderini », in *Rinascimento*, s. II, X, 1970, pp. 3-27.
- Martelli, M., « I « Ghiribizzi » a Giovan Battista Soderini », in *Rinascimento*, II serie, IX, 1969, pp. 147-180.
- Martelli, M., « La versione machiavelliana dell'« Andria » », in *Rinascimento*, XIX, 1968, pp. 203-274.
- Martelli, M., « Machiavelli e Firenze, dalla repubblica al principato », in Marchand, J.-J. (dir.), *Niccolò Machiavelli politico storico letterato*, Atti del Convegno di Losanna, 27-30 settembre 1995, Roma, Salerno Editrice, 1996, pp. 15-31.
- Martelli, M., « Machiavelli politico, amante, poeta », in *Interpres*, XVII, 1998, pp. 211-256.
- Martelli, M., « Memento su un'edizione dell'epistolario machiavelliano », in *la bibliofilia*, LXXIII, 1971, 1, pp. 61-79.
- Martelli, M., « Preistoria (medicea) di Machiavelli », in *Studi di Filologia Italiana*, XXIX, 1971, pp. 377-405.
- Martelli, M., « Prosa cancelleresca », in Marchand, J.-J. (dir.), *Machiavelli senza i Medici (1498-1512) Scrittura del potere / potere della scrittura*, Atti del Convegno di Losanna, 18-20 novembre 2004, Roma, Salerno Editrice, 2006, pp. 15-40.
- Martelli, M., « Schede sulla cultura di Machiavelli », in *Interpres*, VI, 1985-1986, pp. 283-330.

- Masciandaro, F., « I « castellucci » e i « ghiribizzi » del Machiavelli epistolografo », in *Italica*, XLVI, 1969, 2, pp. 135-148.
- Mattingly, G., « Machiavelli's *Prince* : Political Science or Political Satire ? », in *The American Scholar*, XXVII, 1958, pp. 482-491.
- Matucci, A., « Sul primo « Decennale » di Niccolo Machiavelli », in *Filologia e critica*, III, 1978, N° 2/3, pp. 297-327.
- Matucci, A., « Sul secondo « Decennale » di Niccolo Machiavelli », in *Rinascimento*, XVIII, 1978, pp. 297-307.
- Ménissier, T., « Note sur dix années d'actualité bibliographique de Machiavel (1997-2007) », in *Cahiers Philosophiques*, n°113, avril 2008, pp. 115 à 121.
- Ménissier, T., « *Ordini et tumulti* selon Machiavel : la république dans l'histoire », in *Archives de Philosophie*, tome 62 cahier 2, avril-juin 1999, pp. 221-239.
- Ménissier, T., « Prophétie, politique et action selon Machiavel », in *Les études philosophiques*, numéro 66, 2003, pp. 289-313.
- Ménissier, T., « Traduire Machiavel », in *Traduire. Revue de la Société française des traducteurs*, 218, 2008, pp. 29-42.
- Najemy, J.M., « Machiavelli and the Medici : The Lessons of Florentine History » in *Renaissance Quarterly*, 35-1982, pp. 551-576.
- Pacini, G.P., « Per una rilettura della *Esortazione alla penitenza* di Niccolo Machiavelli », in *Rivista di Storia e Letteratura Religiosa*, 27-1991, pp. 125-136.
- Pastoureau, M., « Stratégies héraldiques et changements d'armoiries chez les magnats florentins du XIVE siècle », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 43e année, N. 5, 1988. pp. 1241-1256.
- Pecchioli, R., « Il « mito » di Venezia e la crisi fiorentina intorno al 1500 », in *Studi storici*, 1962, pp. 451-492.
- Peltzer, J., « Conflits électoraux et droit canonique. Le problème de la valeur des votes lors des élections épiscopales en Normandie au Moyen Age central » *Tabularia « Etudes »*, 2006, n°6, pp. 91-107.

- Pesman Cooper, R., « L'elezione di Pier Soderini a Gonfaloniere a vita. Note storiche », in *ASI*, CLXXV, 1967, pp. 145-185.
- Pesman Cooper, R., « Pier Soderini : Aspiring Prince or Civic Leader ? », *Studies in Medieval and Renaissance History*, I, 1978, N.S., pp. 71-126.
- Pesman Cooper, R., « The Florentine Ruling Group under the « governo popolare », 1494-1512 », *Studies in Medieval and Renaissance History*, VII, 1985, N.S., pp. 71-181.
- Pozzi, M., « Appunti sulla lingua del Machiavelli e del Guicciardini » in *Lingua e cultura del Cinquecento*, Padoue, Liviana, 1975, pp. 49-72.
- Puppo, M., « Machiavelli e gli scrittori italiani », in *Cultura e scuola*, 33-34, gennaio-giugno 1970, pp. 148-159.
- Quaglioni, D., « Machiavelli e la lingua della giurisprudenza », *Il pensiero politico*, 32-1999, pp. 171-185.
- Raimondi, E., « Il sasso del Machiavelli », in *Strumenti critici*, IV, 1970, 11, pp. 86-91.
- Raimondi, E., « Il teatro di Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, 4, pp. 749-798.
- Rélang, A., « La dialectique de la fortune et de la *virtù* chez Machiavel », in *Archives de Philosophie*, 66, 2003, pp. 649-662.
- Ridolfi, R. « Ancora sui *Ghiribizzi* al Soderini », in *La Bibliofilia*, LXXIV, 1972, pp. 1-7.
- Ridolfi, R., « Bricciche machiavelliane », in *La Bibliofilia*, LXX, 1968, pp. 283-289.
- Ridolfi, R., « Contributi all'Epistolario machiavelliano. La lettera del Vettori del 16 aprile 1523 nel testo dell'originale inedito », in *La Bibliofilia*, LXXI, 1969, pp. 259-264.
- Ridolfi, R., « I Processi del Savonarola », *La Bibliofilia*, XLVI, 1944, pp. 3-41.
- Ridolfi, R., « Le carte del Machiavelli », *la Bibliofilia*, LXXI, 1969, 1, pp. 1-23.
- Ridolfi, R., « Le Lettere del Machiavelli », in *Cultura e scuola*, 33-34, gennaio-giugno 1970, pp. 17-24.
- Ridolfi, R., « Per un'edizione critica dell'Epistolario machiavelliano. La lettera al vettori del 29 aprile 1513 », in *La Bibliofilia*, LXVIII, pp. 31-50.

- Ridolfi, R., « Qualche inedito : un'ottava del Machiavelli, una lettera del Giannotti e una di Bartolomeo Cavalcanti » », in *La Bibliofilia*, LXXIV, 1972, pp. 91-100.
- Ridolfi, R., « Schede per l'epistolario del Machiavelli » », in *G.S.L.I.*, CXXXVIII, 1961, pp. 232-238.
- Ridolfi, R., « Spigolature machiavelliane : la contraffazione del « Decennale » », in *La Bibliofilia*, LVII, 1955, pp. 196-202.
- Ridolfi, R., « Ultime postille machiavelliane », in *La bibliofilia*, LVVVII, 1975, pp. 65-69.
- Rivière, J.-M., « Le temps du conseil dans les *Pratiche* de Florence de 1498 à 1512 », in *Il pensiero politico*, Anno XXXIII, N. 2, 2000, pp. 185-211.
- Rochet, C., « Le bien commun comme main invisible. Le leg de Machiavel à la gestion publique », in *Revue Internationale des Sciences Administratives*, 2008/3 Vol. 74, pp. 529-553.
- Rosenthal, D., « Il carnevale e le politiche di pace nella Firenze del cinquecento », in Bertrand, G., Taddei, I., (éd.) *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, Rome, Ecole française de Rome, 2008, pp. 159-174.
- Rubinstein, N., « Firenze e il problema della politica imperiale in Italia al tempo di Massimiliano », I, *Archivio Storico Italiano*, CXVI, 1958, pp. 5-35.
- Rubinstein, N., « Florentine constitutionalism and medici ascendancy in the fifteenth century », in Rubinstein, N., (éd.) *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, London, 1968, pp. 442-462.
- Rubinstein, N., « I primi anni del Consiglio Maggiore di Firenze (1494-1499) », in *Archivio Storico Italiano*, CXXII (Florence, 1954), pp. 151-194 puis pp. 321-347.
- Rubinstein, N., « Machiavelli storico », in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, serie III, vol. XVII, 3, 1987, pp. 695-733.
- Rubinstein, N., « The Beginnings of N. Machiavelli's in the Florentine Chancery », in *Italian Studies*, XI (1956), pp. 72-91.
- Rubinstein, N., « The place of the empire in fifteenth century Florentine political opinion and diplomacy », in *Bulletin of the Institute of Historical Research*, XXX, 1957, pp. 125-135.

- Rubinstein, N., « The *storie fiorentine* and the *Memorie di famiglia* by Francesco Guicciardini », in *Rinascimento*, IV, 1953, pp. 171-225.
- Saffi, S., « Les personnes d'adresse dans *Le Prince* de Machiavel », in *Italies* [en ligne], 11, 2007, pp.513-555, mis en ligne le 13 mars 2009. URL : <http://italies.revues.org/874>.
- Saro, G., e Bausi, F., « per l'epistolario di Niccolò Machiavelli », *interpress*, XI, 1991.
- Sasso, G., « Guicciardini e Machiavelli », in *Francesco Guicciardini. 1483-1983*, Firenze, 1984, pp. 3-130.
- Simonetta, M., « Machiavelli lettore di Tucidide », in *Esperienze Letterarie*, 22-1997, pp. 53-68.
- Spitz, J-F., « Comment lire les textes politiques du passé ? Le programme méthodologique de Quentin Skinner », in *Droits*, 10, PUF, 1989, pp. 133-145.
- Taddei, I., « du secret à la place publique, l'élection de la Seigneurie à Florence (XIVe-XVe siècle) », in Bertrand, G., Taddei, I., (éd.) *Le destin des rituels. Faire corps dans l'espace urbain, Italie-France-Allemagne*, Rome, Ecole française de Rome, 2008, pp. 117-141.
- Taddei, I., « le système politique florentin au XVème siècle », in Boutier, O., Landi, S., Rouchon, O., *Florence et la Toscane XIVe-XIXe siècles, les dynamiques d'un état italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, pp. 39-62.
- Tenenti, A., « Les marchands et la culture à Florence (1375-1434) [Christian Bec, *Les marchands écrivains. Affaires et humanisme à Florence : 1375-1434.*] », in *Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, 1968, volume 23, N°6, pp. 1319-1329.
- Tenenti, A., « La religione di Machiavelli », in *Studi storici*, X, 1969, 4, pp. 709-748.
- Tlili M., « Méchanceté de l'homme et tyrannie du prince », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, N°2/1968, pages 205 à 222.
- Valeri, N., « L'insegnamento di Gian Galeazzo Visconti e i « Consigli al principe » di C. Malatesta », in *Bollettino Storico Bibliografico Subalpino*, XXXVI, 1934, pp 452-487.
- Valeri, N., « Lo Stato Visconteo alla morte di Gian Galeazzo », in *Nuova Rivista Storica*, XIX, 1935, pp. 461-473.

Varanini, G., « un intervento di Pietro Dolfin in favore del Machiavelli », in *Lettere italiane*, anno XIV, N°1, Gennaio-marzo 1962, pp. 190-192.

Vivanti, C., « Machiavelli e l'informazione diplomatica nel primo cinquecento », in Pontremoli, A. (a cura di), *La lingua e le lingue di Machiavelli. Atti del Convegno internazionale si studi di Torino 2-4 dicembre 1999*, Firenze, Olschki, 2001, pp. 21-46.

Vivanti, C. « Riscontrare il modo del procedere suo con il tempo », in Roncaccia, A., « *Pigliare la golpe e il liono* » *Studi rinascimentali in onore di Jean-Jacques Marchand*, Roma, Salerno Editrice, 2008, pp. 153-166.

Waley, D., « The army of the florentine republic from the twelfth to the fourteenth century », in Rubinstein, N., (éd.) *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, London, 1968, pp. 70-108.

Weinstein, D., « The myth of Florence », in Rubinstein, N., (éd.) *Florentine Studies. Politics and Society in Renaissance Florence*, London, 1968, pp. 15-44.

Werner E., « Machiavel et Platon », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, N°3/1973, pages 295 à 311.

Whitfield, J.H., « Machiavelli e il problema del Principe », in *I Problemi della Pedagogia*, IV, N°1, 1958, pp. 61-78.

Whitfield, J.H., « On Machiavelli's use of *Ordini* », in *Italian Studies*, X, 1955, pp. 19-39.

Wilde, J., « The Hall of the Great Council of Florence », in *Journal of the Courtauld and Warburg Institutes*, VII, 1944, pp. 65-81.

Zancarini, J.-C., « Machiavel et Guichardin. Guerre et politique au prisme des guerres d'Italie », in *Laboratoire italien*, « Justice et armes au XXVIème siècle », Lyon, 10-2010, ENS éditions, 2010, pp. 9-25.

Zancarini, J.-C., « Les humeurs du corps politique, le peuple et la plèbe chez Machiavel », in *Laboratoire italien*, I, 2001, pp. 25-33.

Zancarini, J.-C., « « Se pourvoir d'armes propres » : Machiavel, les « péchés des princes » et comment les racheter », in *Asterion* [en ligne], 6/2009, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 2 mars 2014. URL : <http://asterion.revue.org/1475>

Zanon, R., « *Potenza, autorità, reputazione* in Machiavelli (*Principe, Discours, Arte della guerra*) »
in *Cultura neolatina*, 40-1980, pp. 319-332.

Zarka, Y. C., « L'amour de la patrie chez Machiavel », in *Archives de Philosophie*, tome 62
cahier 2, avril-juin 1999, pp. 269-280.

Table des matières

UNIVERSITE DE BOURGOGNE	0
ECOLE DOCTORALE LISIT (Langages, Idées, Sociétés, Institutions, Territoires)0	
Sommaire	1
Introduction.....	3
A) Continuités et ruptures, lire Machiavel avant 1512.....	13
B) Machiavel dans le débat entre historicisme et philosophie politique	23
C) Synthèse des commentaires sur Machiavel depuis le travail de Claude Lefort.	29
1) Le machiavélisme comme apologie du mal, l'héritage Straussien	32
2) Machiavel humaniste républicain.....	36
3) Machiavel et la religion catholique, le problème théologico-politique	39
4) Machiavélisme et relations internationales, un usage récurrent.....	41
5) Machiavel et les idées de son temps	42
6) Machiavel et la place de l'histoire	43
7) Style et écriture de Machiavel.....	45
D) Le paradoxe de la lecture philosophique de Machiavel	48
E) Machiavel et l'engagement	56
Présentation des éditions des lettres de Machiavel.....	66
Chapitre premier : cadres de l'étude.....	67
I) Les biographies et études biographiques sur Machiavel ; l'homme et son temps.	67
A) Vers une représentation de Machiavel patriote.....	67
1) Les biographies fantaisistes :	73
2) Les biographies scientifiques :.....	76
3) Les biographies interprétatives :	78
4) Conclusions : le patriotisme de Machiavel établi.....	87
B) La signification de la vie et de l'engagement de Machiavel.....	92

1) Une vie de haut fonctionnaire constituée de rapports et de responsabilités dans un contexte exalté.....	92
2) L'unité fondamentale de l'homme.....	105
II) La réévaluation du contexte historique : un espace public dans la République florentine.	112
A) Une hypothèse historique classique.....	114
B) Education et alphabétisation : le rapport à la lecture des classes moyennes florentines	118
C) Le rapport des citoyens florentins au Grand Conseil et à la politique active : la vie démocratique concrète	122
D) Une vie intellectuelle libre et critique, aux formes variées.....	126
E) Les pratique, prolongement politique institutionnalisé de la discussion privée ..	131
F) Conclusions : les raisons de penser l'existence réelle d'une forme d'espace public dans la Florence du début du XVIe siècle.....	137
III) Approche philologique du corpus	140
A) Premier constat : un corpus inégalement édité, dont l'édition critique définitive est en cours.....	140
B) Approche chronologique de la correspondance de travail de Machiavel.	143
1) 1498-1499 : la prise de fonction.....	143
2) 1499-1500 : la première mission pisane	144
3) 1500 : première légation auprès du Roi de France	147
4) 1501-1502 : retour au bureau et continuation du traitement des affaires pisanes	147
5) 1502 : première légation auprès de César Borgia.....	148
6) 1502 : lettres à Giacomini	149
7) 1502-1503 : deuxième légation auprès de César Borgia	149
8) 1503 : Retour au bureau et gestion du Contado florentin.....	151

10) 1503 : première légation auprès de la cour Papale	153
11) 1504 : deuxième légation auprès du Roi de France.....	153
12) 1504-1506 : retour au siège de Pise	154
13) 1506 : seconde légation auprès de la cour Papale.....	156
14) 1506-1507 : création de la milice	157
15) 1507 : quatrième légation à Sienne	157
16) 1507-1508 : première légation auprès de l'Empereur	158
17) 1508-1509 : la prise de Pise	158
18) 1509 : deuxième légation auprès de L'empereur	160
19) 1510 : troisième légation auprès du Roi de France	160
20) 1510-1511 : retour aux affaires courantes	161
21) 1511 : quatrième légation auprès du Roi de France et problème du concile pisan	163
22) 1511-1512 : « commission pour lever les troupes »	164
C) Récapitulation des données philologiques de base que nous avons dégagées pour la correspondance de travail.....	165
Conclusions du premier chapitre.....	167
Chapitre deuxième : la correspondance avant 1512.....	172
D) La correspondance familière ou le mélange des genres et l'homme total : Machiavel et le patronage.....	179
A) La correspondance familiale et le souci du « clan »	182
B) La correspondance avec les collègues de la chancellerie.....	193
1) Le fidèle Biagio Buonaccorsi.....	194
2) Agostino Vespucci et les autres secrétaires de la Chancellerie	202
C) La correspondance avec des personnages importants de la vie publique florentine	207
1) Les Soderini, une forme de patronage ?	209

2) De Pier Francesco Tosinghi à la « joyeuse bande », une correspondance entre travail, engagement politique républicain et amitié : l'insertion réussie de Machiavel dans les hautes sphères sociales florentines et la question des Orti Oricellari	219
a) Les amis alliés politiques.....	219
b) Les amis.....	224
3) Les Salviati, les limites du patronage	231
D) Premières conclusions : le clientélisme et l'insertion sociale forment l'horizon principal de la correspondance familiale autour de Machiavel.....	235
II) Les légations et la correspondance professionnelle, apparition d'un expert sur la scène politique florentine	239
A) Les missions en-dehors du territoire de Florence : l'art de la négociation	247
B) Les principaux interlocuteurs de travail.....	258
1) Des institutions complexes et originales.....	259
2) Piero Soderini.....	264
3) Marcello Virgilio	270
C) Machiavel épistolier dans le quotidien de la seconde Chancellerie et du secrétariat aux neuf de la milice	276
D) Conclusions du deuxième chapitre.....	280
Chapitre troisième : l'usage de la communication politique.....	282
I) Machiavel praticien, théoricien et communiquant politique avant 1512	283
A) Les présupposés de la communication politique, Machiavel interrogé par Wolton et Habermas.....	283
B) L'élaboration des notions d'opinion, de rumeur, le bruissement de la place publique florentine, l'humeur de la foule, le problème de la saisie de l'opinion : un flou conceptuel reflet du caractère insaisissable par la raison de la réalité sociale d'une société ouverte.....	286
1) L'examen classique de la notion de « peuple ».....	286

2) L'exemple des « sages » du Discours aux Dix sur la situation à Pise, de 1499	288
3) Les lectures philosophiques des notions de « peuple » et d'« opinion », de « rumeurs » et d'« humeurs ».....	290
C) Les techniques d'argumentation utilisées par Machiavel pour communiquer	299
1) L'utilisation de la figure de « l'ami » : le conseil politique dans une situation d'énonciation d'infériorité ou un personnage réel ?	299
2) La position d'autorité dans l'exercice de sa charge, Machiavel et la corruption	309
3) Conclusion : engagement et sincérité, leçon machiavélique de la communication politique.....	312
D) Un interlocuteur pour la société florentine	316
II) La recomposition de la correspondance ; de la conversation philosophique privée à la communication publique : la pratique politique dans la parole.....	325
A) Un correspondant de guerre pour une opinion publique effrayée ? Le statut communicationnel des lettres de la légation auprès de César Borgia	325
B) Le brouillon à Soderini de 1506, la Fortune sans la virtù ?.....	332
C) La lettre à Alamano Salviati de septembre 1509 et la virtuosité du spécialiste ...	342
D) L'hypothèse de l'appartenance sociale de Machiavel : parvenu, déclassé, « homme nouveau », l'homme des classes moyennes ?	354
Conclusions du troisième chapitre	360
Chapitre quatrième : Essais sur la fécondité de l'hypothèse d'un Machiavel communicant politique engagé pour ce qui concerne l'interprétation de sa pensée.....	363
I) Quelques grandes analyses présentes dans la combinaison des lettres et des rapports avant 1512	364
A) La vision des grands États européens.....	364
B) César Borgia et la modélisation de l'exemple chez Machiavel : une vision de l'utilité politique de l'histoire du présent.....	375
1) L'expérience directe.....	375

2) Le sens de la modélisation.....	381
C) L'analyse de l'Eglise.....	388
D) La milice, une intervention directe et autonome de Machiavel dans la vie politique intérieure de Florence, l'expérimentation concrète d'un programme	394
1) Histoire de l'expérience de la milice, bilan de son action.....	395
2) Analyse des documents en notre possession, ce qu'ils signifient des intentions de Machiavel	399
3) Bilan et poursuite des idées machiavéliennes après la défaite de Prato.....	412
E) Pise et la dialectique centre/périphérie, ou, pour le dire en termes de l'époque, la liberté des uns implique la sujétion des autres	416
F) Les écrits publiés pendant cette période et les premières tentatives de « théorisation ».....	425
II) Retour sur l'hypothèse : la cohérence philosophique de l'hypothèse du communicant politique.....	433
A) La formation d'une écriture et d'un style	433
B) Le ton : l'usage stratégique du langage.....	442
C) La méthode.....	450
D) Le rapport à la vérité	461
Conclusion	471
Annexe 1) Les grands textes à l'aune des lettres	479
A) Le Prince, une œuvre de circonstance d'un esprit libre dans une société fermée	479
B) Les Discours.....	490
1) Une « œuvre ouverte ».....	490
2) La question du meilleur régime.....	496
3) Le problème de la religion chrétienne.....	500
4) L'articulation du Prince et des discours.....	503

C) L’art de la guerre, un écrit de circonstance qui vise à justifier la position politique passée et présente de Machiavel	508
D) Les écrits « historiques ».....	515
E) Le Discours sur la réforme de l’État à Florence fait sur la demande de Léon X	520
Annexe 2) Prosopographie	526
A) Les lettres « familières »	526
1) Les lettres écrites par Machiavel	526
2) Les lettres reçues par Machiavel	528
B) Les lettres de travail.....	528
1) Les lettres écrites par Machiavel	528
2) Les lettres reçues par Machiavel	529
C) Les écrits de Machiavel.....	529
1) Les écrits publiés en son nom propre et à vocation littéraire.....	529
2) Les écrits professionnels.....	530
Annexe 3) Lettres familières de Machiavel inédites en français.....	535
A) Niccolò Machiavelli a Totto Machiavelli.....	535
B) Niccolò Machiavelli ad Antonio Giacomini Tebalducci	537
C) Niccolò Machiavelli ad Antonio Giacomini Tebalducci	539
D) Niccolò Machiavelli ad Antonio Giacomini Tebalducci	541
E) Niccolò Machiavelli a Piero Soderini.....	543
F) Niccolò Machiavelli ad Alamanno Salviati	545
Annexe 4) Chronologie de la vie et des principales publications de Machiavel	555
Bibliographie.....	556
A) Ouvrages de machiavel :.....	556
1) Editions des lettres :	556
2) Œuvres :	556

B) Biographies de Machiavel :.....	557
C) Ouvrages sur la pensée de Machiavel	558
1) Commentaires en italien :	558
2) Commentaires en français :	559
3) Commentaires en anglais	562
D) Ouvrages généraux :	562
E) Articles :	568